



**HAL**  
open science

# L'image du héros et du guerrier dans le récit des expéditions d'Alexandre le Grand

Stéphane Perez-Giudicelli

► **To cite this version:**

Stéphane Perez-Giudicelli. L'image du héros et du guerrier dans le récit des expéditions d'Alexandre le Grand. Histoire. Université Pascal Paoli, 2021. Français. NNT : 2021CORT0002 . tel-03524442

**HAL Id: tel-03524442**

**<https://theses.hal.science/tel-03524442>**

Submitted on 13 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**UNIVERSITE DE CORSE - PASCAL PAOLI**  
**ECOLE DOCTORALE ENVIRONNEMENT ET SOCIETE**  
**UMR CNRS 6240 (LISA)**



**Thèse présentée pour l'obtention du grade de**  
**DOCTEUR EN HISTOIRE**  
**MENTION : HISTOIRE ET CIVILISATIONS : HISTOIRE ET**  
**ARCHÉOLOGIE DES MONDES ANCIENS ET DES MONDES**  
**MÉDIÉVAUX ; DE L'ART**

**Soutenue publiquement par**  
**Stéphane PEREZ-GIUDICELLI**

Le 19 mars 2021

---

**L'image du héros et du guerrier dans le récit des expéditions d'Alexandre le Grand**

---

**Directeur :**

M. Olivier BATTISTINI, Docteur-HDR, Université de Corse

**Rapporteurs :**

Mme. Marie-Rose GUELFUCCI, Professeure, Université de Franche-Comté

M. Guy LABARRE, Professeur, Université de Franche-Comté

**Jury**

Mme. Marie-Rose GUELFUCCI, Professeure, Université de Franche-Comté

M. Guy LABARRE, Professeur, Université de Franche-Comté

M. Philippe PESTEIL, Professeur, Université de Bretagne-Occidentale

M. Antoine-Marie GRAZIANI, Professeur, Université de Corse

M. Olivier BATTISTINI, Docteur-HDR, Université de Corse



# Remerciements

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, M. Olivier Battistini, pour ses précieux conseils, sa chaleureuse amitié et nos passionnants échanges.

Je remercie également Jean-Baptiste Giorgetti, de la bibliothèque universitaire de Corte que j'ai si souvent sollicité pour des ouvrages.

Je remercie enfin les membres de mon comité de suivi individuel, pour leurs précieux conseils.

# Sommaire

Avant-propos .....	2
Introduction générale.....	3
Prologue.....	6
Première partie .....	39
Chapitre I - Les rapports entre Alexandre et ses modèles héroïques.....	42
Chapitre II - Du mythe d'Homère à l'expédition en Asie .....	84
Chapitre III - Lignée et culte héroïque au service de l'image d'Alexandre.....	142
Seconde partie.....	184
Chapitre IV - L'héritage guerrier (tactique et stratégique).....	187
Chapitre V - Ruses de l'intelligence et stratégies ambitieuses .....	218
Chapitre VI - L'image du guerrier dans l'exercice du politique .....	241
Conclusion générale .....	272
Annexe 1 : <i>Corpus</i> .....	276
Annexe 2 : Glossaire.....	383
Annexe 3 : Vue d'ensemble des principales sources de l'Histoire d'Alexandre.....	395
Annexe 4 : Cartes .....	404
Bibliographie.....	408
Index général .....	424
Table des matières.....	433

# Avant-propos

L'intérêt initial pour l'étude des modèles d'Alexandre, de leur expression dans le récit, fut suscité la première fois par l'exemple peut-être le plus significatif d'imitation héroïque chez le Conquérant : nous parlons bien entendu du siège de Gaza. La conclusion de cet affrontement, par la torture du gouverneur Bétis donna l'impulsion à ce qui devint alors l'élaboration de notre premier *corpus*, en première année de maîtrise.

L'approfondissement de la réflexion sur le principe de modèles chez Alexandre, en seconde année de maîtrise, s'était limité, pour des raisons de temps, de format et d'attentes scientifiques, à des résultats satisfaisants. Toutefois, compte tenu d'une part de la profondeur de ce champ d'étude, et d'autre part de la relative superficialité de nos conclusions, nous avons constaté qu'il y avait nécessairement bien davantage à dire sur le sujet. Dès lors, et même si le *corpus* a depuis été corrigé, grandement enrichi et documenté, nous nous sommes aperçus que l'émouvante geste d'Alexandre, l'expression la plus admirable de son génie, de sa bravoure, de ses vertus, n'a rien perdu de son caractère bouleversant.

Tout comme Alexandre vivait les exploits les héros d'Homère, nous ressentons chez le Conquérant ses gloires, ses peines, ses souffrances ; et lorsque viennent ses derniers instants, nous ne pouvons que constater véritablement la fin d'une ère.

# Introduction générale

Depuis les premiers rois en Macédoine, les traditions patriotiques s'enracinaient par l'effet de mythes tout autant que de la position particulière du pays. Descendant des Héraclides d'Argos, descendant d'Héraclès, fils de Zeus, le monde grec n'accepta jamais véritablement de reconnaître l'hellénité de ces monarques. Malgré les avancées particulièrement importantes qui eurent lieu sous Alexandre I<sup>er</sup>, dit le philhellène, sous Archélaos puis sous Philippe, la Macédoine fut toujours l'objet de dédain, de méfiance, et même un objet de crainte par l'action politique de Démosthène. Si le premier susnommé avait été admis aux jeux Olympiques, le deuxième avait invité Euripide à la cour, ainsi que des personnages illustres issus de toute la Grèce dans les domaines des arts et des lettres. Le troisième, quant à lui, continua cette œuvre autocivilisatrice jusqu'à en faire une arme de guerre tournée contre l'Orient, tel un poignard en plein cœur du pouvoir Perse.

Forgé à travers les guerres internes entre cités-États, l'art de la guerre tel que Philippe le concevait avait pour précédent celui que théorisaient, adaptaient et pratiquaient les grands stratèges du monde grec. Lysandre et Agésilas. Alcibiade. Iphicrate. Épaminondas et Pélopidas. Et aussi Xénophon, guerrier, historien, mais avant tout disciple de Socrate !

La philosophie est aussi une arme de guerre ! Et l'œuvre d'Homère pose les fondements d'une réflexion profonde sur le sens de l'engagement du guerrier, des vertus que des chefs et officiers se doivent de pratiquer au quotidien.

Philippe ne s'était-il pas ému d'avoir été comparé à Thersite par Démade après la défaite de Thèbes à Chéronée ? Finalement, à quoi tenait son statut de vainqueur s'il ne

pouvait se montrer aussi grand par la noblesse de ses sentiments que par son habileté en tant que stratège et tacticien ? C'est pourquoi Xénophon s'employa à décrire le chef d'armée idéal et Philippe à l'incarner. Les héros d'Homère étaient des exemples et une invitation à pratiquer l'idéal philosophique.

Philippe cherchait à accéder à cet idéal, à être roi-philosophe. Peut-être pas lui directement, mais à travers Alexandre, en choisissant comme précepteur Aristote. L'enseignement du Stagirite participa de cette recherche des souverains macédoniens à accéder à une reconnaissance dans le monde grec. L'étude de l'*Iliade*, des exploits et sacrifices héroïques devait permettre le succès de son grand projet. Pour le moment, il témoignait seulement que la philosophie, en dépit de l'évolution des méthodes et moyens d'affrontement, restait au cœur d'une pensée de la guerre autant grecque que macédonienne.

Philippe, durant toute sa carrière de guerrier, s'était employé à construire une cohérence dans ses conquêtes. De la sécurisation de sa position de monarque à celle de sa patrie par rapport à ses voisins directs, il avait fait communier son intérêt personnel et celui de sa patrie. Ses intentions dépassaient de loin ses réussites. Sa vision d'une Macédoine imposant son autorité dans tout le monde grec en vue d'un objectif éminemment supérieur à toutes les rivalités internes dépassait quant à elle de loin les compromis que les cités-États seraient contraints d'accepter. La célérité qui caractérisait bien Philippe au combat commandait ainsi à tout son royaume de prendre sa place légitime dans le concert des cités grecques. Un concert qui se voudrait toutefois bien plus inévitable que désirable. Les succès de Philippe lui ouvraient la voie, et lui imposaient par leur éclat la vigueur de leur rythme.

En 356 naquit Alexandre. Les présages liés à cet événement furent pour Philippe un espoir d'avoir un jour un général en second capable de l'accompagner dans ses conquêtes, un homme avec qui il pourrait partager ses desseins, ses ambitions.

Tout ne se déroula pas comme prévu.



Alexandre n'hérita pas d'un trône, mais d'une vision, que son père et prédécesseur avait portée, et qui changerait à jamais les rapports entre l'Orient et l'Occident. Philippe devint ainsi un premier modèle pour Alexandre, tout aussi fondamental que son éducation martiale elle-même.

Ce sont ces influences multiples qu'il nous importe de relier entre-elles, à travers une pensée de la guerre unique dans l'histoire du monde grec. Des héros d'Homère à Cyrus Le Grand et Sémiramis, chaque modèle propose un défi à Alexandre et ses guerriers. De ce fait, nous reconnaissons l'intérêt de voir dans le génie d'Alexandre non la somme de ce que ses modèles lui ont apporté, mais bien ce que les circonstances de ses campagnes l'ont amené à en faire.

# Prologue

## Termes, sources, méthode

En guise de prolégomènes à cette étude, il a semblé important de définir, dans un chapitre zéro, les termes et concepts qui y seront utilisés et développés. En effet, afin de commencer à analyser et à comprendre les modèles héroïques et guerriers d'Alexandre, il faut fort bien cerner les contours du sujet et donner au lecteur des indications, tant au sujet du choix des sources principales et secondaires que de la méthode employée pour traiter les informations recueillies. Qui plus est, il est nécessaire également d'y expliquer la nécessité de dresser une vue d'ensemble du principe de modèles et des sources d'inspiration d'Alexandre.

### **1. Les termes et leur définition**

Afin de pouvoir aborder les modèles héroïques et guerriers chez Alexandre, il est nécessaire de définir ces termes et leurs différents aspects. Tout d'abord, nous différencions bien dans les formes l'un et l'autre. Si un modèle héroïque est à la fois un guerrier, tels Achille, Énée, Thésée, Persée ou Héraclès, c'est surtout la manière dont il apparaît à travers les actions Alexandre dans le récit qui compte pour le définir comme tel. Inversement pour un modèle guerrier, qui peut être aussi un héros, non pas au sens mythologique, mais parce que les honneurs qu'il a reçus lui ont donné une réputation inégalée, ont créé un culte autour de sa personne, nous pensons bien évidemment aux exemples de Lysandre de Sparte et surtout à Philippe II de Macédoine. Mais, nous allons le voir, le réel intérêt de définir ces termes préalablement est de nous permettre de montrer par la suite leurs liens, dans le but de pouvoir mieux expliquer par la suite les attitudes et décisions d'Alexandre. Dans un premier temps, nous décrirons donc les qualités et aspects les plus importants chez ce roi. Puis, nous

donnerons une définition des concepts de modèles guerrier et héroïque en expliquant les rapports qu'ils sont de nature à entretenir. Enfin, ces termes seront expliqués plus succinctement dans un glossaire présenté en annexe.

## **1.1 Qualités et aspects héroïques et guerriers.**

### **1.1.1 L'ἀρετή.**

La vertu, au sens grec de l'ἀρετή, renvoie nécessairement à l'œuvre d'Homère, aux dispositions particulières de certains héros pour les actes de bravoure (ἀνδρεία), à l'excellence (ἀριστεία) et la noblesse, faisant d'eux les meilleurs parmi les hommes (ἄριστοι), ainsi qu'à leurs aptitudes extraordinaires en termes de force (κράτος), d'intelligence, de ruse (μητις) ou de conduite morale (ἠθικός). L'ἀρετή est liée à l'essence même de la mortalité, au temps, au mouvement, elle est de même nature que le pouvoir d'Alexandre, en devenir<sup>1</sup>, en permanente démonstration d'elle-même. Tout comme le bonheur est, pour Solon, chez Hérodote, d'une nature telle que l'on ne peut juger un homme heureux qu'une fois sa vie terminée<sup>2</sup>, l'ἀρετή transcende l'existence mortelle et devient valeur d'exemple et même objet d'admiration. Chez Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, l'ἀρετή est une disposition qui fait de l'homme quelqu'un de bon, un ἀγαθός et lui permet de remplir correctement sa fonction<sup>3</sup>. On peut parfaitement comprendre ainsi en quoi l'ἀρετή, de ce point de vue, est nécessaire au héros pour atteindre ses objectifs.

### **1.1.2 L'ἀριστεία.**

Chez Homère, l'ἀριστεία ne concerne pas que les héros, mais est une de leurs qualités principales. Elle les place au-dessus des autres, pendant l'assemblée, mais surtout au combat,

---

<sup>1</sup> O. Battistini, *Alexandre le Grand*, Paris, Ellipses, 2018, p. 192.

<sup>2</sup> Hérodote, I, 32 ; Plutarque, *Vie de Solon*, 37.

<sup>3</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1106a, 3.

lorsque deux d'entre eux se rencontrent. Au chant XX de l'*Iliade*, Achille et Énée se font face, pris d'un désir ardent de s'affronter. Ils sont décrits en l'occurrence comme étant les meilleurs des guerriers, et par extension sous tous rapports, car l'ἀριστεία ne revêt pas qu'une acception martiale, mais aussi morale et politique.

δύο δ' ἀνέρες ἔξοχ' ἀριστοὶ

ἔς μέσον ἀμφοτέρων συνίτην μεμαῶτε μάχεσθαι

Αἰνείας τ' Ἀγχισιάδης καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.<sup>4</sup>

Dans *The best of the Achaeans*, G. Nagy analyse le rôle de la notion d'ἄριστος dans les relations entre les protagonistes dans l'*Iliade*. Deux de ces particularités sont fort intéressantes dans le cas d'Alexandre, car elles permettent d'expliquer les rapports d'imitation et de rivalité qu'il entretient avec certains de ses modèles. Les deux exemples cités sont censés montrer l'importance du qualificatif d'ἄριστος chez les Achéens<sup>5</sup>. Le premier d'entre eux est tiré du chant premier. Au cours de la première assemblée réunie par Achille, le héros s'adressant au devin Calchas lui dit qu'Agamemnon prétend être le meilleur des Achéens.

οὗν νῦν πολλὸν ἀριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι.<sup>6</sup>

Le second, au chant II, est celui des paroles de Nestor qui, en invoquant l'ἀριστεία prétendu d'Agamemnon, donne de fait une crédibilité à ses propos, à son récit du songe envoyé par Zeus, et renforce ainsi son autorité à l'assemblée.

νῦν δ' ἴδεν ὃς μέγ' ἀριστος Ἀχαιῶν εὔχεται εἶναι.<sup>7</sup>

L'ἀριστεία a donc un rapport direct, dans l'*Iliade*, avec le pouvoir que l'on détient parmi les autres hommes en armes au combat comme lors des débats. Si la notion d'ἀριστεία est une qualité surtout objective, car elle doit être reconnue par tous pour être authentique, elle

---

<sup>4</sup> *Iliade*, XX, 160.

<sup>5</sup> G. Nagy, *The Best of the Achaeans : La fabrication du héros dans la poésie grecque archaïque*, trad. J. Carlier et N. Loraux, Paris, Seuil, 1996, p. 49.

<sup>6</sup> *Iliade*, I, 91.

<sup>7</sup> *Ibid.*, II, 82.

dispose aussi d'une dimension de subjectivité, c'est-à-dire qu'en l'absence de l'ἄριστος, le second après lui devient le nouvel ἄριστος. G. Nagy précise toutefois, au sujet de l'ἀριστεία, qu'elle est bien loin de concerner tous les Achéens, même en l'absence des ἄριστοι, car : après Diomède, Agamemnon, Ajax et Achille, aucun autre Achéen dans l'*Illiade*, ne possède l'épithète de « meilleur des Achéens ». <sup>8</sup> Cet aspect subjectif est véritablement ce qui donne son sens à la compétition entre les ἄριστοι pour devenir le « *primus inter pares* », le premier parmi les pairs, le seul réellement apte à commander parmi les ἄριστοι et à inspirer en eux l'émulation nécessaire à l'amélioration perpétuelle de leur ἀριστεία.

En ce qui concerne son aspect politique, nous la retrouvons dans les expéditions, notamment lorsque Coenos, dont la réputation est reconnue, fait valoir en assemblée l'avis de l'armée, pendant l'affaire de l'Hyphase. En effet, les troupes d'Alexandre, après maintes fatigues et maintes victoires, de plus en plus convaincues que l'expédition d'Inde n'aura jamais de fin, s'expriment à travers Coenos, dont la légitimité à prendre la parole s'applique même au roi des Macédoniens.

*« Mon âge me permet de ne pas cacher ce qui me semble le meilleur parti, et aussi la réputation dont je jouis auprès de mes Compagnons d'armes, grâce à toi, ainsi que mon courage incontesté jusqu'ici dans les fatigues et les dangers. »* <sup>9</sup>

Ainsi donc, pour revenir à l'aspect guerrier de l'ἀριστεία, nous pouvons dire que c'est elle qui conduit particulièrement au κλέος, car il n'y a pas plus grande distinction pour Alexandre que d'égaliser, de surpasser ses modèles. Qui plus est, même si le qualificatif d'ἄριστος n'est pas employé, la compréhension de ce concept permet de tenir compte de son importance dans les relations entre le roi, ses Compagnons et l'armée. De toutes les qualités

---

<sup>8</sup> G. Nagy, *The Best of the Achaeans : La fabrique du héros dans la poésie grecque archaïque*, op. cit., p. 55 sq.

<sup>9</sup> Arrien, V, 27, 3 ; trad. P. Savinel ; On retrouve un discours similaire chez Quinte-Curce, IX, 2, 5-15. Dans ce dernier, Coenos n'invoque pas son mérite personnel ou ses qualités à l'appui de son argumentation, car celle-ci est guidée par la nécessité de faire entendre à Alexandre ce que l'armée a à lui dire. Précisons que P. Goukowsky, dans les notes de sa traduction du livre XVII de Diodore, p.252, juge ces discours apocryphes. Il est toutefois utile de les signaler puisqu'ils n'entrent pas en contradiction avec le principe de l'Assemblée dans la monarchie macédonienne.

héroïques et guerrières d'Alexandre, nous pourrions constater tout au long de notre étude qu'elle est absolument vitale.

### 1.1.3 Le κλέος

Selon E. Benveniste, le κλέος est la récompense suprême du guerrier et ce que le héros indo-européen souhaite par-dessus tout<sup>10</sup>. Il s'agit de la grande gloire obtenue par des exploits, s'affranchissant du temps, le κλέος est inaltérable, imputrescible. Ce lien de convoitise particulièrement fort nous permet dès lors de commencer à relier les notions de modèle héroïque et de modèle guerrier. En guise d'exemples des qualités héroïques à l'origine du κλέος de simples mortels, nous pouvons évoquer Ulysse, qui est qualifié dans l'*Iliade* d'« égal à Zeus par l'intelligence<sup>11</sup>» ou de « race de Zeus<sup>12</sup>», bien qu'il ne soit pas directement le fils d'un dieu ou d'une déesse. En face de lui, Hector, qui est aussi un mortel, n'en est pas moins vu comme un héros, et même un dieu<sup>13</sup>. Mais il est inutile de dresser une liste d'exemples de qualificatifs héroïques et divins employés dans l'*Iliade* tant ils sont fréquents, au point même que l'on s'y habitue. Toutefois, ils ont le mérite de montrer que le κλέος est accessible à l'homme ordinaire, à la condition que ses qualités et son autorité soient reconnues par tous, car la plupart des rois sont issus de Zeus<sup>14</sup>.

La recherche du κλέος chez Alexandre est ce qui le pousse à accomplir des actions glorieuses, à la bataille, durant les sièges, à chaque fois que se présente une occasion. Si la plupart de ses héros préférés sont issus de l'*Iliade*, c'est aussi à travers certains autres héros divinisés, tels Héraclès, Dionysos ou encore les Dioscures que s'exprime la singularité du

---

<sup>10</sup> E. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, Minuit, 1969, T.2, p. 58.

<sup>11</sup> *Iliade*, II, 169-170.

<sup>12</sup> *Ibid.*, II, 173 : « διογενὲς ».

<sup>13</sup> *Ibid.*, XXIV, 259.

<sup>14</sup> P. Vidal-Naquet, *Le Monde d'Homère*, Paris, Perrin, 2002, p. 78

récit de ses expéditions. Les héros sont là, présents aux côtés du Macédonien et le poussent à chaque instant dans le sens d'une destinée pareille à celle d'Achille :

« Moi, ici, je trouverai le chemin ou d'une victoire dont vous désespérez, ou d'une mort honorable. »<sup>15</sup>

Dans l'*Iliade*, au chant IX, Achille a le même désir, une aspiration au κλέος par le sacrifice d'un réconfortant retour à la patrie (νόστος) :

ὤλετο μὲν μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται<sup>16</sup>

Le κλέος est, ici, l'enjeu ultime d'une destinée fondée sur un choix terrible, un sacrifice auquel seul un ἄριστος peut consentir : le choix de la mort. C'est la nature même de ce choix qui définit Achille, de même que c'est le choix d'Alexandre, de marcher dans les pas de son modèle, qui définit la grandeur future de son κλέος.

La raison en faveur d'une vie courte, mais brève dans l'espoir d'un κλέος est l'un des questionnements les plus importants dans l'*Iliade*. Achille a embrassé son destin, lequel ne peut être changé, même par les dieux, même par Thétis. Sa mort prochaine est aussi certaine que l'est son κλέος, et dans ce cas, toutes ses qualités, qui lui permettent d'atteindre cette gloire, sont paradoxalement celles qui le conduisent à un état où il cessera d'accomplir des actions héroïques. Achille est le héros tragique par excellence, l'inexorable résultat d'un destin qui le tourmente, mais d'autant plus qu'il désire ardemment ce que ce qu'il implique, bien qu'il n'en constatera jamais les effets lui-même. Son sacrifice n'est pas égoïste, pour accaparer la gloire, mais tout au contraire, pour montrer l'exemple. Le κλέος d'Achille est désiré par Alexandre, qui lui aussi a choisi le risque et la mort, et c'est cet aspect là de leur relation en tant que modèle et admirateur qui sera développée tout particulièrement. Lorsque, seul, se tenant sur les remparts de la citadelle des Malles, assaillit de tous côtés par les Indiens

---

<sup>15</sup> Quinte-Curce, IX, 2, 34 (trad. H. Bardon) ; en 326, sur les rives de l'Hyphase.

<sup>16</sup> *Iliade*, IX, 413.

déterminés, Alexandre choisit d’embrasser la voie de la belle mort, la seule qui puisse conclure la vie héroïque.

Il se rendait compte que, s’il restait à cet endroit, il courrait des risques sans pouvoir rien accomplir de mémorable, tandis que, s’il sautait à bas du rempart, les Indiens seraient peut-être frappés de terreur par son geste même ; sinon, et s’il lui fallait courir des risques, il ne mourrait pas sans avoir lutté, mais après avoir accompli des actes héroïques qui mériteraient d’être connus de la postérité.<sup>17</sup>

Si Arrien nous indique qu’Alexandre est prêt à mourir pour atteindre son idéal de vie héroïque, c’est avec Quinte-Curce que la dimension de belle mort sur le modèle d’Achille prend tout son sens :

*Pugnabat pro rege primum celebrati nominas fama,*

*deinde desperatio, magnum ad honeste moriendum incitamentum.*

*Luttaient en faveur du roi d’abord la gloire d’un nom illustre, ensuite, l’absence d’espoir, puissant encouragement à une belle mort.*<sup>18</sup>

Comme autre exemple de κλέος, presque aussi célèbre que celui d’Achille et pourtant très différent, celui d’Ulysse. En effet, comme l’a démontré G. Nagy dans *The Best of the Achaeans*, si Achille a gagné le κλέος au détriment du retour à la patrie (νόστος), Ulysse, lui, a obtenu les deux<sup>19</sup>, non sans avoir enduré de terribles épreuves. A l’appui des paroles de Télémaque (Odyssée, II, 360 ; III, 83), au sujet du νόστος et puis du κλέος de son père, nous pouvons observer que, chez Homère, il n’est ni réservé aux héros, ni à ceux qui se destinent à une vie brève comme Achille. Toutefois, si le κλέος d’Ulysse est évidemment lié à ses exploits pendant la Guerre de Troie, il l’est aussi à ceux des guerriers avec qui il a eu l’honneur de combattre. Cette notion est également d’une importance capitale dans notre

---

<sup>17</sup> Arrien, VI, 9, 5 (trad. P. Savinel) ; cf. Diodore, XVII, 99, 1 ; Plutarque, *Alex.* 73, 2 ; Quinte-Curce, IX, 5, 2 Justin, 12, 9.

<sup>18</sup> Quinte-Curce, IX, 5, 6-7 (trad. H. Bardon).

<sup>19</sup> G. Nagy, *The Best of the Achaeans : La fabrique du héros dans la poésie grecque archaïque*, op. cit., pp. 63-64.



propos puisqu'elle permet de concevoir l'intérêt de suivre l'exemple de modèles héroïques pour Alexandre.

### 1.1.4 Le κῦδος

Nous avons dans l'*Illiade* plusieurs exemples de κῦδος, qui, dans un camp comme dans l'autre, offrent l'avantage au moment décisif, quant au κλέος, il en est la conséquence. Afin de comprendre le rapport entre κῦδος et κλέος, regardons chez Homère, en grec, dans la mesure où il n'est pas possible de traduire le mot κῦδος sans le priver de sens, comment il est employé. Nous résumerons donc chaque passage à défaut de pouvoir le traduire.

Au chant XXII, Achille se félicite d'avoir vaincu le divin Hector avec l'aide d'un grand κῦδος. Il semble bien que c'est le κῦδος lui-même qui est la cause de la mort d'Hector :

— ἡράμεθα μέγα κῦδος· ἐπέφνομεν Ἴκτορα δῖον,

— ὧ Τρωῆες κατὰ ἄστῃ θεῶ ὡς εὐχετόωντο.<sup>20</sup>

Au chant XVI, Apollon fait don du κῦδος à Hector et aux Troyens.

αὐτὰρ Ἀπόλλων δύσεθ' ὄμιλον ἰών, ἐν δὲ κλόνον Ἀργείοισιν

ἦκε κακόν, Τρωσὶν δὲ καὶ Ἴκτορι κῦδος ὄπαζεν.<sup>21</sup>

En plus d'avoir eu pour conséquence de provoquer la mort de Patrocle<sup>22</sup>, le κῦδος d'Hector, octroyé cette fois par Zeus, lui permet de faire un grand massacre parmi ses ennemis. En effet, au chant XVII, Ménélas prévient Achille de l'ardeur d'Hector et du fait qu'il le possède :

ἀλλ' Ἴκτωρ πυρὸς αἰνὸν ἔχει μένος, οὐδ' ἀπολήγει

χαλκῶ δηϊόων· τῷ γὰρ Ζεὺς κῦδος ὀπάζει.<sup>23</sup>

---

<sup>20</sup> *Illiade*, XXII, 393.

<sup>21</sup> *Ibid.*, XVI, 730.

<sup>22</sup> *Ibid.*, XVI, 828-829.

<sup>23</sup> *Ibid.*, XVII, 566.

Comme nous pouvons le constater, le κῦδος est un attribut plus qu'héroïque, il est divin. D'ailleurs, E. Benveniste le compare à un talisman, comme un pouvoir magique, accordé par la divinité qui procure instantanément un avantage décisif à celui qui l'obtient<sup>24</sup>. Il ajoute que le κῦδος est à rapprocher de la notion de souveraineté, à la fois dans les domaines du politique et du religieux<sup>25</sup>.

Enfin, si nous devons préciser que ce terme n'est pas employé pour désigner les qualités martiales d'Alexandre, les circonstances de certains combats, à Tyr et à la citadelle des Malles notamment, sont de nature à mettre en scène chez le Conquérant une certaine invincibilité par sa promptitude à rechercher le danger. En recherchant la gloire éternelle par l'imitation héroïque, Alexandre n'est pas doué du κῦδος homérique, mais inspire de la même manière ses soldats. Dès lors, la bravoure elle-même fait office de protection magique octroyée par la divinité, d'une assurance quant à la victoire.

### 1.1.5 L'ἀνδρεία

Dans le *Lachès* de Platon, Socrate et Nicias, étant dans une aporie, en viennent à définir l'ἀνδρεία non comme un aspect de l'ἀρετή, mais comme l'ἀρετή entière. En effet, pour Socrate, l'ἀνδρεία ne peut être une qualité quelconque ni une partie de l'ἀρετή puisque pour être brave, il faut avoir en même temps la science de ce qui est dangereux et ce qui ne l'est pas, de ce qu'il convient de faire, dans le présent et à l'avenir<sup>26</sup>. L'ἀνδρεία est ici mise sur le même plan que l'ἀρετή elle-même, or, comme nous l'avons vu, en définissant le héros, l'ἀρετή ne peut être qu'un idéal auquel on aspire. Nous pouvons en conclure qu'il en est de même pour l'ἀνδρεία. D'ailleurs Socrate lui-même, bien loin de se satisfaire d'avoir trouvé

---

<sup>24</sup> E. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, op. cit., p. 60.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>26</sup> Platon, *Lachès*, 199d -199e.

une définition, engage les autres protagonistes à continuer leur recherche de ce qu'est l'ἀνδρεία, alors seulement, ils pourront faire bénéficier de leur expérience leurs jeunes gens.

Le rapport entre l'ἀνδρεία et la nature d'un héros tel qu'Achille apparaît ici comme une quête du soi-même en devenir, c'est-à-dire en mouvement, par les actes et la résolution à atteindre le κλέος. Si l'ἀνδρεία ne peut exister que par une continuelle démonstration et qu'il ne saurait y avoir de κλέος sans elle, on comprend mieux la raison du choix d'Alexandre dans la citadelle des Malles et l'on peut ainsi commencer à réfléchir à l'inaccessibilité de son désir d'égaliser Achille, mais aussi aux raisons de sa mélancolie.

Dans les *Lois*, Platon définit le courage comme un bien divin, derrière respectivement, la prudence (φρόνησις), la tempérance (σωφροσύνη) réglée par l'intelligence ou l'âme, la justice (δικαιοσύνη) qui résulte du mélange des qualités précédentes plus l'ἀνδρεία, et enfin l'ἀνδρεία elle-même. Il précise en outre que ces biens divins sont supérieurs aux biens humains auxquels ils servent de fondement<sup>27</sup>.

Pour Aristote, en revanche, l'ἀνδρεία n'est pas aussi difficile à définir. Il considère dans sa *Grande Morale*, que seul le λόγος peut donner l'impulsion nécessaire à l'action de bravoure. Il n'exclut pas cependant qu'une passion (πάθος) ou un motif quelconque puisse être à l'origine de cette action<sup>28</sup>. Cette passion, ce motif, il s'agit bien sûr, dans le cas d'Alexandre, du κλέος. Nous pourrions constater concrètement en quoi cette forme riche et profonde de bravoure se révèle comme l'élément fondamental de sa pensée tactique, et à l'origine même de son audace en toute circonstance.

---

<sup>27</sup> Platon, *Lois*, I, 631c - 631d.

<sup>28</sup> Aristote, *Magna Moralia*, I, 20, 10, 6.

### 1.1.6 La παιδεία

Chez Platon, la παιδεία est ce qui permet la victoire<sup>29</sup> (à la bataille, en assemblée, dans la vie quotidienne). Elle peut toutefois être sujette à la corruption si l'on ne l'entretient pas, ce qui explique la pratique du banquet<sup>30</sup>. Ces derniers, étant des instants privilégiés où Alexandre et ses Compagnons se retrouvent entre excellents guerriers, nous allons en comprendre l'importance en développant notre définition de la παιδεία. Par contre, nous pouvons d'ores-et-déjà dire, selon la définition qu'en donne Platon, en quoi la παιδεία est utile au guerrier et au général d'armée. Plutarque d'ailleurs, dans sa *Vie d'Alexandre*, rapporte que l'élève d'Aristote considérait son éducation comme une arme de guerre :

*Il considérait l'Iliade comme un viatique pour la valeur guerrière, et il l'appelait ainsi ; il emporta la recension qu'Aristote avait faite de ce poème et qu'on appelle l'édition de « de la cassette ». Il l'avait toujours sous son oreiller avec son épée, au témoignage d'Onésicrite.<sup>31</sup>*

Plus loin, Plutarque indique, au sujet de cet enseignement fondé sur l'*Iliade*, qu'Homère était présent aux côtés d'Alexandre :

*S'il on accepte pour vrai ce que les Alexandrins rapportent sur la foi d'Héraclide, Homère semble avoir été pour lui un compagnon de son expédition qui ne fut ni inactif, ni inutile.<sup>32</sup>*

Revenons cependant à notre définition de la παιδεία. Toujours, chez Platon, elle est considérée comme le premier avantage, le plus grand bienfait, dont disposent les ἄριστοι<sup>33</sup>. Nous comprenons le rapport direct qui existe entre la pratique du banquet, destinée à maintenir une bonne παιδεία entre ἄριστοι, et la notion de compagnonnage (ἐταιρεία). Ajoutons que, toujours selon Platon, la παιδεία consiste à diriger les enfants vers le λόγος, reconnu comme tel par les hommes les plus expérimentés et vertueux. Nous pensons tout de

---

<sup>29</sup> Platon, *Lois*, I, 641c.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 652b – 653a.

<sup>31</sup> Plutarque, *Alex.* 8, 2 (trad. É. Chambry).

<sup>32</sup> *Ibid.*, 26, 3.

<sup>33</sup> Platon, *Lois*, I, 644a – 644b.

suite à Homère, dont l'expérience, la vertu et sa sagesse sont transmis indirectement à travers l'*Iliade* par Aristote à Alexandre. Le Macédonien considère d'ailleurs Homère comme un homme qui suscite l'admiration « θαυμαστός »<sup>34</sup>, il n'est pas étonnant alors qu'il accorde d'autant plus de valeur à son enseignement. Ajoutons encore, toujours dans le même dessein, cette fois au sujet d'Aristote, que pendant qu'il supervisait la παιδεία d'Alexandre à Miéza, ce dernier tissa des liens d'amour fraternel avec Héphestion, faisant naître chez les jeunes gens une authentique φιλία. Du point de vue tactique, nous montrerons comment une telle éducation permet de donner un réel sens à la bravoure en matière de tactique et à l'émulation héroïque en termes de commandement, de gouvernance.

### 1.1.7 La φιλία.

Souvent traduite par le mot « amitié », elle n'est en aucune manière l'amitié au sens où nous pourrions l'entendre : elle n'est ni superficielle ni ne se limite au au plaisir de la présence, de l'échange et de la conversation. En effet, pour Alexandre, elle renvoie à son désir de κλέος sur le modèle héroïque d'Achille. Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote explique que ce sentiment d'amour fraternel, d'« entre-soi », permet d'inciter aux actions nobles<sup>35</sup>. Nous pouvons penser également à la relation qui unit Ulysse et Diomède au chant X de l'*Iliade*<sup>36</sup>. Diomède souhaite un compagnon pour que, dans sa mission nocturne, il soit plus rassuré, plus audacieux. Seul Ulysse<sup>37</sup> peut alors, par son intelligence qui perce l'obscurité de la nuit telle la chouette d'Athéna, être son acolyte. Ce qui unit les deux guerriers résulte de la reconnaissance mutuelle de l'excellence des qualités de chacun et permettant la réussite de la mission. Enfin, la relation entre la φιλία et l'ἀρετή, non en tant que qualité héroïque, mais que disposition utile au guerrier est montrée par Aristote : la parfaite φιλία est celle des hommes

---

<sup>34</sup> Plutarque, *Alex.* 26, 7.

<sup>35</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1155a, 10-15.

<sup>36</sup> *Iliade*, X, 222-223.

<sup>37</sup> *Ibid.*, 251-253.

vertueux et semblables en ἀρετή<sup>38</sup>. Cet aspect de la φιλία est le plus important, car il témoigne on ne peut mieux de la nature de la relation qui unit d'un côté Achille et Patrocle, de l'autre Alexandre et Héphestion, sur le modèle du récit d'Homère. Plus globalement, il permet de prendre conscience de la nature complexe et profonde qui unit le roi à ces compagnons. Ajoutons enfin que nous aurons à cœur de montrer dans notre étude comment chez le Conquérant la φιλία est constitutif de sa pensée de la guerre, d'un art de vivre et de mourir glorieusement.

### 1.1.8 La τόλμα, la τύχη et le καιρός.

La τόλμα signifie l'audace, l'aptitude à oser, malgré les difficultés et les conséquences néfastes qui pourraient survenir en cas de l'échec, par exemple, d'une tactique. Elle se différencie de la témérité par le fait que la τόλμα a toujours un résultat victorieux, elle n'est pas liée à une faute causée par la démesure, l'ὑβρις.

Pour différencier ces deux notions contraires, de τόλμα et de témérité, nous pouvons évoquer les charges victorieuses d'Alexandre à Issos et désastreuse de Cyrus le Jeune à Cunaxa<sup>39</sup>. En effet, si le roi des Macédoniens a mis en déroute Darius III sur un terrain pourtant favorable à ce dernier, c'est par sa capacité à oser l'action décisive, à charger directement le commandement ennemi malgré le danger, protégé en quelque sorte par la conviction de réaliser par cette action la victoire. Chez Quinte-Curce, la τόλμα d'Alexandre s'exprime à Issos par sa volonté de tuer Darius, en une unique charge de cavalerie, pour la gloire et en dépit de sa position protégée :

*Alexandre agissait autant en soldat qu'en chef ; il recherchait, en tuant le roi, la gloire des dépouilles opimes.*<sup>40</sup>

---

<sup>38</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1156b, 5.

<sup>39</sup> Xénophon, *Anabase*, I, 8, 26-27.

<sup>40</sup> Quinte-Curce, III, 11, 7 (trad. H. Bardon).

Nous avons un exemple plus précis encore chez Arrien, pendant le siège du Roc de Choriénès, en 327. Alexandre, dont la τόλμα est mise en avant par sa participation active et enthousiaste à la prise du Roc, est alors enhardi par ses succès précédents :

οὕτως πάντα ᾤετο χρῆναι βατά τε αὐτῷ καὶ ἐξαιρετέα εἶναι, ἐς τοσόνδε τόλμης τε καὶ εὐτυχίας προκεχωρήκει

*Mais, même ainsi, Alexandre se mit à l'œuvre, tellement il était persuadé qu'il n'y avait rien pour lui d'inaccessible ou d'inexpugnable, si grande était la hardiesse que lui avaient donnés ses succès !* <sup>41</sup>

Dans son *Alexandre le Grand*, O. Battistini évoque l'*Oraison funèbre* de Périclès, chez Thucydide<sup>42</sup> pour illustrer la τόλμα dans les prétentions athéniennes à l'impérialisme, aussi bien sur mer que sur terre<sup>43</sup>. Cette stratégie, en rupture avec la tradition athénienne d'alors, de ne se contenter que d'une suprématie sur mer, est bien entendu très audacieuse, personne ne pouvant alors en prévoir les effets. La τόλμα n'est donc pas seulement une notion de bataille, mais aussi de politique, de stratégie, de conquête. Ainsi, le rapport entre la τόλμα et la τύχη est évident, il est celui de la concordance d'un ou plusieurs éléments favorables avec la capacité à en tirer un avantage en bravant les risques potentiels. En effet, la τύχη peut donner l'avantage à la bataille, mais elle se retourne aussi rapidement et devient alors une ennemie plus dangereuse que l'armée adverse. Dans les situations délicates, lorsque la géographie du champ de bataille est irrégulière ou qu'une mauvaise décision dans un camp comme dans l'autre accorde au bon moment un avantage exploitable pour l'adversaire, elle offre à tout général, doué de τόλμα l'opportunité d'agir en vue de la victoire.

A l'origine, la τύχη est une déesse, fille d'Océan et de Téthys, elle représente le mouvement, le changement et est sœur de μῆτις. Sa nature indomptable, à l'image des puissances marines dont elle est issue reflète le caractère ambivalent de la Fortune. Pour

---

<sup>41</sup> Arrien, IV, 21, 3 (trad. P. Savinel).

<sup>42</sup> Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, II, 41.

<sup>43</sup> O. Battistini, *Alexandre le Grand*, *op. cit.* p. 406.

Platon, dans les *Lois*, les dieux, par la τύχη et le καιρός gouvernent la totalité des affaires humaines :

*ὡς θεὸς μὲν πάντα, καὶ μετὰ θεοῦ τύχη καὶ καιρός, τὰνθρώπινα διακυβερνῶσι σύμπαντα.*<sup>44</sup>

La τύχη comme le καιρός sont liés au mouvement aléatoire dans un grand ordre des choses (κόσμος), elles sont complémentaires, comme le sont le guerrier et le champ de bataille, le combat et son issue, car ils font partie d'une dynamique de causalité, entraînés dans le mouvement plus global des forces cosmiques et humaines. Nous pouvons constater l'effet positif de la τύχη en faveur d'Alexandre, et par conséquent négatif pour le camp des Perses, au Granique notamment, où son effet joue en faveur de la victoire des Macédoniens, en leur donnant l'avantage :

*τῶν δὲ βαρβάρων εὐρώστως ἀγωνιζομένων καὶ τοὺς ἑαυτῶν θυμοὺς ταῖς τῶν Μακεδόνων ἀρεταῖς ἀντιπατόντων ἡ τύχη συνήγαγεν εἰς ἓνα τόπον τοὺς ἀρίστους εἰς τὴν ὑπὲρ τῆς νίκης κρίσιν.*

*Comme les Barbares combattaient avec vigueur et opposaient leur courage à la valeur des Macédoniens, la Fortune réunit les plus braves au même endroit pour décider de la victoire.*<sup>45</sup>

D'une certaine manière, vu son caractère aléatoire, la τύχη, contrairement à sa sœur μῆτις, a un sens plutôt négatif elle peut entraîner la mort du plus vertueux, tout en permettant au plus vil d'accéder à la victoire. Néanmoins, il est de la responsabilité du général d'armée de savoir anticiper ce facteur et de l'incorporer dans sa stratégie, dans le meilleur des cas il sera un atout, dans le pire, une solution de compensation pourra plus vite être trouvée et appliquée. Pour Plutarque, dans *De l'Éducation de l'âme*, la τύχη ne peut retirer à l'homme que ce qui est du domaine de l'immanence, les possessions, la richesse, mais en aucun cas elle ne saurait affecter ses qualités morales, telles la bonté, la justice et l'ἀνδρεία<sup>46</sup>. Le καιρός,

---

<sup>44</sup> Platon, *Lois*, IV, 709b.

<sup>45</sup> Diodore, XVII, 20, 1 (trad. P. Goukowsky).

<sup>46</sup> Plutarque, *De la Tranquillité de l'âme*, 475e.



donc, le meilleur des cas que nous avons évoqué, est, si l'on peut dire, l'aspect positif de la τύχη pour le général d'armée.

Le καιρός est aussi à l'origine une divinité. Représenté comme un éphèbe à la capillarité très proéminente, c'est en l'attrapant par cette touffe que l'on s'approprie le moment propice, l'occasion. Sa rapidité et son caractère imprévisible font de lui, en quelque sorte, une allégorie de la probabilité favorable, s'il on a toutefois les qualités nécessaires pour le saisir. Pour illustrer le καιρός, nous pouvons évoquer la traversée de la Cilicie, en 333, par Alexandre et son armée. Informés de l'arrivée par le Nord de Darius, qui a contourné les Portes de Cilicie pour prendre à revers ses Macédoniens, Alexandre se réjouit de l'occasion qui lui est ainsi offerte par le καιρός et le saisi :

*ὑπολαβὼν παρὰ τῶν θεῶν αὐτῷ δεδόσθαι τὸν καιρὸν ὥστε μίᾳ παρατάξει νικήσαντα καταλύσαι τὴν Περσῶν*

*Alexandre comprit que les dieux lui offraient l'occasion de détruire l'empire perse par une seule bataille, pour peu qu'il remportât la victoire.<sup>47</sup>*

Le terme de καιρός n'a cependant pas uniquement vocation à désigner une occasion que seul le général avisé peut saisir, il désigne aussi l'occasion, chez les hommes ordinaires, lorsqu'ils font face à un choix crucial qui engage leur avenir. Ainsi, il est employé chez Thucydide<sup>48</sup> à propos de la sécession des habitants de Potidée pour s'allier avec les Lacédémoniens, dont les promesses étaient plus avantageuses que leur précédente alliance. Nous pouvons penser que si Thucydide, pour qui le vocabulaire politique et militaire est parfaitement maîtrisé et pesé, l'emploi de l'accusatif « τὸν καιρὸν » est ici justifié par le fait que cette occasion, saisie par les Potidiates, a réellement engagé leur avenir et eu des conséquences remarquables, notamment pour les Athéniens et leurs trente navires de guerre près des côtes de Thrace.

---

<sup>47</sup> Diodore, XVII, 33, 1 (trad. P. Goukowsky).

<sup>48</sup> Thucydide, I, 58, 1 : « τὸν καιρὸν ».

Dans l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote explique l'importance de la perception dans les domaines de la prudence et de l'intelligence. Selon lui, la perception des cas particuliers, qui est intuitive, est supérieure car, comme l'expérience des anciens, elle se fonde sur l'exercice et l'habitude<sup>49</sup>. Nous comprenons bien ici en quoi cela a un rapport avec l'habileté à attraper le *καιρός*, et surtout à le reconnaître lorsqu'il se présente. Enfin, précisons que la connaissance de ces trois notions est fondamentale pour nous permettre d'apprécier, chez Alexandre, l'essence même de la pensée stratégique d'une part et tactique d'autre part.

### 1.1.9 La *μητις*.

Qualité essentielle du général d'armée, comme du guerrier ou du navigateur, la *μητις* figure parmi les qualités principales des modèles guerriers d'Alexandre. A l'origine, elle est une déesse, première femme de Zeus, dont les domaines sont la prudence (*φρόνησις*) et la sagesse (*σοφία*). Zeus l'avale avant qu'elle n'enfante<sup>50</sup>, de peur que leur progéniture, à l'avenir, ne vienne à le détrôner. Plus tard, de cet acte terrible naît Athéna<sup>51</sup>, déesse de la raison, toute armée, de la tête du roi de l'Olympe. Le mythe de la naissance de la déesse à la chouette est intéressant en l'occurrence, puisqu'il établit une hiérarchie symbolique entre les notions de ruse et de raison, comme la connaissance des cas particuliers permet d'en déduire des cas généraux. Nous pouvons faire un parallèle avec ce que dit Platon, dans les *Lois*, au sujet des biens divins, qui place la *φρόνησις* et la tempérance (*σωφροσύνη*) guidée par l'intelligence ou l'âme, c'est-à-dire plus ou moins la *σοφία*, à la première place, devant la justice (*δικαιοσύνη*) et l'*ἀνδρεία*<sup>52</sup>. Bien que l'on ne puisse établir un rapport entre la hiérarchie que Platon nous donne, des biens divins en fonction de la filiation chronologique

---

<sup>49</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, 1143b, 5-15.

<sup>50</sup> Hésiode, *Théogonie*, 899-900.

<sup>51</sup> *Ibid.*, 924.

<sup>52</sup> Platon, *Lois*, I, 631c - 631d.

entre la μῆτις et Athéna, et l'œuvre d'Hésiode, il n'en demeure pas moins que le caractère divin de la μῆτις est concret.

Dans l'*Iliade*, au chant X, Diomède loue l'esprit fier et avisé d'Ulysse<sup>53</sup>, dont la μῆτις est reconnue par tous les Achéens et les Troyens, après que ce dernier accepta d'être son compagnon pendant la mission nocturne. Nous avons déjà évoqué la μῆτις d'Ulysse et la nécessité de sa participation dans la Dolonie, ce n'est toutefois qu'en cherchant à la définir que son association avec Diomède prend du sens. Nous avons également dit que μῆτις était la sœur de τύχη, ce qui indique qu'elle est aussi liée au mouvement des flots et de leur imprévisibilité. Ces éléments nous permettent ainsi de comprendre en quoi elle est si importante pour Alexandre, car elle lui permet de s'adapter continuellement et ainsi de trouver des solutions pratiques aux défis imprévisibles qu'il rencontre durant ses expéditions. Ajoutons que dans son traité sur *l'Art de la chasse*, Xénophon explique en quoi la pratique de la chasse, et des ruses qui permettent de la mener à bien, est utile à Ulysse et Diomède, ayant reçu l'enseignement du centaure Chiron<sup>54</sup>. C'est ainsi qu'ils ont pu jouer un rôle si déterminant pendant la Guerre de Troie<sup>55</sup>.

Remarquons que la μῆτις n'est en aucun cas une ruse perfide (ἀπάτη), elle est toujours liée au λόγος, à Athéna et aux autres qualités guerrières. Même si elle permet de triompher par d'autres moyens que le violent choc frontal des batailles d'hoplites, elle reste un atout réglementaire dans l'arsenal moral et intellectuel du général d'armée. Enfin, notons que le terme n'apparaît pas dans nos sources. Il relève donc de l'appréciation particulière des tactiques et ruses employées que de considérer qu'il peut s'agir de μῆτις, et ce, dans la mesure où il s'agit bien comme nous l'avons dit d'une qualité non déshonorante et de nature à façonner et préserver l'image héroïque du Conquérant.

---

<sup>53</sup> *Iliade*, 244-245.

<sup>54</sup> Xénophon, *L'Art de la chasse*, I, 1-2.

<sup>55</sup> *Ibid.*, I, 13.

### 1.1.10 Le θάμβος.

L'effroi sacré, provoqué par certaines actions et attitudes du héros. La stupeur, dans certaines formules d'Homère, comme le relève Chantraine<sup>56</sup>. La réaction des ambassadeurs de Nysa à la vue d'Alexandre en tenue de combat, après la destruction et la capture récentes de villes indiennes par les Macédoniens, témoigne littéralement de l'effet destructeur de ce sentiment chez Arrien :

θαμβῆσαι τε ἰδόντας τὴν ὄψιν καὶ πεσόντας ἐς γῆν ἐπὶ πολὺ σιγὴν ἔχειν

[...] à ce spectacle, ils furent saisis d'un effroi sacré, se jetèrent au sol et gardèrent longtemps le silence.<sup>57</sup>

Peut-être précédé par sa réputation de preneur de villes qui est parvenue jusqu'à Nysa, l'image d'Alexandre est alors terrible à contempler. Dans l'*Iliade*, c'est le cri d'Achille durant l'assaut du camp des Achéens qui est fatal à leur moral<sup>58</sup>. Dans les deux cas, la perte des moyens chez les spectateurs du héros lui permet de prendre un avantage tactique, pour Achille en faisant s'entretuer ses adversaires involontairement, pour Alexandre en prenant l'ascendant quant aux négociations pour la reddition de Nysa. L'utilisation de la peur comme arme de guerre est certes commune pour le général avisé, elle est aussi pour Xénophon, dans la *Cyropédie*, un moyen de paralyser ses ennemis<sup>59</sup> comme de se faire obéir sans avoir à user de punition<sup>60</sup>. En regard de l'exploitation par Alexandre des liens de Nysa avec les expéditions de Dionysos pour se donner l'aspect effrayant d'un guerrier, d'un conquérant terrible et inexorable, nous pouvons penser une nouvelle acception du θάμβος. Ainsi, son caractère héroïque, surnaturel, avec l'utilisation pragmatique qu'en a Alexandre, relève d'une pensée de

---

<sup>56</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue Grecque*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 421 sq.

<sup>57</sup> Arrien, V, 1, 4.

<sup>58</sup> *Iliade*, XVIII, 228-230. Le terme de θάμβος n'est pas présent. A la place, Achille est qualifié d'effrayant « δεινὸν » au vers 226.

<sup>59</sup> Xénophon, *Cyropédie*, I, 1, 5.

<sup>60</sup> *Ibid.*, III, 1, 22-24.

la guerre qui ne distingue pas dans l'action les spécificités du récit mythique et celles des tactiques de combat ou de la rhétorique.

## **1.2 Définition des modèles héroïque et guerrier.**

Les définitions que nous proposons ici ont pour objectif de donner un point de départ quant à toute la réflexion qui a été entreprise sur les modèles héroïques et guerriers. Bien que l'évidente nécessité de définir les deux concepts séparément puisse aussi amener à penser qu'une éventuelle cloison existe entre eux, il convient de mettre au clair ce point en précisant que nous nous efforcerons de mettre en évidence les relations qu'ils entretiennent. En effet, notre objectif sera d'amener ces deux définitions préliminaires à se confronter l'une avec l'autre. Ainsi, dans le dessein, nous montrerons que chez Alexandre, l'intérêt des modèles et valeurs héroïques ne peut s'exprimer qu'à travers l'application d'un enseignement des formes de la guerre issu de ses modèles guerriers. Inversement, nous montrerons aussi comment les modèles héroïques sont chez ce Conquérant les fondements de sa pensée de la guerre, et ce, même dans ses aspects les plus formels.

### **1.2.1 Définition du modèle héroïque.**

Le modèle héroïque représente chez Alexandre un idéal d'accomplissement en tant que roi, que guerrier, autant que personnel. Les qualités héroïques telles qu'elles apparaissent chez Homère sont le fondement d'un art de commander où le sacrifice personnel est au cœur de la pensée tactique. En tant que roi, il s'agit d'incarner l'excellence incontestable des valeurs et des compétences martiales, sur le modèle d'Achille. En tant que guerrier, c'est la démonstration permanente de bravoure en toute circonstance et l'aptitude à savoir endurer tout type de travaux sur le modèle d'Héraclès. En tant qu'homme, la plus grande des qualités héroïques est de savoir inspirer chez les subordonnés des sentiments de nature à leur permettre de faire abstraction de leurs souffrances, de leurs doutes, de leurs terreurs, et c'est

bien entendu la figure de Dionysos qui est la plus à même d'apporter cela. Nous concevons le modèle héroïque comme un ensemble de traits et d'aptitudes plus ou moins communes à tous les héros les plus chers à Alexandre et se rapprochant dans certaines circonstances davantage à certains en particulier. Qui plus est, le modèle héroïque tel que nous le définissons est lié aux situations rencontrées par le Conquérant, de même qu'à la manière dont ses propres caractéristiques héroïques s'expriment. Cela nous amène à concevoir progressivement que par l'imitation et l'évocation de ses modèles, c'est en réalité Alexandre lui-même qui incarne l'idéal du héros. Par la réédition puis la réinvention d'exploits héroïques qui sont désormais les siens, il donne vie à son ambition de conduire les Macédoniens de leur royaume trop étroit à la conquête d'une gloire éternelle.

### **1.2.2 Définition du modèle guerrier.**

Le modèle guerrier est celui qui donne à Alexandre l'exemple de bravoure et de vertu, principalement à la bataille et dans l'assemblée des hommes en armes. Il donne l'inspiration pour les actions de bravoure, tout comme le modèle héroïque, mais par l'exercice de vertus différentes et pour autant complémentaires. Il permet de susciter la bravoure, qui, dans un premier temps, est nécessaire à toute décision bien fondée, puis à sa mise en œuvre à la bataille notamment. Cette qualité essentielle est une source de motivation pour ses troupes, qui, galvanisées par leur chef, acceptent plus volontiers de prendre des risques. Son éducation aristocratique quant à elle permet de donner un socle de valeurs utiles en différentes proportions à tous les niveaux de l'armée : si les généraux se doivent de savoir commander, les soldats se doivent de leur obéir en toutes circonstances : telle est l'unique manière de vaincre. D'autre part, la *φιλία*, par la confiance totale qu'elle permet entre les chefs, permet de tirer un plus grand avantage des qualités de chacun et une parfaite cohérence dans le commandement. L'*ἀριστεία* guerrière, qui découle de ces qualités, est ce qui permet au général d'établir une stratégie, de superviser efficacement son exécution et d'obtenir

finalement la victoire. Elle lui permet également d'innover à partir de ses connaissances déjà acquises, de trouver une solution à chaque défi par la mise au point d'une tactique inattendue, laquelle nécessitera non seulement la confiance dans son éducation aristocratique et une bravoure à toute épreuve : tels pour les enseignements de Xénophon et surtout de Philippe. Ainsi, nous pourrions dire que les modèles guerriers représentent dans les formes tout ce que les modèles héroïques incarnent dans le cœur des hommes de guerre. Cela dit, les uns comme les autres concourent chez Alexandre au même objectif : celui de vaincre l'ennemi, mais surtout de se vaincre soi-même. Quant aux tactiques et stratégies héritées des modèles guerriers, qui sont leur réel intérêt dans les situations rencontrées par Alexandre au cours des expéditions, nous l'étudierons dans la seconde partie de notre étude.

## **2. Les sources**

Nous traiterons ici des sources qui ont été utilisées pour composer cette étude sur les modèles héroïque et guerrier d'Alexandre et donnerons les informations quant aux différentes traductions consultées, de manière à permettre au lecteur de savoir précisément où les informations ont été recueillies. De plus, nous différencions bien les sources principales, à propos d'Alexandre ; les sources secondaires, de nature historique ; les autres sources anciennes, de nature philosophique ou mythologique ; et enfin les commentaires de ces sources par les historiens modernes.

### **2.1 Les sources principales**

Les historiens anciens, grecs et latins, dont les œuvres ont fait l'objet de nombreuses traductions, lesquelles sont d'un intérêt inégal, sont le fondement de la présente étude. Leurs travaux sont le seul support de nature philologique et littéraire dont nous disposons. Ainsi, c'est par eux, et aussi grâce à eux, que nous pouvons approcher les plus illustres d'avant notre ère, à commencer, comme il est d'évidence, par Alexandre.

Pourtant, si la valeur de ce roi des Macédoniens était réellement égale à l'émulation qu'elle a pu susciter alors chez ceux qui se sont consacrés à analyser ses vertus, son règne et son ἀριστεία, il n'est pas possible de la mettre en regard avec l'aspect quantitatif de la production écrite à son sujet. En effet, en dehors de l'intérêt que peuvent susciter, dans le cadre de notre étude, les sources archéologiques, épigraphiques et numismatique, ce ne sont que quelques ouvrages qui servent de support à toute enquête à propos d'Alexandre et de l'histoire de son règne.

Ainsi, commençons par les historiens grecs : Diodore, qui, chronologiquement est le premier des historiens d'Alexandre, puis Arrien et Plutarque. A ceux-là s'ajoutent les



historiens latins, avec Quinte-Curce puis Trogue-Pompée, dont l'œuvre ne nous est parvenue que sous la forme des abrégés de Justin.

Pour Diodore, nous nous sommes servis surtout de la traduction de Paul Goukowsky, aux éditions Les Belles Lettres, de 1979, dans son deuxième tirage de 1999. Cette traduction, ainsi que de l'appareil de notes qui lui est associé sont d'une grande aide et permettent fort bien d'aborder autant l'œuvre de Diodore que l'histoire d'Alexandre. D'autre part, nous avons lu la traduction de Jean Terrasson, qui présente parfois un certain intérêt. Enfin et par volonté de ne point rester enfermé dans une production nationale, nous avons consulté celle de C. Bradford Welles, aux éditions Harvard University Press, de 1963.

Pour Arrien, deux traductions ont semblé s'imposer. La première et la seule récente en langue française est celle de Pierre Savinel aux éditions de Minuit de 1984, avec index, suivie de *Flavius Arrien entre deux mondes* de Pierre Vidal-Naquet. La deuxième, celle de P. A. Brunt aux éditions Harvard University Press de 1976, en deux tomes. L'utilisation de cette dernière est, comme pour Diodore, née de la nécessité de consulter les traductions étrangères.

Pour Plutarque, nous avons utilisé principalement la traduction de R. Flacelière et E. Chambry aux éditions Les Belles Lettres de 1975. Ensuite, nous avons consulté celle d'Anne-Marie Ozanam aux éditions Quarto Gallimard de 2001 ; celle de J. Amyot de 1559 et aussi celle de Bernadotte Perrin aux éditions Harvard University Press de 1919.

Parmi les historiens latins, et Quinte-Curce en l'occurrence, deux traductions ont servi. La première de H. Bardon aux éditions Les Belles Lettres de 1947. La seconde, plus récente, est celle d'A. Flobert aux éditions Gallimard de 2007.

Pour Justin, nous avons utilisé la traduction de B. Mineo aux éditions Les Belles Lettres de 2018, avec les notes historiques par lui-même et Giuseppe Zecchini, celle d'É. Chambry aux éditions Garnier de 1936 et celle de J. Pierrot et E. Boitard aux éditions Panckoucke de 1833.

Enfin, nous avons consulté également, les Fragments des historiens d'Alexandre, traduits par J. Auberger aux éditions Les Belles Lettres de 2005.

Avant de présenter les sources secondaires, il semble important de préciser qu'en aucune manière, l'utilisation de ces traductions ne s'est substituée en totalité à l'étude du texte grec en particulier, ou latin, avec l'aide d'outils philologiques tels que le site Perseus ou le Thesaurus Linguae Graecae. En effet, c'est dans leur langue originale que les sources doivent être étudiées systématiquement, une langue ne pouvant se substituer à une autre. Et afin d'illustrer cet état de fait, évoquons l'affaire de l'Hyphase selon Quinte-Curce. Dans son *Alexandre le Grand*, O. Battistini met en évidence l'utilité de revenir au texte grec ou latin par son analyse du *mori praestat quam precario imperatorem esse*, qui, s'il est traduit par : « il vaut mieux mourir que de n'avoir un commandement précaire », réduit complètement à néant toute possibilité de concevoir ce qu'est le pouvoir d'Alexandre<sup>61</sup>. Car la nature de son pouvoir est justement en devenir, dans une constante démonstration d'ἀριστεία, il ne peut être précaire, c'est-à-dire imploré par des prières ou des supplications.

### 2.1.1 Les sources secondaires

Comme il est naturel, la mise en relation et la comparaison critique des sources principales est le fondement de toute étude sur Alexandre. S'ajoutent également les autres sources anciennes de nature historique, non sur Alexandre, mais sur les époques antérieures, afin de pouvoir repérer les modèles guerriers qui l'ont inspiré, directement ou indirectement à travers Philippe. Les œuvres d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon y figurent parmi les principales.

Pour Hérodote, nous avons consulté les traductions de l'*Enquête* de P.-E. Legrand aux éditions Les Belles Lettres de 2003 et celle d'A. Barguet aux éditions Gallimard de 2016.

---

<sup>61</sup> O. Battistini, *Alexandre le Grand*, *op. cit.* p. 254

Pour Thucydide, nous avons disposé de la traduction de *La Guerre du Péloponnèse*, par R. Weil, aux éditions Les Belles Lettres, de 1969 ; de celle de D. Roussel, aux éditions Gallimard, de 1964, dans sa réédition la plus récente et de celle de J.-B. Gail, de 1807.

Pour Xénophon, plusieurs ouvrages ont été consultés. Premièrement, l'*Anabase* et la *Cyropédie* puis l'*Hipparque* et l'*Art de la Chasse*, qui sont tout à fait complémentaires pour découvrir et approfondir des tactiques, ruses et stratégies, car sont des sources d'inspiration pour tout commandant d'armée, tel que l'a voulu leur auteur. Et enfin les *Helléniques*, qui s'ajoutent à *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide en tant que source historique. Chacun de ces ouvrages, ainsi que d'autres moins importants, a été consulté principalement dans l'édition des Belles Lettres, comme cela est précisé dans la bibliographie.

### **2.1.2 Les autres sources anciennes**

Ce type de sources regroupe les œuvres poétiques d'Homère telles l'*Illiade* et l'*Odyssee*, mais encore et surtout les écrits des philosophes les plus importants qui ont précédé Alexandre, en particulier Platon et Aristote. Pour ce type de sources, les traductions des éditions Les Belles Lettres ont été utilisées, plus d'autres qui figureront dans la bibliographie. Nous expliquerons aussi, lors de l'exposé de la méthode employée pour traiter ces sources vis-à-vis du particularisme du sujet de l'étude, les raisons qui nous ont poussé à opter pour une présentation en français et en grec des citations de ces œuvres.

## **2.2 Les commentaires des modernes**

Nous avons également utilisé les travaux des auteurs postérieurs : ouvrages, articles de revues scientifiques, thèses de doctorat, actes de colloques, etc. Autant de sources qui ont servi à obtenir des indications précieuses et à évoquer des pistes parmi d'autres. C'est dans cette optique d'ailleurs que ce type de sources est utilisé dans la présente étude, à savoir que leur rôle est seulement complémentaire. Nous avons consulté d'une part, des sources

générales à propos d'Alexandre et d'autre part des sources spécialisées dans un aspect particulier relatif au champ de notre étude. Ainsi, et sans les nommer, nous renvoyons à la bibliographie.

## 3. Méthode et problématique

### 3.1 L'élaboration du *corpus*

La construction d'un *corpus* a été l'étape préalable à toute réflexion concrète sur les modèles héroïques et guerriers d'Alexandre. Les éléments qui le composent ont été relevés dans les sources principales de l'histoire du Conquérant comme nous l'avons dit plus haut, au sujet du choix des sources. S'ajoute à cela la réalisation d'un *corpus* secondaire permettant de repérer dans les sources secondaires, de nature historique, les tactiques, les ruses, plus globalement les expériences des guerriers qui ont précédé Alexandre et qui ont pu dans certaines situations lui fournir un point de départ pour élaborer sa propre stratégie. Qui plus est, il s'agit surtout de repérer quels sont ces hommes dont la pensée guerrière est à l'origine d'une doctrine du commandement permettant d'expliquer les victoires d'Alexandre. En remontant aux premiers affrontements documentés par les sources anciennes, il a été question de comprendre les grands principes de la guerre en Grèce ancienne puis leur évolution jusqu'à Alexandre. Le dessein de cette démarche est bien évidemment de fonder notre analyse de ses modèles héroïques et guerriers sur une compréhension la plus profonde et honnête possible. En classant ces éléments de manière à faire ressortir les paramètres recherchés pour construire notre propos, nous avons été en mesure d'aborder la pensée de la guerre du Conquérant avec plus de recul. En outre, cela nous a donné la possibilité de mieux apprécier les spécificités liées aux batailles et opérations lors des campagnes. L'étude des traités de Xénophon en tant que compléments à son *Anabase* et aux *Helléniques*, mais aussi d'autres sources complémentaires que nous avons mentionné dans la bibliographie nous a permis de relever précisément des modèles et de comprendre leur intérêt pour Alexandre. Dans une certaine mesure, les sources épigraphiques nous ont été utiles et ont été consultées même si elles ne

sont pas de nature à nous apporter des informations très exploitables quant à la nature notre sujet d'étude.

### **3.2 Exploitation des textes originaux dans le *corpus***

Comme nous l'avons déjà précisé lorsque nous avons abordé la question des sources, nous avons accordé de l'importance à la compréhension des termes grecs employés par les historiens anciens, dans la mesure où ils relèvent d'un paradigme, d'une pensée du monde, de la guerre, différents des nôtres. Ainsi, si dans notre *corpus*, nous avons pris soin de mettre le texte original en regard des différentes traductions dont nous nous sommes servies, c'est dans l'optique d'exprimer l'intérêt fondamental de prendre en compte les termes grecs et latins dans leur définition étymologique. Dès lors, lorsqu'il sera question de mettre l'accent sur l'importance d'un terme particulier, à un moment donné du récit de l'histoire d'Alexandre, nous renverrons au premier chapitre de notre prologue ou au glossaire présenté en annexe. Toutefois, cela ne nous dispensera pas, à ce moment-là, de profiter du contexte pour montrer l'intérêt pour le Conquérant d'imiter ou d'évoquer tel modèle héroïque ou tel modèle guerrier, puisque tel est l'objet principal de notre propos. Enfin, le *corpus* des citations utilisées sera présenté, pour plus de clarté, en annexe, à la fin de la présente étude. Toutefois, dans le dessein de ne nullement alourdir plus que nécessaire les citations tirées de notre *corpus*, nous nous contenterons de ne présenter que les traductions françaises, l'accès au texte original étant en lui-même très aisé, que ce soit sur le site Perseus, *via* le TGL, ou tout autre source de nature informatique.

### **3.3 Problèmes initiaux quant aux modèles d'Alexandre**

Le premier problème qui s'est posé lors de la construction de notre *corpus* a été de bien distinguer, dans le récit, ce qui relève d'une part explicitement d'un modèle héroïque et guerrier et d'autre part tout ce qui est implicite. Dans le premier cas, il s'agit d'imitations,

d'évocations, d'actions mémorables et de discours d'Alexandre faisant directement allusion à un de ses modèles : nous pensons par exemple à son attrait pour Héraclès à Tyr<sup>62</sup> et son évocation de Philippe lors de son discours avant la bataille d'Issos<sup>63</sup>. Dans le second cas, il s'agit potentiellement du même type de situations, mais dont les modèles ne sont pas cités directement ; cela est notamment le cas pour les tactiques et ruses dont les modèles à l'origine de leur invention, de leur développement et qui ont fait leur réputation et leur gloire : nous pensons par exemple au kômos dionysiaque du palais de Persépolis<sup>64</sup> ou à l'utilisation en général de la formation oblique d'Épaminondas<sup>65</sup>. Nous avons donc choisi de nous concentrer prioritairement sur les modèles apparaissant de manière explicite. Le second problème a été de décider comment nous allions traiter le cas des apparitions implicites ou indirectes de ces modèles, et c'est là que le second *corpus* tiré des autres sources anciennes et que nous avons mentionné plus haut a été fort utile. En effet, par un travail de recherche plus large dans ces sources, nous sommes parvenus à remonter jusqu'à ces modèles, en nous fournissant ainsi un matériel exploitable pour notre démonstration. D'un autre côté, cela nous a aussi aidé pour comprendre les particularités propres à Alexandre, comment il conçoit sa propre pensée de la guerre par rapport aux commandants qui l'ont inspiré. Enfin, nous pouvons ajouter que c'est justement la démarche de rechercher de nouveaux modèles à Alexandre qui a donné en grande partie l'impulsion initiale quant à ce travail de recherche. Toutefois, au fur et à mesure, il s'est avéré qu'il est encore plus crucial de construire une réflexion sur le principe de modèles héroïques et guerriers, et surtout d'amener celle-ci jusqu'à nous permettre de comprendre la complémentarité de ces deux notions.

---

<sup>62</sup> Diodore, XVII, 46, 6 ; Arrien, II, 18, 1 ; Plutarque, *Alexandre*, 24, 5 ; Quinte-Curce, IV, 8, 16 ; IV, 2, 17.

<sup>63</sup> Quinte-Curce, III, 10, 7.

<sup>64</sup> Diodore, XVII, 72, 4-5 ; Plutarque, *Alexandre*, 38, 5-6 ; Quinte-Curce, V, 7, 5.

<sup>65</sup> Telle qu'elle est documentée chez Diodore, XV, 55, 1-2 ; Plutarque, *Pélopidas*, 23, 1 et surtout Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 13 ; VII, 5, 23.

### 3.4 Délimitation temporelle et géographique

Une troisième question s'est nécessairement posée lorsqu'il a été question de prendre en compte le fait que le principe de modèle héroïque et guerrier ne se limite pas à Alexandre. En effet, que ce soit avant le Conquérant, comme l'imitation d'Héraclès par Milon de Croton, en 446 pendant son combat contre les troupes de la ville de Sybaris<sup>66</sup> ou après lui chez les diadoques ou chez les Romains avec César, mais aussi Pompée<sup>67</sup>, la recherche du dépassement des exploits du Macédonien, lui-même sur les traces des héros, est encore d'actualité. Ainsi, il a été primordial de comprendre quelles sont d'une part les particularités de la royauté macédonienne et d'autre part celles de la période durant laquelle Alexandre réalise ses conquêtes. En effet, si par exemple, le statut de héros en Grèce ancienne correspond à un type particulier d'homme, fils d'une divinité et d'un mortel, nous pouvons également, dans certaines conjonctures, élargir cette définition. Que ce soit en regard de prétentions plus ou moins reconnues comme véritables<sup>68</sup>, des exploits accomplis par le roi ou par les prérogatives liées à son statut dans la tradition macédonienne, nous découvrons que l'acception majoritaire du terme de héros est parfois assez souple. Par conséquent, nous nous concentrons uniquement sur les modèles héroïque et guerrier pendant la durée du règne d'Alexandre et tel qu'ils s'expriment chez ce Conquérant dans les situations qu'il rencontre, depuis la Macédoine jusqu'en Inde puis son retour en Asie. Enfin, c'est de ce point de vue que nous aborderons, à la fin de chaque partie de notre étude, la transformation d'Alexandre.

### 3.5 Choix du style en terme de rédaction : le récit

En dernier lieu, il convient de traiter la manière dont nous allons présenter notre étude. S'il est certes évident que la nécessité de commenter de manière critique notre *corpus* nous

---

<sup>66</sup> Diodore, XII, 9, 5-6.

<sup>67</sup> Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, VII, 27, 1.

<sup>68</sup> Comme l'est l'ascendance héracléenne de la famille royale dont descendent Philippe et Alexandre et qui remonte aux Héraclides d'Argos.



impose certaines contraintes, afin d'être clair pour le plus grand nombre et rigoureux quant au respect de la méthode dont nous avons plus haut expliqué la teneur, nous avons tout de même opté pour la forme de récit. En effet, nos observations, visant à une compréhension générale du principe de modèles chez Alexandre, quant au récit et à sa nature même, nous ont amené à donner une importance capitale au sujet des transformations chez le Conquérant. Évoluant au gré de ses conquêtes, mûrissant progressivement tous les aspects de son éducation aristocratique, philosophique, guerrière, et leur donnant un sens qui n'est non plus seulement théorique, mais qui s'exprime à chaque instant dans une pensée de la guerre en action, en démonstration, Alexandre apparaît sur les rives de l'Hyphase comme étant déjà bien loin de l'image d'un admirateur d'Achille quittant sa patrie pour des victoires sans fin. Ainsi, le récit chronologique de ses exploits sonne comme une aventure de nature initiatique. L'importance ponctuelle d'un modèle héroïque par rapport aux autres est, nous le verrons, tout à fait significative de cette évolution personnelle. Tout cela se traduit dans ses attitudes, vis-à-vis de l'armée, des peuples vaincus, mais aussi avec ses Compagnons. Par conséquent, nous avons jugé que la présentation chronologique, que l'on retrouve chez nos sources principales, est la plus optimale pour tenir compte de cette particularité d'Alexandre. De plus, puisque nous sommes amenés à revenir parfois sur des passages déjà abordés, il convient de préciser que notre dessein vise en l'occurrence à les approcher d'une autre manière, et ce, afin de faire ressortir les détails relatifs aux divisions thématiques de notre plan. Nous sommes conscients que le lecteur sera amené à revenir sur un même événement, toutefois, le besoin de respecter la chronologie générale du récit ne nous a pas laissé d'autres alternatives. Nous ainsi avons opté pour ce compromis entre la forme choisie et les besoins d'une analyse critique. Par conséquent, et dans un souci d'éviter les répétitions dans notre propos en faisant apparaître intégralement et plusieurs fois un même élément de *corpus*, nous avons présenté notre analyse sous forme d'un récit, qui est la forme traditionnelle des œuvres de nos sources principales et

des historiens grecs plus globalement. Quant aux compléments de l'analyse critique et aux éléments du *corpus* étudiés, nous les avons disposés respectivement en notes et en annexe.

# **Première partie**

## Les modèles héroïques

# Introduction

Quels sont les modèles héroïques d'Alexandre ? Quelle est leur place dans la pensée de la guerre du Conquérant ? Quel impact ont-ils sur le moral des soldats, des officiers, des généraux ? Telles sont les grands axes qu'il convient en premier lieu d'aborder.

Chacune de nos sources mettent en avant à de nombreuses occasions cet intérêt, cette recherche, chez Alexandre, quant à l'accession à une forme d'immortalité de ses exploits. Que ce soit Achille, Héraclès ou Dionysos, chacun a en commun le fait de posséder une réputation qui dépasse les frontières géographiques de sa terre natale. Le premier est originaire de Thessalie, mais a laissé la plus belle trace de ses exploits, chantés par Homère et les aèdes, jusqu'en Asie. Le deuxième vient de Thèbes, mais l'on dit aussi qu'il serait égyptien<sup>69</sup>, ou de Tirynthe<sup>70</sup> et même argien. C'est du reste de cette dernière origine que descend la famille royale macédonienne. Mais en dehors de sa naissance, c'est toute la Grèce qui reconnaît ce héros comme le sien. Quant à son influence en dehors de l'Hellade, elle s'étend des rives de la Méditerranée orientale jusqu'en Inde, tel qu'Alexandre pourra le constater. Le troisième est Thébain, mais les circonstances de sa naissance le mènent bien en dehors des limites de la cité-État. Bien plus tard, pour Alexandre, il ne fera aucun doute que le mont Méros de Nysa est un vestige indien des expéditions dionysiaques. Chacun de ces héros possède nécessairement un ou plusieurs attributs qui font leur force, mais aussi leur faiblesse. Cela les rapproche, d'une certaine façon, des hommes ordinaires et des humbles guerriers, dont les actions et hauts faits éventuels resteront pour la plupart inconnus de la postérité.

---

<sup>69</sup> Hérodote, II, 43.

<sup>70</sup> Diodore, IV, 10, 2.

Pour Alexandre, il y a bien cette idée qu'il est possible encore d'atteindre la gloire de l'ère des héros. Mais dans les faits, tels que les rapportent les sources anciennes, cette quête adopte plusieurs formes d'expression : l'imitation, la rivalité, la simple inspiration, l'appel de la destinée, le poids de l'héritage, l'ivresse de l'apothéose. Et tout cela ne concourt en fin de compte qu'à une chose, la victoire.

# Chapitre I - Les rapports entre Alexandre et ses modèles héroïques

## 1. De l'imitation de l'image héroïque

### 1.1 Le débarquement en Asie (printemps 334).

Après son départ de Macédoine, suite à de grandioses fêtes et nombreux préparatifs, Alexandre, suivi de son armée, traversa l'Hellespont. Ce même bras de mer que Xerxès avait franchi presque un siècle et demi plus tôt, déployant des moyens colossaux et donnant à son armée d'invasion une dimension monstrueusement inexorable. La traversée maritime du jeune homme, fraîchement acclamé roi des Macédoniens à l'été 336, se déroula calmement et fut empreinte d'une certaine solennité. Le sacrifice du taureau à Poséidon et aux Néréides, la libation traditionnelle par la coupe d'or, tout cela au milieu même de la traversée, sonna comme la promesse de futures victoires, avec le soutien des dieux et de la Fortune. Le débarquement s'effectua dans la même ambiance que la traversée, si ce n'est le comportement inhabituel du roi.

Là, le premier, il s'élança en armes du navire sur les rives asiatiques après y avoir lancé son javalot<sup>71</sup>. En tant que roi des Macédoniens, ce privilège lui revient naturellement<sup>72</sup>.

---

<sup>71</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 17, 2 ; Arrien, I, 11, 7 et Justin, XI, 5, 10. Diodore, Arrien et Justin sont nos seules sources qui rapportent l'imitation de Protésilas par Alexandre. En effet, Plutarque ne mentionne que les sacrifices et les rituels et les deux premiers livres de Quinte-Curce où devraient se trouver ces événements sont manquants. Nous aborderons le cas des sacrifices à Protésilas et Achille dans le chapitre II de notre étude. Pour le moment, il convient de remarquer que sur ce point, nos trois sources rapportent les mêmes faits et établissent un lien avec les rituels en l'honneur des guerriers tombés pendant la guerre de Troie. En cela, le caractère homérique de l'acte d'Alexandre durant ce débarquement est tout à fait explicite. Pour ce qui est de l'origine de ces faits, c'est à Callisthène, neveu d'Aristote et historien-commémorateur des haut-faits du souverain macédonien, qu'on les attribue. En effet, les fragments de son œuvre permettent de relier l'expédition en Asie avec les récits homériques. La bataille du Granique s'inscrit d'ailleurs dans la même logique en présentant Alexandre comme un *aristos* dans la plus pure tradition du style homérique. Voir notamment les commentaires

Imitant ainsi les gestes du brave Protésilas, Alexandre entend donner dès les premiers instants de son arrivée en terre ennemie un aspect homérique à son œuvre de conquête. Mais ses intentions à l'égard de l'Asie ne s'arrêtent pas là. Il ne s'agit pas alors simplement d'initier une nouvelle invasion achéenne, car l'union des Grecs de la ligue de Corinthe ne reconnaît en Alexandre son général en chef contre les Perses que si, par ses victoires, démontre qu'il est digne et compétent pour mener cette mission à bien<sup>73</sup>. Que les Grecs voient en cette imitation homérique un gage favorable au panhellénisme chez Alexandre, tel qu'Isocrate avait pu le concevoir, n'est pas la préoccupation première du jeune roi<sup>74</sup>. D'un autre côté, donner des gages à ses alliés peut être un bon moyen d'apaiser, de rassurer, quant à l'état d'esprit et la détermination du Conquérant à vaincre lorsque la première bataille aurait lieu<sup>75</sup>. Toutefois, la

---

de P. A. Brunt, *Arrian Anabasis of Alexander*, Books I-IV, Translated by P. A. Brunt, The Loeb Classical Library, Cambridge, Mass, Harvard University Press, 1976, Appendix IV, p. 464 sq. Voir aussi, au sujet de Callisthène, O. Battistini, "Callisthène d'Olynthe." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 2004, p. 609 ; A. M. Devine, "Demythologizing the Battle of the Granicus." *Phoenix* 40, no. 3 (1986): 265-78, p. 267. Citons aussi Paul Goukowsky, qui rappelle bien le rôle de Callisthène en général dans la scénarisation homérique, de la conquête de l'Asie Mineure dans son *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, Nancy II, 1981, p. 23 ; ainsi que Paul Pédech, *Historiens Compagnons d'Alexandre Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris: Les Belles Lettres, 2011, p. 41 sqq et Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, Translated by Robert Bouvier, Paris: Payot, 1933, p. 86. Voir enfin ce propos Kyle Erickson, "Sons of Heracles: Antony and Alexander in the Late Republic." In Moore, K. R. (dir.) *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*, Leiden ; Boston: BRILL, 2018, 254-74. Ce dernier fait remarquer qu'il y avait bien chez Alexandre, une volonté partagée avec Callisthène d'influer sur la manière dont les Grecs le percevaient en le présentant comme le réalisateur du panhellénisme. Toutefois, cela ne signifie pas qu'Alexandre était sincèrement habité par cet idéal, seulement qu'il savait et possédait les moyens d'en jouer en sa faveur. A ce titre, une imitation homérique dès le début de l'expédition était de nature à donner un support efficace à l'Olynthien pour composer sa propagande.

<sup>72</sup> La revendication de l'Asie est en effet une conquête au titre de la propriété personnelle selon la coutume macédonienne, avec l'appui des dieux gréco-macédoniens, Athéna et Zeus particulièrement, qui en appuient la légitimité. Voir Ernst A. Fredricksmeyer, "Alexander, Zeus Ammon, and the Conquest of Asia." *Transactions of the American Philological Association* 121 (1991): 199-214, p. 205.

<sup>73</sup> Pour les alliés, l'idée que cette campagne d'Asie était non seulement liée à la guerre de Troie, mais aussi la conséquence logique des guerres Médiques permettait à Alexandre de gagner davantage de popularité auprès d'eux. Voir Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*, London ; New York: Routledge, 1996, p. 200.

<sup>74</sup> Isocrate exhorte en effet d'une part tous les Grecs à s'unir, condition préalable à toute attaque de l'Asie (*Philippe*, 83-88), et d'autre part exprime la nécessité que cette union repose sur la sagesse, en les empêchant de se battre pour l'hégémonie, afin de mener l'attaque en commun contre l'ennemi asiatique (*Lettre III, À Philippe*, 2). Pour Alexandre, en la circonstance, il ne s'agit pas de produire par son imitation de Protésilas un argument en tant que tel en faveur du panhellénisme, mais seulement d'illustrer ses intentions et plus généralement l'ensemble de sa rhétorique guerrière.

<sup>75</sup> La construction de la légitimité d'Alexandre en tant que général en chef de la Ligue se fonde d'abord sur sa promesse d'être invincible, puis sur sa réputation d'être invaincu. Une déception sur ce point de la part des alliés grecs entraînerait nécessairement un prétexte à la dissolution et par conséquent un danger immédiat pour le succès de la conquête de l'Asie. Comme le rappelle d'ailleurs Droysen, ces alliés de la Ligue de Corinthe n'étaient pas totalement fiables et leur ralliement à la cause d'Alexandre n'était le résultat que de sa puissance et non d'un enthousiasme véritable. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand*, Bruxelles: Complexe, 1991, p. 140 sqq.

tradition macédonienne, envers laquelle Alexandre a prouvé son respect, et ce, particulièrement depuis son acclamation comme successeur à l'illustre Philippe, lui permet de revendiquer une conquête comme la sienne<sup>76</sup>.

Du point de vue de l'armée, il est clair que leur roi et commandant en chef, dont l'amour pour l'*Iliade* n'a jamais été un mystère, envoie un signal fort et parfaitement explicite. Il s'agit de se montrer aussi braves dans les épreuves à venir que les Achéens l'ont été lors de leur attaque contre Troie. Se trouvant sur le lieu des exploits de si mémorables combattants, impossible alors pour les guerriers, qu'ils soient macédoniens, thessaliens ou troupes alliées envoyées par la Ligue de Corinthe, d'ignorer cet appel à la bravoure, cette promesse de rééditer bientôt les exploits de leurs pères et modèles<sup>77</sup>. D'ailleurs, Achille, Ajax, et tous les autres faiseurs d'exploits guerriers sont toujours naturellement révéérés et font même l'objet d'un culte sur les lieux de leurs haut-faits<sup>78</sup>. Le spectacle donné par Alexandre, après son lancer de javelot sur les rives du Port des Achéens de Troade, sautant puis effectuant une danse<sup>79</sup> évoquant celles des guerriers macédoniens et la Télésias<sup>80</sup>, va dans le sens de cet appel à reproduire ici même les exploits que jadis. Protésilas le Thessalien, fils d'Iphiclos, n'était certes pas l'égal des plus grands héros de l'*Iliade*<sup>81</sup>. Le sens de son lancer

---

<sup>76</sup> D'où la réponse qu'il formulera à Darius lorsque les ambassades de ce dernier échoueront à obtenir un compromis quant au partage de l'Asie.

<sup>77</sup> L'attrait de la vengeance, dans le cadre d'une croisade hellénique a naturellement été exploité par Alexandre et associé au modèle de la guerre héroïque, illustré par son sens pour le théâtral. En rendant cette guerre attrayante émotionnellement pour ses soldats macédoniens comme grecs, en exploitant ses liens personnels avec les héros de l'*Iliade*, il construit dès ses premiers actes en tant que futur maître de l'Asie le cadre de sa domination morale sur ses hommes. Maintenir cet ascendant moral est alors crucial et conforme à la tradition du commandement telle que Philippe la concevait. Voir Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook, op. cit.*, p. 188.

<sup>78</sup> Ces cultes topiques ne sont pas uniquement politiques, mais revêtent aussi une dimension religieuse. Voir à ce propos Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 32.

<sup>79</sup> Cela n'est rapporté que par Justin. Voir *corpus* Justin, XI, 5, 10.

<sup>80</sup> Voir le commentaire de B. Mineo dans sa traduction de l'*Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée, Tome 2 : livres XI-XXIII*, Les Belles Lettres, 2018, p. 155, note n°24.

<sup>81</sup> Pourtant, Alexandre lui sacrifia lorsqu'il arriva à Eléonte. Nous aborderons le cas de ce sacrifice à Protésilas plus loin dans notre analyse.



de javelot lors du débarquement des Achéens n'était pas non plus exactement le même que celui d'Alexandre. Protésilas était certes un chef thessalien dont le mérite était reconnu. Il était aussi le modèle de son plus jeune frère Podarcès et était considéré comme un héros à part entière<sup>82</sup>, même si sa naissance n'avait aucune origine divine. Sa mort, la toute première du conflit au cours duquel Hector trouva la mort contre Achille, qui lui-même savait que son destin était intimement lié à la brièveté de son existence, marque le point de départ de la geste héroïque des protagonistes du récit homérique. Lorsqu'il sauta du navire et réclama la terre offerte par les dieux, Alexandre réalisa le premier exploit achéen, le premier sacrifice personnel aussi, celui du guerrier belliqueux, et par extension celui d'Achille.

Le culte rendu à ce héros, à Patrocle et aux autres, puis l'échange des armes qui eut lieu ensuite découlait directement de cette volonté d'incarner, dans l'esprit de tous les soldats présents, pour ses Compagnons, pour les habitants de la Troade, pour toute l'Asie Mineure, pro-perses ou non, la promesse d'une libération prochaine<sup>83</sup>. Cette rhétorique à la fois homérique du point de vue de ses actions extraordinaires, et panhellénique de celui de l'objectif visé par la conquête elle-même, Alexandre l'entretint par son comportement au combat tout au long de la campagne d'Asie<sup>84</sup>. Mais c'est à la fin du siège de Gaza qu'elle prit une tournure cruciale.

---

<sup>82</sup> *Iliade*, II, 705-709.

<sup>83</sup> Se reporter au chapitre III, 2, 1 de cette étude.

<sup>84</sup> Cette propagande dont on peut estimer qu'elle ne débute réellement qu'au débarquement en Asie sur le modèle de Protésilas, vise à donner l'image d'un Alexandre à la fois libérateur, chef d'armée et roi légitime, selon son droit personnel, de toute l'Asie. Le message à l'intention des Asiatiques était net, ils devraient se soumettre pour être traités justement et recevoir des bienfaits ou être conquis par la force comme l'a été Troie par les Achéens. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman*, Park Ridge, N.J.: Noyes Press, 1980, p. 67 sq. Voir aussi William Pillot "Ilion, Athéna Ilios et les Détroits, d'Alexandre le Grand à Antiochos III. Identité régionale d'une communauté politique et de son sanctuaire, au carrefour d'influences européennes et asiatiques". *Dialogues d'histoire ancienne*. Supplément n°15. J.-C. Couvenhes (dir.), *Identité régionale, identités civiques autour des Détroits des Dardanelles et du Bosphore (Ve siècle av. J.-C. – IIe siècle apr. J.-C.)* (2016): pp. 133-170.

## 1.2 De la torture de Bétis à l'oasis de Siwah (automne 332 – printemps 331).

Les victoires du Granique tout d'abord puis d'Issos, couronnées par le siège fastidieux, mais non moins victorieux de Tyr, que le roi babylonien Nabuchodonosor II avait aussi capturé au prix de terribles efforts, avaient participé jusque là à maintenir le moral des troupes. Il ne s'agissait pas pour autant, du point de vue d'Alexandre, de permettre que la dynamique initiée dès son débarquement au Port-des-Achéens se relâche. Pour lui, les conquêtes ne faisaient que commencer. Devant l'étendue des travaux encore à accomplir pour mettre à bas l'ennemi héréditaire de l'hellénisme en la personne de Darius, il ne reculerait devant aucune action pour galvaniser la troupe. Telle était l'idée derrière l'action spectaculaire qu'il osa accomplir alors, une fois le dénouement du siège de Gaza arrivé<sup>85</sup>.

L'acharnement des combats des deux côtés, Alexandre contre le gouverneur Bétis, a fait monter la rage du côté macédonien. Ces derniers sont sortis il y a peu de temps de plusieurs longs mois de siège contre Tyr, et il y avait dans l'air comme une appréhension que cela puisse se reproduire en quelque sorte contre Gaza. Et il y avait de quoi, car les puissantes murailles de la ville ont en fin de compte supporté durant deux mois des assauts répétés.

C'est alors, donc, une fois le siège terminé que le roi décide de torturer le gouverneur eunuque, lequel s'était illustré au combat par son courage et son talent. La colère d'Alexandre, à la vue d'un adversaire si obstiné, se manifeste en lui d'une manière qui n'est pas sans rappeler son imitation homérique de Protésilas. Il fait traverser les talons de Bétis, alors bien vivant, par des courroies, l'attache à un char et lui inflige les mêmes outrages

---

<sup>85</sup> Quinte-Curce a pu vouloir par cet épisode comparer à ce moment là Alexandre à l'Achille de l'Énéide de Virgile ou au Néoptolème de Virgile pour ses attitudes destructrices afin de montrer cet aspect de la nature du Conquérant et faisant de lui une version quelque peu dégradée du héros qu'il imite. Voir Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*, University of California, 2017, p. 35 sq.

qu'Achille infligea au cadavre d'Hector<sup>86</sup>. L'ancien gouverneur, désormais un pantin de chair soumis au bon vouloir d'Alexandre est traîné autour de la ville, subissant la colère de celui qui se glorifie ainsi d'imiter les actions de son ancêtre héroïque.

Témoins de cela, les soldats, se souviennent du début de leur invasion de l'Asie, de la promesse du roi de vaincre leurs ennemis comme les Achéens l'ont fait autrefois. Et même si la ville de Gaza n'est pas comparable avec Troie, ni son siège avec celui des illustres guerriers d'Homère, chaque guerrier de l'armée d'Alexandre, témoin des actions homériques de leur chef, sent grandir en lui une fierté inégalable. Cette fierté est celle non seulement d'avoir achevé deux sièges particulièrement épuisants pour le moral comme pour le corps, mais surtout d'être parvenus à accéder à leurs aspirations initiales.

Maintenant le dernier bastion perse en Méditerranée capturé, il paraissait évident que l'expédition macédonienne était destinée à égaler celle des Achéens. La nature du châtement de Bétis incarnait ainsi, dans ce cadre homérique, une idéale illustration du sentiment

---

<sup>86</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 6, 29. Quinte-Curce est notre seule source qui mentionne cet épisode, d'où les nombreux doutes quant à son authenticité. L'historicité de ce passage a fait l'objet de critiques, souvent en sa défaveur. Chez les modernes, nous pouvons citer Tarn et Hammond, qui ont avancé que l'admiration d'Alexandre pour les guerriers dotés de bravoure comme Bétis est incompatible avec le châtement qu'il lui inflige. Voir W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II: Sources and Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 267 sq. et N. G. L. Hammond, *The genius of Alexander the Great*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, p. 96. D'autre part, Fox l'a défendu en argumentant qu'il ne s'agissait pas d'une imitation homérique, mais d'un rituel originaire de Thessalie. Voir Robin Lane Fox, *The search for Alexander*, Boston, 1980, p. 191. Burn de son côté ne considérait pas la torture de Bétis comme inenvisageable et pour Bosworth, il n'y avait pas d'argument contraire à son authenticité : il s'agissait seulement d'une punition infligée à un ennemi. Voir A. R. Burn, « The Generalship of Alexander », *Greece and Rome* 12, 02 (1965), p. 140-154, p. 140 et A. B. Bosworth, *Conquest and empire: the reign of Alexander the Great*, Cambridge, 1988, p. 68. O'Brien non plus n'est pas en défaveur de son historicité. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography*, London ; New York: Routledge, 1994, p. 82. En ce qui concerne les sources de Quinte-Curce, il s'agit en l'occurrence de Clitarque d'Alexandrie et de Callisthène d'Olynthe. Le premier, dont l'œuvre est postérieure aux conquêtes d'Alexandre est souvent considéré comme peu fiable à cause de sa tendance à faire d'Alexandre un héros homérique. Son histoire d'Alexandre, rédigée sous le règne de Ptolémée I<sup>er</sup>, est d'un style panégyrique en faveur de son principal protagoniste et par extension de Ptolémée lui-même. Perrin n'hésite pas d'ailleurs à considérer que la version de Clitarque est ici une fiction pure qui a simplement gagné en force, car aucune autre source ne la mentionne, même pas Callisthène. Voir B. Perrin, "Genesis and Growth of an Alexander-Myth." *Transactions of the American Philological Association* (1869-1896) 26 (1895): 56-68, p. 62 sqq. Il y a également d'autres sources proposées pour cet épisode comme Aristobule, chez qui les détails du récit du siège de Gaza concordent avec ceux de Quinte-Curce. Voir Simon Noël Dosson, *Étude sur Quinte Curce, sa vie et son œuvre*, Paris : Librairie Hachette et Cie, 1887, p. 130 sqq. Mais aussi Hégésias de Magnésie. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, Paris: Delance et Lesueur, 1804, p. 90.

d'invincibilité chez les soldats<sup>87</sup>. En inscrivant le dénouement des deux sièges les plus importants de la campagne d'Asie dans la même logique que son imitation de Protésilas, que les rituels et sacrifices opérés en Troade, Alexandre comptait renforcer leur détermination pour affronter l'expédition en Égypte.

Cette prochaine étape, la conquête du grenier de la Méditerranée, fut cruciale pour obtenir le contrôle total des côtes et des ressources. C'est pourtant des raisons moins pragmatiques qui ont semblé motiver Alexandre à aller au-delà de cet objectif<sup>88</sup>. Il souhaitait bien entendu s'emparer du territoire comme convenu mais était-il pour autant nécessaire de s'enfoncer aussi loin dans le désert de Libye pour consulter un oracle dont la sanction était loin de faire l'unanimité dans le monde grec comme chez les Asiatiques<sup>89</sup> ? C'est pourtant bien un désir fort qui poussa Alexandre à aller consulter le dieu Ammon. Ce *pothos*<sup>90</sup> fut motivé en partie par la réputation d'infailibilité dont jouissait malgré tout l'oracle<sup>91</sup>. Mais

---

<sup>87</sup> Le mythe, comme l'explique Mircea Éliade, est une garantie pour l'homme qui suit l'exemple du héros pris pour modèle de chasser les doutes, d'entreprendre ce qui a été réalisé dans le temps mythique et qui sert désormais de caution et de guide à un renouvellement de l'exploit. Voir Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris: Gallimard, 1997, p. 173 et Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel Retour: Archétypes et Répétition*, Paris: Gallimard, 1991, p. 51 sq.

<sup>88</sup> Stratégiquement, il n'y a en effet aucun intérêt de se rendre à Siwah. Cela ne relève d'aucune nécessité pour sécuriser la conquête en Égypte ou pour s'emparer d'une place utile pour la suite des opérations. C'est donc dans la visite de l'oracle en lui-même qui faut chercher l'intérêt pour Alexandre de faire ce détour. Pourtant, on peut rapprocher le moment de la visite du sanctuaire avec une série de réformes de son armée. En se rapprochant du modèle d'Héraclès et en absorbant de son mythe, on peut constater que l'image d'Héraclès devient le fondement de la nouvelle propagande royale, sans pour autant faire disparaître l'importance du modèle d'Achille qui conserve la même intensité. Le rapprochement avec le modèle d'Héraclès est en relation directe avec l'idée naissante d'une divinisation du Conquérant. Voir Borja Antela-Bernárdez, "Alejandro Magno o la demostración de la divinidad." *Favientia*, 2007, 89–103, p. 97.

<sup>89</sup> L'oracle avait déjà été l'objet d'une tentative de corruption par Lysandre (Diodore, XIV, 13, 5). Son projet échoua cependant (13, 7), et il ne put pas réaliser son souhait de mettre fin ainsi à la royauté des Héraclides pour pouvoir être investi de la royauté (13, 2 ; 13, 8). Qui plus est, dans le cas de la reconnaissance de la filiation divine d'Alexandre en tant que telle, il ne pouvait avoir uniquement pour motivation d'en profiter à des fins politiques puisque dans l'usage, cela paraissait extravagant pour les Grecs et les nobles macédoniens. Mais pour autant, ses prétentions dynastiques remontant à Héraclès comme ancêtre mythique était parfaitement normales. Voir P. A Brunt, *Arrian Anabasis of Alexander*, *op. cit.*, Appendix V, p. 478 sqq.

<sup>90</sup> Arrien, III, 3, 1-2: « ἐπὶ τούτοις δὲ πόθος λαμβάνει αὐτὸν ἐλθεῖν παρ' Ἄμμωνα εἰς Λιβύην, ».

<sup>91</sup> Georges Radet, "Notes sur l'histoire d'Alexandre; VI. Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon." *Revue des Études Anciennes* 28, no. 3 (1926): 213–40, p. 220 sq.

c'est surtout ce qui se racontait alors au sujet des héros Persée et Héraclès qui était de nature à susciter l'intérêt du jeune roi invaincu<sup>92</sup>.

On disait en effet que Persée avait consulté l'oracle durant sa quête de la Gorgone. Héraclès, quant à lui, l'avait consulté lorsqu'il était à la recherche d'Anthée, en Libye et de Busiris en Égypte<sup>93</sup>. Pour Alexandre, il n'était pas question de ne pas saisir l'opportunité de marcher sur les traces de ses ancêtres. Héraclès et Persée étaient comme lui descendants de Zeus, associé au dieu égyptien Ammon<sup>94</sup>.

Le premier était selon la tradition patriotique l'ancêtre de la dynastie régnante par les Héraclides d'Argos et l'un des dieux les plus importants en Macédoine<sup>95</sup>. Le second, également descendant de Zeus, possédait un statut héroïque admiré par un faiseur d'exploits comme Alexandre. Ces deux héros ayant réussi au péril de leur vie des travaux mémorables, il s'agissait alors pour Alexandre de perpétuer cet héroïsme en ajoutant à ses victoires celle sur l'impitoyable désert de Libye. Un tel voyage, bien loin de constituer en apparence une

---

<sup>92</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 3, 1-2. Cet historien d'Alexandre est le seul à nous rapporter, d'après Callisthène, cette volonté d'imiter les voyages des deux héros à Siwah. On retrouve aussi chez Strabon (XVII, 1, 43) ce désir de suivre les traces des deux héros comme motif principal de la visite de l'oracle d'Ammon. On note que Strabon critique la version de Callisthène à propos du récit de ce pèlerinage. Pour le moment, il est question d'observer l'aspect mimétique de l'épisode avant de revenir plus tard sur la notion de rivalité qui est mis en avant par Arrien.

<sup>93</sup> Il n'y a pas cependant de traces dans les sources que Persée et Héraclès soient allés consulter l'oracle avant Alexandre, mais il est possible, comme le propose Bosworth, que leur association à l'oracle soit tout de même antérieure à la visite d'Alexandre et que ces détails chez Arrien proviennent de Callisthène. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III*. Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1980, p. 269 sq.

<sup>94</sup> Hérodote, II, 42. La relation entre Alexandre et Zeus-Ammon peut être mise en parallèle avec celle qu'Héraclès et Persée entretiennent avec cette divinité puisque même avant la visite de l'oracle Alexandre se considérait lui aussi comme descendant de Zeus. Voir A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon." In Konrad H Kinzl (éd.) *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, 51–75. Berlin; New York: W. de Gruyter, 1977, p. 71. L'intérêt du modèle de Persée pour Alexandre pouvait résider en sa réputation de piété et de sagesse, qualités qu'Alexandre se devait de mettre en valeur dans ses décisions, particulièrement avant la traversée du désert de Siwah qui ne semblait pas un objectif stratégique pour la troupe et les officiers. Voir à propos des vertus de Persée, Charles Dugas, "Observations sur la légende de Persée." *Revue des Études Grecques* 69, no. 324 (1956): 1–15, p. 13 sq.

<sup>95</sup> Politiquement, l'imitation d'Héraclès à Siwah permettait à Alexandre de ressusciter l'œuvre mythique de son ancêtre dans le dessein de se servir légitimement de son image, de s'en rapprocher, pour incarner le souverain macédonien proche de la tradition héroïque du fondateur de sa patrie. Ainsi, fort de cet argument en faveur de sa légitimité, il pourrait plus aisément à l'avenir faire contrepoids à l'opposition des proches de Parménion sur le commandement. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand*, Paris: L'Artisan du livre, 1931, p. 125 sq.

nécessité d'ordre stratégique, représentait un pas de plus de l'armée d'Alexandre dans la direction qu'il choisit dès le début de sa campagne. Tout comme la torture de Bétis, dont la dimension homérique n'avait de ressemblant avec le récit de l'*Illiade* que l'imitation d'Achille en elle-même, l'oasis de Siwah n'était ni un lieu important chez Homère, et ni Héraclès<sup>96</sup>, ni Persée ne furent des protagonistes importants de son récit. Ce n'étaient pas les circonstances militaires et géographiques de la campagne qui importaient le plus à Alexandre lorsqu'il décida d'imiter les deux héros. Et ce n'était pas non plus le déroulement du siège de Gaza qui lui donna un prétexte pour imiter Achille. Pour lui, c'était l'ensemble de sa campagne asiatique qui revêtait une dimension comparable à celle des Achéens. Chercher à inscrire son propre voyage vers l'oracle d'Ammon comme une imitation de celui d'Héraclès et de Persée ne fit qu'ajouter davantage de prestige à cette initiative<sup>97</sup>.

Conscients de cela, les soldats qui y participèrent furent d'autant plus motivés lorsqu'ils affrontèrent cette nouvelle épreuve et d'autant plus enthousiastes à l'idée de considérer la sanction de l'oracle comme une récompense octroyée par la divinité pour leurs sacrifices et leurs victoires.

Et en effet, les prochaines étapes de la campagne contre l'ennemi perse les mèneraient à affronter davantage de situations délicates et surtout une nouvelle fois Darius. Alexandre le savait<sup>98</sup>. Cela explique pourquoi il ne perdait aucune occasion de gonfler le moral de troupes

---

<sup>96</sup> Homère loue cependant les prouesses d'Héraclès à travers Tlépolèmos comme guerrier et commandant (*Illiade*, V, 634-643).

<sup>97</sup> Ce pèlerinage a un rôle primordial, comme l'explique Paul Goukowsky, dans la naissance du mythe d'Alexandre. Et le rôle de Callisthène dans l'élaboration du lien entre Ammon et le Conquérant a continué jusqu'après la bataille de Gaugamèles et la fin de la révolte de Sparte, moment de l'écriture de l'épisode. Sa nature *post eventum* permettait ainsi de camoufler l'incertitude quant à la réussite de l'entreprise macédonienne en s'appuyant sur les victoires récentes pour valider la prédiction de l'oracle. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, Nancy II, 1981, p. 23-24.

<sup>98</sup> Depuis la victoire du Granique contre les troupes satrapiques, les enjeux de la conquête vont *crescendo*. Halicarnasse et Sardes sont déjà des étapes difficiles en ce début de campagne, mais les victoires d'Issos, Tyr et Gaza rapprochent Alexandre soit d'une victoire totale, soit d'une défaite qui l'est tout autant. L'augmentation de

sur lesquelles il lui faudrait compter et qu'il devrait à l'avenir mener en personne pour l'attaque véritablement décisive<sup>99</sup>. Les défis qui conduiraient bientôt les Macédoniens à Gaugamèles puis à Babylone et enfin à Persépolis, le cœur de l'Empire achéménide, étaient déjà prêts à être relevés. Le satrape Mazée ferait tout pour empêcher leur progression par le désert de Syrie, l'Euphrate et le Tigre. Darius ne ménagerait pas non plus ses efforts à Gaugamèles pour vaincre les Macédoniens, avec ses chars à faux et son armée colossale<sup>100</sup>.

Revenu en Égypte après son périple à l'oasis de Siwah, sur les traces de ses héros, les aspirations d'Alexandre quant aux objectifs de la campagne d'Asie furent plus élevées que jamais<sup>101</sup>. Sa victoire était une promesse sur l'*Iliade* en Troade et à Gaza, un don de la divinité à Siwah, désormais, l'enjeu est bel et bien la conquête totale et l'accession au statut de maître de l'Asie<sup>102</sup>. Et c'était cette idée de victoire absolue sur l'ennemi héréditaire de la Grèce qui sera quelques temps plus tard, à Persépolis, à l'origine d'un événement inédit. Pour la première fois, Alexandre deviendrait Dionysos.

---

l'intensité des combats et des enjeux stratégiques est ainsi potentiellement une cause de troubles dans l'armée, troubles qu'un général habile se doit de contenir jusqu'à la disparition de la menace ennemie.

<sup>99</sup> Il s'agissait aussi en effet de convaincre et d'obtenir la confiance de la partie de l'armée la plus réticente, la plus douteuse quant à la suite des opérations contre les Perses par les réponses de l'oracle au sujet de son ascendance divine et de sa victoire prochaine. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, *op. cit.*, p. 341 sq.

<sup>100</sup> Ce sont en effet ces menaces, dont Alexandre a bien conscience, car il connaît le territoire perse et sait la difficulté de passer les deux fleuves, qui pèsent dans son désir de maximiser la bravoure des soldats et leur confiance en lui.

<sup>101</sup> Cependant, Tarn expose des éléments qui tendraient à montrer qu'Alexandre était loin d'avoir l'idée de conquêtes illimitées au retour de l'oasis de Siwah bien qu'il ait pu y penser. Voir W. W. Tarn, "Alexander's Plans." *Journal of Hellenic Studies* 59, no. 1 (1939): 124–135, p. 135 et C. A. Robinson, "Alexander's Plans." *The American Journal of Philology* 61, no. 4 (1940): 402–12, p. 410 sq.

<sup>102</sup> Le prestige issu de la confirmation par l'oracle de la filiation d'Alexandre avec Zeus, sur la droite ligne des héros Persée et Héraclès, dont il était de ce point de vue désormais l'égal, lui fournissait un atout qui sera utilisé après la victoire de Gaugamèles. Elle sera un appui et un argument symbolique en faveur d'Alexandre, à un moment où la révolte fomentée en Grèce par Agis III était matière à l'affaiblir politiquement. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, *op. cit.*, p. 25.

### 1.3 La bacchanale de Persépolis (hiver 330).

L'arrivée à Persépolis fait suite à la conquête de la Susiane, où Aboulitès s'était rendu comme l'avait fait Mazée à Babylone. La chute d'Ariobarzanès aux Portes Persiques a ensuite ouvert la voie aux Macédoniens, donc la victoire de Gaugamèles a donné pleine satisfaction quant à leurs attentes depuis leurs débuts en Troade. Désormais, plus de rival à la puissance macédonienne, et plus d'ennemi à l'hellénisme<sup>103</sup>.

Pour acter cette situation inédite, il s'agit alors de marquer les esprits et de faire un exemple : Persépolis est pillée, vandalisée, jusque dans le domicile des particuliers<sup>104</sup>. À ce moment-là, du côté perse, il est bien évident que le nouveau maître des lieux compte s'imposer par la force, selon la coutume de sa patrie. Persépolis est sienne<sup>105</sup>. Dotée de trois enceintes entourant sa vaste et impressionnante superficie, la cité des Grands Rois, celle de Cyrus, de Darius I<sup>er</sup>, de Xerxès, destructeur des temples grecs durant son invasion de 480, est à la merci de cette armée de conquête qui n'a jamais connu la défaite sur le champ de bataille.

---

<sup>103</sup> En battant l'armée impériale de Darius à Gaugamèles, Alexandre pouvait devenir le nouveau maître de l'Asie et disposer des ressources de son ennemi. À ce moment-là, le contexte de la campagne était différent de celui qui avait conditionné ses relations avec les alliés et les objectifs panhelléniques de la Ligue depuis son élection au titre de général en chef. Arrivé à Persépolis donc, toute référence à la guerre de Troie était devenue obsolète et hors de propos.

<sup>104</sup> Les pillages de Persépolis sont aussi un moyen pour Alexandre de contenter les soldats chez qui la tension continue des derniers mois de conflits est palpable. L'opposition grandissante du jeune roi avec le vieux Parménion oblige Alexandre à faire des concessions à ses guerriers. Qui plus est, s'il ne participe pas lui-même aux pillages, le récit du cortège incendiaire sur un fond dionysiaque permet de rapprocher davantage le roi et ses Macédoniens dans la mesure où il semble agir moins en maître de l'Asie qu'en souverain macédonien destructeur de cité sur le modèle de Philippe.

<sup>105</sup> Il est en effet nécessaire de montrer aux élites perses, hostiles à l'envahisseur macédonien, ce qu'il en coûtera de ne pas se soumettre totalement à Alexandre. En cela, le vainqueur de Darius aurait donc bien prémédité l'incendie. Voir François Rebuffat, "Persépolis (parsa), incendie de." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 874. Qui plus est, cette préméditation est selon Hammond une preuve que l'intervention de Thaïs, pas plus que des pulsions destructrices de son caractère, n'ont influencé Alexandre à commettre l'incendie : tout ceci ne serait qu'une invention de Clitarque. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997, p. 115. Quant à Tarn, il est aussi du même avis au sujet de Thaïs, ajoutant même qu'il était impossible que les fêtards soient parvenus à eux seuls à incendier tout le palais : W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History. Vol. VI*, Cambridge, Cambridge University Press, 1927, p. 383. Sainte-Croix avance pour lui que Diodore, Arrien et Quinte-Curce ont copié Clitarque, mais que seul Quinte-Curce sur les trois a amplifié de lui-même le récit de l'incendie. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, op. cit., p. 359. Mais Paul Goukowsky vient nuancer cette affirmation en expliquant que les épisodes dionysiaques présents dans la vulgate existaient apparemment avant Clitarque, qui n'a été que le rédacteur de cette tradition orale. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 16. Le message derrière cet usage de la force et notamment de l'incendie du palais était que les Perses pourraient se rallier au Conquérant macédonien s'ils consentaient à accepter calmement sa domination. Voir Pierre Briant, *Histoire de l'Empire Perse: De Cyrus à Alexandre*, Paris: Fayard, 1996, p. 871. Voir aussi Victor Duruy, *Histoire Des Grecs*, Vol. 3, Paris: Hachette, 1889, p. 140.



Mais Persépolis n'est pas que richesses et infinies voluptés, elle est aussi le symbole ancestral du pouvoir achéménide<sup>106</sup> : sur la montagne « royale » reposent les dépouilles des prédécesseurs de Darius III. C'est là qu'Alexandre, au cours d'un banquet, ose mettre le feu au palais royal<sup>107</sup>. Tout d'un coup, l'Athénienne Thaïs se lève et lui propose avec enthousiasme de brûler le palais des Grands Rois<sup>108</sup>. Le roi bondit de son siège, les convives font de même. Tous alors, au son de flûtes, de pipeaux, et Alexandre, couronné comme pour un sacrifice et muni d'une torche, quittent la salle du banquet, chantant, dansant et criant. Dans leur joie, tous les Macédoniens au courant de la tenue de ce kômos improvisé s'arment aussi de torches et rejoignent la troupe des futurs incendiaires dans une étonnante bacchanale évoquant celles du Bruissant, Dionysos<sup>109</sup>. Peut-être soumis aux effets du vin, mais non sans passion ni réelle détermination dans leur volonté d'incendier le palais, le cortège bacchique,

---

<sup>106</sup> Alexandre ne souhaitait pas laisser le palais des Grands Rois à la merci d'une éventuelle résurgence du pouvoir achéménide, ce qui couperait la ligne de communication de l'armée et l'isolerait. Voir Robin Lane Fox, *The Search for Alexander*, Boston, Little, Brown, 1980, p. 249. Voir aussi Marek Jan Olbrycht, "Macedonia and Persia.", In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 342–69, p. 354.

<sup>107</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 72, 4-5 ; Plutarque, *Alex.*, 38, 5-6 et Quinte-Curce, V, 7, 5. Bien qu'Arrien, qui se fonde sur le récit de Clitarque d'Alexandrie, relate aussi l'incendie du palais de Persépolis (Arrien, III, 18, 11-12), il ne fait nullement allusion à son caractère dionysiaque. Diodore quant à lui se fonde principalement sur Callisthène et fournit de nombreux détails : il fait explicitement référence à Dionysos (Διονύσω), au cortège de la victoire (ἐπινίκιον κῶμον) et aux attributs propres aux bacchanales, les torches (λαμπάδων) et les flûtes (αὐλῶν καὶ σφρίγγων). Le roi y est guidé par ces sons (προῆγεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὸν κῶμον) et par les musiciennes (γυναικῶν μουσουργῶν), qui font office de ménades. Chez Plutarque, qui se fonde sur le récit d'Aristobule de Cassandréia, Alexandre revêt la couronne et la torche (ἔχων στέφανον καὶ λαμπάδα) et guide les participants du banquet qui, à son image, portent eux-aussi ce dernier attribut (μετὰ λαμπάδων χαίροντες). Thaïs n'y dirige pas la bacchanale, mais se contente d'être à l'origine du cortège en enflammant le roi d'un discours vindicatif contre les Perses à causes des méfaits commis par Xerxès pendant l'invasion de la Grèce (38, 3-4). Chez Quinte-Curce, Alexandre est présenté à ce moment-là comme irrationnel dans ses actes (Rex quoque avidior vini quam patientior), et idem pour les autres membres du cortège (Omnes incaluerant mero). Le vin en est autant le déclencheur que le discours enflammé de Thaïs (V, 7, 3). Enfin, Justin mentionne la capture de Persépolis ainsi que sa destruction, mais sans plus de détail (XI, 14, 10). Pour ce qui est du témoignage de Callisthène en lui-même, Georges Radet considère qu'il est conforme à sa propension à affabuler et que par conséquent le rôle de Dionysos dans les événements ne peut être que faux. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 193 sqq.

<sup>108</sup> Ce qui est conforme à la vision panhellénique d'Isocrate qui désire la destruction par le feu du palais de Persépolis pour venger les Grecs et en l'occurrence les Athéniens. Voir Georges Radet, "Notes sur l'histoire d'Alexandre. VII. La prise de Persépolis." *Revue des Études Anciennes* 29, no. 1 (1927): 5–34, p. 27.

<sup>109</sup> Paul Goukowsky avance que les torches employées pour incendier le palais correspondent aux boutefeux. Cela renvoie nécessairement à l'aspect guerrier du Bacchus des cérémonies orgiastiques dans la tradition thraco-macédonienne. Le présent cortège décrit par Diodore a ainsi pu être identifié au *kômos epinikios*. Voir Paul Goukowsky, *Éssai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, *op. cit.*, p. 10.

mené par l'initiatrice Thaïs et le vainqueur des Perses Alexandre, y mettent le feu<sup>110</sup>. Plus tard, Alexandre semblera regretter ce geste<sup>111</sup>. Pour le moment en tout cas, et puisque cela est contraire aux conseils de Parménion, le roi ne se prive pas, non de détruire sa propre possession, mais de réellement la faire sienne. Désormais, ce ne serait plus le palais des Grands Rois qui incarnerait le cœur du pouvoir de l'Empire des Perses, mais Alexandre, où qu'il se trouve<sup>112</sup>. Comme Dionysos, Alexandre n'appartient à aucun lieu de pouvoir, à aucune cité, il est le pouvoir<sup>113</sup>. Et lorsqu'il incendie le palais des Grands Rois, ce n'est pas un lieu qu'il brûle, mais les vestiges d'un pouvoir impérial qui avait déjà perdu tout son sens depuis la défaite et la fuite de Darius III à Gaugamèles. Alexandre et Dionysos entretiennent une relation étroite grâce à Olympias, qui voue un culte passionné à ce dieu<sup>114</sup>. Il y a aussi

---

<sup>110</sup> L'importance laissée à l'Athénienne Thaïs par Alexandre peut être vu comme une volonté du roi de concilier ses intérêts politiques et stratégiques personnels et les prétentions grecques. La légitimité de son statut de général en chef de la Ligue est en effet profondément liée au maintien de la paix en Grèce. Et cette paix est nécessaire pour conserver optimales les lignes de communication avec la Macédoine. Il s'agissait pour Alexandre de conserver cet équilibre entre les aspects personnels et panhelléniques de sa conquête. Voir Eugene N. Borza, "Fire from Heaven: Alexander at Persepolis." *Classical Philology* 67, no. 4 (1972): 233–45, p. 236. Qui plus est, le rôle de Thaïs est souvent vu comme le résultat d'une influence de Clitarque, amateur de faits insolites sur le roi. Voir Simon Noël Dosson, *Étude sur Quinte Curce, sa vie et son œuvre, op. cit.*, p. 116 sq. Toutefois, il n'est pas extravagant que la jeune femme ait pu émettre l'idée d'incendier le palais tout à fait sérieusement puisqu'en tant qu'Athénienne, elle pouvait à juste titre se faire l'écho de l'opinion publique en cours dans la cité.

<sup>111</sup> Arrien, VI, 30, 1. Le caractère destructeur de Dionysos est, comme le rappelle Walter F. Otto, lié à l'antithèse et au paradoxe de ses actions, qui ne peuvent être expliquées et se rapprochent d'une forme de folle sauvagerie. Voir Walter F. Otto, *Dionysos: Myth and Cult*, Translated by Robert B. Palmer, Bloomington: Indiana Univ. Press, 1995, p. 136.

<sup>112</sup> La fin de la domination achéménide n'était pas considérée comme la disparition d'une domination centrale en Asie. Alexandre, par la destruction du centre du pouvoir achéménide, s'impose comme le vainqueur désireux de combler l'absence du vaincu. Potentiellement, il était clair que cela ne changerait pas grand-chose sur le fond pour les populations et l'administration des territoires. C'est en cela qu'il est possible de considérer que l'incendie du palais est en contradiction avec la propagande achilléenne puis herculéenne qui établissait légitimité de la politique d'Alexandre avant son accession au statut de maître de l'Asie. L'incendie du palais de Persépolis indique la fin de la campagne panhellénique, ce qui est à mettre en relation avec la fin de la crise en Grèce, le licenciement des troupes alliées et l'intégration des troupes asiatiques dans l'armée. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography, op. cit.*, p. 106. Voir aussi Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.: A Historical Biography*, Berkeley, University of California Press, 1991, p. 322. Mais, pour autant, Alexandre n'agit pas comme le maître des lieux, comme un Grand Roi. Voir E. Fredricksmeier, In A. B. Bosworth and Elizabeth Baynham (éds.) *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford; New York: Oxford University Press, 2000, p. 142.

<sup>113</sup> Nous verrons plus tard quels sont les liens entre ce premier kômos et sa politique au retour de la campagne d'Inde. Pour le moment, nous pouvons seulement constater que l'épisode est plutôt en contradiction avec la politique jusque là menée par Alexandre concernant les places nouvellement conquises. Sa décision est opposée en apparence avec ce que l'on attendrait de la posture coutumière d'un légitime successeur du pouvoir des Rois achéménides. Voir Heleen Sancisi-Weerdenburg, "Alexander and Persepolis." In Jesper Carlsen (éd.), *Alexander the Great: Reality and Myth*, "L'Erma" di Bretschneider, 1993, p. 180.

<sup>114</sup> La relation fusionnelle d'Alexandre avec sa mère pendant son enfance est bien sûr la cause de rumeurs sur une initiation du jeune prince aux mystères. Toutefois, toute l'aristocratie macédonienne entretenait un culte de Dionysos qui lui été propre et en dehors des cultes patriotiques. Cela était de nature à fournir à Alexandre un

l'influence d'Euripide, qui composa à la cour de Macédoine ses *Bacchantes*, où il révéla la part importante de mystère dans son culte<sup>115</sup>. C'était la première fois que le Conquérant et cette divinité étaient aussi proches l'un de l'autre, œuvrant de concert à l'expression la plus significative de la victoire macédonienne<sup>116</sup>.

C'est pourtant plus tard, en Inde, que le dieu va revêtir une importance toute particulière. Là, les vainqueurs des Perses marcheront sur les traces de la divinité obscure et insaisissable. Alors sera renouvelée la promesse implicite du Port-des-Achéens : nul n'oubliera ni n'égalera leur entreprise<sup>117</sup>.

#### **1.4 Sur les traces de Dionysos en Inde et à Nysa (début 327).**

La progression de l'armée à la poursuite de Bessos, autoproclamé comme successeur de Darius, mène les soldats vers de nouveaux défis. Le combat contre les Scythes du Tanaïs, à la limite de la Sogdiane, conduit Alexandre à atteindre bientôt les bornes du passage de Dionysos<sup>118</sup>.

---

double attachement au dieu. Partant de là, il est possible de voir une relation chez Alexandre entre l'influence sur lui d'Olympias et sa recherche d'une paternité divine. Voir Andrew Collins, "Callisthenes on Olympias and Alexander's Divine Birth." *Ancient History Bulletin*, no. 26 (2012): 1–14, p. 12.

<sup>115</sup> Euripide, *Les Bacchantes*, 474 : « οὐ θέμις ἀκοῦσαί σ', ἔστι δ' ἄξι' εἰδέναι. ».

<sup>116</sup> Et par extension des alliés de la Ligue qui malgré leur implication modeste dans la campagne d'Asie comparé au dispositif macédonien, ont tout de même des attentes importantes quant à son résultat. D'ailleurs, selon Georges Radet, l'évocation de Dionysos est le fait d'un contexte bien précis : il y a une insistance très forte de la part du panhellénisme à revendiquer la soumission du pouvoir perse. Voir Georges Radet, "Notes sur l'histoire d'Alexandre. VII. La prise de Persépolis." art. cit., p. 23. La question du panhellénisme se pose aussi bien chez Plutarque même si contrairement au récit de Diodore, ce n'est pas Thaïs qui mène le cortège, mais Alexandre. Mais le fait est que Dionysos peut être vu également comme l'un des champions de la conquête de l'Asie. Voir E. Fredrickmeyer, In A. B. Bosworth and Elizabeth Baynham (éds.) *Alexander the Great in Fact and Fiction*, pp. 96–135, *op. cit.*, p. 150.

<sup>117</sup> C'est en effet le sens final de l'imitation dionysiaque de l'incendie de Persépolis. Le contexte est désormais nouveau. Alexandre est libéré de son inquiétude vis-à-vis des aspirations grecques pour sa campagne par son accession au statut de maître de l'Asie. Il commence à faire sien la conquête sur le modèle du dieu dont lui et ses Macédoniens découvrent les traces en Inde. Tout comme son pouvoir s'est transformé par ses victoires, ses aspirations héroïques et ses modèles sont devenus plus inaccessibles encore.

<sup>118</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VII, 9, 15. Cette idée que les bornes de l'expédition de Dionysos venaient d'être atteintes est une invention et une assimilation d'Alexandre et de son entourage à partir des mythes existants et des histoires qui circulaient sur les lieux visités. Le lien avec la divinité indienne Shiva ne peut être établi. De plus Tam a avancé que Clitarque ait cherché en général à faire imiter Dionysos par le Conquérant pendant sa

Ces marques, composées de pierre disposées d'une manière caractéristique et de hauts arbres dont les troncs sont entourés de lierre, sont pour les Macédoniens une preuve du caractère héroïque de leur conquête<sup>119</sup>. Les opérations du Roc de Sogdiane seront une épreuve supplémentaire pour tester leur endurance et leur confiance en leur roi et commandant en chef. Mais pour le moment, il ne s'agit pour eux que de constater, de s'émouvoir, de se remplir de fierté, à la vue de tels vestiges. Ils n'ont alors aucune raison de douter qu'ils sont bien arrivés là où Dionysos avait conduit son armée de Bacchants pendant son expédition en Inde<sup>120</sup>.

Tout comme le souvenir de Protésilas et en arrière-fond celui d'Achille avait renforcé leur détermination au début de la campagne asiatique, celui de Persée et d'Héraclès leur avait donné le courage de parcourir le désert de Libye et de se battre ensuite à Gaugamèles, celui de Dionysos les appelait à suivre ses traces, à devenir eux-aussi des héros<sup>121</sup>.

Les opérations se poursuivent cependant, et peu après la conquête de la Sogdiane, et les captures et destructions de villes indiennes des environs, l'arrivée à Nysa est l'occasion d'une

---

campagne d'Inde. Voir W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II : Sources and Studies*, Cambridge: Cambridge University Press, 1979, p. 49 sq. Voir aussi Paul Faure, *Alexandre*, Paris: Fayard, 1985, p. 110.

<sup>119</sup> Le processus d'assimilation mythologique eut pour résultat de créer une conviction croissante dans l'esprit d'Alexandre qu'il suivait véritablement les traces de Dionysos, renforcée par les circonstances de la campagne indienne et l'enthousiasme de son armée à interpréter favorablement ces signes. De plus, cela était renforcé par les contacts avec les rois indiens et la propension mythographique grecque à introduire de nouvelles traditions à partir d'un mythe existant, de même qu'à faire d'un mythe étranger le sien propre. Progressivement, tout indice était susceptible de devenir une preuve du passage de Dionysos pour les soldats comme pour l'entourage royal. Voir A. B. Bosworth, *Alexander and the East: The Tragedy of Triumph*, Oxford: Oxford University Press, 1998, p. 98 et p. 123 sqq. Rien que la présence de lierre suffisait, d'après Paul Goukowsky, à fournir aux Macédoniens une preuve irréfutable de l'appartenance du Mont Méros à la mythologie dionysiaque gréco-macédonienne. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 29 sq. Voir aussi Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, Translated by Robert Bouvier, Paris: Payot, 1933, p. 185.

<sup>120</sup> Dans les faits, la fidélité des soldats ne reposait dans le fond que sur des sentiments. La fierté, la fidélité aux chefs, la recherche de butin et de gloire et surtout la confiance en la victoire. Tout cela conditionnait de bonnes relations entre Alexandre et ses troupes. Voir Paul Faure, *La Vie Quotidienne Des Armées d'Alexandre*, Paris: Hachette, 1982 ; p. 139 sq.

<sup>121</sup> Telle était en effet le message implicite d'Alexandre à ses troupes à ce moment-là. Il les invitait à lui renouveler sa confiance puisqu'il les conduisait vers une gloire certaine semblable à celle de Dionysos. C'était là la preuve d'un certain opportunisme. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, Nancy II, 1981, p. 43.

nouvelle découverte importante<sup>122</sup>. Elle vient encore confirmer l'idée que désormais, les Macédoniens marchent bien sur les traces de Dionysos<sup>123</sup>.

C'est en effet ici, d'après son mythe, que le jeune demi-dieu fut envoyé pour y grandir, loin de Zeus trônant sur le Mont Olympe. Arrivés près de la ville, des ambassadeurs sont missionnés pour parlementer avec l'envahisseur. Mais la soumission de la ville est rapide. À la vue d'Alexandre en tenue de guerrier, prêt à bondir et à mener un nouveau siège, les envoyés de Nysa sont effrayés<sup>124</sup>. Le thambos, l'effroi sacré, dans le sens de ce que les Grecs considèrent comme à la fois sacré et étonnant, les accable. Ils ne perdent pas de temps pour implorer le roi d'épargner leur ville, en l'honneur de Dionysos, puisqu'Alexandre, justement, à ce moment précis, est semblable à l'image qu'ils se figurent du Bruissant<sup>125</sup>. La dangereuse réputation que les Macédoniens se sont construite depuis qu'ils ont entamé leurs conquêtes en Inde, associée à leur tendance à considérer qu'ils marchent réellement sur les traces de Dionysos, conduit le roi à accepter la soumission immédiate de Nysa<sup>126</sup>. Plus encore, il reconnaît devant eux son intérêt pour la divinité<sup>127</sup>. Les ambassadeurs comparent en effet le

---

<sup>122</sup> Il s'agit de la ville de Djelallabad, sur les rives de la rivière Kaboul. Mais il existe d'autres Nysa en Phrygie, en Lybie, en Arabie et près de l'Océan Indien.

<sup>123</sup> Diodore rapporte cette expédition de Dionysos ayant conduit à la soumission des Indiens (III, 63-74), tout comme Apollonios de Rhodes (II, 904), Denys d'Halicarnasse, Aristodème et aussi Clitarque. D'où peut-être les prémisses qui ont inspiré les Macédoniens à se voir comme marchant sur les traces du dieu.

<sup>124</sup> Arrien, V, 1, 4 : « θαμβῆσαι τε ἰδόντας τὴν ὄψιν καὶ πεσόντας ἐς γῆν ἐπὶ πολὺ σιγῆν ἔχειν ». La découverte de l'apparence d'Alexandre est le vrai point de départ de la bacchanale qui suivit. C'est en effet l'idée que le roi rappelle Dionysos qui le convaincra de mener les Macédoniens à visiter le Mont Méros et à les laisser vouer un culte en ce lieu à Dionysos. En ce sens, le fait d'épargner Nysa en échange d'un moyen de faire retomber la tension de l'armée grâce à la garantie d'un accès à ce lieu idéal pour imiter le triomphe du dieu relève d'un échange de bons procédés. Qui plus est, Bosworth ajoute que le fait qu'un assaut meurtrier contre Nysa venant tout juste d'être annulé au moment de l'ambassade, la terreur inspirée par l'apparence du roi aux Nyséens est entièrement crédible. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander, II. Commentary on Books IV-V*, Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1895, p. 204.

<sup>125</sup> Le délégué Acuphis et sa députation de Nyséens sont bel et bien épouvantés par l'apparence d'Alexandre. Pour autant une interprétation *post eventum* de la peur des ambassadeurs est possible. En effet, la peur de voir leur ville prise par la force, comme l'ont été récemment tant d'autres villes Indiennes est une perspective terrifiante. S'ils savaient certainement à quoi s'attendre en traitant avec le chef d'une telle armée de conquête, ils n'avaient peut-être pas prévu que son apparence évoquerait tant celle du Dionysos qu'ils révèrent.

<sup>126</sup> Voir *corpus* Justin, XII, 7, 6. Bien entendu, ce n'est pas le respect d'Alexandre pour la mémoire de Dionysos qui sauva Nysa d'un assaut destructeur, mais bien la soumission elle-même, appuyée en partie par l'argument mythique favorable à la propagande royale depuis le dépassement des bornes de ce dieu et d'Héraclès quelques temps plus tôt.

<sup>127</sup> Il ne fait aucun doute pour Alexandre, vu les indices frappants que lui et son armée ont déjà relevés depuis leur arrivé en Inde, que Dionysos est une divinité aussi importante pour les Nyséens que pour lui-même. L'initiative de cette identification du passage de Dionysos à Nysa pouvait aussi venir des habitants locaux, qui

Conquérant avec lui : tous les deux ont fondé des villes et sont destinés à accomplir des exploits mémorables<sup>128</sup>. Mais pour Alexandre, et il est d'ailleurs en accord avec les ambassadeurs de Nysa sur ce point, il est question d'aller au-delà des exploits et expéditions de Dionysos. Pourtant, il n'est pas nécessaire d'être en rivalité lui-même avec ce dieu, il s'agit seulement de l'incarner pour inciter les Macédoniens à le suivre toujours plus loin à la recherche d'autres traces de son passage<sup>129</sup>. Poussés par ce désir, et fiers d'avoir déjà atteint de si lointaines étapes de son expédition en terre indienne, les guerriers les plus perplexes quant au bien fondé de la poursuite d'opérations aussi loin de leur patrie ne pourront plus reculer devant les inévitables épreuves qui les attendent encore<sup>130</sup>. Seuls les Macédoniens seraient en rivalité avec les exploits de Dionysos, un peu plus à chaque fois qu'ils penseraient en trouver des vestiges.

Alexandre, lui, se contenterait de les y inciter. C'est d'ailleurs ce qu'il commence à faire, une fois la soumission de Nysa obtenue.

---

par prudence auraient accepté les ambitions d'Alexandre en intégrant ses prétentions dionysiaques à leur mythologie. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander, II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 199 sq.

<sup>128</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 1, 5. Il n'existe pas pour autant de rivalité entre Alexandre et Dionysos en ce qui regarde la fondation de villes. Alexandrie a été fondée pour des raisons stratégiques qui n'avaient pas de lien avec la visite de l'oracle de Siwah sur les traces d'Héraclès et de Dionysos. Qui plus est, ce sont toujours des considérations stratégiques qui commandent la fondation de villes chez Alexandre et non une compétition avec des héros civilisateurs tels que Dionysos ou Héraclès. Toutefois, puisque l'attrait mythologique des Macédoniens et de leur roi pour Dionysos a précédé ses prétentions à toute prétention divinatrice, la rivalité en tant que fondateur de villes peut aussi bien être vue comme un argument pour flatter davantage leur fierté guerrière.

<sup>129</sup> La tendance mythographique des Macédoniens permettait à Alexandre de les maintenir dans une tension permanente de la tâche inaccomplie. Tant qu'ils trouveraient des indices de la présence de ce dieu, ils seraient enclins à imiter son triomphe en continuant à avancer derrière leur roi. Qui plus est, la volonté du roi de parvenir à créer une forme d'exaltation chez ses soldats vise à les préparer aux périples de l'Extrême-Orient. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand, L'Artisan du livre*, 1931, p. 287.

<sup>130</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 2, 1. Selon Brunt, Aristobule est probablement l'inventeur chez Arrien de ces prétendues motivations héroïques de la part du Conquérant. Voir P.A. Brunt, *Commentary on Arrian's Anabasis of Alexander*, T1, The Loeb Classical Library, Cambridge, Harvard University Press, 1976, Appendix IV, p. 465 sq. Alexandre cherchait ainsi, en donnant à son expédition les apparences du passage de Dionysos, à gonfler le plus possible le moral des troupes. Cette propagande dionysiaque se fondait nécessairement sur les indices que les Macédoniens trouvaient et interprétaient favorablement d'eux-mêmes en faveur des intérêts du roi. Voir W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History, Vol. VI*, Cambridge: Cambridge University Press, 1927, p. 405. Qui plus est, la présence et le culte de Dionysos à Nysa étaient aussi de nature à rassurer les soldats en les rapprochant des usages de leur patrie. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C.*, Paris, Perrin, 2009, p. 87 sq. Toute la description des excès des Macédoniens rajoute d'ailleurs une véritable crédibilité à leur pratique rituelle dionysiaque telle qu'elle pouvait être vécue par les hommes de leur époque ou par les héros. Voir à ce sujet Roger Caillois, *Le Mythe et l'homme*, Paris: Gallimard, 1987, pp. 28 sq. et 85.

Conduisant son armée pour visiter le Mont Méros, sacré pour les Nyséens, car recouvert de lierre et de vignes dont ils prennent le plus grand soin, le roi les laisse à la merci de l'emprise du dieu. Telle une armée de Bacchants en proie à une folie furieuse, certains Macédoniens se mettent à courir en poussant des hurlements, mais de manière inoffensive. Le roi lui-même est étonné de constater cela, et heureux de se trouver en un lieu si familier et amical en la circonstance<sup>131</sup>. Son imitation de la bacchanale dionysiaque à Persépolis est alors bien fade en regard de ce qui se déroule maintenant<sup>132</sup>. Ce n'est plus seulement lui qui est soumis à l'influence du dieu, ce sont les Macédoniens eux-mêmes. Couronnés, certains entonnent des hymnes en l'honneur de Dionysos pour invoquer son souvenir qu'en appeler à lui. Alexandre lui-même offre un sacrifice en l'honneur du dieu et participe au banquet avec les Compagnons<sup>133</sup>. Même des nobles macédoniens parmi les plus proches du roi, couronnés du lierre, sont transportés par l'influence du dieu et le célèbrent en vrais bacchants<sup>134</sup>.

Alexandre se réjouit de ce spectacle et les incite à se laisser aller à ce culte pendant dix jours en leur fournissant allègrement les vins nécessaires<sup>135</sup>. Banquetant dans l'ivresse la plus

---

<sup>131</sup> Voir *corpus* Justin, XII, 7, 7-8. Le récit de Justin résume bien ce que l'on trouve chez Arrien et Quinte-Curce. Il est bien évidemment moins détaillé et suppose que les sources de Trogue-Pompée sont les mêmes. Si de son côté Diodore ne rapporte pas la visite de Nysa, Plutarque le fait, mais en omettant les aspects dionysiaques (*Vie d'Alexandre*, 58, 6-8).

<sup>132</sup> Puisque même chez nos sources, Dionysos est directement cité, alors que son influence à Persépolis n'était que sous-entendue par la description du *kômos*.

<sup>133</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 2, 6. La place d'Alexandre durant la tenue de ces festivités est celle de l'adorateur principal du dieu, mais aussi celle de son grand prêtre, car il effectue le sacrifice (θῦσαι τε αὐτοῦ Ἀλέξανδρον τῷ Διονύσῳ). Contrairement au cortège dionysiaque de Persépolis où il n'y a pas eu de sacrifice à Dionysos, lui et ses Macédoniens sont à Nysa dans un contexte dionysiaque bien plus formel et explicite. Il est en effet question d'un banquet, et malgré l'absence des attributs de l'incendie du palais des Grands Rois (torches et flûtes), la présence du Bruissant est mieux ressentie que jamais. Arrien rapporte aussi, sur le fondement de sources qu'il ne nomme pas, d'autres éléments intéressants sur ces rituels. Selon Bosworth cependant ces célébrations n'étaient qu'une suite naturelle à l'invocation du dieu, mais aucune possession bacchique n'eut lieu. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 212.

<sup>134</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 2, 7. L'entourage direct d'Alexandre participe activement à l'imitation de la bacchanale dionysiaque, selon des usages qui leurs sont propres et rendus possibles par la présence de lierre. Ainsi, les particularités du lieu ne font que renforcer à ce moment-là leur intérêt pour Dionysos. Paul Goukowsky remarque d'ailleurs que le déroulement de cette bacchanale ne diffère pas des festivités gréco-macédoniennes réservées à l'entourage royal. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos, op. cit.*, p. 31. Voir aussi A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 213.

<sup>135</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 10, 17. La participation active d'Alexandre lui-même tient aussi au fait qu'il guide et incite les Macédoniens comme s'ils étaient au combat. Les amenant au Mont Méros où les Nyséens se félicitent d'entretenir les vestiges du passage de Dionysos, il leur fournit le vin pour accéder au dieu comme Philippe leur a donné les armes qui les conduisit à la victoire contre Darius. Le rôle d'Alexandre comme origine

totale, aucune menace ne vient interrompre la tenue de ce culte<sup>136</sup>. Les hurlements épouvantables des Macédoniens possédés résonnent tel un authentique cri de guerre. Formant alors pour la première fois une véritable bacchanale, ils donnent un précédent mémorable à celle qu'ils tiendront en Carmanie<sup>137</sup>, après avoir enduré maintes souffrances supplémentaires et affaiblis par un moral plus que défaillant.

## 1.5 Vers la bacchanale de Carmanie (hiver 325).

Le retour depuis l'Hyphase avait été l'occasion de parfaire l'œuvre de conquête en Inde. Malgré le refus des Macédoniens de poursuivre les opérations jusqu'au-delà du fleuve, jusqu'aux rives du Gange même, le repli de ses forces ne fut pas dénué de défis pour ces soldats exténués et démoralisés<sup>138</sup>.

La descente en navire vers l'Océan avait déjà pris une tournure dionysiaque, de par l'ampleur de la flotte fluviale, l'apparence des armes des Macédoniens et surtout la réaction des Indiens. Ces derniers, étonnés, affolés même par ce spectacle, crurent que la célèbre armée de Dionysos était revenue<sup>139</sup>. Depuis Nysa, Alexandre avait remarqué que la célébrité

---

de cette bacchanale de Nysa ne fait qu'en souligner l'aspect martial très marqué. D'ailleurs, il convient de se souvenir que l'image de Dionysos est pour les Grecs indissociable de son armée de bacchants, qui sont aussi des soldats. Voir Pierre Lévêque, "Dionysos dans l'Inde." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 576, no. 1 (1995): 125–38, p. 128.

<sup>136</sup> Alexandre aurait aussi profité de la visite du Mont Méros pour vérifier que des ennemis d'y étaient pas présents, comme le remarque Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos, op. cit.*, p. 29.

<sup>137</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 10, 18. La comparaison entre les événements de Nysa et la bacchanale de Carmanie peut être perçue comme une indication que la situation de l'armée est comparable en termes de danger encouru. Puisque la visite du Mont Méros est récente en regard des récentes prises de villes indiennes dans les environs, la ville de Nysa offre d'un côté un lieu de repos temporaire et d'un autre est de nature à susciter chez les soldats une inquiétude compréhensible. Cependant la situation de l'armée après la traversée du désert de Gédrosie est très différente par rapport à celle de Nysa. Toutefois, il est question pour le moment d'éviter que la crainte et le doute ne viennent saper inutilement le moral d'une armée dont il a encore besoin.

<sup>138</sup> Tels seront les arguments de Coenos, sur les rives de l'Hyphase. Ce stratège d'Alexandre, reconnu par tous pour sa valeur, met dans son discours en évidence l'état dangereux dans lequel sont les troupes macédoniennes. Le roi est lui aussi bien conscient à l'Hyphase et globalement depuis le début de la campagne d'Inde, que le fossé entre lui et ses troupes ne ferait que se creuser à force des pousser davantage vers l'Orient.

<sup>139</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 8, 5. Le récit de Quinte-Curce a tendance à montrer Alexandre comme un émule de Dionysos de manière spectaculaire. Pourtant il ne faut pas rejeter l'idée que la vue d'une armée professionnelle et aguerrie ait pu être un motif de peur pour les populations locales qui en étaient spectatrices. De plus, la soumission des villes de Massaga, Bazira, Ora, du Roc Aornos ainsi que la victoire contre Pôros à l'Hydaspe, a sans doute contribué à auprès des autochtones à donner aux Macédoniens une réputation d'invincibilité.



de ce dieu était pour lui un moyen de favoriser stratégiquement sa progression. Le caractère dionysiaque de cette descente était souligné par le fait que les Indiens appréciaient les chants, les danses et les réminiscences des bacchanales<sup>140</sup>. Étant arrivé ensuite à Pattala et y ayant séparé l'armée en trois, Alexandre en confia une partie à Cratère, la flotte à Néarque et prit avec lui vingt-cinq mille de ses guerriers. Il suivit ensuite une route terrestre, longeant les côtes en direction de la Gédrosie. Après quelques opérations contre les Orites, il entama avec une partie seulement des troupes la traversée du désert de Gédrosie. L'implacable hostilité des lieux causa de nombreux morts dans l'armée : certains moururent de soif, d'autres de la chaleur. Malgré des marches nocturnes pour atténuer cette difficulté croissante due à la fatigue, aux maladies et à la démoralisation, la plupart des guerriers périrent, soit un quart d'entre eux selon Plutarque<sup>141</sup>.

Mais, malgré tout, ils parviennent en Carmanie.

Là, constatant l'état déplorable de son armée, Alexandre la laisse retrouver des forces et commence à la remettre sur pied<sup>142</sup>. Cette région abondait en tout ce qui était nécessaire pour des festivités bien méritées. C'est alors qu'il conçoit une nouvelle bacchanale<sup>143</sup>.

---

<sup>140</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 3, 5. Sachant cela, car en ayant déjà eu l'expérience à Nysa, Alexandre a bien pu chercher à subjuguier les peuplades Indiennes lors de cette traversée par la mise en scène dionysiaque de leur réputation de guerriers. Pourtant, l'expédition macédonienne elle-même a pu aussi être à l'origine de ce mythe, comme le suggère Wilcken. Voir Ulrich Wilcken, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 194. Cette bacchanale reste cependant mineure et ne s'inscrit que comme les prémisses de celle de Carmanie. D'ailleurs, seuls Quinte-Curce et Arrien rapportent ces faits. Quoi qu'il en soit, tout lien avec l'expédition de Dionysos dans ce passage n'est sans doute qu'une invention des Macédoniens, dont l'enthousiasme du retour, la fierté d'être arrivés si loin et le plaisir de constater l'émerveillement stupéfait des Indiens a renforcé leur imagination.

<sup>141</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 66, 4. Il est donc évident que le contexte de cette bacchanale n'est pas le même que celui de Nysa ou même du cortège incendiaire de Persépolis. Ici, les soldats sont véritablement à bout.

<sup>142</sup> C'est en effet la première raison qui conduit Alexandre à organiser la bacchanale. Mais, globalement, on peut la voir comme une partie de la politique héroïsante d'Alexandre à l'égard de ses Macédoniens comme des peuples soumis. Voir Wolfgang Will, *Alexander der Große*, Stuttgart: Kohlhammer, 1986, p. 145.

<sup>143</sup> L'expérience de Nysa ayant été concluante, le roi a bien appris depuis à utiliser l'attrait de la mythologie avec le penchant des soldats pour les boissons et festivités pour canaliser leur moral et éviter qu'une « mutinerie » comparable à celle de l'Hyphase ne se déclenche.

Pendant sept jours, un cortège bacchique célèbre Dionysos, dans l'ivresse du vin et des festivités en l'honneur du dieu. Les Macédoniens se laissent aller à ces célébrations<sup>144</sup>. Profitant de ce répit bien mérité, les soldats, qui cherchent à noyer leurs précédentes peines dans les boissons et autres activités de nature dionysiaque, pensent alors un peu moins à la dégradation de leur relation avec Alexandre<sup>145</sup>. À cet effet, le roi prévoit que des chants accompagnés de flûtes, de lyres et autres instruments, ainsi que des chœurs de bacchants viennent s'associer au cortège des guerriers<sup>146</sup>. En plus de cela, et des jeux et activités bacchiques qui les occupent, Alexandre se met lui-même à y participer<sup>147</sup>. Porté en avant de ses Macédoniens, couronnés et enivrés par le son des flûtes, de la manière la plus luxueuse, il jouit aussi du prestige dionysiaque et des provisions et offrandes des Carmaniens<sup>148</sup>. Son

---

<sup>144</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 106, 1 ; Plutarque, *Alex.*, 67, 1 ; Quinte-Curce, III, 12, 18. Chez Diodore, Alexandre est explicitement désigné comme un imitateur de Dionysos (ἐν ταύτῃ δὲ προσαναλαβὼν τὴν δυνάμιν ἐφ' ἑπτὰ μὲν ἡμέρας προΐει κεκοσμημένην τῇ δυνάμει πανηγυρικῶς καὶ Διονύσῳ κῶμον ἡγάγεν εὐορτάζων). Pour Plutarque, il s'agit d'apporter des détails allant dans le sens d'un portrait d'un roi imitateur de ses modèles. Selon Bosworth, il s'agit peut-être un ajout tardif, mais la majorité des détails décrits par Plutarque et Quinte-Curce paraissent authentiques. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 147. Wilcken considère de son côté que c'est à Clitarque que l'on doit la légende de cette bacchanale. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.*, 1933, p. 205. Hammond quant à lui réconcilie les deux visions en expliquant que la bacchanale a bien eu lieu, mais que les auteurs sensationnels comme Clitarque les ont magnifiés en une procession bacchique ou le roi incarnait Dionysos lui-même. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman, op. cit.*, p. 231.

<sup>145</sup> On peut comprendre qu'il est de la plus haute importance de réparer le moral de l'armée. D'ailleurs, Bosworth qualifie cette bacchanale de débauche générale au titre de thérapie. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great, op. cit.*, p. 147. Georges Grote non plus ne juge contraire aux usages antiques qu'un moment d'excessive débauche soit accordé aux soldats, même si selon lui, l'imitation de Dionysos correspond à une volonté d'Alexandre, en conformité toutefois avec la conception générale du cortège victorieux du dieu.

<sup>146</sup> Selon Olivier Battistini, l'inspiration des bacchanales d'Alexandre en Carmanie, mais aussi à Persépolis, à Nysa et durant la campagne d'Inde selon Diodore, Plutarque et Quinte-Curce se fondent sur le prologue des *Bacchantes* d'Euripide (13-22). Voir Olivier Battistini, *Alexandre le Grand*, Paris: Ellipses, 2018, p. 255 sq. Notons aussi que cette bacchanale est la seule qui fut aussi bien organisée, nécessairement à cause du contexte du retour, de la relative sécurité et de la richesse de la région par rapport à celles visitées pendant la conquête de l'Inde.

<sup>147</sup> D'après Paul Goukowsky, l'explication la plus simple serait que le roi et ses Compagnons ont eu le désir de se détendre après la dureté des épreuves subies dans le désert de Gédrosie, sans volonté aucune de chercher à imiter le triomphe de Dionysos. Voir Paul Goukowsky, "Bacchanales." In Olivier Battistini et Pascal Charvet, *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire, op. cit.*, p. 584. La célébration de la fin de la campagne d'Inde par des sacrifices et libations à Dionysos peut relever simplement des pratiques habituelles des guerriers, même si la forme de la bacchanale, en tant que marche triomphale, correspond aux goûts d'Alexandre. Voir Victor Duruy, *Histoire des Grecs*, Vol. 3, *op. cit.*, p. 150.

<sup>148</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 67, 5-6 et Arrien, VI, 28, 1. Dans le récit d'Arrien, comme chez Diodore, Alexandre est décrit comme un véritable imitateur du dieu (καὶ ταῦτα πρὸς μίμησιν τῆς Διονύσου βακχείας ἀπεικάσθη Ἀλεξάνδρῳ). La description d'Arrien, qui s'intéresse surtout à l'aspect militaire de la conquête, nous informe de la présence des provisions déposées par les Carmaniens (προὔκειτο δὲ αὐτῇ σιτά τε καὶ ὅσα ἄλλα ἐς τρυφήν παρὰ τὰς ὁδοὺς συγκεκριμμένα πρὸς τῶν Καρμανίων), ce qui témoigne à la fois de leur soumission à

souhait est que l'immersion de ces réjouissances soit telle qu'il puisse avoir un peu de répit avant le retour à Babylone et les inévitables complications qui surviendraient alors<sup>149</sup>.

Mais la prévoyance du roi n'est pas la seule raison de son initiative. Il souhaite aussi associer ses exploits, dont les plus récents, la soumission de l'Inde et la traversée du désert de Gédrosie, au culte de Dionysos. En imitant le triomphe du dieu, il ne cherche pas à le surpasser par le faste de sa bacchanale<sup>150</sup>. Il ne désire en fin de compte que pour les soldats et la postérité, la bacchanale de Carmanie soit indissociable de celles du dieu<sup>151</sup>. Il ne pense qu'à rajouter à sa légende les attributs héroïques que l'on reconnaît être, dans la tradition des récits mythiques, ceux des cortèges de Dionysos<sup>152</sup>. Et c'est un vrai succès !

Puisque malgré leur incapacité présente à se battre, et surtout le fait qu'ils étaient trop préoccupés par les réjouissances offertes par le roi pour ne serait-ce seulement qu'y songer, les Macédoniens ne furent pas attaqués<sup>153</sup>, il se rajouta ainsi à leurs exploits celui de ne pas avoir craint que des ennemis, quels qu'ils soient, aient pu en la circonstance constituer une menace pour eux<sup>154</sup>. Que cela fut l'effet de la Fortune, ou du spectacle de leur absence de peur, les Macédoniens, et en tête de cortège leur roi, émule de Dionysos, obtinrent ici

---

l'envahisseur et de la relation entre la condition des Macédoniens et de leur capacité à répondre favorablement à la propagande dionysiaque du roi.

<sup>149</sup> Il s'agit notamment de la sédition d'Opis. Alexandre craint en effet bien plus fortement depuis l'affaire de Hyphase la réaction des soldats les plus réticents à cause de l'intégration des éléments asiatiques dans l'armée et les sacrifices demandés durant la campagne d'Inde.

<sup>150</sup> Ce n'est pas en effet la splendeur des bacchanales qui importent pour une imitation réussie de Dionysos, mais le spectacle de la débauche en termes de boisson par des guerriers craints à la réputation déjà bien établie.

<sup>151</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 10, 24. La description des intentions d'Alexandre par Quinte-Curce (*aemulatus Patris Liberi*) ne diffère pas des récits de Diodore et Arrien. Justin, lui, ne rapporte pas le récit de cette bacchanale.

<sup>152</sup> En répondant aux attentes héroïques de ses soldats par cette bacchanale, il donne à sa propagande dionysiaque une dimension mythographique bénéfique au moral des soldats. Comme le rappelle Georges Radet, le fort instinct de mysticité des soldats macédoniens a de fortes attentes quant à la répétition mimétique des exploits légendaires du dieu Bruissant. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 339.

<sup>153</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 10, 27 et C56 : Quinte-Curce, IX, 10, 28. Le besoin d'émulation d'Alexandre avec Dionysos est partie intégrante de son caractère chez l'historien latin. Pour autant, son récit n'est pas à rejeter, car il se fonde sur les mêmes faits que nos autres sources et nous informe bien sur la relation complexe entre le roi et ce dieu. Voir E. Badian, "Alexander in Iran." In Ilya Gershevitch (éd.), *The Cambridge History of Iran*, 420–501, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1985, p. 479.

<sup>154</sup> L'absence de peur est en effet un trait caractéristique des bacchants de Dionysos, qui seul capte toute leur attention.

définitivement leur réputation de guerriers invaincus et invincibles<sup>155</sup>. La bacchanale n'avait finalement pas été un hommage à la gloire de Dionysos, mais à la leur propre.

Ils étaient devenus, pour la postérité, comme le roi l'avait désiré, l'armée du dieu invincible, le *théos anikètos*<sup>156</sup>. Cela avait commencé à Persépolis, avec l'inoubliable incendie du palais, continué à Nysa et s'achevait ici.

C'était certes la fin d'une œuvre de conquête pour Alexandre, mais les épreuves étaient loin d'être derrière lui. Bientôt sa geste héroïque le conduira à revenir à son premier héros et modèle, Achille, dans la douleur du deuil de son compagnon bien aimé Héphestion. Et ses grandioses bacchanales lui paraîtront bien appartenir à une autre époque, mémorable, mais évanouie, telles ses aspirations héroïques qui ne seront plus à l'avenir que les regrets d'avoir achevé magistralement son œuvre de conquête.

## 1.6 La mort d'Héphestion/Patrocle (été 324).

Revenu à Ecbatane de Médie, Alexandre organisa de nouvelles célébrations. Les milliers d'artistes venus de Grèce continentale à la demande du roi vinrent pour fêter et de ce fait officialiser, en quelque sorte, dans l'opinion publique grecque, son statut de nouveau maître de l'Asie<sup>157</sup>.

Les rapports d'Alexandre à l'hellénisme s'étaient progressivement dégradés au fur et à mesure qu'il s'éloignait de ce monde<sup>158</sup> à qui il devait tout de même, par Aristote, la qualité

---

<sup>155</sup> Mais la légende de la bacchanale de Carmanie découle aussi de développements postérieurs pour marquer aussi bien les conquêtes en Inde que le passage sûr de l'armée à travers la Gédrosie. Voir J. R. Hamilton, *Plutarch Alexander: A Commentary*, Oxford: Bristol Classical Press, 1969, p. 185.

<sup>156</sup> L'assimilation d'Alexandre à Dionysos durant sa campagne en Inde a joué un rôle *via* ses bacchanales par la suite dans le cadre de sa divinisation. Voir Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, Paris, France: Payot, 2012, p. 111 sq.

<sup>157</sup> A cela s'ajoute la victoire d'Antipatros contre le roi spartiate Agis III à Mégalopolis. Libéré de l'entrave politique que pouvait représenter en Hellade une révolte de Sparte, Alexandre pu consacrer toute son attention vers la poursuite de Darius et la réalisation de ses projets personnels. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 154 sq.

<sup>158</sup> La condamnation de Callisthène après la découverte de la conjuration des *basilikoi paides* pouvait être vue de la part des Grecs et d'Aristote comme un aveu que le roi s'était déjà bien éloigné de ses ambitions premières d'inscrire sa campagne selon un idéal homérique.

de son éducation aristocratique<sup>159</sup>. En effet, le roi avait été initié à Homère. Son imitation de Protésilas en Troade avait souligné cette ascendance civilisationnelle. L'aède avait été son instructeur dans les belles choses comme dans celles de la guerre<sup>160</sup>. Et le roi avait appris à s'en servir pour motiver ses troupes : les deux imitations homériques pendant sa campagne en Asie Mineure étaient un message on ne peut plus explicite à l'intention des Grecs d'une part et à l'armée d'autre part.

Sa relation de compagnonnage sur un modèle homérique était aussi au fondement de ces imitations<sup>161</sup>. Si Alexandre était Protésilas et par extension Achille lui-même au début de l'expédition, puis directement Achille à Gaza, son bien aimé Héphestion a toujours eu le rôle de Patrocle<sup>162</sup>. Lorsque par la suite le contexte fut plus favorable à l'imitation et parfois la rivalité avec Dionysos et Héraclès, c'est toujours le modèle d'Achille qui resta le socle de la pensée guerrière du roi<sup>163</sup>. Cette pensée de type héroïque avait peut-être pris une tournure étrange depuis qu'Alexandre aspirait à imiter la gloire de Dionysos<sup>164</sup>. Toutefois, entre Compagnons, la *philia* homérique qui les liait et les guidait dans leurs actes était restée

---

<sup>159</sup> Même si le modèle d'Achille semblait ne plus avoir autant d'influence sur l'esprit du roi, ses relations avec ses Compagnons de même que son attitude de *promachos* durant les opérations conservaient leur fondement homérique. Ainsi, même lorsqu'Alexandre devint maître de l'Asie de fait après sa victoire de Gaugamèles, il n'y eut pas de rupture avec les valeurs portées par l'*Iliade*.

<sup>160</sup> Cette relation entre enseignement guerrier et philosophique est le fruit d'une collaboration indirecte des poèmes homériques, les discours socratiques et les traités militaires de Xénophon. Ces trois aspects fondent la doctrine homérique de la guerre. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, Paris: Berger-Levrault, 1928, p. 69.

<sup>161</sup> L'aristocratie macédonienne était immergée dans les valeurs de l'époque décrite par Homère, autant socialement que religieusement. Les relations entre *hétairoi* reposaient sur les mêmes principes : la reconnaissance du talent et de l'intégrité des guerriers. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman*, op. cit., p. 25. Voir aussi Paul Goukowsky, "Arété et pothos." In Olivier Battistini et Pascal Charvet, *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 548 sq. et A. W. H. Adkins, "Homeric Gods and the Values of Homeric Society." *The Journal of Hellenic Studies* 92 (1972): 1–19, p. 14.

<sup>162</sup> Lors des rituels en Troade et globalement lorsqu'il risquait sa vie aux côtés du roi durant les batailles et autres opérations périlleuses.

<sup>163</sup> On ne constate en effet en force le retour en force du modèle d'Achille que lors de la mort d'Héphestion, hormis l'épisode anecdotique du chavirement du navire d'Alexandre pendant le phénomène de marées en Inde. Qui plus est, les modèles de Dionysos et d'Héraclès n'avaient pas disparu, ils continuaient encore d'incarner un idéal fondamental pour le roi, mais l'occasion n'était simplement pas propice pour l'exprimer. Voir Lowell Edmunds, "The Religiosity of Alexander." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 12, no. 3 (September 13, 1971): 363–91, p. 375 sq.

<sup>164</sup> Il était en effet moins étonnant pour les soldats que le roi cherche à imiter Achille, puisqu'il représentait le guerrier et meneur d'homme idéal, que Dionysos. Pourtant l'un comme l'autre, ces modèles avaient un effet sur le moral de l'armée qu'Alexandre savait utiliser et auquel il était aussi réceptif que ses subordonnés.

inchangée<sup>165</sup>. L'épisode du siège de la citadelle des Malles est bien là pour en témoigner<sup>166</sup>. Même dans son comportement en dehors du combat, Achille continuait d'influencer Alexandre à user d'autres vertus, ce fut le cas notamment avec Roxane<sup>167</sup>.

C'est donc à Ecbatane qu'Héphestion tomba malade. Sa mort est terrible pour le roi. Dans le plus grand désespoir, semblable à Achille, Alexandre fait couper sa chevelure en l'honneur de du premier des *somatophylaxes*<sup>168</sup>.

Son désir d'imiter Achille, son modèle d'enfance n'est alors en la circonstance pas une preuve de démesure, ni même révélateur d'une quelconque volonté de donner un sens panhellénique ou héroïque à son œuvre de conquête<sup>169</sup>. Devant l'ampleur du chagrin qui accable le roi d'avoir perdu Héphestion, il revient naturellement à ce qu'il a toujours été : non pas un monarque aux prétentions divines, mais un guerrier qui se promet de ne consacrer sa vie qu'à obtenir la gloire et l'amour de son compagnon<sup>170</sup>.

À aucun moment le Conquérant ne fut plus sincère que lorsqu'il perdit cette part de lui-même, bien que leur contrat implicite, sur le modèle du choix achilléen de la vie brève, fût toujours pour les deux hommes un guide autant qu'une attente du destin promis.

---

<sup>165</sup> La *philia* est, selon Aristote, ce qui permet d'inciter aux actions nobles sur le modèle de l'*Illiade* (*Éthique à Nicomaque*, 1155 a 10-15) et relie les hommes vertueux entre eux (1156 b 5).

<sup>166</sup> Se reporter au chapitre II, 2, 4 de cette étude.

<sup>167</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 4, 26. Quinte-Curce semble établir un lien chez le roi entre l'honneur familial et sa capacité à imiter la tempérance d'Achille. Ces deux aspects sont complémentaires et participent en effet à la supériorité morale du chef sur la troupe et les Compagnons. Le tempérament ardent d'Achille au combat ne le prive cependant pas de sa raison, de sa capacité à commander et à se contrôler. Voir Francis Vian, "La Fonction Guerrière Dans La Mythologie Grecque." In Jean Pierre Vernant (dir.) *Problèmes de La Guerre En Grèce Ancienne*, 53-68, Mouton&Co. Paris, 1968, p. 65 sq.

<sup>168</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 14, 4. Bien entendu, Callisthène n'étant plus là pour relater la scène d'un point de vue homérique, les sources d'Arrien pour ce passage ne sont pas différentes de celles habituelles. Qui plus est, le rapprochement entre Alexandre et son modèle bien connu Achille n'était pas difficile à établir en la circonstance, d'autant que les autres Compagnons étaient aussi frappés de ce deuil et partageaient autant les valeurs homériques que le chagrin du roi. L'équivalence homérique est ici évidente : il s'agit de la scène où Achille coupe ses cheveux près de la dépouille Patrocle (*Illiade*, XXIII, 140-145). Plus tôt aussi, le Péléide s'afflige d'une manière assez similaire (XVIII, 21-25).

<sup>169</sup> Pourtant, il cherchait au même moment en Athènes non un rival ni un ennemi, mais bien un partenaire.

<sup>170</sup> Achille estime aussi Patrocle au plus haut point et est frappé par sa mort comme si s'était la sienne (*Illiade*, XVIII, 79-81).

## 2. La rivalité comme source d'émulation chez Alexandre.

Dès le début de l'expédition d'Asie, Alexandre profita d'un contexte inédit pour lui comme pour les Grecs, plus ou moins unifiés par la Ligue de Corinthe sous l'autorité macédonienne. Les premiers gages du roi au panhellénisme, tels que les Grecs, et les alliés pouvaient les concevoir étaient bien de nature homérique<sup>171</sup> : nous pensons au débarquement de Troade. Si la bataille du Granique, consécutive aux hommages rendus au souvenir des héros tombés pendant la guerre de Troie, était le premier pas vers la réalisation de ces aspirations, celle d'Issos fut quant à elle tout aussi lourde de sens<sup>172</sup>.

Mais cette nouvelle victoire n'allait non pas vers la satisfaction des attentes grecques en matière de vengeance. Non, dans la perspective de véritablement libérer les cités grecques d'Asie Mineure par un sens de la justice et de l'honneur. Cette bataille d'Issos prouva qu'une armée menée par le Grand Roi lui-même pouvait être vaincue sur son propre territoire. Alors, les exemples donnés par les expéditions d'Agésilas<sup>173</sup> ou encore celle de Xénophon et ses Dix Mille ne furent plus des modèles mais de simples précédents instructifs<sup>174</sup>. Alexandre le rappela lui-même pendant son discours. Il s'adressa aux troupes et surtout aux Macédoniens et glorifia leur valeur en tant que guerriers. Mais surtout, il promit aussi, non seulement qu'ils libèreraient le monde connu du joug des Achéménides, mais aussi qu'il arriverait un jour où,

---

<sup>171</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 1 de cette étude.

<sup>172</sup> Pour la première fois, les troupes macédoniennes affrontèrent le Grand Roi lui-même. Qui plus est, le projet de libération des cités grecques d'Asie Mineure n'était plus qu'à quelques étapes d'être achevé. Malgré tout, Tyr et de Gaza étaient des objectifs stratégiques majeurs, et à ce titre, il était question pour Alexandre d'inscrire le futur succès de ces deux sièges dans la suite logique d'une victoire à Issos.

<sup>173</sup> Roi de Sparte de 398 à 360 et frère d'Agis II. Son expédition en Asie Mineure, aux côtés de Lysandre, préfigure déjà celle d'Alexandre. On peut voir dans ses ambitions une émanation de la pensée de Xénophon et même un exemple pratique de celle-ci.

<sup>174</sup> Les opérations d'Agésilas avaient démontré la faiblesse des soldats perses, tant physiquement que moralement. Le retrait des Dix-Mille de son côté permit à Xénophon de donner des indications précieuses pour affronter cet ennemi sur son territoire, comme au Granique notamment et pour le passage des Portes de Cilicie. Se reporter au chapitre V, 2, 2.

dépassant les limites mythiques des expéditions d'Héraclès et de Dionysos<sup>175</sup>, ils deviendraient les maîtres incontestés de leurs conquêtes<sup>176</sup>.

Comme la bataille fut victorieuse, il n'y eut aucun doute pour les Macédoniens sur l'authenticité de la promesse du roi. D'ailleurs, c'est toujours la rivalité entre ces guerriers qui fut à l'origine de leur supériorité. Contrairement à la plupart de leurs ennemis, les Macédoniens étaient une armée professionnelle, leurs valeurs martiales étaient ancrées aussi profondément en eux que les gestes techniques répétés à d'innombrables reprises lors des exercices<sup>177</sup>.

Pour autant, cette bravoure issue des récits d'Homère n'était pas limitée aux guerriers de métier. D'autres pouvaient risquer leur vie pour tenter de rivaliser avec les héros. C'est ce qui arriva durant le siège de Tyr, dans la chaîne de montagne de l'Anti-Liban.

## **2.1 L'expédition dans l'Anti-Liban (printemps 332).**

L'instructeur d'Alexandre Lysimaque avait accompagné le roi lors de la campagne d'Asie. Il était celui qui durant l'enfance du roi avait compris que sa passion pour l'*Iliade* était plus qu'un socle à son éducation mais relevait déjà d'une adhésion aux principes héroïques représentés par Achille<sup>178</sup>.

---

<sup>175</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, III, 10, 5. Seul Quinte-Curce prête à Alexandre dans son discours une intention de rivaliser avec Héraclès et Dionysos. Cette idée de dépassement des modèles héroïques semble être un ajout de Quinte-Curce, dont l'intention est de relier *post eventum*, le succès de la campagne d'Inde (Chapitre I, 1, 5) avec l'idée que déjà, le roi a prévu d'y conduire une expédition.

<sup>176</sup> La promesse de l'oracle d'Ammon que le roi deviendrait maître de toute la terre connue va bien aussi dans le sens d'une rivalité héroïque, laquelle ne peut mener les Macédoniens qu'à égaliser, avec le soutien bienveillant de la divinité gréco-égyptienne, les exploits d'Héraclès et Dionysos. Quinte-Curce, par ce procédé, s'inscrit comme Callisthène, non comme un flatteur de la geste d'Alexandre, mais comme le conteur du destin glorieux, mais inexorable, d'un véritable héros grec.

<sup>177</sup> L'idéal héroïque d'aristeia est chez Alexandre le même que chez Philippe, en moins spectaculaire. Sur le fond, la volonté de ce dernier de posséder l'armée la plus efficace possible pour atteindre ses objectifs stratégiques allait de pair avec l'attrait des récits héroïques dans les cercles de l'aristocratie macédonienne. Rivaliser avec les meilleurs, et par extension avec des héros eux-mêmes, était naturellement, en termes de gloire et de renommée, ce qui motivait les soldats à obéir, les chefs à bien commander.

<sup>178</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 5, 8. La relation forte entre Alexandre et Achille trouve aussi son origine dans le fait que Lysimaque partageait la charge de l'éducation du prince avec notamment Léonidas, également choisi par Philippe. L'influence du premier précepteur, d'origine Épirote, avait des liens avec les Éacides, car il était de la famille d'Olympias, il pouvait faire remonter ses ancêtres jusqu'à Achille. Et en Épire, le Péléide était honoré



Maintenant, à Tyr, en plein milieu d'un siège qui s'annonce long et délicat, Alexandre se lance dans une expédition contre les Arabes qui peuplent ce massif inhospitalier. Lysimaque se joint à lui. Arrivé à destination, le roi laisse les montures en arrière pour se porter à pied plus avant dans le pays. Le climat et les difficultés du terrain viennent à bout du vieux guerrier, qui, trop épuisé pour suivre le reste des troupes, prend du retard et se coupe de tout secours. Alexandre, voyant cela, ne peut se résoudre à l'abandonner<sup>179</sup>. Se portant lui aussi en arrière, il retrouve Lysimaque pour lui porter assistance. Il ne remarque pas cependant qu'à part quelques hommes, ils sont tous les deux en danger à cause des barbares. Le combat qui s'en suit est pour Alexandre une occasion supplémentaire de démontrer sa bravoure, et surtout de protéger son brave Lysimaque<sup>180</sup>. Malgré la déroute rapide des Barbares et leur fuite, le péril avait été considérable. Ces risques pris, cependant, n'avaient pas été le résultat d'un caprice de l'ancien précepteur du jeune roi. Ils découlaient simplement de l'intensité de la relation qu'ils avaient nouée pendant son enfance. Lysimaque n'avait pas reculé devant un défi qu'il savait peut-être trop grand pour lui mais qui, pour Alexandre était au fondement de son éducation aristocratique<sup>181</sup>. Il souhaitait accompagner le roi pour lui prouver et aussi se prouver à lui-même que, comme Phénix qui instruisit Achille aux armes et

---

comme Héraclès l'était en Macédoine. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, op. cit., p. 234.

<sup>179</sup> Le roi protégeait aussi son honneur en ne laissant pas l'un de ses amis les plus chers périr, d'autant plus si ce dernier compare avec tant d'enthousiasme le roi à Achille et son œuvre de conquête à la guerre de Troie. Un guerrier tel que Lysimaque était un exemple qu'Alexandre voulait donner à chaque soldat de son armée et un rappel de la grandeur de leur entreprise. D'ailleurs, un trait caractéristique des héros homériques est de savoir surveiller et encourager les autres guerriers en montrant par l'exemple des valeurs honorables telles que la vertu guerrière et sociale. Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, op. cit., p. 39. Chez Xénophon, dans la *Cyropédie*, l'Athénien explique à travers Cambyse l'importance de traiter les subordonnés comme un autre soi-même, de se montrer bon, généreux et de leur épargner des difficultés inutiles et injustes (I, 5, 24).

<sup>180</sup> Les prouesses du roi rappellent généralement son attitude au combat et révèlent son amitié profonde avec son ami Acarnanien comme celle d'Achille pour Phénix qui continue même à Troie de lui servir de conseiller.

<sup>181</sup> Philippe lui-même participait indirectement à l'éducation homérique lorsque Lysimaque lui donnait le rôle de Pélée, père d'Achille, pour favoriser chez le jeune Alexandre l'intérêt pour la gloire et la tradition guerrière qu'il devrait un jour incarner en tant que roi.

à la rhétorique et le suivit à Troie, lui-même pouvait se montrer digne de combattre avec le roi<sup>182</sup>.

Liés par Homère et l'amour de la gloire, mais aussi en cette circonstance par une rivalité entre maîtres, Lysimaque et Alexandre avaient prouvés qu'ils appartenaient bien à ce monde de héros, où le danger est un art de vivre, et la mort la clé d'une gloire éternelle<sup>183</sup>. Cette rivalité sur le modèle homérique, Alexandre allait bientôt la ressentir dans un tout autre contexte : son pèlerinage à Siwah.

## **2.2 De l'oasis de Siwah au banquet de Maracanda et à la conjuration des Pages (début 332 – été 328).**

Le discours et la victoire d'Issos avaient déjà convaincu les Macédoniens qu'ils dépasseraient un jour Héraclès. La conquête de l'Égypte fut l'occasion de tenir cette promesse. L'imitation encore récente d'Achille à Gaza continuait, dans l'esprit des soldats, à faire associer le Péléide et le fils de Philippe. Nous avons certes abordé précédemment la question d'Héraclès et Persée comme deux modèles à imiter dans leur voyage jusqu'à Ammon<sup>184</sup>. Il est temps de considérer dorénavant un autre aspect de cette relation entre le roi et ces deux modèles héroïques.

Alors qu'il se trouve sur la route de l'Égypte, Alexandre met donc en avant son désir de consulter le dieu Ammon, ou Zeus-Ammon. Le dieu à tête de bélier, selon le mythe, pris cette apparence pour rencontrer son fils Héraclès incognito<sup>185</sup>. Héraclès qui d'ailleurs était

---

<sup>182</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 24, 11. Plutarque est la seule de nos sources à rapporter cet épisode, d'après l'historien compagnon Charès de Mytilène. Il s'agit un des rares parallèles homériques qui n'est pas documenté par Callisthène.

<sup>183</sup> Penser à Homère lorsqu'ils étaient au combat était une chose naturelle pour Alexandre et les siens. Les poèmes de l'aède étaient comme un « miroir dans lequel ils cherchaient leur reflet », pour reprendre l'expression de Lendon. Voir Jon E. Lendon, *Soldats et fantômes: combattre pendant l'Antiquité*, Translated by Guillaume Villeneuve, Paris: Tallandier, 2009, p. 138.

<sup>184</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 2. Voir *corpus* Arrien, III, 3, 1-2.

<sup>185</sup> Hérodote, II, 42.

aussi considéré comme une divinité par les Égyptiens, toujours selon Hérodote<sup>186</sup>. Mais ce n'est pas le statut du héros pour les Égyptiens qui intéresse Alexandre<sup>187</sup>, pas plus que de recevoir d'Ammon une promesse qu'il lui faudrait de tout évidence tenir lui-même, vu son discours d'Issos<sup>188</sup>. L'idée selon laquelle Alexandre pouvait rivaliser avec Héraclès tenait plus à la tradition macédonienne, où le roi se doit de démontrer une bravoure supérieure à tous les autres guerriers, en particulier les nobles, en particulier Parménion<sup>189</sup>. À un tel moment de la campagne, où comme nous l'avons déjà précisé, le moral des soldats est affaibli, Alexandre décide donc de prouver sa supériorité en termes d'ambition en se soumettant au même défi que celui de l'ancêtre mythique de sa maison, Héraclès<sup>190</sup>. Ainsi, les Macédoniens qui l'accompagneront au sanctuaire seront témoins que leur roi a égalé le héros, et lui-même pourra donner un gage effectif de sa détermination à les conduire prochainement au-delà des limites des expéditions d'Héraclès et de Dionysos.

Lorsque le fils de Philippe sera devenu maître de l'Asie, cette rivalité naissance prendra une étonnante tournure. Pourtant, dans le fond, c'est la même logique qui fera d'Alexandre un rival d'Héraclès... et de Philippe.

---

<sup>186</sup> *Ibid.*, 43.

<sup>187</sup> Selon Bosworth, Alexandre se considérait déjà en quelque sorte comme le fils de Zeus avant même la visite de Siwah, ce qui explique que sa relation avec la divinité est parallèle à celle d'Héraclès et Persée. Voir A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon", In Konrad H Kinzl (éd.) *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, loc. cit., p. 71.

<sup>188</sup> Persée était selon le mythe le fondateur de la nation perse, d'où son importance dans le contexte de la visite de l'oracle. Bien que secondaire par rapport à Héraclès pour un Macédonien, le modèle de Persée pouvait permettre à Alexandre de souligner ses liens familiaux avec ce héros par Zeus afin d'étayer ses prétentions de devenir le maître légitime de l'Asie. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander, I. Commentary on Books I-III*, op. cit., p. 270.

<sup>189</sup> La compétence guerrière d'Héraclès était louée par les guerriers d'Homère comme nous l'avons vu au chapitre I, 1, 2. Pour les nobles macédoniens et Parménion, Héraclès pouvait constituer un modèle de vertus martiales, mais l'idée qu'un homme puisse chercher à rivaliser véritablement avec un dieu de leur patrie ne leur paraissait pas sérieuse. Pour autant, rien n'indique dans nos sources que Parménion se soit opposé à la visite de l'oracle par Alexandre puisque celle-ci ne contredisait pas l'agenda stratégique macédonien en dépit du pothos mis en avant chez Arrien.

<sup>190</sup> En plus de l'imitation en elle-même, il y avait une volonté de la part d'Alexandre de se soumettre et soumettre l'armée à l'épreuve de la chaleur et des fatigues du désert. En plus du prestige d'avoir vaincu le désert Lybien, cette expérience a certainement fourni de précieuses informations qui profiteront lors des prochaines expéditions : nous pensons surtout à la traversée de la Gédrosie.

L'expédition en Sogdiane avait été une réussite, Alexandre avait capturé la place forte commandée par Arimazès, père de la très belle Roxane. Il avait placé Artabaze en tant que satrape de la région et continué ses opérations en divisant l'armée. C'est peu de temps après qu'une nouvelle épreuve vint confronter le roi aux conséquences de ses ambitions héroïques. Si elles étaient assez vagues lors du débarquement de Troade, ses succès, obtenus sur les traces d'Héraclès, sont désormais devenus un sujet de discussion et de débat dans l'entourage royal. À Maracanda, capitale de la Sogdiane. Cleitos le noir, fils de la nourrisse du roi et l'un de ses plus fidèles amis va bientôt trouver la mort de la main du roi.

Lors d'un banquet dédié à Dionysos, des flatteurs d'Alexandre<sup>191</sup>, lesquels sont désormais régulièrement invités aux *symposium*, entreprennent de comparer le roi aux Dioscures. Sans aucune retenue, peut-être échauffés par une consommation abusive de boisson, les flatteurs rabaissent la grandeur des exploits de Castor et Pollux alors que d'autres font de même avec Héraclès<sup>192</sup>. Cela est évident, ils cherchent à faire plaisir au roi. Mais leur comportement révèle un fait bien plus inquiétant pour certains proches d'Alexandre : en les laissant dénigrer Héraclès, l'ancêtre de la dynastie royale macédonienne, il s'extrait du cadre traditionnel qui fonde sa légitimité comme chef d'hommes libres<sup>193</sup>. C'est cela qui choque le

---

<sup>191</sup> Ces flatteurs n'étaient pas des combattants de l'armée, mais une simple compagnie lors des banquets et dont la présence pouvait se révéler pénible pour des guerriers habitués qui avaient obtenu par leur propre mérite le droit de banqueter avec le roi. Le banquet en effet était traditionnellement censé réunir des hommes libres reconnaissant chacun la valeur des autres participants, les *hétairoi* chez les Macédoniens. Or les flatteurs ne sont pas des *hétairoi* ni même Macédoniens : Alexandre ne les invitait que pour le divertissement qu'ils procuraient. Athénée, d'après Charès de Mytilène rapporte une anecdote à ce sujet, suggérant qu'au moment des noces de Suse, la démesure était devenue fréquente chez le roi, les « flatteurs de Dionysos » ayant été renommés « flatteurs d'Alexandre » (*Deipnosophistes*, XII, 54).

<sup>192</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 3. C'est la première fois qu'Alexandre est comparé à Castor et Pollux. Les deux héros, bien que d'origine Spartiate et ne faisant pas partie des dieux macédoniens contrairement à Héraclès, ont une réputation héroïque bien fondée. Leurs exploits sont dignes d'être pris pour modèle par un guerrier en recherche de gloire. Chez Homère, ils deviennent autant des dieux que des héros puisque même Zeus ne peut les séparer et doit trouver un compromis à leur statut (*Odyssée*, XI, 303 sqq.). Pourtant, c'est bien le modèle d'Héraclès qui est important ici puisqu'il est l'ancêtre qui fonde la légitimité de la monarchie macédonienne. Quant à l'effet de l'alcool sur les convives, nous avons déjà pu constater à quel point, lors de l'incendie du palais de Persépolis, il est lié aux actions et paroles spectaculaires chez le roi et ses proches.

<sup>193</sup> En effet, aussi glorieux que puisse être un souverain macédonien, son pouvoir est dans les faits limité, en principe, au respect de la tradition d'une part, et à sa capacité à convaincre ses subordonnés. Son autorité repose sur la reconnaissance par ses Compagnons d'une excellence en matière de vertus guerrières et de compétences martiales. Cette excellence accorde au roi une primauté sur le même principe que celle de ses prédécesseurs et ce, jusqu'à l'ancêtre mythique de sa dynastie. En laissant dénigrer Héraclès, certains Macédoniens, comme

plus Cleitos. Il constate que son souverain, commandant et ami désire que sa gloire, donc son aptitude à convaincre par sa seule valeur les Macédoniens de le suivre et de lui obéir, ne connaisse plus de limites, même avec des héros divinisés pour modèles<sup>194</sup>. Sachant bien ce qu'une héroïsation d'Alexandre hors du cadre traditionnel macédonien impliquera à terme que son autorité, son pouvoir deviendront incontestables<sup>195</sup>, Cleitos devient de plus en plus hostile à de tels propos. Il argumente lui-même en faveur de Philippe, qui bien que n'ayant jamais égalé les exploits supposés d'Héraclès n'était pas moins respectable que son fils. L'ancien roi avait après tout conçu cette armée et les plans d'invasion de l'Asie, il était très aimé par les vétérans qui avaient combattu sous son règne.

Pour Cleitos, dont les idées étaient partagées par beaucoup de Macédoniens<sup>196</sup>, la rivalité entre Alexandre et Héraclès est inadmissible si elle implique qu'il faille rabaisser aussi le souvenir des exploits de Philippe pour grandir ceux de son fils<sup>197</sup>. La tension monte entre les deux guerriers, jusqu'à que, dans un excès de colère, Alexandre s'empare d'une lance et ne tue Cleitos.

---

Cleitos ont pu croire qu'Alexandre avait quelque peu rompu cet usage de respecter les exploits des modèles patriotiques. Selon Fredricksmeier, le pèlerinage à Siwah avait montré que, depuis lors, Alexandre souhaitait s'extraire de l'ombre de la royauté de son père et qu'il désirait s'épanouir selon des principes purement héroïques, ce qui pouvait représenter un désaveu inconscient du modèle de Philippe. Voir Fredricksmeier, E. A. "Alexander and Philip: Emulation and Resentment." *The Classical Journal* 85, no. 4 (1990): 300–315, p. 310. Par l'effet des circonstances et de la propagande royale, l'armée devenait progressivement un État et s'éloignait des interprétations habituelles des traditions guerrières macédoniennes. Voir R James Ferguson, "Propaganda as 'Knowledge' Production: Alexander the Great, Piety, Portents and Persuasion." *Culture Mandala* 12, no. 2 (2017): 49–94, p. 90.

<sup>194</sup> Peut-être Cleitos a-t-il vu dans le comportement d'Alexandre une tendance inappropriée à s'auto-diviniser. Comme l'explique Paul Goukowsky, Alexandre ne fonde pas ses prétentions à l'apothéose sur des exploits que son père aurait été capable de réaliser, car le modèle héracléen vaut autant pour l'un que pour l'autre. Il se fonderait plutôt sur l'imitation d'Héraclès en elle-même et l'obtention de l'épiclèse d'invincible pour argumenter en faveur de sa divinisation. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 5.

<sup>195</sup> La sédition d'Opis et la mort de Cleitos ont en cela une origine commune : un conflit de générations, une interprétation différente des traditions et du respect qu'Alexandre leur accorde. De plus, les Macédoniens sont attachés au roi en sa qualité d'Héraclide, non par sa filiation divine avec Zeus-Ammon, ce qui fait qu'il est obligé de continuer à montrer qu'il s'inscrit toujours dans une conception monarchique patriotique. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, op. cit., p. 41.

<sup>196</sup> Alexandre est bien conscient que les propos des flatteurs font très mauvais effet pour les officiers macédoniens attachés au souvenir de Philippe et aux coutumes patriotiques. Voir L. Gilley Dawn and Ian Worthington, "Alexander the Great, Macedonia and Asia.", In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, op. cit., 186–207, p. 194.

<sup>197</sup> Se reporter au chapitre IV, 2, 2.

Quant aux causes de ce meurtre seront en partie attribuées à l'influence de Dionysos, dont le culte n'avait pas été honoré convenablement cette année<sup>198</sup>.

Les « flatteries » à Alexandre vont encore plus loin lorsqu'Anaxarque d'Abdère, peu de temps après le meurtre de Cleitos soutient l'idée qu'il est légitime de le considérer comme un dieu supérieur à Dionysos et d'Héraclès<sup>199</sup>. Le philosophe apporte en guise d'arguments le nombre et la qualité des exploits du roi. Il ajoute aussi que comme Dionysos était de Thèbes et Héraclès d'Argos, leur divinité n'avait pas le même sens que celle du roi qui est macédonien<sup>200</sup>. Cependant, Anaxarque n'oublie pas de rappeler le lien dynastique qui relie Héraclès et la famille d'Alexandre<sup>201</sup>. Quel que soit le véritable objet de ces propos et les intentions d'Anaxarque, Callisthène s'y oppose<sup>202</sup>. L'Olynthien rappellera l'importance de son œuvre de glorification d'Alexandre et condamnera une héroïsation non régulière du

---

<sup>198</sup> Se reporter au chapitre III, 2, 3.

<sup>199</sup> N'oublions pas qu'Anaxarque avait aussi tenté de remonter le moral du roi en le comparant à Zeus (Arrien, IV, 9, 7-8). Arrien cependant ne précise pas les sources de cette histoire et ne paraît pas très sûr de son authenticité.

<sup>200</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 10, 6. Durant ce débat, Anaxarque est accompagné par Cléon, flatteur originaire de Sicile et Agis, poète grec. Les propos d'Anaxarque sont beaucoup plus cohérents que les flatteries de Cléon, lequel clame avec sans retenue que la divinité d'Alexandre est supérieure à celle Dioscures, à Héraclès et à Dionysos. C'est donc surtout à Anaxarque que répond Callisthène. Pour Alexandre, qui est bien conscient de la dimension délirante de telles flatteries, le réel enjeu est d'éviter que la fraction de l'armée qui lui est de plus en plus hostile ne trouve en Callisthène et en ses idées un argument en faveur d'une mutinerie. Si les soldats venaient à être convaincus que le roi ne règne plus selon la tradition, cela pourrait venir ralentir ses conquêtes ou se propager à une plus large partie des troupes. L'affaire de Cleitos avait révélé que les effets de la nouvelle politique d'Alexandre en tant que maître de l'Asie et son changement d'attitude étaient très mal vécus par les Macédoniens. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.* p. 173.

<sup>201</sup> Anaxarque ne rappelle pas le lien entre Achille et Alexandre par Olympias et qui remonte aux Éacides. Il ne compare pas non plus le roi à Achille, puisque c'était le rôle de Callisthène. D'ailleurs, après être devenu maître de l'Asie et donc beaucoup moins dépendant pour la suite de ses expéditions de la situation en Hellade, la rivalité de type homérique n'était plus nécessaire pour le bien de la propagande d'Alexandre. Ces valeurs étaient déjà partagées naturellement par ses guerriers. Il s'agissait présentement de fonder une nouvelle propagande guerrière sur des modèles bien plus inaccessibles, c'est-à-dire des héros divinisés. Pour autant, et puisque le contexte est différent de celui de la campagne d'Asie, il n'y a pas de rivalité chez Alexandre dans l'attrait qu'il a pour les modèles d'Achille, d'Héraclès et de Dionysos. Chacun participe à sa façon à la propagande royale selon la nécessité d'atteindre les objectifs stratégiques et politiques du moment.

<sup>202</sup> Le débat d'Anaxarque et de Callisthène est révélateur qu'une rupture a eu lieu entre l'expression de la gloire du Conquérant et la conception grecque des honneurs héroïques. Callisthène, qui trouve de moins en moins en Alexandre le réalisateur des aspirations panhelléniques qu'il s'était attaché à représenter depuis la Troade, se heurte au fait que le roi ne se considère plus l'*hégèmon* de la Ligue, ni même comme l'étendard de la Grèce. Il semble en ce sens bien plus proche du type de souverain asiatique.

souverain<sup>203</sup>. Cela est inévitable, des tensions se créent entre le Conquérant et le neveu d'Aristote. D'autant que chez les flatteurs d'Alexandre, la mise en rivalité du Conquérant et de ses modèles héroïques sont devenus explicites. Ils proposent désormais ouvertement qu'il soit considéré comme un dieu devant lequel s'effaceraient Héraclès, Dionysos et les Dioscures<sup>204</sup>. Puis, lorsque le Sicilien Cléon entame son discours, il va jusqu'à considérer que l'apothéose d'Alexandre étant inévitable, puisqu'il avait dépassé Héraclès et Dionysos, il fallait dès maintenant adorer le roi comme un dieu à l'image des usages perses<sup>205</sup>. L'aspect cultuel était assez accessoire dans l'argumentaire des flatteurs, l'important pour eux était de mettre en valeur les exploits du roi de la manière la plus spectaculaire possible, quitte à choquer une partie de leur auditoire<sup>206</sup>.

Cet héroïsme spectaculaire qui anima Alexandre lors du débarquement en Troade, de l'assaut final de Tyr<sup>207</sup>, à Gaza, et plus globalement dès que l'occasion se présentait au combat, trouvait finalement dans les mots des flatteurs et d'Anaxarque un écho plus que favorable.

Cela dit, la dégradation des relations entre le roi et ce que représente Callisthène aura inévitablement de lourdes conséquences pour l'un et l'autre : nous pensons à l'affaire de l'Hyphase. Et la condamnation prochaine de l'historien durant l'affaire de la conjuration des

---

<sup>203</sup> Quinte-Curce, VIII, 5, 17.

<sup>204</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 5, 8. Si le discours est d'Anaxarque chez Arrien, c'est Cléon qui endosse le rôle de l'orateur chez Quinte-Curce. Sa réputation de flatteur invétéré a évidemment pour conséquence d'ôter toute crédibilité à son argumentaire. Ceci-dit, le roi ne le contredit pas ni ne lui demande d'arrêter. On retrouve bien ici l'intérêt de Quinte-Curce pour la transformation d'Alexandre et de la nature de son pouvoir sous l'effet de sa propre gloire : il s'agit de montrer la relation entre son héroïsme et sa démesure, d'où les comparaisons avec Héraclès et Dionysos.

<sup>205</sup> Quinte-Curce, VIII, 5, 11.

<sup>206</sup> Dans chaque cas, au banquet de Maracanda comme dans celui-ci, les orateurs en faveur d'une supériorité d'Alexandre vis-à-vis de ses modèles héroïques sont en large supériorité numérique face aux deux seuls contradicteurs : Cleitos d'abord plus Callisthène. Si la vision de Cleitos était celle d'un noble macédonien, celle de Callisthène de son côté représentait le point de vue grec. Tous les deux défendent la tradition, est sont, chez Quinte-Curce notamment, les voix qui canalisent les critiques morales que l'historien adresse à certaines attitudes d'Alexandre. Chez Arrien, le débat entre Callisthène et Anaxarque illustre parfaitement la rupture entre la période panhellénique de la campagne et la période actuelle : il s'agit de déterminer quel est le fondement du pouvoir d'Alexandre en tant que roi et commandant, maintenant que sa gloire et sa réputation d'invincibilité a été établie par ses victoires (Arrien, IV, 11, 8). Idem chez Quinte-Curce (VIII, 5, 19-21)

<sup>207</sup> Se reporter au chapitre II, 2, 1.

*basilikoi paides*, montrera qu'en effet, la nature du pouvoir d'Alexandre a pour vocation de changer<sup>208</sup>.

### 2.3 Le siège d'Aornos (automne 327).

Alors que les villes de Massaga, puis Ora, et enfin de Bazira sont tombées entre les mains des Macédoniens, les rescapés de cette dernière se réfugient sur le Rocher d'Aornos. La montagne est une forteresse naturelle d'une hauteur dissuasive, d'où sa réputation d'être « inaccessible aux oiseaux ». Elle est surtout un défi de plus pour Alexandre. Bien conscient que la position d'Aornos en fait un lieu stratégique, puisqu'il s'agit du contrôle de toutes les terres jusqu'au fleuve Indus<sup>209</sup>. Mener le siège d'Aornos est donc capital, de même que les histoires qui circulent à son propos.

Héraclès lui-même aurait mené le siège du Rocher, et aurait échoué<sup>210</sup>. Telle est la légende qui parvient jusqu'à l'entourage du roi, qui ne se prive pas de la propager.

---

<sup>208</sup> Se reporter au chapitre III, 1, 2.

<sup>209</sup> Il s'agit surtout du dernier refuge des populations des villes environnantes, lesquelles sont bien plus stratégiques puisqu'habitées en temps normal et accessibles. Le Rocher d'Aornos est en l'occurrence non un lieu stratégique à défendre, mais un dernier rempart entre eux et un envahisseur qu'il s'agit de repousser, de décourager. Le fait est qu'au moment du siège d'Aornos, Alexandre contrôle déjà de manière effective la région, les rescapés ne constituant qu'une gêne devant être éliminée avant de pouvoir sereinement passer à la suite des opérations. Partant de là, on comprendra mieux pourquoi il a été question pour le roi de se servir du mythe héracléen lié à ce lieu : les Macédoniens seraient amenés à s'éloigner bien davantage de leur patrie, de la Grèce, du cœur de l'Empire perse. Plus globalement, ils s'éloignaient de leurs buts originels et leurs aspirations héroïques auraient de moins en moins d'attrait au fur et à mesure qu'ils les réaliseraient.

<sup>210</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 28, 1 et Arrien, IV, 30, 4. La source principale d'Arrien pour son récit d'Aornos provient de Ptolémée. Cela explique peut-être pourquoi, selon l'historien romain, l'histoire de cette rivalité d'Alexandre avec Héraclès est sans grande conviction considérée comme une pure vantardise macédonienne (*Inde*, 5, 10). En effet, il n'y avait pas de mythe grec qui conduisait Héraclès en Inde dans le cadre d'une expédition militaire : ce sont les Grecs qui ont retrouvé sa présence sous les traits de divinités indiennes. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 36 sq. On peut toutefois comprendre qu'il la rapporte, car Alexandre s'était déjà servi de précédents mythiques, notamment durant la campagne d'Asie, pour favoriser la cohésion et gonfler le moral des troupes. De ce point de vue, l'utilisation du précédent héracléen du siège d'Aornos relève d'une pratique héroïque du commandement propre au Conquérant dont il cherche à décrypter l'essence même du génie. Le fait qu'Arrien considère ce mythe sur Héraclès comme une invention totale ou partielle d'Alexandre, de son entourage, des soldats eux-mêmes ou des autochtones ne signifie ne signifie en rien que son impact ait été négligeable. Les proches d'Alexandre ont en effet réinterprété de manière commode les légendes locales et les a intégrées à la mythologie grecque, ce qui a causé chez le Conquérant une conviction croissante qu'il suivait bel et bien les traces d'Héraclès et de Dionysos. Voir A. B. Bosworth, *Alexander and the East: The Tragedy of Triumph*, loc. cit., p. 98 et A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V*, New York, Clarendon Press; Oxford University Press, 1895, p. 180 sq. Cette tendance mythographique a vraiment joué un rôle dans l'attaque du Rocher d'Aornos grâce au talent dans ce domaine de l'entourage d'Alexandre. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography*,



Il était évident pour les Macédoniens qu'ils marchaient déjà depuis quelques temps sur les traces d'Héraclès et de Dionysos. Mais le fait d'être confronté directement avec un défi à la hauteur de leur attrait pour les mythes leur fait se rappeler les débuts de la campagne d'Asie, où toute la gloire restait encore à être cueillie par les plus méritants<sup>211</sup>. S'ils venaient à surmonter cette épreuve, ils progresseraient davantage dans leur quête d'une gloire héroïque ; après s'en être emparés, ils pourraient sécuriser la place et continuer à trouver des indices du passage d'Héraclès. Vaincre les Assacéniens, malgré leurs défenses et leur supériorité topographique a tout alors d'un objectif accessoire<sup>212</sup>. Ce qui importe aux Macédoniens, c'est de surpasser Héraclès, lequel avait échoué à cause d'un tremblement de terre et de signes envoyés par Zeus<sup>213</sup>. Puisqu'ils ont déjà marché avec succès sur ses traces, il n'y a aucune raison, si ce n'est une lâcheté passagère qui pourrait les faire échouer aussi loin dans leur périple. Si Zeus, qui avait promis à Siwah l'empire du monde à Alexandre, était de leur côté,

---

*op. cit.*, p. 147. Voir aussi Giuseppe Squillace, "Consensus Strategies under Philip and Alexander : The Revenge Theme." In Moore, K. R. (dir.) *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*, *op. cit.*, 118–39.

<sup>211</sup> Le principe de l'aristeia homérique, incarné par Alexandre lors de son imitation de Protésilas puis de ses hommages à Achille, est de la plus haute importance dans la tradition guerrière macédonienne et s'applique aussi bien aux nobles qu'aux simples soldats. Par une bravoure infaillible et une parfaite obéissance aux officiers, chaque guerrier d'Alexandre était en mesure d'inscrire ses propres faits d'armes dans la continuité des héros mis en avant selon les circonstances.

<sup>212</sup> En l'occurrence, c'est la rivalité avec Héraclès qui compte, pas la valeur des ennemis qu'ils combattent et qui ont d'ailleurs déjà été vaincus très récemment.

<sup>213</sup> Voir Corpus Quinte-Curce, VIII, 11, 2 ; Diodore, XVII, 85, 2 et Justin, XII, 7, 12-13. Quinte-Curce et Diodore se fondent sur les écrits de Clitarque d'Alexandrie. Justin de son côté rejoint bien les deux précédents, ce qui laisse penser que Trogue-Pompée a pu s'être servi aussi de Clitarque. Cependant la nature abrégée de Justin ne permet pas d'apprécier si des détails techniques du siège ont été apportés comme dans le récit d'Arrien. Pour ce qui est de l'histoire du siège d'Aornos par Héraclès, toutes nos sources hormis Plutarque la rapportent. Enfin, bien que le récit d'Arrien soit beaucoup plus riche concernant les opérations macédoniennes, il accorde tout de même suffisamment d'importance à ce qu'il nomme une « vantardise » pour la mentionner deux fois alors qu'il n'en est question que d'une seule chez les autres sources. Au sujet de l'influence de Clitarque dans la mythologie héracléenne Indienne, Tarn considère qu'elle est en fait assez limitée. Voir W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II : Sources and Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 52. Pour Aornos plus précisément, Brunt voit quant à lui l'influence d'Aristobule comme inventeur des prétendues motivations et évocations héroïque. Voir P. A. Brunt, *Commentary on Arrian Anabasis of Alexander, Books I-IV*, Cambridge, Harvard University Press, 1976, Appendix IV, p. 465 sq. Selon François Ripoll en revanche, l'influence de Clitarque est plus présente chez Quinte-Curce du fait que son récit est plus détaillé et épique dans sa forme que celui de Diodore. De plus, l'objectif de Quinte-Curce est de démontrer une supériorité morale d'Alexandre à la manière d'Héraclès, mais aussi d'Achille : l'historien latin vise en fait à montrer en quoi l'héroïsme d'Alexandre est destructeur à Aornos. Voir François Ripoll, "La prise du rocher d'Aornos chez Quinte-Curce (VIII, 11): déformation historique, transposition épique, démonstration morale." *Vita Latina* 180, no. 1 (2009): 11–23, p. 11 sqq.. Cf. aussi *Épitomé de Metz*, 46-47

ils surpasseraient Héraclès...non sans en payer le prix<sup>214</sup> : le siège est en effet difficile, mais ce n'est rien en comparaison de ceux de la campagne d'Asie<sup>215</sup>. Malgré tout, les Macédoniens parviennent une nouvelle fois à emporter la victoire grâce à leur génie tactique et leurs connaissances en poliorcétique<sup>216</sup>. Cette supériorité, Héraclès ne la possédait évidemment pas. Et cette idée renforce davantage la confiance des Macédoniens qu'ils disposent de tous les atouts pour dépasser les exploits de leurs héros<sup>217</sup>.

Poussés toujours plus loin par un roi dont la recherche de gloire semble pour certains avoir dépassé toute mesure, les guerriers d'Alexandre s'avèrent rester une force conquérante invincible<sup>218</sup>. Comme le mythe leur fait désirer la victoire, cette victoire hisse leur renommée sur un plan dépassant les enjeux purement stratégiques de la conquête<sup>219</sup>.

---

<sup>214</sup> La propagande héracléenne d'Alexandre à l'intention de ses soldats est toujours, même à Aornos, liée au désir qu'avait eu le roi de marcher sur les traces d'Héraclès et de Persée en se rendant à Siwah. Mais il ne s'agit pas de dire qu'Alexandre manipulait ses soldats. Il savait seulement user des particularités de ses subordonnés pour en tirer le plus d'avantages, comme il est naturel pour un stratège de connaître parfaitement ses atouts. Pour les Macédoniens et les Grecs, les mythes étaient acceptés comme vérité à part entière puisqu'ils dévoilaient une dimension du monde cachée, inaccessible, mais capable de se renouveler, d'être réinventée à travers des actes héroïques. Voir Walter Friedrich Otto, *Éssais sur le mythe*, Mauvezin: Trans-Europ-Repress, 1987, p. 51 sq. Voir également Walter Friedrich Otto, *Les dieux de la Grèce: la figure du divin au miroir de l'esprit grec*, Paris: Payot, 2004, p. 275 sq. Wilcken avance aussi, à propos d'Aornos, que cette propension mythographique des Macédoniens plaisait à Alexandre, lequel encourageait les soldats à continuer à chercher des indices, notamment à Aornos. Mais en réalité, il s'agissait uniquement pour le roi d'une nécessité stratégique. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 184 sq.

<sup>215</sup> En effet, libéré de la pression du côté grec de maintenir un semblant de cohésion et la paix grâce à la ligue de Corinthe, mais surtout aux victoires macédoniennes obtenues dans ce cadre, et de celle exercée par l'armée et dispositions du Grand Roi, Alexandre peut adopter pendant sa campagne d'Inde le rythme qu'il souhaite.

<sup>216</sup> Se reporter au chapitre IV, 1, 6.

<sup>217</sup> Il n'y a pas de contradiction entre l'utilisation d'engins et de tactiques n'appartenant pas à un cadre homérique ou héroïque et la recherche de la gloire selon les principes qui fondent ces modèles. Si l'idéal héroïque est bien plus proche dans la représentation traditionnel du pur combat hoplitique, le développement des villes et de leur fortifications, due à l'accumulation des richesses produites par les populations induit l'emploi de nouvelles méthodes visant à équilibrer les forces. De plus, pour Alexandre, dont le type de commandement a pour fondement la mètis grecque célébrée chez les héros d'Homère, la victoire est la seule condition de la poursuite de ses campagnes : seul l'échec compte comme un déshonneur aux yeux des Macédoniens.

<sup>218</sup> La réputation de l'armée d'Alexandre a déjà fait son effet à Nysa et lors de la descente vers l'Océan notamment (voir chapitre I, 1, 4-5).

<sup>219</sup> Les ambitions stratégiques d'Alexandre étaient bien distinctes de ses aspirations héroïques, ces dernières dépendant largement de l'efficacité avec laquelle il avait conservé les territoires conquis. Seuls des conquêtes parfaitement soumises et sécurisées sont en matière de stratégie un socle propice à une progression de la campagne d'Inde. Toutefois, les aspirations héroïques ont toujours été chez Alexandre le propos essentiel de son entreprise. C'est bien ici le principe fondateur de la doctrine homérique de la Guerre dans son acception la plus large : prendre soin des soldats, les protéger, leur donner de la bravoure et un sens quant à leur engagement.

Malheureusement, les récentes affaires du banquet de Maracanda, de la conjuration des *basilikoi paides*, de même que la condamnation de Callisthène, ont toutefois commencé à faire douter une partie des guerriers, non du commandement d'Alexandre, ni de la grandeur légitime de ses ambitions, mais bien des limites de celle-ci.

Bientôt, l'affaire de l'Hyphase viendra révéler un malaise dans l'armée que même les aspirations héroïques les plus sincères ne pourront étouffer. Alors, Alexandre souffrira d'être confronté à son plus implacable adversaire : le temps lui-même.

#### **2.4 Sur les rives de L'Hyphase et vers l'Océan (automne/hiver 326).**

Après avoir vaincu les troupes de l'Indien Pôros sur l'Hydaspe, lui avoir rendu son rang et fondé deux nouvelles Alexandries sur chaque rive du fleuve, l'une comme hommage à Bucéphale, l'autre pour marquer sa victoire, Alexandre avait continué sa progression. Sauf quelques opérations de soumission des peuples locaux qu'il confia à Eumène et Perdicas, et le franchissement de l'Acésinès puis de l'Hydraotès, toute l'armée finit par se réunir sur les rives de l'Hyphase.

C'est en ce lieu que débuta que se produisit l'impensable, s'il on en croit les louanges qu'adressaient Anaxarque et les flatteurs au roi : ici, Alexandre expérimenta l'échec.

Parvenu donc aux frontières de ses conquêtes indiennes, le roi fait part de sa volonté de mener l'armée au-delà de l'Hyphase, jusqu'au Gange, vers de nouvelles terres, vers de nouvelles victoires<sup>220</sup>. Mais il se rend vite compte que ses promesses de gloire n'ont plus le

---

<sup>220</sup> Il a été proposé l'idée qu'Alexandre avait l'intention de terminer sa campagne d'Inde sur l'Hyphase, à la frontière établie par Darius I<sup>er</sup>. Selon cette thèse, la traversée du fleuve par le roi, espérant être suivi par ses guerriers était un moyen de montrer symboliquement qu'il était parvenu au « bout du monde » connu, sans pour autant désirer aller plus avant dans ces territoires. Voir Tim Howe and Sabine Müller, "Mission Accomplished: Alexander at the Hyphasis." *The Ancient History Bulletin*, no. 26 (2012): 21–38, p. 37. Quelles qu'aient été les intentions d'Alexandre quant à la suite de la campagne d'Inde après l'arrivée à l'Hyphase, nous ne pouvons que revenir à l'essentiel : la propagande héroïque du roi n'avait plus le même effet qu'auparavant, mais ce sentiment de participer à une expédition comparable à celle d'Héraclès et Dionysos devrait être entretenu tant qu'il y aurait des ennemis à défaire et des épreuves à surmonter.

même effet que celle qu’il avait formulée à Issos et entretenues jusqu’ici par son héroïsme personnel et sa poursuite des expéditions héroïques de Persée, d’Héraclès et de Dionysos<sup>221</sup>.

Les soldats, exténués, se rassemblent et commencent à protester. Alexandre réunit les Compagnons pour les entretenir de ses plans et de l’état d’agitation qui anime l’armée. Puis, il s’adresse à ses guerriers, espérant les convaincre par l’appât du gain en matière de gloire et de butin<sup>222</sup>. Il en appelle à leur fierté et leur orgueil d’avoir marché sur les traces des héros et dépassé certains de leurs exploits : la conquête de la Méditerranée orientale, de l’Égypte, la victoire sur le désert de Libye, sur Darius lui-même à deux reprises, et surtout, récemment, bien entendu Nysa et Aornos. Ces deux derniers exemples sont donnés explicitement, car le contexte indien l’exige.

À Nysa, ils ont dépassé le lieu mythique de l’enfance de Dionysos, à Aornos, ils sont parvenus à disposer d’une forteresse réputée inexpugnable que même Héraclès n’avait pu enlever<sup>223</sup>. Et lui, leur roi, les avait conduit en personne à accomplir ces exploits.

Aujourd’hui, il leur demande encore de faire abstraction de leurs difficultés, car ce sont elles qui font les héros, et non le renoncement, l’immobilité<sup>224</sup>. Aujourd’hui, s’ils mettent fin à leur glorieuse expédition, ils regretteront de ne pas avoir souffert un peu davantage pour

---

<sup>221</sup> Le discours de l’Hyphase montre en effet chez Alexandre une tendance répétée à solliciter l’héroïsme de ses troupes, censées le suivre comme s’il était Héraclès ou Dionysos. Toutefois, et même si l’échec de ses tentatives ne pouvait être imputé à cela, le thème de la rivalité héroïque était déjà bien usé à l’Hyphase. La propagande héroïque avait enfin atteint ses limites. Voir Claire Muckensturm-Pouille, “L’agôn d’Alexandre et de Coenos au bord de l’Hyphase selon Arrien et Quinte-Curce.” *Dialogues d’histoire ancienne* 8, no. 1 (2013): 259–75, p. 268.

<sup>222</sup> Les ambitions des soldats n’étant pas de la même nature que ceux d’Alexandre, il se devait d’avoir un discours capable de susciter en eux, par son charisme personnel et sa libéralité (nous pensons au pillage de Persépolis et à la bacchanale de Nysa), un désir d’aller combattre toujours plus loin, un besoin d’atteindre des ambitions que le roi veillait à entretenir par ses promesses et discours. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C. A Historical Biography*, Berkeley: University of California Press, 1991, p. 407.

<sup>223</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 26, 5. Le discours d’Alexandre chez Arrien contient non seulement une référence, mais aussi une comparaison explicite de ses exploits avec ceux d’Héraclès et de Dionysos. La rhétorique du roi, particulièrement adaptée au contexte de la campagne d’Inde repose avant tout sur la nécessité de valoriser la gloire héroïque acquise par les peines. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian’s History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 349.

<sup>224</sup> Son discours, comme le rappelle Danièle Aubriot, contient bien les termes πόνους et κινδόνους (peines et périls), ce qui va dans le sens d’une invitation du roi à en effet suivre l’exemple des travaux d’Héraclès, ce qui sous-entend qu’ils connaîtront aussi une gloire similaire à ce modèle. Voir Danièle Aubriot, “Quelques Observations Sur La Religion d’Alexandre (Par Rapport à La Tradition Classique) à Partir de Plutarque (La Vie d’Alexandre) et d’Arrien (L’Anabase d’Alexandre).” In Dossier : *Alexandre le Grand, Religion et Tradition*, 225–49. Mètis, Paris: Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 2017, p. 235.

rendre leur gloire incontestablement plus grande que les victoires d'Héraclès et de Dionysos<sup>225</sup>. Mais les paroles du roi n'ont plus le même effet qu'au début de la campagne, quand le désir d'égaliser de si célèbres héros était encore supérieur aux difficultés qu'il est nécessaire de surmonter : c'est un constat, le moral des troupes est définitivement usé<sup>226</sup>. Le discours de Coenos, officier reconnu pour son talent et sa bravoure, révèle parfaitement l'état d'esprit de l'armée, qui se reconnaît tout à fait dans son discours et l'acclame même à la fin de celui-ci.

Alexandre comprend la situation, et, devant son incapacité à convaincre, se retire.

Il tente à nouveau peu après de motiver les guerriers en lui soumettant l'ultimatum suivant : il franchirait seul l'Hyphase et ne continuerait l'expédition qu'avec les plus fidèles<sup>227</sup>. Là encore, c'est un échec<sup>228</sup>.

Péniblement, Alexandre doit admettre que la situation impose une concession majeure. Toutefois, ce ne sera pas sans marquer, avec le même sentiment de rivalité qui animait les

---

<sup>225</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 2, 29. Le discours d'Alexandre chez Quinte-Curce met en lumière le caractère non-absolu de son pouvoir, son respect quant aux coutumes macédoniennes ainsi que son désir dévorant de poursuivre les conquêtes sur les traces de ces héros. Mais cette apparente dichotomie camoufle en réalité une certaine complémentarité dans la mesure où l'aspiration à l'excellence sur un modèle homérique était aussi présente chez Philippe et dans la noblesse macédonienne. Ainsi, le fait que le roi appuie ses propos par une rivalité avec deux héros aussi populaires ne signifie pas qu'il se considère en dehors du cadre habituel de ses prérogatives royales. Que ce soit Alexandre ou Coenos, chacun agit selon la coutume et c'est bien cela que l'on retrouve chez Quinte-Curce : le roi doute, se sent impuissant, il craint que sa gloire ne soit derrière lui et donc que sa capacité à convaincre les guerriers ne soit compromise. Il n'y a pas dans ce discours, chez l'historien latin, une volonté de montrer une démesure chez le roi, il s'agit précisément du contraire.

<sup>226</sup> La fatigue physique n'était en effet pas le facteur le plus alarmant, car il pouvait être réglé par une pause temporaire, comme à lors du séjour à Nysa. Le fait est que le refus de l'armée était déterminé, réfléchi et inaltérable : il s'agissait d'un choix délibéré de ne plus suivre le roi. Et à ceci, nous pouvons ajouter les tensions entre l'armée et Alexandre, qui s'était creusé à causes du meurtre de Cleitos et de la déchéance de Callisthène. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 434.

<sup>227</sup> Cette nouvelle tentative avait pour objectif de jouer sur la fierté des Macédoniens. Ces derniers n'ayant pas déposé le roi, mais seulement refusé d'avancer, il restait encore à jouer la carte de la fierté patriotique : comme Héraclès, Alexandre accomplirait ses travaux dorénavant seul et jouirait seul aussi de la gloire acquise. Il y avait aussi une dimension achilléenne à cette tentative, puisqu'elle impliquait davantage de dangers pour le roi et ceux qui le suivraient. Voir Igor Yakoubovitch, *Les Historiae Alexandri Magni de Quinte-Curce : le mythe d'Alexandre et la représentation du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*, Université Paris Ouest - Nanterre La Défense, 2015, p. 45 sq. Voir aussi Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*, University of California, 2017, p. 168 sq. Son message était clair : il se soumettrait à un destin que la divinité a choisi pour lui, la victoire, il l'obtiendrait et ne la partagerait qu'avec les plus dignes de l'idéal héroïque. Cette attitude est à rapprocher de celle qu'il aura pendant le siège de la citadelle des Malles.

<sup>228</sup> Cet échec révèle les limites de l'émulation héroïque développée par le Conquérant durant ses campagnes et plus particulièrement en Inde où les héros mis en avant sont aussi des dieux.

Macédoniens à dépasser les bornes des expéditions d'Héraclès et de Dionysos, les limites de la sienne<sup>229</sup>. Il s'agit ainsi non seulement de montrer à la postérité que lui, Alexandre, était arrivé plus loin que des héros divinisés. Mais ces glorieux monuments auraient aussi pour but d'effrayer, par ce même argument héroïque, tout éventuel ennemi qui aurait aussi entendu parler de cette armée de bacchants à Nysa et des vainqueurs d'Aornos<sup>230</sup>.

Pour les Macédoniens, ces bornes de leur expédition seraient plus qu'un souvenir d'une gloire passée, mais bien une nouvelle promesse : ils auraient encore durant leur retour des occasions de montrer qu'ils sont bien dignes d'être appelés des vainqueurs de héros, des guerriers immortels.

En effet, la descente de l'Hydaspe fut pour eux l'occasion de constater que leur réputation est désormais liée à celle des héros qu'ils ont égalés<sup>231</sup>. Mais ce fut lorsqu'ils arrivèrent à l'Océan qu'ils comprirent que la gloire héroïque d'Alexandre était aussi la leur.

Ayant enfin sous les yeux cette nouvelle limite, ce nouveau défi, les Macédoniens prennent conscience ce qu'ils doivent à leur roi, maintenant que grâce à lui, ils avaient laissé derrière eux des bornes semblables à celles d'Héraclès et de Dionysos<sup>232</sup>. Il n'est pas question,

---

<sup>229</sup> Voir *corpus* Justin, XII, 8, 12-16. Dans le récit de Justin se retrouve aussi la propagande héroïque du roi et surtout l'idée selon laquelle les soldats étaient bel et bien animés d'une volonté de dépasser les deux héros. Autrement, contrairement à Arrien et Quinte-Curce qui chacun cherchent à montrer un aspect précis du Conquérant qui leur paraît la cause majeure de cette affaire de l'Hyphase, Justin n'apporte pas de renseignement inédit ni n'a de point d'intérêt précis.

<sup>230</sup> L'opportunisme d'Alexandre en matière de communication lui permit en Inde de globalement maintenir son prestige et sa réputation d'invincibilité à travers le modèle de Dionysos. Pour autant même ici sur l'Hyphase, ce n'est jamais l'ambition de devenir un nouveau Dionysos qui le motivait. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit. p. 43 sqq. La réelle motivation du roi lorsqu'il usait comme argument la rivalité des exploits macédoniens avec Dionysos était de nature stratégique. Toutefois, cela ne l'empêchait nullement de se considérer comme un conquérant invincible semblable à ce qu'on lui avait rapporté ou ce que son entourage avait brodé à propos de Dionysos. Telle était la nature du mythe dans l'esprit des guerriers comme des nobles : l'esprit rationnel et le pragmatisme dont il faisait preuve ne trouvait pas de contradiction en la recherche d'un idéal mythique. Cet idéal était ce qui donnait un sens plus profond à la conquête et un fondement solide à la motivation des troupes.

<sup>231</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 5.

<sup>232</sup> Cependant, il convient de nuancer l'effet de la construction des monuments sur le moral des troupes qui sont loin d'avoir renouvelé à l'égard du roi tout l'enthousiasme qu'ils avaient démontré au début de la campagne d'Inde.

devant l'Océan, d'en vouloir à Alexandre de les avoir fait endurer de telles peines. Il est plutôt de leur devoir de lui accorder, par les quelques peines qu'il reste à supporter, une gloire immortelle dont ils jouiront également<sup>233</sup>. L'idée d'une rivalité héroïque leur apporte ses bienfaits : le moral des Macédoniens est renouvelé, ils vont pouvoir affronter sereinement ce qui les attendent jusqu'à Babylone.<sup>234</sup>

Très bientôt, le siège de la citadelle des Malles, l'attaque d'autres villes indiennes sur leur chemin, de même que la traversée du désert de Gédrosie et l'expédition de Néarque sauront mettre leur fierté héroïque à l'épreuve. Quant à Alexandre, son comportement exemplaire, en regard de sa recherche de dépassement des héros qu'il admire, finira de donner à sa réputation la conclusion tant méritée.

---

<sup>233</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 4, 21. En appuyant sur le thème de la rivalité héroïque, Quinte-Curce cherche sans doute à appuyer l'idée qu'Alexandre s'accrochait à son désir d'accéder à une renommée supérieure aux modèles héroïques mis en avant en Inde. Le roi agissait ainsi non seulement pour augmenter son propre prestige, mais surtout pour montrer à aux Macédoniens qu'il n'estimait pas que ses exploits étaient les siens mais s'inscrivaient bien dans un effort collectif.

<sup>234</sup> En effet, le siège des Malles notamment montrera chez certains Macédoniens proches d'Alexandre un comportement héroïque, inspiré de celui du roi lui-même, et qui donnera aux autres guerriers la motivation nécessaire pour vaincre. Se reporter au chapitre II, 2, 4.

# Chapitre II - Du mythe d'Homère à l'expédition en Asie

## 1. *L'Iliade*, une source d'inspiration guerrière.

La jeunesse d'Alexandre fut celle des jeunes aristocrates macédoniens, à ceci près qu'il était l'héritier de Philippe. Celui-ci, dès le début, pris soin de chercher des maîtres qui sauraient cultiver dans l'esprit du jeune prince.

Ce furent d'abord Léonidas, homme austère et membre de la famille d'Olympias, ainsi que Lysimaque d'Acarnanie. Si le premier avait réellement l'autorité parmi tous les autres précepteurs, le deuxième allait développer avec son élève une relation d'amitié fondée sur un modèle homérique. Cela dit, ce fut l'arrivée d'Aristote qui fut déterminante.

Dans le Nymphée de Miéza, le philosophe stagirite fonda son enseignement sur *l'Iliade*<sup>235</sup>. Le jeune prince était déjà amoureux des chants d'Homère, mais il n'y avait pas encore été initié. Avec à ses côtés des Compagnons qui le suivront presque tous au bout des expéditions qu'il mènera jusqu'à l'Hyphase, Alexandre découvrit un sens au récit homérique auquel seul Aristote pouvait le faire accéder<sup>236</sup>. Il y avait bien sûr Héphestion, Ptolémée, Lysimaque de Pella, Séleucos, Perdicas, Eumène de Cardia, mais aussi Philotas et

---

<sup>235</sup> L'éducation d'Achille fut un modèle pour celle d'Alexandre, de même que l'on retrouve chez Xénophon des enseignements conformes à la doctrine guerrière enseignée par Aristote. Voir Olivier Battistini, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 32 sqq.

<sup>236</sup> Nous faisons référence aux leçons époptiques et acroamatiques, qui, dans l'enseignement du Stagirite, ne sont réservées qu'aux élèves directs. Alexandre, dans une lettre, reprocha en effet à Aristote d'avoir révélé certains savoirs de nature ésotériques, mais le Stagirite lui répondit que ces connaissances n'avaient qu'une valeur d'aide-mémoire aux élèves déjà formés et étaient inutiles aux autres (Plutarque, *Alex.*, 7, 5-9). Cela dit, Plutarque rapporte cette anecdote d'une lettre apocryphe d'Andronicos de Rhodes. Toutefois, il est évident que la compréhension de *l'Iliade* qu'avaient Alexandre et ses plus proches Compagnons était d'une nature bien plus précise que celle de la masse des soldats. Tel était le désir de Philippe, d'avoir à ses côtés, comme il le constatera à Chéronée, un second dont la bravoure cherche à rivaliser avec les héros d'Homère et qui pourrait servir de modèle au reste de la troupe : un commandant idéal.



Callisthène. Telle était l'importance de l'*Iliade* pour Alexandre : la *philia*, la bravoure, le sacrifice, la belle mort.

L'*Iliade* l'accompagnait toujours en la recension qu'Aristote avait faite pour lui, pour qu'il puisse, dans chaque moment calme, se souvenir du sens de son engagement<sup>237</sup>. Cette édition « de la cassette », mais qui n'était pas nommée ainsi à cause de la cassette prise dans le butin de Darius, représentait pour Alexandre le socle de son éducation royale, le point de départ de sa geste héroïque, le rappel des exploits déjà accomplis et des peines qu'il faudrait endurer pour en être digne.

Mais il y avait une autre dimension à cet enseignement d'Homère, une autre lecture que seul un tacticien audacieux pouvait concevoir. L'*Iliade* n'était pas seulement pour Alexandre un guide pour la bravoure et les vertus héroïques, c'était un véritable manuel de guerre.

### **1.1 De l'attaque des Taulanties au siège de Thèbes (printemps/été 335 – automne 335).**

La révolte des peuples Illyriens fit partie des premières opérations menées par Alexandre depuis sa succession à Philippe. Il venait déjà de vaincre les Thraces, les Triballes et les Gètes lorsqu'il apprit que la révolte du fils de Bardylis, Cleitos, allié avec Glaucias, roi des Taulanties. Alexandre parvint à Pélion et opéra une circonvallation. Peu de temps après, les deux chefs ennemis arrivèrent. Leurs troupes furent vite vaincues par la supériorité des manœuvres macédoniennes, ils fuirent vers leur ville. Alexandre s'empara ensuite d'une position haute pour mener la suite des hostilités contre ces Taulanties. Il fit traverser ensuite avec succès le fleuve par son armée malgré la tentative ennemie et le danger sur ses arrières :

---

<sup>237</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 8, 2. Plutarque se fonde ici sur le témoignage de l'historien compagnon et d'Alexandre et élève du philosophe cynique Diogène de Sinope, Onésicrite d'Astypalée. Le fait de rapporter cette anecdote dénote une volonté de montrer quelle était l'importance d'Homère et d'Aristote pour le roi. Nous aurons l'occasion de relever d'autres témoignages dans ce sens et qui, pour Plutarque, permettent de peindre un Alexandre amoureux de philosophie et émule des exploits héroïques.

ses dispositions furent très efficaces, aucun de ses hommes ne furent tués. C'est cette crainte qu'il s'agissait d'exploiter.

Trois jours après les premiers succès contre Cleitos et Glaucias. Alexandre apprend que le campement ennemi est défectueux, il ne possède aucune mesure de défense. Et pour cause, ils sont convaincus que les Macédoniens n'oseront pas approcher, que le roi lui-même est craintif. C'est ici qu'Alexandre emploie une tactique risquée : il décide d'approcher l'ennemi de nuit<sup>238</sup>, puis, une occasion se présentant, il l'attaque. Cette tactique, cette audace, il ne la doit pas seulement à son sens inné de la guerre et son instruction guerrière, elle lui est directement inspirée de l'*Iliade*.

Cette ruse est exposée dans le chant X. Là, Nestor propose une mission de reconnaissance nocturne pour obtenir des informations sur les plans troyens<sup>239</sup>. Mais Hector lui-même envoie Dolon pour une mission similaire<sup>240</sup>. Il semble évident qu'une rencontre entre les trois guerriers est plus que probable. Hector et Dolon connaissent la valeur de leurs ennemis, ils sont conscients de l'issue de l'issue d'un éventuel combat si ce dernier échoue, se retrouvant seul, en position de faiblesse, contre des Achéens dont il ne connaît ni la position exacte des troupes, ni la nature de leurs projets et défenses. Pourtant, Dolon part seul et court le risque. Quant à Ulysse et Diomède, ils le repèrent très vite et comprennent ses intentions<sup>241</sup> : Dolon n'est alors plus un guerrier, il est une proie.

Du côté d'Alexandre, la situation s'en rapproche.

---

<sup>238</sup> Il avait déjà effectué une opération nocturne contre les Gètes (Arrien, I, 4, 1), mais il s'agissait seulement d'une marche et non d'une attaque coupée du reste de son armée comme en l'occurrence.

<sup>239</sup> *Iliade*, X, 210-216.

<sup>240</sup> *Ibid.*, 300-337.

<sup>241</sup> *Ibid.*, 341-348.

Il part devant, de nuit, seulement épaulé d'une partie de l'armée, les hypaspistes, les Agriens, les archers, les bataillons de Perdicas et de Coenos<sup>242</sup>. Pourtant, il ordonne au reste de son armée de le suivre<sup>243</sup>. La nature discrète de l'opération semble en contradiction avec le fait que toute l'armée soit impliquée. De même, pourquoi partir devant avec seulement une partie si toute l'armée est requise pour atteindre l'objectif ? Ce sont bien les circonstances qui l'obligent à prendre le risque d'attaquer sans attendre les renforts. Alexandre engage alors tous les archers et les Agriens contre des ennemis pris par surprise. Les Taulantiens sont attaqués par le flanc, car tel était alors leur point faible, dans le dessein de les défaire rapidement et définitivement. La suite de l'opération ne relèvera plus du combat, mais d'une véritable chasse. Les Taulantiens qui ne seront pas tués s'enfuiront dans leurs montagnes, poursuivis par les Macédoniens. Quant à leurs chefs, ils suivirent les fuyards. Tous, comme Dolon, sont devenus des proies.

Parallèlement, Ulysse et Diomède continuent leur traque de Dolon. Ils sont comparables à deux chiens de chasse coursant une biche ou un lièvre<sup>244</sup>. Ils parviennent à le stopper dans sa fuite et ne peuvent que constater qu'en effet, Dolon, qui pensait pouvoir se jouer des Achéens, a perdu toute combativité, toute bravoure : il n'est en effet plus qu'une bête apeurée et inoffensive<sup>245</sup>. La facilité déconcertante avec laquelle Ulysse et Diomède mènent l'interrogatoire de Dolon révèle bien que l'espion a perdu ses moyens<sup>246</sup> : il n'est plus une menace, mais un atout. Lorsque Dolon enfin, en vient à supplier Diomède, celui-ci le met à

---

<sup>242</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 6, 9. Arrien se fonde ici sur les *Mémoires* de Ptolémée, ainsi que Strabon (7, 3, 8). Diodore et Plutarque mentionnent la révolte des Illyriens quant à eux, mais n'entrent pas dans les détails. Voir le commentaire de Paul Goukowsky sur les autres sources de cette campagne balkanique : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII, op. cit.*, p. 16.

<sup>243</sup> Arrien, I, 6, 10.

<sup>244</sup> *Iliade*, X, 360-365.

<sup>245</sup> *Ibid.*, 378-381.

<sup>246</sup> *Ibid.*, 400-446

mort. En lui retirant son casque, sa peau de loup et ses armes<sup>247</sup>, les deux chasseurs rendent à Dolon sa véritable apparence, celle d'une proie déguisée en prédateur.

Chez Homère, la réussite de l'attaque nocturne repose sur plusieurs critères : l'aptitude à sentir lorsque l'ennemi est le plus faible, à anticiper son comportement pendant l'attaque et surtout à passer à l'assaut immédiatement. Les qualités d'Ulysse et Diomède réunies, une perception et une vigueur excellentes, sont celles qu'Alexandre a privilégiées pour sa propre mission nocturne. En choisissant en particulier des troupes légères, il suivit ce principe de la chasse homérique. Sa participation directe à l'opération témoignait aussi de l'importance d'avoir un commandement ferme pour rassurer les soldats, tout comme Ulysse et Diomède comptaient l'un sur l'autre, tels deux lions<sup>248</sup>. La lecture tactique de l'*Iliade*, en plus de fournir un précieux exemple d'attaque nocturne réussie, avait appris à Alexandre que la nuit n'était l'alliée que des prédateurs : il convenait donc pour vaincre d'endosser ce rôle.

Après ces récentes victoires sur les peuples au Nord, le roi peut maintenant de porter son attention sur la situation en Grèce. En effet, les Thébains, soutenus par les Athéniens, eux-mêmes influencés à travers l'orateur Démosthène par les promesses de Memnon de Rhodes au service de Darius, ont décidé de s'en prendre à la garnison macédonienne de la Cadmée<sup>249</sup>. Pendant que Philotas est sur place et dirige la garnison, il ne peut que constater la détermination des Thébains et leurs préparatifs. C'est à ce moment qu'Alexandre intervient. Ses propositions de reddition sont rejetées, le siège devient inévitable.

---

<sup>247</sup> *Ibid.*, 457-463.

<sup>248</sup> *Ibid.*, 296-299.

<sup>249</sup> Voir Diodore, XVII, 8, 3. Cf. Arrien, I, 7, 5-9.

C'est à cette occasion que le roi décide d'employer une stratégie encore nouvelle pour lui. Il divise son armée en trois corps distincts, chacun avec une mission différente<sup>250</sup>. Le premier corps a pour but d'attaquer les retranchements devant Thèbes. Le deuxième doit se placer en face des Thébains, prêts au combat. Le troisième quant à lui doit rester en arrière pour pouvoir soutenir l'un ou l'autre en cas de défaillance. Les Thébains eux-aussi prennent des dispositions pour y résister.

Cette stratégie trouvait une origine directe dans l'*Illiade*. Lorsqu'Hector divisa son armée pour prendre d'assaut le camp des Achéens, son dessein était identique : diviser l'attention des ennemis pour fragiliser la cohérence globale de leur dispositif défensif. En effet, Polydamas, ayant constaté que les défenses ennemies étaient trop solides pour un assaut frontal et le terrain inadapté aux combats en char, il nota aussi leur principale faiblesse : les Achéens ne pouvaient fuir et seraient peut-être contraints de contre-attaquer une fois arrivés à leurs navires<sup>251</sup>. Cette contre-attaque serait alors fatale aux Troyens puisque piégés par l'arrière par les défenses des Achéens, ils ne pourraient pas se replier : là était l'inconvénient majeur d'une attaque unilatérale<sup>252</sup>. Cette faiblesse des Achéens ne pouvait être exploitée avec prudence que par un assaut multilatéral. Hector, donc, prit note du conseil de Polydamas et revint à sa stratégie : il divisa ses troupes en cinq corps<sup>253</sup>.

Retournons du côté macédonien.

Il est clair pour Alexandre, les fortifications régulières de la cité, renforcées par des préparatifs récents ne doivent surtout pas être pris à la légère<sup>254</sup>. Si ses hommes venaient à

---

<sup>250</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 11, 1. Diodore et Arrien (I, 7-9) sont les deux seules sources à décrire le siège de Thèbes, même si le second, se fondant sur Ptolémée, donne évidemment bien plus de détails sur l'affrontement. Quant à Justin, il ne fait que l'évoquer (XI, 3). Plutarque, enfin, rapporte très brièvement ces faits ainsi que l'encerclement et la vaillante résistance des Thébains (*Alex.*, 11).

<sup>251</sup> *Illiade*, XII, 61-79.

<sup>252</sup> *Ibid.*, 71-76.

<sup>253</sup> *Ibid.*, 80-89.

<sup>254</sup> Selon Arthur Boucher, c'est pour mettre en évidence tous les avantages des défenseurs pendant un siège lorsqu'ils disposent de fortifications ainsi que les difficultés des assaillants à les chasser qu'Homère a fait

pénétrer dans l'enceinte par un même côté, alors, tous les défenseurs, semblables aux Achéens dans les craintes émises par Polydamas, pourraient riposter et concentrer sur eux leurs efforts. Une retraite macédonienne serait donc impossible puisque le flot des troupes entrantes se heurterait nécessairement à celui des soldats se repliant<sup>255</sup>. Comme dans le scénario de Polydamas, une défaite ainsi infligée aux Macédoniens compromettrait l'ensemble du siège. Il est inenvisageable pour Alexandre de sacrifier ses Macédoniens en leur faisant prendre un tel risque. Non, le précédent homérique l'a bien instruit du danger d'affronter des ennemis aussi déterminés coupés de toute retraite. Il a choisi la stratégie adaptée, celle de Polydamas. À ce moment, le destin de Thèbes est décidé, le combat commence enfin.

Les détails des deux sièges, celui de Thèbes et du camp des Achéens démontrent en quoi cette stratégie de division tactique est efficace. Pour les Thébains, hardis et déterminés, il s'agit de résister simultanément sur chaque point attaqué par les Macédoniens : la pression exercée par ces derniers est en effet difficile à supporter<sup>256</sup>. Les Achéens quant à eux sont comparés à des sangliers subissant les assauts de chasseurs et de leurs chiens dans les montagnes, se défendant avec la plus grande vigueur et causant beaucoup de destructions jusqu'à ce que coup fatal leur soit porté<sup>257</sup>. La bravoure des Thébains est telle qu'Alexandre l'avait prévue : ils sont à la fois redoutables et désespérés. Le nombre élevé de blessés des deux côtés, sur chaque point qui était attaqué faisait aussi partie du calcul d'Alexandre. C'est bien à cet effet qu'il avait constitué le troisième corps, celui de la relève. Polydamas, comme

---

attaquer le camp Achéen par les Troyens. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>255</sup> Ce repli macédonien face à la défense thébaine eut bien lieu, mais la formation thébaine s'étant défaite lors de la poursuite, ils avaient perdu l'avantage face à la discipline de la phalange macédonienne qui chargea victorieusement (Arrien, I, 8, 5).

<sup>256</sup> Diodore, XVII, 11, 4.

<sup>257</sup> *Iliade*, XII, 145-151. La comparaison de guerre et chasse est fréquente chez Homère, de même que chez Xénophon, qui, dans le même esprit expose son importance dans l'éducation de tout guerrier (*Art de la chasse*, XII, 1). En l'occurrence, dans la comparaison d'Homère, il s'agit de mettre en valeur certaines qualités qui seront nécessaires pour vaincre les Achéens. Xénophon relève aussi ces qualités : la connaissance des terrains (XII, 2), l'endurance et l'obéissance (XII, 3) et la rigueur nécessaire à la poursuite d'adversaires sans désobéir ni rompre la formation de combat (XII, 4).

Alexandre, est mesuré dans l'attaque et souhaite conserver ses forces plutôt que de les gaspiller<sup>258</sup>. Dans le camp des Achéens, la situation est comparable. Il y a chez eux une grande détermination<sup>259</sup>, et de nombreux blessés sont faits chez l'attaquant<sup>260</sup>. Malgré la pression des Troyens, les deux Ajax commandent la défense du camp et continuent de causer des morts chez l'ennemi<sup>261</sup>. Mais à l'issue de ce valeureux affrontement, ils finissent néanmoins par échouer : les Troyens parviennent à avoir raison des Achéens, donnent l'assaut final, franchissent les portes et les murs<sup>262</sup>. Le camp est à eux.

Retour à Thèbes.

Alors que les Macédoniens continuent de se battre et à se heurter à cette résistance attendue, Alexandre envoie les troupes de réserve<sup>263</sup>, ayant parfaitement compris que le moral et la condition physique des ses guerriers les met en situation de danger immédiat. Finalement, la patience du roi est récompensée : une opportunité se présente. Voyant une poterne dégarnie de défenseurs, puisqu'ils étaient déjà occupés à repousser les assauts multilatéraux des Macédoniens, il y envoie Perdicas et un contingent de guerriers<sup>264</sup>. Ainsi, Alexandre prend les Thébains au dépourvu, la confusion générée défait leur cohésion et les

---

<sup>258</sup> *Ibid.*, 221-226.

<sup>259</sup> *Ibid.*, 171-174.

<sup>260</sup> Damase est tué par Polypoetès, le chef thessalien, d'une lance en plein crâne (183-185) puis viennent de tour de Pylon et celui d'Ormène (186-187). Ensuite, Hippomaque est tué par Léontée, un autre chef thessalien, d'un tir de lance, avant que ce dernier de s'élanse finalement au corps à corps pour affronter et défaire Antiphatès, Ménon, Iamène et Oreste (189-195). Bien d'autres Troyens succomberont plus tard dans le combat. Ces premiers morts ne sont qu'un aperçu de ce qu'il faudra que les Troyens endurent pour accéder à la victoire.

<sup>261</sup> *Iliade*, XII, 266-414. En effet, il est question dans un cas comme dans l'autre de respecter la stratégie décidée tout en provoquant le courage qui seul est la garantie de cette rigueur pour les troupes.

<sup>262</sup> *Ibid.*, 467-470.

<sup>263</sup> Diodore, XVII, 12, 2. La version d'Arrien nous apprend qu'une contre-attaque a été lancée par les Thébains, obligeant les Macédoniens à se replier. Alexandre se servit de cette initiative enthousiaste, mais non réfléchi pour lancer l'attaque finale. Voir Arrien, I, 8, 3-5. Voir aussi le commentaire de Paul Goukowsky à propos des intentions de Diodore dans son récit du siège de Thèbes : Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII*, Trad. Paul Goukowsky, Paris: Belles Lettres, 1999, p. 22.

<sup>264</sup> Perdicas était en effet l'un des plus grands stratèges d'Alexandre. En tant que *Sômatophylaque*, il avait la confiance totale du roi. De plus, leur éducation commune par Aristote était la garantie que les ordres seraient suivis et que l'opération serait un succès. Sans aucun doute sur la bravoure de Perdicas et conscient qu'ils étaient liés par une lecture philosophique de l'*Iliade* et donc à des valeurs et aspirations communes, ce choix tactique du roi s'est révélé parfaitement naturel.

rend vulnérable. Enfin, ils sont attaqués par la garnison de la Cadmée qui profite de cette désorganisation<sup>265</sup>.

La patience, la modération, l'endurance, l'audace, telles ont été durant le siège de Thèbes les qualités d'Alexandre<sup>266</sup>. Le récit homérique de l'attaque du camp Achéen était pour lui, sur le plan stratégique un modèle, mais sur le plan tactique, c'était ses vertus personnelles qui comptaient. La sagesse dont il avait fait preuve durant son premier siège était le résultat d'une compréhension profonde de l'*Iliade*. En effet, ce commandement victorieux d'Alexandre à Thèbes ne résultait pas d'une obéissance aveugle à la stratégie de Polydamas et d'Hector, il était le fait de la nature même de son armée, de ses relations avec ses Compagnons et officiers qui appliquaient ses directives aussi efficacement que le roi les avaient pensées<sup>267</sup>. Toujours dans ce chant XII de l'*Iliade*, la division tactique fut opérée de telle manière que chaque corps avait pour chef un illustre guerrier compétent et réputé<sup>268</sup>. Il y avait là un enseignement essentiel : une stratégie homérique n'est rien sans une attitude qui l'est tout autant. Tel était le principe fondamental du commandement d'Alexandre et qui continuerait à le guider à l'avenir<sup>269</sup>.

---

<sup>265</sup> Ni Arrien, ni Diodore ne précisent si c'est Philotas qui commandait en personne cette attaque de la garnison de la Cadmée. Un tel choix était en effet possible, car à ce moment-là, la relation d'Alexandre avec Philotas était de la même nature que celle qu'il entretenait avec Perdicas.

<sup>266</sup> Se reporter à la première partie du prologue de cette étude pour une description des qualités héroïques et guerrières essentielles dans le commandement d'Alexandre.

<sup>267</sup> Cette sagesse est pour Arthur Boucher l'aptitude à concilier l'art de la guerre, qui consiste à savoir organiser le courage, et la science de la guerre, qui est l'art d'organiser le nombre. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, Paris: Berger-Levrault, 1928, p. 70. Quant à cet art de susciter le courage au plus au degré chez ses guerriers, il lui avait été inculqué par Aristote à travers une lecture stratégique et tactique de l'*Iliade* (p. 90).

<sup>268</sup> *Iliade*, XII, 88-108. Il s'agit d'Hector, Polydamas et Cébrion pour le premier, de Pâris, Alcatheos et Agénor pour le deuxième, d'Hélénos, de Déiphobe et Asios pour le troisième, d'Énée, Archéloque, et Acamas pour le quatrième et enfin de Sarpédon, Glaucos et Astéropée pour le cinquième. Tous ces officiers sont reconnus pour leur glorieuse ascendance, leur mérite personnel, leurs qualités propres. Quant aux soldats, ils jouissent également d'une grande renommée et d'une ardeur égale.

<sup>269</sup> Ce modèle de division tactique chez Homère repose sur la nécessité fondamentale de n'accorder une mission délicate qu'aux plus méritants, qu'aux guerriers dignes de confiances, admirés de leurs pairs comme de leurs subordonnés. Dans l'armée d'Alexandre, dont la cohésion avait déjà été accomplie sous le règne de Philippe, l'origine de toute efficacité dans le commandement reposait sur les mêmes principes que ceux développés chez Homère.



## 1.2 Le siège d'Halicarnasse (printemps 333).

La victoire du Granique puis la conquête de la Carie amenèrent les Macédoniens jusqu'à Halicarnasse. Dès le début, ce siège promettait être difficile. En effet, Memnon de Rhodes y organisait les défenses. Mais encore une fois, l'*Iliade* vint inspirer à Alexandre une tactique qu'il avait déjà employée avec succès : il s'agissait de l'attaque nocturne contre le camp des Taulanties.

Alexandre est donc devant Halicarnasse. Les défenseurs repoussent pendant plusieurs jours les assauts des Macédoniens. Les remparts tiennent bon. C'est alors que le roi décide d'aller constater par lui-même ces remparts, en particuliers ceux qui se trouvent du côté de la ville de Myndos<sup>270</sup>. Voyant qu'elle pourrait fournir une position pratique pour assiéger Halicarnasse, il décide d'y mener une opération de nuit, sans pour autant avoir l'intention d'attaquer. Normalement, les offres de reddition que la ville avait formulées devaient suffire à lui en ouvrir les portes. C'était par le biais d'une trahison que cette reddition devait se faire. Vers minuit, donc, Alexandre est sous les remparts de Myndos et constate leur refus de se rendre. Alors qu'il n'était pas censé être venu en vue d'une attaque, c'est pourtant ce qu'il fait. Il ordonne à la phalange de se mettre en ordre de bataille et d'attaquer le rempart<sup>271</sup>. La tactique fonctionne. Les Macédoniens parviennent à faire s'écrouler une tour. Mais cela ne compromet en rien la structure du rempart. Puis, la contre-attaque des Myndiens, combinée à celle des renforts venus par mer d'Halicarnasse oblige Alexandre à abandonner cette attaque improvisée<sup>272</sup>.

Contrairement à l'attaque du camp des Taulanties, Alexandre avait ici à affronter de véritables défenses et des remparts plus solides qu'il ne l'avait imaginé. Pour autant, même

---

<sup>270</sup> Arrien, I, 20, 5.

<sup>271</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 20, 6. Seul Arrien, se fondant certainement sur le récit de Ptolémée, rapporte l'attaque nocturne de Myndos.

<sup>272</sup> Arrien, I, 20, 7.

cet échec fut en réalité un succès. Prenant l'initiative de l'attaque dès qu'il se rendit compte des intentions de l'ennemi, il ne se comporta pas en proie, fuyant ou attendant désespérément une invitation<sup>273</sup>. Comme Ulysse et Diomède, il reconnut tout de suite son avantage : l'attitude passive des Myndiens trahissait autant leur hostilité que leur profonde crainte. Conscient aussi que cette passivité ennemie avant qu'il ne donne l'assaut avait peut-être une motivation cachée, en l'occurrence l'arrivée des renforts d'Halicarnasse, Alexandre ordonna un repli en bon ordre : ils parvinrent facilement à retourner au camp. L'attaque comme la fuite étant, dans les opérations nocturnes, deux manœuvres requérant en plus de la discipline une bravoure sans faille de la part du commandant comme des troupes, le roi démontra ainsi un autre aspect de sa parfaite compréhension de l'enseignement homérique. C'était la bravoure et la confiance mutuelle entre guerriers prônée par Homère qui s'était exprimée dans son commandement<sup>274</sup>.

### **1.3 Des portes de Cilicie à Tyr puis Gaza (automne 333 – hiver/été 332 automne 332).**

La récente conquête de la Cappadoce jusqu'à l'Halys ouvrit à Alexandre l'accès aux Portes de Cilicie. La topographie de cette région était propice aux embuscades à cause du relief, mais aussi parce que le Grand Roi y avait posté des gardes pour freiner l'avancée macédonienne. Encore une fois, Alexandre allait devoir s'inspirer d'une tactique homérique qui lui était devenue familière et avait prouvé son efficacité.

---

<sup>273</sup> Xénophon, dans le même dessein qu'Homère, avait aussi relevé l'importance de la chasse contre les bêtes sauvages pour apprendre l'obéissance, les réflexes, le courage et surtout la tempérance (*Cyropédie*, I, 2, 10-11). Et c'est bien cette tempérance qui guida Alexandre dans son choix tactique.

<sup>274</sup> L'enseignement du commandement chez Homère est suffisamment détaillé pour fournir dans toutes les situations de combat présentes dans le récit de l'*Illiade*, un guide pratique. Voir Félix Buffière, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris: Les Belles lettres, 1973, p. 358 sq. En l'occurrence, le chant X illustre par le comportement de Dolon lors sa poursuite tout ce que le général avisé doit éviter de faire pour s'en sortir s'il perd l'avantage de nuit. Qui plus est, Dolon n'avait pas prévu de soutien dans un manque total de prévoyance, contrairement à Ulysse et Diomède.

Arrivé donc aux Portes, Alexandre constate qu'étant très bien gardées, il serait dangereux de tenter un assaut brutal en plein jour. En effet, non seulement le nombre d'ennemis était important, mais en plus ils jouissaient d'un avantage tactique majeur : le terrain leur est assez favorable pour bloquer complètement les Macédoniens. Se souvenant de la réaction des Taulanties, de la tempérance avec lequel il avait maîtrisé la retraite durant l'attaque de Myndos, mais aussi, en fond, du contre-exemple de Dolon, il décide de mener une attaque nocturne<sup>275</sup>. Que son dessein ait été de tomber sur les gardes à l'improviste ou simplement de les mettre en déroute, l'opération fut un succès. Alexandre s'avance de nuit, ne prenant avec lui que des troupes légères, les plus aptes à partir en chasse, c'est-à-dire les hypaspistes, les archers et les Agrianes<sup>276</sup>. Une fois à portée, les gardes le remarquent. L'attaque par surprise est compromise. Pourtant, s'apercevant que c'était le roi qui commandait personnellement la mission, les gardes fuient leur poste<sup>277</sup>. L'opération est un succès. A tel point d'ailleurs, que quelques temps après, lorsqu'il aura été informé de la présence de Darius, il rééditera une opération similaire et ayant pour objectif de s'assurer que les Portes sont bien tenues par les siens.

---

<sup>275</sup> Il y a en effet chez Homère des modèles et des contre-modèles. Pour Alexandre, Hector pouvait être un modèle en dépit qu'il était dans le camp des Troyens, car les valeurs qu'il véhiculait étaient comparables à celles des héros dans le camp Achéen. Inversement, les contre-modèles pouvaient se trouver en Dolon et Thersite et leurs attitudes antihéroïques. D'ailleurs l'un et l'autre étaient vus avec mépris par les aristoi qui seuls étaient écoutés en Assemblée, obéis au combat, soutenus par les dieux. Se reporter à la première partie de notre prologue. Pour en revenir cependant à l'attaque nocturne chez Homère, il faut tout de même remarquer que malgré qu'elle soit une forme honorable de combat peu de héros la pratiquent. En effet, la nécessité de posséder des talents comme ceux d'Ulysse les empêche de concevoir de telles opérations. Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, op. cit., p. 43. Comme le rappelle également Victor Davis Hanson au sujet de cette difficulté, les engagements de nuit se terminaient souvent dans le chaos et la déroute pour des résultats incertains. Voir Victor Davis Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre: la bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, op. cit., p. 62.

<sup>276</sup> Les autres troupes avaient été confiées à Parménion qui rejoignit le roi le lendemain. Il s'agissait des troupes lourdes, qui ne pouvaient efficacement être employées de manière optimale dans ces circonstances.

<sup>277</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 4, 3. Cet historien est notre seule source sur cette opération et la suivante, toujours d'après Ptolémée. Quinte-Curce mentionne quant à lui la conquête de la Cilicie, mais sans entrer dans des détails d'ordre tactique (III, 4-5) et idem pour Justin (XI, 11). Il n'est pas impossible que pour mener des opérations nocturnes aussi cruciales, le roi y allait en personne, car il se considérait comme le plus apte à les mener. De fait, il était de plus en plus expérimenté et confiant. Cela dit, comme selon les Éphémérides, tel que le rapporte Plutarque, il était aussi grand amateur de chasse : il avait donc certainement beaucoup de plaisir à mettre en déroute ses ennemis et à les poursuivre par sport.

Marchant de nuit, mais cette fois avec toute l'armée, il s'y rendra pour faire reposer l'armée et installer des avant-postes après s'être assuré qu'aucun ennemi n'y est revenu<sup>278</sup>. L'attention qu'il mettra à fabriquer ces avant-postes est révélatrice de l'importance stratégique du lieu. De même, le fait de n'approcher que de nuit des Portes montre bien, d'une part qu'il a acquis une totale maîtrise de ce type de mission de reconnaissance. Et, d'autre part que son exercice du commandement fondé sur les valeurs homériques de bravoure et d'intelligence rusée, les qualités du chasseur, du lion partant à travers la nuit sombre<sup>279</sup>, lui permet de les effectuer en toute impunité. Après tout, qu'à t'il à craindre de biches et de lapins<sup>280</sup> ?

Si la première mission aux Portes avait révélé que les hommes de Darius étaient des lâches, très loin de comprendre les vertus d'Ulysse et de Diomède, la deuxième avait donné à Alexandre un argument pour gonfler davantage le moral des ses troupes. Puisque le Grand Roi avait visiblement abandonné l'idée de garder les Portes de Cilicie alors que lui, Alexandre, osait prendre le risque de les attaquer de nuit, cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose : les Macédoniens vaincraient à Issos, ils sont les lions, les héros, alors que les Perses ont la lâcheté d'une proie en fuite<sup>281</sup>.

Après la victoire d'Issos, Alexandre concentra son attention sur le prochain objectif majeur, Tyr. Le siège fut très long et difficile. Pendant près de sept mois, les opérations terrestres, navales, et même les deux simultanément, se succédèrent. À la fin, le moral des troupes était affaibli par les rigueurs d'une telle entreprise. Pourtant, le moment de l'attaque

---

<sup>278</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 8, 1. La présence des troupes lourdes pourrait cette fois révéler qu'Alexandre s'attendait bien à ne trouver aucun ennemi à affronter. Qui plus est, il ne s'agissait plus véritablement de passer les Portes, mais de les sécuriser.

<sup>279</sup> *Illiade*, X, 298-300

<sup>280</sup> Cette comparaison animale chez Homère que nous avons déjà mentionnée s'applique très bien ici vu la réaction des gardes.

<sup>281</sup> Cet argument de la supériorité macédonienne est à mettre en parallèle avec les promesses d'Alexandre durant son discours d'Issos d'atteindre un jour une gloire comparable à celle d'Héraclès et Dionysos.

finale vint, provoqué par une ruse d'Alexandre. C'est là que le roi, confiant en ses aptitudes martiales et en ses guerriers, réalisa un exploit digne des héros d'Homère.

Escaladant le rempart Sud, par une tour de bois, le roi se retrouve momentanément seul en haut à son sommet. Pourtant, il ne craint pas les Tyriens pourtant en large supériorité numérique par rapport à lui et aux quelques troupes qui sont sur ses arrières. Là, il commence à défaire les ennemis qui viennent à lui avec une détermination et un talent qui inspire tous les soldats présents. Et chacun le reconnaissait parmi les combattants<sup>282</sup>. Usant de sa lance, de son épée et de son bouclier avec une étonnante dextérité, il précipite en bas des murailles plusieurs Tyriens. L'assaut est une réussite, et quand à Alexandre, il est parvenu à lui seul, par le spectacle de ses prouesses, à démoraliser un ennemi cerné et déjà épuisé.<sup>283</sup>

Au-delà de l'inspiration homérique d'un tel courage et de l'effet du spectacle de la participation personnelle du roi dans un combat aussi périlleux, il y avait aussi l'idée qu'il tentait d'imiter les prouesses d'Héraclès<sup>284</sup>. Cela dit, que ce soit chez Homère ou dans les Tragiques, tous les héros partageaient ce trait commun de combattants en première ligne<sup>285</sup> et

---

<sup>282</sup> Chez Homère aussi, la particularité des héros est d'être reconnus pendant les combats, premièrement à cause de leur apparence, de leur posture, de l'éclat de leurs armes, ensuite parce que leurs talents suscitent l'admiration et la crainte. Qui plus est, la participation régulière d'Alexandre aux attaques contre Tyr l'avait sans doute fait remarquer, ce qui faisait de lui une cible particulièrement prisée par les défenseurs lors de l'assaut final.

<sup>283</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 46, 2 et Quinte-Curce, IV, 4, 10-11. Diodore et Quinte-Curce ont semble-t-il la même source, c'est-à-dire Clitarque. Cela explique que leurs descriptions soient très proches. Nous avons chez Diodore un Alexandre qui est seul (μόνος) contre ses ennemis, ne les craint pas (οὔτε τὴν τῶν Τυρίων δεινότητα καταπλαγείς), ni ne craint pour sa Fortune (οὔτε τὸν ἀπὸ τῆς τύχης φόβον εὐλαβηθεῖς). Dans le récit de Quinte-Curce, nous retrouvons le courage d'Alexandre (ingenti animo) malgré le grand danger (periculo maiore), l'attention qu'il suscite (Et digna prorsus spectaculo edidit) et ses exploits guerriers (multos e muris propugnantes hasta transfixit, quosdam etiam comminus gladio clipeoque impulsos praecipitavit). Ce passage montre bien chez le roi son désir de montrer l'exemple. Ce sens du théâtral était un élément central de sa domination morale sur ses guerriers, le poussant à se comporter de manière héroïque et avec une émotion authentique. Cela était conforme à la tradition du commandement grec et macédonien, de même qu'à la propagande panhellénique d'Alexandre. Voir Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*, London ; New York, Routledge, 1996, p. 188.

<sup>284</sup> Bien entendu, le nom d'Héraclès était important lors du siège à cause de son importance pour Tyr, du songe du roi, de la présence du temple dans la ville et des sacrifices que le roi effectua après l'avoir capturée, pourtant rien ne vient confirmer qu'il tenta d'imiter au combat ce héros. Dans les Tragiques, la description du commandant idéal et héroïque est identique à celle d'Alexandre à Tyr. En effet, l'habitude de se lancer au combat au détriment de sa propre sécurité et à éclipser totalement les soldats par le spectacle de la bravoure et du talent est un comportement purement héroïque. Il vise à stimuler chez le guerrier son imagination et ses sens, lui donnant une image de son chef fondée sur un *muthos*, lequel devient une représentation mentale habituelle et capable de se renouveler. Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, *op. cit.*, p. 98 sqq.

<sup>285</sup> Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, *op. cit.*, p. 38.

aux facultés martiales hors du commun : ce sont ces dernières qui les protégeaient malgré les risques encourus et qui motivaient les autres guerriers à faire de même. Dans l'*Illiade*, le comportement d'Hector au chant XIII était un parfait exemple de ce qu'Alexandre exigeait de lui-même. Le roi Hector, en effet, était parti se battre là où la bataille était au plus fort. Ayant progressé le long des lignes ennemies à la recherche de faiblesses chez les Achéens et réfléchi aux opportunités qui pourraient se présenter<sup>286</sup>, son commandement visait autant à préserver ses soldats par l'attaque d'un point faible que de montrer l'exemple en se lançant le premier à l'assaut de cet objectif désigné<sup>287</sup>.

Telles avaient été à Tyr les intentions d'Alexandre. Et le résultat escompté fut atteint, la ville fut prise très rapidement, même si, pour autant, les dispositions et attaques régulières effectuées par les Macédoniens depuis des mois avaient créée cette opportunité. Telle était la nature d'un commandement fondé sur l'*Illiade* : les chefs ne faisaient qu'un avec les troupes, leurs actes de bravoure étaient communicatifs.

Le comportement d'Alexandre à Tyr se reproduisit à Gaza, puisque bien que moins long, ce siège fut difficile à mener à cause de l'ardeur des défenseurs, menés par l'eunuque Bétis. Toutefois, le roi témoigna en plus de sa bravoure une endurance toute autant digne d'éloges.

En effet, alors qu'il conduit en tête la première ligne vers l'ennemi, une pierre le blesse à la jambe. La blessure est assez grave. Il avait déjà été blessé récemment, mais ce nouveau handicap l'oblige à s'appuyer sur une arme pendant qu'il continue le combat. Malgré les risques qu'une charge ennemie oblige les Macédoniens à reculer sans que le roi ne puisse les

---

<sup>286</sup> *Illiade*, XIII, 800-810.

<sup>287</sup> Cette logique est aussi celle qui guidera Alexandre dans sa charge décisive, mais périlleuse à Gaugamèles. Elle consistait à favoriser une confiance maximale chez les troupes par le constat que leur chef lui-même s'attribuait un rôle plus difficile qu'eux (celui de stratège et de combattant de première ligne simultanément). Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, op. cit., p. 132.

suivre, tous continuent courageusement leur assaut aux côtés d'Alexandre. Quant à lui, bien loin d'être diminué par ses deux blessures, il se laisse guider par sa colère plutôt que par la crainte<sup>288</sup>. Grâce à leur endurance et leur bravoure les Macédoniens ne tardent pas à s'emparer de Gaza.

L'attitude d'Alexandre avait été encore été exemplaire, plus encore, il témoignait tout à fait de sa stratégie contre Gaza : ne pas relâcher la pression, mais l'intensifier quoi qu'il arrive<sup>289</sup>. Ses blessures, il les avait exposées tels des trophées. Le rapprochement avec l'*Iliade*, qu'il avait commencé à opérer dès son débarquement en Troade, s'exprimait autant par des actions spectaculaires que par une profonde adhésion aux vertus des héros d'Homère<sup>290</sup>. Comme Achille, il avait embrassé l'idée de mourir au combat. Ses soldats le savaient. Et doublement motivés à l'idée d'éviter cela autant que par leur volonté d'être témoins et combattants aux côtés d'un guerrier si admirable, ils acceptaient naturellement de prendre tous les risques<sup>291</sup>.

Mais le récit de l'*Iliade* était plus qu'un guide, il le vivait réellement au quotidien. Cela, il aurait très bientôt l'occasion de le démontrer pendant son voyage vers l'Égypte et Siwah.

---

<sup>288</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 6, 24. Le thème de la colère d'Alexandre est très développé chez Quinte-Curce, presque toujours dans le but de montrer à quel point ses passions sont fortes et peuvent être amenées à influencer ces actions : l'épisode du meurtre de Cleitos, mais surtout le supplice infligé à Bétis en sont des exemples éloquentes. En la présente circonstance, cette colère lui est néanmoins bénéfique puisqu'elle le pousse à prendre davantage de risques, lesquels s'avèreront finalement payants. L'influence de Clitarque se fait autant sentir dans ce passage que lors de l'assaut d'Aornos, mais le rôle de Quinte-Curce lui-même n'est pas à exclure dans le but d'une démonstration morale. Voir François Ripoll, "La prise du rocher d'Aornos chez Quinte-Curce (VIII, 11): déformation historique, transposition épique, démonstration morale." art. cit., p. 14.

<sup>289</sup> Nous aborderons la tactique des assauts continuels dans la seconde partie de cette étude au chapitre IV, 1.

<sup>290</sup> Le but de l'éducation philosophique d'Alexandre était de faire des valeurs homériques une seconde nature chez lui, bien plus que n'importe quel aristocrate macédonien. C'est pourquoi on peut considérer Achille et ses nombreuses qualités comme plus qu'un idéal pour Alexandre, mais un véritable moule. Voir, à propos des qualités éducatives du modèle d'Achille, l'ouvrage de K. King, *Achilles: Paradigms of the War Hero from Homer to the Middle Ages*, Oxford: Oxford University Press, 1987.

<sup>291</sup> Bien que ce concept ne soit théoriquement réservé qu'aux seuls aristoi, il servait aussi nécessairement de fondement à la relation entre le chef et les subordonnés. C'est en tout cas ce que Xénophon exposait dans la *Cyropédie* (I, 5, 24). Quant à l'avis d'Aristote sur la question, nous l'avons exposé dans la première partie de notre prologue.

## 1.4 De la route de l'Égypte à la bataille de Gaugamèles (automne 332 - octobre 331).

Sur ce chemin, donc, on apporte à Alexandre une cassette provenant des bagages personnels de Darius. Elle avait été considérée par ses guerriers comme la plus précieuse parmi les objets pillés. C'est alors que le roi interroge ses proches *hétairoi* pour savoir ce qu'ils y renfermeraient. Personne ne pense à y mettre l'*Iliade*, sauf lui<sup>292</sup>. Est-ce parce qu'il est le seul à avoir emporté Homère comme compagnon ou à songer continuellement à la manière dont réagirait un de ses héros<sup>293</sup>?

Il n'expliqua pas son choix, qui était en lui-même suffisamment explicite.

Mais les enseignements que l'on trouvait chez Homère, et qu'il s'agissait de savoir reconnaître et appliquer, étaient bien plus vastes et pratiques, d'après Alexandre, qu'il ne pouvait sembler. La fondation d'Alexandrie sera très bientôt d'ailleurs pour lui une occasion de le démontrer.

Après avoir constaté les avantages topographiques offerts par la présence de l'île de Pharos, il décide de l'emplacement de la ville. Puis, il rappelle qu'Homère, dont il loue le savoir en toutes choses, était aussi un très habile architecte<sup>294</sup>. En effet, le récit de l'attaque du camp des Achéens est un véritable guide de poliorcétique.

---

<sup>292</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 26, 2. Cette anecdote provient également d'Onésicrite, parmi d'autres que Plutarque ne cite pas. Ces deux anecdotes relatives à l'amour d'Alexandre pour l'*Iliade* (pour la première se reporter au début du chapitre II de cette étude) prennent tout leur sens à ce moment de la campagne, où le roi a déjà eu l'occasion de faire ses preuves en tant qu'émule des héros de l'*Iliade* et surtout d'Achille.

<sup>293</sup> Sa passion pour Homère et les œuvres mettant en scène les héros et leurs exploits était de notoriété publique. La présence des *hétairoi* réunis en Assemblée sur le modèle de celle des Achéens était peut-être déjà en elle constituer une image familière en faveur d'une propagande homérique. Voir Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, *op. cit.*, 2012, p. 66. Quant à l'importance de la place que tient l'*Iliade* pour Alexandre, mise en valeur dans ce passage, elle tient surtout à rappeler que son ascendance achilléenne et son choix de vie sont une préoccupation de tous les instants.

<sup>294</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 26, 7. Plutarque rapporte ce récit sur les origines de la fondation d'Alexandrie sur les dires des alexandrins se fondant eux même sur un certain Héraclide dont on ne connaît pas véritablement l'identité. Il pourrait s'agir du philosophe Héraclide de Lembos. Le plus important dans ce passage est la qualification d'Homère comme architecte (ἀρχιτέκτων). Cela révèle en effet qu'Alexandre s'inspira des enseignements poliorcétiques d'Homère pour trouver l'emplacement idéal pour protéger et faire prospérer la ville à l'avenir. Mais l'intérêt prioritaire était de la défendre effacement pour pouvoir conserver l'emprise macédonienne sur le grenier l'Égypte et compléter la conquête des côtes orientales de Méditerranée. Mais si



Au chant XII de l'*Illiade*, en décrivant les défenses du camp, leurs faiblesses, mais aussi les difficultés pour les Troyens d'utiliser leurs propres avantages tactiques à cause de la nature du terrain, Homère souhaitait montrer que la terre elle-même devient une arme de guerre pour celui qui prend en compte ses caractéristiques<sup>295</sup>. Puisque les Troyens parvinrent à s'emparer du camp par un assaut multilatéral, en dépit des dispositifs construits par les défenseurs, l'enseignement tiré de ce siège était qu'on ne peut défendre efficacement une position terrestre que s'il on parvient à ne pas être contourné ou encerclé<sup>296</sup>. C'était d'ailleurs ce qui avait conféré à Tyr sa grande résistance face aux Macédoniens. Puisqu'on ne pouvait accéder par voie de terre à la citadelle que de face, les Tyriens avaient fondé leur défense sur une résistance maximale de ce côté-là<sup>297</sup>. Quant aux attaques navales d'Alexandre, elles étaient contrées non seulement par les Tyriens, mais aussi par la houle. Tel était le cas aussi à Pharos dans l'*Odyssée*<sup>298</sup>, ce qu'Alexandre a dû remarquer en la visitant, inspiré par un songe le faisant rencontrer un vieillard lui citant deux vers de l'*Odyssée*<sup>299</sup>.

---

Alexandre a bien à cette occasion invoqué la compétence d'Homère, ce fut surtout pour rassurer et donner davantage de bravoure à ceux qui s'y installeraient : confiants en les compétences du roi, élève d'Homère, ils pourraient se concentrer sur la fondation de la ville sans être ralenti ou distraits par la crainte d'une destruction de celle-ci une fois qu'elle serait achevée. En défense comme en attaque, il s'agissait pour Alexandre de savoir inspirer et motiver, sur le modèle des deux Ajax au chant XII de l'*Illiade* (264-280).

<sup>295</sup> Cf. la description du terrain au chant XII de l'*Illiade* (60-79). Chaque détail compte et devient une arme de guerre chez Homère, car tout rocher peut ralentir l'ennemi, l'écraser, toute crevasse peut le faire hésiter, le dissuader. Il appartient au stratège avisé de connaître le terrain et de penser avant tout au bien être physique et mental de ses soldats. Quant à la remarque d'Hector à Polydamas (230-250), elle ne fait que souligner l'opposition qui peut naître éventuellement dans l'esprit du commandant entre sa tempérance et sa bravoure. L'enseignement homérique que l'on pourrait éventuellement tirer de cet échange contradictoire entre Polydamas et Hector est la suivant : une action n'est brave que si elle est mesurée, une décision n'est mesurée que s'il on possède la bravoure de l'accomplir. Nous en revenons à la notion philosophique d'*andreia* de la première partie de notre prologue.

<sup>296</sup> L'exemple du contournement des Thermopyles pendant l'invasion de Xerxès témoigne aussi très bien de cet état de fait (Hérodote, VII, 213-219).

<sup>297</sup> De fait, ne se sentant pas pris au piège dans leur cité, ils purent soutenir l'assaut jusqu'au bout tout en gardant espoir que les Macédoniens se décourageraient avant eux. En cela, on peut concevoir que les particularités topographiques de Tyr ont contribué à donner à Alexandre une compréhension plus pratique de l'enseignement homérique : s'il avait bien appris à assiéger, il saurait maintenant aussi bien se défendre.

<sup>298</sup> *Odyssée*, IV, 353-355.

<sup>299</sup> Qui n'est rapporté que par Plutarque (26, 5). Xénophon avait lui-même fait remarque que l'utilisation des présages pouvait rendre obéissant et dociles les subordonnés (*Hipparque*, VI, 6). Que l'histoire de ce songe soit réelle ou qu'il s'agisse d'une invention postérieure à la venue du Conquérant, force est de constater *post eventum* que la situation d'Alexandrie à l'époque de Plutarque (et par extension, peut-être aussi de sa source Héraclide) fut un bon moyen pour l'historien béotien de rappeler l'origine éminemment grecque (et homérique) de la cité. Telle était d'ailleurs le sens de son œuvre telle qu'il la décrit dans sa préface (*Alex.*, 1, 2-3)

La conquête de l'Égypte, tout comme la visite de Siwah marquèrent une pause dans la poursuite de Darius. Mais lorsque les Macédoniens prirent la direction de l'Est, ce fut avec la ferme intention de vaincre définitivement cet ennemi. Les précautions des Perses avaient cette fois un seul et unique but : encercler puis écraser brutalement l'ennemi sous le poids du nombre. Un défi idéal pour un guerrier admirateur d'Homère.

La bataille de Gaugamèles fut très périlleuse pour Alexandre. La supériorité numérique de l'ennemi, ses chars à faux, la rapidité des cavaliers scythes, tout concourait en apparence à une défaite par épuisement des Macédoniens. Pourtant, une audacieuse initiative du roi lui permit de tourner la situation de l'ennemi à son avantage.

Plaine d'Arbèles, la bataille a débuté depuis déjà quelques temps. Alexandre sent qu'il est temps d'exploiter la faille du dispositif ennemi. La victoire l'appelle.

Il se prépare à attaquer.

Cependant, il sait que l'attaque de son camp par les cavaliers de Mazée et plus généralement la vue de la masse de soldats ennemis entre lui et le Grand Roi ont eu un effet néfaste sur le moral des troupes. C'est pourquoi, il entreprend de gonfler la fierté des Thessaliens et des Grecs présents par de belles paroles. De leur côté, ces derniers répondent très favorablement<sup>300</sup>. C'est alors que, dans le même esprit que son discours, Alexandre fait passer sa lance dans la main gauche et demande avec la droite l'aide des dieux. Solennellement, il leur demande, en tant que descendant de Zeus, de les protéger durant leur

---

<sup>300</sup> Alexandre revint aux arguments panhelléniques qu'il s'était appliqué à développer au début de la campagne, pour des raisons plus politiques et stratégiques. En effet, les guerriers thessaliens pouvaient se vanter d'être de la même patrie qu'Achille, et les Grecs envoyés par les cités de Ligue pouvaient trouver là une occasion unique de gagner une renommée de nature homérique. Cependant, le roi était méfiant vis-à-vis de ces troupes grecques autant que des alliés et des mercenaires, car leur fidélité lui semblait incertaine et ce, en dépit même du caractère panhellénique de cette campagne de représailles. Voir Pierre Briant, *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne*, Université de Franche-Comté, 1973, p. 31.

assaut<sup>301</sup>. Aristandre le devin quant à lui appuie les paroles du roi en leur montrant un aigle et en interprétant ce signe comme favorable au succès de l'attaque<sup>302</sup>. À la vue de l'audace et de la bravoure du roi, ils regagnent du moral<sup>303</sup>. Puis, ils s'élancent tous dans une charge terrible contre Darius, qui, s'étant tout de même préparé à absorber le choc, n'y parvient pas<sup>304</sup>. Témoin de la destruction causée par cette charge héroïque d'Alexandre, le Perse perd toute combativité et s'enfuit à nouveau.

Ce comportement chez Alexandre, couplé avec son discours et illustré par le présage s'inscrivait parfaitement dans sa conception du commandement homérique<sup>305</sup>. Commander n'était pas seulement trouver le point faible ennemi, il s'agissait surtout de posséder la bravoure nécessaire pour que la tactique réussisse<sup>306</sup>. Connaissant très bien la valeur des hommes entourant Darius pour les avoir déjà affrontés à Issos, Alexandre se devait de faire en sorte que les troupes qui l'accompagneraient durant la charge soient non seulement motivées, mais aussi inspirées. Et il lui revenait de les conduire à cet état d'esprit : une

---

<sup>301</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 33, 1. Plutarque se fonde ici sur Callisthène. Il est le seul à rapporter ce passage bien que le récit de la charge finale de Gaugamèles soit présent aussi chez Diodore (XVII, 60, 1) et Arrien (III, 14, 3). Quinte-Curce quant à lui mentionne uniquement le présage et la charge en elle-même (IV, 15, 24-28). Justin est de son côté aussi succinct que d'habitude (XI, 14). Le récit de cette charge correspond bien aux intentions de l'Olynthien qui souhaitait impressionner l'opinion publique grecque. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.: A Historical Biography*, Berkeley: University of California Press, 1991, p. 162 sq. Quant à l'influence en elle-même de Callisthène sur le récit, elle était peut-être plus qu'une simple source, mais un point de départ à la volonté de préserver et transmettre des faits authentiques, il n'est pas nécessaire d'y voir une transformation systémique de ces faits à l'avantage du roi. Voir William Kelly Prentice, "Callisthenes, the Original Historian of Alexander." *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 54 (1923): 74-85, p. 84 sq. et Georges Radet, "Les Éphémérides de l'Expédition d'Alexandre." *Revue des Études Anciennes* 35, no. 1 (1933): 57-62, p. 58. Pour Sainte-Croix, la description de cette charge de Gaugamèles s'inspire bien du modèle d'Achille. Quant au présage, il représenterait la protection de Zeus. Son avis général est que le caractère épique de cette bataille et les détails ne sont que des inventions de Plutarque pour imiter le chant XVII de l'Iliade. Il juge aussi que la source de Quinte-Curce et celle de Plutarque est la même, c'est-à-dire Clitarque, et non Callisthène. Enfin, la description de Quinte-Curce serait elle aussi brodée à partir de faits réels auxquels s'est ajoutée l'intention de donner à cette bataille un aspect épique au détriment de la réalité. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, p. 348 sq.

<sup>302</sup> Plutarque, *Alex.*, 33, 2.

<sup>303</sup> *Ibid.*, 33, 3

<sup>304</sup> *Ibid.*, 33, 5-8.

<sup>305</sup> Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire, op. cit.*, p. 134. Cette aptitude d'Alexandre à surmonter les situations périlleuses par des paroles et actes particulièrement braves étaient aussi souvent présents chez Quinte-Curce. Voir Olivier Battistini, et Marie-Claude Char, *La Guerre: Trois Tacticiens Grecs, Énée, Asclépiodote, Onasandre*, Paris: Nil, 1994, p. 75. De plus, la description d'Arrien de la formation serrée de la phalange semble modelée sur celle des guerriers de l'Iliade au chant IV, tradition que l'on retrouve aussi chez Diodore, Polybe et Quinte-Curce. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 307.

<sup>306</sup> C'était l'une des vertus du héros homérique. Voir Jon E. Lendon, *Soldats et fantômes: combattre pendant l'Antiquité*, Traduit par Guillaume Villeneuve, Paris: Tallandier, 2009, p. 43.

absence totale de doute renforcée par le sentiment de se trouver au cœur même de l'œuvre d'Homère<sup>307</sup>. Il ne s'agissait pas pour le roi d'imiter un héros en particulier pour parvenir à ce résultat, son attitude naturelle au combat et en dehors parvenait d'elle-même à ce résultat<sup>308</sup>.

### **1.5 Le pays des Uxiens et la poursuite de Bessos (printemps/été 331 – été 330/329).**

La victoire de Gaugamèles avait ouvert la voie à Alexandre vers Babylone, dont le gouverneur Mazée se rendit, puis vers Suse où Aboulitès fit de même. Maintenant, cap vers Persépolis, cœur du pouvoir achéménide. Mais un obstacle vint brutalement contrecarrer les plans du roi.

Arrivé à la limite de l'Empire perse, Alexandre se heurte à Ariobarzanès et les Uxiens. Forts de près de cinquante mille hommes dont moins d'un tiers de cavalerie, les Uxiens tiennent fermement le passage étroit, muni d'un rempart. Il s'agit de la seule issue. Les Macédoniens, sans se douter de l'embuscade qui les attend, s'avancent et subissent un terrible revers : les ennemis font dévaler des pierres sur leurs flancs, tuant de nombreux hommes. Aucune solution ne peut leur permettre d'éviter ces rochers, ils ne peuvent franchir la gorge. C'est alors qu'Alexandre, informé par un captif de l'existence d'une route permettant de les contourner, entreprend une tactique par laquelle il s'était déjà illustré. Que ce soient les Taulanties, les défenseurs de Myndos et même les gardes des Portes de Cilicie, aucun de ces

---

<sup>307</sup> La guerre de Troie peut être vue comme un cas concret qu'Alexandre a étudié comme point de départ et à partir duquel il a construit ses propres stratégies et tactiques. Voir O. Battistini, "Caractère d'Alexandre." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 484. Quant au sentiment qui pouvait animer les guerriers d'Alexandre dans sa charge, quelles que fussent leurs patries, il est à rapprocher de celui d'Ajax et Ménélas au chant XVII de l'*Illiade*. Affrontant la charge des Troyens et la menace qu'Hector fait peser sur leur existence, les deux guerriers font le choix de la mort pour la gloire. Voir Olivier Battistini, *Alexandre le Grand*, op. cit., p. 188 sq.

<sup>308</sup> La présentation de Quinte-Curce, Arrien et Justin avait déjà mis à Issos et avant la bataille de Gaugamèles un discours rappelant ceux de l'*Illiade* (IV, 223–421) dans le but de présenter Alexandre comme un général homérique. Pour ces historiens, il s'agissait d'appuyer ce caractère paradigmatique chez le Conquérant avant même la bataille pour bien montrer les similitudes entre lui et les héros de l'*Illiade* et d'autres modèles tels que Cyrus ou encore Xénophon. Voir J. C. Iglesias-Zoido, "The Pre-Battle Speeches of Alexander at Issus and Gaugamela." *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, no. 50 (2010): 215–41, p. 224 sq.

ennemis n'avait causé de tels dommages aux Macédoniens. Et jamais, semble t'il, ils furent aussi nombreux et organisés que les Uxiens<sup>309</sup>. Alexandre laisse donc son compagnon Cratère après avoir coordonné avec lui l'attaque du rempart et part de nuit avec principalement des troupes légères : les hypaspistes, les archers les plus légèrement armés et les Agrianes, ainsi que l'Escadron Royal des Compagnons plus une tétrarchie de cavalier en appui et le bataillon de Perdicas<sup>310</sup>. Contrairement aux opérations précédentes, Alexandre a prévu que des unités lourdes se joignent au dispositif. En effet, il n'est pas question de simplement mettre en déroute l'ennemi, mais bien de le combattre afin de laisser du temps à Cratère pour détruire le rempart. Le roi et ses troupes partent dans la nuit, défont les gardes autour et sur les arrières du camp des Uxiens auquel ils parviennent<sup>311</sup>. Puis ils attaquent à l'aube. Cratère, au même moment, donne l'assaut du rempart, Ariobarzanès est cerné, les Uxiens prennent la fuite<sup>312</sup>, la voie vers Persépolis s'ouvre enfin.

Cette nouvelle attaque nocturne, couronnée de succès, s'ajoute au palmarès d'Alexandre dans ce type d'opérations. La nature très délicate du terrain qu'il a eu à affronter pendant le contournement rappelle encore une fois l'importance de la chasse et du chant X de l'*Iliade*. Seule la confiance et l'intelligence, la perception excellente des obstacles, l'astuce nécessaire pour les contourner et surtout l'anticipation de la réaction ennemie<sup>313</sup>. En effet, la réussite de

---

<sup>309</sup> Hormis peut-être les Tyriens, dont l'ingéniosité et la pugnacité ont obligé Alexandre à puiser largement dans les ressources de ses troupes en terme de moral et d'endurance physique. En l'occurrence c'est la position avantageuse des Uxiens qui leur confère l'avantage tactique et non réellement leur rempart. Cela explique le choix d'opérer une mission nocturne malgré la difficulté de la route en pleine obscurité.

<sup>310</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 18, 5. Cf. Diodore, XVII, 67, 4-5 et Quinte-Curce, V, 3, 4-11. Cette opération nocturne n'est rapportée en détails que par les trois sources suscités. La description d'Arrien est la plus précise même si les trois historiens ont des versions similaires. La nature exacte des troupes utilisées n'est présente que chez Arrien, Quinte-Curce ne fait mention que de quelques troupes légères (ce qui est tout de même cohérent avec les autres opérations nocturnes). Rappelons aussi que précédemment Alexandre avait déjà attaqué les villages des Uxiens en partant de nuit sur un chemin difficile, mais la majorité du chemin se fit de jour, et il ne s'en prit qu'à des villages dont les habitants s'enfuirent naturellement (Arrien, III, 17, 2-3).

<sup>311</sup> La facilité avec laquelle les postes de garde des Uxiens tombèrent avait révélé une absence totale de prévoyance ainsi que la méconnaissance de l'ennemi macédonien.

<sup>312</sup> Arrien, III, 18, 9 ; Diodore, XVII, 67, 5 et Quinte-Curce, V, 3, 11.

<sup>313</sup> Citons cet article de Pierre Briant qui détaille les manœuvres d'Alexandre et permet de mieux en cerner la complexité : Pierre Briant, "La campagne d'Alexandre contre les Ouxiens (début 330)." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 269, no. 1 (1982): 161-74.

l'attaque surprise tenait au fait que l'adversaire, en l'occurrence Ariobarzanès, ne s'attendait probablement pas à ce qu'Alexandre ait l'audace de se risquer à le contourner. Mais la nuit, l'inconnu, la peur et l'effort n'étaient pas les ennemis d'Alexandre, seulement des atouts que, comme Ulysse et Diomède, il avait appris à utiliser. Ses réussites précédentes étaient là pour en témoigner. Il n'était plus simplement fort de la connaissance de l'*Illiade*, ni de l'expérience acquise par la pratique de la chasse nocturne, il jouissait d'une réputation de prédateur et avait illustré l'enseignement d'Homère dans les différentes situations rencontrées. En ce sens, il était son continuateur autant que son élève.

Quelques temps plus tard, en Bactriane, pendant sa poursuite de Bessos, Alexandre eu encore une fois l'occasion de pratiquer son art en matière de chasse nocturne.

Épuisés par la poursuite, le roi et ses troupes continuent d'avancer malgré la difficulté de maintenir le ravitaillement. Quant à sa récente décision de mettre le feu aux bagages, elle libérait peut-être les soldats d'un poids superflu, mais rendait obligatoire une compensation en terme de victoire : il ne s'agissait pas de tout perdre en vain<sup>314</sup>. Puis, lorsque qu'il reçoit des correspondances l'informant de l'arrivée de Bessos, il se met à préparer en toute hâte la prochaine opération. Jugeant que Satibarzanès représenterait davantage une menace en cas d'attaque de Bessos, Alexandre choisit de ne pas se laisser submerger<sup>315</sup>, mais de passer à l'attaque. Il prend l'infanterie légère, c'est-à-dire théoriquement les archers, les Agrianes et les hypaspistes, ainsi que la cavalerie et mène une marche rapide toute la nuit dans le but de

---

<sup>314</sup> Ce choix stratégique était d'autant plus délicat que la dégradation des relations entre Alexandre et Parménion, soutenu par une partie de l'aristocratie macédonienne avait presque atteint son paroxysme. Bientôt, l'affaire de la conjuration des Pages viendra le confirmer. Il donc était crucial pour Alexandre à ce moment-là d'avoir le soutien de la base de l'armée malgré cette décision. Telle était la contrepartie de la discipline qui avait été instaurée sous Philippe: elle ne garantissait pas forcément une bravoure exemplaire chez les troupes à moins que le chef d'armée ne jouisse d'une réputation de conquérant invaincu, quels que soient les moyens. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, Paris: Fayard, 2002, p. 121.

<sup>315</sup> Cf. la fuite de Dolon qui n'anticipa aucunement le fait que ses poursuivants couperaient sa fuite, mais, se fondant sur sa propre crainte, pensait plutôt qu'ils resteraient ensemble et ne pourraient pas le rattraper.

fondre par surprise sur Satibarzanès<sup>316</sup>. Ce dernier en est informé et parvient de justesse à se réfugier à Bactres avec quelques troupes. Quant au reste de ses troupes, elles ne peuvent tenir la position visée par Alexandre et se répandent dans les montagnes des environs.

Ce fut encore une démonstration du talent du roi à prendre par surprise des ennemis et à provoquer chez eux une panique profitable. En effet, la précipitation de Satibarzanès l'ayant empêché de réunir davantage de troupes dans sa fuite, elle a aussi rendu impossible un ralliement ultérieur de ces dernières par Bessos. Mais ce sont surtout le moral des Macédoniens et leur discipline qui furent à la hauteur des attentes d'Alexandre. Si le roi, en effet, avait prouvé à maintes reprises son talent à motiver et guider ses guerriers durant les opérations nocturnes, jamais il n'avait eu autant de problèmes liés à l'épuisement des troupes et au découragement suite au sacrifice des butins<sup>317</sup>. Toutefois, cet épuisement avait été récompensé par la réussite totale des ennemis, par la satisfaction de les avoir effrayés au point que, finalement, il ne fut même pas la peine de se battre. Ce fut aussi la réaction de Dolon, rappelons-le, chez qui la fuite avait anéanti toute combativité<sup>318</sup>. Puis, son moral devenant de plus en plus affecté par la domination et l'autorité naturelle d'Ulysse et de Diomède, il finit par sombrer dans le désespoir le plus complet<sup>319</sup>. En agissant ainsi, Alexandre avait peut-être exigé de ses troupes bien plus que ce qu'elles étaient censées supporter en temps normal, mais à moyen-terme, ces sacrifices seraient vu comme extrêmement bénéfiques pour l'armée, car tous n'auraient plus à se soucier que d'autre chose que de Bessos.

---

<sup>316</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VI, 6, 21. Cf. Arrien, III, 25, 5-7. Chez Arrien il n'est pas question d'une marche nocturne, seulement d'une marche rapide dont l'effet fut d'effrayer Satibarzanès. Il est vrai que dans ces circonstances, la progression d'une partie de l'armée pouvait se faire de nuit, afin de rattraper Bessos. Peut-être qu'Arrien sous-entend qu'une partie de la marche s'est déroulée de nuit. Dans tous les cas, la nécessité absolue de réussir cette opération va plutôt dans le sens du sous-entendu que dans celui d'une invention de Quinte-Curce. Diodore de son côté avance que ce sont la grandeur et la renommée de l'armée d'Alexandre qui effraya Satibarzanès (XVII, 78, 2). Nous avons déjà vu que la réputation était utilisée comme une arme de guerre en particulier durant les opérations nocturnes afin d'effrayer l'ennemi sans avoir à combattre, le récit de Diodore ne semble pas sur ce point en contradiction avec celui de Quinte-Curce, mais il le complète plutôt.

<sup>317</sup> Preuve en est la création du bataillon des Indisciplinés d'une part et surtout du premier système de censure postale à l'intention des soldats. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C. A Historical Biography*, Berkeley: University of California Press, 1991, p. 347.

<sup>318</sup> *Iliade*, X, 375-379.

<sup>319</sup> *Ibid.*, 442-447 ; 455-457.

## 1.6 De Nysa à la bataille de l'Hydaspe (début 327 – printemps 326).

L'arrivée à Nysa fut encore une autre occasion pour Alexandre d'utiliser la surprise, la peur et le doute mêlés comme atouts, non à des fins tactiques, mais stratégiques<sup>320</sup>.

Ce thambos, donc, paralyse totalement les Nyséens<sup>321</sup>. Ils se jettent au sol et font silence. La crainte de voir leur ville rasée par l'envahisseur les avait conduits déjà à adopter une attitude soumise. Puis, leur rencontre avec ce roi à l'allure aussi effrayante qu'héroïque termine de les convaincre d'accepter totalement ses conditions. Une telle attitude agréée parfaitement Alexandre, chez qui le désir de cultiver son apparence héroïque au combat est ici parfaitement comblé sans même avoir à menacer, à sortir les armes. Et en effet, ajoutée à sa réputation d'implacable preneur de villes, il y a cette apparence qui est conforme à l'image héroïque telle que se la représentent les Nyséens et les Macédoniens<sup>322</sup>. C'est la même proximité entre leur conception du mythe, en particulier celui de Dionysos, qui convainc Acuphis d'évoquer le passage du dieu à Nysa pour tenter d'amadouer Alexandre.

L'évocation de Dionysos par Acuphis ne fût pas seulement le fait de leur effroi. Il s'agissait plutôt de faire plaisir au roi, de tisser des liens fondés sur un culte et des mythes communs pour qu'il les traite comme des alliés naturels. Cette mise en scène effrayante avait en fait le même objectif que les opérations nocturnes : saper le moral ennemi, gonfler celui de ses propres troupes. C'est bien ce qui arriva<sup>323</sup>. Les Nyséens permirent aux Macédoniens de

---

<sup>320</sup> Nous avons certes déjà raconté la réaction des ambassadeurs de Nysa au chapitre I, 1, 4 de notre étude. Il est question à présent de se concentrer uniquement sur l'intérêt stratégique du thambos et la mise en scène de l'image héroïque d'Alexandre pour pouvoir l'exploiter.

<sup>321</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 1, 4 : « θαμβῆσαι τε ἰδόντας τὴν ὄψιν καὶ πεσόντας ἐς γῆν ἐπὶ πολὺ σιγῆν ἔχειν ».

<sup>322</sup> Cette apparence héroïque était aussi renforcée par les histoires au sujet de la filiation divine d'Alexandre, qui lui donnèrent progressivement un attrait surnaturel, un argument favorable à la confiance que pouvaient lui accorder les peuples conquis. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand*, Bruxelles: Ed. Complexe, 1991, p. 220. La peur et le doute étaient mêlés à la confiance que lui ont accordée naturellement les Nyséens. Ces trois sentiments se renforçaient mutuellement à cause de la bienveillance du roi dont ils craignaient peut-être qu'elle ne cède la place à tout moment à une *mania* dionysiaque s'ils venaient à montrer d'éventuels signes de rébellion.

<sup>323</sup> Xénophon avait d'ailleurs exposé dans la *Cyropédie* cette stratégie consistant à utiliser la renommée pour inspirer la terreur et en même temps le charme (I, 1, 5). Il s'agit bien là d'une extension de la doctrine homérique de la guerre appliquée à la diplomatie et dont le but est de favoriser le bien-être des troupes. Cette idée que les



visiter leur site sacré, de célébrer Dionysos, de banqueter, et toutes les autres activités bacchiques habituelles. De leur côté, les Macédoniens purent regagner des forces, refaire leur moral, sans vraiment craindre une trahison de leurs hôtes<sup>324</sup>.

Ils pouvaient en effet se rappeler les conséquences de leur opération contre les Portes de Cilicie notamment. Lors de la seconde mission nocturne, alors qu'Alexandre avait emporté tout l'armée, pensant tomber à nouveau sur un poste de garde, ils ne trouvèrent rien : l'effroi qu'ils avaient provoqué la première fois avait dissuadé l'ennemi de revenir. Telle était l'utilisation de la peur dans l'enseignement homérique. Certes, Alexandre rencontra les ambassadeurs nyséens de jour. Ce ne fut pas la nuit qui les effraya, mais bien l'inconnu, le doute quant aux intentions du roi.

En ce qui concerne l'attention que ce dernier avait sans doute apporté à son apparence, elle ne fut pas sans rappeler celle d'Achille au chant XVIII de l'*Iliade*. L'arrivée du héros dans le combat, poussant son cri de guerre, provoqua à elle-seule une déroute chez l'ennemi<sup>325</sup>. Et c'est cette déroute qui permit aux Achéens de récupérer le corps de Patrocle<sup>326</sup>. Il y avait encore là un enseignement homérique fondamental, d'autant plus d'ailleurs qu'il permettait à Achille, enfin, de l'illustrer dans toute sa gloire : le spectacle de la crainte chez l'ennemi provoque une bravoure inversement égale chez les alliés. Tel fut bien ce qui se déroula lorsque Nysa se rendit. Et les Macédoniens, confiants en leur réputation de conquérants effrayants, seraient à l'avenir d'autant plus braves et enthousiastes dans les combats<sup>327</sup>.

---

traités de Xénophon et la *Cyropédie* en particulier étaient une mise en pratique d'une lecture philosophique de l'*Iliade* comme arme de guerre a été développée par Arthur Boucher. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, op. cit., pp. 28 et 69.

<sup>324</sup> Cette crainte était seulement celle d'Alexandre. Se reporter au chapitre I, 1, 4.

<sup>325</sup> *Iliade*, XVIII, 221-231.

<sup>326</sup> *Ibid.*, 232-239.

<sup>327</sup> Ils sauraient en effet que leur réputation seule, exploitée habilement par le roi, leur épargnerait des combats inutiles et épuisants qui se solderaient de toute façon par leur victoire.

Le stationnement de l'armée à Taxila pendant l'hiver fut aussi très bénéfique pour la suite de la campagne. Et ce nouvel élan de moral était bien nécessaire pour préparer les Macédoniens à une nouvelle opération nocturne, dans des conditions encore inédites.

Les Macédoniens arrivent sur l'Hydaspe. Le roi Indien Pôros refuse de se soumettre à Alexandre. Le combat est inévitable. Les conditions climatiques sont très défavorables à une attaque frontale, d'autant plus que Pôros a placé des troupes pour garder les passages les plus faciles à franchir. Alexandre, comme à son habitude, ne souhaite pas se soumettre aux dispositions ennemies. Il décide de surpasser la défense de Pôros en se lançant dans une opération de nuit. Prenant donc par une nuit orageuse l'infanterie et les meilleurs de ses cavaliers, il en conduit une partie à différents points de la rive et en entraîne une autre avec lui, dans une obscurité que n'auraient pas osé affronter Pôros, jusqu'à une petite île au milieu du fleuve<sup>328</sup>. Pendant ce temps-là, au camp, le reste des troupes commandées par Héphestion et Cratère servent de leurre<sup>329</sup>. La pluie et l'orage sont les alliés d'Alexandre. Il ne craint pas que les Indiens anticipent sa ruse, car lui seul est un maître de la guerre homérique. Acceptant le péril lié à une telle opération, le roi et les troupes choisies vont, silencieusement, embarquant sur des radeaux. À l'aube, ils sont parvenus à contourner les troupes ennemies et les attaquent soudainement par le flanc. Les Indiens plient bien vite<sup>330</sup>. Le fils de Pôros trouve la mort, incapable de se replier à cause de l'effet de surprise et de la nature du terrain. L'opération est un succès.

---

<sup>328</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 10, 3 ; Quinte-Curce, VIII, 13, 26 et Plutarque, *Alex.*, 60, 3. Diodore et Justin ne disent rien sur cette opération nocturne malgré son importance en termes d'ingéniosité et de préparatifs.

<sup>329</sup> Au sujet de l'origine de cette ruse de guerre, se reporter au chapitre V, 1, 5.

<sup>330</sup> L'erreur d'Alexandre lorsqu'il fit prendre la formation à la cavalerie sur la petite île montre en quoi les Macédoniens avançaient ici en terrain inconnu, sans aucun moyen de se situer précisément par rapport aux troupes du fils de Pôros. Là était le véritable péril, l'absence d'informations topographiques. C'est sans doute pour cela qu'Alexandre avait ordonné que les troupes placées près du fleuve et celles du camp exécutent une diversion. Dans l'Iliade, on remarque aussi cette complémentarité entre la prévoyance d'Ulysse et la vigueur de Diomède. Les deux héros représentaient en l'occurrence les deux vertus du général pour réussir une opération nocturne quelles que soient les circonstances et les difficultés rencontrées.

La réussite du plan d'Alexandre fut le résultat non seulement de son expérience largement démontrée en matière d'opérations nocturnes, mais aussi et surtout le fait d'une indéfectible bravoure de la part des Macédoniens. En effet, la traversée des bois dans l'obscurité, l'humidité, le débit des cours d'eau, sur un territoire pourtant connu et contrôlé par Pôros et ses troupes, était censée être d'une difficulté insurmontable<sup>331</sup>. Les Indiens, qui n'avaient même pas pris conscience qu'ils puissent être attaqués autrement que par un assaut frontal, révélèrent bien leur méconnaissance totale des enseignements d'Homère dans son chant X<sup>332</sup>. Qui plus est, la présence parmi eux de chars de combats munis chacun de six combattants aguerris montrait que même la leçon d'Homère au chant XII leur faisait aussi bien évidemment défaut. Ils avaient commis deux erreurs fondamentales. Premièrement, ils s'étaient comportés comme des proies, immobiles, passifs, sans se douter que les Macédoniens puissent se risquer à affronter la nuit et les éléments. Secondement, ils n'avaient pas considéré le terrain comme une arme de guerre, comptant uniquement sur la puissance de leurs chars. Au fond, ils ne s'étaient pas encore heurtés à une pensée de la guerre homérique, qui réunit ruse, anticipation et bravoure en vue d'un seul objectif : la victoire<sup>333</sup>. Et la défaite totale qu'Alexandre infligea ensuite à l'armée de Pôros avec ses éléphants de guerre, aussi impressionnants fussent-ils, vint confirmer l'issue de la première rencontre. À la guerre, aucun espoir n'est permis face à un disciple d'Homère.

---

<sup>331</sup> La motivation des Macédoniens durant cette opération et plus généralement pendant la campagne d'Inde tenait aussi à l'impact des mythes de Dionysos et d'Héraclès sur leur état psychologique. Cette notion de franchissement des limites humaines pour atteindre la gloire se retrouve autant chez Homère que dans les mythes indo-européens, notamment ceux d'Indra. Voir Georges Dumézil, *Heur et malheur du guerrier: aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*, Paris: Flammarion, 1996, p. 128 sqq.

<sup>332</sup> Cette dernière expérience significative en matière d'opération nocturne acheva de conforter les Macédoniens qu'ils étaient invincibles et qu'aucune audace ne leur était interdite tant que leur roi les guidait. Tel est le propre du héros dans le commandement homérique, en dehors même du concept de *kúdos*.

<sup>333</sup> La meilleure preuve de la supériorité de ces enseignements homérique est qu'Alexandre ne perdit pas de soldat pendant l'opération alors que Pôros y perdit son fils. Ce dernier était une véritable proie de choix pour Alexandre. Qui plus est, par la suite, il n'eût pas à douter de la loyauté de Pôros qui se savait vaincu d'avance ou au contraire bien plus puissant qu'avant avec un allié comme Alexandre. Cette victoire de l'Hydaspe allait entièrement dans le sens de la propagande royale, comme l'attestent les pièces représentant Alexandre coiffé du scalp éléphantin. Voir A. B. Bosworth, *Alexander and the East: The Tragedy of Triumph*, op. cit., p. 7 sq.

## 2. Le rôle du mythe et de la destinée.

Depuis son enfance, Alexandre avait été éduqué pour devenir un vainqueur. Son vif intérêt pour l'œuvre de Pindare en témoigne lorsqu'à Thèbes, il épargna sa demeure. L'enseignement d'Homère par Aristote avait été guidé par ce principe, qui est qu'un meneur d'hommes se doit d'être meilleur que ses hommes en chaque chose. De là découlent naturellement l'obéissance et non la servitude, l'admiration et non la crainte. Le soin que le roi apportait à son corps et à son esprit avait pour fondement l'aristeia d'Achille sans nul doute. Toutefois, dans les circonstances propres à ses expéditions, ce n'était pas seulement sa bravoure ou son aspiration à accomplir de grands exploits qui comptait réellement. Il était en effet le commandant en chef d'une armée à l'organisation complexe qui n'avait rien à voir avec celles des ères homérique ou hoplitique. Seulement, pour pouvoir vaincre, il fallait que les guerriers d'Alexandre soient disposés à agir selon ce modèle homérique, l'art de gérer le moral des soldats n'avait pas changé depuis la guerre de Troie. La victoire entraînait une dynamique qui leur permettait, dans l'affrontement suivant, de bénéficier de cette bravoure devant laquelle s'efface toute appréhension quant à l'échec potentiel de la tactique employée. Et le constat était bien là, Alexandre avait vaincu. Sa vie, bien que très brève fut celle d'un grand faiseur d'exploits<sup>334</sup>. Cette force qui l'animait et se transmettait aux soldats lui permit d'obtenir la victoire même dans des situations particulièrement délicates. Mais le plus grand talent d'Alexandre en termes de commandement était son aptitude à sentir ce dont avaient besoin les soldats pour porter leur bravoure initial à un degré que seul un héros est censé posséder. Ce talent était celui d'user de la force du mythe dans l'esprit des guerriers, qui,

---

<sup>334</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 23, 2. Ici, Plutarque compare indirectement Alexandre à Achille dans le but de montrer que les goûts du roi en matière d'activités physiques et cérébrales étaient le résultat d'une discipline stricte et quotidienne. Se fondant sur les *Éphémérides royales*, l'historien béotien a sans-doute cherché par cette formule à faire écho avec l'éducation du roi comme par l'anecdote de la cassette de Darius (voir introduction du chapitre II, 1).

transportés par leurs sentiments, leur ardeur, pouvaient accéder à l'idéal héroïque qui les animaient au plus profond d'eux-mêmes.

## **2.1 Les sièges de Tyr et de Gaza (hiver/été 332 – automne 332).**

Lorsque nous avons abordé le siège de Tyr, il n'avait été question que du comportement héroïque durant l'assaut final, peut-être inspiré d'Héraclès. Il nous faut maintenant considérer en quoi le modèle d'Héraclès aurait pu en la circonstance servir de catalyseur à la bravoure des Macédoniens et en particulier du roi. Retour donc à Tyr.

Le roi, ayant demandé à pénétrer dans Tyr avec son armée, se voit opposer un refus de la part des Tyriens. Ce n'était pas tant qu'ils lui refusaient de venir visiter le temple d'Héraclès, ils ne souhaitaient simplement pas que les Macédoniens prennent par la force leur cité une fois qu'ils seraient entrés. Ils n'étaient peut-être pas hostiles dès le début, mais leur position stratégique en Méditerranée obligeait Alexandre à s'en emparer, quel que soit le prix, car dans le cas contraire, il ne pourrait anéantir l'hégémonie maritime des Perses<sup>335</sup>. Alexandre, donc, reçoit une réponse qui ne l'agréa pas du tout. Mais que dire alors du sentiment de l'armée si le siège venait à se prolonger, laissant à Darius tout le temps nécessaire pour reconstituer son armée ? Alexandre doit convaincre. Il requiert la présence de ses Compagnons, qu'il réunit en assemblée, et leur adresse un discours circonstancié : tous les efforts consentis, toutes les victoires obtenues et encore à venir, tout cela serait réduit à néant s'ils entamaient la campagne d'Égypte sans s'être emparés au préalable de Tyr<sup>336</sup>. Qui plus est, il leur rappelle que la situation en Grèce ne leur permet pas d'ignorer quelque position stratégique que ce soit entre eux et leur voie de communication vers la Macédoine<sup>337</sup>. Il leur

---

<sup>335</sup> Telle était la stratégie d'Alexandre dès le début de sa campagne d'Asie. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman, op. cit.*, p. 111.

<sup>336</sup> Arrien, II, 17, 1.

<sup>337</sup> Ibid., II, 17 ; 2. La loyauté des Athéniens est en effet loin d'être assurée, car elle dépend principalement de la capacité des forces gréco-macédoniennes à conserver leur réputation d'armée imbattable depuis la victoire du

adresse ainsi la promesse qu'une victoire à Tyr sera un pas important dans le sens de l'anéantissement de la domination achéménide en Asie et évidemment en Europe<sup>338</sup>. Ces arguments de bon sens ne mettent pas longtemps à convaincre l'état-major. Ce qui en revanche serait plus dur à faire accepter à moyen et long-terme sont les difficultés liées à ce siège et le temps qu'il faudra nécessairement pour en venir à bout. Alexandre est maître en poliorcétique, en guerre nocturne, il sait utiliser le terrain, les éléments, la nuit et la peur contre ses ennemis. Et ce que lui dit maintenant la position très avantageuse de Tyr, qui est en plus bien décidée à se défendre, c'est que ses guerriers vont souffrir plus que jamais auparavant. Le lendemain, il leur révèle une information de la plus haute importance : la même nuit que son discours<sup>339</sup>, Héraclès lui est apparu en songe, en haut des remparts, l'appelant, l'invitant, l'accueillant amicalement à entrer dans Tyr. Le devin Aristandre de Telmessos interprète aussitôt cette vision comme la preuve que Tyr serait prise, mais au prix de grandes peines, car c'est effet dans la souffrance que le héros avait accompli ses travaux<sup>340</sup>. Et les travaux ne tardent pas à commencer : Alexandre décide de relier Tyr au continent par une jetée, à laquelle ses guerriers et lui-même mettent une telle ardeur que la construction progresse facilement<sup>341</sup>. Très vite cependant des complications liées au terrain et aux dispositions des défenseurs vont venir endiguer cet enthousiasme initial des Macédoniens, tel

---

Granique. Quant à Sparte, ils sont hostiles depuis le début à Alexandre et représentent un allié potentiel pour les Perses en Méditerranée.

<sup>338</sup> Arrien, II, 17 ; 3-4. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 193.

<sup>339</sup> Cette précision d'Arrien va peut-être dans le sens d'une volonté de montrer chez Alexandre un opportunisme en ce qui concerne la gestion du moral des soldats. Nous verrons que cela n'est pas faux, même cela n'empêche nullement que les sentiments liés à une évocation héroïque ou une vision puissent être sincères.

<sup>340</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 18, 1 ; Quinte-Curce, IV, 2, 17 et Plutarque, *Alex.*, 24, 5. Sur ces événements, nos trois sources rapportent les mêmes faits, avec cependant un peu plus de détails chez Arrien, dont la source principale Ptolémée aurait pu, tout autant que Callisthène ou Aristobule, le mentionner. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III*, Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1980, p. 239. Quinte-Curce quant à lui se montre plus explicite qu'Arrien dans les intentions qu'il prête à Alexandre lorsqu'il raconte son rêve. L'historien latin rappelle le talent d'Alexandre pour obtenir ce qu'il voulait de ses soldats. Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, London Studies in Classical Philology, Amsterdam: J.C. Gieben, 1980, p. 299. Chez Plutarque enfin, la durée du siège est précisée en même temps que l'épisode du songe, ce qui renforce l'idée que l'évocation d'Héraclès par le roi était bien justifiée, ou au moins qu'elle se justifiait *post eventum*.

<sup>341</sup> Arrien, II, 18, 2.

était le sens du songe d’Alexandre. Désormais, ils devraient tous garder à l’esprit la promesse d’Héraclès, non l’espoir d’une victoire, mais sa certitude.

Ce fut la première occasion pour Alexandre de mettre en avant sa relation privilégiée avec Héraclès. En dehors du culte qu’il lui rendit après avoir capturé Tyr, son attachement à ce modèle héroïque était plutôt un argument destiné à soutenir l’effort qu’une promesse de récompense semblable à celle d’Héraclès : c’était là le thème de la campagne d’Inde. Il est certain que l’importance du héros à Tyr avait été commode pour le roi. Il se trouvait en un lieu idéal où les valeurs véhiculées par Héraclès pouvaient être invoqués à juste titre. La mise en scène homérique du début de la campagne d’Asie avait cédé la place d’une certaine manière à un nouveau type de figure héroïque dans la propagande royale, plus localisée, surtout plus patriotique, donc susceptible d’inspirer davantage les soldats que le modèle d’Achille<sup>342</sup>. De plus, cette nature patriotique d’Héraclès était un parfait argument pour gonfler l’orgueil des troupes<sup>343</sup>, dans la mesure où le discours puis la vision d’Alexandre eurent lieu peu de temps après sa proclamation en tant que roi de l’Asie dans la lettre qu’il avait envoyé à Darius en réponse à sa première ambassade<sup>344</sup>. Cela ressemblait fort à de la propagande à l’intention de ses troupes<sup>345</sup>. Pourtant cette propagande héracléenne était loin d’être superficielle. Elle engageait le roi, descendant du héros, à suivre le modèle héroïque du *ponos* par excellence. Car telle était la réputation d’Héraclès dans ses mythes : un héros endurent dans l’effort, capable ainsi des plus grands exploits<sup>346</sup>. Les monnaies frappées sous

---

<sup>342</sup> Cela était peut-être voulu dès le début par Alexandre ou relevait simplement de son opportunisme. Voir Andrew Runni Anderson, “Heracles and His Successors: A Study of a Heroic Ideal and the Recurrence of a Heroic Type.” *Harvard Studies in Classical Philology* 39 (1928): 7–58, p. 14.

<sup>343</sup> En effet, la confiance des Macédoniens en Alexandre est d’autant plus grande alors qu’Héraclès est le plus illustre des héros de leur patrie, une figure qu’ils révèrent au plus haut point et qui les inspire. Voir Georges Radet, “Notes sur l’histoire d’Alexandre, V. Tyr, Delphes et l’Apollon de Gela.” *Revue des Études Anciennes* 28, no. 2 (1926): 113–20, p. 113.

<sup>344</sup> Arrien, II, 14, 4-9.

<sup>345</sup> Voir Edmund F. Bloedow, “Alexander’s Speech on the Eve of the Siege of Tyre.” *L’Antiquité Classique* 63, no. 1 (1994): 65–76, p. 75 sq.

<sup>346</sup> Voir Marcel Détiègne, “Héraclès, héros pythagoricien.” *Revue de l’histoire des religions* 158, no. 1 (1960): 19–53, p. 32.

Alexandre après le siège de Tyr témoignaient aussi de la mise en place de cette propagande fondée sur le modèle d'Héraclès et non plus sur celui d'Achille<sup>347</sup>. Alexandre ne s'adressait pas cependant qu'aux seuls Macédoniens, car Héraclès était aussi un héros panhellénique. L'évocation du héros pouvait motiver aussi bien les Grecs et autres alliés, comme le discours d'Issos a pu aussi en témoigner<sup>348</sup>. Enfin, si les épreuves promises par Aristandre furent bien à la hauteur des travaux d'Héraclès, ce n'est que sept mois après que la vision se concrétisa.

Afin de comprendre quel fut le lien entre la propagande héracléenne d'Alexandre et l'assaut final contre Tyr, il nous faut y revenir brièvement.

Le comportement d'Alexandre contre les défenseurs tyriens<sup>349</sup> fut certes fondé sur le modèle du commandement homérique, mais il y avait aussi en fond une volonté de prouver que sa propagande héracléenne reposait sur un véritable mérite et non une prétention dynastique, dont il n'était d'ailleurs pas le seul à pouvoir se prévaloir<sup>350</sup>. Les prouesses du roi étaient elles-aussi fondées sur son mérite. Puisque ses soldats avaient été à la hauteur du *ponos* d'Héraclès, il convenait maintenant qu'Alexandre lui aussi démontre à quel point ce héros était un modèle pour lui en s'y associant totalement par la mise en pratique spectaculaire, mais néanmoins authentiquement sincère de ses vertus. Telle était aussi la

---

<sup>347</sup> Il s'agit des monnaies frappées entre 330 et 320. Voir Lowell Edmunds, "The Religiosity of Alexander." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 12, no. 3 (September 13, 1971): 363–91, p. 375.

<sup>348</sup> Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand*, Paris: L'Artisan du livre, 1931, p. 97 sq. N'oublions pas non plus l'importance d'Héraclès pour Isocrate, qu'il propose comme modèle dans son premier *Philippe* (106-115). Isocrate, d'ailleurs comme Alexandre, se sert du modèle d'Héraclès pour inciter et convaincre, non les Macédoniens, mais bien Philippe. Il s'agissait pour lui de le pousser à accepter le commandement des troupes panhelléniques à l'appui de l'argument héracléen. L'Athénien proposait ainsi qu'en sa qualité de descendant d'Héraclès, Philippe prenne opportunément la tête d'une armée d'alliés grecs et de Macédoniens qui, inspirée par le modèle d'Héraclès, accepterait de faire front commun contre les Perses. De son côté, Philippe trouvait cette idée parfaitement intéressante et conforme à ses propres ambitions. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 46 sq.

<sup>349</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 46, 2 et Quinte-Curce, IV, 4, 10-11.

<sup>350</sup> Nous avons cité Ptolémée, dont la famille a des ancêtres communs avec celle d'Alexandre qui remonte aux Héraclides d'Argos. Mais il y a aussi Philippe Arrhidée, le propre frère d'Alexandre, chez qui il est particulièrement difficile de retrouver des vertus héracléennes puisqu'il resta en Macédoine.



raison de son attachement à Pindare, qui, comme Héraclès, était très lié à Thèbes<sup>351</sup>. Ce qui avait réellement été démontré à Tyr n'était pas la bravoure du roi, car tous les soldats en avaient déjà été témoins. Ce qu'Alexandre avait prouvé définitivement, c'était son talent à faire accoucher les signes du destin en sa faveur et qui plus est selon les mêmes formes que l'image du héros qui lui apportait son soutien<sup>352</sup>. Quelque part, à Tyr était déjà née l'idée qu'Alexandre était un autre Héraclès. Quant aux soldats, comment pouvaient-ils ne pas reconnaître cet état de fait ? Le roi leur avait promis des victoires, ils avaient défait les troupes satrapiques du Granique jusqu'à Issos, puis à Issos même il humilia Darius en personne. Il leur avait promis des conquêtes, ils étaient parvenus à remplir les objectifs de la Ligue de Corinthe, à satisfaire les aspirations panhelléniques en très peu de temps. Puis, invoquant l'aide divine d'Héraclès, il avait donné raison à toute la confiance qu'ils avaient placée en lui en le croyant. Alexandre était encore loin de l'apothéose à Tyr, certes, mais il avait par sa victoire fait un premier pas dans cette direction. Pourtant, là ne fut pas la seule occasion d'Alexandre de démontrer les origines héroïques de sa bravoure.

Le siège de Gaza montra aussi chez le Conquérant une propension à donner raison aux prédictions d'Aristandre. Et bien que nous ayons observé précédemment son attitude au combat, il est nécessaire désormais d'en évoquer une possible raison.

Lorsqu'Aristandre, en effet, interpréta un présage sur ordre du roi, il le mit en garde : il prendrait Gaza dans la journée, mais sa vie serait en danger s'il partait combattre en personne devant la ville<sup>353</sup>. Le roi, confiant dans ce présage puisqu'il lui promettait ce que les soldats et

---

<sup>351</sup> L'association héroïque chez Pindare permettait en effet de véhiculer des valeurs athlétiques et guerrières en fonction de l'attrait que suscitait un héros en particulier pour un individu, ce qui correspondait pour Alexandre à sa passion pour la victoire et les conquêtes. Voir J. Savinel, "Pindare." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 896.

<sup>352</sup> Héraclès avait eu un destin comparable à celui d'Achille, comme ce dernier le rappelle à Thétis (XVIII, 115-122).

<sup>353</sup> Arrien, II, 26, 4.

lui-même désiraient tous entendre, se tint loin de combat jusqu'à que les habitants de Gaza n'osent effectuer une sortie. Leur initiative promettait d'anéantir les machines de siège en les incendiant ou les renversant. Alexandre, se demandant comment la prédiction pourrait se réaliser si les Macédoniens perdaient leur principal atout. Faisant fi de la prédiction, ou au contraire, désirant la réaliser pleinement, il prit avec lui les hypaspistes et vint aider ses guerriers qui étaient le plus en difficulté. Son initiative fut une réussite. Et la prédiction se réalisa. Un projectile de baliste traversa sa cuirasse et son bouclier à l'épaule<sup>354</sup>. Ce fut là sa première blessure lors du siège. Quant à la seconde blessure, elle lui fut infligée alors que la première n'était pas encore remise, et il continua malgré tout à se battre avec une ardeur inspirante<sup>355</sup>. L'intervention du roi lorsque les siens reculèrent lui permit de donner une nouvelle fois une dimension héroïque à son commandement. Pourtant, aucun dieu ou héros gréco-macédonien n'avait une importance capitale en ce lieu, contrairement à Héraclès pour les Tyriens. Sa prise de risque n'était pas liée à la promesse d'un héros, mais à celle qu'il s'était faite à lui-même et que chaque guerrier de son armée connaissait : il avait fait le choix de la gloire, au prix d'une vie brève si tel était son destin. Ce choix était le même qu'Achille. Le héros thessalien avait en effet à de nombreuses reprises rappelé la voie qu'il lui appartenait de suivre pour accéder à une gloire immortelle<sup>356</sup>. L'accession d'Alexandre à une gloire semblable à celle d'Achille ne pouvait dès lors passer que par l'acceptation de sa mort, dans un premier temps. Puis, par rapport au siège de Gaza en lui-même, il s'agissait de ne pas être vaincu, car une défaite ici serait contre-productive dans le cadre de la propagande héroïque développée par le roi. Pour les soldats, enfin, le fait d'être sauvés dans leur retraite par le roi,

---

<sup>354</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 27, 1-2 et Plutarque, *Alex.*, 25, 4-5. Contrairement à Plutarque, Arrien détaille l'opération dans laquelle Alexandre réalisa la prédiction et plus généralement son comportement dans les combats devant Gaza.

<sup>355</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 6, 24 et se reporter aussi au chapitre II, 1, 3.

<sup>356</sup> Aux chants I et XVIII de l'*Illiade*, c'est sa mère Thétis qui rappelle ce choix (I, 352 ; XVIII, 96). Au chant XIX, c'est Xanthe, le cheval d'Achille qui à son maître son destin, telle que les dieux et le destin l'ont voulu (XIX, 409-410). Aux chants IX et XXII, c'est Achille lui-même s'en charge (IX, 414-415 ; XXII, 365-366). C'est au chant XXII cependant qu'Achille est le plus proche de l'accomplissement de son destin, car il constate la mort d'Hector et sait ce qu'elle signifie.

qui, semblable à Achille au chant XVIII<sup>357</sup>, permet de redresser une situation délicate, leur confère une motivation supplémentaire. Confiants dans le fait qu'Alexandre sera blessé s'il intervient autant que dans l'annonce de leur victoire par Aristandre, les hypaspistes se laissent mener. À ce moment-là, ils n'obéissent pas à leur roi mais, convaincus par la nature héroïque de ses actes et de ses paroles, ils font eux-mêmes un choix aussi profond que celui d'Achille<sup>358</sup>.

La mise en scène de son héroïsme n'était pas chez Alexandre uniquement perceptible dans ses choix tactiques et dans sa bravoure, elle pouvait aussi se retrouver dans ces décisions de nature politique et stratégique. La recherche d'un destin semblable à celui d'Achille était bien le seul aspect du héros qui pouvait servir de propagande dans le contexte de la campagne d'Asie : seul le choix de la belle mort, une notion aussi fondamentalement inscrite dans la pensée de la guerre grecque, pouvait servir de modèle à la stratégie de Philippe et d'Alexandre<sup>359</sup>.

## **2.2 Du refus d'Alexandre à la charge finale de Gaugamèles (automne 332 – été/automne 331).**

Les ambassades de Darius furent l'occasion pour Alexandre d'éclaircir une bonne fois pour toutes ses intentions quant à l'objectif de la campagne contre Darius. Pour des raisons stratégiques et politiques évidentes, Philippe n'avait jamais explicité ses ambitions une fois qu'il aurait mené à bien la sienne<sup>360</sup>. Seuls ses plus proches généraux étaient au courant de ce

---

<sup>357</sup> *Iliade*, XVIII, 221 κτλ.

<sup>358</sup> L'effet recherché par Alexandre était aussi efficace sur les Macédoniens que sur les alliés thessaliens et grecs comme le démontra sa harangue avant la charge décisive à Gaugamèles. La différence était que durant cette bataille, le roi n'était pas le seul à se mettre en danger, à accepter le péril en échange de la gloire, l'effort était partagé et réfléchi. Se reporter au chapitre II, 1, 4.

<sup>359</sup> Les blessures de Philippe témoignaient aussi de sa bravoure. Achille pour autant n'a jamais été un modèle pour lui à l'inverse d'Héraclès, qui l'était pour tout aristocrate macédonien pour des raisons de piété et de fierté patriotique.

<sup>360</sup> Philippe aussi était adepte de la dissimulation de ses intentions et fin diplomate. Ses objectifs initiaux ont cependant évolué, se sont adaptés en fonction des occasions qui se présentaient. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, *op. cit.*, p. 277.

qu'il adviendrait alors du statut vacant de maître de l'Asie. Pour Philippe, l'opinion des Grecs en matière de stratégie ne comptait pas, pas plus que celle d'Isocrate, seul le contrôle de la Ligue lui était nécessaire. Quant à l'opinion de ses soldats, la question ne se posait même pas puisqu'il avait construit cette armée dans ce seul objectif. Quand Alexandre fut acclamé roi des Macédoniens, prit le contrôle de la Ligue, entama la campagne programmée par son père et conquiert toutes les places stratégiques jusqu'à l'Égypte, il agissait encore en conformité avec l'idée que pouvaient se faire les Grecs, les Macédoniens et les Compagnons de la campagne telle qu'elle aurait été menée par Philippe<sup>361</sup>.

Seulement, lorsque les ambassadeurs de Darius vinrent une deuxième fois, Alexandre prit une décision qui engagea son destin et celui du monde qu'il représentait. La paix ne satisfaisait pas Alexandre. Aucune cession de territoire, aucune compensation financière ne pouvaient sustenter ses ambitions en matière de conquête. Qui plus est, sa stratégie jusque-là n'avait pas eu pour but de libérer ou de venger les Grecs pour l'invasion perse des guerres médiques, elle était plus pragmatique. Quant à Darius, il avait tout de suite renvoyé une autre ambassade encore plus avantageuse pour Alexandre<sup>362</sup>.

Parvenus jusqu'à Alexandre les messagers du Grand Roi énoncent les nouvelles conditions de la paix : il est question désormais de céder tout le territoire en deçà de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et de dix mille talents en guise de rançon pour sa famille capturée à Issos et la main de sa fille<sup>363</sup>. D'abord, il faut convaincre l'état-major, et surtout Parménion, le plus illustres des généraux de Philippe. Ce dernier, présent lors du conseil des Compagnons, est le seul à oser donner son avis en optant pour la paix. À cela, Alexandre

---

<sup>361</sup> Les différences entre la stratégie de Philippe et celle d'Alexandre dépendaient largement du contexte, très différent sous Alexandre, avec l'accession au pouvoir de Darius III et l'échec d'Attale et Parménion à établir une tête de pont en Asie pour une future invasion. Voir Eugene N. Borza, *Before Alexander: Constructing Early Macedonia*, Claremont, Calif.: Regina Books, 1999, p. 62.

<sup>362</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 54, 1-2 et Quinte-Curce, IV, 5, 7.

<sup>363</sup> Arrien, II, 25, 1.

rétorque qu'il est bien normal en effet d'accepter une paix si avantageuse et qu'en tant que Macédonien il accepterait tout de suite. Puis il expose un argumentaire opposé à cette idée, cherchant à démontrer que les propositions perses sont en fait indignes de ses propres valeurs et aspirations<sup>364</sup>. Finalement, il prend sa décision. Sans hésiter, donc, Alexandre répond que Darius ne peut donner ce qui n'est plus à lui, que par les lois de la guerre ces possessions sont déjà aux Macédoniens. En aucun cas le Grand Roi ne pourrait acheter les conquêtes légitimes d'Alexandre ni obtenir quoique ce soit autrement que par la soumission au vainqueur. Ces conditions se révèlent à nouveau inacceptables pour Darius, le représentant d'Ahura Mazda, le Grand Roi de toute l'Asie et de ses peuples. Cela, Alexandre le sait lorsqu'il donne sa réponse. Ce dont il a conscience aussi, et il s'agit bien du plus fondamental dans cette négociation, c'est que les risques d'une défaite vont radicalement augmenter lorsqu'il aura pénétré en plein territoire perse. La prochaine bataille sera la dernière pour l'un ou l'autre.

Ce refus d'Alexandre était bien dans la même logique que son attitude depuis le débarquement en Troade. Son imitation de Protésilas dès le début de la campagne lui avait permis d'initier une propagande le représentant comme héros des alliés grecs, des Thessaliens, c'est-à-dire des soldats non-macédoniens de son armée. Mais elle visait surtout les Macédoniens eux-mêmes par l'importance qu'il donna à Héraclès dès le siège de Tyr et à Siwah. Ses ambitions, sa stratégie, l'idée qu'il se faisait de son destin, tout était lié.

---

<sup>364</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 54, 5 ; Quinte-Curce, IV, 11, 14-15 ; Plutarque, *Alex.*, 29, 7-9 ; Arrien, II, 25, 3 et Justin, XI, 12, 3-5. L'abrégiateur de Trogue-Pompée est le seul néanmoins à ne pas faire allusion à la réplique célèbre d'Alexandre à Parménion. Cf. *Fragmentum Sabbaiticum*, 29, 5. De manière générale, dans les propos de Darius chez Quinte-Curce et Justin se retrouvent le mieux des arguments principaux de la propagande macédonienne, à savoir la grandeur d'âme du roi et sa tempérance, lesquels seront par la suite confirmés par Darius lorsqu'Alexandre le rattrapera et recevra de lui la mission de le venger de Bessos en tant que nouveau maître de l'Asie. Voir Pierre Briant, *Histoire de l'Empire Perse: De Cyrus à Alexandre*, Paris: Fayard, 1996, p. 856. Pour la chronologie des différentes ambassades chez Quinte-Curce notamment, voir Georges Radet, "La valeur historique de Quinte-Curce." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 68, no. 5 (1924): 356-65 ; p. 361 sq. Quant à l'allusion implicite à l'*Iliade* dans le refus de l'offre de Darius par Alexandre que nous allons nous efforcer de d'expliquer, elle est non seulement plausible, mais aussi probable. Voir Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*, University of California, 2017, p. 76 sq. Au sujet des ressemblances entre Achille et Alexandre, voir W. Ameling, « Alexander und Achilleus. Eine Bestandsaufnahme », in W. Will, et J. Heinrichs, (éds.), *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth, II*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 1988, p. 657-692.

L'opposition entre Alexandre et Parménion était idéale pour illustrer l'image que souhaitait donner de lui le Conquérant, une image volontairement proche de celle d'Achille<sup>365</sup>.

Le héros en effet, au chant IX, est considéré par Agamemnon comme un combattant exceptionnel sur lequel il faut compter pour obtenir la victoire contre les Troyens<sup>366</sup>, puis, il énumère les offres qu'il est prêt à lui soumettre en échange du rapt de Briséis<sup>367</sup>. Des richesses, des chevaux, des femmes (qu'il fait l'erreur de considérer comme identiques à Briséis), l'une de ses propres filles en noces, des villes et des terres. Tout cela sera à Achille s'il consent à accepter l'offre d'Agamemnon, à se soumettre à lui<sup>368</sup>. Pour être sûr que la délégation remplisse son rôle efficacement, le sage Nestor envoie comme guide Phénix, l'ancien instructeur et ami d'Achille, le grand Ajax et Ulysse pour négocier et deux hérauts pour les escorter<sup>369</sup>. Achille se montre dès le début courtois, ouvert au dialogue<sup>370</sup> jusqu'à que les offres d'Agamemnon ne lui soient présentées<sup>371</sup>. Là, Achille expose ses arguments : il n'acceptera pas l'offre, car ce dont souffre Achille est d'un affront à son honneur, à sa réputation, à la vie même par laquelle il a choisi d'exceller<sup>372</sup>. Accepter serait pour lui comme renoncer à un destin qui le distingue des autres hommes et refuser, il le sait, marquerait la fin de la guerre de Troie en faveur des défenseurs<sup>373</sup>. Dans une dernière tentative, Phénix tente de le convaincre, mais Achille confirme sa décision : seul l'honneur que lui accorde le destin tel

---

<sup>365</sup> Hammond a même été jusqu'à proposer que cette conversation était une fiction bien que Parménion et les officiers de sa génération aient pu avoir déjà élaboré un plan sous Philippe pour obtenir une paix avec la Perse. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman*, op. cit., p. 121. Voir aussi François Lefèvre, *Histoire du monde grec antique*, Paris: Librairie générale française, 2007, p. 321 et De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand*, op. cit., p. 328 sq.

<sup>366</sup> *Iliade*, IX, 115-118.

<sup>367</sup> *Ibid.*, 120-161.

<sup>368</sup> *Ibid.*, 157-160.

<sup>369</sup> *Ibid.*, 168-172.

<sup>370</sup> *Ibid.*, 196 κτλ.

<sup>371</sup> *Ibid.*, 260-299.

<sup>372</sup> *Ibid.*, 378-388. Ce déshonneur venait du fait qu'en étant dépossédé de sa part du butin, Achille l'était aussi de sa dignité, de son rang : il était relégué au rang des lâches et des indignes. Voir Etienne Smoes, *Le Courage Chez Les Grecs, d'Homère à Aristote*, *Cahiers de Philosophie Ancienne*, no 12. Bruxelles: Ousia, 1995, p. 42.

<sup>373</sup> *Ibid.*, 401-429.

que Zeus l'a décidé le fait rester près des navires et l'empêche de retrouver son royaume<sup>374</sup>. Mais, le cœur encore plein de colère, il ne combattra pas pour Agamemnon pour autant<sup>375</sup>.

La situation était parallèle pour Alexandre. Accepter serait revenu à renier l'héroïsme dont il avait fait preuve au combat selon le modèle homérique. En tant que roi des Macédoniens, il incarnait le meilleur des commandants, le meilleur des guerriers : l'offre de Darius, comme celle d'Agamemnon étaient des insultes à la réputation d'excellence durement acquise, une insulte à son *aristeia*<sup>376</sup>. Cette propagande en faveur du roi ne devait souffrir d'aucune contradiction dans ses paroles comme dans ses actes<sup>377</sup>. Pour ce qui est de la possession des terres conquises, le refus d'Alexandre s'inscrivait aussi, comme Achille, de manière non plus panhellénique, mais plus personnelle et dynastique (Héraclès et Éaque)<sup>378</sup>. Hormis l'intérêt qu'il y avait pu avoir de faire connaître de manière si spectaculaire le désaccord avec Parménion, il y avait aussi une preuve solide que le pouvoir d'Alexandre reposait sur sa réputation personnelle tout comme la réputation d'Achille reposait sur ses exploits et son attachement à faire valoir son mérite en toute circonstance sans aucune concession<sup>379</sup>. Les intentions d'Alexandre étaient réellement de conquérir l'Orient, contrairement peut-être à celles de Philippe, et par extension de Parménion. Fort de la

---

<sup>374</sup> *Ibid.*, 607-611.

<sup>375</sup> *Ibid.*, 645-655.

<sup>376</sup> Voir A. W. H. Adkins, "Homeric Values and Homeric Society." *The Journal of Hellenic Studies* 91 (November 1971): 1-14, p. 10. Cette *aristeia* n'était pas seulement un argument de légitimité pour les Macédoniens, mais aussi pour les alliés grecs de la Ligue. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1997, p. 91.

<sup>377</sup> Pierre Briant a proposé que les concessions territoriales entre 333 et 331 furent des faux au service de la propagande macédonienne, vu l'in vraisemblance de la stratégie et des pensées prêtées à Darius. Voir Pierre Briant, *Histoire de l'Empire Perse: De Cyrus à Alexandre*, *op. cit.*, p. 859.

<sup>378</sup> Voir Paul Faure, *Alexandre*, Paris: Fayard, 1985, p. 299.

<sup>379</sup> Il y avait déjà là les prémisses des réformes de l'armée en 331, peut-être destinée à affaiblir l'influence des partisans de Parménion dans les décisions de l'armée. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, Nancy II, 1981, p. 28. Toutefois, il était peut-être trop tôt pour considérer qu'une réelle fracture s'était créée entre le roi et Parménion, il pouvait très bien être en désaccord sans que ne surviennent nécessairement de telles conséquences. Voir W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History. Vol. VI*, Cambridge: Cambridge University Press, 1927, p. 376. Le conflit générationnel était par contre bien présent, mais portait davantage sur des questions de stratégie, pourtant, il ne fait de doute qu'Alexandre souhaitait ouvertement devenir le maître de l'Asie, sortant ainsi du cadre des seuls intérêts macédoniens. C'était sa principale différence avec la politique que Philippe aurait appliqué. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 118.

promesse de l'oracle de Siwah, mais désormais en contradiction évidente avec les aspirations panhelléniques, la Ligue de Corinthe, Isocrate et le plan initial de conquête de l'Asie de Philippe<sup>380</sup>, Alexandre entendait bien continuer les conquêtes comme il l'avait promis dans le discours d'Issos. Pour lui, les valeurs homériques véhiculées par Achille, appliquée à sa stratégie, n'allaient non pas dans le sens d'un reniement de son rôle de roi des Macédoniens, mais en était au contraire le fondement.

Puisqu'Alexandre avait décidé de persévérer dans une conquête totale de l'Asie, conscient que son choix de vie achilléen impliquait aussi le sort de ses Compagnons, de ses soldats macédoniens comme alliés, il lui fallait trouver une occasion idéale de donner corps à cette propagande homérique. Le cas de la charge finale de Gaugamèles, que nous avons déjà abordé précédemment, en est la conséquence logique. Avant d'effectuer cette charge, le roi avait harangué les troupes présentes, grecques et thessaliennes puis invoqué l'aide de Zeus à l'image des usages de l'*Iliade*<sup>381</sup>. Ces alliés, bien plus réceptifs à l'évocation d'Achille que les Macédoniens, avaient pu trouver dans les actes d'Alexandre une continuité avec son refus de l'offre de Darius. La bataille de Gaugamèles était la conséquence de ce refus. Il s'agissait dès lors pour le roi d'apparaître comme un héros à l'image d'Achille dans la bataille qu'il avait lui-même provoquée<sup>382</sup>. La mise en scène d'un Alexandre dont le destin serait semblable à celui d'Achille avait été un calcul tout à fait opportun et tactiquement exceptionnellement

---

<sup>380</sup> Voir Georges Radet, "Notes sur l'Histoire d'Alexandre, IV. Les négociations entre Darius et Alexandre après la bataille d'Issos." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 3 (1925): 183–208, p. 198 sqq. L'article défend l'idée d'une stratégie de conquête plus personnelle et conforme aux ambitions propres d'Alexandre. En outre, malgré cette prise de position, fort intéressante du reste, il est excellent pour aborder la complexité du problème de la tenue de ces différentes ambassades de Darius.

<sup>381</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 33, 1 et se reporter au chapitre II, 1, 4. Nous retrouvons bien ici la volonté de Callisthène de réunir la propagande homérique du roi et l'idée d'une campagne panhellénique pour satisfaire son propre mérite, glorifier celui du roi, émettre des louanges à l'intention des cités qui avaient envoyé des soldats au titre de la participation à la campagne.

<sup>382</sup> À cela s'ajoutait aussi sa politique de libération des cités grecques d'Asie Mineure et leur traitement favorable, laquelle favorisait beaucoup la coopération des alliés de la Ligue de Corinthe. Ce que le Conquérant souhaitait surtout était encourager la loyauté des alliés en faveur de la paix sous la domination macédonienne et la résistance contre Sparte et les Perses. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 82 et 99.



efficace pour redorer l'orgueil hellénique, pour faire accepter à des guerriers non - macédoniens l'idée de mettre en péril leur vie dans un but commun<sup>383</sup>. Ce but, peut-être le sentaient-ils déjà, était la mort glorieuse ou le remplacement de Darius par son vainqueur. Cela, Alexandre savait très bien qu'il aurait du mal à le faire accepter aux Macédoniens<sup>384</sup>. Quant à l'enthousiasme des troupes alliées à l'égard de sa stratégie, il ne serait plus une préoccupation en cas de victoire<sup>385</sup>.

### 2.3 De Nysa à l'Hydaspe puis l'Indus (automne 327 – hiver 326).

Ces signes du destin alliés à la propagande homérique et panhellénique ne furent plus mis en valeur lorsqu'Alexandre vaincu Darius. Sa nouvelle position de maître de l'Asie était encore fragile à cause du fait que le sort du Grand Roi déchu était incertain. Il fuyait toujours, et, lorsque Bessos le trahit, se proclama Artaxerxés IV et tenta de monter une révolte contre Alexandre, le contexte était tout à l'opposé de qu'avait été la campagne jusqu'alors. Alexandre pouvait bien souhaiter le destin d'Achille, se mettre en scène, s'appuyer sur les présages pour glorifier ses exploits passés, présents et à venir, tant qu'il vengeait la Grèce : colonne vertébrale des aspirations panhellénismes et de sa légitimité comme *hégémôn* de la Ligue. Lorsque sa mission devint celle du successeur de Darius, avec qui il partageait du reste

---

<sup>383</sup> Cette subordination du comportement et aspirations achilléens du roi à son sens de la stratégie, et à Gaugamèles de la tactique, le caractérisait tout à fait en tant que guerrier, que général. Voir George Grote, *Histoire de la Grèce*, Traduit par Alfred Sadous, Paris: A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865, p. 47.

<sup>384</sup> Le type de monarchie qui découlerait d'une accession d'Alexandre au titre de maître de l'Asie serait en contradiction apparente avec les valeurs homériques fondant les vertus et les ambitions du roi. Mais c'est surtout la différence entre le type de gouvernance de Philippe en tant que roi des Macédoniens dans le seul intérêt de sa patrie et celui en devenir de son fils qui posera problème. Voir O. Battistini, " Kosmokratôr " In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire, op. cit.*, p. 775. Le mépris du barbare, qui avait été inculqué à travers de la guerre de Troie était une véritable force, et cette force était en principe supérieure en intensité à la mauvaise volonté des cités-États de se réunir contre un adversaire commun. Voir Félix Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris: Les Belles lettres, 1973, p. 354 sqq. Tant que Darius était l'ennemi attitré de la campagne d'Asie, cette haine, ce désir de victoire pouvaient être canalisés pour augmenter le moral des guerriers.

<sup>385</sup> Cela sera réglé en effet à Persépolis où la propagande panhellénique sur le thème de la vengeance aura perdu toute son utilité stratégique vis-à-vis du contrôle des alliés. Voir E. Badian, "The Administration of the Empire." *Greece and Rome* 12, no. 02 (October 1965): 166–82, p. 169. Du reste, le départ de la totalité des cavaliers thessaliens en 330 montre bien que l'idée d'une guerre panhellénique était belle et bien enterrée. Voir Pierre Briant, *De La Grèce à l'Orient: Alexandre le Grand*, Paris: Gallimard, 1987, p. 82.

le fait d'avoir vengé son prédécesseur<sup>386</sup>, il était clair alors qu'une telle propagande n'avait plus d'objet ni de d'efficacité sur le moral des troupes<sup>387</sup>. Pour autant, il n'était pas question pour Alexandre d'en abandonner les formidables avantages. C'est pourquoi, à certains moments cruciaux de la campagne d'Inde, lui et son entourage s'employèrent à relier l'image du roi à certaines caractéristiques de héros et dieux locaux.

Retour donc sur deux aspects de la visite de Nysa.

Les Macédoniens étaient déjà parvenus jusqu'aux premières bornes de l'expédition de Dionysos en Inde<sup>388</sup>. Or, s'il s'agissait toujours de motiver les troupes comme il l'avait fait en se servant de sa ressemblance avec Achille, il était en revanche plus difficile de trouver dans Dionysos des valeurs guerrières aussi prisées<sup>389</sup>. Mais Alexandre y parvint à Nysa<sup>390</sup>. Comme lors du débarquement à Port-des Achéens, il y accomplit une action rappelant une figure héroïque topique en cherchant à effrayer les ambassadeurs<sup>391</sup>. Puis, il visita la ville avec un enthousiasme comparable à celle d'Ilion<sup>392</sup>. Enfin, il y célébra le culte<sup>393</sup>, ce qui eut beaucoup de succès chez les troupes et lui permit d'apparaître pour la première fois comme proche de Dionysos. C'étaient là les prémises d'une propagande royale avec pour modèle Dionysos et non plus Achille, du moins en apparence. À plusieurs occasions en effet, le modèle d'Achille ressortit, de manière propice, à des moments où Alexandre pouvait mettre en avant son *aristeia* par rapport aux autres guerriers, mais aussi la nature héroïque de son destin. Si

---

<sup>386</sup> Il s'agissait de l'eunuque Bagoas pour Darius III (Diodore, XVII, 5).

<sup>387</sup> D'où les premières réformes et le licenciement des Thessaliens et dernières troupes alliées.

<sup>388</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 4.

<sup>389</sup> Si Achille était associé à Alexandre du point de vue de l'apparence personnelle, Héraclès, lui, représentait un condensé des valeurs héroïques prisées par les Grecs, guerriers, athlètes, honnêtes gens, et Dionysos enfin permettait à Alexandre de défendre l'argument selon lequel sa nature divine n'était pas encore reconnue, qu'elle était donc encore en construction. Voir Borja Antela-Bernárdez, "Alejandro Magno o la demostración de la divinidad." art. cit., p. 102.

<sup>390</sup> Mais aussi à Persépolis. Se reporter au chapitre I, 1, 3. Même si l'épisode de Nysa est plus explicite vis-à-vis de Dionysos, le début de l'assimilation au dieu commença bien à la fin proclamée de la campagne d'Asie avec la procession de la victoire, une tradition bien macédonienne. Voir *supra*, art. cit., p. 98 sq.

<sup>391</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 1, 4. Se reporter au chapitre II, 1, 6.

<sup>392</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 2, 5.

<sup>393</sup> Se reporter aux chapitres III, 1, 3 ; III, 2, 3.

l'image de Dionysos apportait à sa propagande un argument quant à l'importance de la bravoure devant l'inconnu, celle d'Achille rappelait que la gloire éternelle ne s'obtient qu'en cherchant à accomplir son destin, non en s'employant à y échapper.

Ce choix de la belle mort fut mis en scène de manière spectaculaire par le comportement d'Alexandre lors de l'affaire de l'Hyphase. Préférant trouver la mort au combat ou dans la gloire du dépassement des expéditions de Dionysos et d'Héraclès que dans la satisfaction d'en avoir déjà accompli suffisamment, le roi chercha aussi par son discours à renforcer son ascendant moral sur la troupe<sup>394</sup>. Il rappelait ainsi son destin et jouait en même temps sur l'orgueil de guerriers qui y avaient été sensibles à Tyr et Gaza<sup>395</sup> et qui maintenant semblaient avoir perdu cette combattivité, ce profond désir d'associer leurs propres exploits à une nouvelle guerre de Troie. Cependant, avec la défaite de Darius, cette itération de la guerre de Troie était déjà terminée, et ils avaient vaincu, avec plus de talent que les Achéens s'il on compare la durée des deux campagnes. Ce n'est pas pour cela qu'ils refusèrent finalement de suivre Alexandre sur l'autre rive de l'Hyphase. La raison était plus évidente : ils avaient atteint la limite de ce qu'ils pouvaient endurer et Alexandre avait atteint celle de que son autorité morale lui permettait de revendiquer sur eux en terme de légitimité au commandement, à sa royauté<sup>396</sup>. Le pouvoir d'Achille en assemblée n'était-il pas tout autant soumis à des limitations, lesquelles étaient incarnées principalement par Agamemnon, dont l'*aristeia* était selon tous inférieure à la sienne<sup>397</sup> ? La suite de la campagne d'Inde montra que cette même propagande continua de fonctionner, tant qu'Alexandre respectait la décision du

---

<sup>394</sup> Voir notamment *corpus* Quinte-Curce, IX, 2, 34. Se reporter au chapitre I, 2, 4.

<sup>395</sup> Se reporter au chapitre II, 2, 1.

<sup>396</sup> Le roi songeait toujours à redonner de la bravoure aux Macédoniens en utilisant l'argument de la campagne mythique de Dionysos à cause de la difficulté du terrain qui nécessitait un sursaut de moral par mi les troupes pour être surmontée. Mais il semble que cette propagande royale visait davantage la partie des troupes qui suivait Alexandre. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos, op. cit.*, p. 32.

<sup>397</sup> Se reporter au prologue 1, 1, 2.

conseil des Compagnons de boucler enfin leur campagne indienne<sup>398</sup>, et ce retour aussi allait soumettre aux Macédoniens son lot d'épreuves. En définitive l'affaire de l'Hyphase n'avait pas démontré que la propagande héroïque du roi n'avait pas pour unique but de les convaincre de le suivre toujours plus loin. Elle avait démontré que son objet essentiel était la victoire. La victoire à tout prix<sup>399</sup>.

La descente de l'Hydaspe par l'armée d'Alexandre eût certainement un effet sur les sentiments des Indiens d'avoir été envahis par une armée invincible, car telle était la réputation des Macédoniens, preneurs de villes, destructeurs, vainqueurs des rois locaux et notamment de Pôros<sup>400</sup>. Si cette procession fluviale n'avait en elle-même pas été inspirée des bacchantes de Dionysos, le spectacle des autochtones ébahis était en revanche appréciable pour la propagande royale<sup>401</sup>. Depuis l'affaire de l'Hyphase en effet, le message avait changé. Alexandre, sentant son ascendant sur l'armée quelque peu amoindrie par rapport au temps de ses grandes victoires contre Darius<sup>402</sup>, souhaitait désormais montrer à la troupe, et aux officiers ce qu'ils lui devaient. Telle était aussi la réputation d'Achille, lequel prévoyait que son absence au combat rendrait impossible la prise de Troie<sup>403</sup>. Le nouveau message d'Alexandre à ses guerriers était alors qu'ils devraient se fier entièrement à lui dans le retour, comme ils l'ont fait jusqu'à l'Hyphase. S'ils voulaient vaincre les ennemis qui les séparent de

---

<sup>398</sup> Le respect par le roi de sa décision de terminer l'avancée vers l'Orient en ramenant victorieusement ses troupes en Asie démontre aussi une qualité homérique utilisée par sa propagande royale : la primauté de l'excellence guerrière. Et c'était bien les qualités personnelles de l'individu et celle de leur relation avec le roi qui primaient dans le choix d'élévation hiérarchique. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman*, *op. cit.*, p. 16 sq. Ne pas respecter l'avis des hétéroï aura été pour Alexandre comme abandonner les vertus d'Achille pour celles d'Agamemnon.

<sup>399</sup> Tel était ce que symbolisaient les mythes d'Héraclès et de Dionysos en Orient : une marche vers la victoire vers l'Est. Voir Jean Gage, "Hercule-Melqart, Alexandre et les Romains à Gadès." *Revue des Études Anciennes* 42, no. 1 (1940): 425–38, p. 430.

<sup>400</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 8, 5 et Arrien, VI, 3, 5. Se reporter aussi au chapitre I, 1, 5.

<sup>401</sup> L'armée invincible de Dionysos en Inde était à elle seule un spectacle digne d'être admiré, avec la présence des satyres, cyclopes silènes ainsi que des héros tel notamment Éaque. Voir Diodore, II, 38, 3-4.

<sup>402</sup> Se reporter au chapitre I, 2, 2.

<sup>403</sup> *Illiade*, IX, 653-656.

leur patrie, que les promesses des discours d'Issos, de Gaugamèles, celle de l'oracle de Siwah, celles implicites du destin qui depuis Tyr soutient leur roi, sa stratégie, ses ambitions, ils devraient lui témoigner encore à l'avenir les mêmes marques de leur bravoure<sup>404</sup>.

De son côté, Alexandre continua à adopter une attitude héroïque pour entretenir sa réputation auprès des soldats, lesquels, se rapprochant chaque jour un peu plus des lieux de leurs grandes victoires, de celles des Achéens, de leur patrie, avaient les pensées tournées vers ce monde qu'ils avaient hâte de retrouver.

La descente de l'Hydaspe continua jusqu'à l'arrivée à son confluent avec l'Acésinès et l'Indus. Là, Alexandre, à bord du navire amiral, ainsi que son armée, furent témoins de la violence du courant. L'expérience des pilotes n'empêcha pas les tourbillons de faire chavirer des navires. Deux d'entre eux coulèrent et quelques autres s'échouèrent sur les rives<sup>405</sup>. Quant à Alexandre, il s'aperçut bien vite que le courant allait faire subir le même sort à son embarcation.

Retirant ses vêtements pour s'alléger, le roi s'agrippe de toutes ses forces à tout ce qui peut lui sauver la vie. Sa force, sa réputation, ses vertus ne sont rien à côté d'une telle force de la nature, car même les héros sont vulnérables face à cet ennemi implacable.

Achille en effet, au chant XXI de l'*Illiade*, est emporté par le fleuve Scamandre qui, de colère face au massacre perpétré par Achille<sup>406</sup>. Le désir de sauver les Troyens fournit un

---

<sup>404</sup> L'aptitude à apporter l'harmonie dans l'état de désordre provoqué est l'une des caractéristiques de Dionysos tel qu'il est apprécié par les Grecs, les Macédoniens et les Indiens. En effet, l'imprévisibilité du dieu ne l'a empêché ni d'atteindre l'apothéose, ni d'apporter la civilisation par l'agriculture et le vin, et permit aussi à son armée extrêmement hétérogène de vaincre, d'être soudée, indissociable de son commandant. Voir Pierre Lévêque, "Dionysos dans l'Inde." art. cit. p. 128. Le précédent mythique des victoires de Dionysos avec son étrange armée donnait implicitement une leçon aux guerriers quant à l'importance de la confiance, de la subordination, en l'espoir que la gloire peut être atteinte, que l'on soit homme, héros, dieu ou satyre, cyclope, silène.

<sup>405</sup> Diodore, XVII, 97, 1.

<sup>406</sup> Le fleuve était nommé Xanthe par les dieux et Scamandre par les mortels. Il existe aussi une variante chez Élien disant qu'il devait le nom de Xanthe au fait que les brebis qui buvaient son eau devenaient changeaient de couleur (*La Nature des animaux*, VIII, 21).

premier motif au fleuve d'exercer sa cruelle vengeance<sup>407</sup>. Puis, les prétentions d'Achille à être supérieur à ce fleuve par son ascendance divine<sup>408</sup> terminent de provoquer son ire<sup>409</sup>. Le Scamandre entreprend ensuite de tuer Achille en l'emportant dans ses courants<sup>410</sup>.

Pour Alexandre, dont les Compagnons tentaient de lui venir en aide et luttèrent aussi de leur côté pour échapper au même sort funeste promis à Achille, la situation est devenue critique<sup>411</sup>. Toute tentative de rivaliser avec la puissance du courant étant futile, c'est avec bien du mal que le roi parvient à atteindre une rive avec ses navires qui n'avaient pas chavirés. Mais pour Achille en revanche, aucun espoir de s'en sortir par lui-même, ni même d'être aidé par d'autres guerriers, il se lamente<sup>412</sup>. C'est alors qu'Athéna et Poséidon apparaissent sous forme humaine, pour le sauver<sup>413</sup>. Mais le Scamandre rattrape le fils de Pélée<sup>414</sup> qui ne doit son salut final, et celui des Achéens, qu'en l'intervention ingénieuse d'Héphaïstos, poussé par sa mère Héra<sup>415</sup>. Puis, la querelle gonfle chez les dieux, en désaccord profond sur ce sauvetage d'Achille et le sort de Troie en général<sup>416</sup>.

Mais tel n'est pas le cas pour Alexandre. En remerciement de sa vie étonnamment sauvée par les circonstances, il sacrifie aux dieux habituels<sup>417</sup> comme si tous avaient participé à son sauvetage, comme si le retour des Macédoniens était assuré par la bienveillance divine. Le plus important pour le moment est qu'Alexandre, comme Achille, a affronté un fleuve<sup>418</sup>.

---

<sup>407</sup> *Iliade*, XXI, 137-139 ; 145-148.

<sup>408</sup> *Ibid.*, 185-199.

<sup>409</sup> *Ibid.*, 215-221

<sup>410</sup> *Ibid.*, 234-273.

<sup>411</sup> Diodore, XVII, 97, 2-3.

<sup>412</sup> *Iliade*, XXI, 274-284.

<sup>413</sup> *Ibid.*, 285-296.

<sup>414</sup> *Ibid.*, 303-325.

<sup>415</sup> *Ibid.*, 326-382.

<sup>416</sup> *Ibid.*, 383-513.

<sup>417</sup> Nous aborderons le cas de la relation d'Alexandre au culte dans le chapitre III de cette étude. En l'occurrence, les dieux honorés étaient certainement les plus importants en Macédoine, c'est-à-dire Zeus, Athéna, Héraclès peut-être, mais aussi, vu la circonstance, Poséidon, les Néréides et Océanos.

<sup>418</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 97, 3. Cf. Quinte-Curce, 9, 4, 14. Quinte-Curce ne mentionne par Achille directement contrairement à Diodore. Selon Paul Goukowsky, la licence poétique que l'on retrouve chez

Le but du sacrifice d'Alexandre était bien entendu de rigueur pour célébrer son sauvetage et celui des autres navires. Mais il s'agissait surtout d'un moyen de mettre à nouveau en scène le destin qu'il avait promis aux Macédoniens, de marcher, ou de flotter, sur les traces des héros<sup>419</sup>. Que le sauvetage d'Alexandre lui ait inspiré un moyen de provoquer la bravoure chez ses troupes n'est pas étonnant, Homère lui-même avait montré cet état de fait : Achille ayant été sorti du Scamandre par Athéna et Poséidon avait en effet été stimulé par le rappel de ce que son destin lui dictait d'accomplir : s'il était toujours en vie, c'est parce son choix de vie était celui de la belle mort au combat<sup>420</sup>. La propagande héroïque du roi en Inde ayant eu pour objet de rattacher les mythes d'Héraclès et de Dionysos d'une part, l'importance des valeurs homériques d'autre part, il trouvait là une parfaite opportunité de mettre en pratique cet enseignement homérique. Et de bravoure homérique, de choix de vie achilléen il allait très bientôt en être question.

## 2.4 Le siège de la citadelle des Malles (hiver 326).

Arrivés à l'Hydraotès, les Macédoniens se lancèrent dans une attaque des Malles de la région. Vaincus facilement une première fois, une partie de ces Indiens se réfugia à l'intérieur de leur citadelle, seul rempart désormais entre eux et leur inévitable défaite. Leur infériorité

---

Diodore et Quinte-Curce provient des exagérations de Clitarque. Voir son commentaire dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII, op. cit.*, p. 133. Quant à l'argument selon lequel la difficulté extrême de manœuvrer dans ces eaux et l'inévitable propension des navires à y chavirer ont été exagérés, vu les dangers actuels encourus par les navires sur ce même confluent, il ne tient pas réellement. En effet, aucune mesure n'ayant été donnée ni par Diodore, ni Arrien dans l'*Inde* ou l'*Anabase*, il est impossible de calculer la puissance délivrée par les trois affluents en le comparant avec les dimensions actuelles. Ceci-dit, considérant la tendance des rives à l'érosion, l'activité humaine et d'autres facteurs environnementaux, nous pensons plutôt que la dangerosité du lieu n'a pas été exagérée par Clitarque, mais que seule l'évocation d'Achille appartient à la licence poétique. Toutefois, puisque le naufrage d'Alexandre dans ces eaux y est bien attesté, il est impossible de ne pas faire remarquer que la similitude avec le chant XXI de l'*Illiade* n'est pas venue à la pensée du Conquérant.

<sup>419</sup> Cette relation directe du roi avec les dieux était ce qui le rapprochait d'Achille lorsque Callisthène œuvrait encore à son service pour donner de lui l'image d'un héros suivant un destin, aimé des dieux et notamment Zeus-Ammon depuis Siwah. Voir A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon", In Konrad H Kinzl (éd.) *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday, op. cit.*, p. 59 sq.

<sup>420</sup> *Illiade*, XXI, 294-299.

face aux tactiques agressives d'Alexandre les poussa dans une tentative désespérée de défendre leur vie. Leur position, ajoutée à leur nombre, leur conféra ainsi un avantage majeur.

Pourtant, lorsqu'Alexandre, au début de sa campagne contre eux, avait capturé la place forte des Brahmanes, il été parvenu à abattre la muraille très efficacement et à entrer dans la brèche dans les premiers. Le roi avait constaté leur tempérament guerrier, et de leur côté, ils avaient appris à reconnaître sa dangerosité : cela expliquera peut-être pourquoi un peu plus tard il sera autant la cible de leurs traits sur le rempart de leur autre citadelle.

Les Macédoniens, donc, parvinrent à cette nouvelle place forte. Mais, dès le début du siège, une prédiction vint s'interposer quelque peu entre l'ambition du roi et son objectif. En effet, le devin Démophon prévint Alexandre du danger : il serait grièvement blessé durant l'attaque. Le roi quant à lui le réprimanda, car cette attitude pouvait saper le moral des troupes et ralentir un siège qu'il souhaitait aussi vigoureux que possible<sup>421</sup>.

Là, il entreprit un exploit personnel conforme à ce désir, et vint aussi donner raison à Démophon.

Tandis que les machines de guerre tardent à arriver, Alexandre décide de hâter la capture de la citadelle en s'introduisant dans la ville. Il vient à bout d'une poterne et progresse avec ses troupes jusqu'aux remparts suivants. Les Macédoniens défont les Indiens à l'extérieur de la citadelle et sur le rempart, mais trop lentement au goût d'Alexandre. Alors, saisissant une échelle, le roi entreprend d'escalader le mur le premier. Il y parvient rapidement. Se retrouvant seul sur ce nouveau rempart, accablé de flèches et de projectiles par les Indiens dans la ville et ceux des tours, reconnu par l'ennemi, il est devenu une cible de choix. Sa position n'est pas viable. D'autant que les Macédoniens ne parviennent pas le rejoindre, leurs échelles ayant rompu sous leur poids. Alexandre, donc, fait un choix.

---

<sup>421</sup> Voir Diodore, XVII, 98, 3 et Quinte-Curce, IX, 4, 27-29. Seuls ces deux historiens rapportent cette prédiction. Elle est cependant moins précise chez Quinte-Curce où l'on trouve un dialogue entre Alexandre et Démophon.



Décidant que tant d'exploits ont déjà été accomplis par l'effet de sa bravoure, que d'un autre côté, la campagne d'Inde arrivant à son terme, il n'avait pas eu encore l'occasion d'accomplir une action digne de ses opérations en Asie, il saute du rempart. Non du côté où se trouvent les siens, mais de celui où l'attend la gloire, et peut-être une mort assez honorable pour lui<sup>422</sup>. Et en effet, les Indiens le harcèlent de projectiles, mais lui, se défendant un moment seul contre tous ces ennemis, est bien déterminé à tenir le choc. Le nombre des Indiens l'accablant ne cesse d'augmenter alors que ses forces diminuent. Heureusement, Léonnatos et Abréas viennent à son secours. Ils sont épaulés par Peucestas, le porteur du bouclier sacré de Troie, pris dans le temps d'Athéna peu après le débarquement en Asie<sup>423</sup>. Seuls ces trois là sont parvenus à atteindre leur roi et malgré leur vaillante défense, ils ne peuvent empêcher le roi d'être touché d'une flèche d'un mètre à la poitrine. Quant au double-solde Abréas, il succombe bravement d'une flèche en plein visage. Peucestas fait tout son possible pour couvrir le roi du bouclier sacré, lequel en dépit de son courage ne peut plus tenir debout. C'est alors que les Macédoniens, encore de l'autre côté du mur, pris d'un ardent désir de porter secours à leur roi, redoublent d'efforts et parviennent ainsi à l'escalader par leurs propres moyens. Ils atteignent ainsi le roi alors que dans le même temps ceux de l'extérieur franchissent enfin la porte et les rejoignent. Tous maintenant sont entrés. Et les Malle bientôt regretteraient d'avoir porté atteinte à la vie du roi.

---

<sup>422</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 98, 5-99, 2 ; Arrien, VI, 9, 5 ; Quinte-Curce, IX, 4, 31-5, 7 ; Justin, XII, 9, 5-8. Cf. *corpus* Plutarque, *Alex.*, 63, 3. Cf. *Épitomé de Metz*, 76-77. Toutes nos sources décrivent bien le comportement d'Alexandre et sont unanimes quant à ses exploits. Si chez Plutarque sa description semble moins spectaculaire, cela est compensé par l'apparition d'une lumière se déplaçant devant lui (cf. Plutarque, *Sur la Fortune d'Alexandre*, 2, 343 E). La rhétorique de l'historien béotien a pour but d'illustrer les signes du destin qui montrent l'héroïsme du roi. Voir J. M. Mossman, "Tragedy and Epic in Plutarch's Alexander." *The Journal of Hellenic Studies* 108 (November 1988): 83-93, 85 sqq. Chez tous les autres, et même Justin, cet héroïsme est très appuyé. C'est surtout chez Arrien et Quinte-Curce que le parallèle homérique est le plus explicite. En effet, l'historien grec souhaitait montrer les particularités du commandement d'Alexandre de la même façon que Xénophon a pu le faire avec Cyrus. Quant à l'historien latin, sa tendance pour les embellissements littéraires, de même que la nature de sa source, Clitarque, vont naturellement dans le sens d'une héroïsation du roi sur le modèle d'Achille. Au sujet du problème des sources de Diodore et Arrien, voir le commentaire de Paul Goukowsky dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII, op. cit.*, p. 257. Au sujet des petites différences entre les sources sur ce passage, consulter la note complémentaire dans Plutarque, *Vies*, Traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, T. 9. Paris: Les Belles Lettres, 2003, p. 250 sq.

<sup>423</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 10, 2. Cf. Diodore, XVII, 99, 4 qui mentionne le bouclier, mais sans préciser son origine contrairement à Arrien.

Les actes d'Alexandre durant ce siège furent en effet les plus mémorables, comme il l'avait souhaité, de toute sa campagne d'Inde. Il obéissait alors au même idéal héroïque qu'en Asie en cherchant à associer à nouveau son image à celle d'Achille<sup>424</sup>. La manœuvre d'Alexandre en elle-même avait bien sûr un objectif tout à faire pragmatique, celui de provoquer la bravoure des Macédoniens qui accablés par les projectiles des Indiens n'était pas assez prompts à escalader le mur. Il souhaitait les humilier en leur montrant comment lui, seul, était parvenu à se hisser sans peur au plus haut point du danger<sup>425</sup>. Et c'était bien la réalité de ce danger qui lui permettait d'appuyer sa propagande héroïque : ce n'était pas que de la rhétorique, les Macédoniens constataient régulièrement que le roi recherchait l'accomplissement d'une destinée promise<sup>426</sup>. Cette destinée en l'occurrence n'était pas seulement celle d'Achille, mais aussi celle d'Hector. Son choix de vie est différent de celui d'Achille et pourtant il accepte également son sort : les deux destins sont indissociables, et de fait, les valeurs qu'ils véhiculent le sont aussi.

Le combat d'Achille contre Hector au chant XXII de l'*Illiade* illustre tout à fait le choix d'Alexandre au sommet du rempart. D'un côté Hector ne souhaite plus fuir devant Achille et accepte le combat, sachant très bien que l'issue du combat sera funeste pour l'un ou l'autre<sup>427</sup>. De l'autre, Achille lui rappelle qu'il n'est en effet plus question de fuir, qu'il doit prouver sa bravoure de manière définitive<sup>428</sup>. Puis, lorsqu'Hector se rend compte qu'il n'a plus le soutien de Déiphobe, qu'il est réellement seul contre un héros qui le surclasse en combat singulier, il

---

<sup>424</sup> Voir Robin Lane Fox, *The Search for Alexander*, Boston : Little, Brown, 1980, p. 342 sq.

<sup>425</sup> Voir J. R. Hamilton, *Plutarch Alexander : A Commentary*, T2. ed. Classic Commentaries on Latin and Greek Texts, Oxford: Bristol Classical Press, 1969, p. 176 sq.

<sup>426</sup> La promesse de la mort glorieuse ou d'un exploit mémorable comme puissant mobilisateur de bravoure se retrouve aussi dans le discours de Xénophon à ses troupes contre les Thraces (*Anabase*, VI, 3, 15).

<sup>427</sup> *Illiade*, XXII, 247-259.

<sup>428</sup> *Ibid.*, 261-273.

accepte pleinement son destin qui est de mourir, mais pas sans obtenir au préalable la gloire par sa bravoure et des exploits mémorables pour la postérité<sup>429</sup>.

Cette attitude d'Hector, comme celle d'Alexandre, étaient véritablement représentatives de ce qu'est l'héroïsme homérique. Il ne s'agissait pas d'affronter inconsciemment, bestialement, le danger, mais de faire front sereinement en sachant que la situation est belle et bien désespérée et la Fortune contraire<sup>430</sup>. Comme lors du siège de Gaza, une prédiction était venue obscurcir l'issue du combat en promettant que la vie du roi serait menacée. Et encore une fois, il l'avait non seulement accomplie, mais il avait combattu en première ligne connaissant le danger. Plus encore, isolé de tout soutien, alors qu'il était accompagné des hypaspistes à Gaza et combattait avec une possibilité de repli, il avait démontré contre les Malles une bravoure qui inspira les Macédoniens à faire fi du confort apporté par les échelles pour se hisser par eux-mêmes sans pouvoir se défendre durant l'ascension<sup>431</sup>. Cette abnégation inspirante du guerrier devant le plus grand péril avait aussi été exprimée au chant XVII de l'*Illiade*<sup>432</sup>. Le saut d'Alexandre à l'intérieur de la citadelle avait aussi un autre sens très approprié en la circonstance, celui de la renaissance du héros de retour de son épreuve initiatique<sup>433</sup>. Depuis l'affaire de l'Hyphase, le roi cherchait en effet à se réconcilier avec les Macédoniens les moins enthousiastes, dont il craignait que la démoralisation ne se répande au reste de la troupe. Il cherchait à être plus proche des soldats en leur montrant que lui-même ne

---

<sup>429</sup> *Ibid.*, 297-307. Les valeurs de ces deux héros homériques étant liées par leur destin, leur sacrifice commun, Alexandre incarnait dans sa geste héroïque contre les Malles d'Achille tout autant que celui d'Hector. Voir Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*, op. cit. p. 127.

<sup>430</sup> « Un héroïsme de l'homme seul » selon la formule de Mme. de Romilly. Voir Jacqueline de Romilly, *Hector*, Paris, Fallois, 1997, p. 153.

<sup>431</sup> Ce sursaut de bravoure avait été décrit par Xénophon dans la *Cyropédie* (VII, 1, 38) à l'occasion de la chute de cheval de Cyrus lequel fut immédiatement secouru par les Perses, qui redoublant d'ardeur, prouvent que leur admiration pour leur chef est une cause de victoire.

<sup>432</sup> Voir Olivier Battistini, *Alexandre le Grand*, op. cit., p. 244.

<sup>433</sup> Voir Alain Moreau, "Initiation en Grèce antique." *Dialogues d'histoire ancienne* 18, no. 1 (1992): 191-244, p. 216 sqq.

refusait pas une épreuve qu'il s'était imposé<sup>434</sup>, qu'il était tout aussi disposé à obéir promptement à la nécessité qu'il attendait d'eux une obéissance parfaite en toute circonstance<sup>435</sup>.

Les raisons de son attitude contre les Malles, il allait bientôt avoir l'occasion de les expliquer lui-même, et de constater que malgré ce sursaut temporaire, le moral des troupes est presque toujours en aussi mauvais état qu'à l'Hyphase.

## **2.5 Des explications d'Alexandre à la sédition d'Opis (hiver 326 – printemps 324).**

La blessure reçue par le roi avait été le point de départ de rumeurs concernant sa mort. L'opération chirurgicale ayant accentué temporairement l'hémorragie, il ne pu s'empêcher de sombrer. Pendant ce temps, ses guerriers, réellement inquiets se trouvaient dans l'attente de nouvelles sur son état. Mais l'incertitude des Macédoniens, ajoutée à la rumeur de sa mort, commença à devenir dangereuse pour leur moral : les peuples barbares des environs pourraient profiter de cet état de faiblesse. C'est alors que le roi, réveillé, mais incapable de se mouvoir par lui-même, décida qu'il était temps d'intervenir. Il se fit voir de l'armée puis s'entretint avec ses *hétairoi*. Puis, constatant l'incompréhension de certains pour son attitude héroïque<sup>436</sup>, il leur adressa un discours.

Il commença par rappeler la supériorité de ses sentiments et aspirations au combat sur ceux qui ne font qu'obéir alors que lui a choisi contre les Malles de mettre sa vie en péril.

---

<sup>434</sup> Chez Xénophon aussi, nous retrouvons cette importance de la supériorité morale des chefs sur la troupe par l'action (*Anabase*, III, 1, 37 ; *Cyropédie*, I, 5, 25 ; III, 3, 38).

<sup>435</sup> Les Macédoniens n'avaient en effet plus envie de combattre contre les Malles, comme la lenteur de l'attaque selon Alexandre le lui a laissé penser. Ce n'est que forcés qu'ils parvinrent à dépasser cette lassitude et à retrouver leur ardeur guerrière, leur soif de massacre. Voir W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History. Vol. VI, op. cit.*, p. 413. Tel était le but d'Arrien, de montrer chez le roi la priorité du rôle de soldat sur celui de général. Son dessein était d'illustrer son incapacité à contrôler sa passion pour la gloire au combat, ce qui du point de vue stoïcien est un grave défaut chez le commandant. Voir Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch, op. cit.*, p. 176 sqq.

<sup>436</sup> Arrien, VI, 13, 4-5.

C'était cette excellence qui caractérisait sa fonction royale<sup>437</sup>. Elle était aussi à la source de l'admiration des guerriers pour un chef donnant l'exemple de ses vertus. Alexandre savait que seules les preuves au combat de sa bravoure personnelle étaient la garantie du succès de sa propagande héroïque<sup>438</sup>. Là était du reste son deuxième argument. Ses ambitions n'étaient pas de simplement conquérir et s'emparer du butin, il était poussé par une authentique recherche de gloire par les exploits individuels<sup>439</sup>. Mais c'était bien la réputation qu'il s'était forgée et qu'il entretenait continuellement qui était la source des bienfaits qui ensuite profitaient aux Macédoniens<sup>440</sup>. Pour lui la victoire était un moyen, non une fin. Et ce moyen, comme il l'illustra par son troisième argument, ne pouvait être obtenu que par l'insatisfaction perpétuelle vis-à-vis des exploits déjà accomplis<sup>441</sup>. C'est pourquoi, alors qu'il était encore très jeune, il se lamentait que les conquêtes de son père ne lui laisseraient pas la place de briller<sup>442</sup>. Et c'est pourquoi aussi, après bien des victoires mémorables, il continuait à être en

---

<sup>437</sup> Voir André Aymard, "Sur l'Assemblée macédonienne." *Revue des Études Anciennes* 52, no. 1 (1950): 115–37, p. 131.

<sup>438</sup> Se reporter notamment au chapitre II, 1, 4, à propos de l'attitude d'Alexandre avant la charge de Gaugamèles qui est particulièrement représentative de cette propagande héroïque en action.

<sup>439</sup> C'est l'intensité du désir de se démarquer par lui-même des autres qui fonde la totalité de sa ligne de conduite et le guide vers le prestige, seul ses exploits personnels comptent dans sa quête d'excellence, car il doit surpasser continuellement ses rivaux et tenir le rôle d'exemple à imiter pour le commun des mortels. Voir André Cheyns, "Le θυμός et la conception de l'homme dans l'épopée homérique." *Revue belge de Philologie et d'Histoire* 61, no. 1 (1983): 20–86, p. 84 sq.

<sup>440</sup> Telle était dans l'enseignement d'Aristote ce qui prévalait à la légitimité du souverain dans le cadre d'un gouvernement aristocratique : la réputation du roi et de sa famille en était la condition principale. Et c'est peut-être cette réputation inégalée qui a fait naître chez le Conquérant l'idée qu'il devait accéder aux honneurs divins. Voir J. P. V. D. Balsdon, "The 'Divinity' of Alexander." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 1, no. 3 (1950): 363–88., p. 369 sqq.

<sup>441</sup> Voir Paul Goukowsky, "Arété et pothos." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 548 sq. La recherche continue d'une occasion d'accomplir un exploit extraordinaire n'était pas une invention de Clitarque ou d'auteurs postérieurs, mais bien un trait authentique du caractère d'Alexandre. Voir Georges Méautis, "Recherches sur l'époque d'Alexandre." *Revue des Études Anciennes* 44, no. 3 (1942): 300–308, p. 301 sq. Tel était en tout cas le témoignage de Néarque. Voir Paul Pédech, *Historiens Compagnons d'Alexandre Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, op. cit., p. 213.

<sup>442</sup> Plutarque, *Alex.*, 5, 4-5. Les exploits de Philippe (Diodore, XVI, 4, 5 ; 34, 5) lui servaient aussi à affirmer sa réputation de roi des Macédoniens par rapport aux troupes qui étaient ainsi mieux disposées à lui être loyales. Sa gouvernance nécessitait en effet qu'il puisse compter totalement sur ses troupes et ce, dès le début de son règne à cause du contexte menaçant à l'extérieur de la Macédoine. Voir Carol J King, "Macedonian Kingship and Other Political Institutions." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 373–91, p. 380.

compétition, non plus avec des héros, mais avec lui-même<sup>443</sup>. Son quatrième argument vint quant à lui conclure l'ensemble du discours et lui donner tout son sens. Il préférait une vie brève pourvu que l'intensité de ses victoires ne compte comme des années. Puis, il les énuméra pour bien rappeler aux Macédoniens quelle était leur œuvre et son caractère inégalé. C'est alors, à l'appui de la liste de leurs haut-faits, qu'il donna explicitement la raison de son comportement à la citadelle des Malles : il acceptait pleinement de mourir au combat puisque son destin était trempé dans le même moule que celui d'Achille, ancêtre de sa famille<sup>444</sup>. Ce qu'il souhaiter signifier par là était que si son choix de vie était personnel, consenti, les conséquences, elles, ne pouvaient être maîtrisées<sup>445</sup>. Même si à Gaza et contre les Malles il avait été prévenu par les devins, respectivement Aristandre et Démophon, du sort qui l'attendait, il avait aussi bien conscience de la futilité de chercher à échapper à une finalité qui était l'essence même de son choix de vie. Achille n'avait-il pas hâte de voir mourir Hector sachant qu'elle signifiait l'approche imminente de son trépas<sup>446</sup> ? Contrairement à ceux de ses Compagnons qui ne voyaient que l'aspect superficiel de la gloire, Alexandre comprenait Homère et arpentait la même voie que l'aède avait tracée pour son plus grand héros<sup>447</sup>.

Il avait donné à ses victoires une dimension homérique, et les règles qui régissaient son destin étaient les mêmes que celui d'Achille. Cependant, il n'oubliait pas, en tant que chef d'armée pragmatique, que son autorité reposait sur la bonne volonté des Macédoniens,

---

<sup>443</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 6, 18-19. Cf. Arrien, VI, 12, 1-4. Ce discours du roi point par point est conforme à l'idée de roi-philosophe tel qu'elle ressort chez l'historien latin. Du reste, il est le seul à le rapporter.

<sup>444</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 6, 22. La rhétorique achilléenne chez Alexandre est classique chez Quinte-Curce comme dans ce passage, où toutefois il n'est pas question d'exagérer la ressemblance du roi avec le Péléide, mais bien de souligner que c'est d'Achille qu'il tenait ses ambitions de jeunesse, lesquelles grâce à sa discipline exemplaire étaient restées inchangées jusqu'à qu'elles se concrétisent par des exploits personnels.

<sup>445</sup> Toutefois on remarque dans l'*Iliade* une opposition duelle entre la bravoure héroïque au mépris du risque encouru et l'aptitude à anticiper le danger puis à réfléchir à leurs actions. La prudence et la bravoure semblent parfois contradictoires chez le héros homérique alors qu'elles participent l'une de l'autre en principe chez un chef d'armée avisé et expérimenté. Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, op. cit., p. 44.

<sup>446</sup> XXII, 365-366.

<sup>447</sup> Les qualités royales telles qu'elles étaient enseignées par Homère imposaient autant à Alexandre de posséder sens de la justice et bravoure qu'une aptitude à se distinguer du commun par une magnificence physique et morale. Seules la possession et l'exercice de ces rares qualités pouvait lui conférer l'autorité telle que Zeus, par rapport aux dieux, la détient. Voir Félix Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, op. cit., p. 348 sq.

lesquels n'avaient pas consenti à adopter le modèle de vie achilléen<sup>448</sup>. C'est pourquoi, par son discours, il avait autant cherché à être honnête avec ceux qui le comprenaient qu'il avait auprès des autres souhaité mettre en valeur sa conduite héroïque. Cela n'était pas incompatible dans l'*Iliade*<sup>449</sup>. Tel était le sens de la propagande héroïque d'Alexandre tout au long de ses campagnes. En recherche continue de victoires, il visait à maintenir le moral des troupes pour que les occasions d'accomplir des exploits personnels se produisent. Et à chaque fois qu'il accomplissait l'un de ces exploits, leur sursaut de motivation les conduisait à vaincre. Telle était la nature du commandement héroïque d'Alexandre : une fuite perpétuelle de l'inexorabilité du moment de son dernier exploit.

La nature de leurs exploits indépensables, il la rappellera bientôt à l'occasion d'un discours au moment de la sédition d'Opis, évoquant l'expédition de Dionysos, revenant sur la peur des Macédoniens devant l'inconnu<sup>450</sup>. Les sentiments des Macédoniens à Opis seront certes bien plus préoccupants pour le roi qu'il ne le laissera paraître<sup>451</sup>. Toutefois ils auront le même fondement qu'à l'Hyphase, comme Alexandre le remarquera à juste titre : l'incertitude.

Depuis le début de la campagne d'Asie jusqu'à son retour d'Inde, le roi s'employa à montrer aux Macédoniens le caractère héroïque de leur entreprise pour souligner leur réputation de vainqueurs plutôt que leurs probabilités d'échec<sup>452</sup>. Et, paradoxalement, c'est lorsqu'ils furent tous certains de ne plus connaître cet échec, car ils avaient déjà accompli

---

<sup>448</sup> Mais lui, à l'instar des héros homériques, pouvait commander et se battre encore mieux que le meilleur de ses soldats. Et Achille était la figure la plus célèbre de cette doctrine de combat. Choissant le rôle le plus dangereux au combat, le héros idéal chez Homère n'hésite jamais à y prendre position pour montrer sa bravoure et augmenter celle de son armée. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire, op. cit.*, p. 91.

<sup>449</sup> L'échec de l'ambassade d'Ulysse et Ajax au chant IX a bien montré qu'Achille ne se contentait pas d'être un héros, d'avoir fait le choix de la vie brève, mais glorieuse, son statut même au sein de l'Assemblée des Achéens était à la hauteur de son héroïsme. Cela explique pourquoi Agamemnon ne put racheter sa part méritée, son *géras*. Se reporter au chapitre II, 2, 2.

<sup>450</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 10, 6. L'évocation de Dionysos était censée rappeler aux Macédoniens leurs débuts en Inde, avec toutes leurs attentes, leur ardeur, leur détermination et comment à l'Hyphase ces sains sentiments pour des guerriers s'étaient mués en une peur, implicitement comparable à celle des Perses qu'ils méprisent.

<sup>451</sup> Se reporter au chapitre IV, 2, 4.

<sup>452</sup> La victoire était en effet la preuve non seulement du génie stratégique et tactique du roi, mais aussi qu'il était soutenu par la divinité : il incarnait le guerrier et l'homme exceptionnel admiré par ses Compagnons. Voir André Aymard, "Sur l'Assemblée macédonienne." art. cit., p. 121.

toute l'œuvre de conquête qu'ils pourraient réaliser dans une vie, que les doutes les plus profonds se matérialisèrent par leur insubordination<sup>453</sup>. Quant à Alexandre, il était parvenu à les conduire depuis leur patrie à imposer leur loi en Asie. Alors, les traditions, les lois, les dieux, tout ce qui le caractérise en tant que Macédonien fut remis en question à la fin de la conquête. En accomplissant le destin qu'il s'était choisi, il était devenu plus qu'un émule des exploits héroïques, mais l'initiateur d'un nouveau type de règne, le sien<sup>454</sup>.

## 2.6 Retour à Babylone (printemps/été 324).

Les derniers jours d'Alexandre furent pour lui les moments où le destin lui envoya le plus de signes confirmant le choix de vie héroïque qu'il avait fait dès son enfance<sup>455</sup>. La conclusion d'Alexandre sur ces signes fut conforme à tout ce qu'il avait déjà dit et fait par le passé : il acceptait de périr jeune, car telle était la marque des descendants d'Éaque<sup>456</sup>. La douleur des soldats était comparable alors à celle qu'ils avaient pu ressentir lorsque le roi fut en rémission de sa blessure contre les Malls et qu'ils l'avaient crû mort. Et il est vrai qu'en la circonstance, il n'était pas question pour Alexandre de les motiver pour une prochaine campagne, sauf s'il espérait en réalité survivre<sup>457</sup>. Si cette attitude d'Alexandre fut sincère, elle révélait définitivement sa profonde croyance en sa destinée héroïque, confortait son choix de prendre tous les risques au combat. Dans le cas contraire, elle n'était pas non plus si

---

<sup>453</sup> Selon Xénophon, Agésilas se servait des exercices et remettait des prix pour mettre en compétition les guerriers afin de favoriser leur qualité et leur obéissance (*Constitution des Lacédémoniens*, Agésilas, I, 25-27). Le contexte était différent avec Alexandre, car l'excellence guerrière des Macédoniens était non seulement entretenue par des exercices continus, mais reposait surtout sur un sentiment patriotique très fort. Patrie que le roi incarnait et dont il avait dépassé les attributs traditionnels conséquemment à sa prise en main personnelle de l'Asie post-achéménide.

<sup>454</sup> Se reporter parallèlement aux chapitres III et VI.

<sup>455</sup> Concernant ces signes, voir notamment la note de Paul Goukowsky dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII, *op. cit.*, p. 275, CXVI, 1.

<sup>456</sup> Voir *corpus* Justin, XII, 15, 1-2. Justin est le seul à mentionner Éaque. Malgré tout, le thème de la mort d'un Alexandre encore jeune semblable à Achille est présente dans toutes nos sources principales même par Quinte-Curce.

<sup>457</sup> La préparation de ses prochains plans d'attaque l'ont en effet occupé jusque très tard alors que les signes avaient commencé à se manifester (Diodore, XVII, 116, 5) et ses sacrifices habituels qu'il accomplissait continuaient d'être effectués même pendant sa maladie (Arrien, VII, 15, 2-6).



éloignée de l'image que le Conquérant avait voulu donner de lui-même, mais il nous faut chercher peut-être une raison plus politique à ses paroles<sup>458</sup>.

---

<sup>458</sup> Se reporter au chapitre III, 1, 5.

# Chapitre III - Lignée et culte héroïque au service de l'image d'Alexandre

## 1. L'importance de l'héritage héroïque dans la royauté macédonienne.

Selon la tradition macédonienne, qui remonte à Héraclès, des descendants du héros, Perdicas I<sup>er</sup> et ses frères, s'établirent dans la région du Bermion, connue alors sous le nom des jardins de Midas. C'est là que Perdicas aurait pris pour épouse la fille du roi Caranos, frère du roi d'Argos, et qui était lui-même issu d'Héraclès par Téménos puis Aristodamidas. Leurs propres descendants étaient donc doublement issus des Héraclides d'Argos.

Chez les Épirotes, la famille d'Olympias était issue quant à elle des Éacides par Néoptolème. Lui-même était la progéniture de Deidamie et d'Achille, dont le père était Pélée et le grand-père Éaque. Enfin, ce dernier était le fils de Zeus et d'Égine la nymphe. Alexandre III, fils de Philippe II se trouvait par conséquent descendre aussi d'Achille et en tout trois fois de Zeus : deux fois par son père, une fois par sa mère, sans compter que Lycomède, grand-père maternel de Néoptolème était fils d'Apollon et arrière petit-fils de Poséidon.

Une telle généalogie, dont les racines ne font qu'un avec le mythe, était tout à fait admise en Macédoine<sup>459</sup>. Qui plus est, puisque les origines divines et héroïques de la famille royale ne souffraient nulle contestation, car tous les nobles étaient en fait plus ou moins liés à

---

<sup>459</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 2, 1. Conformément à ses intentions de montrer un Alexandre fidèle à ses idéaux héroïques, l'historien béotien rappelle, comme il est naturel, que les vertus de ce roi s'enracinent profondément dans la tradition mythologique et sont indissociables de la nature même du mythe chez les Gréco-Macédoniens.

la même lignée<sup>460</sup>, la légitimité d'Alexandre fut naturelle après la mort de Philippe. Toutefois, Attale, qui lui aussi était membre de cette aristocratie et dont la sœur Cléopâtre avait eu un enfant de Philippe, représentait un rival dangereux : sa légitimité était suffisante pour succéder à Philippe. Le meurtre d'Attale par Parménion vint clore cette rivalité et Alexandre fut acclamé roi des Macédoniens et surtout commandant en chef de l'armée élaborée sous l'impulsion de Philippe. Le jeune roi, conscient de l'importance de rappeler les fondements de sa légitimité royale pour appuyer son règne, usera tout au long de ses campagnes de cet argument. Et puisqu'il descend du plus illustre des héros et même de deux des principaux dieux patriotiques en Macédoine, Zeus et Héraclès, c'est bien en cette qualité qu'il compte être admiré par les siens, obéi par les barbares.

### **1.1 De la Thessalie à Thèbes et Mallos (automne 335 – automne 333).**

Les préparatifs de la campagne d'Asie avaient nécessité davantage que les troupes macédoniennes entraînées par Philippe. Alexandre, dans le dessein de clarifier la situation sur les objectifs de son règne, de sa stratégie, vint donc rechercher auprès de la confédération thessalienne les marques de confiance dont il avait besoin pour s'assurer de la solidité de sa succession<sup>461</sup>. C'est à cette occasion qu'il usa pour la première fois dans un discours officiel à l'intention d'alliés d'une rhétorique faisant appel à son ascendance héroïque. En premier lieu de son argumentaire, il rappela les liens qui les unissaient mutuellement à Héraclès par Philippe<sup>462</sup>. Puis, il invoqua aussi ses liens maternels remontant aux descendants d'Éaque<sup>463</sup>.

---

<sup>460</sup> Ptolémée en est le meilleur exemple puisqu'en plus d'être l'un des Compagnons les plus fidèles d'Alexandre, il se trouvait lui-aussi descendre d'Héraclès par les liens entre sa famille et la famille royale. Les médailles frappées sous son règne en tant que roi d'Égypte témoignent nettement de cette volonté, comme Alexandre, d'inscrire sa légitimité dans un cadre héroïque. Sa conception de la royauté était par conséquent macédonienne et non égyptienne, comme l'exigeait la coutume de sa patrie.

<sup>461</sup> Se reporter au chapitre VI, 1, 1.

<sup>462</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 4, 1. Diodore est la seule source qui fait allusion à Héraclès dans l'argumentation du roi à l'intention des Thessaliens. Voir aussi le commentaire de Paul Goukowsky associé à ce passage dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII, *op. cit.*, p. 11.

Comblés et convaincus par la sincérité de son engagement à continuer l'œuvre de Philippe, les Thessaliens lui accordèrent le commandement de leurs troupes et en firent le chef de leur nation. Bien entendu, ce n'étaient pas les liens d'Alexandre avec Héraclès, Éaque et Achille qui avaient à eux seuls fondés sa légitimité à succéder à Philippe. La domination macédonienne sur les Thessaliens était telle que ces derniers, bien que possédant un fort orgueil patriotique et disposant de l'autonomie, n'étaient que trop bien disposés à donner à Alexandre ce qu'il désirait<sup>464</sup>. Pour le jeune roi en revanche, il s'agissait d'affermir son autorité<sup>465</sup>. Selon la tradition macédonienne, descendre d'Héraclès était un privilège des rois seuls et de quelques membres de la haute aristocratie. Il était tout à fait approprié pour Alexandre d'invoquer à l'appui de sa demande son ancêtre mythique<sup>466</sup>. Cela montrait simplement combien les traditions lui importaient et à quel point il s'emploierait à les défendre en même temps que les intérêts respectifs de leurs patries. Pour Éaque en revanche, il s'agissait d'une particularité d'Alexandre et le héros n'avait pas de lien fort avec la Macédoine contrairement à la Thessalie<sup>467</sup>. Mais l'utilisation de mythes fondateurs à des fins politiques n'était pas chez Alexandre la preuve d'un simple opportunisme politique, il était

---

<sup>463</sup> Voir *corpus* Justin, XI, 3, 1-2. Justin de son côté est aussi seul à évoquer les Éacides à cette occasion. Quant à l'ascendance héracléenne d'Alexandre, il la sous-entend certainement lorsqu'il fait allusion à Philippe, son prédécesseur direct.

<sup>464</sup> Cette bienveillance remontait à la victoire de Philippe sur les tyrans de Phères Lycophon et Tisiphonos. Voir Diodore, XVI, 14, 2.

<sup>465</sup> Tant qu'il ne possédait pas sa propre réputation et ses propres victoires, Alexandre était obligé de se rattacher en invoquant Héraclès au règne de Philippe, car cela était un gage quant à la continuité de sa gouvernance. En Thessalie comme à Thèbes, Mallos et Corinthe, c'était Philippe qui lui octroyait une légitimité plus qu'Héraclès. Quant aux Macédoniens, ils recherchaient eux aussi une politique de continuité, raison pour laquelle Alexandre avait mis l'accent *via* l'évocation héroïque sur ses liens familiaux. Voir Sabine Müller, "In the Shadow of His Father: Alexander, Hermolaus, and the Legend of Philip." In D. Ogden, E. Carney (éds.), *Philip II and Alexander, Lives and Afterlives*, 25–32. Oxford, 2010, p. 31 sq.

<sup>466</sup> C'était de là que traditionnellement les souverains macédoniens tiraient leur autorité. Voir Carol J King, "Macedonian Kingship and Other Political Institutions." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 373–91, p. 375 sq.

<sup>467</sup> Si Philippe en effet avait conquis la Thessalie, seul Alexandre pouvait se prévaloir d'un ancêtre commun avec eux à l'appui de sa demande de commandement de leur Confédération. C'est aussi sous Alexandre que Phthie reçut en l'honneur d'Achille un statut enviable, initiative à laquelle les Thessaliens furent favorables. Voir Georges Radet, "Note sur l'histoire d'Alexandre, II. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 2 (1925): 81–93, p. 88.

réellement habité par cette idée que sa légitimité, sa supériorité lui venaient en partie du fait qu'il descendait de héros<sup>468</sup>.

L'autre raison de son excellence venait de son éducation philosophique et guerrière, qui sur le modèle d'Achille, consistait en un équilibre parfait entre science guerrière et art oratoire<sup>469</sup>. Et c'est contre Thèbes que cette rhétorique guerrière à l'appui de ses ancêtres héroïques fut employée pour la première fois contre lui.

La victoire d'Alexandre contre Thèbes ouvrit nécessairement une fenêtre de négociation tout à fait vitale pour eux. Convaincre le roi que détruire leur cité était une erreur politique fut l'objectif de Cléadas, l'un des prisonniers.

Pour cela, le Thébain ne défendit pas ses concitoyens, dont le sort avait déjà été décidé depuis par leur attitude envers les Macédoniens avant le siège par l'attaque de la garnison de la Cadmée notamment. Ce que souhaitait protéger Cléadas, était la cité elle-même, ce qu'elle représentait du point de vue politico-religieux. Connaissant sans doute les prétentions des souverains macédoniens de descendre d'Héraclès<sup>470</sup>, dont ils étaient traditionnellement autant les grands prêtres de son culte public<sup>471</sup> qu'un émule des valeurs qu'il véhiculait, la bravoure et l'endurance<sup>472</sup>, il en appela à Alexandre d'épargner une cité où était né ce fils de Zeus<sup>473</sup>. Il

---

<sup>468</sup> Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>469</sup> L'éducation aristocratique lui a en même temps transmis toutes les connaissances sur les dieux et les héros utiles dans la pratique du politique tout lui permettant de fonder sa propre pensée politique et religieuse. Voir Jean Pierre Vernant, *Entre Mythe et Politique*, Paris: Seuil, 1996, p. 247.

<sup>470</sup> Il n'y avait pas de distinction pour les Grecs et les Macédoniens entre les héros fondateurs et les grands rois, mythe et histoire n'étaient qu'un. Mais même si Alexandre croyait sincèrement descendre d'Héraclès et d'Éaque, il savait utiliser sa généalogie à des fins politiques de manière tout à fait pragmatique. Et ailleurs aussi, comme ici à Thèbes, cela pouvait très bien être tout à fait normal. Voir le commentaire de P. A. Brunt dans *Arrian Anabasis of Alexander, Books I-IV*, *op. cit.*, Appendix IV, p. 464.

<sup>471</sup> Ils étaient les intermédiaires entre les dieux dans de très vastes domaines, il s'agissait d'un devoir sacré qui les reliaient à leur peuple par une responsabilité et un culte communs. Voir Paul Christesen and Sarah C. Murray. "Macedonian Religion." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.). *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 428–45, p. 440.

<sup>472</sup> Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, *op. cit.*, p. 218.

<sup>473</sup> Selon le mythe, Héraclès serait né à Thèbes ou Tyrinthe selon les versions. Voir Diodore, IV, 10, 2.

lui rappela aussi que les Éacides étaient liés à Thèbes<sup>474</sup>. Peut-être désirait-il susciter chez le roi un sentiment favorable parce qu'il était de notoriété publique un admirateur d'Achille ? Quel que soit son intention quant à Alexandre lui-même, c'est surtout à sa fonction royale qu'il s'adressait. En effet, Philippe avait passé du temps à Thèbes durant son enfance<sup>475</sup>. Cléadas développa ensuite son argumentation en lui disant que sa cité avait pour dieux certains de ses ancêtres et était le lieu où avaient été éduqués quelques uns des plus grands rois de sa patrie<sup>476</sup>. Pour Alexandre, détruire Thèbes serait certainement une bonne vengeance et temporairement un moyen de soumettre la Grèce, mais à long terme cela nuirait à son image et l'empêcherait d'être reconnu comme un digne descendant d'Héraclès auprès des Grecs<sup>477</sup>. C'est en tout cas ce que Cléadas voulait laisser penser au roi : au-delà de ses supplications, il le menaçait que détruire Thèbes reviendrait à renier tout ce qui fait des souverains macédoniens des Hellènes pieux et civilisés. Et bien sûr Alexandre, qui ne souhaitait pas donner des preuves aux anti-Macédoniens de la réputation de barbare qu'ils se plaisaient à répandre pour attaquer son désir d'hégémonie sur la Grèce, prit des précautions sur ce point<sup>478</sup>. En faisant statuer quelques temps plus tard le Conseil de Ligue de Corinthe sur le sort de Thèbes, il évitait le contrecoup qu'une décision unilatérale ferait inmanquablement subir à sa réputation et au bien-être de la paix commune en Grèce<sup>479</sup>. Philippe, lui, avait

---

<sup>474</sup> Selon Pindare, le poète Thébain préféré d'Alexandre, le père d'Égine et donc le grand-père d'Éaque était le fleuve de Béotie. Voir Pindare, *Isthmiques*, VIII, 16-20.

<sup>475</sup> Se reporter au chapitre VI, 1, 1.

<sup>476</sup> Voir *corpus* Justin, XI, 4, 4-6.

<sup>477</sup> C'est en effet le caractère panhellénique d'Héraclès qui est le plus apprécié par les Grecs souhaitant se réconcilier le temps d'affronter et de vaincre leur ennemi commun. Voir Borja Antela-Bernárdez, "Alejandro Magno o la demostración de la divinidad." *Favientia*, 2007, 89–103, p. 96.

<sup>478</sup> C'est ainsi que Philippe était déjà devenu le défenseur des traditions et des divinités grecques. En construisant sa légitimité et sa réputation sur une image de protecteur et vengeur des Grecs, il se présentait quelque part comme un nouvel Héraclès, soutenu par les dieux dans son œuvre de conquête en devenir. Voir Borja Antela-Bernárdez, "Like Gods among Men. The Use of Religion and Mythical Issues during Alexander's Campaign." In Krzysztof Ulanowski (éd.), *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome: Ancient Warfare Series*, 235–55. Boston: BRILL, 2016, p. 237. Selon Gilles Courtieu, la visite d'Alexandre à Ilion était la preuve qu'il était encore plus habile que Philippe dans l'art d'exalter l'hellénisme de son hérité dans son propre intérêt politique. Voir Gilles Courtieu, "La visite d'Alexandre le Grand à Ilion / Troie." *GAIA. Revue interdisciplinaire sur la Grèce ancienne* 8, no. 1 (2004): 123–58, p. 154.

<sup>479</sup> Voir Diodore, XVI, 60, 4-5.

épargné Thèbes en partie dans le dessein de permettre son accession au titre de général en chef des armées grecques contre les Perses<sup>480</sup>. Quant à la rhétorique de Cléadas, si elle n'avait pas été inutile à Alexandre pour confirmer l'importance de ne pas être le bourreau de Thèbes dans l'intérêt de ses ambitions, elle avait peut-être eu toutefois le mérite de lui prouver que ses ancêtres héroïques étaient en eux-mêmes des arguments pour appuyer sa légitimité et ses décisions diplomatiques.

La capture récente des Portes de Cilicie avait ouvert à Alexandre la possibilité de libérer du joug des Perses quelques villes de Cilicie, notamment Tarse et Soles. Arrivé ensuite à Mallos, il mit fin à la guerre civile. Il arrivait autant en libérateur qu'en ennemi de Darius en leur apportant indirectement la garantie qu'ils ne retomberaient pas sous la domination des Perses.

À l'appui de cette promesse, il les libéra du poids des taxes payées aux Perses en invoquant leurs ancêtres communs, descendants d'Héraclès. Mallos était en effet une colonie d'Argos<sup>481</sup>, d'où les souverains macédoniens selon la tradition familiale faisaient remonter leur origines jusqu'aux fils d'Héraclès<sup>482</sup>. À ce moment là, Alexandre ignorait la position menaçante de Darius, qu'il affrontera bientôt à Issos. Mais en illustrant, par le souvenir des Héraclides d'Argos, sa décision de lever les taxes, il envoyait un message autant aux Perses qu'aux Grecs. Et contrairement à Thèbes, où Cléadas tenta d'opposer les intérêts panhelléniques en lui rappelant les origines d'Éaque et d'Héraclès, c'était à Mallos Alexandre

---

<sup>480</sup> Voir R. de Zerbi, "Thèbes, Alexandre et la ruine de." In Olivier Battistini, Jean-Dominique Poli, Pierre Ronzeaud, Jean-Jacques Vincensini (dir.), *Dictionnaire des lieux et pays mythiques*, Paris: Laffont, 2011.

<sup>481</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 5, 9. Cf. Quinte-Curce, III, 7, 5. L'historien latin ne parle pas des détails de la prise de Mallos.

<sup>482</sup> Cette généalogie avait bien sûr été habilement exploitée, en l'occurrence, pour des raisons éminemment politiques et diplomatiques. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 198. Puisqu'Alexandre était en pleine campagne contre Darius et dans une phase de progression avec son armée, il avait utilisé cet argument pour rassurer les habitants qui sortaient juste d'une guerre civile.

qui donnait un gage aux aspirations des cités membres de la Ligue. Il indiquait donc par là qu'en tant que souverain macédonien, il libérait Mallos légitimement par les liens ancestraux qui reliaient leurs patries : c'est-à-dire qu'il faisait de la cité sa propre possession dans les faits, puisqu'elle restait une conquête à cause de son statut précédent<sup>483</sup>. Et, en tant que général en chef de la Ligue, il s'appuyait sur ce lien de Mallos avec les Héraclides pour attester son nouveau statut officiel, conformément à ce que l'opinion grecque souhaitait de lui<sup>484</sup>. Quant à la souveraineté précédente de Darius, Alexandre la balayait avec autant de confiance et de facilité qu'il balayera ses ambassades. Ainsi, dans sa propagande à l'intention des alliés il fit d'Héraclès plus que d'Achille un modèle panhellénique voué à détruire la domination perse non seulement en Asie, mais par extension où qu'elle se trouve<sup>485</sup>.

Cette tendance du roi à se servir de l'image d'Héraclès pour appuyer la légitimité de certaines de ses conquêtes évolua par la suite, lorsque Darius fut définitivement vaincu. Ajouté à son goût pour les actions spectaculaires rappelant ses héros et la hausse significative des tensions dans l'armée depuis qu'il était devenu maître de l'Asie, l'image de l'Héraclès dieu et ancêtres des Macédoniens devint politiquement comme un fardeau pour lui.

---

<sup>483</sup> En tant que conquérant, Héraclès jouissait d'une réputation de civilisateur, de modèle pour favoriser l'implantation des Grecs en leur octroyant sa protection face aux barbares. Voir Colette Jourdain-Annequin, "De l'exploit héroïque à la biographie." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 578, no. 1 (1995): 93–114, p. 104. C'est bien ce rapport entre civilisation et liberté qui était au cœur de la propagande d'Alexandre en Asie quant à son projet de conquête des cités grecques sous la domination des Perses. En se prévalant d'Héraclès, il ne pouvait passer pour un autre oppresseur ayant simplement remplacé le précédent. Ce que le cas de Mallos montre aussi est qu'Alexandre n'était pas dirigé par un principe de nationalité dans la manière avec laquelle il traitait les villes soumises. Il obéissait à ses intérêts personnels, stratégiques plus qu'à ceux de sa patrie, bien qu'il utilise son ascendance héracléenne comme instrument politique. Voir E. Bickermann, "Alexandre le Grand et Les Villes d'Asie." *Revue Des Études Grecques* 47, no. 222 (1934): 346–74, p. 363 sq.

<sup>484</sup> Si l'utilisation de l'image d'Héraclès chez les souverains macédoniens pour mettre en avant leur hellénisme était d'usage chez Alexandre, Philippe et leurs prédécesseurs. L'utilisation du symbole d'Athéna avait en revanche pour but d'envoyer un message favorable aux alliés de la Ligue quant à la sincérité de leur engagement à coopérer dans le cadre de la campagne contre les Perses, ce qui ne concernait que Philippe et Alexandre. Voir S. Perlman, "The Coins of Philipp II and Alexander the Great and Their Pan-Hellenic Propaganda." *The Numismatic Chronicle and Journal of the Royal Numismatic Society* 5 (1965): 57–67, p. 64 sqq.

<sup>485</sup> Voir Borja Antela-Bernárdez, "Like Gods among Men. The Use of Religion and Mythical Issues during Alexander's Campaign." In Krzysztof Ulanowski (éd.), *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome: Ancient Warfare Series, op. cit.*, p. 249.



## 1.2 Les banquets d'Alexandre (été 326).

Un certain aspect du banquet de Maracanda et des précédents en Bactriane illustre tout à fait comment cette revendication héracléenne pouvait se retourner en arme contre Alexandre. Il ne s'agissait plus alors de la simple rivalité entre lui et les exploits d'Héraclès, mais bien d'une question de fierté royale, de légitimité guerrière dans le plein sens du terme<sup>486</sup>.

Cleitos avait déjà au banquet de Maracanda rabaissé les prouesses d'Alexandre pour les ramener à la mesure de ceux de Philippe<sup>487</sup>, qui en tant que roi des Macédoniens aimé de tous les soldats, ne méritait pas d'être traité de cette manière quels que soient les prodiges accomplis par son fils. Échauffé par le vin, mais aussi authentique témoin de cette tendance chez le roi, Cleitos avait été trop direct, peut-être à la limite de la trahison. En effet, il était devenu évident pour tous que le roi utilisait l'image d'Héraclès pour appuyer ses propres exploits. Et le fait que les flatteurs de banquets<sup>488</sup> et qu'Anaxarque en rajoutaient n'allait pas dans le sens d'un apaisement<sup>489</sup>. Mais ce furent les mots de Callisthène en réponse à la tirade d'Anaxarque, peu avant l'affaire de la conjuration des pages royaux, qui avait montré toute l'importance d'Héraclès comme source de légitimité<sup>490</sup>. L'Olynthien rappela à son rival qu'Héraclès était tout autant l'ancêtre de Philippe que celui d'Alexandre, que contrairement aux souverains perses, Alexandre ne tenait pas sa légitimité d'Héraclès en tant que dieu comme il était d'usage avec Ahura Mazda pour le Grand Roi des Perses, mais bien des

---

<sup>486</sup> Nous avons déjà traité de la relation entre Alexandre et Héraclès du point de vue personnel au cours de ces banquets. Se reporter donc au chapitre I, 2, 2.

<sup>487</sup> Au sujet du banquet de Maracanda et de la conjuration des pages, se reporter au chapitre VI, 2, 1 et voir *corpus* Arrien, IV, 8, 6.

<sup>488</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 3.

<sup>489</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 10, 6.

<sup>490</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 11, 6. Le but d'Arrien à travers cet épisode marquant de la vie de Callisthène était peut-être de montrer en quoi le sens de la démesure avait pu affecter Alexandre et ses conséquences néfastes sur son hellénité, tout cela d'un point de vue purement grec. Comme le caractère de guerrier et celui de roi étaient intimement liés chez les souverains macédoniens, autant même qu'à l'époque décrite par Homère, une mauvaise décision ou une attitude déplacée en regard de son statut royal pouvait affecter l'un ou l'autre domaine. Ici, en l'occurrence, il pouvait s'agir de conserver la confiance et l'obéissance des soldats. Ajouté au conflit de générations entre les vieux soldats macédoniens et Alexandre liée à l'incompréhension de ses desseins, la rivalité entre ce dernier et Parménion, il est déjà possible d'y voir une origine possible pour la rupture qui se produisit à l'Hyphase.

traditions que tous les Macédoniens respectaient<sup>491</sup>. Il rappela aussi que ces traditions qui font office de lois sont supérieures encore en souveraineté à celle du roi, que ce dernier doit s’y plier, car telle est l’une des conditions de sa légitimité. Il invoqua aussi Éaque pour ne pas froisser le roi en omettant un autre de ses ancêtres héroïques et qu’il utilisait en toute bonne foi à l’appui de ses ambitions en matière d’exploits, de conquêtes, de vertus qui lui sont propres. Callisthène ainsi ne s’était pas efforcé de rabaisser Alexandre au statut de simple serviteur des lois de sa patrie, mais bien de montrer que la monarchie macédonienne était profondément hellénique, civilisée, bien loin de l’oppressante domination perse telle qu’il se la figurait<sup>492</sup>. Ce qu’il souhaitait semble-t-il était d’attirer l’attention sur un fait capital, il existait deux Alexandre : l’un devait être conseillé avec mesure parce qu’il était roi, l’autre pouvait en revanche être considéré comme un héros tant que ce statut était conforme aux coutumes de sa patrie<sup>493</sup>. Et à l’appui de cela, il expliqua enfin que les Héraclides d’Argos avaient régné selon cette même coutume qu’il incombait à tout roi qu’il soit Philippe ou Alexandre de respecter et non par la force<sup>494</sup>. Ces arguments de Callisthène expliquaient indirectement la décision du roi de faire statuer le sort de Thèbes par le Conseil de la Ligue :

---

<sup>491</sup> C’était en effet en sa qualité d’Héraclide qu’Alexandre suscitait l’attachement des Macédoniens, pas en la reconnaissance d’une divinité égale à celle d’Héraclès qui ne correspondait pas à leurs usages. Cela explique pourquoi malgré ses prétentions à vouloir égaler les héros grecs et ceux de sa patrie, il continuait de manière pragmatique, mais non moins sincère à montrer que sa royauté conservait les mêmes fondements que ceux de ses ancêtres. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d’Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, op. cit., p. 41.

<sup>492</sup> Malgré ce que pouvaient dire Démosthène et ses partisans notamment, les Macédoniens étaient considérés depuis toujours comme des Grecs à part entière, car ils étaient libres et le roi exerçait son pouvoir selon la loi. Voir G. N. Hatzidakis, “L’hellénisme de la Macédoine.” *Revue des Études Grecques* 41, no. 193 (1928): 390–415, p. 406 sq.

<sup>493</sup> L’une des caractéristiques des rois macédoniens est qu’il était très rare qu’ils admettent leurs erreurs en public à cause de la nécessité de représenter l’excellence, fondement de leur légitimité. Voir Joseph Roisman, “Royal Power, Law and Justice in Ancient Macedonia.” *Ancient History Bulletin* 26 (2012): 131–48, p. 141. Les prétentions d’Alexandre étaient telles qu’il avait peut-être encore moins le droit à l’erreur que ses prédécesseurs à cause de sa propagande doublement héroïque, par sa famille et ses propres exploits.

<sup>494</sup> Autrement, un roi des Macédoniens pouvait être destitué ou exécuté s’il contrevenait à ses prérogatives et dépassait ses droits. Voir Paul Faure, *Alexandre*, op. cit., p. 32. On comprend mieux ainsi en quoi les paroles de Callisthène pouvaient sembler menaçantes alors qu’il ne souhaitait que faire respecter les coutumes en vigueur.

il décrivait un roi philosophe, tempérant et mesuré, qui agissait au combat par l'impulsion héroïque, mais en politique comme un chef d'état avisé<sup>495</sup>.

Seulement, ce que Callisthène n'avait pas anticipé étaient les conséquences de la destruction du pouvoir achéménide. Puisque selon la coutume macédonienne le vainqueur peut s'emparer de conquêtes en son nom propre, Alexandre était sorti du contexte qui prévalait jusqu'au remplacement du pouvoir perse en Asie par le sien. Et ce que l'incendie du palais avait signifié allait dans ce sens : n'ayant plus de rival pour la possession du monde, Alexandre pouvait fixer la mesure de sa propre gloire, de son propre pouvoir<sup>496</sup>.

### **1.3 L'arrivée en Inde (printemps 327 – automne 327).**

La diplomatie héracléenne d'Alexandre continua en Inde et eu des effets positifs dès le début de cette campagne. Peu de temps avant l'arrivée à Nysa<sup>497</sup>, quelques rois firent acte de soumission auprès de lui. Ils invoquèrent la mémoire de Dionysos et d'Héraclès à l'appui de leur demande d'allégeance, précisant en outre que le roi était le troisième fils de Zeus à venir à eux<sup>498</sup>. En effet, les deux héros, dans le temps mythique, étaient déjà parvenus jusqu'ici pendant leurs expéditions. Mais contrairement à Alexandre qui était là en personne, les rois

---

<sup>495</sup> De cette dichotomie entre paternité divine et mortelle pouvait naître en effet chez les Grecs attachés à leurs conceptions des dieux et héros un malaise. Pourtant Héraclès, Castor et Pollux avaient cette paternité duelle. La seule différence chez Alexandre était que par ses exploits jugés dignes de héros, il pouvait se donner le droit de valoriser plutôt cet aspect divin que l'on retrouve davantage chez Héraclès ou Achille que chez Philippe même s'il est lui aussi descendant des Héraclides. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography*, op. cit., p. 87. Voir aussi A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon." In Konrad H Kinzl (éd.) *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, op. cit., p. 64. Alexandre ne contredisait pas la coutume macédonienne en définissant lui-même la priorité des ancêtres avec qui il veut se comparer.

<sup>496</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 3. La propagande panhellénique n'était pas le seul motif de cet acte derrière lequel on peut voir aussi un message politique aux ennemis ou rivaux potentiels. Voir Pierre Briant, *Alexandre le grand*, Paris: Presses universitaires de France, 2006, p. 91.

<sup>497</sup> Il s'agissait de l'année de la capture de Massaga et des autres grandes villes Indiennes. Leur rapide soumission fut un argument en faveur de la reddition de Nysa qui savait bien quel comportement adopter pour s'attirer la sympathie du Conquérant.

<sup>498</sup> Cela ressemble beaucoup à l'argument du prisonnier Cléadas qui présentait Alexandre presque comme un Thébain vu que ces ancêtres mythiques remontaient à cette cité en plus d'Argos.

indiens ne connaissaient d'eux que leur réputation<sup>499</sup>. La réaction du roi fut très positive, il les accepta tout de suite.

Hormis l'intérêt stratégique de posséder comme guides de son armée des autochtones bien informés du terrain<sup>500</sup> il y avait un autre avantage à accepter leur soumission. En diminuant la quantité de leurs ennemis potentiels au début de leur campagne, les Macédoniens seraient plus volontiers enthousiastes à l'idée de combattre au bon moment. Épargner le moral des soldats en dehors des combats vraiment importants était une caractéristique du commandement d'Alexandre<sup>501</sup>.

Du point de vue diplomatique, c'était la première fois en Inde qu'on demandait à se soumettre au Conquérant sur le fondement de son ascendance divine. Dans ce contexte, Héraclès était la référence idéale, car pour Alexandre ce modèle était bien plus apte à lui permettre de légitimer son pouvoir que Dionysos. Pourtant, les deux héros avaient cette réputation de civilisateur, laquelle fut mise en avant dès qu'Alexandre vainquit Darius à Gaugamèles<sup>502</sup>. Le roi utilisa donc à son avantage cette initiative ennemie qui allait du reste parfaitement dans le sens des coutumes macédoniennes concernant la propriété personnelle par conquête<sup>503</sup>. Qui plus est, la transaction fut profitable aux deux parties, puisqu'en reconnaissant que l'autorité du Conquérant sur eux était légitime sur le fondement de la réputation d'Héraclès, ces rois indiens s'incluaient en quelque sorte dans la civilisation

---

<sup>499</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 10, 1. Seul Quinte-Curce rapporte ces rencontres pacifiques des rois indiens. Quand à l'évocation de Dionysos et d'Héraclès, elle suit le thème de la geste héroïque d'Alexandre sur le modèle de ses héros telle qu'on la retrouve chez l'historien latin. En l'occurrence, il est tout à fait logique que des Indiens au courant des usages grecs aient utilisé ces héros comme arguments en faveur de la paix.

<sup>500</sup> Quinte-Curce, VIII, 10, 2.

<sup>501</sup> Nous rappellerons ce principe de la doctrine homérique de la guerre de n'attaquer qu'un ennemi affaibli pour favoriser le courage chez les soldats. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, op. cit., p. 15.

<sup>502</sup> Nous pouvons même remonter jusqu'à la sanction de l'oracle de Siwah qui était un point de départ commode pour sa propagande héroïque et surtout ses intérêts politiques. Voir Borja Antela-Bernárdez, "Alejandro Magno o la demostración de la divinidad." *Favientia*, art. cit., p. 95 sq.

<sup>503</sup> Ce que Paul Goukowsky nomme le « coup d'état » de 330 avait en effet selon lui été le commencement d'une pensée du politique nouvelle chez le Conquérant. En fondant son nouvel empire selon l'exemple des Grand Rois des Perses, son pouvoir devenait sur le fond de plus en plus autocratique et dans les formes s'appropriait les caractéristiques de la royauté persane. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, op. cit., p. 40.

hellénique et à l'avenir accepterait naturellement des relations fraternelles entre eux, les Macédoniens et les villes qu'Alexandre sera amené à fonder dans la région<sup>504</sup>. Pour le roi, il s'agissait réellement d'une vision politique à long terme tout autant qu'une preuve de l'authenticité de la promesse de Zeus-Ammon<sup>505</sup>.

#### 1.4 Alexandre et les Sibes (printemps 326).

L'arrivée d'Alexandre au confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe le conduit à rencontrer un nouveau peuple, les Sibes<sup>506</sup>, et tout comme avec les roitelets du début de la campagne, le Conquérant décida immédiatement de les épargner.

Les envoyés sibes vinrent à la rencontre du roi, dans le camp qu'il avait établi près de leur ville la plus vaste, et obtinrent audience. À l'appui de leur demande d'allégeance, ils invoquèrent les liens qui les unissaient à Héraclès. Ce héros en effet, pendant sa campagne d'Inde, avait fondé leurs villes avec ses propres soldats après avoir abandonné le siège d'Aornos. Et en effet, leurs usages étaient très proches de ceux des Grecs hormis quelques différences<sup>507</sup>. Alexandre, constatant cela et fort reconnaissant de leur initiative, leur garantit la liberté sur le fondement des liens de parenté qui les unissaient tous<sup>508</sup>.

---

<sup>504</sup> Selon Droysen, le dessein d'Alexandre n'était pas d'imposer sa domination en Inde, mais seulement de la pacifier. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 362. Et en effet, la reconnaissance de héros en commun allait dans le sens d'une compréhension, d'un respect mutuels.

<sup>505</sup> Pour ses guerriers comme pour les peuples conquis, l'utilisation des croyances traditionnelles augmentées par l'adoption progressive de nouveaux éléments des usages perses et égyptiens montre qu'Alexandre en tant que maître de l'Asie était tenté d'imposer un pouvoir en dehors du cadre de ses prérogatives royales habituelles. Voir R James Ferguson, "Propaganda as 'Knowledge' Production: Alexander the Great, Piety, Portents and Persuasion." *art. cit.*, p. 93.

<sup>506</sup> À propos des Sibes, consulter le commentaire de Paul Goukowsky dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, Livre XVII, *op. cit.*, p. 253 sq.

<sup>507</sup> Le fait de porter des peaux de bêtes et des massues rappelaient en effet certains usages des Grecs. Par exemple, en 446, contre les troupes de la ville de Sybaris, l'athlète Milon de Crotona, connu pour sa force physique avait combattu en portant une peau de lion et une massue, puis, considéré comme l'auteur de la victoire, il fut acclamé par les habitants de Crotona (Diodore, XII, 9, 5-6). Le commandant de corps auxiliaire Nicostrate d'Argos, lui aussi remarquable pour sa force, appréciait de porter la peau de lion et la massue dans ses expéditions (Diodore, XVI, 44, 3).

<sup>508</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 96, 2 ; Quinte-Curce, IX, 4, 1-3 ; Justin, XII, 9, 1. Cf. *Épitomé de Metz*, 34.

La loyauté des Sibes envers Alexandre reposait sur la confiance mutuelle, mais faisait aussi partie de la stratégie d'Alexandre de ne pas conquérir systématiquement par la force, d'autant plus que de nombreux autres peuples des environs étaient déjà hostiles. La simple reconnaissance bilatérale de l'ascendance héracléenne suffisait pour le roi à confirmer leur statut de peuple libre : dans le cadre de la campagne, cela revenait à une victoire<sup>509</sup>. Cette victoire diplomatique avait peut-être été facilitée en amont par la victoire des Macédoniens contre Aornos. En effet, au courant de l'exploit du Conquérant, les notables sibes pouvaient à juste titre reconnaître en Alexandre une double légitimité héracléenne : d'une part, car il était le roi des Macédoniens, d'autre part, car son intérêt personnel pour les légendes autour de la campagne indienne d'Héraclès était très fort<sup>510</sup>. Pour le roi, il y avait tout lieu de se réjouir puisqu'en plus d'avoir surpassé son ancêtre familial il avait reçu des Sibes un gage de légitimité royal très proche de celui que les Macédoniens eux-mêmes accordaient à leurs monarques. Du point de vue des soldats enfin, l'assurance d'avoir de nouveaux alliés dont les mythes politiques étaient si proches des leurs ne pouvait que le redonner de l'assurance et de la bravoure, sachant désormais qu'ils étaient en terre amie et que leurs arrières étaient sûrs.

## 1.5 Le testament d'Alexandre (été 323).

Peu de temps avant de mourir, Alexandre invoqua le souvenir des Éacides pour tenter d'expliquer aux Macédoniens qu'il était normal pour quelqu'un de sa race que son règne se termine aussi tôt<sup>511</sup>. Le roi avait constaté en effet que son état de santé avait provoqué de l'émoi et quelque agitation parmi les troupes, ce qui était bien naturel dans la monarchie

---

<sup>509</sup> Puisque les Indiens pouvaient être aussi amenés à considérer Alexandre comme le successeur du Grand Roi, leur comportement favorable à l'égard de ses prétentions et liens héroïques ont pu être considérées en quelque sorte comme un équivalent des honneurs héroïques. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 44.

<sup>510</sup> Selon la tradition, c'est en effet par ses vertus propres qu'Héraclès se voit ouvrir la conquête du monde et non par son ascendance divine. Voir Danièle Aubriot, "Quelques Observations Sur La Religion d'Alexandre (Par Rapport à La Tradition Classique) à Partir de Plutarque (*La Vie d'Alexandre*) et d'Arrien (*L'Anabase d'Alexandre*).” In *Dossier : Alexandre le Grand, Religion et Tradition*, chap. cit., p. 233.

<sup>511</sup> Voir *corpus* Justin, XII, 15, 1-2. Se reporter au chapitre II, 2, 6.

macédonienne et encore plus dans celle d'Alexandre. Les guerriers étaient attachés à lui plus pour ses exploits que pour son titre<sup>512</sup>. Si l'ampleur de sa conquête l'avait fait sortir du cadre traditionnel qui règlementait son pouvoir, la mise en scène de son destin héroïque était quand à elle intimement liée aux conséquences de ladite conquête. Alexandre lèguerait à son successeur non plus une royauté dont l'ancêtre est traditionnellement Héraclès, mais un nouveau type de monarchie fondée sur sa propre légitimité en tant que descendant d'Éaque<sup>513</sup>. L'image d'Alexandre en tant que héros avait supplanté son statut royal, modifié les conditions de la légitimité des prochains souverains et indirectement achevé toute possibilité de recréer à l'avenir un empire successeur à celui des Perses<sup>514</sup>. À travers l'apparition de ce nouveau type de souveraineté, et malgré les reproches des plus traditionnalistes des Macédoniens ainsi que de Callisthène, c'étaient en fin de compte les conceptions grecques qui avaient triomphé des usages perses.

---

<sup>512</sup> D'ailleurs, les actes du roi à la mort d'Héphestion relevaient bien d'une réappropriation du modèle d'Achille pour valoriser sa supériorité guerrière. Se reporter au chapitre I, 1, 6.

<sup>513</sup> Cette nécessaire supériorité du roi des Macédoniens était liée à des valeurs homériques qui permettait aux hommes de prendre aussi en compte le comportement des leurs pour comprendre le destin, la relation aux dieux, leur supériorité du point de vue des dieux. Voir Adkins, A. W. H. "Homeric Gods and the Values of Homeric Society." *The Journal of Hellenic Studies* 92 (November 1972): 1–19, p. 13 sq. Il s'agissait plus pour Alexandre d'un pouvoir en démonstration que d'un pouvoir selon un précédent héroïque.

<sup>514</sup> Alexandre avait pourtant essayé de se débarrasser du concept de supériorité du souverain macédonien qui avantageait aussi bien la haute aristocratie dans leur rivalité avec la dynastie régnante que le roi lui-même. Pour un pouvoir sans partage, Alexandre devait se fonder sur une supériorité personnelle de type héroïque et non pas selon les standards de la tradition de sa patrie. Cela explique sa tendance à valoriser davantage à certains moments le fait qu'il est un descendant d'Éaque que d'Héraclès. Voir Sabine Müller, "In the Shadow of His Father: Alexander, Hermolaus, and the Legend of Philip." In D. Ogden, E. Carney (éds.), *Philip II and Alexander, Lives and Afterlives*, op. cit., p. 29.

## **2. Du culte rendu aux héros à celui d'Alexandre.**

De même qu'Alexandre, en tant que roi des Macédoniens, revendiquait ouvertement son ascendance héroïque, les cultes patriotiques étaient fondamentalement liés à la fonction royale. L'idée selon laquelle un ancêtre mythique et ayant acquis une gloire éternelle par apothéose ou, comme Achille, parce que sa geste héroïque avait été transmise par les aèdes et Homère, le plus illustre des hommes, était en pratique non moins valide du temps d'Alexandre que de celui de Perdicas I<sup>er</sup>.

La propension du Conquérant à imiter certaines actions de ses modèles héroïques ou de mettre en rapport direct le caractère extraordinaire de ses exploits avec des précédents de nature mythologique n'était pas le seul facteur quant à sa recherche de sa propre apothéose. Il y avait déjà dans la tradition macédonienne la possibilité d'obtenir les honneurs divins sans que cela ne vienne contredire la fonction religieuse inhérente à l'exercice de la royauté. Dès son acclamation, Alexandre pris grand soin de respecter la tradition de ses ancêtres en pratiquant les rites, en sacrifiant, par des libations, en remerciant les dieux de la patrie de leur soutien dans une entreprise aussi périlleuse que la conquête de l'Asie et la destruction totale du pouvoir achéménide. La gloire était un don de la divinité accordé aux plus braves et aux vainqueurs, mais aussi une preuve que le roi respectait parfaitement son rôle, selon la coutume. Pour les guerriers et les Compagnons, c'était une garantie. Toutefois, le contexte politique changea lorsqu'Alexandre devint maître de l'Asie. Il n'était plus seulement vu comme un souverain macédonien, mais comme l'héritier du pouvoir achéménide dont il combla le vide en s'emparant de ses richesses et en incendiant symboliquement le palais de Persépolis. Cela n'avait pas été prévu par Isocrate, dont les idées et considérations n'étaient en plus de toute évidence pas celles d'Alexandre. Aristote lui-même ne pouvait concevoir ce



que la situation d'un maître de l'Asie gréco-macédonien produirait en termes politico-religieux<sup>515</sup>.

Mais ce seront la réputation d'invincibilité du Conquérant et la situation politique entre son nouvel Empire, la Macédoine et la Grèce d'Asie comme continentale qui influenceront sa conception des honneurs divins tel qu'il souhaitera les obtenir. Car pour le moment, alors qu'il vient tout juste de succéder à Philippe et de partir mâter les Gètes, il n'est encore que le roi des Macédoniens et s'attache à incarner de son mieux l'idéal du souverain aimé des guerriers et des dieux.

## **2.1 Du pays des Gètes à la Macédoine (printemps/été 335 – hiver 334).**

Les premiers honneurs divins notables qu'Alexandre rendit en tant que roi des Macédoniens se tinrent dans le pays des Gètes, au Nord de la Macédoine, après sa victoire et la capture de leur ville. En remerciement, le roi offrit un sacrifice à deux des dieux principaux du panthéon macédonien : Zeus et Héraclès<sup>516</sup>. Il sacrifia aussi au Danube, fleuve et divinité topique<sup>517</sup> pour ne pas avoir empêché les opérations de la phalange et de la cavalerie durant leur attaque coordonnée qui fit fuir les Gètes<sup>518</sup> : les Macédoniens n'eurent pas vraiment à se battre pour s'emparer de la ville. Par ces sacrifices, le souhait d'Alexandre était d'une part d'affirmer sa légitimité comme roi des Macédoniens et commandant en chef de l'armée en montrant qu'il était soutenu par les divinités de sa patrie. D'autre part, il désirait aussi rassurer

---

<sup>515</sup> Nous aborderons cet aspect politique du pouvoir d'Alexandre principalement dans les chapitres VI, 1-2. Il est question présentement de la relation entre le pouvoir d'Alexandre selon le paradigme héroïque et sa divinisation.

<sup>516</sup> La croyance d'Alexandre dans ces dieux avait été inculquée dans le cadre de son éducation aristocratique durant son enfance, parallèlement à l'accroissement de sa passion particulière pour Héraclès et Achille. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 7. Ce rôle prééminent d'Héraclès et de Zeus dans les pratiques culturelles macédoniennes était plus important encore chez les jeunes aristocrates comme chez les guerriers. Voir Paul Christesen and Sarah C. Murray. "Macedonian Religion." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.). *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 428–45, p. 430 sq.

<sup>517</sup> Selon le mythe, le Danube, dont l'ancien nom est Istros, était le fils d'Océan et de Téthys. Les enfants du Danube combattirent pour les Grecs lors du débarquement en Mysie (Hésiode, *Théogonie*, 339 ; Philostrate, *Héroïques*, XXIII, 13). Peut-être Alexandre espérait-il ainsi un débarquement plus favorable ou du moins de favoriser cette idée dans l'esprit des soldats.

<sup>518</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 4, 5. Seul Arrien donne autant de détails sur les opérations dans le Nord de la Grèce dans le dessein de décrire le plus précisément possible le commandement d'Alexandre.

les soldats quant au succès des futurs combats qu'ils auraient nécessairement à mener dans la région<sup>519</sup>. La piété d'Alexandre n'avait ici rien d'exceptionnel. Il s'agissait strictement des coutumes de sa patrie et d'usages helléniques normaux.

La grande fête qui eut lieu à Dion entre l'accession du roi au titre d'*hégémôn* de la Ligue de Corinthe et le départ de l'armée pour l'Asie Mineure fut quant à elle exceptionnelle à cause de ces circonstances<sup>520</sup>. Les sacrifices en l'honneur des dieux patriotiques, et tout particulièrement Zeus, avaient non seulement pour objectif de permettre au roi de s'inscrire dans la continuité de Philippe, mais aussi dans celle d'un autre prédécesseur, Archélaos<sup>521</sup>. Comme l'acclamation d'Alexandre était encore assez récente, il se devait de donner au peuple des gages de son intention de faire perdurer les coutumes de ses ancêtres, d'autant plus que son départ prochain pour la campagne contre les Perses pourrait être un facteur de déséquilibre<sup>522</sup>. En Grèce, le parti des anti-Macédoniens et Sparte, à l'affût de la moindre faiblesse du successeur de Philippe, pourraient user de la moindre faille contre lui, aidés en cela par le Grand Roi à travers Memnon de Rhodes. Il était donc essentiel pour Alexandre de rassembler tous les Macédoniens avec une solennité qu'il viserait ensuite à reproduire pour la traversée et le débarquement en Asie. Il désirait plus que tout que son image soit associée à celle du futur vainqueur soutenu par les dieux et destiné à réaliser les nobles aspirations de

---

<sup>519</sup> La pratique du culte est également indissociable de la fonction du commandant selon Xénophon (*Hipparque*, IX, 9). Nous avons depuis déjà vu en quoi les présages pouvaient être utiles à Alexandre pour renforcer sa propagande héroïque. Voir chapitre II, 2, 1-2.

<sup>520</sup> Le fait d'avoir succédé à Philippe si tôt par rapport au lancement de la campagne d'Asie, les prétentions au trône d'Attale et la rivalité naturelle entre la haute aristocratie et la famille royale, tout cela mettait Alexandre dans une situation de relative faiblesse politique. Il lui était absolument nécessaire de gommer dans sa personnalité et son goût pour la gloire et les héros tout ce qui pouvait nuire à sa crédibilité comme protecteur de la patrie.

<sup>521</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 11, 1 et Diodore, XVII, 16, 3. Le rôle du roi pendant ces fêtes était évidemment de présider au culte et aux jeux, conformément à la coutume et à la volonté des dieux. Au sujet de ces fêtes, consulter le commentaire de Paul Goukowsky dans Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII, op. cit.*, p. 177 sq.

<sup>522</sup> C'était aussi par ce culte patriotique qu'un lien se créait entre le roi et son peuple, le caractère protecteur des dieux étant inculqué dans les domaines public et privé *via* les fêtes et le théâtre. Voir Félix Robiou, *L'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre*, T1, Paris: C. Klincksieck, 1893, p. 7 sq.

Philippe, car son principal ennemi alors était l'incertitude<sup>523</sup>. À ce moment-là, l'attrait d'Alexandre pour la fonction religieuse de sa royauté ne semblait pas différent de celle de Philippe, si ce n'est que ce dernier pouvait se réclamer de ses exploits pour affirmer davantage ses liens avec la divinité<sup>524</sup>.

## 2.2 Sur les côtes de Troade et à Ilion (printemps 334).

La réussite du débarquement au Port-des-Achéens permit à Alexandre de tout de suite énoncer ses intentions quant au sort de l'Asie : il la libèrerait pour le bien de sa propre gloire<sup>525</sup>. Après avoir imité Protésilas, il lui offrit un sacrifice à Eléonte, sur son tombeau, afin de favoriser l'arrivée des troupes macédoniennes et alliés. Puis, au lieu même de l'arrivée de la flotte, il fit construire des autels en l'honneur de Zeus, d'Athéna et d'Héraclès.

Enfin, il monta à Ilion sacrifier à Athéna, procéder à des libations en l'honneur des héros tombés au combat pendant la guerre de Troie, puis offrir son armure à la déesse dans son temple en échange des armes de ces héros<sup>526</sup>.

La gloire de Protésilas en tant que héros était bien connue dans la région<sup>527</sup>, et pour Alexandre, le fait de s'associer à l'image de ce héros paraissait en l'occurrence aussi intéressant pour sa propagande panhellénique et royale que sa passion pour l'*Iliade* était

---

<sup>523</sup> Le rôle de grand prêtre des rois des Macédoniens était lié non seulement à leur origine divine, mais aussi au caractère sacré de la mémoire, de la sépulture des ancêtres plus récents. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, *op. cit.*, p. 62 sq.

<sup>524</sup> Au sujet de la divinisation de Philippe par rapport à celle d'Alexandre, se reporter au chapitre III, 2, 6.

<sup>525</sup> Se reporter au chapitre I, 1, 1.

<sup>526</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 11, 5 ; Arrien, I, 11, 7 et Plutarque, *Alex.*, 15, 7. La valeur de propagande des actes d'Alexandre dans ce passage chez Plutarque révèle une importante contribution de Callisthène. Voir J. R. Hamilton, *Plutarch Alexander: A Commentary*, *op. cit.*, p. 38. Pour ce qui est de l'ordre dans lequel Alexandre procéda selon les différentes sources sur ce passage, voir Georges Radet, "Notes sur l'histoire d'Alexandre, I. Alexandre à Troie." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 1 (1925): 11–14, p. 11 sq.

<sup>527</sup> Hérodote, VII, 33 ; IX, 115 ; IX, 120. Cf. Thucydide, VIII, 102, 3. Il y avait aussi un temple dédié à Protésilas en Chersonèse de Thrace.

sincère<sup>528</sup>. Son sacrifice à l'Istros avait déjà témoigné de son attachement à tous les héros et les dieux des lieux qu'il visitait et qui avaient un lien plus ou moins étroit avec la guerre de Troie<sup>529</sup>.

Les hommages à Athéna quant à eux témoignaient de la volonté du roi d'appuyer sa légitimité en tant que commandant en chef par la promesse de la victoire. Le soutien de la déesse était aussi important pour lui en tant que roi des Macédoniens, car elle était intimement liée à la dynastie régnante, mais aussi comme étendard du panhellénisme dont il se devait de donner quelques gages<sup>530</sup>.

L'échange des armes au temple d'Athéna résultaient de cette même volonté, car l'appropriation du bouclier sacré<sup>531</sup> était le symbole pour les cités grecques de la Ligue que le roi se concevait comme un vrai héros au service de leur cause<sup>532</sup>. Ainsi, ces sacrifices divins n'étaient qu'une pratique habituelle dans ces circonstances : Alexandre souhaitait surtout rendre hommage à Protésilas et aux autres héros de la guerre de Troie.

De même, son sacrifice à Héraclès n'était pas un honneur héroïque dédié à son modèle, mais bien un acte culturel qui s'inscrivait dans la recherche de symboles panhelléniques pour les alliés grecs dans leur ensemble. Bien que l'interprétation du lancer de javelot du roi fût

---

<sup>528</sup> L'hommage à Protésilas avait aussi sur le plan guerrier, permis de favoriser chez les soldats leur bravoure en vue des prochaines épreuves. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand, Op. cit.*, p. 30 sq.

<sup>529</sup> Mais ce désir de sacrifier aux héros de la guerre de Troie n'explique pas cependant pourquoi Alexandre choisit de diviser les forces au débarquement. Le bien de sa stratégie l'avait emporté nécessairement sur l'aspect culturel de l'événement. Voir Pierre Briant, *Histoire de l'Empire Perse: De Cyrus à Alexandre, op. cit.*, p. 839.

<sup>530</sup> Avec Zeus et Héraclès, Athéna était l'une des divinités principales des Macédoniens Voir Gilles Courtieu, "La visite d'Alexandre le Grand à Ilion / Troie." *GAIA. Revue interdisciplinaire sur la Grèce ancienne* 8, no. 1 (2004): 123–58, p. 143 sq.

<sup>531</sup> La croyance d'Alexandre en l'authenticité de cette relique n'était peut-être pas aussi forte qu'il y pouvait le sembler. Voir Radet, Georges. "Notes sur l'histoire d'Alexandre, VIII. Alexandre à Troie." *Revue des Études Anciennes* 35, no. 3 (1933): 257–77, p. 263. Selon Sainte-Croix, le caractère votif de ces reliques ne permettait pas de les utiliser au combat, leur valeur était uniquement symbolique. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand, op. cit.*, p. 280.

<sup>532</sup> Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 217.

favorable à faire dire qu'il souhaitait déjà vaincre en son nom propre, cela devait apparaître subordonné à sa volonté de rassembler autour d'un modèle de civilisation commun<sup>533</sup>.

Après avoir rendus les honneurs de circonstance aux dieux et à Protésilas, Alexandre rendit directement hommage aux héros de la guerre de Troie. Il offrit un sacrifice à Priam dans le dessein d'écarter sa colère de tous les descendants de Néoptolème, dont lui-même<sup>534</sup>. Ainsi, il rappelait le lien familial qui l'unissait à Achille, le plus célèbres de tous les héros honorés en ce lieu. En offrant ce sacrifice sur l'autel de Zeus, il assurait ainsi que ce dieu et ancêtre soutiendrait son entreprise, sa dynastie et protègerai les opérations de ce début de campagne asiatique<sup>535</sup>.

Puis, à Ilion, Alexandre honora Achille et les autres héros tombés au combat en offrant sur leurs tombes des sacrifices appropriés<sup>536</sup>. Pendant qu'il déposât une couronne sur la tombe d'Achille, Héphestion fit de même sur celle de Patrocle. Achille pouvait être heureux, proclama t'il, d'avoir eu Homère pour chanter ses exploits. Mais le roi ne s'était pas arrêté à ces marques d'honneur, il avait aussi couru, nu et huilé, tel un athlète, et selon l'usage, avec ses Compagnons, avant de remettre les couronnes avec sa formule en hommage à l'œuvre d'Homère<sup>537</sup>.

---

<sup>533</sup> Alexandre semble en effet avoir partagé le point de vue qui, depuis Hérodote, faisait de la guerre de Troie la première grande campagne panhellénique, tout autant politiquement que militairement. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 99 sq.

<sup>534</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 11, 8. Arrien rapporte cela sur le fondement d'une rumeur, mais sans en dire plus. Il n'est cependant pas étonnant qu'en la circonstance, Alexandre en ait profité pour affirmer que la divinité le soutenait non seulement en tant que roi des Macédoniens, mais aussi comme descendant d'Achille. L'imitation de Protésilas avait bien montré la tendance du roi à mettre en avant sa propre image héroïque.

<sup>535</sup> L'origine de cette tradition selon laquelle Priam avait été tué par le fils d'Achille sur l'autel où Alexandre avait sacrifié remontait peut-être à Euripide et Pindare. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 102.

<sup>536</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 17, 3 et Justin, XI, 5, 12.

<sup>537</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 12, 1 et Plutarque, *Alex*, 15, 8. Seul Plutarque rapporte la course rituelle à laquelle se livrèrent Alexandre et les Compagnons. Cela est bien conforme à sa volonté de montrer son attachement personnel et culturel à Achille selon les usages locaux. Quant à Arrien, il est bien possible, en rapprochant les couples Alexandre/Héphestion et Achille/Patrocle par le biais des honneurs rendus simultanément, qu'il ait voulu souligner que la nature de leur relation était identique ou très proche.

Enfin, lorsqu'il visita Ilion, il avoua être bien plus intéressé par le fait de voir la lyre d'Achille que celle de Pâris, car seule celle du fils de Pélée avait chanté les exploits des plus vaillants guerriers<sup>538</sup>.

Les tombeaux d'Achille et des autres héros tombés au combat n'étaient pas des lieux où seuls les locaux venaient rendre un culte à leur gloire<sup>539</sup>. Les Thessaliens y avaient développé un culte important. Le culte qu'Alexandre rendit à Achille était en l'occurrence loin d'être conforme aux usages thessaliens même si le rituel de la couronne y est présent<sup>540</sup>. Alexandre ne souhaitait pas réellement s'approprier Achille comme héros personnel si cela devait contrarier la prééminence des théores thessaliens en ce domaine. Toutefois, ses actes culturels, bien que moins élaborés, étaient tout aussi sincères que l'attachement des Thessaliens à Achille<sup>541</sup>. L'hommage qu'il rendit avec ses Compagnons et Héphestion près des tombeaux des héros étaient bel et bien une tentative de relier d'une manière aussi spectaculaire que l'imitation de Protésilas l'expédition gréco-macédonienne à celle des Achéens<sup>542</sup>.

Quant à la volonté d'Alexandre et d'Héphestion de s'associer symboliquement à Achille et Patrocle, elle remontait autant à son enfance, à son éducation chez Aristote et visait peut-

---

<sup>538</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex*, 15, 9. Plutarque est à nouveau le seul historien d'Alexandre à rapporter cela. Ce passage est tout de même précieux, car il témoigne qu'il y a chez le roi une véritable préférence pour tout ce qui se rapporte à la mémoire d'Achille.

<sup>539</sup> Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, *loc. cit.*, p. 32.

<sup>540</sup> Achille était en effet un héros patriotique pour les Thessaliens. Pour les détails du culte rendus par la députation sacrée thessalienne, voir Georges Radet, "Note sur l'histoire d'Alexandre, II. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille.", *art. cit.*, p. 82 sqq.

<sup>541</sup> Il se peut qu'Achille fût au moment de la venue d'Alexandre adoré comme un dieu alors qu'il ne l'était pas, car il était mort en tant que mortel. Le rituel d'Alexandre n'était certes par conforme à celui des Thessaliens, mais tel n'était pas son but. Il souhaitait seulement donner un caractère tout autant religieux que militaire à la cérémonie afin de donner à sa campagne d'Asie le même aspect sacré qu'un rite initiatique. Et cela fonctionna, car les Thessaliens de son armée y participèrent volontiers. Achille devint par conséquent un symbole politique pour les rassembler temporairement. Voir Radet, Georges. "Note sur l'histoire d'Alexandre, II. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille.", *art. cit.*, p. 88 sq. Voir aussi Paul Foucart, "Le culte des héros chez les grecs." *Mémoires de l'Institut de France* 42, no. 1 (1922): 1–166, p. 33 sq.

<sup>542</sup> Un tel lien ne pouvait que favoriser la cohésion entre les troupes macédoniennes et les alliés, ce qui serait nécessaire pour le succès des prochaines opérations. Voir Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*, *op. cit.*, p. 200.

être bien à mettre en scène la nature héroïque de leur relation, leur supériorité en tant que guerriers, leur capacité à atteindre la gloire éternelle<sup>543</sup>.

Il semble que, pour Alexandre, l'influence d'Homère ait été plus forte à Ilion que des considérations strictement religieuses. Il souhaitait apparaître comme un émule autant qu'un descendant d'Achille et intégrer à cette association ses troupes en tant qu'une nouvelle armée des Achéens. Pour autant, si la gloire sur le modèle de l'*Illiade* pouvait être promise par le roi, la victoire ne pouvait l'être tant qu'il n'aurait pas démontré aux Macédoniens comme aux alliés de la Ligue que ses prétentions à être un héros étaient fondées. Les victoires du Granique et d'Issos notamment, mais aussi les sièges que les Macédoniens menèrent sur les côtes d'Asie Mineure furent l'occasion pour Alexandre de faire ses preuves.

Progressivement, il se rapprochait de la réputation héroïque tant désirée, et Achille en tant que modèle et guide vers la gloire éternelle commençait à être surpassé par d'autres héros.

### **2.3 Du siège de Tyr au culte d'Héraclès (hiver/été 332).**

L'arrivée d'Alexandre en Phénicie le mena à prendre d'assaut la citadelle de Tyr. Pourtant, en se fiant au comportement du roi, une telle entreprise ne semblait pas initialement obligatoire. Les Tyriens, confiants en la supériorité de leurs défenses, refusèrent au roi sa demande de pénétrer au sein de leur ville pour y sacrifier à Héraclès. Pourtant, il les avait invité à venir le rencontrer, leur avait donné des gages de confiance et d'amitié. Tout cela avait été vain, il avait seulement été invité à sacrifier dans la vieille Tyr, car en aucun cas il

---

<sup>543</sup> Voir Justin Grant Vorhis, *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*, *op. cit.*, p. 146 sq.

n'entrerait dans la ville elle-même. Le prenant comme un acte de guerre, il menaça de capturer la cité<sup>544</sup> et s'y employa devant l'entêtement des Tyriens.

L'importance du sanctuaire d'Héraclès était en partie de nature politique, car celui qui, par le culte, revendiquerait le soutien de la divinité aurait un argument favorable à sa propre cause : le séparatisme des Tyriens serait légitimé ou ce seraient les ambitions d'Alexandre<sup>545</sup>. Alexandre ainsi pourrait s'approprier l'Héraclès tyrien et anéantir toute résistance politique à sa campagne. Mais un autre aspect politique à cette volonté d'Alexandre était bien évidemment qu'il avait associé cet Héraclès tyrien à son propre ancêtre, de la même manière qu'il identifiera à Siwah le dieu Ammon à Zeus<sup>546</sup>. Il ajoutait ainsi à la divinité un attrait patriotique favorable à sa propre légitimité royale et héroïque.

Le besoin impérieux d'Alexandre de sacrifier à l'intérieur de la ville n'était pas un caprice dû à son attachement pour Héraclès, le motif était encore là tout à fait politique et faisait partie de ses ambitions à long terme. En effet, le moment où son sacrifice devait s'accomplir coïncidait avec la principale fête consacrée à la divinité. Melqart, figure tutélaire de l'autorité sur Tyr pouvait bel et bien permettre au Conquérant de parfaire sa souveraineté<sup>547</sup>. Et c'est bien cela que les Tyriens souhaitaient éviter<sup>548</sup> : inviter Alexandre à

---

<sup>544</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 40, 2-3 ; Arrien, II, 15, 7 ; Arrien, II, 16, 7 ; Justin, XI, 10, 10-11. Seul Plutarque ne rapporte pas la volonté d'Alexandre de sacrifier à Héraclès, préférant décrire ses habitudes de vie pour montrer les raisons de sa grande tempérance avec la femme et les filles de Darius. Toutefois, il l'historien béotien rapporte le présage mettant en scène Héraclès comme guide et ami du roi, l'invitant à entrer à Tyr. Voir *Infra*.

<sup>545</sup> Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, op. cit., p. 294.

<sup>546</sup> Voir A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon." In Konrad H Kinzl (éd.), *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, op. cit., p. 54.

<sup>547</sup> L'assimilation de Melqart et d'Héraclès était parfaitement admise par les Grecs, ce qui fut d'un grand profit pour le développement de sa renommée et contribua à faire de lui un dieu majeur au même titre que les Olympiens. Voir Paul Foucart, "Le culte des héros chez les Grecs.", art. cit., p. 21. Qui plus est, Melqart, le « roi de la cité », représentait l'idée d'une puissance politique incontestée et qui s'étendait de Tyr jusqu'à ses plus lointaines colonies. Voir Félix Robiou, *L'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre*, T2, Paris: C. Klincksieck, 1893, p. 5 sq. Les Héraclès tyrien et gréco-macédonien étant indissociables dans la conception d'Alexandre, il était normal qu'il ait vu dans ce dieu à la fois un ancêtre, une divinité à part entière,



effectuer son sacrifice dans Tyr revenait à reconnaître son autorité, et accessoirement à déclarer la guerre aux Perses<sup>549</sup>.

Alexandre donc, au bout de sept mois de siège, captura Tyr. Après avoir accordé des marques d'honneur à Apollon, il entreprit de réaliser enfin son sacrifice à Héraclès. La cérémonie fut particulièrement réussie parce que le roi avait accordé de grands moyens pour les préparatifs<sup>550</sup>. Il avait aussi récompensé pour l'occasion les soldats les plus braves et offert aux morts de son camp de mémorables funérailles<sup>551</sup>. Il conclut la cérémonie par une procession militaire, puis, dans le sanctuaire d'Héraclès une revue navale, des jeux gymniques et une course aux flambeaux. Mais surtout, dans le temple du dieu, il lui dédia la machine de siège responsable de la destruction du rempart et le navire tyrien qu'il avait capturé pendant le siège. Quant aux Tyriens réfugiés dans le sanctuaire d'Héraclès, il les épargna<sup>552</sup>.

---

un héros, en dépit de l'idée que s'en faisaient les Tyriens de leur côté. Voir James Richard Ryan, *Surpassing All Other Kings: Mesopotamian Kingship Ideology in the Gilgamesh Tradition and the Alexander the Great Narratives*, King's College, 2017, p. 125 sq. Enfin, il semble que les sources d'Alexandre pour cette assimilation de Melqart et d'Héraclès aient été Homère et Hésiode, ce qui explique sa vision hellénique de la divinité. Voir Javier Teixidor, "L'interprétation phénicienne d'Héraclès et d'Apollon." *Revue de l'histoire des religions* 200, no. 3 (1983): 243–55, p. 247 sq.

<sup>548</sup> Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 65. Voir aussi Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C: A Historical Biography*, *op. cit.*, p. 248.

<sup>549</sup> Le besoin de soumettre la ville répondait aussi à un objectif stratégique majeur : prendre le contrôle de la Méditerranée alors dominée par la flotte de Pharnabaze et ses alliés tyriens. Il s'agit de la véritable raison de la demande de sacrifice par Alexandre selon Hammond. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>550</sup> Selon Tarn, ce sacrifice à Héraclès fut le plus coûteux que ce dieu ait reçu à Tyr. Voir W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History. Vol. VI, op. cit.*, p. 376. Derrière ce choix d'Alexandre d'offrir un sacrifice sans précédent, il y avait bien une volonté de montrer à l'Orient comme aux Macédoniens et aux Grecs sa souveraineté sur la Méditerranée de même que sa légitimité à se revendiquer comme le plus illustre des descendants d'Héraclès.

<sup>551</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 46, 6. Ces usages décrits par Diodore étaient à la fois habituels et exceptionnels vu l'ampleur des travaux réalisés. Ils sont moins précis, mais conformes à ceux décrits par Arrien. Cf. *Infra*.

<sup>552</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 24, 6 et Arrien, II, 24, 5. L'importance pour Arrien de montrer la relation entre le culte d'Héraclès et le soin apporté au moral des troupes relève bien de sa volonté de décrire le génie d'Alexandre en tant que chef militaire à la fois pragmatique et pieux. En l'occurrence, la pénibilité du siège de Tyr fut telle qu'Alexandre se devait d'honorer particulièrement ses soldats, la flotte et les machines de siège dans leur ensemble selon des usages tout à fait grecs.

En réalisant ce sacrifice à Héraclès dans Tyr, même s'il y entra par la force, Alexandre avait établi de manière certaine un lien entre le principe de royauté pour les Tyriens et celui des Macédoniens : son statut royal commençait à s'approcher d'une forme de divinité<sup>553</sup>. Si la victoire d'Alexandre entraîna la destruction de la cité, son exploitation religieuse d'Héraclès lui permettra de conserver sa prééminence comme lieu de culte de cette divinité<sup>554</sup>. Quant à sa décision d'épargner les quelques survivants tyriens réfugiés dans le sanctuaire en qualité de suppliants d'Héraclès, elle allait aussi dans le sens de sa volonté d'affirmer sa souveraineté incontestable sur Tyr. Il ne s'agissait pas en effet de commettre une offense envers une divinité dont il tirait désormais une légitimité plus grande qu'auparavant : ces réfugiés avaient pour lui comme une valeur d'offrande à Héraclès. Ils lui permettaient aussi de prouver sa piété, son respect des coutumes et des lois de sa patrie.

La victoire directe des Macédoniens contre Darius à Issos avait contribué à renforcer la réputation d'Alexandre en tant que conquérant soutenu par les dieux. Fort de ce nouvel argument à l'appui de sa propagande héroïque, il tira un très grand bénéfice de son appropriation de l'Héraclès tyrien.

Lors de son retour d'Égypte, Alexandre confirma l'importance symbolique de Tyr en y effectuant un nouveau sacrifice, une offrande et en organisant comme après sa victoire contre la ville des jeux pour le bien-être des soldats<sup>555</sup>. Tout cela avait en partie pour but de gonfler le moral et l'orgueil patriotique des soldats avant la phase finale de la campagne d'Asie.

---

<sup>553</sup> La conception de légitimité royale d'Alexandre s'enrichissait ainsi de celle des Tyriens et des orientaux. Voir James Richard Ryan, *Surpassing All Other Kings: Mesopotamian Kingship Ideology in the Gilgamesh Tradition and the Alexander the Great Narratives*, op. cit., p. 114 sq.

<sup>554</sup> Alexandre institua involontairement un nouveau culte d'Héraclès à Tyr plus proche de celui des Gréco-Macédoniens. Voir René Dussaud, "Melqart." *Syria. Archéologie, Art et histoire* 25, no. 3 (1946): 205–30, p. 230.

<sup>555</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 8, 16 et Arrien, III, 6, 1. Quinte-Curce mentionne l'offrande, mais pas le sacrifice contrairement à Arrien.

Mais il y avait une raison bien plus profonde. Si les hommages et sacrifices à Héraclès vinrent couronner sa conduite héroïque lors de l'assaut final de Tyr<sup>556</sup>, leur réédition peu de temps après avoir reçu la promesse de l'oracle de Siwah avaient quant à eux servi de confirmation qu'un destin héroïque l'attendait. Ce destin avait par ailleurs été utilisé pour justifier l'attaque de Tyr malgré les difficultés<sup>557</sup>.

En définitive, Alexandre fit preuve en ce qui concerne la tenue de ce culte d'une réelle intention de se servir politiquement de son aspect divin à pour le bien de la campagne elle-même et de son aspect héroïque, à des fins plus personnelles, pour ses ambitions à long terme. Toute la complexité de sa relation avec Héraclès s'exprima néanmoins à Siwah, car c'est là qu'il entreprit de suivre ses pas, de devenir lui aussi un authentique héros<sup>558</sup>.

#### **2.4 Des débuts du culte d'Alexandre aux banquets aux sacrifices de Nysa et d'Aornos (été 328 – automne 327) .**

Le meurtre de Cleitos révéla une profonde incompréhension entre certains Macédoniens de haut-rang, une partie croissante de l'armée et le roi lui-même<sup>559</sup>. L'impact sur ce dernier fut telle qu'il en invoqua même la divinité pour tenter de trouver quelque fondement à son acte.

C'était, selon la coutume macédonienne, durant la journée consacrée à Dionysos qu'Alexandre été censé lui sacrifier. Ce qu'il n'oubliait en principe jamais<sup>560</sup>. En effet, Dionysos était un dieu particulièrement familier de la haute aristocratie dans sa patrie, surtout

---

<sup>556</sup> Se reporter au chapitre II, 1, 3.

<sup>557</sup> Se reporter au chapitre II, 2, 1.

<sup>558</sup> Se reporter aux chapitres, I, 1, 2 ; I, 2, 2

<sup>559</sup> Se reporter aux chapitres I, 2, 2 et III, 1, 2.

<sup>560</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 1.

chez les jeunes hommes<sup>561</sup>. Qui plus est, sa mère, Olympias vouait elle-aussi un culte à ce dieu auquel Alexandre avait nécessairement été initié : il s'agissait d'un héritage familial autant que d'une prérogative royale.

L'année de la mort de Cleitos donc, Alexandre remplaça ce sacrifice par un autre dédié aux Dioscures<sup>562</sup>. Castor et Pollux, les jumeaux inséparables même par Zeus, fidèles l'un à l'autre dans la vie comme dans la mort, étaient un modèle héroïque prônant des compétences martiales capitales chez les guerriers : le talent au combat et la maîtrise des chevaux<sup>563</sup>. Chez Homère, ils étaient les enfants de Tyndare et de Lédà, chez Pindare seul Pollux était le fils de Zeus et Castor celui de Tyndare, faisant de lui un mortel, et chez Horace les deux étaient les enfants de Zeus<sup>564</sup>. Dans leur culte, ils représentaient le principe de fidélité, protecteurs des amis, dans le sens de la *philia* homérique et aristotélicienne. En la circonstance donc, pour apaiser les tensions dans l'entourage d'Alexandre, leur assistance relevait d'une nécessité supérieure à celle de Dionysos.

Et pourtant, l'influence de Dionysos ne fut jamais aussi forte que durant le banquet de Maracanda. En effet, après avoir tué Cleitos, Alexandre se lamenta, pleura son ami d'enfance et compagnon d'armes. Selon les devins, la faute revenait à la colère de Dionysos dont le sacrifice avait été oublié. Au début, Alexandre ne voulut y croire et se sentit seul responsable. Puis il finit par attribuer son attentat à Dionysos, non seulement à cause de son ivresse, mais aussi parce qu'il avait omis de sacrifier à ce dieu auquel il était pourtant tellement attaché. Il

---

<sup>561</sup> Voir Paul Faure, *Alexandre, op. cit.*, p. 188. Voir aussi Paul Christesen and Sarah C. Murray, "Macedonian Religion." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.). *A Companion to Ancient Macedonia, chap. cit.*, p. 432.

<sup>562</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 2.

<sup>563</sup> Théocrite, *Les Dioscures*, XXII et Alcman, Fragment 2-B.

<sup>564</sup> Homère, *Odyssée*, XI, 298-300 ; Pindare, *Néméennes*, X, 81 κτλ ; Horace, *Odes*, I, 12-13 ; I, 25.

prit sur lui et offrit un sacrifice dans l'espoir qu'on attribua au dieu la responsabilité de son acte<sup>565</sup>.

La relation qu'entretenaient Alexandre et Dionysos avait commencé à se révéler à tous d'une manière spectaculaire lors de l'incendie du palais de Persépolis. Là, l'idée d'une influence directe de la divinité sur Alexandre et son entourage proche fut illustré par un comportement que Parménion considérait comme illogique et presque indigne d'un roi envers sa propriété : il raisonnait toujours comme un pur Macédonien de l'époque de Philippe. L'oubli du sacrifice à Dionysos en l'occurrence ne pouvait pas réellement servir de prétexte au meurtre de Cleitos, car les deux événements n'avaient pas de lien chronologique<sup>566</sup>. La solution du roi pour excuser son acte fut plutôt un acte désespéré de se déresponsabiliser en invoquant des attributs héroïques inhérents à sa nature qu'une volonté de faire de Dionysos une influence de ses actes. En effet, sur le plan militaire, il était crucial que sa réputation de stratège calculateur et pragmatique l'emporte sur le tempérament volcanique qu'il pouvait en revanche déchaîner au combat.

Les Dioscures, contrairement à Dionysos, avaient un aspect intéressant des deux points de vue : par leur double paternité divine et humaine, ils pouvaient donner à Alexandre un

---

<sup>565</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 9, 5 ; Plutarque, *Alex.*, 13, 4 et Quinte-Curce, VIII, 2, 6. Si Arrien montre le rôle des devins comme des conseillers d'Alexandre et propagandistes chargés de trouver une raison surnaturelle au comportement du roi pour l'excuser, Quinte-Curce et Plutarque exposent un lien plus personnel entre Alexandre et Dionysos. L'intention de leur récit étant différente, car celui d'Arrien se veut davantage plus proche d'un manuel de commandement que d'une biographie, ils montrent chacun un aspect particulier du comportement du roi : à la fois emporté, mais pragmatique, opportuniste, mais passionné, colérique, mais apathique, dans les moments de tristesse. Plutarque fait d'ailleurs le lien entre les attitudes d'Alexandre après la mort de Cleitos et l'affaire de l'Hyphase, ce qui soulève la question d'une influence de Dionysos bien plus large que son invocation lors des bacchanales. Tel était un des grands centres d'intérêts de son œuvre : la tension permanente entre tempérance et passion chez le Conquérant. Voir Corinne Jouanno, "De la Vie d'Alexandre (Plutarque) au Roman d'Alexandre (Anonyme) : réflexions sur la personne du héros." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (2009): 98–119, p. 105.

<sup>566</sup> Malgré ce que la présentation d'Arrien laisse supposer. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 52.

modèle sur lequel fonder sa propre identité héroïque<sup>567</sup>. L'influence d'Anaxarque sur Alexandre avait d'ailleurs à ce moment-là montré à quel point la rivalité héroïque qui l'animait l'amenait à se sentir identique ou supérieur à aux héros avec qui il était comparé lors des banquets<sup>568</sup>. Quant à la susceptibilité du roi aux paroles de Cleitos, elle n'était pas le fait de l'incroyance des Macédoniens en sa nature héroïque, mais plutôt un moyen de camoufler l'image qui souhaitait promouvoir de lui-même à l'avenir : celle d'un héros authentique auquel on voue un culte pour ses exploits<sup>569</sup>.

Le meurtre de Cleitos ne fut pas le plus néfaste pour la réputation d'Alexandre. Il joua certainement un rôle dans le fait que les Macédoniens commencèrent à s'apercevoir que leur roi développait une vision de l'apothéose qui n'était plus conforme à leurs usages<sup>570</sup>. Cependant, ce fut la rupture entre la vision hellénique de Callisthène et celle plutôt orientalisante d'Anaxarque qui marqua le début d'une nouvelle propagande<sup>571</sup>, représentant Alexandre non plus comme un héros mortel, tel Achille, mais un dieu en devenir tels Héraclès, Dionysos ou les Dioscures<sup>572</sup>.

---

<sup>567</sup> Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>568</sup> Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>569</sup> Il a été suggéré d'ailleurs qu'il ait pu délibérément provoquer lors du banquet de Maracanda ou durant ces banquets en général quiconque avait des idées opposées aux siennes dans le dessein de connaître leurs pensées. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C. A Historical Biography*, *op. cit.*, p. 362.

<sup>570</sup> Ils pensaient notamment que le cérémoniel de la proskynèse plaçait Alexandre à un niveau égal à celui des dieux. Pour autant, Alexandre ne recherchait pas l'apothéose à ce moment-là, seulement apparemment un statut mixte entre les usages royaux perses et gréco-macédoniens. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, *op. cit.*, p. 47 sqq. La tentative d'imposer la proskynèse échoua, car elle avait été maladroite et n'était pas explicitement liée avec une demande d'honneurs divins de la part du Conquérant. Voir G. L. Cawkwell, "The Deification of Alexander the Great: A Note." In Ian Worthington (éd.), *Ventures Into Greek History*, 296–306. Oxford: Clarendon Press, 1994, p. 297 sq.

<sup>571</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 10, 6.

<sup>572</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 5, 8. L'idée d'une divinisation d'Alexandre selon les modèles de ces trois héros commença en effet, sous l'influence d'Anaxarque à faire son chemin, à trouver à travers les exploits inégalés du Conquérant des arguments très favorables à une telle entreprise. Cf. *corpus* Arrien, IV, 10, 6. Voir aussi Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V*, *op. cit.*, p. 79.

Malgré cette aspiration nouvelle à la divinité, Alexandre conserva ses usages habituels. Il sacrifia à Héraclès suite à sa victoire contre Aornos<sup>573</sup> puis il finit de même pour Dionysos à Nysa<sup>574</sup>.

Dans le premier cas, le sacrifice faisait suite au dépassement des exploits d'Héraclès. Il avait cherché par là à honorer d'une part son aspect héroïque, lequel était depuis le pèlerinage de Siwah et particulièrement le début de la campagne d'Inde une source de motivation très efficace, et d'autre part son aspect divin, qui serait vu comme un soutien pour cette victoire et le protecteur de la garnison que le roi établit Aornos. L'idée qu'Alexandre souhaitait propager était que malgré sa supériorité sur Héraclès à Aornos, le dieu continuait de le soutenir en tant que roi des Macédoniens et faiseur d'exploits<sup>575</sup>.

Quant au deuxième cas, il s'agissait aussi d'un culte traditionnel, mais en plus renforcé par la circonstance. Il y avait un objectif stratégique : le bien être des soldats ; et un autre religieux : apparaître comme étant privilégié par Dionysos. Il semble qu'à aucun moment Alexandre n'ait cherché à Nysa à apparaître comme supérieur à cette divinité, cela aurait été contradictoire pour les soldats<sup>576</sup>. Son sacrifice fut règlementaire, car approuvé implicitement par les Compagnons qui participèrent au banquet avec enthousiasme.

Le retour d'Alexandre à une forme habituelle de comportement envers les dieux ne fut pas forcément un désaveu de sa propagande héroïque personnelle. Il fondait en effet les prémices de son projet de demander les honneurs divins non pas sur sa supériorité absolue sur ces dieux, mais sur la ressemblance entre leurs gestes héroïques respectives. C'est pourquoi même Callisthène n'accusa pas Anaxarque de le mettre dans l'absolu au même niveau que les

---

<sup>573</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 30, 4.

<sup>574</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 2, 6.

<sup>575</sup> Malgré tout, il aurait été très étonnant qu'en cette circonstance Alexandre n'ait pas offert de sacrifice à Héraclès. La part des traditions macédoniennes dans ce passage est prépondérante. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V, op. cit.*, p. 192.

<sup>576</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 10, 17. Il les laissa pratiquer le culte de Dionysos selon leur habitude, sans qu'aucun incident comme celui des banquets ne se produise.

dieux. Il lui avait seulement reproché de ne pas tenir compte des usages grecs, ce qui à l'avenir pourrait compromettre de leur point de vue sa divinisation sur le modèle d'Héraclès et de Dionysos. Et ces règles, Alexandre les respectait toujours en théorie, non plus en tant que Macédonien ou que Grec, mais comme nouveau maître de l'Asie et conquérant invaincu : il trouvait perpétuellement dans ses actes une justification à faire enfler son ambition.

## **2.5 La bataille de l'Hydaspe, les monuments de l'Hyphase la descente vers l'océan et l'Indus (été 326 – automne 326 – hiver 326).**

Le culte d'Héraclès, en dehors des songes du roi et de ses prétentions à égaler ce héros, fut pratiqué également pendant la bataille contre l'Indien Pôros. Il fit amener en effet devant tous les fantassins une statue d'Héraclès afin de les stimuler. Ce n'était cependant pas le héros que voyait en ce symbole les guerriers, mais bien sa divinité, ils y voyaient un protecteur, un soutien moral, bien plus en cette circonstance que lorsqu'ils étaient encore en Macédoine<sup>577</sup>.

L'effet de ce symbole était d'autant plus fort que les soldats, convaincus de suivre les traces d'Héraclès, avaient en face d'eux une dangereuse armée dotée d'éléphants de guerre. Qu'Alexandre ait voulu leur rappeler que leurs exploits dépassaient déjà ceux du modèle héracléen, ou qu'il ait souhaité le mettre sous leurs yeux pour rendre honteux les moins enthousiastes et enflammer davantage les plus braves, son véritable dessein fut plus d'ordre militaire que religieuse<sup>578</sup>. L'utilisation pragmatique du modèle d'Héraclès ayant pour but faire désirer la victoire et de favoriser le moral dans ce sens, Alexandre trouvait ainsi un

---

<sup>577</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 14, 11-12. Seul l'historien latin rapporte cela, ce qui peut paraître étonnant puisqu'Arrien voue en principe un intérêt particulier aux méthodes de commandement d'Alexandre. Et en l'occurrence il s'agit bien d'une pratique culturelle macédonienne, mais dans un but purement guerrier, et qui plus est qui n'a jamais été mentionnée jusqu'ici.

<sup>578</sup> Cela était peut-être bien une ruse de commandement reliée à la propagande héracléenne d'Alexandre et de son état-major. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, loc. cit., p. 37.



moyen de gonfler davantage sa réputation de conquérant invaincu<sup>579</sup>. Son image héroïque dépendait de plus en plus de son aptitude à surpasser les exploits mythiques de héros. D'un autre côté, l'aspect divin de ces héros lui fournissait comme à ses soldats une assurance que c'était bien la grandeur de leurs ambitions qui les avait portés aussi loin et non pas une piété stricte dans ce qu'ils savaient des dieux<sup>580</sup>.

Cette idée chez Alexandre de mettre en avant une sorte d'apothéose collective se retrouvera à l'Hyphase par la construction du camp et des monuments, mais aussi par le respect du culte sur lequel reposaient toutes leurs considérations religieuses en matière d'héroïsme et de divinité.

La construction des monuments sur l'Hyphase fut la conséquence directe de l'échec d'Alexandre à convaincre les Macédoniens de pousser leur expédition jusqu'au Gange. L'élévation des autels en elle-même ne suivit pas dans la forme la propagande héroïque que le Conquérant avait développée autour de son image et de sa personnalité. Elle eut un caractère règlementaire du point de vue de la coutume et aucun héros utilisé à dessein de propagande, tels Dionysos ou Héraclès ne vinrent prendre une place particulière dans le rite : il s'agissait simplement d'autels sacrificiels<sup>581</sup>. Toutefois, en eux-mêmes ils faisaient office de preuve

---

<sup>579</sup> Cette réputation d'invincibilité est à elle seule une preuve qu'il s'inscrivait en tant que conquérant comme successeur d'Héraclès. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*, loc. cit., p. 5.

<sup>580</sup> La relation entre les coutumes macédoniennes et la puissance politique des opposants à la divinisation et aux ambitions apparemment sans limites d'Alexandre formait naturellement un obstacle auquel ce dernier devait se confronter avec prudence ; d'où une certaine contradiction que l'on peut constater entre sa pratique pieuse du culte et sa volonté de faire reconnaître son propre caractère héroïque sur le même modèle que les héros divinisés.

<sup>581</sup> Chez Diodore (XVII, 95, 1) il est simplement question d'autels aux Douze dieux. Plutarque (*Alex.*, 62, 8) quant à lui ne précise pas non plus à quels dieux son adressés les autels. Idem pour Quinte-Curce (IX, 3, 19) qui donne toutefois à Alexandre l'intention de célébrer sa propre expédition à travers l'élévation de douze autels. Si Arrien (V, 29, 1) souligne dans cette décision d'Alexandre une volonté de remercier grâce aux autels les dieux pour leur soutien durant la campagne, comme il l'a déjà fait pour le Danube contre les Gètes et particulièrement pour Zeus au débarquement en Troade, il indique aussi qu'il y a un désir chez le Conquérant de faire de ces autels un monument en mémoire de ses succès. Toutefois, le caractère règlementaire est aussi conforme chez Arrien (V, 29, 2) que chez les autres principaux historiens d'Alexandre. L'élévation des autels est aussi rapportée par d'autres sources, mais qui à une exception près (Philostrate, *Vie d'Apollonios*, 2, 42) ne précisent pas si des héros divinisés tel Héraclès ou des dieux étrangers tel Ammon sont vénérés. Cf. *Épitomé de Metz*, 69. Paul Goukowsky avance pour sa part que ces autels ne seraient pas dédiés aux Douze dieux, c'est-à-dire ceux du

qu'Alexandre avait dépassé les bornes des héros dont il s'était appliqué à incarner les vertus dans ses attitudes au combat et parallèlement par l'ambition sous-tendant son insatiable soif de conquêtes. Si le fleuve Hyphase ne fut pas un lieu où surent s'exprimer, comme à Aornos ou Nysa, les tendances mythographiques de l'entourage d'Alexandre, l'élévation de tels monuments sacrés constituait tout de même un exploit en soi et le franchissement d'une nouvelle étape dans la rivalité entre le roi des Macédoniens et Héraclès<sup>582</sup>. Il s'agissait bien là d'un tournant décisif dans la perception qu'il avait pu avoir de lui-même, le premier étant le pèlerinage à Siwah. Vaincu par les conséquences physiques et psychologiques des épreuves qu'il avait fait endurer à des guerriers qui sans lui n'auraient jamais atteint un tel degré de renommée, il lui fallait à présent songer à trouver un compromis entre la nécessité de ménager leur moral et celle de boucler son expédition indienne en apparaissant comme un héros admiré et aimé de tous.

Arrivé à l'Hydaspe, Alexandre fit construire une flotte destinée à descendre le fleuve pour atteindre l'Indus puis l'océan. Depuis que la retraite de l'Hyphase avait débuté, il n'y avait pas eu d'épisode véritablement fâcheux pour le roi ou le moral des troupes, hormis la mort de Coenos. La préparation des navires achevée, Alexandre jugea sans doute qu'il était

---

panthéon Olympien. Voir Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique, Livre XVII, op. cit.*, p. 252. Enfin, Strabon (III, 5, 5) avance qu'Alexandre souhaitait en réalité imiter Dionysos et surtout Héraclès, mais cela est peut-être le fait de l'influence tardive de Philostrate (*Vie d'Apollonios*, 2, 43) ou des légendes de son temps. Voir J. R. Hamilton, *Plutarch Alexander : A Commentary, op. cit.*, p. 174 sq.

<sup>582</sup> Ces monuments pouvaient être un moyen d'égaliser une autre réalisation de son ancêtre héroïque, les Colonnes d'Hercules, pour se rapprocher de sa gloire. Voir Sandrine Rinaldi, "Hyphase." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire, op. cit.*, p. 742 ; Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.*, p. 192. Les cérémonies de l'Hyphase allaient quant à elles dans le sens d'une volonté de rassembler tous les guerriers pour les associer à ce nouvel exploit. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos, op. cit.*, p. 41. Hammond de son côté a vu en l'élévation des douze autels chez Quinte-Curce une comparaison avec les douze travaux d'Héraclès en plus de la rivalité avec ses Colonnes. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman, op. cit.*, p. 215. Sainte-Croix, au contraire, relève que selon Pausanias, le monument d'Alexandre a une portée historique et est conforme à la coutume macédonienne, qu'il ne s'agit nullement d'un geste de démesure. Voir De Sainte-Croix, *Examen Critique Des Anciens Historiens d'Alexandre-Le-Grand, Op. cit.*, p. 449.

approprié de demander la protection et la bienveillance des dieux par un sacrifice<sup>583</sup>. Mais le caractère régulier de ce sacrifice ne suffisant peut-être pas à marquer l'importance de l'événement, le roi procéda à un nouveau rite plus à même de souligner la propre grandeur de ses réalisations.

En effet, après avoir embarqué avec l'armée, il adressa des libations à son ancêtre héroïque Héraclès. Puis il fit de même pour Ammon. Enfin, il y associa les dieux habituels qu'il honorait en tant que roi des Macédoniens. Ce n'est qu'après ces honneurs divins qu'il pu lancer la flotte sur l'Hydaspe<sup>584</sup>.

Contrairement au sacrifice, dont le rôle, sans être apotropaïque en regard de l'échec d'Alexandre à l'Hyphase et des dangers encore sur son chemin, était destiné à lui apporter le soutien divin tel qu'un roi des Macédoniens est censé le posséder, ses libations avaient un objectif plus personnel. Alexandre souhaitait réellement souligner d'une part sa légitimité royale par la libation à Héraclès, mais en même temps, en y associant Ammon, il rappelait aussi à l'armée que c'est parce que ce dieu lui avait promis à lui seul d'infinies victoires qu'ils avaient tous atteint un degré de gloire comparable à celui d'Héraclès devant sa vie de mortel. Ce destin héroïque, qui avait amené Alexandre à laisser les flatteurs de banquets le mettre au-dessus de ses modèles les plus prestigieux, et Anaxarque expliquer en quoi il convenait de le vénérer dès maintenant attendu qu'il obtiendra de fait les honneurs héroïques pour ses exploits<sup>585</sup>. Ces libations s'inscrivaient aussi dans la même logique qui sous-tendait la quête d'Alexandre en tant que vainqueur de Darius : convaincre l'armée et les populations barbares que leur nouveau maître ou conquérant se fondait sur une réputation héroïque justifiée par des actes et la volonté des dieux. Le parallèle avec un Grand Roi, émissaire d'Ahura Mazda, est

---

<sup>583</sup> Arrien, VI, 3, 1. Ce sacrifice fut adressé aux dieux habituels pour Alexandre, mais dans le cadre du culte en Macédoine, ce qui explique peut-être le sacrifice plus personnel un peu plus tard.

<sup>584</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 3, 2.

<sup>585</sup> Se reporter aux chapitres I, 2, 2 et III, 1, 2.

possible ; Callisthène l'avait compris. Pour autant, Alexandre restait toujours en la circonstance le roi que ses coutumes voulaient qu'il soit. Et même s'il œuvrait à se constituer une légitimité propre et non plus traditionnelle, ce n'était pas à travers le culte qu'il rendait aux dieux qu'il comptait en informer ses Macédoniens.

Il les mettrait bientôt au pied du mur. En attendant, chercher à incarner le héros gréco-macédonien était la meilleure méthode pour entretenir sa propagande personnelle.

Il convient brièvement d'aborder le cas d'un autre sacrifice particulièrement intéressant qui fut accompli après qu'Alexandre fut sauvé du confluent de l'Hydaspe, de l'Acésinès et de l'Indus. En effet, après ce sauvetage inattendu, Alexandre remercia les dieux de leur soutien en leur sacrifiant. Hormis l'impact de ce rituel sur le moral des troupes et sa volonté de rattacher certaines caractéristiques du mythe d'Achille à sa propre personne comme il l'avait fait avec Héraclès, Persée et Dionysos<sup>586</sup>, il y avait aussi quelque part un désir de confirmer la promesse de l'oracle d'Ammon sur son invincibilité, la caractéristique héroïque qui le définissait dans sa propagande<sup>587</sup>.

Pour autant, si Alexandre, invoquant opportunément le souvenir d'Achille contre le fleuve Scamandre, avait pu vouloir que tous les présents établissent un parallèle favorable avec l'Iliade, les sacrifices ne furent en aucune manière dédiés à ce héros. Du reste, seule la circonstance particulièrement extraordinaire dans laquelle ils furent consommés nous a présentement motivé à en évoquer la teneur. Il convient donc désormais d'en revenir à la dernière étape de la construction de l'image héroïque d'Alexandre.

---

<sup>586</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 97, 3. Se reporter au chapitre II, 2, 3.

<sup>587</sup> Sans être comparable au *kûdos* homérique, l'invincibilité d'Alexandre est en l'occurrence inexplicable donc parfaitement admissible comme étant une protection divine étant donné le sort que certains navires connurent.

## 2.6 La mort et le culte d'Héphestion à Ecbatane et Babylone (été 324).

La relation entre Alexandre et Héphestion avait fourni aux deux hommes un motif de bravoure, un soutien moral et psychologique essentiel à la pratique efficace du commandement. Mais au-delà de ses attributions en tant que *sômatophylaque* et plus grand ami d'Alexandre, le jeune aristocrate fut témoin et acteur de l'ascension héroïque de son bien aimé. Il avait pu observer comment, depuis son statut de roi des Macédoniens, Alexandre était devenu vainqueur de Darius, maître de l'Asie, réalisant l'aspiration hellénique fondamentale d'imposer une domination civilisationnelle sur la masse des barbares, mais surtout celle des souverains macédoniens d'accroître leurs conquêtes en même temps que leur prestige. Il avait vu aussi, comment depuis l'émulation achilléenne des débuts de la campagne d'Asie, son ami avait opportunément cherché à imiter ses héros et ancêtres au combat comme dans la recherche des faveurs divines. Enfin, il avait aussi constaté à quel point, suite à la campagne d'Inde, cette émulation s'était muée en rivalité, à la limite de la démesure selon certains, même si Alexandre avait continué d'honorer les dieux et d'utiliser à son avantage le souvenir de ses héros avec le respect et la bienséance réglementaire. Toute la bienveillance d'Héphestion, Alexandre pouvait la porter au mérite d'un ami des plus fidèles et qui ainsi, plus que tout autre, méritait de se voir associer au caractère héroïque de leurs réalisations communes. Lorsqu'il mourut, Alexandre entreprit donc de lui faire octroyer les honneurs héroïques<sup>588</sup>.

La consultation de l'oracle d'Ammon qu'Alexandre ordonna découlait de ce désir. Cependant, l'oracle refusa<sup>589</sup>. Cette décision était du point de son point de vue bien

---

<sup>588</sup> Il s'agit ici de se concentrer sur l'aspect religieux et cultuel de la déification d'Alexandre par rapport à celle d'Héphestion. Quant à l'aspect politique, qui est le plus important et renvoie nécessairement à Philippe comme modèle guerrier et en terme de pensée du politique, il sera traité au chapitre VI, 2, 5. Au sujet de la relation Alexandre/Héphestion et Achille/Patrocle, se reporter au chapitre I, 1, 6.

<sup>589</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 14, 6-7. Arrien pose comme moins incontestable l'histoire de l'ambassade d'Alexandre auprès de l'oracle d'Ammon à ce sujet. Mais, comme il ne fait aucune remarque quant à

évidemment inapproprié, car c'est Alexandre qui avait été reconnu comme fils de Zeus-Ammon et futur maître du monde. Cette situation contraria grandement le roi, qui ne pouvait laisser se perdre le souvenir d'Héphestion, qu'il considérait comme presque son égal et qu'il aimait sans aucun doute autant que lui-même. Après tout, Héphestion avait lui-aussi dépassé les bornes d'Héraclès et de Dionysos, vaincu Darius, capturé Aornos, commandé avec la même bravoure et le même talent que les chefs des Achéens : il était aussi en ce sens un *primus inter pares*<sup>590</sup>. Pourtant, cette réponse négative n'empêcha Alexandre pas de commencer à lui établir un culte<sup>591</sup>. Plus tard toutefois, après que le roi eut déjà demandé de sacrifier à Héphestion comme à un dieu dont il serait l'égal, il reçut de l'oracle d'Ammon la sanction qu'il attendait tant. L'oracle avait finalement accédé à sa requête et considérait dès lors qu'Héphestion pouvait être vénéré comme un héros digne de recevoir les honneurs qui leur sont réservés<sup>592</sup>. Le culte d'Héphestion fut alors officialisé par les premiers sacrifices en son honneur<sup>593</sup>.

Le principal argument d'Alexandre pour mettre en place le culte d'Héphestion fut la popularité de ce dernier<sup>594</sup>. Le rapport qu'avait grandement contribué à établir le Conquérant entre lui et son ami avec Achille et Patrocle jouait depuis la Troade un rôle important de ce

---

l'authenticité ou à la nature douteuse de ses sources, il n'y a pas de raison de considérer cela comme un ajout tardif ou une invention. D'ailleurs, c'est ainsi qu'il était censé procéder dans ce cas.

<sup>590</sup> Les attributs divins qui caractérisaient Héphestion en tant que mortel étaient les mêmes que ceux d'Alexandre du fait de leur éducation commune et de leur *philia*. Ces attributs sont l'attitude corporelle, les actions et la parole, tout cela en proportion égale et en harmonie. Voir Walter Friedrich Otto, *Essais sur le mythe, op. cit.*, p. 52.

<sup>591</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 14, 6-7 et Justin, XII, 12, 11-12.

<sup>592</sup> La piété d'Alexandre en matière de culte aux héros et aux dieux était le fondement de l'importance qu'il pouvait accorder à cet oracle, dont la sanction bien qu'accessoire l'a motivé à inscrire ses succès comme des exploits héroïques. Par la suite, cela l'a aussi incité à croire en la possibilité d'une accession personnelle à une forme de divinité. Voir Lowell Edmunds, "The Religiosity of Alexander." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 12, art. cit., p. 378 sqq.

<sup>593</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 115, 6 et Arrien, VII, 23, 6. Il y eut deux étapes dans l'établissement du culte à Héphestion. Durant la première (Arrien, VII, 14, 6-7 ; Justin, XII, 12, 11-12), Alexandre se passa de l'avis de l'oracle tout en souhaitant, pour des raisons de conformité à sa propagande héroïque, l'obtenir en bonne et due forme. La seconde étape consista à se servir de la sanction finalement favorable de l'oracle pour faire d'Héphestion un demi-dieu auquel il s'associerait sa propre quête d'une apo théose. Finalement, il en ressort qu'Alexandre ne semblait pas considérer la décision de l'oracle comme une condition de légitimité aussi importante que les exploits qu'ils avaient accompli avec Héphestion : il s'agissait davantage d'un atout accessoire, mais tout de même pratique pour établir les fondements de sa propre accession aux honneurs divins.

<sup>594</sup> Comme nous pouvons particulièrement le constater chez Diodore (XVII, 115, 6).

sens<sup>595</sup>. Les honneurs funéraires accordés à Héphestion par la construction de son bûcher étaient en quelque sorte un monument historique autant qu'un lieu de culte dédié à ce nouveau héros. Mais il était pour Alexandre bien plus qu'un héros ordinaire : il était le tout premier homme durant son règne à avoir atteint le statut de héros, ce qui faisait de lui à la fois un fondateur et une figure protectrice du nouvel Empire<sup>596</sup>. La mort d'Alexandre peu après conduisit d'ailleurs à le rapprocher du culte qu'il établit pour Héphestion<sup>597</sup>. Que le roi ait cherché à atteindre grâce à Héphestion une forme d'apothéose est possible, malgré tout, le plus étrange est qu'il n'utilisa pas Dionysos ou Héraclès à l'appui de cette prétention<sup>598</sup>.

Si la divinité de Dionysos n'était en effet pas un modèle à même de représenter l'autorité d'un maître de l'Asie, celle d'Héraclès le pouvait. Toutefois, puisque ce dernier était ce qui rattachait Alexandre à son statut de roi des Macédoniens avec toutes les coutumes de sa patrie et que le roi souhaitait fonder son une monarchie conforme à ses désirs et aspirations, cet autre modèle ne convenait pas non plus. Malgré tout, ils participèrent tous les deux, par les valeurs qu'ils véhiculaient, à donner à Alexandre une certaine légitimité quant à sa propre recherche d'apothéose<sup>599</sup>. Ce qui avait valu à Héphestion d'obtenir les honneurs en tant que héros pourrait aussi permettre à Alexandre, qui se plaisait à être considéré comme un héros vivant, d'obtenir ce qu'il convoitait. En effet, les honneurs obtenus dans le cadre du processus d'apothéose étaient avant tout une preuve de reconnaissance, de gratitude publique à un

---

<sup>595</sup> Il est possible de se demander si de ce point de vue Achille n'a pas été un modèle permettant à Alexandre de concevoir les modalités de sa propre divinisation et selon les mêmes principes de l'aristeia homérique. Voir Danièle Aubriot, "Quelques Observations Sur La Religion d'Alexandre (Par Rapport à La Tradition Classique) à Partir de Plutarque (La Vie d'Alexandre) et d'Arrien (L'Anabase d'Alexandre)." In Dossier : Alexandre le Grand, Religion et Tradition, art. cit., p. 234.

<sup>596</sup> Ce double objectif de l'héroïsation d'Héphestion renforçait davantage la réputation d'Alexandre, qui en plus de descendre de héros avait donné naissance à un nouveau modèle patriotique, non pas Macédonien, mais dans le cadre de sa royauté personnelle. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C.*, op. cit., p. 246 sq.

<sup>597</sup> À ce sujet voir Boris Dreyer, "Heroes, Cults, and Divinity - Alexander the Great: A New History." In W. Heckel (éd.), *Heckel*, 2009, pp. 218-34.

<sup>598</sup> Dionysos par exemple n'est, comme le rappelle Paul Goukowsky, en aucun cas un modèle pour Alexandre en ce qui concerne les honneurs divins qu'il souhaitait obtenir. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.): Alexandre et Dionysos*, op. cit., p. 79.

<sup>599</sup> C'est l'assimilation d'Alexandre à Dionysos qui joua un rôle et non le culte ou ce que symbolisait Dionysos. Voir Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, op. cit., p. 112 sq.

individu ayant accomplis des exploits exceptionnels et profitables à tous, à tel point d'ailleurs qu'il n'existait aucune compensation en or ou en biens assez élevée pour accompagner ce titre<sup>600</sup>. Pour les Perses, qui ne considéraient pas leur Grand Roi comme un dieu, mais un messager d'Ahura Mazda, le culte héroïque d'Héphestion pouvait très bien être accepté, à la différence d'un culte divin rendu à Alexandre. Le roi le savait<sup>601</sup>. Et même si dans sa démarche, il avait pu trouver l'idée séduisante pour affirmer davantage son pouvoir sur l'Asie, il ne tenta ni de persuader les orientaux et encore moins les Macédoniens<sup>602</sup>.

Tout comme Héphestion fut le premier héros du règne universel d'Alexandre, lui, serait le premier héros à obtenir l'apothéose selon des conditions qu'il lui appartenait de fixer. Du reste, pour les Grecs, la limite entre le divin et les hommes a toujours été incertaine dans leurs mythes, à cause des héros et des êtres ayant obtenu des récompenses particulières notamment<sup>603</sup>. Sa propagande héroïque l'avait présenté comme soutenu par les dieux et égal voir supérieur à certains héros. Il était temps pour lui de redéfinir de nouvelles normes à la hauteur de ses ambitions déjà réalisées et à venir.

---

<sup>600</sup> Voir Werner Jaeger, *Paideia: la formation de l'homme grec, la Grèce archaïque, le génie*, Paris: Gallimard, 1988, p. 479.

<sup>601</sup> Tout comme Callisthène le savait et l'avait fait remarquer lors du banquet où il tomba en disgrâce. Voir aussi Georges Radet, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 259 sq.

<sup>602</sup> Il y a avait par conséquent dans cette démarche une part artificielle qui ne peut être expliquée qu'en considérant les aspects politiques. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography, op. cit.*, p. 195. Voir aussi Georges Radet, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 255.

<sup>603</sup> Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.*, p. 214.



# Conclusion

Les modèles héroïques sont sur le plan du discours guerrier des arguments majeurs en faveur des campagnes d'Asie et d'Inde. En Asie avec d'abord Achille puis Héraclès et dans une moindre mesure Persée. En Inde avec Héraclès et Dionysos. Les Dioscures véhiculent des valeurs semblables à celles d'Héraclès, mais n'ont pas la même valeur patriotique que lui pour les Macédoniens et leur roi. Du reste, seuls les modèles explicitement nommés dans nos sources peuvent être considérés comme principaux.

Chaque modèle héroïque est mis en avant par Alexandre dans le dessein de renforcer sa légitimité en tant que premier parmi les guerriers en assemblée, selon l'organisation de l'assemblée des Achéens dans l'*Illiade*. Ils lui permettent de convaincre par le respect et l'admiration que l'aristos suscite chez les subordonnés. Achille est de ce fait un argument en faveur de la légitimité d'Alexandre pour les Grecs et par les valeurs homériques qu'il représente chez tout guerrier. Héraclès favorise plus une légitimité en tant que souverain selon la coutume macédonienne.

Pour les guerriers d'Alexandre, ces modèles sont vus comme une garantie de victoire. Ils participent à convaincre par le souvenir de leur bravoure, de leur sacrifice, qu'il est possible de rééditer les exploits de l'époque décrite par Homère.

L'*Illiade* quant à elle est une source d'inspiration théorique et pratique pour les opérations délicates qui nécessitent une bravoure et une assurance parfaites pour être réussies. Pour autant, il n'est pas possible de considérer que des héros tels que Diomède, Ulysse, Hector ou Ajax sont des modèles à part entière pour Alexandre. Ce qui est véritablement un modèle en revanche, c'est l'ensemble des valeurs que l'on retrouve chez Homère et dont

chacun d'entre eux représente un aspect particulier. Alexandre, contrairement à eux, se doit de posséder tous leurs talents en égale proportion. C'est cette excellence en chaque chose qui garantit au roi des Macédoniens l'obéissance au combat et par extension l'efficacité des manœuvres.

Les difficultés techniques et humaines liées aux conditions des campagnes militaires rendent nécessaire la création puis le maintien d'une cohésion entre chaque composante de l'armée. De ce point de vue, la guerre de Troie fait office de précédent héroïque et d'argument en faveur d'une rhétorique panhellénique au début de la campagne. Puis, en fonction du contexte géographique, de la composition et des attentes de l'armée, les expéditions d'Héraclès et de Dionysos fournissent des modèles plus pertinents.

Sur le plan politique et stratégique, Alexandre inscrit son règne dans la continuation de celui de Philippe en tant que descendant d'Héraclès. C'est de ce héros qu'il tire selon la coutume sa légitimité. La relation d'affection et de rivalité du Conquérant avec le modèle d'Héraclès est parallèle avec celle qu'il entretient avec le souvenir de Philippe. Cela s'explique surtout par la nécessité de progressivement se démarquer des exploits ayant été accompli avant lui, de devenir un souverain macédonien et un chef d'armée à part entière.

Quant à Dionysos, il est un modèle héroïque qui participe dans les formes à construire autour d'Alexandre une réputation de héros glorieux. Cela se constate notamment lors des cortèges bacchiques. Toutefois, Dionysos ne participe en rien à lui apporter un argument quant au désir du Conquérant d'obtenir les honneurs divins. Héraclès est dans ce domaine un modèle plus règlementaire.

Enfin, le culte d'Héraclès en Macédoine et l'initiative de Philippe de se présenter comme unificateur de toute la Grèce contre les Perses ont contribué chez Alexandre à faire naître l'idée d'un nouvel Empire dont il serait le héros fondateur ayant atteint l'apothéose.



## **Seconde partie**

### Les modèles guerriers

# Introduction

Héritier des grands stratèges qui l'ont précédé, Philippe II de Macédoine s'est lui-même employé à former en la personne d'Alexandre un général avisé, compétent, malin, possédant toutes les qualités physiques et morales requises. Le jeune prince fut forgé comme un véritable aristocrate macédonien, plus encore, comme un digne descendant des Héraclides.

Si l'état quasi-permanent de conflit entre cités-États peut être vu, à juste titre, comme l'un des facteurs essentiels du raffinement grec en termes de pensée tactique et stratégique, ce sont surtout les leçons apprises pendant les guerres médiques qui ont influencé Philippe. Disposant de ressources intarissables, d'un nombre écrasant de soldats et d'un territoire vaste et organisé, l'Empire achéménide apparaît comme un adversaire mortel, mais qui apportera une gloire et un prestige inégalés à celui qui saura le maîtriser. Pour réaliser un tel exploit, il s'agit de pouvoir compter sur de solides fondements, sur des précédents, ou à défaut sur une pensée guerrière qu'il s'agit d'adapter à la nécessité de l'objectif absolu : abattre l'ennemi héréditaire. Ces illustres guerriers qui ont enseigné à Philippe, par leurs actes audacieux et leur ingéniosité, de nouveaux moyens de vaincre : ce sont Épaminondas, Pélopidas, Iphicrate, Lysandre<sup>604</sup> et bien d'autres généraux de leur trempe. Mais au-delà de ça, il s'agit surtout de l'excellence d'une tradition de guerriers qui remonte aux temps homériques, voit naître et se développer la doctrine hoplitique, puis donne lieu à un nouveau genre de guerre, avec l'émergence du mercenariat, des troupes légères spécialisés, de la poliorcétique. En songeant aussi à Xénophon, qui adresse son œuvre autant aux générations futures qu'aux généraux qui sauront faire leurs les tactiques et ruses qu'il décrit dans ses traités militaires et ses écrits

---

<sup>604</sup> Fils d'Aristocritos de la lignée des Héraclides, général des Spartiates et notamment brillant vainqueur d'Aïgos-Potamos. Il obtient son commandement par son seul mérite malgré son ascendance, n'appartenant pas à la branche régnante de sa dynastie. Son génie tactique et stratégique relève de celle que l'on observe chez Alexandre. Qui plus est, c'est surtout en accompagnant Agésilas qu'il entreprend de porter la guerre jusqu'en Asie.

historiques. Lorsqu'Alexandre devient roi, toute la complexité de l'art de la guerre l'autorise à y puiser des exemples. Puis, grâce à ses dispositions personnelles, il ne se contente pas de reproduire, mais s'adapte, évolue, peaufine.

Durant ses expéditions, le Conquérant se confronte à de nombreuses situations que seul son génie alors résout. Il peut alors se fier à l'héritage guerrier de Philippe en matière de tactiques et d'innovations et le faire sien. Disposant de ses propres modèles et exemples, Alexandre démontre son habileté en termes de ruses et son audace en termes de tactiques. Puis, de souverain macédonien qu'il était, il devient conquérant et maître de l'Asie : l'héritage qu'il laisse alors par ses conquêtes et ses exploits font de lui un modèle guerrier et héroïque.

# Chapitre IV - L'héritage guerrier (tactique et stratégique)

## 1. Conceptions tactiques et innovations guerrières.

### 1.1 Des opérations contre les Gètes et les Taulanties au siège de Thèbes (printemps/été 335 – automne 335).

Les premières opérations au Nord de la Macédoine contre les Gètes et les Taulanties permirent à Alexandre d'employer en tant que chef d'armée les formations qui avaient été élaborées par Philippe.

Contre les premiers, il utilisa la formation en phalange classique rectangulaire, se mettant à l'aile droite avec la cavalerie lourde de l'*Agèma*<sup>605</sup> ; contre les seconds il utilisa différentes variations de ces formations de combat tout en maintenant une cohésion optimale de la phalange<sup>606</sup>, laquelle avait été rendue possible par l'entraînement rigoureux et la discipline instaurés sous Philippe. La rapidité à laquelle ces manœuvres avaient été exécutées témoignait chez le jeune roi d'une parfaite compréhension de l'héritage paternel en matière de conception tactique<sup>607</sup>. Quant aux troupes, elles avaient d'autant plus confiance dans les compétences d'Alexandre pour les commander sur le terrain que ce dernier, comme Philippe, mettait un point d'honneur à les mener directement depuis l'aile droite. Dans ces deux situations, la supériorité tactique de la phalange en complément de la cavalerie lourde pouvait s'expliquer par le fait que l'armée héritée par Alexandre avait été conçue pour affronter un

---

<sup>605</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 4, 2.

<sup>606</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 6, 2-3. Cette formation en coin utilisée par Alexandre n'est pas exactement, selon Bosworth, celle qui avait été théorisée par Philippe, mais résultait plutôt d'une improvisation, d'une adaptation aux circonstances. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 71.

<sup>607</sup> Se reporter au chapitre V, 2, 1.

adversaire en supériorité numérique et mieux armé. De ce point de vue, si ces deux premières utilisations de la phalange macédonienne étaient représentatives des tactiques qu'Alexandre adoptera pendant ses campagnes, la valeur de ces premières victoires n'étaient en rien un gage de succès contre des armées plus organisées et nombreuses comme celles des satrapes au Granique ou de Darius à Issos et Gaugamèles.

La position de prédilection du roi à l'aile droite faisait bien entendu partie intégrante du dispositif macédonien tel qu'il a été pensé par Philippe. Ce dernier, contre les Illyriens, commandait selon les mêmes dispositions et avec le même dessein d'utiliser la synergie entre les deux corps d'armée d'exception, la phalange jouant le rôle de l'enclume et la cavalerie lourde de l'aile droite celle du marteau<sup>608</sup>. L'adhésion d'Alexandre à cette disposition de l'armée avait déjà été récompensée à Chéronée<sup>609</sup>, même si les troupes athéniennes et thébaines représentaient un plus grand danger que les peuples au Nord de la Grèce.

La campagne en Grèce continentale contre Thèbes fut aussi une occasion pour Alexandre de dévoiler une pensée de la guerre héritée de celle de Philippe. Pour la première fois, il fit préparer l'arsenal poliorcétique en vue de l'affrontement.

Les défenses de la cité béotienne étaient certes importantes, pour autant, les machines de sièges ne furent pas seules à l'origine de la victoire<sup>610</sup>. En la circonstance, l'intention du roi semblait viser davantage à faire pression sur le moral des défenseurs que de chercher à percer une fortification contrairement aux sièges d'Halicarnasse, de Tyr et de Gaza par exemple. Ainsi, dans ce cas comme dans les deux précédents, ce furent la rapidité d'Alexandre et la

---

<sup>608</sup> Diodore, XVI, 4, 5-6. L'efficacité de cette tactique provoqua la fuite de la plus grande partie des Illyriens, situation comparable avec le dénouement des opérations d'Alexandre contre les Gètes et les Taulanties, incapables de soutenir l'assaut.

<sup>609</sup> Diodore, XVI, 86, 1.

<sup>610</sup> Voir *corpus* Diodore XVII, 9, 6. Les informations sur le rôle des machines contre Thèbes sont loin de permettre d'affirmer quelle a été leur utilité, si ce n'est en tant que soutien tactique. Qui plus est, malgré la vaillante résistance des Thébains, l'assaut terrestre des Macédoniens fut suffisant pour en venir à bout.



supériorité des troupes terrestres qui expliquèrent ses victoires. Seuls les défis rencontrés durant la campagne d'Asie donnèrent une justification réelle au développement de telles techniques de siège avancées. Cette célérité d'ailleurs, qui caractérisait autant Philippe que Jason de Phères<sup>611</sup>, se trouvait être une condition de la stratégie d'Alexandre à Thèbes. Il s'agissait de surprendre l'ennemi, de foudroyer sa confiance en lui, son moral, de se poser avant même le début du combat comme une force imprévisible<sup>612</sup>.

## 1.2 Des sièges de Milet, d'Halicarnasse aux opérations en Lycie et en Phrygie (hiver 334 – printemps 333).

Le siège d'Halicarnasse rendit nécessaire l'emploi des machines de siège en combinaison avec des assauts répétés contre les remparts. Si ces assauts avaient pour objectif de faciliter la mise en place des engins de siège, ce sont bien ces derniers qui représentaient l'essentiel du potentiel offensif macédonien.

Alexandre commença donc par attaquer de manière très agressive les remparts par vagues successives et sans relâche. Puis, il fit préparer le terrain pour le déploiement des machines<sup>613</sup>.

Ces machines de toutes sortes visaient autant à dégarnir les remparts des défenseurs par le tir de suppression qu'à percer les puissantes murailles de la cité<sup>614</sup>. Des catapultes aux

---

<sup>611</sup> Philippe utilisa ce stratagème contre les rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie qui s'étant réunis pour l'attaquer, furent surpris avec leurs armées en désordre, ce qui causa l'épouvante dans leurs rangs et les conduisit à la soumission (Diodore, XVI, 22, 3). Il le réutilisa plus tard contre Élatée (Diodore, XVI, 84, 5). Quant à Jason de Phères, sa marche sur la Béotie surpris toutes les cités sur son chemin, profitant de leur stupéfaction pour les soumettre (Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 21). Pour Alexandre, il s'agissait là de deux modèles avec une pensée stratégique comparable en termes d'audace et d'innovation.

<sup>612</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 8, 3 et Justin, XI, 2, 9-10. L'entreprise était risquée, Épaminondas lui-même ayant échoué peu de temps avant Mantinée, à surprendre les Spartiates, car Agis avait découvert son plan (Diodore, XV, 82, 6). Agésilas, lui, avait cependant réussi à mener une attaque rapide contre les Thébains en arrivant deux fois plus vite que prévu (Xénophon, *Helléniques*, V, 4, 48-49).

<sup>613</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 24, 3-4 et Arrien, I, 20, 8. L'importance fondamentale des engins de siège dans sa pensée de la guerre de même que leur efficacité fut démontrée par leur grande sollicitation afin d'atteindre des points stratégiques de la forteresse (Arrien, I, 21, 5) et par la réaction des défenseurs face à ces machines (Arrien, I, 22, 2).

oxybèles, sans oublier le rôle fondamental des béliers, toute la stratégie d'Alexandre en matière de siège consistait à fournir aux machines un soutien tactique et aux sapeurs et constructeurs une protection optimale<sup>615</sup>. Dans cette optique, les assauts répétés de l'infanterie, guidée par Alexandre en personne, permettaient d'affaiblir le moral des défenseurs, en conformité avec la doctrine homérique de la guerre<sup>616</sup>. L'objectif était bien de hâter la victoire par la démonstration la plus vive et brutale de tout le potentiel offensif de son armée<sup>617</sup>.

Malgré tout, la capacité des défenseurs d'Halicarnasse à supporter les dispositions d'Alexandre en matière d'attaques balistiques, ne dispensa pas ce dernier de se servir d'une tactique qui avait déjà été employée par Philippe durant le siège de Périnthe<sup>618</sup>. L'ancien roi avait comme son fils divisé son armée en trois parties pour pouvoir harceler plus efficacement ses adversaires jour et nuit et sans aucun répit. En mettant en place ce système de réserves, Alexandre ne souhaitait pas cependant obtenir le même résultat, car il avait dès le début de l'affrontement usé des assauts continuels. En l'occurrence, il souhaitait profiter de la sortie des défenseurs, venus incendier les machines de siège, pour leur porter un coup fatal et en même temps protéger les machines. Il organisa donc ses troupes de manière à ce que les trois

---

<sup>614</sup> Selon Bosworth, il faut penser que les catapultes ont été utilisées comme engins balistiques anti-personnel plus que comme destructeur de murs. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III. op. cit.*, p. 148.

<sup>615</sup> Ce corps d'ingénieurs poliorcètes avaient été chargés de construire, d'utiliser et d'entretenir les machines de sièges assez tôt dans le règne de Philippe, ce type de guerre étant une des principales caractéristiques de sa pensée stratégique. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine, op. cit.*, p. 110. Voir aussi George Grote, *Histoire de la Grèce, op. cit.*, p. 43. Les inventions majeures sous Philippe, hormis les oxybèles, furent les pétroboles et les balistes, lesquelles furent inventées par les élèves de Polyidus le Thessalien : Diadès et Charias. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great, op. cit.*, p. 76.

<sup>616</sup> Philippe avait adopté une stratégie similaire contre Amphipolis, où les assauts répétés vont de pair avec l'utilisation des béliers (Diodore, XVI, 8, 2).

<sup>617</sup> Avant que les engins de siège ne soient mieux maîtrisés, comme sous Philippe, Alexandre et à l'époque hellénistique, les attaques contre les villes munies de remparts étaient presque toujours vouées à l'échec. Voir Victor Davis Hanson, *Le Modèle occidental de la guerre: la bataille d'infanterie dans la Grèce classique, loc. cit.*, p. 62.

<sup>618</sup> Diodore, XVI, 74, 2-5.

lignes se renforcent mutuellement par leur bravoure et leur valeur puisqu'une telle attaque des Macédoniens serait assurément périlleuse vu l'ardeur des ennemis<sup>619</sup>.

Le siège de Milet avait auparavant montré l'efficacité de telles mesures, ce qui explique pourquoi Alexandre fit de même Halicarnasse. À Milet donc, il commença par lancer des assauts continuels par vagues successives<sup>620</sup>, puis il utilisa les machines contre les remparts tout en cherchant à s'introduire le plus vite possible dans les brèches ainsi créées<sup>621</sup>. Quant au licenciement de la flotte, il était une preuve, à cause de la conservation des navires transportant les machines de siège, qu'Alexandre avait parfaitement l'intention de s'en servir à l'avenir<sup>622</sup>. En effet, les exemples de Milet puis d'Halicarnasse avaient prouvé qu'une victoire rapide ne pouvait être obtenue sans ces machines. Qui plus est, leur intégration dans l'arsenal de l'armée macédonienne révélait leur importance du point de vue de la stratégie qui avait été mise en place par Philippe et qui était maintenant appliquée par Alexandre.

L'utilisation des assauts continuels contre les Marmariens fut aussi d'une grande efficacité. La détermination du roi à s'emparer de leur position stratégique rendait d'autant plus légitime une telle tactique<sup>623</sup>. Quant à la durée relativement courte de l'attaque par rapport à la défense vaillante et avantagée par la géographie des ennemis, elle témoignait désormais d'une expérience qui avait été forgée durant les deux sièges précédents.

---

<sup>619</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 26, 4.

<sup>620</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 22, 1.

<sup>621</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 22, 3.

<sup>622</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 22, 5. Il s'agissait encore là d'une preuve évidente du penchant d'Alexandre pour l'adaptation des inventions de ses modèles guerriers et les stratégies pragmatiques devant les situations inconnues. Voir Olivier Battistini, "Alexandre le Grand licencie sa flotte à Milet." In Christian Buchet, Philip De Souza, Pascal Arnaud, Michel Balard, Gérard Le Bouëdec, et N. A. M. Rodger (éds.) *The sea in history =: La mer dans l'histoire*, 2017, 461–70, p. 468 sq.

<sup>623</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 28, 2.

Enfin, lorsqu'Alexandre eut à affronter les Pisidiens en Phrygie il employa à nouveau le dispositif de l'aile droite offensive et la phalange macédonienne de Philippe<sup>624</sup>.

Depuis le début de sa campagne d'Asie, Alexandre avait démontré que sa pensée de la guerre était fondée sur ce que Philippe avait élaboré pour réussir son invasion des cités d'Asie Mineure. Jusqu'à présent, le jeune roi n'avait fait qu'appliquer strictement les stratégies qui avaient fait accéder son père à ses nombreuses victoires. La place importante accordée aux machines de guerre par Alexandre révélait aussi une chose essentielle : Philippe avait prévu une invasion rapide de l'Asie Mineure et souhaitait de ne pas perdre de temps à effectuer des circonvallations ou des blocus autour des cités à assiéger. Cette nécessité de vaincre le plus rapidement possible malgré le coût important en termes de matériel et de logistique articulait totalement la stratégie de ces deux rois.

### **1.3 Les batailles du Granique et d'Issos (printemps 334 – hiver 333).**

Revenons peu de temps avant les sièges de Milet et d'Halicarnasse. Alexandre s'apprêtait à affronter pour la première fois les troupes satrapiques. Seul le fleuve Granique séparait alors le Conquérant et ses Macédoniens de leur projet de jeter à bas les défenses fortifiées des cités d'Asie Mineure. La nécessité de vaincre au Granique conditionnait ainsi plus que jamais la poursuite des opérations ou l'échec total du grand dessein de Philippe.

Alexandre suivit le même ordre de bataille au Granique que lors des affrontements d'infanterie précédents contre les peuples au Nord de la Macédoine. Il prit avec lui, à l'aile droite, les unités de cavalerie lourde les plus puissantes, laissant à Parménion l'aile défensive,

---

<sup>624</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 28, 3.

celle que le Conquérant avait occupée à Chéronée<sup>625</sup>. C'était ainsi qu'il souhaitait aborder les ennemis en menant la charge<sup>626</sup>.

Une difficulté se présenta cependant. Le courant pouvait défaire la cohésion de leur charge de cavalerie. Tenant compte de ce facteur, Alexandre veilla à faire garder la formation oblique et à l'étendre de manière à ce que ses troupes puissent conserver l'avantage que leur procurait cette formation<sup>627</sup>. En effet, pour être efficace, elle se devait d'être la plus compacte possible.

Parvenus sur l'autre rive grâce aux dispositions d'Alexandre, la cavalerie lourde de l'aile droite chargea là où l'ennemi était le plus fort. Le dessein d'Alexandre était d'exercer une grande pression sur les généraux ennemis en cassant la cohésion générale de leur formation de combat<sup>628</sup>.

Atteindre cet objectif était d'autant plus aisé pour les Macédoniens que leurs sarisses leur conféraient un atout supplémentaire qui venait s'ajouter à l'entraînement et l'expérience acquise sous le règne de l'ancien roi<sup>629</sup>.

La charge finale d'Alexandre contre Mithridatès fut encore l'occasion pour lui d'employer la formation en coin. Confiant dans son efficacité et en les dommages que son attaque ne manquerait pas de causer au gendre de Darius, il conduisit lui-même ses troupes

---

<sup>625</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 19, 6 et Arrien, I, 14, 1. Cf. Polyen, *Stratagèmes*, IV, 3, 16. L'importance de la place du roi à l'aile droite démontre qu'il y a réellement une filiation entre la tradition guerrière grecque, les apports d'Épaminondas en matière de tactiques, les innovations de Philippe et la pratique du commandement chez Alexandre. Voir Pierre Lévêque, et Pierre Vidal-Naquet, "Épaminondas Pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche." *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* Bd. 9, no. H. 3 (July 1960): 294–308, p. 296 sq.

<sup>626</sup> Les problèmes tactiques qui se présentaient au Granique peuvent être résumés par la nécessité de conserver la formation intacte pendant toute la traversée du fleuve, de gêner la cavalerie ennemie de l'autre côté et enfin d'atteindre la rive en ligne, conformément aux dispositions de la formation de bataille habituelle chez Philippe et Alexandre. Voir N. G. L. Hammond, "The Battle of the Granicus River." *The Journal of Hellenic Studies* 100 (1980): 73–88, p. 84.

<sup>627</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 14, 7.

<sup>628</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 15, 3.

<sup>629</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 15, 5.

quitte à être dangereusement en avant par rapport au reste de l'armée<sup>630</sup>. Si le résultat d'une telle initiative fut conforme aux attentes d'Alexandre, elle avait eu également le mérite de démontrer sa maîtrise en toute circonstance des tactiques léguées par Philippe.

Du reste, la manière dont Alexandre employa l'infanterie légère en attaque simultanée avec la cavalerie lourde causa de sévères dommages à la cohésion des ennemis<sup>631</sup>. Tout comme Philippe avait tiré de nombreux enseignements auprès d'Épaminondas<sup>632</sup>, Alexandre partageait ce modèle avec lui. En l'occurrence, ce type de combinaison avait déjà été employé par le stratège thébain<sup>633</sup>.

Enfin, la phase finale de la stratégie d'Alexandre, selon le plan de bataille habituel que Philippe utilisait en bataille conventionnelle, fut de procéder à l'encerclement des troupes satrapiques tout en utilisant la phalange pour les bloquer de face<sup>634</sup>.

L'ordre oblique d'Épaminondas fut au Granique une réelle cause de victoire pour les Macédoniens. Son utilisation parfaite par Alexandre démontre que Philippe a été réellement capable de tirer du génie tactique d'Épaminondas des atouts et de les transmettre à son fils<sup>635</sup>.

---

<sup>630</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 15, 7.

<sup>631</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 16, 1.

<sup>632</sup> Diodore, XVI, 2, 3. Mais aussi des suggestions de Xénophon à ce propos, qui voyait en une cavalerie puissante l'arme adéquate pour peser sur l'issue finale d'une bataille. Voir Édouard Delebecque, "Xénophon, ancêtre de la cavalerie moderne." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 2 (1951): 39–45, p. 43.

<sup>633</sup> Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 24.

<sup>634</sup> Arrien, I, 16, 2.

<sup>635</sup> L'introduction du corps des hypaspistes par Philippe est elle-même inspirée du bataillon sacré de Thèbes, réputés être parmi les meilleurs combattants de la Grèce. Voir Edward M. Anson, "The Hypaspists: Macedonia's Professional Citizen-Soldiers." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 34, no. 2 (1985): 246–48, p. 246 sq. Voir aussi Pierre Carlier, *Le IV<sup>e</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, *op. cit.*, p. 81 et Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, *op. cit.*, p. 107 sq. Malgré cette grande influence du stratège Thébain, il n'est pas question d'associer les innovations propres de Philippe à une simple copie des idées d'Épaminondas, mais plutôt à une communion de pensée. Voir André Aymard, "Philippe de Macédoine otage à Thèbes." *Revue des Études Anciennes* 56, no. 1 (1954): 15–36, p. 35 sq. Voir aussi Édouard Will, Claude Mossé, et Paul Goukowsky, *Le Monde Grec et l'Orient. 2: Le IV<sup>e</sup> Siècle et l'époque Hellénistique*, Peuples et Civilisations. Paris: Presses Univ. de France, 1993, p. 83. Toutefois, malgré son mérite personnel, les influences de Philippe sont nombreuses et ont joué un rôle dans chaque aspect de la construction de son armée comme dans la pensée de la guerre transmise à Alexandre. Voir O. Battistini, "Armée macédonienne." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, *op. cit.*, p. 559 sqq et Voir O. Battistini, "Phalange oblique.", .” In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, *op. cit.*, p. 879. Voir aussi Victor Davis Hanson, *Carnage et culture: Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*, Paris: Flammarion, 2010, p. 100 sqq.

Cette invention fit ses preuves à Leuctres et à Mantinée notamment<sup>636</sup>. Mais Philippe ne se borna pas à copier ce modèle. Prévoyant de mener une campagne en Asie, il modifia son armée de manière à rendre plus efficace encore ces formations de combat, d'où l'intégration des sarisses en cornouiller comme arme de prédilection de la phalange, mais aussi de la cavalerie<sup>637</sup>. Ce sont ces sarisses qui donnèrent l'avantage à Alexandre contre les lances ennemis au Granique. Quant à l'importance de la phalange macédonienne lors de cette bataille, elle s'expliquait par la densité de la formation elle-même, inspirée par le synaspisme homérique<sup>638</sup>. Cette recherche de densité se retrouvait également dans les charges de cavaleries d'Alexandre, dans un premier temps lors de la traversée du fleuve, secondement, lors des charges en coin contre les généraux perses puis contre Mithridatès. La victoire du Granique était ainsi autant une victoire due à l'aptitude d'Alexandre à mener en personne, comme Philippe en son temps, les attaques de cavalerie malgré le danger, qu'à respecter les innovations apportées à l'armée par son modèle.

---

<sup>636</sup> Plutarque, *Pélopidas*, 23, 1 ; Xénophon, *Helléniques*, VI, 4, 13 ; VII, 5, 23. La tactique de la phalange oblique d'Épaminondas est en effet un exemple frappant de ce que ce stratège a pu apporter à Philippe. Voir A. Casanova, "Bataille de Leuctres.", In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, *op. cit.*, p. 784.

<sup>637</sup> L'amélioration de la cavalerie lourde avait commencé sous les rois Archélaos et Alexandre II, prédécesseurs de Philippe et inspirateurs par conséquent de ses propres innovations : l'évolution de l'armée avança grandement sous Philippe, mais il avait lui-même hérité d'un favorable point de départ pour les mener. Voir O. Battistini, "Armée macédonienne." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, *op. cit.*, p. 878 sq. Alexandre I<sup>er</sup> a aussi été crédité comme ayant participé à l'évolution de la cavalerie macédonienne telle que Philippe en hérita. Voir P. A. Brunt, "Anaximenes and King Alexander I of Macedon." *The Journal of Hellenic Studies* 96 (November 1976): 151–53, p. 152. Toutefois, la nature de ces évolutions ne peut être comparée à celles de Philippe qui visaient un objectif bien précis, sa campagne en Asie Mineure. Ce dernier a en effet su tirer des innovations précédentes dans les domaines stratégique et tactique une pensée de la guerre qui lui est propre. Voir Edmund M. Burke, "Philip II and Alexander the Great." *Military Affairs* 47, no. 2 (1983): 67–70, p. 67. L'introduction de la sarisse dix ans après la réorganisation de l'infanterie lourde macédonienne indique parfaitement à ce titre l'évolution progressive sous Philippe de ce corps d'armée. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 13. En ce qui concerne la sarisse pour la cavalerie, c'est toujours le modèle d'Épaminondas qui a inspiré Philippe lorsqu'il construisit son armée. Voir Minor M. Markle, "Macedonian Arms and Tactics under Alexander the Great." *Studies in the History of Art* 10 (1982): 86–111, p. 105. Enfin la longueur de la sarisse relevait d'un choix stratégique fondé sur les besoins actuels de Philippe puis d'Alexandre, contre les Perses en particulier et les Grecs lorsque ce fut nécessaire. Voir Alejandro Noguera Borel, "L'évolution de la phalange macédonienne: le cas de la sarisse." *Ancient Macedonia* 2, 1999, 839–50, p. 845. S'il paraît évident que les deux rois étaient conscients des inconvénients d'un tel argument, leur utilisation à chaque affrontement dénote non seulement que le calcul de Philippe sur l'inadaptabilité des Perses était juste, avis partagé et prouvé par son fils.

<sup>638</sup> Diodore, XVI, 3, 2. Voir Jon E Lendon, *Soldats et fantômes: combattre pendant l'Antiquité*, *op. cit.*, p. 137.

Une fois les premières citées d'Asie Mineure tombées, l'intervention personnelle de Darius avec son armée changea les enjeux de la conquête. Il ne s'agissait plus alors d'affronter seulement ses satrapes, mais bien de s'attaquer au pouvoir central achéménide en vainquant son plus illustre représentant sur le champ de bataille. En ce sens, la victoire d'Issos fut aussi paradigmatique que celle du Granique.

Le discours d'Alexandre à l'intention des troupes fut l'occasion de motiver les troupes en leur rappelant les victoires qui les avaient conduits à enfin affronter Darius, la soumission d'Athènes et la double victoire contre Thèbes en particulier<sup>639</sup>. La victoire de Chéronée fut, comme nous l'avons rappelé, la preuve de la supériorité des formations de batailles macédoniennes contre des ennemis d'une grande valeur martiale. Ainsi, Alexandre souhaitait attirer l'attention sur la certitude de leur victoire sur le terrain. Et en cela, le souvenir de Philippe permettait de donner davantage de confiance à son héritage, à sa pensée de la guerre et par extension aux choix tactiques d'Alexandre qui en découlerait prochainement.

Et en effet, encore une fois, sa formation de combat fut conforme à celle de Philippe. Prenant les plus talentueux et expérimentés des cavaliers, ceux de la Garde Royale, à l'aile droite avec lui, Alexandre mena personnellement l'attaque malgré la supériorité numérique de l'ennemi et ses dangereuses tentatives de le déborder<sup>640</sup>. L'importance de cette charge de l'aile droite s'expliquait par sa rapidité suscitant la démoralisation de l'ennemi, mais aussi parce qu'elle impliquait pour le reste des combattants : leur protection vis-à-vis des archers

---

<sup>639</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, III, 10, 7. La différence avec la version d'Arrien permet de souligner chez Quinte-Curce l'importance qu'Alexandre accorde au modèle paternel par rapport à ses propres mérites de chef d'armée, son but étant de montrer les faiblesses de Darius plutôt que de faire son propre éloge. Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, London Studies in Classical Philology, Amsterdam: J.C. Gieben, 1980, p. 220. Qui plus est, à ce moment là de la campagne il n'était pas question d'une rivalité avec les exploits de Philippe, mais d'une politique de continuité dans tous les domaines de la guerre.

<sup>640</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 33, 2 ; Arrien, II, 8, 3 ; II, 8, 9 ; Plutarque, *Alex.*, 20, 8 ; Quinte-Curce, III, 11, 1-2. Au sujet des difficultés rencontrées par la cavalerie lourde de l'aile droite au cours de cette charge, voir Nicholas G. L. Hammond, "Alexander's Charge at the Battle of Issos in 333 B.C." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 41, no. 4 (1992): 395-406, p. 403 sq.



perses<sup>641</sup>. En prenant le risque d'engager en premier les plus fortes unités de son armée dans la mêlée, Alexandre respectait ainsi la stratégie mise au point par Philippe et la doctrine homérique de la guerre : il souhaitait préserver la vie de ses soldats en affaiblissant moralement et physiquement l'ennemi, en réduisant à néant au plus tôt sa plus grande force<sup>642</sup>.

Finalement, la défaite de Darius face à la formation de combat de Philippe constitua pour Alexandre une preuve que, comme l'ancien roi l'avait deviné, les Perses ne pourraient tout de suite s'y adapter. Qui plus est, le mauvais calcul de Darius de considérer la phalange comme l'atout principal des Macédoniens permit à Alexandre d'utiliser plus facilement la cavalerie lourde de l'aile droite pour abattre ses archers<sup>643</sup>. Cependant, Darius tira nécessairement un enseignement précieux de sa défaite et du potentiel destructeur des charges de l'aile droite macédonienne comme il conviendra de le constater à la bataille de Gaugamèles.

#### **1.4 Les sièges de Tyr et de Gaza (hiver/été 332 – automne 332).**

L'arsenal poliorcétique eut encore un rôle majeur à Tyr, vu le potentiel défensif de la citadelle, l'ingéniosité et l'ardeur de ses défenseurs. Alexandre procéda donc au préalable par ordonner des travaux de manière à pouvoir acheminer les tours et béliers jusqu'aux murailles. D'un autre côté, il fit lancer des tirs de suppression contre les défenseurs de ces remparts à

---

<sup>641</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 10, 3.

<sup>642</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, III, 11, 1-2. En arrivant à portée de trait, le ralentissement potentiel de l'avancée de la phalange compromettrait en effet par extension sa coordination avec l'aile droite offensive. Le rapport entre doctrine homérique de la guerre et le modèle d'Épaminondas dans la pensée guerrière de Philippe relève selon Arthur Boucher de l'importance absolue d'enfoncer d'abord l'ennemi sur un point pour pouvoir ensuite le défaire sur tous les autres. Voir Arthur Boucher, *L'Art de Vaincre : Aux Deux Pôles de l'histoire*, op. cit., p. 81.

<sup>643</sup> Ces stratégies d'encercllement et d'attaque sur plusieurs points privilégiées par Philippe et Alexandre a selon Clausewitz l'avantage de susciter la crainte. Voir Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Trad. Gérard Chaliand, Paris: Perrin, 2006, p. 221.

l'aide des machines de siège habituelles<sup>644</sup>. Certaines se trouvaient sur la jetée, d'autres sur les tours de bois, et d'autres encore sur des navires destinés au transport de la cavalerie ou des trières. Son objectif était d'utiliser les pétroboles pour abattre le rempart à des points où l'assaut terrestre serait lancé une fois ses défenseurs vaincus ou repoussés par les tirs des catapultes. Telle était sa stratégie pour la première phase du siège. Quant à la seconde phase, elle consistait à se servir des machines embarquées pour attaquer simultanément les remparts en de nombreux points<sup>645</sup>.

Parallèlement à tout cela, il planifia d'utiliser deux tours de siège sur la digue, au plus près des Tyriens, afin de paralyser avec le maximum d'efficacité les mesures ennemies, lesquelles consistaient en des assauts navals autant que terrestre depuis le rempart<sup>646</sup>. L'importance du génie civil macédonien se révéla ainsi comme le fondement de toute utilisation méthodique et optimale des machines de guerre<sup>647</sup>. L'ampleur des travaux consistait autant en la fabrication supplémentaire d'engins qu'à établir un périmètre de déploiement permettant d'exploiter tout leur potentiel<sup>648</sup>. En cela, les tours de siège fournissaient un avantage indéniable : elles offraient un supplément de protection, de précision et de force de frappe aux catapultes, dont les cibles étaient par nature mouvantes et

---

<sup>644</sup> Si nous revenons au siège de Périnthe, nous nous apercevons encore que l'artillerie antipersonnel était utilisée pour le tir de suppression, des oxybèles en l'occurrence (Diodore, XVI, 74, 4).

<sup>645</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 24, 5 ; Diodore, XVII, 45, 2 ; Arrien, II, 21, 1 ; II, 23, 1.

<sup>646</sup> Ces navires porteurs d'engins peuvent être vus en effet comme une cause majeure de la victoire macédonienne et de savoir faire des poliorcètes embauchés par Philippe. Voir Paul Faure, *La Vie Quotidienne des armées d'Alexandre*, *op. cit.*, p. 317.

<sup>647</sup> L'intérêt de Philippe pour l'art des sièges et notamment les catapultes peut faire penser, comme le propose Athénée le Mécanicien (*Traité sur les machines de guerre*, 10, 1) à une double paternité Philippe/Denys I<sup>er</sup> de Syracuse, chacun ayant inventé une ou plusieurs formes de catapultes. Voir Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*, *op. cit.*, p. 158 sqq. Voir aussi Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 43 sq.

<sup>648</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 2, 23 ; Arrien, II, 18, 6 ; II, 19, 6. La maîtrise des machines de guerre requérait en effet leur intégration complète dans la stratégie choisie lors d'un siège étant donné les ressources financières, temporelles et en ressource qu'il faut déployer pour pouvoir en faire des atouts. Les échecs d'utilisation de tels engins au Vème siècle témoignent très bien de la difficulté d'en tirer partie. En guise d'exemple, il est possible de citer les échecs Péloponnésiens à Oïonoè (Thucydide, II, 18, 1), celui d'Archidamos contre les Platéens (II, 75, 1-5 ; II, 76, 4), celui de Brasidas contre les Athéniens retranchés à Lèkythos (IV, 115, 2), celui contre des Athéniens Hagnon et Cléopompos contre Potidée (II, 58, 2) ou encore celui de Démosthènes en Sicile (VII, 43, 1). Ajoutons aussi les échecs de Philippe contre Byzance et Périnthe notamment.

capable de s'abriter rapidement des tirs<sup>649</sup>. La stratégie d'Alexandre était claire, ce serait le nombre des engins et sa capacité à exploiter le terrain à leur avantage qui lui octroierait la victoire : tout reposait alors sur cet atout<sup>650</sup>.

Après avoir suffisamment affaibli les défenses de Tyr, Alexandre reprit la tactique de Philippe qui consistait à effectuer des assauts continuels sur tous les points de manière à détruire psychologiquement un ennemi déjà éreinté. Cela avait parfaitement fonctionné à Halicarnasse. Alexandre, à force d'attaquer par terre et par mer les remparts, finit par repérer une faille qu'il s'appliqua à exploiter<sup>651</sup>. Toute sa stratégie depuis le début du siège consistait en la recherche de cet instant : l'affaiblissement de l'adversaire et sa mise à mort à la moindre occasion. Telle était l'approche du combat de Philippe. Elle s'articulait dans les grandes lignes autour du besoin de maintenir une pression maximale sur un ennemi cerné, que ce soit en champ de bataille par la synergie entre la phalange et la cavalerie lourde de l'aile droite ou lors des sièges par celle qui existait naturellement entre les engins et les troupes d'infanterie ou navales en l'occurrence.

Pour autant, bien que Philippe n'ait jamais eu à mener un siège aussi long et périlleux, Tyr étant un cas tout à fait exceptionnel de par sa position géographique et son importance pour le contrôle de la Méditerranée orientale, sa pensée stratégique en matière de poliorcétique pouvait être facilement adaptée selon les besoins. Alexandre en effet, respecta même durant ses assauts navals le principe de l'aile droite offensive. Si cette position n'avait

---

<sup>649</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 45, 2. L'historien souligne bien l'efficacité des tours pour aider les catapultes au tir de suppression. Les tours de trente-cinq mètres que Philippe utilisa contre Périnthe lui servirent également à faciliter les tirs d'artillerie au-dessus et au-delà des remparts, dans le dessein de laisser le champ libre aux béliers et sapeurs (Diodore, XVI, 74, 3 ; XVI, 75, 3).

<sup>650</sup> Parfaitement conscient du bénéfice apporté par les machines de siège pour atteindre ses objectifs, Philippe s'employa au préalable à accroître sa capacité de financement et de logistique. Cela révèle tout à fait que sa pensée de la guerre prônant une très large utilisation de l'artillerie avait été calculée avec précision. Voir Paul Keyser, "The Use of Artillery by Philip II and Alexander the Great." *Ancient World* 1, no. 25 (1994): 27–59, p. 31 sqq.

<sup>651</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 4, 10-11 ; Diodore, XVII, 46, 1. L'utilisation des béliers et d'échelles depuis les navires sont une innovation du règne d'Alexandre, qui a sollicité ses ingénieurs pour les adapter pendant qu'il mettait au point le plan de bataille permettant d'en tirer profit. Voir Paul Keyser, "The Use of Artillery by Philip II and Alexander the Great." art. cit., p. 50.

ici pas les mêmes bénéfiques que lors d'une attaque terrestre, elle avait le même but. En cas d'affrontement sur mer, l'aile droite chercherait à attaquer le point faible le plus évident des navires ennemis, c'est-à-dire ses flancs, pendant que le reste de la formation attaquerait de front<sup>652</sup>.

Enfin, l'assaut final prévoyait d'utiliser comme force d'assaut d'élite les hypaspistes. Seules ces troupes en effet possédaient les caractéristiques pour donner exploiter rapidement la faille qu'Alexandre souhait provoquer dans le dispositif défensif tyrien<sup>653</sup>. Le rôle de ces troupes avait beaucoup évolué sous Philippe. Leur polyvalence et l'excellence de ses membres révélèrent chez ce roi un besoin essentiel d'être à même de réagir instantanément à toute opportunité qui se présenterait pour prendre de vitesse l'adversaire. Telle était aussi la stratégie d'Alexandre à Tyr : il s'agissait de porter le combat à l'intérieur des remparts dès que ce serait possible. Il avait pour dessein, sur le fond, d'abrèger le siège pour garantir que des troupes conservent leur moral, leur forces, leur confiance dans son commandement et dans la victoire.

À la suite de Tyr, Alexandre conserva la même stratégie pour le siège de Gaza. Après avoir disposé les machines de siège pour affaiblir les remparts et affronté les défenseurs sur et devant ceux-ci, il mena des assauts décisifs avec les hypaspistes. Alors que des navires furent utilisés à Tyr pour encercler la cité, ce sont des travaux de sape des murailles qui assistèrent cette fois les béliers. La possibilité d'appliquer ces béliers directement au contact de l'ennemi rendit plus que jamais nécessaires la réalisation de travaux et l'usage de l'infanterie lourde de la phalange en appui tactique. Le succès de ce plan reposa ainsi sur une autre invention de Philippe en coordination avec les machines de siège. À partir de là, l'assaut à travers les

---

<sup>652</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 3, 11. ; Arrien, II, 20, 6.

<sup>653</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 23, 2.

brèches fut rendu possible au moyens d'échelles<sup>654</sup>. L'efficacité avec laquelle Alexandre dit exercer une pression sur Gaza obligea l'ennemi à s'en prendre aux machines, tout comme à Tyr, la stratégie d'assaut sur tous les points provoqua en réaction la sortie de navires tyriens pour un affrontement direct en mer. C'est ainsi qu'Alexandre eu l'occasion à nouveau de conduire les hypaspistes qui de toute évidence excellaient à fournir une protection aux unités plus spécialisées<sup>655</sup>.

Le siège de Gaza, comme les précédents, donna l'occasion à Alexandre de mettre à l'œuvre toutes les opportunités que lui fournissaient les différents corps de l'armée de Philippe. En respectant la stratégie qu'avait élaborée son prédécesseur en matière de siège, il profitait également des caractéristiques du terrain, des particularités de chaque plan de défense ennemi pour adapter cette armée qu'il avait héritée en l'instrument de destruction qu'elle était désormais. Une fois ce dernier bastion de la puissance perse en Méditerranée tombé, il devenait évident que l'intégration d'autant de machines de siège spécialisées avaient été prévue à cet effet<sup>656</sup>.

## **1.5 La bataille de Gaugamèles (octobre 331).**

Malgré l'écrasante supériorité numérique des Perses, Alexandre adopta à Gaugamèles le même ordre de bataille que lors des batailles précédentes. S'étant placé à l'aile droite avec l'Escadron royal, il prévoyait de contourner la ligne de bataille telle qu'elle avait été décidée par Darius lors de ses préparatifs. En se servant de l'appui tactique fourni par des unités légères telles que les Agrianes, archers et lanceurs de javelots pour couvrir la formation de

---

<sup>654</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 26, 2 ; II, 26, 3-4 ; II, 27, 3 ; II, 27, 5.

<sup>655</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 27, 1-2.

<sup>656</sup> La demande de Philippe à ses ingénieurs poliorcètes en matière d'innovations techniques et de machines de plus en plus spécialisées et complexes témoignait bien de son intention de donner une place prépondérante aux machines lors des sièges. De plus, l'amélioration des défenses des cités rendait nécessaire la possession d'un moyen efficace de les abattre. Voir Édouard Will, Claude Mossé et Paul Goukowsky, *Le Monde Grec et l'Orient. 2: Le IVe Siècle et l'époque hellénistique*, op. cit., p. 82 sqq.

l'aile droite, il s'adaptait à la situation présente<sup>657</sup>. La protection de cette aile offensive, laquelle causerait selon le dessein d'Alexandre la mort ou la déroute des commandants adverses, montrait son respect de la stratégie établie par Philippe, de la sécurité de ses troupes, sa connaissance profonde de toutes les possibilités qui s'offraient ainsi à lui. Plus que jamais d'ailleurs, la coopération de la phalange serait nécessaire pour absorber le choc sur la ligne de front et bloquer les Perses jusqu'au moment où une opportunité se présente pour charger leur point faible : et seule l'aile droite avec Alexandre à leur tête, le reste se devait de rester en retrait<sup>658</sup>.

Depuis sa défaite à Issos, Darius avait assimilé le fait que les charge de l'aile droite commandée par Alexandre l'atteindraient sans difficulté s'il parvenait ce dernier parvenait à contourner la ligne de front<sup>659</sup>. Sa réaction témoigna d'une crainte fondée, mais aussi de la part du souverain macédonien d'une capacité d'adaptation surprenante pour son adversaire.

Cela se traduisit de deux manières.

Pour la phalange, Alexandre mit à profit leur expérience, leur vitesse d'exécution et la légèreté des unités de phalangites telles qu'elles avaient été conçues par Philippe. En effet, en l'occurrence, il s'agissait d'éviter les chars à faux et d'utiliser la longueur des sarisses pour mettre de la distance entre les phalangites et les chevaux afin de ne pas être inquiété par les lames<sup>660</sup>.

---

<sup>657</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 13, 30-31. Il s'agissait d'empêcher le contournement des deux ailes macédoniennes et en particulier de l'aile droite offensive.

<sup>658</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 11, 8 ; III, 12, 3-4 ; III, 13, 1 ; Diodore, XVII, 57, 1 ; Quinte-Curce, IV, 13, 26 ; IV, 13, 35. La synergie entre infanterie et cavalerie lourde aurait également été inspirée par les modèles de Pélopidas et d'Épaminondas au début du règne de Philippe qui avait voulu optimiser la puissance de ses attaques contre les flancs ennemis. Voir Minor M. Markle, "Use of the Sarissa by Philip and Alexander of Macedon." *American Journal of Archaeology* 82, no. 4 (1978): 483-97, p. 491 sq.

<sup>659</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 13, 2. Pour comprendre le détail de ces manœuvres et le lien entre la pensée de la guerre de Philippe et celle d'Alexandre, on peut consulter par exemple G. T. Griffith, "Alexander's Generalship at Gaugamela." *The Journal of Hellenic Studies* 67 (1947): 77-89.

<sup>660</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 13, 6 ; Quinte-Curce, IV, 15, 14-15 ; Diodore, XVII, 57, 6.

Pour la formation de combat en elle-même, il s'agissait de s'appuyer sur un ordre de marche oblique jusqu'à que l'aile commandée par Alexandre puisse enfoncer la ligne de bataille perse sur le flanc alors qu'ils seraient bloqués par un mur de sarisses impénétrable. Et en effet, une fois ce résultat obtenu, Alexandre fut en mesure de lancer avec l'Escadron Royal et sa cavalerie lourde de l'aile droite une attaque décisive avec l'assurance que le front perse ne bougerait pas. Toute la liberté devait être laissée à cette aile droite d'exploiter le terrain et le point faible des Perses<sup>661</sup>.

Les mots d'Alexandre pour motiver ses troupes présentes et Parménion à respecter la stratégie choisie en dépit de la difficulté du combat en appelèrent à la mémoire de Philippe<sup>662</sup>. Ce dernier avait en effet conçu une pensée de la guerre dans laquelle s'articulait harmonieusement chacun des types d'unités spécialisés dans un seul et unique but, exercer une pression continue pour progresser et anéantir l'ennemi. Alexandre qui en était l'héritier ne pouvait concevoir qu'une seule partie de ses troupes ne vienne en se repliant compromettre la raison d'être de son plan de bataille. En cela, par les qualités guerrières de bravoure, de sacrifice, qui le caractérisaient lui et son père comme commandants en chef de l'aile droite, il jugea indigne un repli partiel de certaines troupes tant que sa stratégie n'aurait pas trouvé en la victoire une juste conclusion<sup>663</sup>.

---

<sup>661</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 57, 6 ; XVII, 60, 1 ; Quinte-Curce, IV, 15, 1 ; Arrien, III, 14, 3. Cette volonté de désordonner les troupes ennemies en leur imposant de réagir à l'ordre oblique remontait bien ici encore au modèle d'Épaminondas tel que Philippe s'en était inspiré dans ses stratégies et tactiques. Voir A. R. Burn, "Notes on Alexander's Campaigns, 332–330." *The Journal of Hellenic Studies* 72 (November 1952): 81–91, p. 87. D'ailleurs, Xénophon avait aussi relevé l'intérêt d'une attaque aussi périlleuse si elle permet d'atteindre le point faible ennemi. Voir Xénophon, *Hipparque*, IV, 4.

<sup>662</sup> Au cas où le discours chez Quinte-Curce serait authentique, il contribuerait à montrer que Philippe en plus d'être une inspiration en matière tactique et stratégique était un modèle représentatif des valeurs morales dans lesquelles Parménion se reconnaissait aussi. Voir E. A. Fredricksmeyer, "Alexander and Philip: Emulation and Resentment." *The Classical Journal* 85, no. 4 (1990): 300–315, p. 310 sq.

<sup>663</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 15, 8. Les attentes d'Alexandre quant au professionnalisme de ses soldats, et de l'aile gauche en particulier, étaient les mêmes que celles de Philippe, car la confiance des deux souverains envers Parménion se fondaient sur les qualités que le créateur de l'armée macédonienne s'était employé à développer dans la troupe et parmi son entourage proche. Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, op. cit., p. 440.

Enfin, et bien que la nécessité d'éviter le débordement des ailes ait conduit Alexandre à s'adapter, à innover dans son approche quant à la complémentarité des troupes introduites par Philippe, sa stratégie révélait par la grande justesse de son exécution. Parallèlement à cela, sa tendance à vouloir hâter la victoire en prenant des risques en personne correspondait davantage à son approche personnelle du commandement qu'à celle de Philippe<sup>664</sup>.

### **1.6 En Bactriane, à Cyropolis, au Tanaïs, chez les Assacéniens à Massaga, à Aornos, en Sogdiane et à Nautaca (printemps 329 – printemps 327).**

Alexandre suivit en Bactriane la même stratégie que celle d'Asie Mineure en terme de siège. Envoyant Cratère contre Cyropolis avec l'ordre de préparer le terrain pour le déploiement des machines, le Conquérant souhaitait ainsi empêcher les habitants de cette ville d'envisager des opérations extérieures<sup>665</sup>. Sa stratégie consistant à exercer une pression sur les défenseurs pour réduire leur champ d'action, leur efficacité, consistait désormais, d'une manière plus étendue qu'auparavant à paralyser toute une région en un point précis. Ainsi, Alexandre innovait en sa stratégie tout en lui conservant comme fondement des préceptes majeurs dans la pensée de la guerre de Philippe : bloquer l'avancée de l'ennemi et l'anéantir là où il est le plus fort. Quant à l'assaut en lui-même, la stratégie habituelle fut appliquée<sup>666</sup>.

L'affrontement contre les Scythes au Tanaïs fut l'occasion pour Alexandre d'employer une tactique similaire à Gaugamèles et qui y avait fait ses preuves. Ajoutant à la cavalerie lourde qu'il commandait en personne les archers les frondeurs et les lanceurs de javelots, il ordonna que soit effectué un tir de couverture pour son infanterie et le reste des cavaliers.

---

<sup>664</sup> Ce qui peut relever de l'immaturation de son commandement à cause du risque qu'il fit prendre à l'aile gauche notamment allait de pair avec l'originalité d'une pensée de la guerre propre chez Alexandre et se démarquant progressivement de celle de Philippe tout en le conservant comme modèle principal. Voir A. M. Devine, "Grand Tactics at Gaugamela." *Phoenix* 29, no. 4 (1975): 374–85, p. 385.

<sup>665</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 2, 2.

<sup>666</sup> Arrien, IV, 3, 1.



Puis, au moment de charger, il réutilisa ces mêmes troupes légères pour procéder à des tirs de suppression contre les cavaliers ennemis. Il put ainsi exploiter tout le potentiel offensif de sa cavalerie lourde formée en colonne, car la pression exercée par les tirs gênait le déplacement des Scythes comme l'aurait fait la phalange lors d'une bataille plus conventionnelle<sup>667</sup>. Le succès de cette tactique, malgré l'innovation liée à la nécessité de s'adapter au terrain et à la vitesse des cavaliers scythes, révélait à nouveau la souplesse de l'armée conçue par Philippe et l'intérêt pour le général de faire preuve des qualités pour lesquelles ce roi était célèbre.

L'efficacité de ces troupes légères en complément de la cavalerie lourde fut par la suite confirmée lors du choix tactique d'Alexandre contre les Assacéniens. Les machines de sièges quant à elles continuaient de représenter l'essentiel de la force de frappe macédonienne puisque leur entretien et leur transport étaient maintenus même si leur utilisation ne revêtait pas un caractère systématique<sup>668</sup>.

Durant l'attaque de la ville de Massaga, Alexandre utilisa une autre tactique inspirée par celle de Philippe à Chéronée<sup>669</sup>. Ce repli tactique, ou fuite simulée, était censé permettre aux Macédoniens d'attirer les défenseurs hors de la ville, excités à l'idée d'emporter la victoire, de susciter la peur chez les assaillants en déroute. Au moment convenu cependant, Alexandre ordonna à la phalange d'arrêter le repli puis de charger ces Assacéniens au pas de course<sup>670</sup>. Seule la légèreté de l'équipement des phalangites de Philippe permettait une telle manœuvre. Elle aurait été en effet inenvisageable dans une configuration de phalange traditionnelle vu le

---

<sup>667</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 4, 5 ; IV, 4, 6-7.

<sup>668</sup> Arrien, IV, 25, 5-6.

<sup>669</sup> Selon Polyen (*Stratagèmes*, IV, 2, 5) il est question de fuite simulée. Alors que la simulation relève de la ruse et le repli d'un choix tactique, la connaissance par Alexandre de ce détail de la bataille de Chéronée ne plaide pas en faveur d'une innovation, mais simplement d'une adaptation de sa stratégie. Voyant les défenseurs de Massaga sortir en courant de leur ville, il décida seulement d'en profiter pour alléger le dispositif défensif ennemi encore dans la ville et sur les remparts. Avant Philippe, Xénophon avait expliqué l'intérêt du repli tactique contre les gardes de places fortes, qui généralement se sentent en position de force lorsqu'ils voient l'adversaire reculer. Voir Xénophon, *Hipparque*, VIII, 13-15.

<sup>670</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 26, 2-3.

poids de l'armure et du bouclier. Chez ce roi comme chez Alexandre, le choix de l'armement de l'infanterie lourde permettait d'avoir accès à des ruses, des tactiques encore inconnues, car jugées impossibles à réaliser. Malgré le succès de cette tactique, l'utilisation des machines de siège resta indispensable pour prendre de force la ville<sup>671</sup>.

Quelques temps plus tard, il en fut de même à Aornos, qui jouissait d'une position géographique avantageuse, laquelle fut compensée lorsqu'Alexandre prépara le terrain puis déploya les engins soutenus par les tirs de couverture des frondeurs<sup>672</sup>.

Cette complémentarité entre troupes légères et les engins démontra aussi son efficacité en Sogdiane lorsqu'Alexandre adopta la tactique du tir de couverture pour protéger les béliers des défenseurs du défilé. En l'occurrence, si l'utilisation de machines anti-personnel telles que les catapultes et les oxybèles aurait pu s'avérer efficace, l'expérience croissante d'Alexandre avec les frondeurs et les archers lui permettait désormais de gagner du temps, de calculer efficacement quelle pression il était suffisant d'exercer sur les ennemis pour handicaper leurs mesures défensives<sup>673</sup>. Le siège de Nautaca en revanche nécessita l'emploi des machines les plus puissantes et des tours<sup>674</sup>.

## **1.7 La bataille de l'Hydaspe, les sièges de Sangala et d'Harmatélia (été 326 – hiver 326).**

L'affrontement contre Porus ne dérogea pas à la tradition du placement de l'Agéma à l'aile droite, à la suite du roi. Les hypaspistes quant à eux se virent attribuer la fonction de soutien à la cavalerie lourde, tel que Philippe l'avait pensé. Puis, rangeant aux extrémités de la phalange les troupes légères d'appui tactique que sont les archers, les Agriens et les lanceurs

---

<sup>671</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 10, 31 ; VIII, 10, 32. Cf. *Épitomé de Metz*, 40-41.

<sup>672</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 85, 7 ; Arrien, IV, 30, 1.

<sup>673</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 2, 22.

<sup>674</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 2, 26.

de javelots, Alexandre s'assura que ce corps d'armée central ne soit en aucun cas prit de flanc, car telle était sa plus grande faiblesse<sup>675</sup>. Ces premières dispositions d'Alexandre n'avaient rien d'inhabituelles. Son plan de bataille visait en effet à libérer la cavalerie lourde à l'aile droite de son rôle initial de couverture latérale pour la phalange. Prenant les meilleurs avec lui, Alexandre veillait à favoriser la puissance du premier impact.

Alexandre était en effet décidé à se battre contre l'aile gauche ennemie pendant que l'aile droite macédonienne affronterait celle qui lui faisait face. Son dessein était d'exercer une telle pression aux extrémités de la formation de bataille des Indiens qu'ils ne puissent en aucun cas déborder ou échapper à la phalange. Les chars indiens, soumis à une telle attaque en force de la part de la cavalerie macédonienne aux deux ailes, furent détruits rapidement et sans difficulté : la phalange pouvait disposer librement du champ de bataille et avancer comme son rôle l'exigeait. La cavalerie de Poros fut prise de vitesse par celle d'Alexandre<sup>676</sup>.

L'achèvement de l'armée ennemie et notamment de leurs éléphants de guerre nécessita l'emploi d'une tactique d'encerclement particulièrement efficace grâce à la complémentarité de la phalange et de la cavalerie lourde macédonienne<sup>677</sup>. La rapidité du déploiement des cavaliers et la résistance des phalangites, ajoutant au synaspisme homérique les sarisses introduites par Philippe, eurent raison de ce qui au début de la bataille semblait être le point fort des Indiens de Poros<sup>678</sup>. Et bien que l'armée conçue par Philippe n'ait pas nécessairement, en termes d'armement ou d'unités spécialisées, de réponse au problème posé par les éléphants de guerre, sa capacité d'adaptation permettait à Alexandre de jouir d'une grande souplesse dans ses choix tactiques. Ce faisant, chacune d'entre eux pouvait être portée autant à la pensée stratégique très large de Philippe qu'à la propension de son fils à savoir disposer

---

<sup>675</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 13, 4.

<sup>676</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 16, 2 ; Quinte-Curce, VIII, 14, 15 ; Arrien, V, 16, 4 ; Diodore, XVII, 88, 1.

<sup>677</sup> Voir Polyen, *Stratagèmes*, IV, 3, 21-22.

<sup>678</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 17, 7.

naturellement des atouts en sa possession. L'infanterie légère thrace et agrienne, ainsi, fut parfaite pour affaiblir les éléphants sans subir de pertes jusqu'à que d'autres corps plus lourds ne puissent intervenir pour les mettre à terre<sup>679</sup>.

Les sièges de Sangala et d'Harmatélia suivirent la bataille de l'Hydaspe.

Au cours du premier, Alexandre mis à contribution comme il était naturel la phalange, dans une configuration plus dense toutefois que d'habitude. Lui, prit personnellement la cavalerie lourde de l'aile droite pour la portée contre les chariots ennemis placés à leur aile gauche. Ces deux dispositions visaient d'une part à renforcer la phalange si les chariots venaient à les atteindre, d'autre part à anéantir le plus grand nombre d'entre eux pour que sa ligne de bataille conserve sa cohérence et sa fraîcheur jusqu'au moment de la charge<sup>680</sup>. Parallèlement, Alexandre fit disposer les machines afin d'abattre les remparts jusqu'à que la faiblesse du dispositif défensif ennemi soit assez avancé pour le traverser<sup>681</sup>.

Le siège d'Harmatélia en revanche donna une seconde occasion à Alexandre de se jouer de ses ennemis grâce au repli tactique. Contrairement au siège de Massaga ou de la bataille de Chéronée, ce ne fut pas la phalange qui s'exécuta, mais les Agriens. Cette différence dans le choix des troupes s'expliquait non seulement par la difficulté du terrain, mais aussi parce que les défenseurs d'Harmatélia étaient confiants quant à leur capacité à protéger leur ville<sup>682</sup>. Ainsi, des troupes légères capables de frapper rapidement étaient plus efficaces que la phalange, qui nécessite une formation de combat bien précise et ordonnée.

---

<sup>679</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 14, 5 ; VIII, 14, 24.

<sup>680</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 22, 7.

<sup>681</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 23, 6 ; 24, 4.

<sup>682</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 8, 18 ; Diodore, XVII, 103, 1.

## 2. De l'héritage de Philippe à celui d'Alexandre.

### 2.1 Du recrutement des vétérans aux réformes de Susiane (été 336 – fin 331).

Dès le début de son règne, Alexandre exprima sa préférence pour les soldats ayant combattu sous son père. Leur expérience, la confiance que l'ancien roi avait placée en eux fut en effet les principaux arguments en faveur de ce choix<sup>683</sup>. Il s'expliquait aussi cependant par le fait que la supériorité de Philippe en matière de pensée stratégique et tactique reposait autant sur ses qualités propres que sur celles qu'il exigeait de ses troupes<sup>684</sup>. Son audace, son caractère innovant et imprévisible pour ses ennemis, sa fulgurance, tout cela s'appuyait sur la bravoure sans faille de la troupe, du strict respect de la chaîne de commandement, de la confiance mutuelle qui liait le monarque au plus humble des guerriers.

Jusqu'après la victoire de Gaugamèles, Alexandre se contenta d'exploiter la supériorité des troupes de Philippe, de la pensée guerrière qui sous-tendait l'existence même de cette armée, de l'objectif que l'ancien roi lui avait fixé : vaincre les Perses sur le terrain en dépit de leur avantage numérique. Pourtant, les premières réformes importantes qu'il réalisa à son arrivée en Susiane en tant que double vainqueur de Darius semblèrent aller dans le sens d'une redéfinition des objectifs de la campagne<sup>685</sup>. Et de fait, ses récentes victoires avaient eu le

---

<sup>683</sup> Voir *corpus* Justin, XI, 6, 4-5.

<sup>684</sup> L'importance capitale de la discipline la plus stricte, de la précision, du meilleur des entraînements, était valorisée par l'expérience forgée en conditions réelles, lors des combats. C'est cette raison qui guida Alexandre vers le choix des vétérans ayant combattu sous son père, car il croyait plus en l'expérience acquise qu'en une pensée de la guerre reposant uniquement sur la théorie. Voir N. G. L. Hammond, *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman, op. cit.*, p. 32.

<sup>685</sup> Ces raisons sont peut-être celles qu'évoque Bosworth lorsqu'il juge que cette réorganisation de 331 est une cassure avec la tradition, rapprochant directement le roi de ses hommes sans passer par les officiers d'escadron, court-circuitant en quelque sorte leur influence sur la troupe. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great, op. cit.*, p. 268. Pour Xénophon en revanche, le fait de diviser l'escadron en deux compagnies est la réponse idoine au cas où l'on aurait à faire à une cavalerie égale en nombre, à condition que le meilleur cavalier et ayant la meilleure réputation parmi ses pairs prennent le commandement de cette nouvelle compagnie ainsi créée (Xénophon, *Hipparque*, II, 4 ; VIII, 17-18 ; VIII, 21).

mérite de lui permettre de se projeter dans un nouveau paradigme de conquêtes, qu'il ne s'agissait plus de porter contre les Perses pour les vaincre seulement, mais bien de confirmer ce statut de vainqueur et destructeur de la lignée des Achéménides. Il se devait ainsi de porter son attention sur la nécessité d'adapter l'armée en vue de ces nouveaux objectifs : la poursuite de Darius et plus tard celle de Bessos<sup>686</sup>. Ces réformes prirent donc l'aspect de promotions dans le but de renforcer cette chaîne de commandement<sup>687</sup>. En créant dans chaque escadron de cavalerie deux compagnies, il ouvrit la possibilité de doubler le nombre d'officiers dans chaque escadron. Chacun de ces nouveaux officiers était choisi par lui<sup>688</sup>, mais jouissait chez les Compagnons d'une reconnaissance telle que cette décision paraissait légitime et parfaitement fondée<sup>689</sup>. Leur courage éprouvé au combat et reconnu par leurs pairs fondait de ce fait ce choix stratégique sur la valeur personnelle<sup>690</sup>, tout comme la légitimité d'Alexandre, en tant que général en chef et monarque, se fondait sur ses propres exploits. Mais en procédant ainsi, Alexandre visait également un autre objectif plus personnel, plus politique, et qui à l'avenir le mènerait à subir la méfiance de certains vétérans et leur sédition à d'Opis<sup>691</sup>.

Si jusque-là, les modifications apportées par Alexandre à l'armée héritée de Philippe ne représentaient pas un changement important dans la troupe, mais seulement du point de vue des officiers, sa réforme visant à supprimer les distinctions entre les différentes nationalités

---

<sup>686</sup> En effet, la cavalerie des Compagnons était devenue inadaptée en tant qu'unités tactiques à cause de leur lourdeur. Voir P. A Brunt, "Alexander's Macedonian Cavalry." *The Journal of Hellenic Studies* 83 (November 1963): 27–46, p. 28. Cet allègement des escadrons portait aussi sur la flexibilité apportée par la deuxième compagnie ainsi créée, offrant plus d'indépendance, de mobilité à celle-ci. Voir R. D. Milns, "The Army of Alexander the Great." In *Alexandre le Grand. Image et Réalité*, 87–131. Genève: Fondation Hardt, 1975, p. 126. Alexandre souhaitait ainsi, pour le succès de ces objectifs à court terme, alléger ce dispositif pour le hisser à la hauteur de ses attentes stratégiques. Voir aussi Michael M. Sage, *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*, op. cit., p. 186.

<sup>687</sup> Les réformes de Philippe étaient l'expression de son intention de promouvoir ses hommes pour favoriser l'esprit de corps et le moral des troupes en vue du succès. Celles d'Alexandre se fondaient aussi sur la notion de compétitivité entre les guerriers, la reconnaissance dans et par le groupe : il souhaitait créer une solidarité à toute épreuve. Voir John Atkinson, "Honour in the Ranks of Alexander the Great's Army." *Acta Classica* 053 (2010): 1–20, p. 5-8.

<sup>688</sup> *Ibid.*, p. 9-10.

<sup>689</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 65, 2 ; Arrien, III, 16, 11.

<sup>690</sup> Chez Xénophon aussi, on retrouve l'importance de la reconnaissance de la valeur des officiers par les soldats pour garantir l'efficacité de leur commandement (Xénophon, *Anabase*, III, 1, 46).

<sup>691</sup> Se reporter au chapitre VI, 1, 4 et VI, 2, 2-3.

dans ces unités de cavalerie était réellement innovante<sup>692</sup>. Toutefois, elle allait de pair, suivait la même logique que l'augmentation du nombre d'officiers dans chaque escadron puisque désormais, ce n'étaient plus les nationalités qui importaient dans la composition des nouvelles compagnies ainsi créées, mais le sentiment patriotique macédonien reliant l'officier de compagnie à celui qui l'avait nommé, Alexandre<sup>693</sup>. Les deux réformes ne faisaient qu'une. Quant à la nature de ce changement par rapport à l'organisation de l'armée sous Philippe, il révélait bien une évolution des objectifs militaires, du contexte actuel de la campagne tout en restant conforme au fonctionnement du commandement tel que l'ancien roi l'avait prévu. Il s'agissait de favoriser la bravoure, l'obéissance, mais aussi le sentiment d'unité patriotique, dans le dessein sur le plan strictement guerrier d'apporter aux soldats un sens à leur engagement, à leur sacrifice, non par soumission, mais par conviction<sup>694</sup>.

La prochaine étape de l'évolution de cette armée serait le résultat de la prise en compte des peuples vaincus comme force au service des intérêts stratégiques d'Alexandre. Ils deviendraient les Épigones. Mais alors que pour le moment, le Conquérant prévoyait de mener plus loin ses guerriers vers le cœur de l'Empire perse puis les hautes-satrapies, ce qui deviendra à son retour d'Inde une véritable opposition à la phalange macédonienne<sup>695</sup> se limita au projet de leur sélection, de leur éducation dans les domaines des lettres et des armes<sup>696</sup>. Enfin, cette initiative d'Alexandre semblait surtout se rapprocher du système des Pages Royaux, dans la mesure où les jeunes de la noblesse persane, ainsi récoltés serviraient

---

<sup>692</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, V, 2, 6.

<sup>693</sup> La nomination des seize nouveaux officiers des compagnies auraient toujours été nommées sans restriction quant à leur appartenance ethnique ou territoriale, même si Quinte-Curce n'indique pas précisément quelles cavaleries étaient visées par cette réforme. Voir J. E. Atkinson, *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 5 to 7.2*, Acta Classica 1, Amsterdam: A.M. Hakkert, 1994, p. 62.

<sup>694</sup> Les propres réformes de Philippe visaient à réunir les Macédoniens par son éloquence, à les exercer à l'obéissance par des exercices et manœuvres effectués fréquemment. Son dessein était de les habituer à la guerre (Diodore, XVI, 3, 1). Quant à celles d'Alexandre, elles avaient le double objectif d'accroître l'efficacité et la loyauté des soldats et officiers, lesquels souffraient à ce moment-là d'un enthousiasme quelque peu défailant. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.: A Historical Biography*, *op. cit.*, p. 305.

<sup>695</sup> Se reporter au chapitre IV, 2, 2-4.

<sup>696</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 47, 6.

d'otages, dans l'intention que leur parents restent obéissants vis-à-vis du nouveau maître de l'Asie<sup>697</sup>. Ils étaient une garantie que les arrières d'Alexandre seraient sous contrôle, que l'armée pourrait continuer son œuvre de conquête<sup>698</sup>.

## **2.2 Le banquet de Maracanda, l'entraînement des Épigones et la conjuration d'Hermolaüs (été 328).**

Les relations entre Alexandre et son père en tant que modèle et prédécesseur prirent une tournure inédite lors des banquets en Sogdiane et notamment à celui de Maracanda. Tout du moins, c'est ce qu'il pouvait sembler, vu l'approbation au moins implicite du Conquérant à l'égard de ses flatteurs. Ces derniers plaçaient le roi au niveau des dieux Castor, Pollux, Héraclès, Dionysos, d'une manière inhabituelle pour un Grec ou un Macédonien<sup>699</sup>. Pour autant, ces prétentions divines pouvaient toujours être perçues comme pure rhétorique, sans conséquences sur la manière dont Alexandre concevait la nature de son pouvoir en tant que réalisateur des ambitions paternelles. Lorsqu'il s'employa à rabaisser les prouesses accomplies par Philippe en revanche, notamment en s'attribuant la victoire de Chéronée où il commanda l'aile gauche avec une bravoure et un talent exemplaires, cela contribua bien plus à irriter la partie de son entourage encore très attachée à leur ancien roi<sup>700</sup>. Les paroles injustes à l'égard des exploits de Philippe que les flatteurs se plaisaient à déclamer trouvèrent très vite en Cleitos un adversaire acharné.

Ce dernier en effet, défendit avec conviction Philippe et tout ce qu'il avait accompli pour leur patrie, et attaqua Alexandre sur son prétendu mérite supérieur. Selon Cleitos, les

---

<sup>697</sup> Voir A. B. Bosworth, "Alexander and the Iranians." *The Journal of Hellenic Studies* 100 (1980): 1–21, p. 13.

<sup>698</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 5, 1 et Justin, XII, 4, 10. Voir aussi Pierre Briant, *De La Grèce à l'Orient: Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>699</sup> Se reporter aux chapitres I, 2, 2 ; III, 1, 2 et III, 2, 4.

<sup>700</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 1, 23 et Justin, XII, 6, 1-2.



actions de Philippe, ses victoires, devaient être respectées au plus haut point au lieu de se voir rabaisées<sup>701</sup>.

Il n'était pas le seul à penser cela. La défiance progressive entre Alexandre, dont l'ascension inévitable depuis Gaugamèles comme maître de l'Asie, et une partie croissante des vétérans et officiers encore attachés à Philippe avait atteint une ampleur telle que la tension dans l'entourage du roi, dans l'armée, ne pouvait plus passer inaperçue. Pourtant, ce comportement d'Alexandre ne relevait pas nécessairement d'un dessein calculé d'effacer les haut-faits de Philippe au profit de ses propres mérites. La recherche d'exploits personnels à accomplir, le besoin vital d'une excellence reconnue par tous, étaient deux conditions fondamentales pour garantir la légitimité du roi en tant que souverain et général en chef de l'armée. Si la réaction de Cleitos semblait témoigner du fait que le roi s'éloignait des usages macédoniens et dérivait vers une monarchie de type orientale, il ne pouvait révéler en aucune manière que le statut royal traditionnel était mis en cause<sup>702</sup>.

Sur le plan strictement guerrier, la propagande autour de la supériorité des haut-faits d'Alexandre sur ceux de Philippe tenait en effet de la simple rivalité guerrière. Le Conquérant était conscient de ce qu'il devait à Philippe, comme ses décisions stratégiques et tactiques en témoignent tout au long de sa carrière. Ce qu'il savait surtout, c'est que tant que l'image de Philippe serait attachée à son armée, il resterait son héritier et son excellence guerrière ne serait pas reconnue à sa juste valeur.

Quelques temps après, lors du procès d'Hermolaüs, le même reproche fut adressé à Alexandre par l'accusé. Preuve que même chez les Pages royaux, la rivalité évidente entre le Conquérant et Philippe en termes d'exploits, d'excellence au commandement, avait pu être

---

<sup>701</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 6 et Quinte-Curce, VIII, 1, 33.

<sup>702</sup> Se reporter au chapitre VI, 2, 1.

interprétée comme un renoncement à la tradition macédonienne<sup>703</sup>. Ces deux événements présageaient déjà que dans les faits, Alexandre était prêt à donner un caractère plus personnel à son armée, à bien se démarquer de son modèle paternel. Sur le plan stratégique toutefois, il avait bien sûr entamé les réformes allant dans ce sens, mais possédait surtout de très fortes attentes quant aux rôles que joueraient ses futurs Épigones.

### **2.3 Les Épigones et le retour à Suse (début 324).**

Ces Épigones, formés sur le modèle de la phalange de Philippe avaient donc été instruits pour être une nouvelle force selon les grands principes qui sous-tendaient l'originale. Alexandre souhaitait d'une part leur donner l'entraînement physique et la connaissance des armes des Macédoniens ; d'autre part favoriser chez eux l'émergence d'un esprit de corps comparable à celui de la phalange de son père<sup>704</sup>. Une fois prête, il l'incorpora à l'armée, en même temps que d'autres unités perses : cette nouvelle phalange était censée être l'égale de la précédente, et surtout la sienne<sup>705</sup>.

Leur nombre important de trente mille combattants, l'attention qui avait été apportée à leur entraînement, à chaque aspect de leur formation en tant que futurs soldats d'élite de l'armée du nouveau maître de l'Asie, toutes ces mesures ne ressemblaient en rien à ce qu'un souverain asiatique traditionnel aurait pu décider<sup>706</sup>. Elles étaient en revanche totalement conformes à la pensée de la guerre qui avait guidé Philippe dans l'élaboration de son armée d'invasion de l'Asie. L'importance de l'équipement caractéristique de la phalange macédonienne et de la sarisse révélait qu'Alexandre adhérait non seulement par son éducation

---

<sup>703</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 7, 13. Pour l'aspect politique de l'épisode, se reporter au chapitre VI, 2, 2.

<sup>704</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 6, 1 ; VII, 8, 2 ; Quinte-Curce, X, 3, 10 ; X, 3, 13 ; Diodore, XVII, 108, 1-3 ; Plutarque, *Alex.*, 71, 1 ; Justin, XII, 4, 10 ; XII, 12, 4.

<sup>705</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 108, 1-3 ; Justin, XII, 12, 4.

<sup>706</sup> Seul Philippe avait en effet, avant Alexandre, donné une telle importance à la discipline et à l'entraînement dans le but de développer le professionnalisme au plus haut niveau. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, *op. cit.*, p. 122.

guerrière<sup>707</sup>, mais aussi par l'expérience qu'il avait acquise lors de ses campagnes à cette même conception stratégique et tactique. En amenant la phalange macédonienne originale à accomplir ce pourquoi Philippe l'avait créée, Alexandre se trouvait désormais dans une position où il pouvait, dans les faits, montrer définitivement en quoi son premier modèle était crucial, aujourd'hui plus que jamais<sup>708</sup>. Les ambitions nouvelles du jeune Conquérant croisaient celles auxquelles son père avait autrefois donné vie en créant sa phalange. La création des Épigones montrait de manière évidente une continuité entre Philippe et Alexandre. Une continuité qui ne reposait plus sur la simple nécessité de vaincre dans l'immédiat par la réédition de stratégies, de tactiques connues et maîtrisées, mais par une projection dans l'avenir d'une pensée de la guerre commune.

## **2.4 Les Épigones et la sédition d'Opis (printemps 324).**

L'application des nouvelles réformes d'Alexandre quant à l'intégration de troupes perses au sein même de cette armée qui les avait vaincus naguère vinrent confirmer la volonté d'Alexandre d'affirmer désormais stratégiquement ses ambitions, ses projets. Il adaptait l'armée à ses besoins. Elle prenait ethniquement un caractère asiatique. Dans les faits, c'était indéniable. Pourtant, en ce qui concerne l'organisation de ses troupes, leur fonctionnement par rapport aux autres composantes de l'armée macédonienne, il n'était pas question d'adopter un modèle asiatique. Celui qui prévalait sous Philippe, conduisant l'ancien roi au succès de Chéronée et Alexandre à ses expéditions victorieuses, restait le seul et irremplaçable paradigme guerrier. Bien que certains commandements se soient vus offerts aux

---

<sup>707</sup> Voir Polybe, XII, 22, 5.

<sup>708</sup> L'évolution de Compagnons à pied sous Alexandre montre bien d'ailleurs les ressemblances entre le Conquérant et son père, mais aussi le fait que leur situation n'était pas la même, ce qui impliquait nécessairement des adaptations. Alexandre ne pouvait ainsi pas compter aveuglément sur les Compagnons les plus proches de son père pour assurer sa sécurité et réorganiser l'armée sur le même principe que son père l'avait construite, autour de sa personne. Voir Andrew Erskine, "The Πεζέταιροι of Philip II and Alexander III." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 38, no. 4 (1989): 385–94, p. 393 sq.

Perses<sup>709</sup>, que d'autres barbares aient reçu une affectation au sein même des compagnies, qu'un corps d'élite perse fut créé avec une dénomination macédonienne<sup>710</sup>, que des Compagnons d'infanterie barbares et perses<sup>711</sup> furent intégrés, qu'un bataillon d'argyraspides<sup>712</sup> et d'autres Compagnons de cavalerie perse<sup>713</sup> aient encore été ajoutés au tout, Alexandre n'avait pas rompu avec la pensée de la guerre qui l'animait depuis sa prise de commandement et ses premières opérations<sup>714</sup>.

La réaction négative des Macédoniens, dont l'esprit de corps, l'attachement à leur tradition, à leur patrie, aux particularités des ethnies de ce même territoire dont ils étaient originaires, avait été rendu très fort sous l'action des réformes de Philippe<sup>715</sup>, fut en cela bien

---

<sup>709</sup> Cependant, Alexandre souhaitait que le commandement reste aux Macédoniens, en dépit de l'étroitesse de la collaboration entre ces nouveaux officiers orientaux et les vétérans de l'armée originelle. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.*, p. 251 sqq.

<sup>710</sup> Ce type de réforme était la preuve que le commandement d'Alexandre était devenu personnel, tout comme Philippe avait façonné l'armée dans le dessein d'avoir le sien. Voir W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II : Sources and Studies*, Cambridge: Cambridge University Press, 1979, p. 167.

<sup>711</sup> Les Bactriens et Sogdiens ayant servi Alexandre ont gagné par leur loyauté leur entrée dans l'armée en tant que Compagnons, au même titre que les Épigones. Toutefois, cette intégration n'était pas pour autant systématique, et il est possible qu'elle ne concernait que quelques privilégiés pour des raisons militaires et politiques. Voir E Badian, "Orientals in Alexander's Army." *The Journal of Hellenic Studies* 85 (November 1965): 160–61, p. 161.

<sup>712</sup> L'évolution des hypaspistes royaux de Philippe avait déjà mené à la création par Alexandre des argyraspides, c'est-à-dire à la personnalisation, l'appropriation de ce corps d'armée à sa personne royale et plus à celle de Philippe. Voir Éric Foulon, "La garde à pied, corps d'élite de la phalange hellénistique." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (1996): 17–31, p. 20 sq. Voir aussi R. A. Lock, "The Origins of the Argyraspids." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 26, no. 3 (1977): 373–78, p. 374 sqq. Qui plus est, cette appropriation fut davantage une mesure politique pour le contrôle de l'entourage direct du roi qu'un moyen de les différencier, vu les tensions déjà présentes dans l'armée avant la campagne d'Inde. Voir Edward M. Anson, "Alexander's Hypaspists and the Argyraspids." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 30, no. 1 (1981): 117–20, p. 118.

<sup>713</sup> Philippe aussi avait intégré à son armée une cavalerie étrangère d'élite après avoir obtenu leur soumission, il s'agissait des Péoniens (Diodore, XVI, 4, 2). Selon Benoist-Méchin, l'incorporation des éléments perses dans la cavalerie relève d'une destruction de ce corps d'armée en tant qu'institution traditionnelle de l'armée macédonienne, sur les plans militaire comme politique. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C., op. cit.*, p. 200. Voir aussi Nicholas Victor Sekunda, "The Macedonian Army." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 446–71, p. 463 sq.

<sup>714</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 11, 3. L'intégration de toutes ces nouvelles troupes, notamment des nouvelles hipparchies et de la phalange des Épigones, mis sur un pied d'égalité avec les Macédoniens peut être vu également, sur le plan politique, comme un changement qui reflète la transition d'Alexandre, de roi des Macédoniens à roi de l'Asie. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great, op. cit.*, p. 273. Qui plus est, du temps de Philippe aussi il y avait eu beaucoup de discrimination envers les unités intégrés qui n'étaient pas considérés comme Macédoniens, tels les Péoniens. Voir A. B. Bosworth, "Philip II and Upper Macedonia." *The Classical Quarterly* 21, no. 01 (May 1971): 93–105, p. 98.

<sup>715</sup> La phalange macédonienne par exemple fut autant une invention de Philippe pour des raisons militaires (plus grande mobilité au combat) que le résultat du changement des conditions économiques et géographiques pour le paysan Macédonien. Voir Yvon Garlan, *La Guerre dans l'Antiquité*, Paris: Fernand Nathan, 1972, p. 96. La prise en compte des particularités du territoire, des peuples et des besoins du monarque révélait chez Alexandre comme chez Philippe une capacité d'innovation fondée sur l'adaptation sans volonté pour autant de rompre avec la tradition existante, laquelle devait aussi s'adapter.

compréhensible. Ils étaient excédés, se sentaient trahis. Alexandre, conscient de cela, mais pas uniquement par réaction politique, leur répondit favorablement. Il leur promit que les enfants métis qu'ils avaient produit avec des femmes étrangères seraient élevés à la macédonienne, instruits à l'art de la guerre, deviendraient de véritables hommes, conformément aux souhaits de leurs pères<sup>716</sup>. La nécessité de ramener le calme dans la troupe n'était pas la seule raison de cette décision d'Alexandre. Ses récentes réformes et cette promesse faite aux Macédoniens émanaient d'une même vision. Il s'agissait d'adapter l'armée aux prochaines expéditions tout en conservant comme élément fondamental la discipline stricte et la supériorité technique qui avait été instaurée sous l'impulsion de Philippe.

Tout comme ce dernier avait cherché à fonder la puissance de son armée sur un sentiment patriotique favorisant la bravoure et l'obéissance, une véritable armée professionnelle, mais en s'inspirant de modèles tels Épaminondas, Pélopidas<sup>717</sup>, Jason de Phères<sup>718</sup> ou encore Iphicrate en termes d'unités légères<sup>719</sup>, Alexandre se servait désormais de la conjoncture, de son statut de maître de l'Asie, de ce réservoir de nouvelles troupes potentielles pour hisser son armée à la hauteur de ses ambitions. Cette recherche permanente d'équilibre entre valeurs homériques, helléniques, patriotisme macédonien et innovation constituait l'essence même de ce que le modèle Philippe incarnait pour Alexandre<sup>720</sup>.

---

<sup>716</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 12, 2. Philippe ne fut pas seulement un modèle pour Alexandre en ce qui concerne l'entraînement avancé systématique des troupes, mais pour toute la Grèce. Voir Jon E. Lendon, *Soldats et fantômes: combattre pendant l'Antiquité*, op. cit., p. 156.

<sup>717</sup> C'est des stratèges Thébains que Philippe eut l'idée d'utiliser la sarisse comme arme d'infanterie lourde, malgré le fait que cette arme n'était pas encore employée en Macédoine. Voir Tim Everson, *Warfare in Ancient Greece: Arms and Armour from the Heroes of Homer to Alexander the Great*, Stroud: Sutton Pub, 2004, p. 174.

<sup>718</sup> Ce successeur de Lycophon partage plus avec Philippe et Alexandre que certaines considérations tactiques et stratégiques, il annonce en quelque sorte les ambitions des deux conquérants.

<sup>719</sup> D'ailleurs, les hypaspistes, peltastes, chryspides, argyraspides, chalcaspides et phalangites combattant dans l'armée macédonienne trouvaient davantage leur origine chez le peltaste Thrace que chez l'hoplite hellénique traditionnel. Voir Eric Foulon, "Hypaspistes, peltastes, chryspides, argyraspides, chalcaspides." *Revue des Études Anciennes* 98, no. 1 (1996): 53–63, p. 62 sq. Cela argumente dans l'intérêt de Philippe pour les modèles étrangers et sa capacité à en fabriquer une tradition guerrière macédonienne attachée à sa personne, ce à quoi Alexandre s'emploie à la fin de son règne. Voir aussi Démosthène, *IIIème Philippique*, 47-48.

<sup>720</sup> L'importance de l'honneur, de l'excellence homérique caractérisait les soldats macédoniens. Ces valeurs les conduisaient naturellement à ressentir l'intégration des Épigones au titre d'une phalange à part entière comme une insulte à leur honneur. Voir John Atkinson, "On judging alexander: a matter of honour." *Acta Classica* 50

# Chapitre V - Ruses de l'intelligence et stratégies ambitieuses

## 1. De la ruse et de l'audace chez Alexandre.

### 1.1 Du pays des Taulanties à l'attaque de Thèbes et d'Halicarnasse (printemps/été 335 – automne 335 – printemps 333).

Le succès de l'attaque nocturne contre le camp des Taulanties démontra chez Alexandre la parfaite maîtrise des troupes légères sur terrain difficile. Possédant les qualités de bravoure et d'obéissance, mais surtout l'équipement adapté, les hypaspistes, Agrianes, archers et les bataillons des stratèges Coenos et Perdicas parvinrent à effectuer cette opération avec une extrême discrétion<sup>721</sup>. En tant que modèles pour ce type d'attaques et vu la configuration particulière du terrain, Alexandre avait pu puiser dans l'enseignement de son père, lequel avait apporté un grand soin à intégrer à son armée ces troupes légères à cet effet. Toutefois, d'autres exemples existaient et auraient pu tout aussi bien constituer le point de départ pour cette ruse d'Alexandre. L'attaque du stratège athénien Démosthènes<sup>722</sup> contre les Syracusains gardant les Épipoles, une position pourtant avantageuse pour la surveillance des ennemis et la défense, révéla en effet la grande efficacité des troupes légères<sup>723</sup>. Cet avantage tactique conféré par les peltastes pouvait aussi se retrouver dans l'attaque victorieuse du camp de

---

(2007): 15–27, p. 26. En cela, ce qui était une force sur le champ de bataille, en opérations, se révélait aussi une limitation quant à leur capacité à s'adapter aux nouvelles réformes d'Alexandre.

<sup>721</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 6, 9.

<sup>722</sup> Commandant de la flotte durant l'invasion de la Béotie et notamment vainqueur des troupes péloponnésiennes à Sphactérie, à Amphilochia et Olpai.

<sup>723</sup> Diodore, XIII, 11, 3. Les troupes légères représentaient alors la moitié des effectifs lors de l'attaque.

Pharnabaze par le Spartiate Hérippidas<sup>724</sup>, où ce dernier avec peu de troupes, mais l'avantage de la nuit parvint à prendre totalement par surprise le satrape perse<sup>725</sup>. Mais ce furent surtout les opérations nocturnes de l'Athénien Iphicrate, qui pouvaient constituer un modèle idéal pour Alexandre, dans la mesure où la discrétion et la rapidité de ses attaques étaient telles que les hoplites arcadiens présents dans la ville de Phlious furent pris de panique, ne purent trouver le courage d'affronter les peltastes<sup>726</sup>. Dans ces deux cas décrits par Xénophon, l'incapacité à se défendre des troupes surprises par la combinaison des facteurs que sont la légèreté des troupes et la discrétion de leur approche de nuit jusqu'au plus près de l'ennemi débouchait nécessairement par une victoire de l'attaquant. Le choix tactique d'Alexandre contre les Taulanties révélait ainsi non seulement son adhésion à cette pensée de la guerre audacieuse qui avait fait ses preuves depuis la fin du Vème siècle, mais qui au IVème, grâce à l'impulsion d'Iphicrate en particulier s'était nettement enrichie de par l'expérience acquise par les succès de ses utilisateurs.

La division tactique qui fut utilisée à Thèbes<sup>727</sup> et Halicarnasse<sup>728</sup>, bien qu'inspirée principalement du modèle de Philippe, trouvait peut-être aussi son origine dans le succès de Denys I<sup>er</sup> de Syracuse<sup>729</sup>. Ce dernier en effet, afin de parvenir à encercler le camp des Carthaginois, sépara son infanterie en trois corps, chacun ayant son propre rôle<sup>730</sup>. Alexandre quant à lui, disposait d'officiers vétérans aptes à commander de manière indépendante chaque

---

<sup>724</sup> À la tête de ses quelques troupes et aidé par Spithridate, il s'empare du butin de Pharnabaze et se fait remarquer en l'occasion par son avarice. Cela cause la retraite de Spithridate à Sardes. Plus tard, il devient le chef du nouveau conseil des Trente pendant une année en remplacement de Lysandre.

<sup>725</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 1, 22-23.

<sup>726</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 15-16. Les peltastes d'Iphicrate lui permirent aussi d'aisément attaquer des points fortifiés, de réaliser des pillages.

<sup>727</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 11, 1.

<sup>728</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 26, 4.

<sup>729</sup> Denys I<sup>er</sup> de Syracuse ou Denys l'Ancien (431-367) peut être considéré comme un visionnaire, tant sur le plan de sa pensée de la guerre que sur celui de ses ambitions politiques, géostratégiques et économiques.

<sup>730</sup> Diodore, XIII, 109, 4. Il s'agit des opérations de 405.

partie de l'armée ainsi constituée<sup>731</sup>. Bien que techniquement les objectifs de Denys et d'Alexandre différaient quelque peu, car Alexandre souhaitait donner plus de profondeur à son attaque alors que Denys cherchait à en augmenter l'amplitude, le résultat de cette tactique fut dans les deux cas une croissance de la pression exercée contre un seul point, Halicarnasse ou le camp carthaginois. Mais un autre exemple de division tactique avait pu inspirer davantage Alexandre pour cette opération, celui de l'attaque d'Artaxerxés III contre la garnison égyptienne de Péluse. En effet, le Perse divisa également son armée en trois corps, chacun commandé par un général grec, secondé par un Perse et disposant de troupes différentes<sup>732</sup>. Pourtant, bien que cette tactique fut un succès pour Denys et Artaxerxés, l'enseignement qu'aurait pu en tirer Alexandre ne pouvait se substituer à sa parfaite connaissance des possibilités offertes par l'armée créée par Philippe. D'ailleurs, l'exemple du siège de Périnthe par Philippe fournissait était en réalité la seule véritable démonstration de cette tactique<sup>733</sup>. La réussite des divisions tactiques opérées par Denys et d'Artaxerxés aurait pu ainsi inspirer davantage Philippe puis Alexandre indirectement.

## **1.2 Attaques nocturnes en Cilicie, sur la route de Gaugamèles et l'évitement des chars à faux (automne 333 – été/automne 331 – octobre 331).**

La conquête des Portes de Cilicie, tout comme l'opération contre les Taulanties, fut un succès à mettre au crédit du talent d'Alexandre à maîtriser les marches nocturnes. Bien que pour Alexandre, les modèles de Démosthènes et d'Iphicrate conservaient en l'occurrence leur attrait dans ce domaine, un autre exemple de cette ruse se retrouvait chez Timoléon de

---

<sup>731</sup> Ce qui ne semble pas être le cas de Denys en l'occurrence.

<sup>732</sup> Diodore, XVI, 47, 1-5

<sup>733</sup> Se reporter au chapitre IV, 1, 2.



Corinthe<sup>734</sup>. Ce dernier, en effet, démontra toute sa ruse et son audace lors de sa marche de nuit en Sicile contre la cille d'Adranum, où en prenant par surprise dès le lendemain les soldats du Syracusain Hicétas, il parvint à les défaire très facilement sans même que les défenseurs ne puissent réagir efficacement et à temps<sup>735</sup>. C'est avec la même aisance qu'Alexandre parvint à semer la panique, avec ses hypaspistes, les archers et les Agrianes, contre les gardes perses<sup>736</sup>. Le talent de ces troupes légères à surprendre l'adversaire avait déjà permis par le passé à Chabrias et Iphicrate<sup>737</sup> de réussir des embuscades particulièrement délicates. Le premier parvint à défaire Goropas et les Lacédémoniens près d'Égine<sup>738</sup>. Le second, avec ses peltastes envoyés par Athènes, pu défaire Anaxibios et ses Lacédémoniens dans la région d'Abydos<sup>739</sup>. Pour les attaques de positions ennemies, la ruse de Brasidas<sup>740</sup> contre Salamine et le Pirée<sup>741</sup> prouvait quant à elle représenter un bon exemple étant donné que dans le cas d'Alexandre aussi, il s'agissait de capturer l'objectif sans résistance. Le Spartiate réitéra contre Amphipolis cette même ruse avec autant de rapidité et d'efficacité que la première fois<sup>742</sup>. Quelques années avant, le navarque lacédémonien Cnémos parvint à s'emparer du poste de garde nommé Boudorion, à Salamine<sup>743</sup>. Quant à Denys I<sup>er</sup> de Syracuse, il réussit une attaque nocturne plus délicate encore en se rendant maître d'une des

---

<sup>734</sup> Fils de Timodème, Timoléon est selon Plutarque considéré par les Grecs comme un grand homme par la grandeur de ses actions, malgré les humbles aspirations de ses débuts (voir respectivement *Vie de Timoléon*, 27-29 et 3). Ses qualités morales et martiales sont propres, comme on peut le constater chez l'historien béotien, à fournir un modèle de souverain éclairé, aimé et respecté de ses pairs comme du peuple.

<sup>735</sup> Diodore, XVI, 68, 7-8.

<sup>736</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 4, 3.

<sup>737</sup> Xénophon (*Helléniques*, VI, 2, 39 ; trad. J. Hatzfeld) dit, à propos d'Iphicrate et de Chabrias : « Pour ma part, ces opérations d'Iphicrate comme stratège me paraissent particulièrement dignes d'éloge ; ensuite j'admire qu'il ait demandé qu'on lui adjoignit Callistratos l'orateur, qui n'était guère de ses amis, ainsi que Chabrias qui était, de l'avis général, un stratège pour de bon. Car, ou c'était à cause de l'estime qu'il avait pour leur bon sens qu'il voulait les avoir pour conseillers, et alors il me paraît qu'il agissait avec sagesse ; ou c'est précisément parce qu'il les considérait comme ses adversaires qu'il voulait hardiment leur montrer qu'il n'y avait chez lui ni mollesse ni négligence, et c'est je pense, le geste d'un homme, et qui a une haute opinion de lui-même. »

<sup>738</sup> Xénophon, *Helléniques*, V, 1, 10. Les quelques huit cent peltastes embusqués ne permettent même pas à l'ennemi, à cause de leur discrétion, de prendre une formation de combat cohérente.

<sup>739</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 8, 34-38.

<sup>740</sup> Fils de Tellis et général spartiate durant la guerre du Péloponnèse.

<sup>741</sup> Thucydide, II, 93, 4.

<sup>742</sup> Thucydide, IV, 103, 2. Il profita de l'orage pour donner plus de discrétion à son attaque nocturne.

<sup>743</sup> Diodore, XII, 49, 3.

citadelles des Sikèles malgré le désavantage du terrain<sup>744</sup> et un an plus tard contre la cité de Rhégion<sup>745</sup>. Quelques temps après, même Nypsius, le général des mercenaires au service de Denys, s'empara dans des conditions comparables du mur d'enceinte qui venait d'être construit par les Syracusains<sup>746</sup>. Thrasybule<sup>747</sup> aussi, une dizaine d'année avant eux, s'attaqua avec grand succès au camp des troupes envoyés par les Trente contre les exilés d'Athènes près d'Acharnes<sup>748</sup>. Tous ces guerriers avaient contribué à populariser une pensée de la guerre qui ne reculait pas devant l'obstacle de la nuit pour atteindre leurs objectifs : la peur et la nuit étaient devenues leurs alliées.

Alexandre réutilisa cette ruse lors de son approche du lieu d'affrontement à Gaugamèles, défaisant les troupes postées par le satrape Mazée dans le dessein de ralentir sa progression<sup>749</sup>.

L'attrait pour les troupes légères chez Alexandre ne se limitait pas cependant aux opérations nocturnes. Celles-ci faisaient partie intégrante de sa pensée stratégique et des ruses tout aussi audacieuses étaient élaborées par le Conquérant pour contrebalancer les dispositions ennemies. En l'occurrence, à la bataille de Gaugamèles, Darius souhaitait empêcher l'aile droite macédonienne d'attaquer librement en débordant toute leur ligne de front. Alexandre, en réponse, plaça en appui de l'Escadron Royal une partie des Agrianes et des archers, ainsi que les lanceurs de javelots. L'autre partie des troupes légères citées avaient été envoyées à l'aile gauche pour la couvrir également<sup>750</sup>. Son dessein était que ces troupes

---

<sup>744</sup> Diodore, XIV, 88, 2-3.

<sup>745</sup> Diodore, XIV, 90, 5.

<sup>746</sup> Diodore, XVI, 19, 1.

<sup>747</sup> Athénien originaire du dème de Stiria (445 – 389) et plus tard général de l'armée des exilés par le gouvernement des Trente à l'initiative de leur reconquête d'Athènes (403).

<sup>748</sup> Diodore, XIV, 33, 1.

<sup>749</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 9, 2.

<sup>750</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 12, 3-4 ; Quinte-Curce, IV, 13, 30.

légères, par un tir de suppression contre la cavalerie perse présente aux ailes, puissent protéger les troupes macédoniennes et empêcher tout débordement. Une telle ruse fut utilisée par l'Athénien Démosthènes, dans le golfe d'Ambrakia près de Métropolis de Thessalie. Le stratège, plaça en embuscade des troupes légères, principalement des hoplites et d'autres soldats, afin qu'ils prennent par surprise l'aile gauche des Péloponnésiens, qui débordait du champ de bataille. La ruse fut un succès. L'aile droite des Athéniens et des Acarnaniens firent remporter la victoire aux Messéniens<sup>751</sup>. Dans un autre contexte, cette ruse pouvait être employée également sur mer comme l'atteste l'exemple des Péloponnésiens, qui disposèrent à leur aile droite les navires les plus rapides afin d'intercepter les assauts de la flotte de Phormion<sup>752</sup>. Agésilas quant à lui, démontra en son temps une compréhension profonde de l'importance des troupes légères telles que les peltastes et des lanciers. En effet, à la bataille de Coronée, le nombre important de ces troupes dans son armée lui permit d'envisager une ruse très proche de celle d'Alexandre. Il les plaça avec lui à l'aile droite avec pour objectif d'attaquer à distance les Argiens qui leur faisaient face, ce qui les mit en déroute comme prévu<sup>753</sup>. Le béotarque Pagondas<sup>754</sup> aussi, contre les Athéniens à Délion, utilisa ses peltastes et autres troupes légères pour protéger ses ailes<sup>755</sup>. C'est avec la même efficacité que les frondeurs Rhodiens recrutés par les Dix-mille et leurs archers repoussèrent les troupes de Tissapherne, protégeant ainsi les flancs des Grecs<sup>756</sup>. Plus tard, Xénophon fit adopter un dispositif similaire contre les Colques<sup>757</sup> où le danger de débordement des ailes posait aussi

---

<sup>751</sup> Thucydide, III, 107, 3.

<sup>752</sup> Thucydide, II, 90.

<sup>753</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 3, 15-17.

<sup>754</sup> Général thébain durant la guerre du Péloponnèse, dont la pensée tactique et l'utilisation de la phalange en formation oblique est proche de celle d'Épaminondas.

<sup>755</sup> Thucydide, IV, 93, 3.

<sup>756</sup> Xénophon, *Anabase*, III, 4, 15.

<sup>757</sup> Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 15. D'autres exemples que nous pouvons citer attestent de l'efficacité du tir de suppression des troupes légères peuvent être trouvés chez Xénophon, qui semble t'il montra de l'intérêt à décrire ces situations de combat : *Helléniques*, II, 4, 12 ; II, 4, 33 ; V, 3, 4 ; V, 4, 42 ; IV, 5, 13-16 ; IV, 6, 7 ; *Anabase*, I, 10, 7 ; III, 3, 6-8. Chez Thucydide aussi nous pouvons en relever quelques-uns : I, 106, 2 ; IV, 33, 1-2 ; V, 10, 9 ;

problème<sup>758</sup>. La ruse d'Alexandre fut couronnée de succès, les cavaliers perses ne purent empêcher son aile droite de causer beaucoup de dommages puis d'atteindre Darius lui-même.

Un autre problème vint se poser pendant la bataille : celui des chars à faux. Alexandre, conscient du danger en cas de rupture de la formation de sa phalange si les chars parvenaient à les atteindre, conçut une nouvelle ruse. Il ordonna que les Macédoniens, au cas où l'un de ces chars arriverait en face d'eux, s'écartent et les laissent continuer leur course à travers la formation afin de pouvoir par la suite les abattre<sup>759</sup>. Une nouvelle fois, le succès de cette ruse d'Alexandre fut total. Toutefois, cette ruse reposait sur des connaissances quant aux possibilités des chars à faux, lesquelles pouvaient avoir deux origines. D'abord, un enseignement guerrier focalisé sur la campagne perse de Philippe, ensuite sur son intérêt pour les Perses et leur territoire. Ce dernier point avait été traité par Xénophon dans sa *Cyropédie*. L'Athénien avait en effet expliqué la plus grande faiblesse du char à faux : l'inexpérience et le manque de bravoure des cochers<sup>760</sup>. Puis, il l'illustra en racontant l'affrontement entre Perses et Égyptiens, où ces derniers, ne s'écartant pas de la trajectoire, sont déchiquetés par les lames<sup>761</sup>. Ainsi, fort de l'expérience acquise par l'historien athénien, et de par l'intérêt qu'il portait à son œuvre<sup>762</sup>, Alexandre pu facilement élaborer sa ruse en s'inspirant du contre modèle des Égyptiens.

### **1.3 Au pays des Uxiens, à Massaga, l'escalade du roc de Sogdiane (fin 331 – hiver/printemps 327).**

Le passage du défilé des Uxiens, dont les fortifications combinées à leur position avantageuse, obligea Alexandre à employer une nouvelle ruse : le contournement nocturne.

---

<sup>758</sup> Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 12

<sup>759</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 13, 6 ; Diodore, XVII, 57, 6 ; Quinte-Curce, IV, 15, 14-15.

<sup>760</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8, 23-24.

<sup>761</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VII, 1, 31.

<sup>762</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 7, 8-9.

Prenant avec lui les troupes les plus adaptées au terrain et aux ennemis qu'ils auraient à affronter. Avec les archers, les Agriens les hypaspistes et le bataillon de Perdikkas d'une part, l'Agèma plus une tétrarchie de cavalerie d'autre part, il conduisit de nuit ces troupes, grâce aux informations de captifs et encercla la position des Uxiens<sup>763</sup>. D'une grande efficacité, cette ruse était pourtant connue des Grecs comme des Perses. Ainsi, le Thébain Timagénidès donna à Mardonios<sup>764</sup> cette idée de surprendre les Grecs, lesquels campaient en face des Perses, en empruntant de nuit les passes du Cithéron pour les contourner. Ce fut un succès<sup>765</sup>. Le même Mardonios, plus tard, réutilisa cette ruse contre les Grecs à Platée grâce à sa cavalerie, ce qui bloqua les mouvements ennemis<sup>766</sup>. Xénophon aussi, dans son *Anabase*, expliqua la facilité avec laquelle des troupes pouvaient, en se risquant de nuit sur un terrain défavorable, contourner la position des ennemis sans avoir les combattre<sup>767</sup>. Lorsque les Dix-Mille firent face aux Chalybes, Taoques et Phasiens, Xénophon mis en pratique sa ruse pendant que Chrisophe faisait stationner l'armée en face de l'ennemi<sup>768</sup>. L'incapacité des Macédoniens à résister aux attaques des Uxiens, ayant rendu toute attaque frontale bien plus périlleuse qu'une tentative de contournement nocturne, fut l'argument principal en faveur de cette ruse. Qui plus est, la variété des troupes pour cette opération révélait bien le fait qu'un doute persistait quant à son issue. Alors que des troupes légères auraient pu suffire, Alexandre préféra envisager un échec et un repli potentiels en ajoutant de la cavalerie pour couvrir l'infanterie et des archers pour couvrir la cavalerie.

---

<sup>763</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 18, 5.

<sup>764</sup> Général perse important et membre de la famille des Achéménides par alliance. Sa flotte se fait détruire par la tempête près du mont Athos et son expédition terrestre est vaincue par les Thraces en Macédoine. Il est finalement tué à Platée après avoir commandé pour Xerxès les pillages dans la région de l'Attique.

<sup>765</sup> Hérodote, IX, 39.

<sup>766</sup> Hérodote, IX, 49.

<sup>767</sup> Xénophon, *Anabase*, IV, 4, 12.

<sup>768</sup> *Ibid.*, IV, 6, 21-22.

La ruse qu'Alexandre utilisa contre les défenseurs de Massaga<sup>769</sup>, bien qu'inspirée du repli tactique de Philippe durant la bataille de Chéronée, avait par le passé, sur mer, déjà démontré son efficacité<sup>770</sup>. En effet, Alcibiade<sup>771</sup> lui-même en usa à Cyzique contre les Lacédémoniens. En effectuant une feinte pour attirer les navires ennemis, il les amena à s'avancer jusqu'à que ses propres navires, par une volte-face, ne les surprennent en concluant la ruse avec une charge coordonnée des troupes des autres stratèges, Thérémène et Thrasybule<sup>772</sup>.

L'escalade du roc de Sogdiane, dans le dessein d'Alexandre, était censée saper le moral des troupes d'Oxyartès pour obliger le Bactrien à se rendre. L'ascension opérée avec de l'armement léger par les trois-cent jeunes hommes les plus adaptés à cette tâche, ne fut cependant ordonnée que lorsqu'Alexandre prit connaissance des dangers et du meilleur moyen de faire parvenir le maximum de ses guerriers en haut du roc<sup>773</sup>. La diversité des unités de l'armée d'Alexandre, en particulier chez les troupes légères, permettaient en effet au Conquérant d'élaborer ce type de manœuvres. Il ne lui était pas nécessaire d'envoyer une partie importante de son armée, car la ruse ne consistait pas à contourner Oxyartès pour l'attaquer. Lors du siège d'Athènes par les Perses de Xerxès, les barbares parvinrent à défaire le moral des défenseurs avec seulement quelques soldats envoyés par voie d'escalade en un point qu'ils avaient au préalable découvert près de l'Acropole. Les Perses l'emportèrent alors

---

<sup>769</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 26, 2-3. Se reporter aussi au chapitre IV, 1, 6. Nous renvoyons aussi aux autres utilisations de cette ruse à Harmatélia et Sangala. Cf. *corpus* Diodore, XVII, 103, 1 et Quinte-Curce, IX, 8, 18.

<sup>770</sup> Il sera encore employé contre les Cosséens de Susiane s'il on en croit Polyen (*Stratagèmes*, IV, 3, 31).

<sup>771</sup> Alcibiade, dont la statue de bronze fut dressée par la Samiens en offrande dans le sanctuaire d'Héra (Pausanias, VI, 3, 14-15), se distingue comme un modèle guerrier d'Alexandre non seulement par sa tactique employée à Cyzique, sa compréhension de la ruse de Lysandre à Aigos-Potamos, mais aussi plus globalement par son ambition géostratégique pour Athènes, avec notamment la campagne de Sicile.

<sup>772</sup> Diodore, XIII, 50, 2-5 ; Plutarque, *Alcibiade*, 28, 6-8. Malgré la différence de terrain entre les situations respectives d'Alexandre et d'Alcibiade, leur mise en parallèle témoigne de leur attrait commun pour les ruses reposant sur la mobilité et la célérité des unités.

<sup>773</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VII, 11, 14. Cf. *Épitomé de Metz*, 16 et Polyen, *Stratagèmes*, IV, 3, 29.

qu'ils se trouvaient auparavant bloqués, retournant par cette ruse risquée, mais tout de même calculée, la situation à leur avantage<sup>774</sup>. La méthode avec laquelle Alexandre provoqua la motivation nécessaire à la réussite de cette opération trouvait quant à elle un modèle chez Denys I<sup>er</sup>. En effet, en offrant des prix en or aux volontaires qui seraient parvenus à atteindre le sommet, il employait une ruse de commandement dont le Syracusain s'était lui aussi servi durant la prise de Motyé. Ce dernier avait en effet offert à Archylos cent mines pour avoir escaladé le premier le rempart pendant leur attaque nocturne<sup>775</sup>. Brasidas, lorsqu'il attaqua Lèkythos, et dans le dessein de motiver ses troupes, promit quant à lui un prix de trente mines d'argent au premier qui escaladerait le mur du temple d'Athéna<sup>776</sup>. L'attrait pour le butin, dans des armées professionnelles comme celles d'Alexandre et de Brasidas, ou de mercenaires comme pour Denys, était un intéressant moyen de convaincre les subordonnés de prendre des risques tout en suscitant dans le reste de la troupe non pas la crainte d'être assigné à de telles tâches, mais l'esprit de compétition et l'envie.

#### **1.4 La ruse de l'Hydaspe (été 326).**

Le franchissement de l'Hyphase, dont l'une des rives était gardée par Porus et ses troupes, obligea encore Alexandre à mettre au point une ruse. Son dessein était non seulement de contourner la rive là où se trouvait l'ennemi, mais de plus, il souhaitait que ce dernier ne puisse pas intervenir. Ainsi, après avoir repéré le terrain, Alexandre s'employa à détourner l'attention de Porus du lieu où il avait prévu de traverser de deux manières. D'une part, il ordonna des mouvements de troupes à la vue de l'ennemi ; d'autre part, il prit grand soin de lui montrer qu'il ne souhaitait pas traverser pour le moment. Le résultat escompté fut atteint. Porus, après avoir été conditionné à réagir aux cris de guerre et provocations des

---

<sup>774</sup> Hérodote, VIII, 53.

<sup>775</sup> Diodore, XIV, 53, 4.

<sup>776</sup> Thucydide, IV, 116, 2.

Macédoniens, et constaté que le roi lui-même n'avait pas encore décidé d'attaquer directement, ne leur accorda plus d'attention, du moins pas celle qu'il aurait dû en tant que commandant en chef. C'est alors qu'Alexandre, après avoir ordonné à Cratère de garder le camp et à Attale de se faire passer pour le roi, de manière à entretenir Porus dans cette illusion, débuta son contournement nocturne du front ennemi par le point qu'il avait repéré précédemment<sup>777</sup>. Toute l'opération fut un succès, et Porus, jusqu'à que les troupes menées par Alexandre ne parvinssent à finalement traverser, ne se douta de rien et semble t'il attendait encore que les Macédoniens osent traverser l'Hydaspe de front à la moindre occasion favorable. Une telle ruse, risquée étant donné la difficulté du terrain et le caractère nocturne de l'opération qui suivit, mais nécessaire puisqu'une attaque frontale aurait été un échec certain, n'était cependant pas inédite.

Le Spartiate Lysandre, usa d'un stratagème identique à Aïgos-Potamos contre les Athéniens. En effet, ayant habitué ces derniers pendant quatre jours à sa présence par des provocations navales, sans toutefois réellement attaquer, et ayant observé la régularité de leurs opérations, de leurs déplacements, il ordonna au cinquième jour de les attaquer par débarquement lorsque le signal indiquant qu'ils se trouvaient tous à terre fut donné. L'incapacité des Athéniens à rassembler les équipages, à faire mouiller les vaisseaux, ajouté au manque d'intérêt qu'ils portaient désormais pour la présence de Lysandre causa la défaite du stratège Conon<sup>778</sup>. Brasidas aussi, à Amphipolis, joua sur la trop grande confiance des Athéniens en les laissant voir son armée en infériorité dans la ville pour ne pas qu'ils soupçonnent une attaque de leur part. Pendant ce temps, il prit néanmoins cent cinquante

---

<sup>777</sup> Voir *corpus* Arrien, V, 9, 3 ; V, 10, 3 ; Quinte-Curce, VIII, 13, 17-21. Cf. *Épitomé de Metz*, 59.

<sup>778</sup> Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 22-28 ; Polyen, *Stratagèmes*, I, 45, 2 ; Plutarque, *Lysandre*, 10-11. Conon et son fils Timothée, s'il on en croit Pausanias (VI, 3, 14-15), furent honorés de statues de bronze pour leurs exploits, dans le sanctuaire d'Héra à Samos et d'Éphèse dans la cité éponyme. Si on ne peut trouver en Timothée un réel modèle guerrier comparable à Conon pour Alexandre, on peut toutefois faire remarquer que son ambition impérialiste pour Athènes et ses conquêtes à Samos, en Chersonnèse de Thrace et en Chalcidique permettent d'entrevoir une pensée de la guerre proche de celle de Philippe et de son fils.



hoplites pour les surprendre et gagna l'avantage, prouvant que même en temps que défenseur, la ruse était viable<sup>779</sup>. D'un point de vue plus offensif, Xénophon utilisa une attaque frontale pour camoufler la traversée de mille Grecs. Dès que les mille eurent traversé la rivière et parurent au-dessus des ennemis, alors mis en désordre, et qui se concentraient jusqu'ici sur la traversée frontale du reste des troupes, ces dernières purent traverser en sûreté<sup>780</sup>. Pour en revenir à la ruse de conditionnement, l'exemple de Denys I<sup>er</sup> de Syracuse contre les Motyens en démontra l'efficacité. Les habitants de Motyé, ayant été habitués à cesser les combats contre Denys à cause de la nuit ne soupçonnèrent nullement que dernier mène finalement un assaut final nocturne<sup>781</sup>. Un autre élément de la ruse d'Alexandre, qui consistait à faire passer Attale pour lui-même<sup>782</sup>, n'était pas non plus inédit ; l'Athénien Cimon et le Lacédémonien Pasimachos eurent l'occasion d'y recourir pour gagner un avantage sur l'ennemi. Le premier fit embarquer sur des navires perses ses meilleures troupes déguisées en Perses afin d'attendre le camp des barbares sur les bords de l'Eurymédon. Les ennemis, pensant qu'il s'agissait des leurs n'empêchèrent pas les soldats de Cimon<sup>783</sup> de débarquer et furent vaincus<sup>784</sup>. Le second, Pasimachos, durant la bataille des Longs-Murs de Corinthe, arracha les boucliers aux fuyards de Sicyone et s'en servit pour tromper les Argiens<sup>785</sup>. Malgré la réussite de la ruse, il fut tout de même vaincu à cause de son infériorité numérique.

---

<sup>779</sup> Thucydide, V, 8, 3-4.

<sup>780</sup> Polyen, *Stratagèmes*, I, 49, 4.

<sup>781</sup> Diodore, XIV, 52, 5-6.

<sup>782</sup> Voir Quinte-Curce, VIII, 13, 21.

<sup>783</sup> Fils de Miltiade, héros de la bataille de Marathon, il devient le chef militaire le plus important de la Ligue de Délos. Il obtient notamment une victoire remarquable à l'Eurymédon contre les Perses et jouit un temps d'une grande renommée auprès des Athéniens. Partisan d'une approche géostratégique agressive, il est en cela un précurseur à la pensée guerrière de Philippe puis d'Alexandre.

<sup>784</sup> Diodore, XI, 61, 1-2.

<sup>785</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 4, 10.

## **2. Les modèles guerriers comme source d'inspiration tactique et stratégique.**

### **2.1 Les assauts de Milet, d'Halicarnasse et de Lycie (été 334 – hiver 334).**

La tactique qu'Alexandre utilisa à Milet, Halicarnasse et contre les Marmariens en Lycie<sup>786</sup>, et consistant à mener des assauts répétés afin d'affaiblir l'ennemi ne trouvait pas son origine que chez Philippe. En effet, deux exemples importants combinant machines de siège et assauts terrestres pouvaient aussi servir de modèles au Conquérant. D'une part, le général carthaginois Hannibal, fils de Giscon<sup>787</sup>, qui lors du siège d'Himère, utilisa ses machines pour battre les murailles de manière continue, une circonvallation et des travaux de sape. Qui plus est, il accentua la violence de ses assauts dès qu'il eut remarqué l'épuisement des défenseurs la veille<sup>788</sup>. D'autre part, Denys I<sup>er</sup> de Syracuse, qui employa la même tactique contre Caulonia<sup>789</sup>. En parvenant chacun à obtenir chez les défenseurs non seulement un épuisement physique, mais aussi, conséquemment, une démoralisation, ils argumentèrent en faveur de cette nouvelle tactique. Contrairement à une tradition où les sièges consistaient en une simple circonvallation et un stationnement de l'agresseur jusqu'à que les défenseurs se rendent où décident une sortie, il était question pour Hannibal, Denys et par extension Philippe et Alexandre, d'une approche uniquement offensive visant à hâter la victoire.

---

<sup>786</sup> Voir *corpus*, respectivement, Diodore, XVII, 22, 1 ; XVII, 24, 3-4 ; XVII, 28, 2 et se reporter au chapitre IV, 1, 2.

<sup>787</sup> Il s'agit du petit-fils d'Hamilcar de Giscon.

<sup>788</sup> Diodore, XIII, 59, 7-8. L'exemple de cette tactique chez Hannibal de Giscon est en l'occurrence le plus proche de la description du siège d'Halicarnasse par Alexandre. Le ressentiment d'Hannibal envers Himère, où Hamilcar fut vaincu, jouait toutefois plus en faveur de son empressement à prendre la ville qu'à la nécessité de suivre une stratégie globale comme Alexandre.

<sup>789</sup> Diodore, XIV, 103, 3. L'attrait parfaitement établi de Denys pour l'artillerie permettait de ce fait à la tactique des assauts répétés d'obtenir un résultat dans un temps satisfaisant dans le cadre d'une plus vaste stratégie. Tel est là le principal point commun entre la pensée stratégique de Denys et celle de Philippe et d'Alexandre.

## 2.2 Le passage du Granique, l'importance de Xénophon, les mouvements de troupes à Issos (printemps 334 – hiver 333).

Le choix stratégique d'Alexandre de commencer à placer dès la veille les troupes près de la rive du Granique en vue de l'assaut au lieu d'attendre loin de celle-ci de peur que les Perses ne mènent une attaque immédiate démontra à cette occasion un trait commun entre la pensée de la guerre du Conquérant et celle de Xénophon<sup>790</sup>. En effet, si dans sa *Cyropédie*, l'Athénien s'appliqua à montrer les faiblesses des Perses par l'expérience qu'il s'était forgée à leur contact, notamment leur absence de bravoure et l'inefficacité de leur infanterie<sup>791</sup>, c'est surtout parce qu'il fut confronté à une situation similaire que son exemple pouvait prendre valeur de modèle. Ainsi, lorsqu'il affronta les troupes de Pharnabaze envoyées en Troade, et contre l'avis en particulier du général Sophénète, son avis fut de franchir le ravin qui les séparait de l'ennemi afin de ne pas les laisser s'installer, de profiter de l'effet de surprise d'une attaque inattendue. La dispersion des troupes satrapiques et leur fuite démontra par la suite que la tactique de Xénophon était la bonne : en ne les laissant pas prendre l'avantage de la position, il pouvait ainsi profiter de leur relative désorganisation pour les mettre en déroute, étant donné en plus leur infériorité martiale et leur bravoure évidentes<sup>792</sup>. Pour Alexandre en revanche, la situation était quelque peu différente. Quand bien même le ravin qui constituait naturellement les rives du fleuve Granique aurait été plus praticable que celui rencontré par Xénophon, le Conquérant devait en plus affronter la force du courant et la nuit qui se rapprochait. D'où sa réponse à Parménion. Alors que le vieux général ne souhaitait pas que

---

<sup>790</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 13, 1-4. Cf. Diodore, XVII, 19, 1-3. Chez Diodore, il est explicite que la stratégie des barbares est d'empêcher les Macédoniens de traverser en se servant de leur supériorité numérique en termes de cavalerie. Pour Arrien, il est possible que l'historien ait voulu mettre sur le même plan les débats d'Alexandre et Parménion d'une part, de Xénophon et Sophénète d'autre part. Ainsi, donnant le rôle de Xénophon à Alexandre, celui du tacticien audacieux, il soulignait la filiation entre une pensée de la guerre commune entre l'Athénien et le Macédonien.

<sup>791</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 8, 21-22.

<sup>792</sup> Xénophon, *Anabase*, VI, 5, 12-32. Voir aussi Kieran McGroarty, "Did Alexander the Great Read Xenophon?" *Hermathena*, no. 181 (2006): 105-24, p. 116 sq.

l'attaque se déroule dans ces conditions défavorables, Alexandre, qui en était bien conscient, ne souhaitait, lui, qu'empêcher les ennemis de prendre leurs aises sur leur rive en utilisant les troupes en position pour exercer une pression sur eux. Il savait qu'ils n'oseraient pas camper près de la rive à cause de la peur d'être chargés pendant la nuit. D'ailleurs, ces troupes satrapiques n'auraient elles-mêmes pas attaqué de nuit. Cela permettait ainsi à Alexandre de s'installer au plus près de la rive pour obtenir l'avantage d'avoir en sa possession tous les bons lieux de franchissement. Finalement, concernant la contradiction portée par Parménion à Alexandre, elle semblait plutôt être un avertissement au cas où ce dernier aurait prévu d'attaquer immédiatement. Ainsi, au Granique, Alexandre démontra non seulement que sa pensée tactique et celle de Xénophon, en la matière, étaient très proches, mais aussi son aptitude à adapter une tactique à partir d'un modèle, ce qui fut au Granique la clé du succès<sup>793</sup>.

L'intérêt d'Alexandre pour les succès de Xénophon fut explicité lors de son discours à Issos<sup>794</sup>. Dans le dessein de favoriser la bravoure dans la troupe, il leur rappela en quoi lui et ses Dix-Mille étaient parvenus à vaincre à plusieurs reprises les ennemis rencontrés, et notamment le Grand Roi, de la Médie à la Troade, avec des troupes inférieures en nombre et en puissance. Ce faisant, Alexandre rendait hommage non seulement à Xénophon, qu'il mettaient en l'occurrence en avant comme un modèle de bravoure et une source d'inspiration pour lui-même comme pour les soldats les plus humbles, mais aussi à Philippe, qui était à

---

<sup>793</sup> La *Cyropédie* fut peut-être l'œuvre la plus importante pour Alexandre durant toutes ses campagnes à cause de son aspect éducatif à l'intention des Grecs, en particulier ceux qui souhaiteraient rivaliser avec un modèle de conquérant tel que Cyrus II. Voir Bogdan Burliga, "Xenophon's Cyrus, Alexander Φιλόκυρος. How Carefully Did Alexander the Great Study the Cyropaedia?" *Miscellanea Anthropologica et Sociologica* 15, no. 3 (2014): 134–46, p. 142 sq. Voir aussi Pierre Carlier, *Le IV<sup>ème</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, op. cit., p. 272 ; Kieran McGroarty, "Did Alexander the Great Read Xenophon?" art. cit., p. 110 sqq. et Freya Stark, *Alexander's Path From Caria To Cilicia*, London: John Murray, 1958, p. 203.

<sup>794</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 7, 8-9. Si l'exemple des Dix-Mille était en l'occurrence très approprié si Alexandre souhaitait motiver la troupe en lui fournissant un illustre exemple de succès contre les Perses, la passion d'Arrien pour les écrits de l'historien athénien a aussi peut-être joué un rôle dans l'importance qu'il accorda à l'épisode. Pour autant, il n'y a aucune raison de rejeter le fait qu'Alexandre ait pu invoquer le souvenir de Xénophon, ainsi qu'il le faisait pour Philippe, car les exploits des Dix-Mille possédaient un caractère symbolique fort quant à la supériorité d'une pensée de la guerre grecque sur celle des barbares.

l'origine de la puissance de cette armée<sup>795</sup>. Et si au Granique, l'exemple de Xénophon en Troade se révéla particulièrement précieux pour anticiper la stratégie barbare, les mouvements de troupes qu'Alexandre opéra en Cilicie achevèrent de démontrer cet attrait particulièrement fort pour le modèle du chef des Dix-Mille.

En prévision de la bataille d'Issos, Alexandre adapta à ses besoins une autre astuce de Xénophon, qui consistait en la dissimulation de troupes à pied dans une formation de cavalerie, même sur terrain découvert. De cette façon, il devenait possible d'intégrer à l'intérieur d'une formation finie des auxiliaires à pied<sup>796</sup>. Puis, au moment du combat, ces combattants pouvaient sortir à l'improviste du rang pour engager l'ennemi<sup>797</sup>. Pour Alexandre, il s'agissait non d'insérer des auxiliaires à pied pour assister la phalange. En effet, après avoir remarqué que les archers, les Agriens et les mercenaires avaient été efficaces pour déloger les troupes perses du sommet d'une des collines dont il souhaitait s'emparer, il les ajouta ainsi à la phalange comme appui tactique<sup>798</sup>. Son dessein était que, par la rapidité de ces troupes légères, leur capacité à repousser les ennemis et même à les faire fuir, ils ne compensent la principale faiblesse de la phalange qui se trouvait être ses flancs une fois engagés au combat.

---

<sup>795</sup> Toutefois, aucune source n'affirme de manière explicite qu'Alexandre ait lu Xénophon, même si ses œuvres auraient très bien pu figurer parmi ses lectures à propos des Perses, avec aussi Hérodote. Quant au modèle de Cyrus dans la *Cyropédie*, il correspondait tout à fait à l'idéal qu'Alexandre pouvait rechercher dans sa jeunesse. Ainsi, si le jeune prince devait à Homère qu'Achille soit son modèle, il pouvait en être de même avec Xénophon et Cyrus. Bobil Due, "Alexander's Inspiration and Ideas." In Jesper Carlsen (éd.), *Alexander the Great: Reality and Myth*, "L'Erma" di Bretschneider, op. cit., p. 54 sqq. Philippe de son côté avait aussi ses modèles de jeunesse, donc Xénophon et les stratèges présents dans ses *Helléniques*. Voir Godfrey Hutchinson, *Xenophon and the Art of Command*, London : Greenhill Books ; Mechanicsburg, Pa: Stackpole Books, 2000, pp. 73 et 240.

<sup>796</sup> Xénophon, *Hipparque*, V, 6-7 ; V, 13.

<sup>797</sup> Xénophon, *Hipparque*, VIII, 19. Comme exemple d'emploi de cette tactique, nous pouvons citer, bien que ces affrontements se déroulèrent dans des situations différentes de celle d'Alexandre à Issos, celui d'Agésilas, qui mêla unité légères et cavalerie (Plutarque, *Agésilas*, 10, 3). Idem pour les Olynthiens, qui dirigèrent une sortie contre les troupes de Téléutias, frère d'Agésilas, lequel menait contre eux un siège. Ils mêlèrent les peltastes en soutien tactique des cavaliers et des hoplites avec grand succès (Xénophon, *Helléniques*, V, 3, 6).

<sup>798</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 9, 4.

Les mouvements de troupes qu'Alexandre effectua à l'approche de l'armée de Darius, quant à eux, consistaient aussi à prendre l'avantage du terrain<sup>799</sup>. En effet, en prenant soin de faire voir à Darius, par des marches successives ponctuées d'arrêts, qu'il n'entendait pas attaquer immédiatement, il obtint comme effet que les Perses dressèrent leur camp<sup>800</sup>. Dans cette situation, Xénophon avait fait remarquer qu'en réglant son ordre de marche par rapport au terrain, il était possible de faire perdre à une armée ennemie tout l'avantage offert par son nombre<sup>801</sup>. Puisqu'Alexandre souhaitait éviter tout débordement de sa ligne de bataille, comme pouvait en témoigner la présence des troupes légères appuyant sa phalange, il s'était ainsi appliqué à faire en sorte que le terrain lui-même rende impossible à Darius de réaliser une telle manœuvre. Jouissant de ces deux mesures de protection, la phalange n'eût aucune difficulté à bloquer les troupes perses pendant que l'aile droite menait sa charge décisive.

### **2.3 Le siège terrestre et maritime de Tyr (hiver/été 332).**

La stratégie qu'Alexandre adopta à Tyr, et qui consistait à encercler la cité de manière à l'attaquer simultanément par mer et par terre, ne fut pas réellement un choix, mais répondait à la nécessité de distraire les défenseurs de la jetée en construction et de créer une brèche pour pouvoir pénétrer dans l'enceinte de la cité. Les navires, les machines de siège, chacun par son rôle précis participait à cette stratégie offensive<sup>802</sup>. Ce choix de l'attaque terrestre et navale avait toutefois été couronné de succès et était maîtrisée par les Grecs. Ainsi, les stratèges athéniens Cléippidès et Cléon<sup>803</sup>, respectivement contre les villes de Mytilène et de Toronè, utilisèrent cette même stratégie dans le dessein de prendre ces villes le plus rapidement

---

<sup>799</sup> Voir à ce propos Arthur Boucher, "La tactique grecque à l'origine de l'histoire militaire." *Revue des Études Grecques* 25, no. 113 (1912): 300–317.

<sup>800</sup> Voir *corpus* Arrien, II, 10, 1.

<sup>801</sup> Xénophon, *Hipparque*, VII, 11.

<sup>802</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 43, 2 ; XVII, 46, 1 ; Arrien, II, 21, 1 ; Quinte-Curce, IV, 4, 10-11.

<sup>803</sup> Parmi ces deux stratèges athéniens ayant commandé durant la guerre du Péloponnèse, Cléon, farouchement hostile aux Spartiates, est particulièrement connu pour avoir pris l'île de Spactérie aux côtés de Démosthènes.

possible<sup>804</sup>. Denys I<sup>er</sup> de Syracuse usa également d'une telle stratégie contre les Carthaginois, non pour s'emparer de leur position, mais dans le but d'empêcher leur ravitaillement, car ces derniers menaient une attaque contre Gela<sup>805</sup>. Le Spartiate Lysandre, également, assiégea Lampsaque par mer pendant que Thorax donna l'assaut par voie terrestre. Ainsi la cité fut prise de force facilement et pillée<sup>806</sup>. Du côté perse aussi, ce type de stratégie était employé lorsqu'un simple assaut terrestre ne suffisait pas à se défaire des murailles. À Milet, ils menèrent le siège par voie terrestre et maritime, malgré leur utilisation de sapeurs et d'armes de siège<sup>807</sup>. Artaxerxés, quant à lui, ordonna à Idrié, souverain de Carie de mener un assaut contre Chypre. Ce dernier confia quarante trirèmes et huit mille mercenaires à l'Athénien Phocion<sup>808</sup> qui, ayant débarqué à Chypre, y mena des attaques terrestres et maritimes contre la ville de Salamine et s'en empara<sup>809</sup>. Chacun de ces succès argumentaient en faveur d'une telle stratégie pour Tyr. En effet, le talent des défenseurs à mettre en échec l'avancée du môle macédonien, à supporter les assauts contre les remparts par les machines, avait obligé Alexandre à étendre à toute l'enceinte de la cité la pression qu'il souhaitait faire exercer sur eux. Et bien que les Tyriens aient eu pendant longtemps l'avantage sur mer, leur affaiblissement progressif finit par les empêcher de maintenir une défense convenable sur toute l'étendue de leurs remparts. C'est ainsi que, augmentant encore en intensité les attaques par mer pendant les derniers jours du siège, les Macédoniens parvinrent à atteindre l'extrémité Sud de Tyr par débarquement des tours de siège qui étaient montées sur les navires.

---

<sup>804</sup> Diodore, XII, 55, 5 ; XII, 73, 3.

<sup>805</sup> Diodore, XIII, 109, 2-3.

<sup>806</sup> Plutarque, *Lysandre*, 9, 4.

<sup>807</sup> Hérodote, VI, 18. Ce n'est qu'après avoir vaincu les Ioniens sur mer qu'ils purent lancer des assauts par mer.

<sup>808</sup> Ce stratège athénien, connu pour ses campagnes en Eubée, est après Chéronée en faveur d'un rapprochement géostratégique avec la Macédoine de Philippe et celle d'Alexandre. Il va même jusqu'à continuer de soutenir le général macédonien Antipatros après la mort d'Alexandre et par extension la présence d'une garnison macédonienne au Pirée. Cela lui vaut d'être accusé de trahison par les Athéniens et condamné à mort.

<sup>809</sup> Diodore, XVI, 42, 8.

## 2.4 L'ordre oblique à la bataille Gaugamèles (octobre 331).

La supériorité numérique des Perses fut à la bataille de Gaugamèles un problème majeur pour les Macédoniens. Sachant que ce désavantage viendrait à bout de ligne de bataille, soit par débordement, soit par écrasement frontal, Alexandre décida de concentrer particulièrement la force de son aile offensive contre le cœur de l'armée perse où se trouvait Darius. Ainsi, il adopta ce dispositif oblique d'une manière particulièrement évidente. Ce serait l'aile droite et nulle autre qui conclurait la bataille et mènerait les Macédoniens à la victoire totale, quand au reste des guerriers, ils n'auraient qu'à tenir bon jusque-là<sup>810</sup>. L'exemple des Thébains à la bataille de Némée, mettant leur phalange en profondeur tout en appuyant de manière exagérée sur l'aile droite pour déborder les Lacédémoniens<sup>811</sup>, dont la supériorité militaire semblait évidente, avait déjà bien illustré cette absolue nécessité d'écourter le combat par l'anéantissement de son point apparemment le plus fort, mais dont la destruction entraînerait la défaite de tous les autres. Tel était le principe de l'ordre oblique tel qu'Épaminondas le conçut et qui influença Philippe lorsqu'il conçut sa stratégie coordonnant phalange et aile gauche défensive avec une aile droite la plus puissante possible<sup>812</sup>.

## 2.5 Tirs de suppression au Tanais (printemps/été 329).

L'affrontement contre les cavaliers scythes du Tanais, dont la vélocité égalait celle des Macédoniens et la dangerosité de leurs assauts pour les troupes d'infanterie, Alexandre eut recours à la tactique de tir de suppression. Utilisant les archers et les frondeurs en avant du reste de l'armée qui était encore embarquée, il put ainsi donner le temps nécessaire à toute sa cavalerie de traverser dans le dessein de la leur opposer<sup>813</sup>. La grande efficacité avec laquelle

---

<sup>810</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 57, 6 ; Quinte-Curce, IV, 15, 1.

<sup>811</sup> Xénophon, *Helléniques*, IV, 2, 18.

<sup>812</sup> Se reporter aux chapitres IV, 1, 3 ; 1, 5 ; 1, 7.

<sup>813</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 4, 5.



ces troupes légères bloquèrent à Gaugamèles les cavaliers de l'aile gauche perse avait déjà été explicitée par Xénophon dans sa *Cyropédie*. En effet, l'Athénien avait attiré l'attention, à travers Cyrus, sur l'intérêt du tir de suppression par les archers afin de paralyser les ennemis et les empêcher de combattre efficacement<sup>814</sup>. Il aborda également l'intérêt de cette tactique contre une infanterie lourde, lorsque l'armée de Cyrus et de Cyaxare fut confrontée à la phalange égyptienne<sup>815</sup>. Xénophon avait par ces exemples indiqué comme le général avisé devait réagir au cas où il se retrouverait en position de faiblesse pour différentes raisons.

## **2.6 Le sacrifice des Malles et la traversée de la Gédrosie (hiver 326 – été/automne 325).**

En termes de commandement, de gestion du moral des troupes, Alexandre avait démontré son talent naturel à disposer de l'armée de Philippe en plein cœur de la bataille. Les situations bien connues par les soldats, et qui constituaient les grands principes d'une pensée de la guerre héritée de Philippe d'une part, d'autres modèles guerriers d'autre part, étaient un facteur positif pour leur moral. Comme les victoires chassaient le doute, la participation personnelle du roi aux assauts les plus périlleux incitait la troupe au sacrifice le plus noble. Toutefois, le siège de la citadelle des Malles fut particulièrement représentatif de cette conception de l'engagement du chef au combat au même titre que n'importe lequel de ses hommes<sup>816</sup>. En effet, le comportement d'Alexandre durant ce siège eut un impact significatif sur les soldats qui, hésitant à monter aux échelles pour investir l'intérieur de la citadelle, peut-être à cause de l'arrivée imminente des machines que le roi ne souhaitait pas attendre, trouvèrent la force de finalement pénétrer par tous les moyens possibles. En regard de toutes

---

<sup>814</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VI, 4, 18. Les archers de Cyrus sont placés sur une tour mobile alors que ceux d'Alexandre avaient seulement été placés sur la rive opposée aux Scythes.

<sup>815</sup> Xénophon, *Cyropédie*, VII, 1, 34. D'ailleurs, Cyrus, ayant remarqué la réaction des Égyptiens à ces tirs de barrage, ordonna par la suite que leur phalange ne soit plus attaquée que de loin (VII, 1, 39).

<sup>816</sup> Se reporter au chapitre I, 2, 4. Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 63, 3 ; Diodore, XVII, 98, 5 - 99, 2 ; Quinte-Curce, IX, 4, 31-5, 7 ; Arrien, VI, 9, 5 ; Justin, XII, 9, 5-8.

ses décisions cruciales durant ses opérations, les actions d'Alexandre ne pouvaient seulement trouver une justification à son amour pour l'héroïsme homérique. Cette décision était calculée, et ses conséquences habilement prévues. Ce sens du devoir s'exprimait d'une manière similaire chez Agésilas, tel que Xénophon l'a exposé dans son œuvre éponyme. En effet, le roi Spartiate se caractérisait comme chef par sa capacité à montrer l'exemple à ses soldats dans les peines, les fatigues, afin de leur inspirer un plus grand courage<sup>817</sup>. Et c'est aussi pour cela que l'historien athénien admirait Agésilas, parce que son talent à motiver ses guerriers les poussaient à supporter les plus grande fatigues, à combattre n'importe quel ennemi, à n'avoir pour mesure de leur vie que le mérite qu'ils gagnaient ensemble par de belles actions, par extension, par les victoires que leurs vertus guerrières leurs avaient fait obtenir<sup>818</sup>. Du reste, Xénophon lui-même avait personnellement exhorté ses capitaines et officiers à se montrer supérieurs à leurs hommes pour leur inspirer la bravoure nécessaire<sup>819</sup>. À travers l'éloge d'Agésilas, Xénophon ne faisait qu'exposer une pensée de la guerre dont il partageait l'essence, au même titre de Philippe et surtout Alexandre en l'occurrence. Mais Denys I<sup>er</sup> de Syracuse aussi, montra son adhésion à cette pensée. En effet, en participant lui-même aux travaux des Épipoles durant toute la journée, en se montrant partout comme acteur et artisan de leur œuvre commune, en supportant les mêmes épreuves que les autres, en aidant aux travaux les plus pénibles, il provoqua une telle émulation et de zèle dans le peuple que la construction en fut plus rapide<sup>820</sup>. Chez Denys comme pour Alexandre, il y avait un besoin de mettre en valeur leur supériorité physique et morale sur la troupe, chez qui la subordination n'était en rien absolue, mais dictée par un intérêt commun. Pour les Macédoniens, il s'agissait de sauver le roi pour lui permettre de les conduire avec succès jusqu'à leur patrie. Pour les

---

<sup>817</sup> Xénophon, *Agésilas*, V, 2-3.

<sup>818</sup> Xénophon, *Agésilas*, II, 7-8.

<sup>819</sup> Xénophon, *Anabase*, III, 1, 37.

<sup>820</sup> Diodore, XIV, 18, 6-7.

habitants de Syracuse, de pouvoir disposer au plus vite des Épipoles en vue de la guerre. Pour les deux hommes, il était en plus question d'asseoir leur autorité et dans l'instant présent d'accéder au plus vite à leur objectif. En cela, bien à l'inverse d'un comportement suicidaire de la part d'Alexandre, et en dehors de toute considération héroïsante, il y avait là une action tactique et stratégique qui présageait bien des changements à venir dans l'organisation de l'armée, dans la forme que prendra le pouvoir royal.

Durant le retour en Asie, Alexandre apprit en Gédrosie, alors qu'il s'apprêtait à entamer la traversée du désert de cette région, des faits concernant Sémiramis et Cyrus et qui confirmaient la dangerosité du lieu. En effet, seule cette reine assyrienne et le descendant de Cambyse I<sup>er</sup> parvinrent, l'une avec vingt de ses soldats, l'autre avec sept, à le traverser. Cyrus d'ailleurs, avait eu l'intention d'envahir l'Inde, mais échoua à cause de la perte de son armée<sup>821</sup>. Conscient que de tels récits ne manqueraient pas, en se rependant parmi la troupe, de semer la panique, ou au mieux de démoraliser l'armée, Alexandre le prit comme un défi et s'employa à le présenter comme tel à ses Macédoniens<sup>822</sup>. Non seulement il leur donnait pour modèle une femme, ce qui en dépit de l'immense prestige de ladite reine, relevait pour un guerrier d'un affront à sa virilité, mais en plus, il s'agissait d'une étrangère, d'une barbare, qui n'était rien censée connaître de la bravoure telle que les Grecs et les Macédoniens la concevaient. Pour Alexandre, il y avait au premier plan le dessein de provoquer ses troupes à lui prouver qu'ils pourraient faire mieux que Sémiramis, et aussi que Cyrus. Derrière cela, peut-être, celui d'étendre ses modèles à des souverains barbares, comme pour montrer que les vertus guerrières sont une affaire d'actions et de grandeur d'âme, non de nationalités. L'intégration des Épigones, ses réformes de Suse, d'Opis, l'intégration des troupes perses et

---

<sup>821</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 24, 3.

<sup>822</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IX, 6, 23.

les quelques commandements qu'il leur offrit témoignèrent quelque temps plus tard de l'évolution du Conquérant depuis ses modèles originaux<sup>823</sup>. En l'occurrence, il s'agissait surtout de provoquer, par l'évocation de ces deux modèles guerriers, la bravoure qui sauverait les Macédoniens du désert, qui les convaincrat de s'accrocher à leur existence pour prouver, une fois rentré en leur patrie, qu'ils ont eux-aussi vaincu des modèles et en premier lieu leur propre faiblesse. Comme Alexandre le démontra durant la traversée par son comportement, son souhait était réellement que ses guerriers survivent grâce à la seule ressource qui ne devait pas leur faire défaut, leur bravoure.

---

<sup>823</sup> Se reporter au chapitre VI, 2, 1-4.

# Chapitre VI - L'image du guerrier dans l'exercice du politique

## 1. De la royauté et des traditions macédoniennes à l'arrivée à Persépolis.

### 1.1 De la succession d'Alexandre en Macédoine aux conseils amphictyoniques de Thessalie et de la Ligue de Corinthe (été 336 – printemps/été 335).

Le très grand soin qu'Alexandre apporta à sa succession à Philippe répondait à plusieurs impératifs immédiats. Dans le cadre de la préparation de la campagne macédonienne contre les Perses, l'atteinte de ces objectifs devait faire apparaître une authentique légitimité chez le nouveau monarque. Par ses déclarations au peuple, l'attention accordée lors des ambassades et les exercices que son père avait instaurés et qu'il s'employait à faire perdurer, Alexandre parvint à accéder à la succession selon la coutume. En effet, en recevant le soutien du peuple par ses mesures de continuation du service militaire<sup>824</sup> et d'exemption des autres obligations en dehors de la guerre, il obtint de fait l'obéissance et l'affection de l'armée, non en tant que général de Philippe, mais comme successeur de ce dernier<sup>825</sup>. De plus, en obtenant que le peuple reconnaisse en lui non seulement un guerrier, mais aussi un protecteur de la patrie, de ses traditions, par le profond respect qu'il leur avait témoigné, il s'assurait de la stabilité du

---

<sup>824</sup> L'entraînement des soldats correspondait en effet non seulement à une mesure mise en place de manière particulièrement efficace par Philippe, mais qui correspondait aussi aux intérêts d'Alexandre. En effet, comme le rappelle à de nombreuses occasions Xénophon, qui avant Philippe avait argumenté en faveur de l'entraînement régulier des troupes, il est crucial que les soldats soient en toutes circonstances prêts à obéir précisément aux tactiques ordonnées par le général (Xénophon, *Cyropédie*, I, 5, 18 ; I, 5, 41 ; II, 1, 20-21 ; *Hipparque*, I, 6 ; II, 2). Voir aussi Onasandre, *Le stratège*, Des changements fréquents de camp, 3 et voir Olivier Battistini et Marie-Claude Char, *La Guerre: Trois Tacticiens Grecs, Énée, Asclépiodote, Onasandre*, op. cit., p. 110.

<sup>825</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 2, 2-3 ; Justin, XI, 1, 9-10.

royaume jusqu'à l'élimination d'Attale et la soumission des autres rivaux potentiels<sup>826</sup>. Dans un dernier temps, par sa demande de loyauté aux ambassadeurs grecs, il commençait à élargir à toute la Grèce son dessein d'apparaître comme un artisan de la sûreté, de la paix, dans le cadre du dessein de Philippe en tant que général en chef de la Ligue de Corinthe. Ce qu'il n'était pas encore. Ainsi, les premières mesures d'Alexandre visaient essentiellement à sécuriser les acquis de Philippe en termes de politique intérieure et extérieure en suivant strictement la ligne directrice de l'ancien roi et en conformité avec ce que chacun, Grec comme Macédonien, attendait de lui<sup>827</sup>. Son pouvoir royal, désormais intimement lié au projet d'invasion de l'Asie autant qu'aux coutumes patriotiques, avait été sous Philippe un facteur d'évolution de sa conception monarchique. Dès les prémices de son règne, le jeune roi entendait, par ses futures victoires et la conjoncture nouvelle qui en naîtra alors nécessairement, continuer à concilier ces deux aspects à première vue opposés<sup>828</sup>.

L'alliance entre les Thessaliens et la Macédoine remontait, sous Philippe, à la victoire de ce dernier sur les Phocidiens, dont il s'était emparé des deux voix au conseil de l'Amphictonie<sup>829</sup>. Ainsi, en tant que successeur de Philippe, Alexandre hérita de ces voix, mais non sans au préalable avoir convaincu la confédération thessalienne de les lui accorder

---

<sup>826</sup> Au début de son règne, Alexandre souhaitait que cette image idéale du souverain macédonien soit associée à lui, ce qui explique peut-être les parallèles homériques en Troade. Par conséquent, à ce moment-là, le modèle de Philippe relevait aussi d'un idéal à atteindre et non d'un rival à égaler. Voir John Atkinson, "On judging alexander: a matter of honour." art. cit., p. 18. Quant au rôle de ses plus proches Compagnons sur les questions de gouvernance, ils pouvaient partager et appuyer naturellement les mesures d'Alexandre puisqu'ils adhéraient aux mêmes idéaux. Voir Badian, E. "The Administration of the Empire." art. cit., p. 175 sq. Quant à la lutte de pouvoir à l'intérieur de la noblesse macédonienne, elle était une gêne dès le début du règne d'Alexandre à cause la mort de Philippe, mais cela s'aggrava évidemment jusqu'à atteindre à la fin de son expédition en Asie des proportions inédites par le procès de Philotas. Voir Pierre Briant, *Antigone le Borgne, Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'Assemblée macédonienne*, op. cit., p. 284.

<sup>827</sup> Le fait de cultiver de bonnes relations avec des alliés, de se faire des amis, étaient une des clés de la bonne gouvernance telle que Philippe l'enseigna à Alexandre, car cela lui permettait de s'attirer la bienveillance de la foule. Voir Plutarque, *Préceptes politiques*, 11, 806 B ; *Apophtegmes de rois et de généraux*, Philippe, 15, 178 B. Voir aussi Giuseppe Squillace, "Propaganda Macedone e Spedizione Asiatica. Gli Oikeioi Di Alessandro Magno Alle Truppe", *LEC* 72, 2004, 217-34, p. 228.

<sup>828</sup> Polybe remarqua aussi cette continuité d'actions entre Philippe et Alexandre, vis-à-vis du plan d'invasion de l'Asie et ce, dès le début de son règne (Polybe, XXII, 18, 10).

<sup>829</sup> Diodore, XVI, 60, 1.

formellement, c'est-à-dire par décret. Le discours du jeune roi, rappelant à ses précieux alliés les liens qui les unissait et surtout ce qu'ils devaient à Philippe, suivait la même logique que les mesures qu'il prit lors de son acclamation en Macédoine. En effet, il obtint là aussi, en tant que continuateur de Philippe, le commandement des troupes thessaliennes et l'accession au titre de chef de leur nation<sup>830</sup>. Pour eux, s'il n'y avait aucune raison de refuser ce privilège à Alexandre, qui s'était affirmé en tant que souverain légitime des Macédoniens, il y avait aussi le fait qu'en la circonstance, ils ne possédaient pas les moyens de refuser. Philippe avait en effet exercé sa domination de manière très habile, usant de la diplomatie autant que des voies de la guerre pour assurer le contrôle des nations alentours<sup>831</sup>. Pour Alexandre, l'alliance avec les Thessaliens correspondait strictement aux ambitions que Philippe nourrissait pour son grand projet. Qui plus est, puisqu'Alexandre, comme ses prédécesseurs, s'était engagé à protéger sa patrie, son initiative d'aller obtenir du conseil Amphictyonique les mêmes prérogatives que le modèle paternel allait aussi dans son propre intérêt<sup>832</sup>.

Le couronnement de tous les efforts d'Alexandre pour se présenter comme le véritable continuateur de Philippe n'arriva qu'avec son élection comme général en chef des troupes grecques contre les Perses par la Ligue de Corinthe<sup>833</sup>. Les alliés de la Ligue, ayant été convoqués, furent comme les Thessaliens, convaincus, d'abord par les dispositions que le monarque avait prises et qui était favorable à la poursuite du plan d'invasion de l'Asie, et plus

---

<sup>830</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 4, 1 ; Justin, XI, 3, 1-2.

<sup>831</sup> La bienveillance des Thessaliens pour Philippe et Alexandre remonte en réalité à la victoire de l'ancien roi sur les tyrans de Phères, Lycophon et Tisiphonos (Diodore, XVI, 14, 2). C'est à partir de là que Philippe fut en mesure de compter sur les Thessaliens comme alliés dans son armée.

<sup>832</sup> L'armée était le moyen par lequel s'exprimait la politique étrangère de Philippe, dans le but d'assurer la sécurité et la stabilité en priorité dans les régions frontalières de la Macédoine, comme en Thessalie. Voir Eugene N. Borza, *Before Alexander: Constructing Early Macedonia*, *op. cit.*, p. 63 sq.

<sup>833</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 1, 2 ; Diodore, XVII, 4, 9 ; Plutarque, *Alex.*, 14, 1 ; Justin, XI, 2, 4-6.

tard du fait qu'Alexandre allait vaincre Thèbes et paralyser de terreur l'hostile Athènes<sup>834</sup>, de l'engagement du roi à assumer cette responsabilité. L'élection de Philippe faisait déjà partie intégrante de son plan pour pouvoir par la suite accroître son influence à tout le monde grec, y compris aux cités d'Asie Mineure, et en même temps disposer des avantages procurés par les alliés de la Ligue dans sa guerre contre les Perses<sup>835</sup>. La nécessité d'obtenir ce commandement relevait également chez Alexandre d'un impératif tout à fait vital pour le maintien de la paix à l'intérieur des frontières de la Macédoine et de la soumission des plus importantes cités, à une décision commune<sup>836</sup>. Puisqu'en outre le refus de Sparte de le reconnaître comme *hégémôn* restait un facteur d'instabilité en Grèce continentale, il était d'autant plus important de conserver la situation favorable à la Macédoine que Philippe s'était employé à bâtir<sup>837</sup>. En effet, l'élection de ce dernier eut lieu au terme de la réunion de l'assemblée générale visant à mettre au point les modalités de cette campagne contre les Perses<sup>838</sup>. Alexandre obtint ainsi très rapidement ce que Philippe avait consacré toute sa carrière de roi à obtenir dans l'intérêt de sa patrie. Que ce soient la supériorité de son armée, ses alliances ou la puissance financière, certes à ce moment-là en difficulté, de la Macédoine, Alexandre avait su tirer partie de tous les préparatifs, militaires, diplomatiques et politiques de son père<sup>839</sup>. Guidé par une pensée de la guerre axée sur un objectif unique, le nouveau

---

<sup>834</sup> Voir *corpus* Arrien, I, 1, 3. Philippe aussi avait semé l'effroi chez les Athéniens, ce qui avait joué en sa faveur pour son élection (Diodore, XVI, 84, 1).

<sup>835</sup> Diodore, XVI, 60, 4-5.

<sup>836</sup> En effet, le général en chef de la Ligue avait en théorie les pleins pouvoirs et une liberté d'action totale dans le cadre de la campagne contre les Perses, ce qui de fait impliquait la paix en Grèce. Ainsi, les cités membres devaient reconnaître cette paix comme la condition préalable permettant à l'*hégémôn* d'accomplir ce pourquoi il a été élu. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III, op. cit.*, p. 49.

<sup>837</sup> Les intentions bienveillantes de Philippe envers la Macédoine ont en effet toujours compté comme ses motivations premières et tout son plan pour le développement du pays était sans doute planifié. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine, op. cit.*, p. 272 sqq.

<sup>838</sup> Diodore, XVI, 89, 3.

<sup>839</sup> L'impact de l'héritage de Philippe sur ces premiers succès d'Alexandre fut très fort, que ce soit par l'unification politique du pays, la puissance de l'armée et surtout la création d'une dynastie solide qui a permis à ce dernier de succéder à son père sans problème, ce qui était rare en Macédoine. Voir Dawn L. Gilley, and Ian Worthington, "Alexander the Great, Macedonia and Asia." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 186–207, p. 205 sq.



souverain ne répétait pas seulement ce son modèle avait accompli, il confirmait par ces premiers succès son aptitude à lui succéder et la justesse des promesses que les ambitions paternelles portaient pour son royaume comme pour toute la Grèce. Mais avant de lancer l'expédition en question Alexandre devrait mener des campagnes au Nord de la Macédoine, jusqu'à que la situation en Béotie ne l'oblige à mâter Thèbes, puis à marcher contre Athènes. Cette dernière, comme nous l'avons dit, transit d'effroi, participera à confirmer définitivement l'élection d'Alexandre comme *hégèmon* où lui seront attribuées les troupes alliées en vue de l'invasion.

## **1.2 Du sac de Thèbes et de l'élection au titre d'hégèmon de la Ligue, aux préparatifs de l'expédition en Macédoine (automne 335 – hiver 334).**

C'est donc après avoir vaincu les Thébains qu'Alexandre fut en mesure de démontrer non seulement qu'il était successeur légitime de Philippe, mais également apte à exercer sa domination sur les cités grecques refusant la présence macédonienne ou même son influence. La victoire de Philippe à Chéronée avait été un pas important en faveur de son élection, car le poids politique d'Athènes et de Thèbes constituait un frein à ses ambitions<sup>840</sup>. Ce précédent fut rappelé à Alexandre par l'un des captifs de la cité béotienne, Cléadas. En effet, ce dernier supplia le jeune roi, en évoquant d'une part ses ancêtres et modèles héroïques, Héraclès et Achille, mais surtout le souvenir de Philippe, qui avait grandi à Thèbes<sup>841</sup>. En lui demandant d'épargner sa cité comme son père, il l'amenait à s'interroger implicitement sur la politique de continuité entretenue depuis son acclamation comme roi des Macédoniens. Pour

---

<sup>840</sup> L'élection d'Alexandre comme chef de la Ligue a du nécessairement précéder sa nomination en tant que général en chef, même s'il n'est pas certain que cela se soit déroulé durant la même séance. Voir J. R. Hamilton, *Plutarch Alexander: A Commentary, op. cit.*, p. 33. Son retour à Corinthe après la victoire contre Thèbes témoigne peut-être en l'occurrence qu'il y a un lien entre le rétablissement de la paix en Grèce et l'accession au statut de général en chef pouvant disposer des troupes alliées dans le cadre de la Ligue. Enfin, il est certain que la victoire de Chéronée témoignait déjà d'un pouvoir chez Philippe comparable à celui que l'hégémonie était censé lui confier. Voir à ce propos Édouard Will, Claude Mossé, et Paul Goukowsky, *Le Monde Grec et l'Orient. 2: Le IVe Siècle et l'époque Hellénistique, op. cit.*, p. 62 sq.

<sup>841</sup> Voir *corpus* Justin, XI, 4, 4-6.

Alexandre, poursuivre l'œuvre de Philippe impliquait de conserver les mêmes dispositions à l'égard des alliés comme des ennemis. L'image de la Macédoine ne devait en aucun cas être entachée d'une décision contraire aux prérogatives hégémoniques dont Alexandre entendait disposer en tant que général en chef des armées grecques contre les Perses<sup>842</sup>. Car les Perses étaient le véritable ennemi. Tout du moins, celui sur lequel Philippe avait orienté ses ambitions et contre lequel il s'employait à unir circonstanciellement la Grèce. Quant à l'image d'Alexandre, elle ne devait pas non plus souffrir d'une impopularité qui ne cesserait de grandir à mesure qu'il s'éloignerait de Grèce et de Macédoine<sup>843</sup>.

C'est ainsi, conformément aux droits dont il avait été investi par la Ligue, qu'il confia aux délégués des cités membres de décider le traitement qui serait infligé à Thèbes<sup>844</sup>. Ce faisant, il ne contredisait pas toutes les mesures déjà prises depuis son accession au trône. De plus, selon cette même pensée de la guerre qui l'unissait à Philippe, il renforçait la cohésion de la ligue autour de la Macédoine par la décision de détruire Thèbes en châtiment, non pas de sa révolte contre Alexandre, mais de ses méfaits contre la paix commune<sup>845</sup>. Alexandre se contenta d'appliquer la sentence avec l'approbation des cités de la Ligue sans qu'il ne lui soit reproché de s'être comporté en tyran, ce sur quoi justement Thèbes lui avait fait grief<sup>846</sup>. Comme Philippe, le jeune roi sut trouver le juste équilibre entre la crainte que son pouvoir inspirait aux Grecs et le respect des usages des cités, de leurs droits, de leur autonomie. Au

---

<sup>842</sup> L'hégémonie en Grèce constituait en effet un impératif puisqu'il était impossible de lancer les hostilités en Asie Mineure avec des cités grecques indépendantes et malveillantes à l'égard du roi des Macédoniens, de Philippe comme d'Alexandre. Voir Pierre Carlier, *Le IV<sup>ème</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, op. cit., p. 115.

<sup>843</sup> Il est du reste possible qu'après la bataille de Chéronée et la création de la Ligue de Corinthe, Philippe, en son temps, ait aussi souhaité encourager l'opinion publique grecque à accepter son hégémonie et la coopération des Grecs avec la Macédoine contre les Perses. Voir S. Perlman, "The Coins of Philipp II and Alexander the Great and Their Pan-Hellenic Propaganda." *Art. Cit.*, p. 63. Dans cette optique, le camouflage des ambitions de Philippe sous couvert du panhellénisme de son plan d'invasion de l'Asie peut témoigner de son désir de ne pas passer pour un monarque de toute la Grèce, mais comme un allié convaincu par la paix commune et respectueux du droit des cités. Voir S. Perlman, "Greek Diplomatic Tradition and the Corinthian League of Philip of Macedon." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 34, no. 2 (1985): 153–74, p. 173.

<sup>844</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 14, 1.

<sup>845</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 14, 4.

<sup>846</sup> Philippe s'était également reposé sur le conseil de la Ligue pour arbitrer les relations internes à la Grèce. Voir Polybe, IX, 34, 12.

moins dans les formes, il souhaitait que l'ambitieuse campagne de Philippe soit le fruit d'une coopération plutôt que d'une domination<sup>847</sup>. Et cela lui fut par la suite favorable, lors de la révolte d'Agis notamment.

Le calme revenu en Grèce continentale, il était temps désormais de se tourner vers les cités d'Asie Mineure. Alexandre rentra en Macédoine et initia de grandes célébrations. L'origine de ces festivités remontait à Archélaos<sup>848</sup>, dont le règne s'acheva près de cinquante ans avant que ne commence celui du fils de Philippe. Ce dernier offrit le sacrifice traditionnel et les jeux du théâtre qu'Archélaos avait instauré et célébré les Jeux Olympiques<sup>849</sup>. Le respect de la tradition patriotique était dès le début de son règne, le point sur lequel Alexandre avait appuyé toutes ses décisions intérieures. L'avenir de la Macédoine sera dicté par le succès de la campagne d'Asie. Ainsi, Alexandre, par ses festivités souhaitait autant souligner son respect des coutumes que de favoriser le discours guerrier qu'il avait hérité de Philippe et dont il s'employait désormais à faire une réalité<sup>850</sup>. Pour le moment, les incertitudes se devaient d'être ignorées, d'où l'intérêt de ses célébrations et les sacrifices<sup>851</sup>.

---

<sup>847</sup> D'ailleurs, il n'est pas possible de dire avec certitude s'il y avait des limites aux ambitions d'Alexandre à ce sujet, comme à celles de Philippe : les deux souverains souhaitaient explicitement étendre leur royaume en Asie. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, op. cit., p. 38. Voir aussi John R. Ellis, *Philip II and Macedonian Imperialism*, Princeton University Press, 2014, p. 229 sqq. Qui plus est, il semble que la puissance militaire macédonienne ait été le réel socle de la stabilité de la Ligue, ce qui ne changea pas de Philippe à Alexandre. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, op. cit., p. 49.

<sup>848</sup> Roi des Macédoniens de 413 à 399 avant notre ère, il est également connu pour avoir invité Euripide en Macédoine, lequel y composa ses Bacchantes quelques années avant sa mort. Mais ce n'est pas pour cela qu'Archélaos revêtait une importance pour Alexandre.

<sup>849</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 16, 3 ; Arrien, I, 11, 1.

<sup>850</sup> Le sacrifice de Zeus, selon Bosworth, pourrait être une cérémonie du nouvel an qui avait été transférée d'Aigai à Dium lors de la fondation d'Olympie. Ainsi, Arrien a peut-être déduit par erreur que le sacrifice remontait à Archélaos et que les deux événements se déroulèrent à Aigai. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III*, op. cit., p. 97. Elles visaient à favoriser le prestige d'Alexandre auprès du peuple après son élection comme général en chef de la Ligue de Corinthe. Qui plus est, le monnayage du nouveau roi témoignait aussi de cet état de fait. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, op. cit., p. 18.

<sup>851</sup> D'ailleurs, Xénophon avait souligné dans sa *Cyropédie* (I, 5, 44-45) l'intérêt guerrier du soutien divin. En effet, Cambyse y apprend à Cyrus l'importance de tenir compte du caractère mystérieux, divin, de l'inconnu, de l'incertitude. Les hommes se portent plus volontiers à suivre un présage favorable, une information qui relève du divin et du mythe, que de s'embarquer dans la plus totale des incertitudes sans aucun appui, sans aucune référence sur laquelle focaliser leur motivation, leur espérance.

De plus, le choix des troupes qui accompagneraient Alexandre en Asie s'était porté sur les vétérans de l'armée de Philippe. Parce qu'ils avaient tous prouvé leur valeur durant les campagnes de l'ancien roi, qu'ils étaient tous aguerris et expérimentés, Alexandre les préféra à des recrues plus jeunes<sup>852</sup>. De fait, il préféra l'armée de Philippe que de partir à la guerre avec une nouvelle dont la loyauté irait moins au souvenir de son prédécesseur qu'à lui-même<sup>853</sup>. Certes, la sédition de ces vétérans qui se produira près de dix ans plus tard à Suse et Opis était au moment du départ loin d'apparaître comme une évidence. Alexandre, pour le moment s'appliquait à agir tel que Philippe l'aurait fait et en aucune façon les vétérans ne pouvaient lui adresser des reproches. Sur l'Hyphase, ce sera la fatigue qui pliera leur détermination. Revenus en Asie, ils se sentiront indignés par les dispositions du roi. En l'occurrence, et là était aussi l'objectif d'Alexandre lors des célébrations traditionnelles, il s'agissait d'incarner le souverain macédonien tel que le peuple et l'armée en avaient eu l'expérience sous Philippe<sup>854</sup>. Qui plus est, ce l'ancien roi étant le modèle le plus proche d'Alexandre, il ne pouvait en être autrement. Par conséquent, tous les actes du jeune roi ne découlaient pas d'une imitation de son prédécesseur, mais relevaient naturellement de la

---

<sup>852</sup> Voir *corpus* Justin, XI, 6, 4-5.

<sup>853</sup> Qui plus est, la relation entre Alexandre et l'armée de Philippe relevait aussi d'une conjoncture présente sous le règne des deux monarques, la désunion de la Macédoine, en particulier le problème de la Haute-Macédoine où les prélèvements de troupes étaient bien plus élevés qu'ailleurs sous Alexandre. Le choix des troupes constituait peut-être ainsi un moyen pour le jeune roi de faire maintenir l'unification de la Haute et de la Basse-Macédoine que Philippe s'était attelé à construire. Voir J. R. Ellis, "Amyntas Perdikka, Philip II and Alexander the Great." *The Journal of Hellenic Studies* 91 (November 1971): 15–24, p. 23 sq. A propos de la complexité de l'organisation du territoire Macédonien sous Alexandre, voir aussi Hammond, N.G.L. "The Meaning of Arrian, *Anabasis* 7.9.5." *The Journal of Hellenic Studies* 119 (November 1999): 166–68 et Miltiadis V. Hatzopoulos, "L'État macédonien antique : un nouveau visage." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 141, no. 1 (1997): 7–25. Voir aussi à ce sujet Sabine Müller, "The reception of Alexander's Father Philip II of Macedon." In Moore, K. R. (dir.) *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*, *op. cit.*, 72–95.

<sup>854</sup> Les soldats, par leur identité de corps se fondant sur l'intérêt mutuel qu'il partageait avec le roi, étaient en effet davantage influencés par les traditions patriotiques, mais aussi les exploits personnels, l'image du souverain, que les simples mercenaires, même si en substance, ils étaient assez proches de la condition de mercenaires. Voir Edward M. Anson, "The Evolution of the Macedonian Army Assembly (330-315 B.C.)." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 2 (1991): 230–47, p. 234 sq. Le Spartiate Lysandre avait contribué avant Philippe au développement des armées de métier, un modèle qui suivirent les souverains macédoniens et hellénistiques. Voir Jean-François Bommelaer, *Lysandre de Sparte. Histoire et Traditions*, Bibliothèques de l'École Française d'Athènes et de Rome, École française d'Athènes, 1981, p. 230 sq. Il n'est pas étonnant ainsi que l'esprit de corps des soldats Macédonien soit si influencé par les traditions si Lysandre était bien un modèle pour Philippe, en dehors bien sûr des particularités des peuples de Macédoine.

nécessité de vaincre<sup>855</sup>. Comme les mesures de Philippe, celles d'Alexandre témoignaient d'une pensée pragmatique s'articulant autour du même dessein.

### **1.3 Les discours d'Alexandre aux batailles d'Issos et de Gaugamèles (novembre 333 – octobre 331).**

Cette politique de continuité fut maintenue durant toute la campagne d'Asie et pour les mêmes raisons qui avait conduit le Conquérant à l'initier dès le début de son règne. À Issos en premier lieu, il rappela aux guerriers, macédoniens comme alliés, la victoire de Philippe sur Athènes et établit le parallèle avec leur propre victoire sur Thèbes<sup>856</sup>. Ce discours, qui eu lieu avant la bataille, était censé provoquer l'émulation de la troupe pour ce qui avait été accompli sous son prédécesseur<sup>857</sup>. D'autre part, Alexandre montrait, par l'explicitation de son admiration pour le modèle paternel et à son plan, la solidité de son engagement à le mener à bien, conformément à la tradition comme à l'intérêt des cités de la Ligue. La paix en Grèce, obtenue par sa victoire sur Thèbes, puis la participation des alliés à son châtement, devait convaincre les soldats de concentrer leur attention sur l'ennemi, non à la situation de leur patrie. Ainsi, cette évocation de Philippe visait à rassurer en vue du combat, lequel déciderait véritablement de l'avenir de la Grèce et de la Macédoine. Plus tard, à Gaugamèles, il réitéra sa marque de respect pour Philippe dans le même objectif<sup>858</sup>. Les considérations guerrières et politiques, dans l'armée comme pour la situation en Grèce, étaient de ce fait liées par la

---

<sup>855</sup> Cela explique peut-être pourquoi aux yeux des Macédoniens, il avait pu y avoir un ressentiment à l'égard d'Alexandre maître de l'Asie, qui avait utilisé l'héritage personnel en vue d'une conquête qui était sienne et n'avait semble-t'il plus rien à voir avec les traditions macédoniennes où l'ancien roi incarnait l'idéal de l'excellence. Voir A. B. Bosworth, "Alexander the Great and the Decline of Macedon." *The Journal of Hellenic Studies* 106 (November 1986): 1–12, p. 12.

<sup>856</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, III, 10, 7.

<sup>857</sup> Le succès de Philippe à Méthone, sa première bataille, fournissait un exemple de l'effet d'une victoire sur le courage des troupes pour les prochaines batailles (Diodore, XVI, 3, 6). Pour Alexandre, il s'agissait du Granique, qui argumentait en faveur de son talent à mener les troupes sur le modèle de son père.

<sup>858</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, IV, 15, 8. Cf. *corpus* Diodore, XVII, 56, 4 chez qui il n'y a pas de mention explicite de Philippe ni de discours direct.

manière avec laquelle Alexandre jouait des succès de Philippe pour le bien de leur campagne d'Asie.

#### **1.4 Les réformes de Susiane et la diplomatie envers Athènes (fin 331 – début 330).**

Ces premières réformes de Susiane, consécutives à la victoire de Gaugamèles, illustraient sur un plan politique les nouveaux enjeux de la campagne : anéantir totalement le pouvoir achéménide, poursuivre la campagne jusque dans les Hautes-Satrapies s'il le fallait pour retrouver Darius et soumettre les récalcitrants ou potentiels rivaux<sup>859</sup>. L'évolution du contexte de la campagne, maintenant que l'influence perse en Asie s'était éteinte, donna l'occasion à Alexandre de personnaliser son armée. En effet, en dehors de toute considération militaire<sup>860</sup>, la création de deux compagnies à partir d'un escadron de cavalerie entraînait le doublement du nombre d'officier pour les commander, un par compagnie<sup>861</sup>. Choisis par le roi pour leur mérite parmi les hommes, mais aussi grâce à leur amitié avec lui, ces nouveaux officiers avaient une inclination plus que favorable envers les désirs et ambitions d'Alexandre<sup>862</sup>. Le souverain, soucieux de préserver dans la base de l'armée une très forte influence, avait compris, comme Philippe, la nécessité de se reposer sur des officiers partageant la même vision, les mêmes valeurs, et surtout liés à lui par une sincère amitié<sup>863</sup>.

---

<sup>859</sup> À ce moment là il s'agissait encore de Darius, car Bessos ne l'avait pas encore trahit.

<sup>860</sup> Se reporter au chapitre IV, 2, 1-4.

<sup>861</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 16, 11 ; Diodore, XVII, 65, 2 ; Quinte-Curce, V, 2, 6.

<sup>862</sup> Il pouvait être problématique pour Alexandre d'avoir des officiers dirigeant de larges corps de troupes et dont la loyauté irait davantage au souvenir de Philippe qu'à lui-même. Voir A. B. Bosworth, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 277. Voir aussi P. A. Brunt, "Alexander's Macedonian Cavalry." *art. cit.*, p. 31 et W. W. Tarn, *Cambridge Ancient History. Vol. VI, op. cit.*, p. 205 sq.

<sup>863</sup> La situation défavorable militairement de la Macédoine à la fin du règne de Perdicas III avait en effet obligé Philippe à resserrer les liens entre la base de l'armée et lui-même dans un premier temps pour lutter contre ses rivaux pour le trône. Toutefois, sa propre réforme consistant en une réorganisation de l'armée et qui se fit plus tardive fut inspirée d'ailleurs du modèle de Perdicas. Voir Jean-Nicolas Corvisier, *Philippe II de Macédoine*, *op. cit.*, p. 99.

De plus, toujours dans ce sens, Alexandre supprima les distinctions entre pays dans les compagnies. Désormais, seul le mérite qu'il leur accordait comptait<sup>864</sup>. Bien évidemment, la composition des nouvelles compagnies fut affectée par cette réforme, même si à l'avenir, elle était censée prendre davantage de sens<sup>865</sup>. L'idée d'un tel changement trouvait son inspiration dans les propres réformes territoriales de Philippe, lequel avait contribué à unir la Haute-Macédoine et la Basse-Macédoine par l'intégration dans l'armée<sup>866</sup>. Toutefois, elle restait limitée, et de ce fait, l'évolution apportée par Alexandre avait accéléré la dynamique initiée par son prédécesseur<sup>867</sup>.

Enfin, sa dernière réforme concernant les futurs Épigones précisait son désir de donner à l'armée une composition plus proche du contexte actuel de sa campagne d'Asie<sup>868</sup>. Comme Philippe avait contribué par la création des Pages Royaux, à s'assurer un plus grand contrôle sur la noblesse macédonienne<sup>869</sup>, Alexandre, en tant que vainqueur de Darius, se devait de faire de même pour renforcer son emprise sur le territoire conquis<sup>870</sup>.

---

<sup>864</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, V, 2, 6.

<sup>865</sup> Une fois que Parménion serait mort et que son pouvoir aurait été établi et rendu insurpassable pour les aristocrates macédoniens. Voir Paul Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*, *op. cit.*, p. 28 sq.

<sup>866</sup> Il est possible que des tensions aient précédemment été senties entre Alexandre et une partie de son état-major, ce qui peut expliquer sa volonté de créer un lien supplémentaire dans le commandement entre le chef d'escadron régional et la base de la troupe. Voir A. B. Bosworth, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander. I. Commentary on Books I-III*, *op. cit.*, p. 320 sq.

<sup>867</sup> De ce fait, la haute noblesse macédonienne perdait une partie sensible de son autorité sur la troupe au profit de celle d'Alexandre dont l'ambition est de régner sur ses conquêtes sans y subir leur influence comme en Macédoine. Voir Paul Faure, *Alexandre*, *op. cit.*, p. 86.

<sup>868</sup> Voir *corpus* Plutarque, *Alex.*, 47, 6. Lors de la campagne d'Inde, Quinte-Curce et Justin mentionneront aussi le rôle des Épigones et leur entraînement. Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 5, 1 ; Justin, XII, 4, 10.

<sup>869</sup> Les deux monarques partageaient tout à fait la même conception du recrutement, de l'entraînement, de la promotion des troupes d'élite selon leurs intérêts politiques et leurs ambitions stratégiques, tout cela sur le fondement de la confiance et de la loyauté avec le roi. Voir N. G. L. Hammond, "The Various Guards of Philip II and Alexander III." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 4 (1991): 396-418, p. 409. En réalité, Philippe a systématisé la pratique consistant à former des Pages Royaux, puis l'a étendu en augmentant leur nombre en y incluant la petite noblesse de Haute-Macédoine et d'autres selon leur mérite. Voir Sawada, Noriko. "Social Customs and Institutions: Aspects of Macedonian Elite Society." In Joseph Roisman and Ian Worthington (éds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, 2010, 392-408, p. 404. Voir aussi Sandrine Rinaldi, *Les Hétairoi, Compagnons Guerriers et Amis, Images et Réalités Politiques d'Homère à Alexandre le Grand*, Paris 10, 2009, p. 162 sq.

<sup>870</sup> Alexandre souhaitait se débarrasser des loyautés locales de la même manière que son père ou Alexandre II s'y sont pris, ce qui montre que le problème était plus Macédonien que lié au contexte présent de la campagne. Voir R. D. Milns, "'Asthippoi' Again." *The Classical Quarterly* 31, no. 02 (December 1981): 347-354, p. 348.

Ces trois réformes associées permettaient à Alexandre de préparer la prochaine étape d'une campagne qui mettra à rude épreuve les soldats, de plus en plus éloignés de leur patrie et soumis à des situations périlleuses pour leur corps comme pour leur moral<sup>871</sup>. Mais au-delà de la nécessité de conserver dans la troupe une obéissance digne de l'armée de Philippe, il était surtout question pour Alexandre de mettre en place les fondements d'une domination sur le modèle macédonien, tout en tenant compte de l'élément perse<sup>872</sup>. Si le modèle de Philippe ni aucun autre ne pouvait venir influencer le vainqueur de Darius pour l'aider dans une telle situation, les instruments de domination que l'ancien roi avait déployé durant son règne restaient efficace, du moins pour l'instant<sup>873</sup>.

Si la position d'Alexandre avait grandement évolué depuis Gaugamèles, il en était de même de l'image que les Grecs avaient de lui. Une guerre d'opinion entre pro et anti-Macédoniens pouvait influencer la politique des cités défavorablement pour la Macédoine et surtout pour Alexandre. Ce dernier, soucieux de toujours conserver les acquis de la paix en Grèce, maintenant que la mort de Memnon et la défaite Spartiate à Mégalopolis jouaient en sa faveur, entreprit de faire un geste en direction d'Athènes. En effet, il s'empara dans le trésor que Xerxès fit durant son invasion de l'Attique de statues de bronze à l'effigie des Tyrannoctones, Harmodios et Aristogiton<sup>874</sup>. Symboles de la fin de la Tyrannie à Athènes, mais aussi de la grandeur de cette cité, de son influence sur toute la Grèce et de son droit inaliénable à l'auto-détermination, les deux hommes étaient considérés comme de véritables

---

<sup>871</sup> Voir Edward M. Anson, "The Evolution of the Macedonian Army Assembly (330-315 B.C.)." art. cit., p. 245.

<sup>872</sup> Ce modèle aurait influencé Alexandre bien plus tôt, depuis Sardes notamment, jusqu'à prendre une tournure plus explicite à Babylone, à se servir des Perses en tant que classe ethnique dominante de l'Empire achéménide dans l'armée. Voir Pierre Briant, "Alexandre à Sardes." In Jesper Carlsen (éd.), *Alexander the Great: reality and myth*, "L'Erma" di Bretschneider, op. cit., 13-27, p. 16.

<sup>873</sup> Il suffit de constater l'évolution du nombre de Compagnons dans l'armée de Philippe de 358 à 336, pour la cavalerie comme pour l'infanterie, pour comprendre l'intérêt de les introduire dans l'Assemblée des Macédoniens. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, op. cit., p. 15. Voir aussi Miltiadis V. Hatzopoulos, "Philippe II fondateur de la Macédoine nouvelle." *Revue des Études Grecques* 125, no. 1 (2012): 37-53, p. 43.

<sup>874</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 16, 7. Il les renvoya à Athènes par la suite (III, 16, 8).



héros patriotiques. Ainsi, par la restitution de leurs statues, Alexandre souhaitait peut-être témoigner à Athènes et à toute l'opinion grecque son intention d'agir en conformité avec ses prérogatives de général en chef. Même si de fait, la campagne panhellénique était terminée depuis Milet<sup>875</sup>. Du moins, ce geste indiquait que comme Philippe, il privilégia la diplomatie avec les Grecs pour y cultiver une image positive<sup>876</sup>, auxquelles ses victoires ajoutaient une aura presque héroïque.

---

<sup>875</sup> Selon Droysen, le fait qu'Alexandre ait gardé les vingt navires athéniens à Milet indique qu'il souhaitait peut-être les garder en guise d'otages pour s'assurer de la fidélité de la cité au cas où les machinations de Memnon de Rhodes porteraient leurs fruits. Voir Johann Gustav Droysen, *Alexandre le Grand, op. cit.*, p. 142. Cela peut indiquer qu'il cherchait par tous les moyens d'appui politique des Athéniens pour conserver la paix en Grèce.

<sup>876</sup> Sa propagande panhellénique à l'intention de l'opinion publique grecque a certainement eu un effet important dans ce sens, du moins le temps de la campagne. Voir Michael Flower, "Alexander the Great and Panhellenism." In A. B. Bosworth and Elizabeth Baynham (éds.) *Alexander the Great in Fact and Fiction*, pp. 96–135, *op. cit.*, p. 131. Voir aussi Eduard Rung, "The Burning of Greek Temples by the Persians and Greek War-Propaganda." In Krzysztof Ulanowski (éd.) *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome: Ancient Warfare Series*, 166–79, *op. cit.*, p. 176.

## **2. L'image d'Alexandre comme héritage d'une nouvelle ère.**

### **2.1 La diplomatie d'Alexandre chez les Ariaspes, à Cyropolis et le banquet de Maracanda (printemps 329 – été 328).**

L'arrivée d'Alexandre dans le Sud de l'Afghanistan le mena à rencontrer les Ariaspes, dont les riches terres agricoles avaient autrefois sauvé les armées de Cyrus II. Le roi, conscient de l'intérêt d'avoir de son côté ce peuple dans le giron de son Empire, ainsi que du lien qu'ils entretenaient avec la mémoire de Cyrus le Grand, les traita avec de très grands égards en leur décernant des gages de sa bienveillance en échange de la loyauté dont ils avaient fait preuve envers l'ancien Grand Roi des Perses<sup>877</sup>. Cette démarche diplomatique d'Alexandre, comme celles qu'il avait entamé en Grèce dès son acclamation comme roi des Macédoniens, correspondait aux particularités des peuples qu'il souhaitait amadouer davantage que d'une admiration commune pour le modèle de Cyrus II<sup>878</sup>. Toutefois, le choix de fonder leur future coopération sur le souvenir de la grandeur de Cyrus pouvait indiquer chez Alexandre une volonté de gouverner sur ce territoire comme ce souverain achéménide<sup>879</sup>. En cela, il continuait d'appliquer la même diplomatie que celle de son modèle Philippe et ce, dans le même dessein : maintenir la paix et l'ordre dans l'Empire perse pendant sa campagne militaire.

---

<sup>877</sup> Voir *corpus* Arrien, III, 27, 5.

<sup>878</sup> Cependant une admiration pour Cyrus était bien présente chez Alexandre, et il est même possible que sa politique à l'égard des vaincus ait été inspirée de celle de Cyrus. Marek Jan Olbrycht, "Macedonia and Persia." In Joseph Roisman and Ian Worthington (éds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, *op. cit.*, 342–69, p. 357.

<sup>879</sup> En effet, les égards d'Alexandre envers la dépouille de Darius l'avait déjà conduit à adopter un comportement sortant du cadre du souverain macédonien, du conquérant de l'Empire perse, pour en devenir l'héritier. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C.*, *op. cit.*, p. 25. Voir aussi Ulrich Wilcken, *Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 169 sqq.

Plus tard, il poursuivit cette démarche à Cyropolis, après en avoir mené le siège<sup>880</sup>. En effet, en épargnant une ville fondée par Cyrus, il agissait plus en souverain qu'en conquérant, ce qui pouvait paraître contradictoire, car sa campagne ne semblait pas avoir de fin, puisque Bessos et Darius étaient déjà morts. Mais les événements de Maracanda viendraient éclairer les intentions d'Alexandre, du moins tel que certains Macédoniens le voyaient.

Les banquets de Bactriane, et notamment celui de Maracanda furent l'occasion d'exposer une certaine contradiction entre les modèles traditionnels et orientaux d'Alexandre<sup>881</sup>. Cleitos, défendant la mémoire de Philippe, et par extension la tradition macédonienne qui était censée fonder la légitimité d'Alexandre comme souverain, en vint à rabaisser le prestige d'Alexandre au profit de celui de son prédécesseur<sup>882</sup>. Que ce comportement fut le résultat des vantardises d'Alexandre, de celles de ses flatteurs, des exécutions de Philotas et Parménion ou plus généralement d'une volonté d'exprimer une tendance de l'opinion macédonienne qui était que le souverain se détachait d'eux en adoptant des mœurs barbares, il témoignait bien d'une tension grandissante dans l'armée<sup>883</sup>. Pourtant, chez Alexandre, il était toujours question de respecter les conditions qui le liait à ses

---

<sup>880</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VII, 6, 20. Quinte-Curce dresse ici le portrait d'un Alexandre véritablement épris d'admiration pour Cyrus et Sémiramis. C'est Cyrus surtout, qui, en l'occurrence, avait influencé la décision d'Alexandre d'épargner la ville. Cela ressemble toutefois à une tentative de l'historien latin d'expliquer les changements dans son approche du pouvoir à partir d'une démonstration morale. Il semble peu logique en effet, qu'Alexandre ait fondé sa diplomatie sur l'émulation que Cyrus suscitait en lui au lieu de l'approche qu'il avait eu depuis le début de son règne et qui avait déjà prouvé son efficacité. Voir à ce sujet François Ripoll. "Les intentions de Quinte Curce dans le récit du meurtre de Clitus (VIII, 1, 19-52)." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (2009): 120-42, p. 138 sqq.

<sup>881</sup> Se reporter au chapitre III, 1, 2.

<sup>882</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 8, 6 ; Quinte-Curce, VIII, 1, 23 ; VIII, 1, 33 ; Justin, XII, 6, 1-2. Ce banquet fut peut-être encore un moyen pour Quinte-Curce comme pour Arrien de montrer l'orientalisation d'Alexandre à dessein de critique morale.

<sup>883</sup> Ces tensions étaient anciennes et évidentes dans l'entourage d'Alexandre. Voir S. Rinaldi, "Cleitos le noir." et F. Rebuffat, "Siwah, expédition vers." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire, op. cit.*, pp. 645 et 962. De plus elles se ressentaient aussi dans l'opposition entre Parménion et Alexandre au sujet de l'incendie du palais de Persépolis, laquelle permet déjà d'observer chez le Conquérant une volonté de ne pas distinguer dans le discours les intérêts grecs et macédoniens. Voir Edmund F. Bloedow, "Why Did Philip and Alexander Launch a War against the Persian Empire?" *L'Antiquité Classique* 72, no. 1 (2003): 261-74, p. 267 sq.

Macédoniens en tant que général en chef et souverain<sup>884</sup>. Mais la situation inédite dans laquelle il se trouvait, ne serait-ce que du point de vue de son statut de maître de l'Asie et de réalisateur des ambitions de Philippe, avait impliqué nécessairement quelques changements dans sa manière d'appréhender ses pouvoirs et prérogatives<sup>885</sup>. Il régnait désormais sur les Macédoniens, tenait en respect les Grecs, et devait manier habilement la diplomatie avec les peuples nouvellement soumis pour ne pas apparaître en conquérant, mais en continuateur des Grands Rois. Il devait leur apporter une promesse de stabilité pour le bien de l'armée en termes de sécurité, d'approvisionnement. En cela, il appliquait encore la même politique qu'en Macédoine<sup>886</sup>. L'opposition entre Macédoniens pro-Alexandre et traditionalistes attachés à Philippe et Parménion avait pris à Maracanda un tournant décisif qui influencerait le règne d'Alexandre à l'Hyphase, à Suse, à Opis. Elle serait surtout ce qui poussera le Conquérant à continuer ses réformes de l'armée pour en obtenir une loyauté indéfectible, comme Philippe le fit en son temps.

Quant au discours de Callisthène contre Anaxarque peu avant l'affaire de la conjuration des Pages, il soulignait aussi la contradiction entre modèles gréco-macédoniens et orientaux, entre despotisme et règne légal<sup>887</sup> pour une partie de l'opinion. Le respect que Callisthène témoigna pour la coutume qui dictait au roi les modalités de l'exercice de son pouvoir relevait essentiellement d'une vision grecque pré-conquête et ne pouvait être remise en question en

---

<sup>884</sup> Sur ce point il était encore en désaccord avec Parménion lorsque ce dernier était encore présent dans son entourage. Voir Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, op. cit., p. 45. Pourtant, l'importance de la construction de la renommée pour le roi des Macédoniens et en parallèle son besoin d'être au-dessus de ses hommes en termes de mérite, de gloire étaient communs dans les règnes de Philippe et de son fils, il s'agissait même d'une véritable passion pour les deux souverains. La rivalité entre les deux rois était de ce fait inévitable et naturelle, sans qu'aucun manque de respect envers Philippe ne soit nécessaire. Voir John Maxwell O'Brien, *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography*, op. cit., p. 10 sq.

<sup>885</sup> D'où la répression royale qui caractérisa de plus en plus le règne d'Alexandre tout en n'étant pas à l'opposé de ce que pouvait faire un souverain macédonien, en particulier Philippe, s'il se sentait trahi ou en danger politiquement. Voir Elizabeth Carney, "The Death of Clitus." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 22, no. 2 (May 1, 2004): 149–60, p. 159 sq.

<sup>886</sup> Peut-être parce que les plans initiaux de Philippe étaient les mêmes que ce qu'Alexandre avait et était toujours en train d'accomplir en tant que conquérant de l'Empire perse. Voir E. A. Fredrickmeyer, "On the Final Aims of Philip II." In W. Lindsay Adams, Eugene N. Borza (éds.), *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian Heritage*, Art Institute of Chicago ; Ares Publishers, 1982, 85–98, p. 91 sqq.

<sup>887</sup> Voir *corpus* Arrien, IV, 11, 6.

tant que telle que par un souverain au-dessus de telles considérations<sup>888</sup>. Un souverain comme Alexandre l'était, désormais. Car si pour Callisthène, Philippe devait rester l'exemple à suivre pour Alexandre, ce dernier en revanche pouvait en toute bonne foi considérer que ses exploits personnels étaient de nature à le définir lui-même comme un modèle pour la postérité<sup>889</sup>. Enfin, puisque la prétention à avoir dépassé Philippe était souvent dans la forme mise en parallèle avec des modèles héroïques connus pour les valeurs martiales qu'ils représentaient, tels les Dioscures, ou Héraclès, il y avait déjà chez Alexandre une tendance à rechercher un prestige digne des honneurs héroïques<sup>890</sup>.

## **2.2 La conjuration d'Hermolaüs, les exploits de Cyrus et Sémiramis en Gédrosie (été 328 – été/automne 325).**

Les reproches de Callisthène à Anaxarque furent repris par Hermolaüs lors de sa défense au procès de la conspiration des Pages. En accusant Alexandre de renier Philippe, de manquer de respect aux dieux de sa patrie, d'exiger des égards réservés aux seules divinités, il témoignait d'une forme de rupture entre une partie de l'opinion macédonienne censée être la plus proche du roi et le roi lui-même. Il l'accusait de se comporter comme un souverain oriental<sup>891</sup>. Ainsi, Hermolaüs remettait en cause non seulement la légitimité présente d'Alexandre, mais aussi celle qu'il héritait de Philippe, car selon lui, le roi ne respectait plus

---

<sup>888</sup> Pour obtenir l'obéissance des peuples barbares soumis au Grand Roi et des Perses eux-mêmes, Alexandre devait adopter dans la forme un type de gouvernance plus proche de ce qu'ils connaissaient plutôt qu'une monarchie de type grecque ou macédonienne. Voir Jacques Benoist-Méchin, *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C.*, op. cit., p. 118 sq. Qui plus est puisque la loyauté des jeunes sous-officiers de l'armée, des officiers nommés en Susiane grâce à la réforme de la cavalerie allaient à Alexandre plus qu'à leur région ou leur patrie, il y avait bien là une approche de la royauté bien éloigné des défenseurs de la tradition et pour d'autres raisons de Callisthène. Voir Paul Faure, *La Vie Quotidienne Des Armées d'Alexandre*, op. cit., pp. 85 et 124.

<sup>889</sup> Cette recherche d'équilibre entre le respect de la tradition propre au règne d'un souverain macédonien, de politique de continuité, et d'innovation en termes de gouvernance était du reste l'une des caractéristiques des règnes de Philippe comme d'Alexandre. Voir Paul Cartledge, *Alexander the Great: The Hunt for a New Past*, Overlook Press, Londres, 2011, p. 164.

<sup>890</sup> Ce qui était à la fois proche de ce que Philippe voulait pour lui-même. Mais, par sa dépréciation des exploits de l'ancien roi par rapport aux siens, il avait pu vouloir critiquer l'ancien régime plus que son propre père en tant que tel, ce que les Macédoniens traditionnalistes n'auraient pas accepté. Voir A. B. Bosworth, "Alexander and Ammon." In Konrad H. Kinzl (éd.), *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, op. cit., p. 65.

<sup>891</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, VIII, 7, 13. Se reporter aussi au chapitre IV, 2, 2.

les coutumes. L'ancien roi du reste, ayant fait du système des Pages Royaux un véritable rouage de sa gouvernance d'une Macédoine tumultueuse et désunie, aurait souhaité à tout prix éviter d'avoir à faire à une telle situation. Mais Alexandre, désormais à la tête de peuples et de territoires encore plus étendus et différents, ressentait la nécessité de représenter un souverain pour tous, un unificateur, au moins pour le bien de la campagne d'Inde. Par conséquent, la remarque d'Hermolaüs selon laquelle le roi était devenu un déserteur, un ennemi des Macédoniens, c'est-à-dire le successeur naturel de Darius était relativement justifié. Toutefois, elle ne prenait pas en compte les changements dans l'armée déjà opérés et ceux à venir, qui redéfinissait le guerrier macédonien comme attaché non plus à sa patrie, mais au roi lui-même. À travers son accusation envers Alexandre, Hermolaüs dénonçait indirectement, et peut-être même inconsciemment le changement dans l'ordre du monde connu, et la fin de la Macédoine telle qu'il l'avait connue.

Pour en revenir à l'émulation qu'Alexandre avait ressentie pour Cyrus et Sémiramis au moment de la traversée du désert de Gédrosie, celle-ci participait aussi à indiquer chez le Conquérant un attrait pour les grands modèles de souverains orientaux<sup>892</sup>. Comme lui, en effet, s'était construit une renommée et une légitimité sur ses exploits selon les usages communs aux rois des Macédoniens, il s'avérait que Cyrus et Sémiramis incarnait aussi une gloire comparable à ce qu'il pouvait souhaiter. Cet intérêt pour Cyrus notamment, qui à plusieurs reprises parut influencer Alexandre dans certaines de ses décisions ou dans sa diplomatie, apparaissait en l'occurrence comme une volonté de montrer aux Macédoniens que la légitimité du souverain s'acquiert par les exploits. Et, puisque ses guerriers n'avaient pas encore prouvé leur bravoure comme Sémiramis et Cyrus en affrontant le désert, ils ne

---

<sup>892</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 24, 3 ; Quinte-Curce, IX, 6, 23.

pouvaient pas non plus lui reprocher de s'être orientalisé comme si cela était une preuve de faiblesse. Si Alexandre utilisa bien ces deux modèles orientaux à dessein de défier les soldats sur le terrain de son orientalisation telle qu'elle lui avait été reprochée, alors il confirmait aussi son choix de réformer l'armée pour y asseoir davantage son emprise<sup>893</sup>. En assumant le fait d'admirer de tels modèles et en les proposant aux Macédoniens, il diminuait l'importance de la Macédoine dans leur œuvre de conquête et ne l'attribuait qu'à leur valeur personnelle comme fondement du nouvel Empire d'Asie tel qu'ils s'apprêtaient à le bâtir.

### **2.3 La restauration du tombeau de Cyrus à Pasargades (janvier 324).**

L'arrivée d'Alexandre au tombeau de Cyrus lui donna l'occasion de réaffirmer, par les égards envers la mémoire de l'illustre Grand Roi des Perses, son attachement à lui en tant que successeur et émule. Sa décision de faire restaurer par Aristobule le tombeau de Cyrus semblait dictée par l'indignation qu'il ressentit à la vue de la profanation de ce monument. Son désir de le visiter quant à lui était d'autant plus fort qu'il remontait apparemment à avant sa victoire à Gaugamèles<sup>894</sup>. Et entre temps, parce qu'il avait incendié le palais de Persépolis puis vengé Darius et enfin utilisé à des fins diplomatiques, guerrières et politiques le modèle de Cyrus, ce désir avait pris tout son sens. De même qu'une partie de l'opinion chez les Macédoniens n'avait pas critiqué explicitement Alexandre à cause de cet attrait pour Cyrus et Sémiramis, mais globalement pour ce qu'elle considérait comme une orientalisation de leur souverain, il ne semble pas que les marques d'honneur accordées au descendant de Cambyse aient tout de suite provoqué chez elle une réaction négative. Peut-être que ces Macédoniens considéraient-ils cela comme un acte symbolique, une simple marque de respect ou un calcul politique à destination des Perses, et non l'aveu qu'Alexandre entendait suivre les pas de

---

<sup>893</sup> Se reporter au chapitre VI, 1, 4.

<sup>894</sup> Voir *corpus* Arrien, VI, 29, 4 ; VI, 29, 9 ; VI, 29, 10.

Cyrus<sup>895</sup>. Le Conquérant, de son côté, souhaitait néanmoins effectuer un sacrifice dans le dessein de réparer l'affront commis envers Cyrus<sup>896</sup>. Les fonctions royales du souverain macédonien intégrant naturellement le culte, expression de la tradition et des coutumes, mais aussi du soutien divin et du respect des ancêtres, la restauration du tombeau pouvait tout aussi bien être un calcul politique qu'un acte sincère et fondateur de l'impérialisme d'Alexandre<sup>897</sup>. Quoiqu'il en soit, en regard des intentions d'Alexandre telles qu'elles se manifesteraient à travers ses prochaines réformes à Suse et à Opis, Cyrus venait à Pasargades de devenir plus qu'un modèle oriental, étranger : il pouvait s'approcher davantage dans la forme d'un modèle paternel pour le nouveau maître de l'Asie.

## **2.4 Les réformes de Suse et la sédition d'Opis (début 324 – printemps 324).**

Le retour d'Alexandre à Suse fut le moment de l'intégration des Épigones, non en tant que troupes perses, mais comme de véritables soldats macédoniens. Éduqués selon le même idéal, la même tradition qui prévalait au sein de la phalange de Philippe, les trente mille jeunes guerriers ne semblaient se distinguer des vétérans de l'armée que par l'âge et surtout l'indéfectible loyauté qu'Alexandre attendait d'eux. Puisque les Macédoniens avaient refusé de suivre le roi à l'Hyphase et que la tension croissante dans l'armée vis-à-vis de la politique

---

<sup>895</sup> Il a été suggéré qu'Alexandre avait l'intention d'y organiser une cérémonie de couronnement, ce que les mages Chaldéens auraient tenté d'empêcher dans leur propre intérêt politique et financier en profanant le lieu. Voir J. E. Atkinson, *Histories of Alexander the Great. Book 10*, Oxford ; New York: Oxford University Press, 2009, p. 98. Voir aussi Robin Lane Fox, *The Search for Alexander*, *op. cit.*, p. 360 sq. Radet y voit un passage du modèle héroïque d'Achille à celui de Cyrus et la visite de son tombeau comme un véritable pèlerinage ayant initié la conversion d'Alexandre en souverain achéménide. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 183.

<sup>896</sup> Voir *corpus* Quinte-Curce, X, 1, 30. L'attachement d'Alexandre pour Cyrus chez Quinte-Curce vient du fait que les valeurs représentées par le Perse ont valeur de modèle pour les propres vertus du Macédonien. Voir Igor Yakoubovitch, *Les Historiae Alexandri Magni de Quinte-Curce : le mythe d'Alexandre et la représentation du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*, Université Paris Ouest - Nanterre La Défense, 2015, p. 60.

<sup>897</sup> C'est-à-dire une volonté de rallier à cet empire la noblesse perse par le respect des traditions achéménides. Voir Pierre Briant, *De La Grèce à l'Orient: Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 74. Alexandre eut la même attitude envers les sanctuaires d'Asie Mineure et dans le même but. Voir Hubert Gallet de Santerre, "Alexandre le Grand et Kymé d'Éolide." *Bulletin de Correspondance Hellénique* 71, no. 1 (1947): 302–6, p. 306 et Giuseppe Squillace, "Consensus Strategies under Philip and Alexander: The Revenge Theme." In Elizabeth Carney and Daniel Ogden (éds.) *Philip II and Alexander the Great: Father and Son, Lives and Afterlives*, 69–80. Oxford: Oxford University Press, 2010, p. 74 sq.



d'Alexandre à l'égard des peuples vaincus pouvait affecter leur loyauté, ce dernier comptait donc sur ses Épigones pour affirmer concrètement son autorité comme maître de l'Asie et de la Macédoine. Armés selon le modèle que Philippe avait institué avec sa propre phalange, celle d'Alexandre entendait en être l'équivalent à l'échelle de son Empire : ils n'étaient plus ni des Perses ni ne seraient des Macédoniens, mais auraient pour patrie Alexandre lui-même<sup>898</sup>. La réaction des Macédoniens à une telle réforme, qui allait du reste de pair avec l'intégration de Perses parmi les Compagnons, fut naturellement hostile<sup>899</sup>. Ils pouvaient y voir une négation de l'intérêt patriotique, une perversion de leurs traditions en faveur d'Alexandre, dont l'exercice de sa gouvernance s'éloignait de celui que Philippe avait pratiqué<sup>900</sup>. Désormais, la distance se creusait entre le souverain et son armée originelle<sup>901</sup>. Du moins, c'est ce qu'Alexandre semblait redouter attendu qu'il affaiblissait consciemment, par l'introduction des Épigones, l'influence des Macédoniens qui avaient manifesté leur mécontentement. Ainsi, il s'agissait sur le plan politique d'une conquête de légitimité par l'armée. Tout comme Philippe avait su s'attacher ses guerriers pour affirmer son pouvoir sur la Basse et la Haute-Macédoine, puis sur la Grèce, Alexandre souhaitait faire disparaître les divergences d'intérêt entre Perses et Macédoniens au profit de ses desseins<sup>902</sup>. En cela, le

---

<sup>898</sup> La réforme introduisant dans l'armée le système de la chiliarchie, emprunté originellement aux Perses, révèle à ce titre l'évolution du rapport chez Alexandre entre son pouvoir en tant que chef de guerre et maître de l'Asie, ces deux statuts étant désormais sur un pied d'égalité. Voir O. Battistini, "Chiliarchie." In Olivier Battistini et Pascal Charvet (dir.), *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, op. cit., p. 638. Quant à Philippe, il avait peut-être aussi souhaité en son temps être le seul roi des peuples de Haute et Basse-Macédoine au détriment des petits rois et noblesses locaux. Voir Aliénor Rufin Solas, "Symmachia et hégémonie sur les peuples guerriers de Thrace, du royaume Odryse à la domination macédonienne." *Dialogues d'histoire ancienne Supplément* n°16, La *symmachia* comme pratique du droit international dans le monde grec. D'Homère à l'époque hellénistique (2016): 113–23, p. 119.

<sup>899</sup> Voir Marek Jan Olbrycht, "Macedonia and Persia." In Joseph Roisman and Ian Worthington (éds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, op. cit., p. 358.

<sup>900</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 6, 1 ; VII, 8, 2 ; Diodore, XVII, 108, 1-3 ; Quinte-Curce, X, 3, 10 ; X, 3, 13 ; Plutarque, *Alex.*, 71, 1 ; Justin, XII, 12, 4. Cf. Polyen, *Stratagèmes*, IV, 3, 7.

<sup>901</sup> Le manque de volonté d'une partie des soldats pouvait compromettre le succès des opérations à venir, ce qui explique aussi ses premières tentatives d'intégration de troupes asiatiques plus tôt dans son règne. Voir C. A. Robinson, "The Extraordinary Ideas of Alexander the Great." *The American Historical Review* 62, no. 2 (1957): 326–44, p. 335.

<sup>902</sup> Ce qui explique qu'il ait cherché à réduire en proportion la présence macédonienne au sein de l'armée, notamment pour les campagnes à venir. Voir John Atkinson, "Honour in the Ranks of Alexander the Great's Army." art. cit., p. 12. Voir aussi Pierre Cabanes, "Société et Institutions dans les monarchies de Grèce septentrionale au IV<sup>e</sup> siècle." *Revue des Études Grecques* 93, no. 442 (1980): 324–51, p. 350.

modèle de Philippe s'avérait particulièrement précieux, car il donnait un précédent exploitable pour Alexandre, qu'il s'agissait bien entendu d'adapter selon les particularités des peuples soumis et celles de ses compatriotes<sup>903</sup>.

Ce fut bien d'ailleurs auprès de ces derniers, à Opis, qu'il s'appliqua, par des arguments et l'invocation du souvenir de la grandeur du règne de Philippe, à les convaincre du bien fondé de ses réformes. En effet, proposant comme parallèle le degré élevé de civilisation et de puissance militaire que les Macédoniens avaient atteint sous son prédécesseur avec son propre dessein d'unir pour leur bien commun une partie des peuples vaincus et les meilleurs des Macédoniens, ceux qui avaient permis la victoire, Alexandre se posait en fondateur d'un nouveau modèle comparable à celui qu'incarnait son père<sup>904</sup>. L'ancien roi restait pour lui un motif de fierté, car il avait tant fait pour la Macédoine<sup>905</sup>. Mais il n'était plus question de la Macédoine seule désormais<sup>906</sup>, car la stabilité dans l'Empire ne serait atteinte qu'en intégrant par l'armée les différentes parties du territoire, soit en tant que troupes auxiliaires, que nouveaux Compagnons, ou avec les Épigones comme équivalent à la phalange de Philippe<sup>907</sup>. De plus, il s'agissait de rappeler aux Macédoniens hostiles à cette politique que ce sont leurs victoires, leur puissance, leurs lois et leurs traditions qui leur avaient donné leur supériorité. Ainsi, Alexandre a pu vouloir leur promettre, au lieu de l'abandon de la Macédoine pour un

---

<sup>903</sup> Le fait que ces réformes soient tardives dans le règne d'Alexandre indiquent peut-être qu'il attendait que son pouvoir soit mieux installé en Asie pour éviter une mutinerie en pleine campagne, en Inde ou dans les Hautes-Satrapies. Voir J. E. Atkinson, *Histories of Alexander the Great. Book 10, op. cit.*, p. 136. Voir aussi W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II : Sources and Studies, op. cit.*, p. 444.

<sup>904</sup> Du temps de Philippe aussi, il n'y avait pas eu immédiatement de sentiment d'unité entre la Haute et la Basse-Macédoine, hormis dans l'armée comme organisation militaire et sociale. Voir A. B. Bosworth, "Philip II and Upper Macedonia." art. cit., p. 101 sq. Voir aussi Paul Cartledge, *Alexander the Great: The Hunt for a New Past, op. cit.*, p. 48.

<sup>905</sup> Alexandre en effet n'avait pas renié son père et cherchait peut-être en invoquant son souvenir à rassurer les Macédoniens quant à ses intentions à leur égard. Voir Ulrich Wilcken, *Alexander the Great, op. cit.*, p. 222.

<sup>906</sup> Ce dessein de créer, avec les Épigones, une armée dépassant le cadre des patries respectives des soldats de l'armée était fondé sur des considérations politiques tout à fait pragmatiques tout autant que sur le bien commun de l'armée. Voir A. B. Bosworth, "Alexander and the Iranians." art. cit. p. 18.

<sup>907</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 9, 2.

Empire éminemment tourné vers l'Asie, un dessein plus grandiose encore pour leur patrie que celui de conquérant : un rôle de civilisateur<sup>908</sup>.

Alors que les Orientaux se voyaient décerner des places toujours plus prestigieuses aux côtés du roi, les Macédoniens, moins sensibles à son discours qu'à ses actes, prirent comme un affront les nouvelles réformes<sup>909</sup>. Ils ne supportaient pas de se voir confisquer le rapport privilégié qu'entretenaient les troupes avec le souverain et qui dans leur souvenir les ramenaient à l'époque des grandes espérances du règne de Philippe<sup>910</sup>. Désormais, ils étaient mis sur un pied d'égalité avec les Épigones et certains barbares<sup>911</sup>. Pour eux, il s'agissait d'une atteinte à leur condition guerrière, à toute la bravoure qu'ils avaient déployé et qui selon eux ne leur apportait plus en retour d'une méprisante indifférence de la part du roi<sup>912</sup>. Qui plus est, ils sentaient à juste titre que les valeurs traditionnelles patriotiques qu'ils incarnaient mieux que quiconque par leur ancienneté et leur expertise à la guerre, perdaient de leur importance<sup>913</sup>. La nouvelle génération de l'armée, telle que voulue par Alexandre serait selon

---

<sup>908</sup> Il est vrai cependant que techniquement une telle réforme était une trahison du point de vue des coutumes patriotiques. Voir Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, op. cit., p. 96.

<sup>909</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 11, 3 ; Justin, XII, 12, 4-6.

<sup>910</sup> Pourtant c'est bien par l'armée que Philippe parvint à obtenir concrètement la reconnaissance de ses sujets et qu'Alexandre tentait désormais avec les Perses de faire de même. Voir G. T. Griffith, "A Note on the Hippiarchies of Alexander." *The Journal of Hellenic Studies* 83 (November 1963): 68-74, p. 69. Ce n'était pas la méthode qui était inédite ou inappropriée, mais bien le contexte. Voir aussi Robert Lock, "The Macedonian Army Assembly in the Time of Alexander the Great." *Classical Philology* 72, no. 2 (1977): 91-107, p. 105 et W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II: Sources and Studies*. op. cit., p. 140.

<sup>911</sup> Dans l'Empire achéménide aussi les mariages entre Perses et étrangers témoignaient d'une association des vainqueurs avec les vaincus ; seulement, Alexandre aurait poussé trop vite les Macédoniens dans ce sens, causant notamment par l'introduction des Épigones un sentiment de méfiance, une plus grande réticence parmi ses compatriotes. Voir Pierre Carlier, *Le IV<sup>ème</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, op. cit., p. 168. La résistance à sa nouvelle gouvernance a impacté nettement, à l'Hyphase puis à Opis, le contrôle qu'il avait sur la troupe et les sous-officiers malgré la prudence avec laquelle il exerçait sur son entourage le plus proche un contrôle ferme quant à leurs opinions à ce sujet. Voir Elizabeth Carney, "Macedonians and Mutiny: Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander." *Classical Philology* 91, no. 1 (January 1996): 19-44, pp. 35 et 40.

<sup>912</sup> Le caractère inédit voir tyrannique des réformes de Philippe, en regard des identités respectives des peuples de Basse et de Haute-Macédoine, et consistant à les fusionner par déportation ou implantation fournit un modèle à bien plus faible impact que le dessein qu'Alexandre nourrissait pour les Macédoniens et les orientaux. Voir A. Duménil, *Essai sur le caractère et le rôle historique d'Alexandre le Grand*, Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1893, p. 14. Voir aussi Paul Goukowsky, "Makedonika." *Revue des Études Grecques* 100, no. 477 (1987): 240-55, p. 250 sq. et N. G. L. Hammond, "The King and the Land in the Macedonian Kingdom." *The Classical Quarterly* 38, no. 02 (December 1988): 382-392, p. 389 sqq.

<sup>913</sup> Ils perdaient de fait leur capacité à faire pression sur le roi via une mutinerie pour contester l'une de ses décisions comme à l'Hyphase. Voir Peter Green, *Alexander of Macedon, 356-323 B.C.: A Historical Biography*, op. cit., p. 471.

eux moins macédonienne et n'aurait plus pour patrie que la volonté royale. Mais malgré ce désaccord fondamental entre les nécessités du pouvoir pour le nouveau maître de l'Asie et la coutume qui avait originellement fondé son pouvoir comme roi des Macédoniens, l'intérêt de chacun allait dans le sens d'une réconciliation. Il ne s'agissait pas, en effet, pour les vétérans, d'affronter Alexandre et sa nouvelle phalange, car celui-ci ne le souhaitait nullement<sup>914</sup>. De plus, le roi connaissait la valeur de ses vieux guerriers et en vue de cette réconciliation leur promit de faire perdurer les traditions patriotiques en élevant leurs enfants obtenus d'épouses perses comme ils le furent jadis avant de les rendre à leurs pères en tant que guerriers, en tant qu'égaux<sup>915</sup>.

## **2.5 Du culte d'Héphestion aux prétentions divines d'Alexandre, sa diplomatie envers Athènes (automne/hiver 324 – printemps 323).**

La mort d'Héphestion avait marqué le Conquérant en tant qu'ami, que guerrier, mais également en tant que souverain. Étant devenu chiliarque, second de l'empire, Héphestion incarnait plus que tout autre compagnon le monde nouveau dont Alexandre avait eu le dessein. Comme ce dernier, il avait suivi les pas des héros et de Xénophon en Asie, triomphé des Perses puis des Indiens, égalé Héraclès et dépassé les limites de l'expédition mythique de Dionysos. Plus important encore, il était resté fidèle au roi. Lorsqu'Alexandre demanda donc qu'on lui offrit des sacrifices comme à un dieu, il sembla s'appuyer dans un premier temps sur l'autorité de l'oracle d'Ammon en la matière<sup>916</sup>. Mais la sanction négative de l'oracle à cet

---

<sup>914</sup> Son ambition du moment était en effet la campagne en Arabie, laquelle aurait été impossible en cas de soulèvement des Macédoniens ou au moins de leur indiscipline. Voir Dawn L. Gilley and Ian Worthington, "Alexander the Great, Macedonia and Asia." In Joseph Roisman and Ian Worthington (éds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, *op. cit.*, p. 195 sqq. Qui plus est, le roi ne souhaitait pas que les vétérans, en rentrant en Macédoine n'en viennent à causer du tort à l'opinion publique parce qu'ils se seraient quittés en mauvais terme. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>915</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 12, 2.

<sup>916</sup> Il jouissait d'un grand prestige de la part de cet oracle, car les Égyptiens l'avaient en effet très facilement accepté comme demi-dieu du fait de leur tradition pharaonique, ce qui n'était pas le cas des Grecs et des Macédoniens. Voir Gaston Maspero, "Comment Alexandre devint dieu en Égypte." *Annales de l'École pratique des hautes études* 29, no. 1 (1896): 5–30, p. 29 sq.

égard ne fut visiblement d'aucune importance pour Alexandre qui avait déjà commencé, depuis les funérailles, à mettre en place un culte honorifique à Héphestion<sup>917</sup>. Finalement, l'oracle accéda à cette demande de pure forme. Le roi était satisfait. Mais ainsi qu'il avait rencontré l'oracle avec le dessein de s'emparer de l'Asie, il n'attendait pas plus que ce dernier ne lui accorde de faire du souvenir d'Héphestion un culte patriotique<sup>918</sup>. En effet, en sacrifiant au chiliarque, Alexandre en avait fait le premier héros fondateur de son nouvel Empire, comme Héraclès pouvait l'être pour la Macédoine<sup>919</sup>. De ce fait, puisqu'il était lui-même son ami le plus proche et le meilleur parmi les pairs, il soulignait aussi le caractère héroïque de ses propres exploits, de sa propre condition en tant que guerrier macédonien<sup>920</sup>. Ce nouveau culte à Héphestion ne pouvait bien entendu être pour ses compatriotes un héros égal à Héraclès. Il permettait néanmoins d'établir dans son nouvel empire, selon la coutume macédonienne, un lien direct entre sa propre royauté et le héros fondateur, un véritable culte politique<sup>921</sup>. La

---

<sup>917</sup> L'instauration du culte des héros correspondait davantage à une tentative d'Alexandre d'élever le statut royal au-delà de celui de toute autre entité dans son nouvel empire, ce qui était ce que recherchait aussi Philippe pour de la Macédoine. Voir E. A. Fredricksmeyer, "Divine Honors for Philip II." *Transactions of the American Philological Association* (1974-) 109 (1979): 39–61, p. 55 sq. L'aspect religieux ou l'importance d'Héphestion n'étaient que secondaires par rapport à l'objectif susnommé. Voir Ferguson, R. James. "Propaganda as 'Knowledge' Production: Alexander the Great, Piety, Portents and Persuasion." art. cit., p. 67 sqq. Voir aussi F. Schachermeyr, "Alexander Und Die Unterworfenen Nationen." In *Alexandre le Grand. Image et Réalité*, 47–79, *op. cit.*

<sup>918</sup> Voir *corpus* Diodore, XVII, 115, 6 ; Arrien, VII, 14, 7 ; Justin, XII, 12, 11-12. Se reporter aussi au chapitre I, 1, 6.

<sup>919</sup> L'utilisation des héros à des fins de recherche de légitimité politique sur un territoire est attestée par l'exemple de Thésée, utilisé par Cimon comme modèle de l'unification de l'Attique. Voir Jeannine Boëldieu-Trevet, *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*, *op. cit.*, p. 36.

<sup>920</sup> Et aussi en tant que reflet d'Achille, alors qu'Héphestion incarnait Patrocle. Voir Robin Lane Fox, *The Search for Alexander*, *op. cit.*, p. 400. C'est autant à travers son assimilation à Achille, mais aussi à Héraclès et Dionysos qu'Alexandre cherche à donner une crédibilité à son image héroïque auprès des peuples conquis et des alliés. Voir Georges Radet, *Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. 371 sqq.

<sup>921</sup> Philippe aussi savait exploiter la piété comme instrument politique au service de ses ambitions, le culte n'étant qu'un moyen et non une fin. Voir Elizabeth Baynham, "The Question of Macedonian Divine Honours for Philip II." *Mediterranean Archaeology* 7 (1994): 35–43, p. 38. Qui plus est, cela la divinisation du monarque tel qu'Alexandre pouvait l'envisager pour lui-même correspondait aux principes existants du droit politique en Grèce. Voir A. E. R. Boak, "The Theoretical Basis of the Deification of Rulers in Antiquity." *The Classical Journal* 11, no. 5 (1916): 293–97, p. 296. Voir aussi Michael Tierney, "Aristotle and Alexander the Great." *Studies: An Irish Quarterly Review* 31, no. 122 (1942): 221–28, p. 227 sq. et E. Badian, "The Deification of Alexander the Great." In Charles Farwell Edson, Harry J. Dell, and Hetaireia Makedonikōn Spoudōn, Hidryma Meletōn Chersonēsou tou Haimou (éds.), *Ancient Macedonian Studies in Honor of Charles F. Edson*, 27–71, 1981. Pour Philippe, il s'agissait peut-être aussi d'atteindre un statut dépassant le cadre des traditions patriotiques et légales macédoniennes comme grecques. Voir E. A. Fredricksmeyer, "On the Final Aims of Philip II." In W. Lindsay Adams, Eugene N. Borza (éds.), *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian Heritage*, *op. cit.*, p. 96, sqq. Enfin, il est possible de voir l'exemple de Denys I<sup>er</sup> de Syracuse comme modèle pour la volonté d'accession à un statut divin pour Philippe et Alexandre. Voir Lionel J. Sanders, "Dionysius I of

soumission des sujets d'Alexandre à ce culte devrait montrer leur appartenance non plus à une patrie, à un peuple, mais à un cercle de loyauté auquel le roi serait le point central de toute l'attention. Qui plus est, puisqu'il s'agissait de rendre un culte à un Macédonien, Alexandre ne contredisait pas la fierté guerrière de ses vétérans<sup>922</sup>. Pour les Perses en revanche, le culte héroïque à Héphestion ne ressemblait en rien à leurs pratiques, car seul le Grand Roi était un intermédiaire entre Ahura Mazda et ses sujets, sans être pour autant un dieu ou un demi-dieu lui-même<sup>923</sup>. C'est pourquoi Alexandre, en faisant d'Héphestion un héros, et en lui sacrifiant, agissait davantage selon des modalités gréco-macédoniennes qu'en vertu de la démesure qui émanait de son statut de maître de l'Asie. Ce que Cleitos et Callisthène avaient dénoncé<sup>924</sup>.

Du reste, en ce qui concerne la perception qu'Alexandre avait de sa prétendue divinité dans l'exercice de son pouvoir, elle se soumettrait aussi bien dans les prochaines campagnes aux nécessités d'une bonne gouvernance des peuples vaincus, en l'occurrence des Arabes<sup>925</sup>. Ainsi, son désir d'apparaître comme un égal des dieux par ses exploits n'allait pas à l'encontre du maintien de la paix, cela dans un but supérieur, la sécurité des lignes arrières, le soutien militaire et logistique des vaincus envers l'armée de conquête<sup>926</sup>. Cette vision pragmatique du politique alliée à la mise en scène de son image héroïque lui venait de

---

Syracuse and the Origins of the Ruler Cult in the Greek World." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 3 (1991): 275–87, p. 283 sq.

<sup>922</sup> Il était déjà arrivé que d'éminents généraux aient bénéficié d'honneurs héroïques tels que Brasidas (Thucydide, IV, 121, 1; V, 10, 6-7) ou aient exploité leur gloire personnelle en leur donnant une teinte héroïque et leur ascendance, tel Alcibiade (VI, 16, 1). Cela dit, le souvenir de Philippe encore présent chez les Macédoniens peut donner l'impression qu'Alexandre est entré en compétition sur ce terrain avec son modèle. Voir N. G. L. Hammond, *The Genius of Alexander the Great*, op. cit., p. 194 sq. Voir aussi Claude Mossé, *Alexandre: la destinée d'un mythe*, op. cit., p. 109.

<sup>923</sup> Cette demande politique de déification ne concernait chez les Grecs que les membres de la Ligue de Corinthe et non les cités d'Asie Mineure et encore moins d'Asie. Voir W. W. Tarn, *Alexander the Great, Vol. II: Sources and Studies*, op. cit., p. 371 sq.

<sup>924</sup> Se reporter au chapitre I, 2, 2.

<sup>925</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 20, 1.

<sup>926</sup> En ce qui concerne la Grèce, la question des honneurs divins paraissait un moyen efficace de régler le problème de la rupture entre pro et anti-Macédoniens durant la crise du retour des exilés. Voir J. P. V. Balsdon, D. "The 'Divinity' of Alexander." art. cit., p. 387 sq. Isocrate avait d'ailleurs exprimé au sujet de Philippe la possibilité d'une apothéose (Lettre III, *À Philippe*, 5) ce qui montre qu'une telle éventualité pour Alexandre n'était pas vraiment inattendue de la part des Athéniens s'intéressant au Conquérant. Concernant le moral des troupes, elles seraient aussi davantage motivées à l'idée de suivre Alexandre en tant qu'émule des héros grecs plus qu'en tant que Grand Roi, ce qu'il était de fait par équivalence. Voir D. G. Hogarth, "The Deification of Alexander the Great." *The English Historical Review* 2, no. 6 (1887): 317–29, p. 328 sq.

Philippe<sup>927</sup>. L'ancien roi, en effet, avait su ménager le moral de ses alliés et jouer de son image de réconciliateur de la Grèce en vue de la guerre contre les Perses, tout comme Alexandre, ce qui est particulièrement évident au début de son règne.

Puis, à Babylone, dans le même dessein d'assurer la paix en Grèce, ce qu'il s'était employé à surveiller tout au long de sa campagne et particulièrement après sa victoire de Gaugamèles<sup>928</sup>, il fit remettre aux ambassadeurs grecs d'autres objets sacrés que Xerxès avait dérobés durant son invasion et qui étaient disséminés dans les différents trésors récupérés en Asie<sup>929</sup>. Son statut de maître de l'Asie, depuis qu'il avait renvoyé les statues d'Harmodios et d'Aristogiton s'était affirmé. Dans le même temps, sa position faisait de lui une menace pour la Grèce qui n'avait vu qu'un monarque en succéder à un autre sur le trône des Grands Rois achéménides. Néanmoins, ce geste à l'intention des ambassadeurs révélait son souhait de maintenir une image de lui non plus panhellénique, mais philhellénique. D'un côté, cela rassurerait les Macédoniens quant à la sécurité de leurs compatriotes, d'un autre, cela permettrait à Alexandre d'atténuer les craintes d'une partie de l'opinion en Grèce. L'essence même de sa politique de continuité vis-à-vis de Philippe consistait à entretenir cette diplomatie avec les cités grecques<sup>930</sup>. L'étendue actuelle de son empire obligeait Alexandre plus que jamais à tenir compte de son premier modèle, car ce serait son talent à développer son influence sur ses alliés qui déciderait de l'avenir des prochaines expéditions<sup>931</sup>.

---

<sup>927</sup> Philippe avait mis en scène, d'une manière aussi spectaculaire que les funérailles d'Héphestion, son caractère héroïque lors du cortège de son mariage avec la nièce d'Attale, Cléopâtre. Voir Diodore, XVI, 92, 5. Voir aussi Paul Christesen and Sarah C. Murray. "Macedonian Religion." In Joseph Roisman and Ian Worthington (éds.), *A Companion to Ancient Macedonia*, *op. cit.*, p. 442 et Lowell Edmunds, "The Religiosity of Alexander." *art. cit.*, p. 371.

<sup>928</sup> Voir Arrien, III, 16, 7-8 et se reporter au chapitre VI, 1, 4. Il s'agit des mêmes statues de bronze et de ce fait d'une répétition d'Arrien.

<sup>929</sup> Voir *corpus* Arrien, VII, 19, 2.

<sup>930</sup> De leur côté, les Athéniens, et en particulier Démosthène, cherchaient aussi leur intérêt dans l'approche diplomatique d'Alexandre, d'où l'acceptation de la divinisation du souverain par son ennemi politique. Voir Pierre Carlier, *Le IV<sup>ème</sup> siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*, *op. cit.*, p. 163.

<sup>931</sup> C'est dans cette optique, et par ce moyen, qu'il prévoyait d'être le maître en Grèce, bien loin des gages panhelléniques de ses débuts. Voir P. A. Brunt, "The Aims of Alexander." *Greece and Rome* 12, no. 02 (October 1965): 205–15, p. 206 et W. W. Tarn, "Alexander's Ὑπομνήματα and the 'World-Kingdom.'" *The Journal of Hellenic Studies* 41, no. 1 (ed 1921): 1–17.

## Conclusion

Philippe II de Macédoine est, par la transformation de fond de l'armée macédonienne et ses apports en termes d'armement, de tactiques, de poliorcétique, le principal modèle guerrier d'Alexandre. Plus que cela, il est l'irremplaçable fondement d'une pensée de la guerre que les deux conquérants partagent, tant pour leurs objectifs que des moyens de les atteindre sur le champ de bataille, en opération. Cet objectif est la victoire en Asie. Ces moyens sont une armée conçue pour faire face de manière optimale à l'ennemi perse.

Les améliorations, transformations opérées par Alexandre, telles que la création du corps des Épigones, l'intégration des troupes asiatiques, les réformes de Susiane post-Gaugamèles, la promotion des argyraspides comme unités d'élite privilégiées, s'inscrivent dans la même logique que celle de Philippe. Toutefois, la nécessité d'adapter l'armée aux différentes conjonctures qui suivent la victoire contre Darius, la défiance puis la révolte de certains vétérans tel Coenos, la rivalité avec Parménion, la dégradation des relations avec une partie des officiers supérieurs issus de la noblesse macédonienne tel Cleitos, obligent Alexandre à reconsidérer la pensée de la guerre qu'il a hérité de Philippe. Les nouveaux enjeux de la campagne dans les Hautes satrapies ou en Inde argumentent en faveur de l'émergence d'une nouvelle pensée stratégique et tactique comme l'avait fait Philippe en son temps. Pour autant, ces transformations opérées par Alexandre restent loin d'avoir la même ampleur que celles de Philippe. Toutefois, elles ne contredisent en aucune manière la pensée de la guerre de l'ancien roi des Macédoniens : elles restent cohérentes avec la doctrine homérique de la guerre, celle de Philippe également, qui recherchent en premier lieu l'obéissance et la confiance dans la troupe dans le dessein unique de vaincre.



Cette importance de la légitimité d'Alexandre comme général en chef de son armée et roi des Macédoniens en tant que *primus inter pares* par ses exploits, ses qualités, la gloire ne peut être acquise en elle-même qu'au combat. En atteignant les objectifs de Philippe, la relation d'Alexandre avec son modèle évolue nécessairement. Comme ses objectifs changent après Gaugamèles, qu'il doit sécuriser son empire, s'emparer de Darius puis de Bessos, mener sa campagne en Inde pour y soumettre les royaumes alliés traditionnels du Grand Roi, Alexandre doit construire sa propre légitimité en tant que monarque, que stratège en se démarquant de son prédécesseur. En cela, la rivalité naissante qui peut apparaître progressivement entre Alexandre et la mémoire de Philippe n'est pas une conséquence négative des changements qui s'opèrent dans l'évolution de son pouvoir monarchique. Pour affirmer sa légitimité, en partie due à son acclamation comme héritier de Philippe et à la reconnaissance par ses pairs de ses victoires, de ses exploits, Alexandre se doit de faire de cette armée paternelle, de cette pensée de la guerre qui lui a été transmise, la sienne propre. Pour Alexandre, l'image guerrière de Philippe en tant que roi doit céder à celle de modèle.

Ce besoin de légitimité chez Alexandre est une particularité de la monarchie macédonienne où le pouvoir royal n'est ni absolu, ni incontestable par l'aristocratie ou par les autres stratèges lors des Assemblées d'État-major. Toutes les décisions et réformes du Conquérant destinées à renforcer son influence sur l'armée, ses officiers, ses conquêtes relèvent exactement du même dessein que Philippe : s'assurer de la solidité de son pouvoir pour le bien commun du royaume. C'est la condition essentielle pour la réussite des campagnes extérieures comme de la sécurité intérieure de la Macédoine. En cela, Alexandre révèle non qu'il est devenu un souverain asiatique sur le modèle des Achéménides, mais bien un véritable monarque macédonien, obéissant aux mêmes traditions, souffrant des mêmes limitations quant à son pouvoir. C'est sur ce dernier point qu'en tant que maître de l'Asie, il

ambitionne de solidifier une emprise qui est loin d'être définitive comme le révélera le meurtre de son fils héritier et la guerre des diadoques.

Sur le plan des tactiques et ruses d'Alexandre, le Conquérant montre une tendance à s'inspirer dans un premier temps de modèles guerriers glorieux et ayant prouvé leur supériorité à leur époque en termes de pensée tactique, d'inventivité, d'audace. Dans un second temps néanmoins, les situations spécifiques rencontrées durant ses campagnes l'obligent à procéder à une adaptation pour garantir leur efficacité optimale. Cette forte contrainte d'adaptation ne relève pas seulement d'une caractéristique d'Alexandre ou de la pensée de la guerre qu'il partage avec Philippe. En effet, les recommandations et traités de Xénophon montrent que le philosophe-guerrier athénien a fourni à travers son œuvre un véritable manuel à l'intention du stratège et du tacticien qui serait amené à affronter les Perses et les Grecs. S'il n'est pas possible d'affirmer qu'il existe une filiation entre Xénophon, Philippe et Alexandre, la pensée guerrière de ce dernier révèle cependant une ligne commune et même une inspiration directe, dont le dessein partagé est et reste la recherche d'efficacité et de la victoire.

Enfin, la volonté d'Alexandre d'obtenir des honneurs divins, hormis le but de cette manœuvre dans un but politique de domination en Grèce, en particulier contre Athènes, ne diffère pas de celle que pouvait déjà obtenir un personnage illustre selon les usages et coutumes grecs. Lysandre en est un exemple, mais Philippe, qui de son vivant associa son image à celle des Douze, et cumulant de plus cette prétention à son statut de plus puissant monarque du monde grec, celle d'*hégémôn* et de vainqueur des puissances thébaine et athénienne en bataille, fournit le meilleur modèle à son héritier. Du point de vue des succès obtenus en tant que guerrier, la reconnaissance du caractère héroïque d'Alexandre est personnelle et ne dépend pas de son ascendance divine. Par conséquent, sa prétention à obtenir les honneurs divins repose sur les mêmes fondements que celle de Philippe et non sur

ses imitations de Dionysos et sa rivalité avec Héraclès. On peut voir en l'ancien roi en ce sens un modèle héroïque en plus d'un modèle guerrier étant donné les modalités d'accession à ce statut dans les usages grecs et macédoniens. Alexandre, en tant que fondateur d'un nouvel Empire, illustre ainsi idéalement la continuation entre Héraclès, les souverains macédoniens tirant traditionnellement leur légitimité de ce héros divinisé et lui-même.

# Conclusion générale

Les nombreux modèles héroïques et guerriers ne sont pas seulement une source d'émulation ou d'inspiration à un moment particulier des expéditions, mais s'inscrivent aussi comme des arguments en faveur de son œuvre de conquête. En ce sens, les valeurs de l'Iliade et celles prônées dans les écrits de Xénophon se retrouvent dans la pensée de la guerre d'Alexandre.

L'aspect panhellénique du modèle d'Achille à Ilion et celui dont Alexandre est l'admirateur ne sont pas en contradiction. Il y a en effet une distinction entre ce que ce héros représente pour les Grecs et les valeurs que son choix de vie implique dans la pensée guerrière du Conquérant. L'attaque de la citadelle des Malles en est la plus célèbre illustration, mais les attaques nocturnes et opérations délicates auxquelles participe Alexandre, telle la charge décisive de Gaugamèles, en sont aussi de très précieux exemples. Ainsi, l'évocation d'Achille est double. Elle est autant dans la forme que prend l'engagement que dans le sens que la victoire lui donne. De ce point de vue, la rivalité qui semble apparaître, en particulier à Maracanda, entre le souvenir de Philippe et Alexandre, repose sur ce même principe qui guidait Achille : l'aristeia homérique, l'excellence du héros.

Toutefois, si le modèle d'Achille est si important pour Alexandre, il tend à disparaître, apparemment, au profit de ceux d'Héraclès et de Dionysos. En effet, le contexte des conquêtes menées après la victoire sur Darius à Gaugamèles implique progressivement une évolution de l'armée. Ce changement se veut fondamentalement l'expression de l'émergence d'une pensée guerrière et politique propre à Alexandre. Mais Alexandre est davantage guidé

par la nécessité, car son œuvre de conquête est délicate et ne lui permet en aucune manière de commettre une erreur stratégique. Ses modèles héroïques et guerriers ne l'influencent donc nullement en dehors de ce cadre précis : il est un général pragmatique et ses choix sont limités à ce que le terrain, l'ennemi et son armée lui permettent. Son aptitude à employer des ruses de guerre ou des stratégies ayant déjà fait leur preuves résulte ainsi d'un authentique sens de l'adaptation et ne s'exprime qu'à travers lui.

Il n'y a pas par conséquent de contradiction entre le fait d'exercer un commandement de type homérique d'une part et d'employer des machines de sièges très élaborées d'autre part. Ses modèles héroïques et guerriers se subordonnent parfaitement à ses choix stratégiques. Par exemple, l'usage des machines de guerre est sur le plan stratégique conforme à la pensée de Xénophon selon laquelle une conquête de l'Asie se doit pour être efficace d'être rapide. Mais en utilisant ces machines, il n'imité en rien ce que Xénophon a développé dans ses écrits ou fait lui-même durant la retraite des Dix-Mille. Ainsi, il compense, dans sa pensée guerrière, les limites de ce que lui apporte un modèle par un autre modèle, en l'occurrence son père Philippe.

Dans cette recherche d'efficacité optimale, Alexandre sait puiser dans les valeurs de ses modèles héroïques Achille et Hector, ce qui permet de favoriser la cohésion, la bravoure, le sens du sacrifice, son dessein étant de hâter la conquête de l'Asie Mineure et des bases perses en Méditerranée. Les attaques de Tyr et de Gaza témoignent particulièrement de cela.

Ce qui caractérise d'ailleurs tous les modèles d'Alexandre est qu'ils ont obtenu ou participé à obtenir, par leur excellence reconnue de tous, de grandes victoires malgré les difficultés rencontrées. Cette nécessité de victoire est en effet le seul moyen pour Alexandre de conserver sa légitimité en tant que roi et commandant de l'armée. Il doit prouver sa supériorité sur ses Compagnons, sur ses ennemis, mais aussi sur son prédécesseur direct, puisque les vétérans de l'armée y sont toujours attachés et le considèrent au plus haut point.

L'enjeu pour Alexandre est de prouver, dans son intérêt personnel et dans celui de l'efficacité de son commandement, donc du bien des troupes, qu'il a surpassé toutes les victoires précédentes de ses modèles guerriers contre les Perses et réalisé les ambitions de Philippe mieux que l'ancien roi ne l'aurait fait.

Malgré cette relation entre Alexandre et le souvenir de Philippe, il n'y a pas pour autant de rupture avec la monarchie macédonienne. L'Empire d'Alexandre s'inscrit en effet comme une conclusion des apports de la tradition guerrière macédonienne dans les domaines du combat, de la gestion des subordonnés et des alliés, de la gouvernance des peuples vaincus.

La recherche d'apothéose d'Alexandre n'est, à ce titre, pas liée à son statut de maître de l'Asie, mais bien à la victoire du paradigme héroïque traditionnel gréco-macédonien sur les traditions perses. Si ce n'est dans les formes, le Conquérant ne peut trahir ce qui fait de lui un authentique souverain macédonien, même dans les derniers temps de son règne, car c'est sur cela que se fonde réellement sa légitimité. Il ne compte pas régner en tant qu'intermédiaire entre Ahura Mazda et les peuples vaincus, mais comme le vainqueur de Darius, l'allié des Grecs et le souverain des Macédoniens. En cela dans une certaine mesure, Alexandre devient un modèle pour la postérité. Premièrement en mettant fin, avec Philippe, à l'ère des luttes internes au monde grec et qui étaient profitables à l'Empire perse. Secondement, par la dynamique encore inédite que sa victoire sur Darius et ses réformes ont initiées.

Par la suite, la nouvelle ère initiée par l'accession d'Alexandre au statut de nouveau maître de l'Asie devient un idéal à atteindre pour les diadoques plus qu'un point de départ. En effet, les conditions post-conquête ne permettent plus de réaliser de tels exploits. Cela se traduit par le fait qu'Alexandre n'est pas exactement pour les diadoques, un modèle avec lequel rivaliser ou à imiter. Ce n'est qu'en se revendiquant de ses exploits et de sa gloire qu'un successeur peut tirer une légitimité, non en cherchant à lui ressembler. Cela est d'ailleurs flagrant sur les premiers monnayages de Ptolémée 1er.

Quant à l'image héroïque qui émane du souvenir d'Alexandre, elle est à la fois le fait d'une interprétation *post eventum* de la portée de ses conquêtes et celui de l'expression dans ses actes d'un véritable idéal héroïque partagé naturellement avec ses Compagnons et ses soldats. Ainsi, Alexandre, en étant parvenu à incarner par son œuvre de conquête l'union des valeurs héroïques et guerrières, les a portées au niveau d'une véritable science de la guerre, d'un exemplaire art de vaincre.

# Annexe 1 : Corpus

L'ordre des éléments de ce *corpus* est présenté chronologiquement par rapport au récit et distinct pour chaque source. Chaque élément est susceptible d'être mentionné plusieurs fois en fonction des besoins de l'analyse. Nous renvoyons enfin à la partie 3.5 de notre prologue.

## Arrien

### Arrien, I, 1, 2.

a) Texte original.

*[...] ένταῦθα ξυναγαγόντα τοὺς Ἑλληνας, ὅσοι έντός Πελοποννήσου ἦσαν, αἰτεῖν παρ' αὐτῶν τήν ἡγεμονίαν τῆς ἐπί τοὺς Πέρσας στρατιᾶς, ἣντινα Φιλίππῳ ἤδη ἔδοσαν: [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...]; là il convoqua une assemblée générale des Grecs vivant dans les limites du Péloponnèse et leur demanda de lui confier le commandement de l'expédition contre les Perses, ce qu'ils avaient déjà accordé à Philippe. [...]*

### Arrien, I, 1, 3.

a) Texte original.

*[...] ἀλλὰ Ἀθηναίους γε τῇ πρώτῃ ἐφόδῳ Ἀλεξάνδρου ἐκπλαγέντας καὶ πλείονα ἔτι τῶν Φιλίππῳ δοθέντων Ἀλεξάνδρῳ εἰς τιμὴν συγχωρῆσαι. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] On dit aussi qu'à Athènes il y eut quelques mouvements de révolte mais que les athéniens furent paralysés par la terreur dès qu'Alexandre marcha contre eux et qu'ils lui accordèrent plus d'honneurs qu'ils n'en avaient accordés à Philippe. [...]*

### Arrien, I, 4, 2.



a) Texte original.

[...] ὡς δὲ ἐκ τῶν ἐργασίμων ἐξήλασαν, τὴν μὲν ἵππον ἐπὶ τὸ δεξιὸν κέρας αὐτὸς Ἀλέξανδρος παρήγαγεν, τὴν φάλαγγα δὲ ἐν πλαισίῳ Νικάνορα ἄγειν ἐκέλευσε. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Mais, dès qu'ils furent hors de la zone cultivée, Alexandre se mit lui-même à la tête de la cavalerie à l'aile droite, et mit la Phalange en formation rectangulaire sous le commandement de Nicanor. [...]

### **Arrien, I, 4, 5.**

a) Texte original.

[...] αὐτὸς δὲ κατασκάψας τὴν πόλιν θύει τε ἐπὶ τῇ ὄχθῃ τοῦ Ἰστροῦ Διὶ Σωτῆρι καὶ Ἡρακλεῖ καὶ αὐτῷ τῷ Ἰστρω ὅτι οὐκ ἄπορος αὐτῷ ἐγένετο[...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Lui fait raser la cité et offre un sacrifice sur la rive du Danube à Zeus Sauveur, à Héraclès et au Danube lui-même pour ne pas s'être opposé à son passage ; [...]

### **Arrien, I, 6, 2-3.**

a) Texte original.

[...] 2. καὶ τὰ μὲν πρῶτα ἐσήμηνεν ὀρθὰ ἀνατεῖναι τὰ δόρατα τοὺς ὀπίστας, ἔπειτα ἀπὸ ξυνομήματος ἀποτεῖναι ἐς προβολήν, καὶ νῦν μὲν ἐς τὸ δεξιὸν ἐγκλίνας τῶν δοράτων τὴν σύγκλεισιν, αὐθις δὲ ἐπὶ τὰ ἀριστερά. καὶ αὐτὴν δὲ τὴν φάλαγγα ἕς τε τὸ πρόσω ὀξέως ἐκίνησε καὶ ἐπὶ τὰ κέρατα ἄλλοτε ἄλλη παρήγαγε. 3. καὶ οὕτω πολλὰς τάξεις τάξας τε καὶ μετακοσμήσας ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ κατὰ τὸ εὐώνυμον οἷον ἔμβολον ποιήσας τῆς φάλαγγος ἐπῆγεν ἐπὶ τοὺς πολεμίους. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] 2. Et d'abord il donna l'ordre aux hoplites de tenir les lances dressées puis, à un signal convenu, de les incliner pour la charge, et ensuite de les orienter tantôt à droite, tantôt à gauche, en les laissant bien groupées ; il fit avancer rapidement la Phalange elle-même, la faisant glisser de flanc, tantôt sur une des ailes, tantôt sur l'autre. 3. Il lui fit prendre ainsi en peu de temps diverses formations et

*exécuter différents mouvements puis, l'ayant formée en coin vers la gauche, il la dirigea sur les ennemis. [...]*

**Arrien, I, 6, 9.**

a) Texte original.

*[...] ἔς μῆκος τε οὐκ ὠφέλιμον ἀποτετα[γ]μένην αὐτοῖς τὴν τάξιν, ὑπὸ νύκτα ἔτι λαθῶν διαβαίνει τὸν ποταμόν, τοὺς τε ὑπασπιστὰς ἅμα οἷ ἄγων καὶ τοὺς Ἀγριᾶνας καὶ τοὺς τοξότας καὶ τὴν Περδίκκου καὶ Κοίνου τάξιν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre donc franchit le fleuve de nuit encore une fois sans être vu, emmenant avec lui les hypaspistes, les Agrianes, les archers et le bataillon de Perdiccas et de Coenos. [...]*

**Arrien, I, 11, 1.**

a) Texte original.

*[...] ταῦτα δὲ διαπραξάμενος ἐπανῆλθεν εἰς Μακεδονίαν: καὶ τῷ τε Διὶ τῷ Ὀλυμπίῳ τὴν θυσίαν τὴν ἀπ' Ἀρχελαίου ἔτι καθεστῶσαν ἔθυσσε καὶ τὸν ἀγῶνα ἐν Αἰγαῖς διέθηκε τὰ Ὀλύμπια: [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Après quoi Alexandre retourna en Macédoine ; il offrit à Zeus Olympien le sacrifice traditionnel instauré par Archélaüs et célébra à Egée les Jeux Olympiques. [...]*

**Arrien, I, 11, 5.**

a) Texte original.

*[...] ἐλθὼν δὲ ἐς Ἐλαιοῦντα θύει Πρωτεσιλάῳ ἐπὶ τῷ τάφῳ τοῦ Πρωτεσιλάου, ὅτι καὶ Πρωτεσίλαος πρῶτος ἐδόκει ἐκβῆναι ἐς τὴν Ἀσίαν τῶν Ἑλλήνων τῶν ἅμα Ἀγαμέμνονι ἐς Ἴλιον στρατευσάντων. καὶ ὁ νοῦς τῆς θυσίας ἦν ἐπιτυχεστέραν οἷ γενέσθαι ἢ Πρωτεσιλάῳ τὴν ἀπόβασιν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Arrivé à Eléonte, il offrit un sacrifice en l'honneur de Protésilas, sur son tombeau, parce qu'il semble que Protésilas ait été le premier grec à avoir débarqué en Asie, parmi les Grecs qui ont participé avec Agamemnon à l'expédition de Troie : le but de ce sacrifice était d'obtenir un débarquement plus heureux que Protésilas. [...]*

**Arrien, I, 11, 7.**

a) Texte original.

*[...] λέγουσι δὲ καὶ πρῶτον ἐκ τῆς νεώς σὺν τοῖς ὅπλοις ἐκβῆναι αὐτὸν ἐς τὴν γῆν τὴν Ἀσίαν καὶ βωμοὺς ἰδρύσασθαι ὅθεν τε ἐστάλη ἐκ τῆς Εὐρώπης καὶ ὅπου ἐξέβη τῆς Ἀσίας Διὸς ἀποβατηρίου καὶ Ἀθηνᾶς καὶ Ἡρακλέους. ἀνελθόντα δὲ ἐς Ἴλιον τῆ τε Ἀθηνᾶ θῦσαι τῆ Ἰλιάδι, καὶ τὴν πανοπλίαν τὴν αὐτοῦ ἀναθεῖναι ἐς τὸν νεών, καὶ καθελεῖν ἀντὶ ταύτης τῶν ἱερῶν τινα ὀπλων ἔτι ἐκ τοῦ Τρωικοῦ ἔργου σωζόμενα. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] On dit aussi qu'il fut le premier à sauter tout en armes du navire sur la terre d'Asie et que, à l'endroit où son expédition était partie d'Europe, comme là où il avait débarqué en Asie, il éleva des autels à Zeus Protecteur-des-débarquements, à Athéna et à Héraclès ; il monta ensuite à Ilion, sacrifier à Athéna Ilias, consacra son armure dans le temple et s'appropriä en échange certaines armes consacrées qui dataient de la guerre de Troie. [...]*

**Arrien, I, 11, 8.**

a) Texte original.

*[...] καὶ ταῦτα λέγουσιν ὅτι οἱ ὑπασιπισταὶ ἔφερον πρὸ αὐτοῦ ἐς τὰς μάχας. θῦσαι δὲ αὐτὸν καὶ Πριάμῳ ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τοῦ Διὸς τοῦ Ἐρκείου λόγος κατέχει, μῆνιν Πριάμου παραιτούμενον τῷ Νεοπτολέμου γένει, ὃ δὴ ἐς αὐτὸν καθῆκεν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Le bruit prévaut aussi qu'il offrit un sacrifice également à Priam sur l'autel de Zeus Protecteur-de-la-maison, pour écarter par ses prières le courroux de Priam contre la descendance de Néoptolème, qui aboutissait précisément à lui, Alexandre. [...]*

### Arrien, I, 12, 1.

#### a) Texte original.

[...] οἱ δὲ, ὅτι καὶ τὸν Ἀχιλλέως ἄρα τάφον ἐστεφάνωσεν: Ἡφαιστίωνα δὲ λέγουσιν ὅτι τοῦ Πατρόκλου τὸν τάφον ἐστεφάνωσε: καὶ εὐδαιμόνισεν ἄρα, ὡς λόγος, Ἀλέξανδρος Ἀχιλλέα, ὅτι Ὀμήρου κήρυκος ἐς τὴν ἔπειτα μνήμην ἔτυχε. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] D'après certains, il déposa une couronne sur le tombeau d'Achille ; et Héphestion, dit-on, en mit une sur le tombeau de Patrocle. Alexandre proclama Achille heureux, à ce qu'on dit, d'avoir trouvé un Homère comme héraut pour passer à la postérité. [...]

### Arrien, I, 13, 1-4.

#### a) Texte original.

[...] ἐν τούτῳ δὲ Ἀλέξανδρος προύχῳρει ἐπὶ τὸν Γράνικον ποταμὸν συντεταγμένῳ τῷ στρατῷ, διπλῆν μὲν τὴν φάλαγγα τῶν ὀπλιτῶν τάξας, τοὺς δὲ ἵππείας κατὰ τὰ κέρατα ἄγων, τὰ σκευοφόρα δὲ κατόπιν ἐπιτάξας ἔπεσθαι: τοὺς δὲ προκατασκευομένους τὰ τῶν πολεμίων ἦγεν αὐτῷ Ἠγέλοχος, ἵππείας μὲν ἔχων τοὺς σαρισσοφόρους, τῶν δὲ ψιλῶν ἐς πεντακοσίους. [2] καὶ Ἀλέξανδρός τε οὐ πολὺ ἀπέιχε τοῦ ποταμοῦ τοῦ Γρανίκου καὶ οἱ ἀπὸ τῶν σκοπῶν σπουδῆ ἐλαύνοντες ἀπήγγελλον ἐπὶ τῷ Γρανίκῳ πέραν τοὺς Πέρσας ἐφεστάναι τεταγμένους ὡς ἐς μάχην. ἔνθα δὴ Ἀλέξανδρος μὲν τὴν στρατιὰν πᾶσαν συνέταπεν ὡς μαχομένους: Παρμενίων δὲ προσελθὼν λέγει Ἀλεξάνδρῳ τάδε. [3] ἔμοι δοκεῖ, βασιλεῦ, ἀγαθὸν εἶναι ἐν τῷ παρόντι καταστρατοπεδεῦσαι ἐπὶ τοῦ ποταμοῦ τῆ ὄχθῃ ὡς ἔχομεν. τοὺς γὰρ πολεμίους οὐ δοκῶ τολμήσειν πολὺ τῷ πεζῷ λειπομένους πλησίον ἡμῶν ἀύλισθηῖναι, καὶ ταύτη παρέξειν ἔωθεν εὐπετῶς τῷ στρατῷ διαβαλεῖν τὸν πόρον: ὑποφθάσομεν γὰρ αὐτοὶ περάσαντες πρὶν ἐκείνους ἐς τάξιν καθίστασθαι. [4] νῦν δὲ οὐκ ἀκινδύνως μοι δοκοῦμεν ἐπιχειρήσειν τῷ ἔργῳ, ὅτι οὐχ οἷόν τε ἐν μετώπῳ διὰ τοῦ ποταμοῦ ἄγειν τὸν στρατόν. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] Là-dessus, Alexandre fit mouvement vers le fleuve Granique. Son armée avait pris ses formations de combat ; il avait disposé ses hoplites sur deux lignes, réparti la cavalerie aux ailes et donné l'ordre au convoi des bagages de suivre derrière. Son commandant des troupes de reconnaissance était Hégéloque : il avait comme cavaliers des lanciers et cinq cent soldats d'infanterie légère. Alexandre n'était pas loin du Granique lorsque des éclaireurs, de toute la vitesse de leurs chevaux, vinrent lui

*annoncer que sur l'autre rive les Perses étaient rangés en bataille. Alors Alexandre fit prendre à toute l'armée les dispositions de combat. Mais Parménion s'avança et lui dit ceci : « O roi, il me semble opportun, dans la situation présente, de camper sur la rive du fleuve, comme nous sommes. Je ne pense pas que les ennemis, bien inférieurs en infanterie, osent venir bivouaquer près de nous ; ainsi l'armée pourra facilement traverser au point du jour ; nous les prendrons de vitesse et nous aurons traversé avant qu'ils aient pu se ranger en bataille. Mais, actuellement, il me semble qu'il ne serait pas sans danger d'entreprendre l'opération : [...]*

### **Arrien, I, 14, 1**

a) Texte original.

*[...] ταῦτα εἰπὼν Παρμενίωνα μὲν ἐπὶ τὸ εὐώνυμον κέρας πέμπει ἡγησόμενον, αὐτὸς δὲ ἐπὶ τὸ δεξιὸν παρῆγε. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Là-dessus, il envoya Parménion prendre le commandement de l'aile gauche et lui, personnellement, passa à l'aile droite. [...]*

### **Arrien, I, 14, 7.**

a) Texte original.

*[...] αὐτὸς δὲ ἄγων τὸ δεξιὸν κέρας ὑπὸ σαλπίγγων τε καὶ τῷ Ἐνυαλίῳ ἀλαλάζοντας ἐμβαίνει ἐς τὸν πόρον, λοξὴν αἰεὶ παρατείνων τὴν τάξιν, ἣ παρεῖλκε τὸ ῥεῦμα, ἵνα δὴ μὴ ἐκβαίνοντι αὐτῷ οἱ Πέρσαι κατὰ κέρας προσπίπτουσιν, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ὡς ἀνυστὸν τῇ φάλαγγι προσμίξῃ αὐτοῖς. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre en personne, à la tête de l'aile droite au son des trompettes et du cri de guerre poussé en l'honneur d'Enyalios , entra dans le fleuve en veillant constamment à étendre sa formation obliquement, dans le sens où les entraînerait le courant, pour ne pas aborder sur l'autre rive en colonnes sur lesquelles les Perses se précipiteraient, et, pour les attaquer lui-même, autant que faire se pourrait, en formation serrée. [...]*

### **Arrien, I, 15, 3.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος γὰρ ἤδη πλησίον ἦν, ἅμα οἱ ἄγων τὸ κέρας τὸ δεξιόν, καὶ ἐμβάλλει ἐς τοὺς Πέρσας πρῶτος, ἵνα τὸ πᾶν σίφος τῆς ἵππου καὶ αὐτοὶ οἱ ἡγεμόνες τῶν Περσῶν τεταγμένοι ἦσαν: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre en effet était déjà près, entraînant avec lui l'aile droite : il chargea les perses le premier, au plus épais de la cavalerie ennemie, là où les généraux perses s'étaient placés. [...]

### **Arrien, I, 15, 5.**

a) Texte original.

[...] καὶ ἐκ τούτου ἐπλεονέκτου ἤδη οἱ σὺν Ἀλεξάνδρῳ τῇ τε ἄλλῃ ῥώμῃ καὶ ἐμπειρίᾳ καὶ ὅτι ξυστοῖς κρανεῖνοις πρὸς παλὰ ἐμάχοντο. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Le résultat d'ailleurs, était que les hommes d'Alexandre avaient déjà l'avantage, non seulement du fait de leur force et de leur expérience, mais parce qu'ils combattaient avec des javelines en cornouiller contre des javelots. [...]

### **Arrien, I, 15, 7.**

a) Texte original.

[...] καὶ ὅς ἀναλαβὼν καὶ ἰδὼν Μιθριδάτην τὸν Δαρείου γαμβρὸν πολὺ πρὸ τῶν ἄλλων προῖππεύοντα καὶ ἐπάγοντα ἅμα οἱ ὥσπερ ἔμβολον τῶν ἵππέων ἐξελαύνει καὶ αὐτὸς πρὸ τῶν ἄλλων, καὶ παίσας ἐς τὸ πρόσωπον τῷ δόρατι καταβάλλει τὸν Μιθριδάτην. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre s'en saisit et, voyant le gendre de Darius, Mithridate, chevauchant bien en avant du front et entraînant avec lui un groupe de cavaliers ayant pris une formation en coin, s'élance lui-même en avant des siens, frappe Mithridate en pleine figure d'un coup de lance et l'abat à mort. [...]

### **Arrien, I, 16, 1.**

a) Texte original.

[...] πολλὰ δὲ καὶ πρὸς τῶν ψιλῶν ἀναμεμιγμένων τοῖς ἵππεῦσι βλαπτόμενοι ἐγκλίνουσι ταύτην πρῶτον, ἧ Ἀλέξανδρος προεκινδύνευεν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; l'infanterie légère, mêlée à la cavalerie, leur faisait beaucoup de mal : ils commencèrent à plier à l'endroit où Alexandre affrontait le danger au premier rang. [...]

### **Arrien, I, 16, 2.**

a) Texte original.

[...] καὶ τοῦτοις τὴν τε φάλαγγα ἐπαγαγὼν καὶ τοὺς ἵππεάς πάντη προσπεσεῖν κελεύσας ἐν μέσῳ δι' ὀλίγου κατακόπτει αὐτούς ; [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre poussa la phalange sur eux et donna l'ordre à la cavalerie de fondre sur eux de tous côtés ; [...]

### **Arrien, I, 20, 6**

a) Texte original.

[...] αὐτὸς μὲν δὴ κατὰ τὰ ξυγκείμενα ἀμφὶ μέσας νύκτας προσῆλθε τῷ τείχει: ὡς δὲ οὐδὲν ἐνεδίδοτο ἀπὸ τῶν ἔνδον, αἶ τε μηχαναὶ καὶ αἱ κλίμακες αὐτῷ οὐ παρήσαν, οἷα δὴ οὐκ ἐπὶ πολιορκίαν σταλέντα, ἀλλ' ὡς ἐπὶ προδοσίᾳ ἐνδιδομένης τῆς πόλεως, προσήγαγε καὶ ὡς τῶν Μακεδόνων τὴν φάλαγγα, ὑπορύπτειν κελεύσας τὸ τεῖχος. καὶ ἓνα γε πύργον κατέβαλον οἱ Μακεδόνες, οὐ μέντοι ἐγύμνωσέ γε τὸ τεῖχος πεσών: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Et effectivement, vers minuit, comme convenu, il vint en personne près du rempart. Mais comme rien n'était fait par les assiégés dans le sens de la reddition, et qu'il n'avait pris avec lui ni machines de siège ni échelles d'assaut, (vu qu'il ne s'était pas mis en campagne pour conduire un siège, mais parce que la cité devait lui être remise par trahison), il n'en fit pas moins donner la phalange des macédoniens, avec ordre de saper le rempart. [...]

**Arrien, I, 20, 8.**

a) Texte original.

[...] τοῦ ῥαδίαν εἶναι τὴν προσαγωγὴν τῶν τε πύργων, ἀφ' ὧν ἔμελλε τοὺς ἀκροβολισμοὺς ἐς τοὺς προμαχομένους τοῦ τείχους ποιεῖσθαι, καὶ τῶν ἄλλων μηχανῶν, αἷς κατασεῖν ἐπενόει τὸ τεῖχος.  
[...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] : il s'agissait de permettre l'approche des tours, à partir desquelles il pensait déclencher des tirs sur les défenseurs du rempart, et des autres machines avec lesquelles il avait l'intention d'ébranler le rempart. [...]

**Arrien, I, 27, 8.**

a) Texte original.

[...] καὶ ἐπὶ τούτους εὐθύς ἀναλαβὼν τοὺς τε τοξότας καὶ τὰς τῶν ἀκοντιστῶν τάξεις καὶ τῶν ὀπλιτῶν ὅσοι κουφότεροι ἐπήγαγεν. οἱ δὲ οὐκ ἔμειναν βαλλόμενοι, ἀλλὰ ἔλιπον τὸ χωρίον: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Aussitôt, il les chargea avec les archers, les bataillons de lanceurs de javelots et des hoplites à l'armement allégé. Les gardes ne purent tenir sous leur lit et abandonnèrent le terrain. [...]

**Arrien, I, 28, 3.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ τὴν μὲν φάλαγγα τῶν Μακεδόνων τάπτει ὧδε: ἐπὶ μὲν τοῦ δεξιοῦ κέρως, ἵνα καὶ αὐτὸς ἐπετέτακτο, τοὺς ὑπασπιστὰς εἶχεν, [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre disposa la Phalange macédonienne comme suit : à l'aile droite, là où il s'était placé lui-même, il avait mis les hypaspistes ; [...]



### **Arrien, II, 4, 3.**

a) Texte original.

[...] αὐτὸς δὲ ἀμφὶ πρώτην φυλακὴν ἀναλαβὼν τοὺς τε ὑπασπιστὰς καὶ τοὺς τοξότας καὶ τοὺς Ἀγριᾶνας προῆγε τῆς νυκτὸς ἐπὶ τὰς πύλας, ὡς οὐ προσδεχομένοις τοῖς φύλαξιν ἐπιπεσεῖν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; il prit avec lui les hypaspistes, les archers et les Agrianes, vers la première veille, et s'avança de nuit jusqu'aux Portes, pour tomber sur les gardes à l'improviste. [...]

### **Arrien, II, 5, 9.**

a) Texte original.

[...] καὶ τοὺς φόρους, οὓς βασιλεῖ Δαρείῳ ἀπέφερον, ἀνῆκεν, ὅτι Ἀργείων μὲν Μαλλῶται ἄποικοι ἦσαν, αὐτὸς δὲ ἀπ' Ἄργους τῶν Ἡρακλειδῶν εἶναι ἠξίου. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] De plus, il leur fit remise des taxes qu'ils payaient au roi Darius, parce que Mallos était une colonie d'Argos, et qu'il se considérait comme un descendant des Héraclides d'Argos [...]

### **Arrien, II, 7, 8-9.**

a) Texte original.

[...] 8. λέγεται δὲ καὶ Ξενοφῶντος καὶ τῶν ἄμα Ξενοφῶντι μυρίων ἐς μνήμην ἐλθεῖν, ὡς οὐδὲν τι οὔτε κατὰ πλῆθος οὔτε κατὰ τὴν ἄλλην ἀξίωσιν σφίσι ἐπεικότες, οὐδὲ ἵππέων αὐτοῖς παρόντων Θεσσαλῶν, οὐδὲ Βοιωτῶν ἢ Πελοποννησίων, οὐδὲ Μακεδόνων ἢ Θρακῶν, οὐδὲ ὅση ἄλλη σφίσι ἵππος ξυντέτακται, οὐδὲ τοξοτῶν ἢ σφενδονητῶν, ὅτι μὴ Κρητῶν ἢ Ῥοδίων ὀλίγων, καὶ τούτων ἐν τῷ κινδύνῳ ὑπὸ Ξενοφῶντος αὐτοσχεδιασθέντων, 9. οἱ δὲ βασιλέα τε ξὺν πάσῃ τῇ δυνάμει πρὸς Βαβυλῶνι αὐτῇ ἐτρέψαντο καὶ ἔθνη ὅσα κατιόντων ἐς τὸν Εὐξείνιον πόντον καθ' ὁδὸν σφίσι ἐπεγένετο νικῶντες ἐπῆλθον: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] 8. On dit qu'il rappela que Xénophon et ses Dix Milles, qui ne leur étaient comparables ni en nombre, ni sous les autres rapports, qui n'avaient ni cavalerie thessalienne, béotienne, péloponnésienne, macédonienne, thrace, ni aucune autre cavalerie comme celle qu'ils mettaient en ligne eux-mêmes, ni archers, ni frondeurs, si ce n'est quelques Crétois ou Rhodiens, et encore improvisés au milieu du danger par Xénophon, 9. avaient pourtant mis en déroute près de Babylone même le Grand roi avec toute son armée, pis, dans leur descente vers le Pont-Euxin, attaqué victorieusement toutes les peuplades qui avaient voulu leur barrer la route. [...]

### **Arrien, II, 8, 1.**

a) Texte original.

[...] : καὶ αὐτὸς τῆς νυκτὸς ἀναλαβὼν τὴν στρατιὰν πᾶσαν ἦει, ὡς κατασχεῖν αὖθις τὰς πύλας. [...]

b) Trad. P. Savinel. [...]

[...] ; puis lui-même se mit en route, à la nuit, avec l'armée tout entière pour s'assurer de nouveau la possession des Portes. [...]

### **Arrien, II, 8, 3.**

a) Texte original.

[...] πρώτους μὲν ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ κέρως πρὸς τῷ ὄρει τῶν πεζῶν τό τε ἄγχημα καὶ τοὺς ὑπασπιστάς, ὧν ἠγεῖτο Νικάνωρ ὁ Παρμενίωνος, ἐχομένην δὲ τούτων τὴν Κοίνου τάξιν, ἐπὶ δὲ τούτοις τὴν Περδίκκου. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] : à l'aile droite, appuyées à la montagne, les premières unités d'infanterie étaient la Garde royale et les hypaspistes, sous le commandement de Nicanor, fils de Parménion ; ensuite venait le bataillon de Coenos ; après lui, celui de Perdikkas. [...]

### **Arrien, II, 8, 9.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ, ὡς αὐτῷ πρόσω ἰόντι τὸ χωρίον διέσχεν ὀλίγον ἔς πλάτος, παρήγαγε τοὺς ἰππέας, τοὺς τε ἑταίρους καλουμένους καὶ τοὺς Θεσσαλοὺς καὶ τοὺς Μακεδόνας. καὶ τούτους μὲν ἐπὶ τῷ δεξιῷ κέρα ἅμα οἷ ἔταξε, [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] De son côté, Alexandre, en progressant, voyait le terrain s'élargir un peu : il fit donc avancer la cavalerie, ceux qu'on appelle les Compagnons, ainsi que les Thessaliens et les Macédoniens, et les plaça à l'aile droite avec lui ; [...]

#### **Arrien, II, 9, 4.**

a) Texte original.

[...] καὶ τοὺς τοξότας δὲ καὶ μέρος τῶν Ἀγριάνων καὶ τῶν Ἑλλήνων μισθοφόρων ἔστιν οὖς κατὰ τὸ δεξιὸν τὸ αὐτοῦ ἐπὶ μετώπου παραγαγῶν ἐξέτεινεν ὑπὲρ τὸ τῶν Περσῶν κέρασ τὴν φάλαγγα. ἐπεὶ γὰρ οἱ ὑπὲρ τοῦ ὄρους τεταγμένοι οὔτε κατήεσαν, ἐκδρομῆς τε ἐπ' αὐτοὺς τῶν Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν ὀλίγων κατὰ πρόσταξιν Ἀλεξάνδρου γενομένης ῥαδίως ἀπὸ τῆς ὑπωρείας ἀνασταλέντες ἔς τὸ ἄκρον ἀνέφυγον, ἔγνω καὶ τοῖς κατ' αὐτοὺς τεταγμένοις δυνατὸς ὦν χρῆσασθαι ἔς ἀναπλήρωσιν τῆς φάλαγγος: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] A cette aile droite, il poussa sur le devant les archers, une partie des Agrianes et certains des mercenaires grecs, et étendit sa Phalange au-delà de l'aile perse : en effet, les troupes placées sur les hauteurs n'étaient pas descendues, et une attaque menée contre elles, sur l'ordre d'Alexandre, par les Agrianes et un petit nombre d'archers, les avait refoulés du bas de la montagne et fait fuir sur le sommet ; Alexandre jugea donc qu'il pouvait utiliser les soldats qu'il leur avait opposés pour étoffer sa Phalange ; [...]

#### **Arrien, II, 10, 1.**

a) Texte original.

[...] οὕτω δὴ τεταγμένους χρόνον μὲν τινα προῆγεν ἀναπαύων, ὥστε καὶ πάνυ ἔδοξε σχολαία γενέσθαι αὐτῷ ἢ πρόσδοδος: τοὺς γὰρ βαρβάρους, ὅπως τὰ πρῶτα ἐτάχθησαν, οὐκέτι ἀντεπῆγε Δαρεῖος, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ποταμοῦ ταῖς ὄχθαις, πολλαχῆ μὲν ἀποκρήμνοις οὔσαις, ἔστι δὲ ὅπου καὶ χάρακα παρατείνας αὐταῖς ἵνα εὐεφοδώτερα ἐφαίνετο, οὕτως ἔμενεν: [...]

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Ses troupes donc ayant été ainsi disposées, Alexandre les fit progresser un moment en marquant des arrêts, de façon à ien faire voir qu'il prenait son temps pour avancer : en effet, lorsque les Barbares eurent occupé leurs emplacements en première ligne, Darius n'avança plus ; il resta ainsi sur la rive du fleuve, à pic en beaucoup d'endroits : [...]*

### **Arrien, II, 10, 3.**

a) Texte original.

*[...] ὡς δὲ ἐντὸς βέλους ἐγίνοντο, πρῶτοι δὴ οἱ κατὰ Ἀλέξανδρον καὶ αὐτὸς Ἀλέξανδρος ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ τεταγμένος δρόμῳ ἐς τὸν ποταμὸν ἐνέβαλον, ὡς τῆ τε ὀξύτητι τῆς ἐφόδου ἐκπλήξαι τοὺς Πέρσας καὶ τοῦ θᾶσσον ἐς χειρας ἐλθόντας ὀλίγα πρὸς τῶν τοξοτῶν βλάπτεσθαι. καὶ ξυνέβη ὅπως εἴκασεν Ἀλέξανδρος. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Mais dès qu'ils furent à portée de trait, Alexandre et son entourage, placés à droite furent les premiers à charger dans le fleuve, pour frapper les Perses d'épouvante par la rapidité de l'attaque, et pour avoir peu à souffrir des archers en venant tout de suite au combat rapproché. [...]*

### **Arrien, II, 15, 7.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δὲ τὴν τε πόλιν ἐπαινέσας καὶ τοὺς πρέσβεις 'καὶ γὰρ ἦσαν τῶν ἐπιφανῶν ἐν Τύρῳ οἷ τε ἄλλοι καὶ ὁ τοῦ βασιλέως τῶν Τυρίων παῖς. αὐτὸς δὲ ὁ βασιλεὺς Ἀζέμιλκος μετ' Αὐτοφραδάτου ἔπλει ἐκέλευσεν ἐπανελθόντας φράσαι Τυρίοις, ὅτι ἐθέλοι παρελθὼν ἐς τὴν πόλιν θῦσαι τῷ Ἡρακλεῖ. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre donna des éloges à la cité et aux ambassadeurs eux-mêmes (c'était les plus en vue des Tyriens, entre autres le fils du roi de Tyr : le roi lui-même, Azémilcos, était en mer avec Autophradatès) et les invita, une fois entrés, à annoncer aux Tyriens qu'il voulait venir dans leur cité sacrifier à Héraclès. [...]*

**Arrien, II, 16, 7.**

a) Texte original.

[...] τούτω τῷ Ἡρακλεῖ τῷ Τυρίῳ ἔφη ἐθέλειν θῦσαι Ἀλέξανδρος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] C'est donc à cet Héraclès de Tyr qu'Alexandre déclara vouloir sacrifier. [...]

**Arrien, II, 18, 1.**

a) Texte original.

[...] ταῦτα λέγων οὐ χαλεπῶς ἔπειθεν ἐπιχειρεῖν τῇ Τύρῳ: καὶ τι καὶ θεῖον ἀνέπειθεν αὐτόν, ὅτι ἐνύπνιον αὐτῆς ἐκείνης τῆς νυκτὸς ἐδόκει αὐτὸς μὲν τῷ τείχει προσάγειν τῶν Τυρίων, τὸν δὲ Ἡρακλέα δεξιοῦσθαί τε αὐτὸν καὶ ἀνάγειν ἐς τὴν πόλιν. καὶ τοῦτο ἐξηγεῖτο Ἀρίστανδρος ὡς ξὺν πόνῳ ἀλωσομένην τὴν Τύρον, ὅτι καὶ τὰ τοῦ Ἡρακλέους ἔργα ξὺν πόνῳ ἐγένετο. καὶ γὰρ καὶ μέγα ἔργον τῆς Τύρου ἢ πολιορκία ἐφαίνετο. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] D'ailleurs, lui-même en avait été persuadé par un miracle : au cours d'un songe qu'il eut cette nuit même, il lui sembla qu'il s'approchait du rempart de Tyr ; Héraclès l'accueillait amicalement et l'introduisait dans la ville. Aristandre interpréta son rêve ainsi : Tyr serait prise avec peine, car c'est avec peine qu'Héraclès avait accompli ses travaux. [...]

**Arrien, II, 18, 6.**

a) Texte original.

[...] καὶ οἱ Μακεδόνες πύργους ἐπ' ἄκρου τοῦ χώματος, ὃ τι περ προκεχωρήκει αὐτοῖς ἐπὶ πολὺ τῆς θαλάσσης, ἐπέστησαν δύο καὶ μηχανὰς ἐπὶ τοῖς πύργοις. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alors eux édifièrent deux tours à l'extrémité de la jetée, à l'endroit où ils l'avaient avancée plus loin dans la mer, et sur les tours ils placèrent des machines de guerre. [...]

**Arrien, II, 19, 6.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρος δὲ τὸ τε χῶμα ἀπὸ τῆς ἠπείρου ἀρξαμένους πλατύτερον χωννύναι, ὡς πλείονας δέξασθαι πύργους, καὶ τοὺς μηχανοποιοὺς μηχανὰς ἄλλας κατασκευάζειν ἐκέλευσεν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alors Alexandre donna l'ordre d'élargir la jetée à partir de la terre ferme, pour qu'elle puisse recevoir plus de tours et, aux spécialistes, de construire de nouveaux engins. [...]*

**Arrien, II, 20, 6.**

a) Texte original.

*[...] ἄρας ἐκ τῆς Σιδῶνος ἐπέπλει τῇ Τύρῳ ξυντεταγμέναις ταῖς ναυσίν, αὐτὸς μὲν κατὰ τὸ δεξιὸν κέρας, ὃ δὴ ἐς τὸ πέλαγος αὐτῷ ἀνεῖχε, καὶ ξὺν αὐτῷ οἳ τε Κυπρίων βασιλεῖς καὶ ὄσοι Φοινίκων, πλὴν Πνυταγόρου. οὗτος δὲ καὶ Κρατερὸς τὸ εὐώνυμον κέρας εἶχον τῆς πάσης τάξεως. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] ; il leva l'ancre et, de Sidon, s'avança par mer contre Tyr, sa flotte en ordre de bataille ; lui-même était à l'aile droite, celle qui s'étendait du côté de la Phénicie, sauf Pnytagore, lequel, avec Cratère, tenait l'aile gauche de l'ensemble de la ligne. [...]*

**Arrien, II, 21, 1.**

a) Texte original.

*[...] ἤδη δὲ καὶ μηχανοποιῶν αὐτῷ πολλῶν ἔκ τε Κύπρου καὶ Φοινίκης ἀπάσης συλλελεγμένων μηχαναὶ πολλαὶ συμπεπηγμένα ἦσαν, αἱ μὲν ἐπὶ τοῦ χώματος, αἱ δὲ ἐπὶ τῶν ἵππαγωγῶν νεῶν, ἃς ἐκ Σιδῶνος ἅμα οἳ ἐκόμισεν, αἱ δὲ ἐπὶ τῶν τριήρων ὅσαι αὐτῶν οὐ ταχυναυτοῦσαι ἦσαν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Dès ce moment, comme il avait rassemblé beaucoup d'ingénieurs de Chypre et de la Phénicie tout entière, il avait fait construire beaucoup de machines de guerre placées, les unes sur la jetée, les*

*autres sur les bateaux de transport de cavalerie, qu'il avait ramenées de Sidon, d'autres sur les trières lentes. [...]*

**Arrien, II, 23, 1.**

a) Texte original.

*[...] τρίτη δὲ ἀπὸ ταύτης ἡμέρα νηνεμίαν τε φυλάξας καὶ παρακαλέσας τοὺς ἡγεμόνας τῶν τάξεων ἐς τὸ ἔργον ἐπήγε τῇ πόλει ἐπὶ τῶν νεῶν τὰς μηχανάς. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Deux jours plus tard, ayant guetté une accalmie, Alexandre, après avoir exhorté ses chefs de bataillon à l'action, poussa contre la ville les engins qui étaient dans les navires. [...]*

**Arrien, II, 23, 2.**

a) Texte original.

*[...] καὶ αὐτὸς ξὺν τοῖς ὑπασπισταῖς ἐπιβήσεσθαι τοῦ τείχους ἢ παρῆκοι ἔμελλεν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre lui-même projetait de monter sur le rempart avec les hypaspistes, là où ce serait possible. [...]*

**Arrien, II, 24, 5.**

a) Texte original.

*[...] τοῖς δὲ ἐς τὸ ἱερόν τοῦ Ἡρακλέους καταφυγοῦσιν ἦσαν δὲ αὐτῶν τε τῶν Τυρίων οἱ μάλιστα ἐν τέλει. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] A ceux des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le sanctuaire d'Héraclès, à tous ceux-là Alexandre fit grâce ; [...]*

## Arrien, II, 24, 6.

### a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ τῷ Ἡρακλεῖ ἔθυσέ τε καὶ πομπὴν ἔστειλε ζῦν τῇ δυνάμει ὠπλισμένη: καὶ αἱ νῆες ξυνεπόμπευσαν τῷ Ἡρακλεῖ, καὶ ἀγῶνα γυμνικὸν ἐν τῷ ἱερῷ καὶ λαμπάδα ἐποίησε: καὶ τὴν μηχανήν, ἣ τὸ τεῖχος κατεσεύσθη, ἀνέθηκεν ἐς τὸν νεῶν καὶ τὴν ναῦν τὴν Τυρίαν τὴν ἱερὰν τοῦ Ἡρακλέους, ἣντινα ἐν τῷ ἐπίπλω ἔλαβε, καὶ ταύτην τῷ Ἡρακλεῖ ἀνέθηκεν καὶ ἐπίγραμμα ἐπ' αὐτῇ, ἣ αὐτὸς ποιήσας ἣ ὄτου δὴ ἄλλου ποιήσαντος, οὐκ ἄξιον μνήμης τὸ ἐπίγραμμα: διὰ τοῦτο καὶ ἐγὼ αὐτὸ ἀναγράψαι ἀπηξίωσα, Τύρος μὲν δὴ οὕτως ἐάλω ἐπὶ ἄρχοντος Νικήτου Ἀθήνησι μηνὸς Ἑκατομβαιῶνος. [...]

### b) Trad. P. Savinel.

[...] Il offrit un sacrifice à Héraclès et conduisit une procession comprenant toutes ses troupes en armes. Il y eut aussi une revue navale en l'honneur d'Héraclès et, dans son sanctuaire, des jeux gymniques et une course aux flambeaux. Alexandre dédia dans le temple l'engin qui avait jeté bas le rempart ; le navire tyrien consacré à Héraclès qu'il avait capturé dans une attaque navale, il le dédia aussi à Héraclès, avec une inscription de lui ou de quelqu'un d'autre, mais ne méritant pas qu'on s'en souvienne : [...]

## Arrien, II, 25, 3.

### a) Texte original.

[...] ἔτι δὲ ἐν τῇ πολιορκίᾳ τῆς Τύρου ξυνεχομένου Ἀλεξάνδρου ἀφίκοντο παρὰ Δαρείου πρέσβεις ὡς αὐτὸν ἀπαγγέλλοντες μύρια μὲν τάλαντα ὑπὲρ τῆς μητρὸς τε καὶ τῆς γυναικὸς καὶ τῶν παιδῶν δοῦναι ἐθέλειν Ἀλεξάνδρῳ Δαρεῖον: τὴν δὲ χώραν πᾶσαν τὴν ἐντὸς Εὐφράτου ποταμοῦ ἔστε ἐπὶ θάλασσαν τὴν Ἑλληνικὴν Ἀλεξάνδρου εἶναι: γήμαντα δὲ τὴν Δαρείου παιῶνα Ἀλέξανδρον φίλον τε εἶναι Δαρείῳ καὶ ζύμμαχον. [...]

### b) Trad. P. Savinel.

[...] il lui fit dire en effet qu'il n'avait aucun besoin des richesses de Darius, et qu'il ne prendrait pas comme territoire une partie au lieu du tout ; les richesses, en effet, comme le territoire, lui appartenaient entièrement ; il épouserait ma fille de Darius si tel était son bon plaisir, et il l'épouserait même contre le gré de Darius ; il invitait Darius à venir en personne s'il désirait obtenir quelque marque de bienveillance de sa part. En entendant ce message, Darius renonça à obtenir d'Alexandre un arrangement et se remit à préparer la guerre. [...]



**Arrien, II, 26, 2.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ ὡς ἀφίκετο πρὸς τὴν πόλιν, τῇ μὲν πρώτῃ κατεστρατοπέδευσεν ἣ μάλιστα ἐπίμαχον αὐτῷ ἐφαίνετο τὸ τεῖχος, καὶ μηχανὰς συμπηγνύναι ἐκέλευσεν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Quand Alexandre l'eut atteinte, il établit son camp le premier jour du côté où le rempart lui apparaissait comme le plus facile à attaquer, et donna l'ordre de construire des machines de siège ; [...]

**Arrien, II, 26, 3-4.**

a) Texte original.

[...] ἐδόκει δὴ χῶμα ἐν κύκλῳ τῆς πόλεως χωννύναι, ὡς ἐξ ἴσου ἀπὸ τοῦ χωσθέντος ἐπάγεσθαι τὰ μηχανὰς τοῖς τείχεσι. καὶ ἐχώννυτο κατὰ κατὰ τὸ νότιον μάλιστα τῆς πόλεως τεῖχος, ἵνα ἐπιμαχώτερα ἐφαίνετο. 4. ὡς δὲ ἐδόκει ἐξηρῆθαι συμμετρῶς τὸ χῶμα, μηχανὰς ἐπιστήσαντες οἱ Μακεδόνες ἐπήγον ὡς ἐπὶ τὸ τεῖχος τῶν Γαζαίων. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Donc il sembla bon d'entourer la ville d'une jetée circulaire, pour pouvoir, à partir d'elle, amener les machines de plain-pied contre le rempart. La jetée était élevée surtout contre le rempart Sud de la ville, là où elle apparaissait comme la plus facile à prendre. 4. Lorsqu'ils estimèrent que la jetée était à la hauteur voulue, les Macédoniens y installèrent les machines et les poussèrent contre le rempart de Gaza. [...]

**Arrien, II, 27, 1-2.**

a) Texte original.

[...]: ἐνταῦθα ἢ ἐκὼν ἀπειθεῖ Ἀλέξανδρος τῷ μάντει ἢ ἐκπλαγεῖς ἐν τῷ ἔργῳ οὐκ ἐμνημόνευσε τῆς μαντείας, ἀλλ' ἀναλαβὼν τοὺς ὑπασπιστὰς παρεβοήθει, ἵνα μάλιστα ἐπιέζοντο οἱ Μακεδόνες. 2. καὶ

τούτους μὲν ἔσχε τὸ μὴ οὐκ αἰσχρῶ φυγῆ ὡσθῆναι κατὰ τοῦ χύματος, αὐτὸς δὲ βάλλεται καταπέλη διὰ τῆς ἀσπίδος διαμπὰξ καὶ τοῦ θώρακος ἐς τὸν ὤμον. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] : alors, soit il désobéit délibérément au devin, soit que, de saisissement devant ce qui se passait, il eût oublié la prédiction, Alexandre, prenant avec lui les hypaspistes, vint à la rescousse des Macédoniens sur le point où ils étaient le plus dangereusement pressés. 2. Et il les empêcha effectivement de fuir honteusement après avoir été repoussés de la levée, mais il fut touché à l'épaule par un projectile de baliste qui traversa bouclier et cuirasse de part en part. [...]

### **Arrien, II, 27, 3.**

a) Texte original.

[...] καὶ αὐτὸς μὲν τὸ τραῦμα ἐθεραπεύετο χαλεπῶς: ἀφικνοῦνται δ' αὐτῷ μετὰπεμπτοὶ ἀπὸ θαλάσσης αἱ μηχαναί, αἷς Τύρον εἶλε. καὶ χῶμα χωννύναι ἐν κύκλῳ πάντοθεν τῆς πόλεως ἐκέλευσεν, εὖρος μὲν ἐς δύο σταδίους, ὕψος δὲ ἐς πόδας πεντήκοντα καὶ διακοσίους. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; après quoi arrivèrent les machines avec lesquelles il avait pris Tyr, et qu'il avait envoyé chercher par mer. Alors, il donna l'ordre d'entourer de tous côtés par une levée circulaire de deux stades de large et de deux cent cinquante pieds de haut. [...]

### **Arrien, II, 27, 5.**

a) Texte original.

[...] τῆ τετάρτῃ δὲ τῶν Μακεδόνων τὴν φάλαγγα πάντοθεν προσαγαγὼν Ἀλέξανδρος τῆ μὲν ὑπορουσσόμενον τὸ τεῖχος καταβάλλει, τῆ δὲ παιόμενον ταῖς μηχαναῖς κατασειεὶ ἐπὶ πολὺ, ὡς μὴ χαλεπὴν ταῖς κλίμαξιν τὴν προσβολὴν κατὰ τὰ ἐρηριμμένα ἐνδοῦναι. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Mais, au quatrième, Alexandre fit donner la Phalange des Macédoniens sur tous les points : d'un côté, il fit s'écrouler le rempart après l'avoir sapé ; d'un autre côté, il en jeta à bas un bon morceau en le faisant battre par les machines, de sorte qu'il n'était pas difficile de donner l'assaut en appliquant les échelles aux brèches ; [...]

### **Arrien, III, 3, 1-2.**

#### a) Texte original.

[...] ἐπὶ τούτοις δὲ πόθος λαμβάνει αὐτὸν ἐλθεῖν παρ' Ἄμμωνα ἐς Λιβύην, τὸ μὲν τι τῷ θεῷ χρησόμενον, ὅτι ἀτρεκὲς ἐλέγετο εἶναι τὸ μαντεῖον τοῦ Ἄμμωνος καὶ χρῆσασθαι αὐτῷ Περσέα καὶ Ἡρακλέα, τὸν μὲν ἐπὶ τὴν Γοργόνα ὅτε πρὸς Πολυδέκτου ἐστέλλετο, τὸν δὲ ὅτε παρ' Ἀνταῖον ἦει εἰς Λιβύην καὶ παρὰ Βούσιριν εἰς Αἴγυπτον. 2. Ἀλεξάνδρῳ δὲ φιλοτιμία ἦν πρὸς Περσέα καὶ Ἡρακλέα, ἀπὸ γένους τε ὄντι τοῦ ἀμφοῖν καὶ τι καὶ αὐτὸς τῆς γενέσεως τῆς ἑαυτοῦ ἐς Ἄμμωνα ἀνέφερε, καθάπερ οἱ μῦθοι τὴν Ἡρακλέους τε καὶ Περσέως ἐς Δία. καὶ οὖν παρ' Ἄμμωνα ταύτη τῆ γνώμη ἐστέλλετο, ὡς καὶ τὰ αὐτοῦ ἀτρεκέστερον εἰσόμενος ἢ φήσων γε ἐγνωκέναι. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] Là-dessus, Alexandre fut pris du désir de rendre visite à Ammon en Libye, d'une part pour consulter le dieu, parce que l'oracle d'Ammon était réputé infallible, et parce que l'on disait que Persée, comme Héraclès, l'avaient consulté, le premier quand il avait été envoyé contre la Gorgone par Polydecte, le second quand il allait vers la Libye, pour trouver Antée, et vers l'Égypte, pour trouver Busiris. 2. Or Alexandre entendait rivaliser avec Persée et Héraclès en tant qu'il était de leur race à tous les deux et aussi parce qu'il faisait remonter sa naissance, dans une certaine mesure, jusqu'à Ammon, comme les légendes font remonter celles d'Héraclès et de Persée à Zeus. [...]

### **Arrien, III, 6, 1.**

#### a) Texte original.

[...] ἐν Τύρῳ δὲ αὐθις θύει τῷ Ἡρακλεῖ καὶ ἀγῶνα ποιεῖ γυμνικόν τε καὶ μουσικόν. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] A Tyr, il offrit de nouveau un sacrifice à Héraclès, et organisa des jeux sportifs et artistiques. [...]

### **Arrien, III, 8, 1.**

#### a) Texte original.

[...] ἀναλαβῶν οὖν τὴν τε βασιλικὴν ἴλην καὶ τῶν ἐταίρων μίαν καὶ τῶν προδρόμων τοὺς Παίονας ἤλαυε σπουδῆ, τὴν δὲ ἄλλην στρατιὰν βάδην ἔπεσθαι ἐκέλευσεν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Ayant donc pris avec lui l'Escadron royal, un escadron de Compagnons et, dans les Éclaireurs, les Péoniens, il s'élança à toute vitesse, après avoir donné l'ordre au reste de l'armée de suivre au pas de marche. [...]

### **Arrien, III, 11, 8.**

a) Texte original.

[...] Ἀλεξάνδρῳ δὲ ἡ στρατιὰ ἐκοσμήθη ὣδε. τὸ μὲν δεξιὸν αὐτῷ εἶχον τῶν ἰππέων οἱ ἐταῖροι, ὧν προετέτακτο ἡ ἴλη ἡ βασιλική, ἧς Κλεῖτος ὁ Δρωπίδου ἰλάρχης ἦν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Quant à l'armée d'Alexandre, voici quel était son dispositif : son aile droite était tenue par la cavalerie des Compagnons, avec en première ligne l'Escadron royal, commandé par Clitus, fils de Dripidès. [...]

### **Arrien, III, 12, 3-4.**

a) Texte original.

[...] τῆς δὲ βασιλικῆς ἴλης καὶ τῶν ἄλλων ἐταίρων προτεταγμένοι ἦσαν τῶν τε Ἀγριάνων καὶ τῶν τοξοτῶν οἱ ἡμίσεες, καὶ οἱ Βαλάκρου ἀκοντισταί: οὗτοι κατὰ τὰ ἄρματα τὰ δρεπανηφόρα ἐτετάχατο. 4. Μενίδα δὲ καὶ τοῖς ἀμφ' αὐτὸν παρήγγελο, εἰ περιῖππεύοιεν οἱ πολέμιοι τὸ κέρας σφῶν, ἐς πλαγίους ἐμβάλλειν αὐτοὺς ἐπικάμψαντας. τὰ μὲν ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ κέρως οὕτως ἐτέτακτο Ἀλεξάνδρῳ: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Devant l'Escadron royal et les autres Compagnons étaient placés l'autre moitié des Agrianes et des archers, ainsi que les lanceurs de javelots de Balacros : ils faisaient face aux chars à faux. 4. Ménidas et sa troupe reçurent la consigne, si les ennemis chevauchaient autour de leur aile, de se recourber en fer à cheval et de les attaquer de flanc. Tel était le dispositif adopté par Alexandre à l'aile droite. [...]

**Arrien, III, 13, 1.**

a) Texte original.

[...] ὡς δὲ ὁμοῦ ἤδη τὰ στρατόπεδα ἐγίνετο, ὤφθη Δαρεῖος τε καὶ οἱ ἀμφ' αὐτόν, οἳ τε μηλοφόροι Πέρασι καὶ Ἴνδοι καὶ Ἄλβανοὶ καὶ Κᾶρες οἱ ἀνάσπαστοι καὶ οἱ Μάρδοι τοξόται, κατ' αὐτόν Ἀλέξανδρον τεταγμένοι καὶ τὴν ἴλην τὴν βασιλικήν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Comme les armées se rapprochaient l'une de l'autre, on distinguait nettement Darius et son entourage, les Perses mélophores, les Indiens, les albanais, les Cariens « déplacés », les archers mardes, faisant face Alexandre lui-même et à l'Escadron royal [...]

**Arrien, III, 13, 2.**

a) Texte original.

[...] ἔνθα δὴ δέισας Δαρεῖος μὴ προχωρησάντων ἐς τὰ οὐχ ὀμαλὰ τῶν Μακεδόνων ἀχρεῖά σφισι γένηται τὰ ἄρματα, κελεύει τοὺς προτεταγμένους τοῦ εὐωνύμου περιῖππεύειν τὸ κέρασ τὸ δεξιόν, ἧ Ἀλέξανδρος ἦγε, τοῦ μηκέτι προσωτέρω αὐτοὺς ἐξάγειν τὸ κέρασ. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alors Darius, craignant que les Macédoniens, en s'avançant sur un terrain inégal, ne rendent ses chars inutilisables, ordonna aux formations de tête de son aile gauche de chevaucher autour de l'aile droite des ennemis là où Alexandre dirigeait la marche, pour qu'ils ne puissent plus faire dévier cette aile. [...]

**Arrien, III, 13, 6.**

a) Texte original.

[...] ἀλλὰ καὶ τούτων οἳ τε ἵπποκόμοι τῆς Ἀλεξάνδρου στρατιᾶς καὶ οἱ ὑπασπιστὰὶ οἱ βασιλικοὶ ἐκράτησαν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Certains chars cependant s'échappèrent et réussirent même à traverser la ligne de bataille des Macédoniens qui, selon les instructions reçues, s'écartaient là où les chars attaquaient. [...]*

**Arrien, III, 14, 3.**

a) Texte original.

*[...] ὡς δὲ οἱ τε ἵππεῖς οἱ ἀμφὶ Ἀλέξανδρον καὶ αὐτὸς Ἀλέξανδρος εὐρώστως ἐνέκειντο ὠθισμοῖς τε χρώμενοι καὶ τοῖς ξυστοῖς τὰ πρόσωπα τῶν Περσῶν κόπτοντες, ἧ τε φάλαγξ ἡ Μακεδονικὴ πυκνὴ καὶ ταῖς σαρίσσαις πεφρικυῖα ἐμβεβλήκει ἤδη αὐτοῖς, [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Mais les cavaliers emmenés par Alexandre, et Alexandre lui-même, exerçaient une pression vigoureuse, bousculant les Perses, les frappant au visage à coups de javelines, et la Phalange macédonienne les avait déjà attaqués en formation dense et hérissée de sarisses : [...]*

**Arrien, III, 16, 7.**

a) Texte original.

*[...] πολλὰ δὲ καὶ ἄλλα κατελήφθη αὐτοῦ, ὅσα Ξέρξης ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος ἄγων ἦλθε, τὰ τε ἄλλα καὶ Ἀρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος χαλκαῖ εἰκόνας. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre s'empara sur place de beaucoup d'autres objets que Xerxès avait emmenés en quittant la Grèce, et en particulier les statues de bronze d'Harmodios et d'Aristogiton. [...]*

**Arrien, III, 16, 11.**

a) Texte original.

*[...] κατέστησε δὲ καὶ λάχους δύο ἐν ἐκάστη ἴλῃ, οὐ πρόσθεν ὄντας λόχους ἵππικούς, καὶ λοχαγοὺς ἐπέστησε τοὺς κατ' ἀρετὴν προκριθέντας ἐκ τῶν ἐταίρων. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Il forma également deux compagnies dans chaque escadron, alors qu'auparavant il n'existait pas de compagnies de cavalerie, et mit à leur tête des commandants de compagnies qui s'étaient distingués par leur courage parmi les Compagnons. [...]*

**Arrien, III, 18, 5.**

a) Texte original.

*[...] αὐτὸς δὲ προύχωρει νύκτωρ καὶ διελθὼν ὅσον ἑκατὸν σταδίου ἀναλαμβάνει τοὺς ὑπασπιστὰς καὶ τὴν Περδίκκου τάξιν καὶ τῶν τοξοτῶν τοὺς κουφοτάτους καὶ τοὺς Ἀγριᾶνας καὶ τῶν ἐταίρων τὴν ἴλην τὴν βασιλικὴν καὶ τετραρχίαν πρὸς ταύτη μίαν ἵππικὴν, καὶ ξὺν τούτοις ἦει ἐπικάμψας ὡς ἐπὶ τὰς πύλας, ἴν' οἱ αἰχμάλωτοι ἦγον. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Puis il se porta en avant pendant la nuit et, après avoir couvert environ cent stades, il prit avec lui les hypaspistes, le bataillon de Perdikkas, les archers les plus légèrement armés, les Agrianes, l'Escadron royal des Compagnons, augmenté d'une seule tétarchie de cavalerie, et s'avança avec eux en se rabattant sur les Portes, là où les prisonniers le conduisaient. [...]*

**Arrien, III, 27, 5.**

a) Texte original.

*[...] καὶ τούτους Ἀλέξανδρος ὧν τε ἐς Κῦρον ὑπῆρξαν οἱ πρόγονοι αὐτῶν τιμῆσας καὶ αὐτοὺς καταμαθῶν ἄνδρας οὐ κατὰ τοὺς ἄλλους τοὺς ταύτη βαρβάρους πολιτεύοντας, [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre décerna des marques d'honneur à ces hommes dont les ancêtres avaient apporté leur aide à Cyrus [...]*

**Arrien, IV, 2, 2.**

a) Texte original.

*[...] κρατερὸν δὲ ἐκπέμπει πρὸς τὴν καλουμένην Κυρούπολιν, ἥπερ μεγίστη πασῶν καὶ ἐς αὐτὴν οἱ πλεῖστοι ξυνειλεγμένοι ἦσαν τῶν βαρβάρων. παρήγγελο δὲ αὐτῷ στρατοπεδεῦσαι πλησίον τῆς*

πόλεως καὶ τάφρον τε ἐν κύκλῳ αὐτῆς ὀρύξαι καὶ χάρακα περιβαλέσθαι καὶ τὰς μηχανὰς ὅσαι χρῆσθαι ξυμπηγνύναι, ὡς πρὸς ἀμφὶ Κρατερὸν τὴν γνώμην τετραμμένοι οἱ ἐκ τῆς πόλεως ταύτης ἀδύνατοι ὧσι ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ἐπωφελεῖν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Et il envoya Cratère contre celle qui s'appelait Cyropolis, la plus grande de toutes, et celle où la majorité des Barbares s'étaient rassemblés, avec ordre de camper près de la ville, de creuser un fossé qui lui fût concentrique, de l'entourer aussi d'une palissade et de fabriquer toutes les machines de guerre nécessaires, afin que les habitants, l'esprit entièrement tourné vers Cratère et ses troupes, ne puissent pas porter secours aux autres cités. [...]

### **Arrien, IV, 3, 1.**

a) Texte original.

[...] ἀλλὰ μηχανὰς γὰρ προσάγων τῷ τείχει Ἀλέξανδρος ταύτη μὲν κατασεῖειν ἐπενόει τὸ τείχος καὶ κατὰ τὸ ἀεὶ παραρρηγνύμενον αὐτοῦ τὰς προσβολὰς ποιῆσθαι. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Et de fait, Alexandre fit approcher les machines du rempart dans l'intention de l'abattre, en l'ébranlant de cette manière, et de lancer des assauts par les brèches qui apparaîtraient successivement. [...]

### **Arrien, IV, 4, 5.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ τετραγμένους πρὸς τὰ βέλη ἰδὼν ὑπὸ σαλπίγγων ἐπέρα τὸν ποταμὸν αὐτὸς ἠγούμενος: εἶπετο δὲ αὐτῷ καὶ ἡ ἄλλη στρατιά. πρῶτον μὲν δὴ τοὺς τοξότας καὶ σφενδονήτας ἀποβιβάσας σφενδονᾶν τε καὶ ἐκτοξεύειν ἐκέλευσεν ἐς τοὺς Σκύθας, ὡς μὴ πελάζειν αὐτοὺς τῆ φάλαγγι τῶν πεζῶν ἐκβαινούσῃ, πρὶν τὴν ἵππον αὐτῷ διαβῆναι πᾶσαν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Voyant que ces volées de traits avaient jeté le trouble parmi eux, Alexandre,, au son des trompettes, commença à traverser le fleuve, ouvrant la marche ; le reste de l'armée le suivait. Ayant fait débarquer en premier les archers et les frondeurs, il leur donna l'ordre de cribler les Scythes de



*balles de frondes et de flèches, pour les empêcher de s'approcher des troupes d'infanterie en train de débarquer, avant que la totalité de ses cavaliers eût fini de traverser. [...]*

**Arrien, IV, 4, 6-7.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρος δὲ τοὺς τε τοξότας καὶ τοὺς Ἀγριᾶνας καὶ τοὺς ἄλλους ψιλοὺς, ὧν Βάλακρος ἤρχεν, ἀναμίξας τοῖς ἵππεῦσιν ἐπήγεν ἐπὶ τοὺς Σκύθας. 7. ὡς δὲ ὁμοῦ ἤδη ἐγίνοντο, ἐλάσαι ἐκέλευσεν ἐς αὐτοὺς τῶν τε ἐταίρων τρεῖς ἵππαρχίας καὶ τοὺς ἵππακοντιστὰς ξύμπαντας· καὶ αὐτὸς δὲ τὴν λοιπὴν ἵππον ἄγων σπουδῇ ἐνέβαλεν ὀρθαῖς ταῖς ἴλαις. οὐκ οὔτε οἷοί τε ἦσαν ἐξελίσσειν τὴν ἵππασίαν ἐς κύκλους, ὡς πρόσθεν ἔτι· ὁμοῦ μὲν γὰρ ἡ ἵππος προσέκειτο αὐτοῖς, ὁμοῦ δὲ οἱ ψιλοὶ ἀναμεμιγμένοι τοῖς ἵππεῦσιν οὐκ εἶων τὰς ἐπιστροφὰς ἀσφαλεῖς ποιεῖσθαι. ἔνθα λαμπρὰ ἤδη φυγὴ τῶν Σκυθῶν ἦν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alors Alexandre amalgama aux cavaliers les archers, les Agrianes et les autres troupes légères, que commandait Balacros, et les mena contre les Scythes. 7. Une fois qu'ils furent tout près, il donna l'ordre à trois hipparchies de Compagnons et à la totalité des lanceurs de javalots à cheval de les charger. Lui-même emmena à toute vitesse le reste de la cavalerie et se jeta sur l'ennemi avec les escadrons formés en colonne. Ainsi, les scythes ne pouvaient plus faire décrire des cercles à leur cavalerie, comme ils l'avaient fait auparavant. [...]*

**Arrien, IV, 8, 1.**

a) Texte original.

*[...] εἶναι μὲν γὰρ ἡμέραν ἱερὰν τοῦ Διονύσου Μακεδόσι καὶ θύειν Διονύσω ὅσα ἔτη ἐν αὐτῇ Ἀλέξανδρον. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Les Macédoniens avaient une journée consacrée à Dionysos et, tous les ans, ce jour-là, Alexandre sacrifiait à Dionysos. [...]*

**Arrien, IV, 8, 2.**

a) Texte original.

[...] τὸν δὲ τοῦ Διονύσου μὲν ἐν τῷ τότε ἀμελήσαι λέγουσι, Διοσκούροιν δὲ θῦσαι, ἐξ ὅτου δὴ ἐπιφρασθέντα τοῖν Διοσκούροιν τὴν θυσίαν: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Cette année-là, il oublia, dit-on, Dionysos et sacrifia aux Dioscures, quelque chose ayant attiré son attention sur le sacrifice aux Dioscures. [...]

### **Arrien, IV, 8, 3.**

a) Texte original.

[...] καὶ τινὰς τῶν παρόντων κολακείᾳ τῇ Ἀλεξάνδρου, οἷοι δὴ ἄνδρες διέφθειράν τε αἰεὶ καὶ οὔποτε παύσονται ἐπιτρίβοντες τὰ τῶν αἰεὶ βασιλέων πράγματα, κατ' οὐδὲν ἀξιοῦν συμβάλλειν Ἀλεξάνδρῳ τε καὶ τοῖς Ἀλεξάνδρου ἔργοις τὸν Πολυδεύκην καὶ τὸν Κάστορα. οἱ δὲ οὐδὲ τοῦ Ἡρακλέους ἀπείχοντο ἐν τῷ πότῳ: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Certains des assistants, par flatterie à l'égard d'Alexandre, dirent qu'ils estimaient que Castor et Pollux ne pouvaient pas se comparer avec Alexandre et ses « travaux ». Tout en buvant, d'autres ne s'interdisaient pas de dénigrer Héraclès : [...]

### **Arrien, IV, 8, 6.**

a) Texte original.

[...] ὡς δὲ καὶ τῶν Φιλίππου τινὲς ἔργων, ὅτι οὐ μεγάλα οὐδὲ θαυμαστά Φιλίππῳ κατεπράχθη, οὐδεμιᾶ ξὺν δίκη ἐπεμνήσθησαν, χαριζόμενοι καὶ οὔτοι Ἀλεξάνδρῳ, τὸν Κλεῖτον ἤδη οὐκέτι ἐν ἑαυτοῦ ὄντα πρεσβεύειν μὲν τὰ τοῦ Φιλίππου, καταβάλλειν δὲ Ἀλέξανδρόν τε καὶ τὰ τούτου ἔργα [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Comme certains mentionnaient les hauts faits de Philippe, en soutenant, au mépris de toute justice, qu'ils n'avaient rien de grands ni d'admirables, et cela pour complaire à Alexandre, Clitus, qui, dès ce moment, ne se possédait plus, fit l'éloge des hauts faits de Philippe, et rabaisa Alexandre et ses propres prouesses ; [...]

### Arrien, IV, 9, 5.

#### a) Texte original.

[...] καὶ ἐπὶ τούτοις τῶν μάντεων τινες μῆνιν ἐκ Διονύσου ἦδον, ὅτι ἡ θυσία ἐξελείφθη Ἀλεξάνδρῳ ἢ τοῦ Διονύσου. καὶ Ἀλέξανδρος μόγις πρὸς τῶν ἐταίρων πεισθεὶς σίτου τε ἤψατο καὶ τὸ σῶμα κακῶς ἐθεράπευσε: καὶ τῷ Διονύσῳ τὴν θυσίαν ἀπέδωκεν, ἐπεὶ οὐδὲ αὐτῷ ἄκοντι ἦν ἐς μῆνιν τοῦ θεοῦ μᾶλλον τι ἢ τὴν αὐτοῦ κακότητα ἀναφέρεσθαι τὴν συμφορὰν. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] Et là-dessus, les devins chantaient, comme un refrain, que le courroux venait de Dionysos, parce que le sacrifice à Dionysos avait été oublié par Alexandre. Il se laissa difficilement convaincre par les Compagnons de prendre de la nourriture et de donner un minimum de soins à son corps. Il offrit à Dionysos le fameux sacrifice, vu qu'il ne lui était pas désagréable que son malheur fut mis sur le compte du courroux divin plutôt que de sa propre méchanceté. [...]

### Arrien, IV, 10, 6.

#### a) Texte original.

[...] ἄρξαι δὲ τοῦ λόγου Ἀνάξαρχον, ὡς πολὺ δικαιότερον ἂν θεὸν νομιζόμενον Ἀλέξανδρον Διονύσου τε καὶ Ἡρακλέους, μὴ ὅτι τῶν ἔργων ἕνεκα ὅσα καὶ ἡλικία καταπέπρακται Ἀλεξάνδρῳ, ἀλλὰ καὶ ὅτι Διόνυσος μὲν Θηβαῖος ἦν, οὐδέν τι προσήκων Μακεδόσι, καὶ Ἡρακλῆς Ἀργεῖος, οὐδὲ οὗτος προσήκων ὅτι μὴ κατὰ γένος τὸ Ἀλεξάνδρου: Ἡρακλείδην γὰρ εἶναι Ἀλέξανδρον: [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] C'est Anaxarque qui ouvrit la discussion, en soutenant qu'il était beaucoup plus légitime de considérer qu'Alexandre était dieu que Dionysos et Héraclès, non seulement à cause du nombre et de la qualité des prouesses accomplies par Alexandre, mais aussi parce que Dionysos était de Thèbes, donc sans rapport avec la Macédoine, et Héraclès d'Argos, lui non plus sans rapport avec la Macédoine, sinon avec la famille d'Alexandre, puisqu'Alexandre était un descendant d'Héraclès [...]

### Arrien, IV, 11, 6.

#### a) Texte original.

[...] ἀλλὰ μεμνησθαι γὰρ οὐ Καμβύση οὐδὲ Ξέρξη ξυνόντα ἢ συμβουλευόντα, ἀλλὰ Φιλίππου μὲν παιδί, Ἡρακλείδῃ δὲ ἀπὸ γένους καὶ Αἰακίδῃ, ὅτου οἱ πρόγονοι ἐξ Ἄργους ἐς Μακεδονίαν ἦλθον, οὐδὲ βία, ἀλλὰ νόμῳ Μακεδόνων ἄρχοντες διετέλεσαν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; il fallait te rappeler que ce n'est pas un Cambyse ou un Xerxès que tu fréquentes et que tu conseilles, mais le fils de Philippe, un descendant d'Héraclès et d'Eaque par sa race, et dont les ancêtres sont venus d'Argos en Macédoine et y ont exercé sans interruption le pouvoir, non pas par la violence, mais selon la loi. [...]

### **Arrien, IV, 25, 5-6.**

a) Texte original.

[...] Κρατερὸς μὲν δὴ ἐκτετειχικῶς ἤδη τὴν πόλιν, ἐφ' ἧς τῷ οἰκισμῷ κατελέλειπτο, τοὺς τε βαρύτερον ὤπλισμένους τῆς στρατιᾶς Ἀλεξάνδρῳ ἤγεν καὶ τὰς μηχανάς, εἴ που πολιορκίας δεήσειεν. 6. αὐτὸς δὲ Ἀλέξανδρος τοὺς τε εἰταίρους ἵππείας ἄγων καὶ τοὺς ἵππακοντιστὰς καὶ τὴν Κοίνου καὶ Πολυπέρχοντος τάξιν καὶ τοὺς Ἀγριᾶνας τοὺς χιλίους καὶ τοὺς τοξότας ἦει ὡς ἐπὶ τοὺς Ἀσσακηνοῦς: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Cratère, ayant fini de fortifier la ville pour la reconstruction de laquelle il avait été laissé en arrière, amena à Alexandre les troupes qui avaient l'armement le plus lourd de l'armée, ainsi que les machines de guerre, pour le cas où il faudrait conduire un siège, pour le cas où il faudrait conduire un siège. 6. Prenant donc la cavalerie des Compagnons, les lanceurs de javalot à cheval, les bataillons de coenos et de Polyperchon, les mille Agrianes et les archers, Alexandre marcha contre les Assacéniens ; [...]

### **Arrien, IV, 26, 2-3.**

a) Texte original.

[...] ὡς ἐκθέοντας εἶδε τοὺς βαρβάρους, μεταβαλλομένους κελεύει τοὺς Μακεδόνας ὀπίσω ἀποχωρεῖν ὡς πρὸς γήλοφόν τινα ἀπέχοντα ἀπὸ τοῦ χωρίου, ἵναπερ στρατοπεδεύειν ἐγνώκει, ἐπτά που μάλιστα σταδίου. 3. καὶ οἱ πολέμιοι ἀναθαρσήσαντες, ὡς ἐγκεκλικότων ἤδη τῶν Μακεδόνων, δρόμῳ τε καὶ ξὺν οὐδενὶ κόσμῳ ἐφέροντο ἐς αὐτούς. ὡς δὲ ἐξικνεῖτο ἤδη τὰ τοξεύματα, ἐνταῦθα Ἀλέξανδρος ἀπὸ ξυνθήματος ἐπιστρέψας ἐς αὐτούς τὴν φάλαγγα δρόμῳ ἀντεπῆγε. [...]

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Quand il vit les Barbares sortir au pas de course, il donna l'ordre aux Macédoniens de reculer jusqu'à une colline située à sept stades environ de la ville, là où précisément il avait l'intention d'établir son camp. 3. Du coup, les ennemis reprirent courage, à l'idée que les Macédoniens battaient déjà en retraite, et ils leurs coururent sus sans aucun ordre. Dès que leurs traits atteignirent les Macédoniens, Alexandre fit faire volte-face à ses troupes, à un signal convenu, et chargea les ennemis avec la Phalange au pas de course. [...]*

### **Arrien, IV, 28, 1.**

a) Texte original.

*[...] ἀπολιπόντες τὰς πόλεις ξύμπαντες ἔφευγον ἐς τὴν πέτραν τὴν ἐν τῇ χώρᾳ τὴν Ἶορον καλουμένην. μέγα γάρ τι τοῦτο χρῆμα πέτρας ἐν τῇ χώρᾳ ταύτῃ ἐστί, καὶ λόγος ὑπὲρ αὐτῆς κατέχει οὐδὲ Ἡρακλεῖ τῷ Διὸς ἀλωτὸν γενέσθαι τὴν πέτραν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] ; abandonnant tous leurs villes, ils se réfugièrent sur ce rocher qu'on appelle dans la région Aornos : c'est une énorme masse rocheuse, qui se trouve dans cette partie du pays, et le bruit court à son propos qu'il n'a jamais été conquis, même pas par Héraclès, fils de Zeus. [...]*

### **Arrien, IV, 30, 1.**

a) Texte original.

*[...] τῇ μὲν δὴ πρώτῃ ἡμέρᾳ ὡς ἐπὶ στάδιον ἔχωσεν αὐτῷ ὁ στρατός. ἐς δὲ τὴν ὑστεραίαν οἱ τε σφενδονῆται σφενδονῶντες ἐς τοὺς Ἰνδοὺς ἐκ τοῦ ἤδη κεχωσμένου καὶ ἀπὸ τῶν μηχανῶν βέλη ἀφιέμενα ἀνέστελλε τῶν Ἰνδῶν τὰς ἐκδρομὰς τὰς ἐπὶ τοὺς χωννύοντας. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Le premier jour, son armée poussa la levée jusqu'à un stade de long. Le second, les frondeurs tirèrent sur les Indiens à partir du point le plus avancé de la levée, et les projectiles tirés par les engins obligèrent les Indiens qui attaquaient les travailleurs à se replier. [...]*

**Arrien, IV, 30, 4.**

a) Texte original.

[...] εἶχετό τε Ἀλεξάνδρῳ ἡ πέτρα ἢ τῷ Ἡρακλεῖ ἄπορος γενομένη καὶ ἔθουεν ἐπ' αὐτῇ Ἀλέξανδρος καὶ κατεσκεύασε φρούριον, παραδοὺς Σισικότῳ ἐπιμελεῖσθαι τῆς φρουρᾶς ; [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Le Rocher était aux mains d'Alexandre, ce Rocher qui s'était révéleé imprenable pour Héraclès ; Alexandre offrit donc un sacrifice sur ce Rocher, et y installa une garnison, dont il confia le commandement à Sisicottos : [...]

**Arrien, V, 1, 4.**

a) Texte original.

[...] παρελθεῖν τε δὴ ἐς τὴν σκηνὴν τὴν Ἀλεξάνδρου τοὺς πρέσβεις καὶ καταλαβεῖν καθήμενον κεκοιμένον ἔτι ἐκ τῆς ὁδοῦ ξὺν τοῖς ὅπλοις τοῖς τε ἄλλοις καὶ τὸ κράνος [αὐτῷ] περικείμενον καὶ τὸ δόρυ ἔχοντα: θαμβῆσαι τε ἰδόντας τὴν ὄψιν καὶ πεσόντας ἐς γῆν ἐπὶ πολὺ σιγὴν ἔχειν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Les ambassadeurs furent introduits dans la tente d'Alexandre et le trouvèrent assis, encore couvert de la poussière de la route, avec son armure complète, et même le casque sur la tête et la lance en main ; à ce spectacle, ils furent saisis d'un effroi sacré, se jetèrent au sol et gardèrent longtemps le silence. [...]

**Arrien, V, 1, 5.**

a) Texte original.

[...] ὦ βασιλεῦ, δέονταί σου Νυσαῖοι ἑᾶσαι σφᾶς ἔλευθέρους τε καὶ αὐτονόμους αἰδοῖ τοῦ Διονύσου. Διόνυσος γὰρ ἐπειδὴ χειρωσάμενος τὸ Ἰνδῶν ἔθνος ἐπὶ θάλασσαν ὀπίσω κατήει τὴν Ἑλληνικὴν, ἐκ τῶν ἀπομάχων στρατιωτῶν, οἳ δὴ αὐτῷ καὶ βάρχοι ἦσαν, κτίζει τὴν πόλιν τήνδε μνημόσυνον τῆς αὐτοῦ πλάνης τε καὶ νίκης τοῖς ἔπειτα ἐσόμενον, καθάπερ οὔν καὶ σὺ αὐτὸς Ἀλεξάνδρειάν τε ἔκτισας τὴν πρὸς Καυκάσῳ ὄρει καὶ ἄλλην Ἀλεξάνδρειαν ἐν τῇ Αἰγυπτίων γῆ, καὶ ἄλλας πολλὰς τὰς μὲν ἔκτικας ἤδη, τὰς δὲ καὶ κτίσεις ἀνά χρόνον, οἷα δὴ πλείονα Διονύσου ἔργα ἀποδειξάμενος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

*[...] « O roi ! Les gens de Nysa te demandent de leur permettre de rester libres et indépendants, par respect pour Dionysos. Car après avoir soumis la nation indienne, et alors qu'il s'en retournait vers la mer Grecque, Dionysos fonda notre ville avec ses soldats impropres au combat pour être un souvenir de ses courses et de sa victoire aux yeux de la postérité, exactement comme tu as toi-même fondé une Alexandrie sur le mont Caucase, et une autre en territoire égyptien, et beaucoup d'autres Alexandries, les unes que tu as déjà fondées, les autres que tu fonderas avec le temps, montrant ainsi que tu as accompli plus d'exploits que Dionysos. [...]*

### **Arrien, V, 2, 1.**

a) Texte original.

*[...] καὶ ταῦτα πάντα Ἀλεξάνδρῳ πρὸς θυμοῦ ἐγίγνετο ἀκούειν καὶ ἤθελε πιστὰ εἶναι τὰ ὑπὲρ τοῦ Διονύσου τῆς πλάνης μυθεύμενα: καὶ κίσμα εἶναι Διονύσου τὴν Νῦσαν ἤθελεν, ὡς ἤδη τε ἤκειν αὐτὸς ἔνθα ἦλθε Διόνυσος καὶ ἐπέκεινα ἄν ἐλθεῖν Διονύσου: οὐδ' ἄν Μακεδόνας τὸ πρόσω ἀπαξιῶσαι συμπονεῖν οἱ ἔτι κατὰ ζῆλον τῶν Διονύσου ἔργων. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Alexandre prit grand plaisir à entendre tout cela, et tint bien volontiers pour dignes de foi les légendes concernant les courses de Dionysos, car, alors, lui avait déjà atteint le point jusqu'auquel Dionysos était arrivé, et il irait plus loin que Dionysos ; et les Macédoniens ne pourraient plus refuser de partager ses « travaux », puisqu'il s'agirait de rivaliser avec ceux de Dionysos. [...]*

### **Arrien, V, 2, 5.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρον δὲ πόθος ἔλαβεν ἰδεῖν τὸν χῶρον, ὅπου τινα ὑπομνήματα τοῦ Διονύσου οἱ Νυσαῖοι ἐκόμπαζον. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Puis Alexandre fut pris du désir de voir le lieu où les Nyséens se vantaient d'avoir des souvenirs de Dionysos. [...]*

### Arrien, V, 2, 6.

#### a) Texte original.

[...] καὶ τοὺς Μακεδόνας ἠδέεως τὸν κισσὸν ἰδόντας, οἷα δὴ διὰ μακροῦ ὀφθέντα 'οὐ γὰρ εἶναι ἐν τῇ Ἰνδῶν χώρα κισσόν, οὐδὲ ἴναπερ αὐτοῖς ἄμπελοι ἦσαν' στεφάνους σπουδῆ ἀπ' αὐτοῦ ποιῆσθαι, ὡς καὶ στεφανώσασθαι εἶχον, ἐφυμνοῦντας τὸν Διόνυσόν τε καὶ τὰς ἐπωνυμίας τοῦ θεοῦ ἀνακαλοῦντας. θῦσαι τε αὐτοῦ Ἀλέξανδρον τῷ Διονύσῳ καὶ εὐωχηθῆναι ὁμοῦ τοῖς ἐταίροις. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] ; ils s'empressèrent de s'en faire des couronnes et, la tête couronnée, dans la tenue où ils étaient, ils entonnèrent des hymnes à Dionysos et l'invoquèrent sous ses différents noms. Alexandre offrit sur place un sacrifice à Dionysos et participa à un banquet avec les Compagnons. [...]

### Arrien, V, 2, 7.

#### a) Texte original.

[...] οἱ δὲ καὶ τάδε ἀνέγραψαν, εἰ δὴ τῷ πιστὰ καὶ ταῦτα, πολλοὺς τῶν ἀμφ' αὐτὸν τῶν οὐκ ἡμελημένων Μακεδόνων τῷ τε κισσῷ στεφανωσαμένους καὶ ὑπὸ τῇ κατακλήσει τοῦ θεοῦ κατασχεθῆναι τε πρὸς τοῦ Διονύσου καὶ ἀνευάσαι τὸν θεὸν καὶ βακχεῦσαι. [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] Certains ont même rapporté que beaucoup de macédoniens de haut rang qui entouraient Alexandre, une fois couronnés de lierre, et par l'effet de l'invocation du dieu, avaient été possédés par le dieu, l'avaient célébré par des « évohé » et avaient été pris de transports bacchiques. [...]

### Arrien, V, 9, 3.

#### a) Texte original.

[...] σῆτος δὲ αὐτῷ πάντοθεν ἐκ τῆς ἐπὶ τάδε τοῦ Ὑδάσπου χώρας ἐς τὸ στρατόπεδον ξυνεκομίζετο, ὡς δῆλον εἶναι τῷ Πύρω ὅτι ἐγνωκῶς εἶη προσλιπαρεῖν τῇ ὄχθῃ, ἔστε τὸ ὕδωρ τοῦ ποταμοῦ μεῖον γενόμενον τοῦ χειμῶνος πολλαχῆ παραδοῦναί οἱ τὸν πόρον: [...]

#### b) Trad. P. Savinel.

[...] Il faisait amener dans son camp beaucoup de blé à la fois, de toutes les parties de la région en deçà de l'Hydaspe, pour bien faire voir à Porus qu'il avait l'intention de ne pas bouger de la rive, en



*attendant que les eaux du fleuve, ayant baissé en hiver, lui permettent de passer en de nombreux points. [...]*

### **Arrien, V, 10, 3-4.**

#### a) Texte original.

*[...] κλέψαι οὖν ἐπενόει τὴν διάβασιν ὧδε πράττων. νύκτωρ παραγαγὼν ἄλλη καὶ ἄλλη τῆς ὄχθης τοὺς πολλοὺς τῶν ἵππέων βοὴν τε ἐποίει καὶ ἠλαλάζετο τῷ Ἐνυαλίῳ καὶ τᾶλλα ὅσα ἐπὶ διαβάσει συσκευαζομένων θόρυβος παντοδαπὸς ἐγίνετο. καὶ ὁ Πῶρός τε ἀντιπαρῆει πρὸς τὴν βοὴν ἐπάγων τοὺς ἐλέφαντας καὶ Ἀλέξανδρος ἐς ἔθος αὐτὸν τῆς ἀντιπαραγωγῆς καθίστη. Ὡς δὲ ἐπὶ πολὺ τοῦτο ἐγίνετο καὶ βοὴ μόνον καὶ ἀλαλαγμὸς ἦν, οὐκέτι ὁ Πῶρος μετεκινεῖτο πρὸς τὰς ἐκδρομὰς τῶν ἵππέων, ἀλλὰ κενὸν γὰρ γνοὺς τὸν φόβον κατὰ χώραν ἐπὶ στρατοπέδου ἔμενε: σκοποὶ δὲ αὐτῷ πολλαχοῦ τῆς ὄχθης καθειστήκεσαν. Ἀλέξανδρος δὲ ὡς ἐξείργαστο αὐτῷ ἄφοβον τὸ τοῦ Πῶρου εἰς τὰς νυκτερινὰς ἐπιχειρήσεις μηχανᾶται τι τοιόνδε. [...]*

#### b) Trad. P. Savinel.

*[...] Il décida donc de traverser par surprise, en s'y prenant de la façon suivante : il emmena pendant la nuit la plus grande partie de ses cavaliers en différents points de la rive, en leur ordonnant de faire grand bruit, de pousser le cri de guerre en l'honneur d'Enyalios , et de faire tout ce qui provoque le vacarme confus et hétéroclite d'une troupe qui se prépare à franchir un fleuve : Porus, à chaque fois, accourait au bruit, en lançant ses éléphants, et Alexandre fit en sorte que cela devînt une habitude chez Porus. Quand ces alertes se furent produites de nombreuses fois, avec rien de plus que du bruit et le cri de guerre, Porus cessa de se porter face à ces sorties de cavalerie ; s'étant rendu compte que sa frayer était sans fondement, il ne bougea plus de l'endroit où se trouvait son camp ; cependant il plaça des postes de guet en de nombreux endroits de la rive. Lorsqu'Alexandre eut obtenu de Porus qu'il n'éprouvât aucune peur lors de ses actions nocturnes, il imagina la ruse suivante. [...]*

### **Arrien, V, 13, 4.**

#### a) Texte original.

*[...] ὡς δὲ καὶ τοῦτο ἐπεπέρατο αὐτῷ τὸ ὕδωρ, ἐπὶ μὲν τὸ δεξιὸν κέρασ παραίγαγε τό τε ἄγημα τῶν ἵππέων καὶ τῶν ἄλλων ἵππαρχιῶν τοὺς κρατίστους ἐπιλεξάμενος: τοὺς δὲ ἵπποτοξότας τῆς πάσης ἵππου προέταξε: τῶν δὲ πεζῶν πρῶτους μὲν τοὺς ὑπασπιστὰς τοὺς βασιλικούς, ὧν ἠγεῖτο Σέλευκος, ἐπέταξε τῇ ἵππῳ: ἐπὶ δὲ τούτοις τὸ ἄγημα τὸ βασιλικόν: ἐχομένους δὲ τούτων τοὺς*

ἄλλους ὑπασπιστάς, ὡς ἐκάστοις αἱ ἡγεμονίαι ἐν τῷ τότε ξυνέβαινον: κατὰ δὲ τὰ ἄκρα τῆς φάλαγγος οἱ τοξόται αὐτῷ καὶ οἱ Ἀγριᾶνες [καὶ] οἱ ἀκοντισταὶ ἐκατέρωθεν ἐπέστησαν. οὕτως ἐκτάξας τὸν μὲν πεζὸν στρατὸν ἐν κόσμῳ [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Lorsqu'il eut franchi aussi cette partie du fleuve, il fit passer à son aile droite la Garde royale à cheval et une sélection des meilleurs éléments des autres corps de cavalerie ; il plaça les archers à cheval en avant de toute la ligne de la cavalerie ; à côté de la cavalerie, il rangea les hypaspistes royaux, commandés par Séleucus ; à leur suite venaient la Garde royale puis, au contact de celle-ci, les autres hypaspistes selon l'ordre de commandement qui leur était échu à ce moment. Aux ailes de la Phalange, il plaça de part et d'autre les archers, les Agrianes et les lanceurs de javelots. [...]

### **Arrien, V, 16, 2.**

a) Texte original.

[...] ἀλλὰ αὐτὸς μὲν ἄτε ἵπποκρατῶν τὴν πολλὴν τῆς ἵππου ἀναλαβὼν ἐπὶ τὸ εὐώνυμον κέρας τῶν πολεμίων παρήλαυεν, ὡς ταύτη ἐπιθησόμενος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Vu que sa supériorité résidait dans sa cavalerie, il prit avec lui la plus grande partie de cette cavalerie et fit mouvement en direction de l'aile gauche de l'ennemi, avec l'intention d'attaquer de ce côté. [...]

### **Arrien, V, 16, 4.**

a) Texte original.

[...] καὶ αὐτὸς δὲ τοὺς ἐταίρους ἔχων τοὺς ἵππείας παρήλαυεν ὀξέως ἐπὶ τὸ εὐώνυμον τῶν βαρβάρων, κατὰ κέρας ἔτι τεταραγμένοις ἐμβαλεῖν σπουδῆν ποιούμενος, πρὶν ἐπὶ φάλαγγος ἐκταθῆναι αὐτοῖς τὴν ἵππον. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; puis lui-même, avec la cavalerie des Compagnons, s'élança rapidement contre l'aile gauche des Barbares, pour profiter tout de suite du désordre qui régnait, pendant qu'elle était encore en colonnes, et la charger avant que les Barbares aient pu déployer leur cavalerie en ligne de front. [...]

**Arrien, V, 17, 7.**

a) Texte original.

[...] ὡς δὲ καματηρά τε ἦν τὰ θηρία καὶ οὐκέτι αὐτοῖς ἐρρωμένοι αἱ ἐκδρομαὶ ἐγίγνοντο, ἀλλὰ συριγμῶ μόνον διαχρώμενα ὥσπερ αἱ πρύμναν κρουόμεναι νῆες ἐπὶ πόδα ὑπεχώρουν, αὐτὸς μὲν Ἀλέξανδρος περιβάλλει ἐν κύκλῳ τὴν ἵππον τῇ πάσῃ τάξει, τοὺς πεζοὺς δὲ ξυνασπίσαντας ὡς ἐς πυκνοτάτην ξύγκλεισιν ἐπάγειν τὴν φάλαγγα ἐσήμηνε. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] *Finally, comme ces monstres, fatigués, n'avaient plus la force de charger, mais se contentaient de barrir, et reculaient pas à pas, comme les navires qu'on ramène en arrière, la poupe en avant, Alexandre déploya sa cavalerie en cercle et donna le signal d'attaquer à la Phalange, dont les fantassins, tenant leurs boucliers serrés l'un contre l'autre, formaient une masse d'une densité impénétrable : [...]*

**Arrien, V, 22, 7.**

a) Texte original.

[...] ἀπὸ δὲ τῶν πεζῶν τῶν προσγενομένων πυκνοτέραν τὴν ξύγκλεισιν τῆς φάλαγγος ποιήσας αὐτὸς ἀναλαβὼν τὴν ἵππον τὴν ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ τεταγμένην παρήγαγεν ἐπὶ τὰς κατὰ τὸ εὐώνυμον τῶν Ἰνδῶν ἀμάξας. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; *avec les fantassins qui venaient de le rejoindre, il épaisit et rendit plus impénétrable les rangs de la Phalange ; lui-même prit la cavalerie placée à l'aile droite et l'emmena contre les chariots de l'aile gauche indienne. [...]*

**Arrien, V, 23, 6.**

a) Texte original.

[...] Ἀλέξανδρος δὲ χάρακί τε διπλῶ περιβάλλει ἵναπερ μὴ εἴργεν ἡ λίμνη τὴν πόλιν καὶ φυλακὰς ἐν κύκλῳ τῆς λίμνης ἀκριβεστέρας κατέστησεν. αὐτὸς δὲ μηχανὰς προσάγειν τῷ τείχει ἐπενόει, ὡς κατασεῖν τὸ τεῖχος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre fit entourer la ville d'un double retranchement là où elle n'était pas bloquée par le lac, et organisa plus minutieusement ses postes placés autour du lac. Il décida de faire avancer ses machines de guerre contre le rempart pour l'ébranler. [...]

#### **Arrien, V, 24, 4.**

a) Texte original.

[...] αἱ τε μηχαναὶ Ἀλεξάνδρῳ ξυμπεπηγμέναι ἦσαν καὶ προσήγοντο ἤδη τῷ τείχει. ἀλλὰ οἱ Μακεδόνες, πρὶν καὶ κατασεισθῆναί τι τοῦ τείχους, ὑπορύπτοντές τε αὐτοὶ πλίνθινον ὄν τὸ τεῖχος καὶ τὰς κλίμακας ἐν κύκλῳ πάντῃ προσθέντες αἰροῦσι κατὰ κράτος τὴν πόλιν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Les machines de guerre étaient maintenant Assemblées et on était déjà en train de les approcher du rempart. Mais les Macédoniens, avant même que le terrain ne fût ébranlé (car il était fait en briques) dressèrent les échelles d'assaut sur tout le pourtour et prirent la ville de vive force. [...]

#### **Arrien, V, 26, 5.**

a) Texte original.

[...] ἢ οὐκ ἴστε ὅτι ὁ πρόγονος ὁ ἡμέτερος οὐκ ἐν Τίρυνθι οὐδὲ Ἄργει, ἀλλ' οὐδὲ ἐν Πελοποννήσῳ ἢ Θήβαις μένων ἐς τοσόνδε κλέος ἦλθεν ὡς θεὸς ἐξ ἀνθρώπου γενέσθαι ἢ δοκεῖν; οὐ μὲν δὴ οὐδὲ Διονύσου, ἀβροτέρου τούτου θεοῦ ἢ καθ' Ἡρακλέα, ὀλίγοι πόνοι. ἀλλὰ ἡμεῖς γε καὶ ἐπέκεινα τῆς Νύσης ἀφίγμεθα καὶ ἡ Ἄορνος πέτρα ἢ τῷ Ἡρακλεῖ ἀνάλωτος πρὸς ἡμῶν ἔχεται. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] « Ignorez-vous que c'est parce qu'il a refusé de rester à Tirynthe ou à Argos, et même dans le Péloponnèse ou à Thèbes, que notre ancêtre a atteint un tel degré de gloire que, d'homme qu'il était, il est devenu un dieu et est tenu pour tel ? Et Dionysos, dont la divinité est supérieure à celle d'Héraclès : elles n'ont pas été en petit nombre, c'est sûr, les épreuves qu'il a subies ! Mais nous, nous

*avons atteint une région au-delà de Nysa, et le Roc Aornos, qui s'est révélé imprenable pour Héraclès est entre nos mains. » [...]*

**Arrien, VI, 3, 2.**

a) Texte original.

*[...] ἐπὶ δὲ Ἡρακλεῖ τε τῷ προπάτορι σπείσας καὶ Ἄμμωνι καὶ τοῖς ἄλλοις θεοῖς ὅσοις αὐτῷ νόμος σημήναι ἐς ἀναγωγὴν κελεύει τῇ σάλπιγγι. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] Et, après avoir fait des libations à Héraclès, son ancêtre, à Ammon et aux autres dieux qu'il avait l'habitude d'honorer, il donna l'ordre à la trompette de sonner le signal du départ. [...]*

**Arrien, VI, 3, 5.**

a) Texte original.

*[...] φιλωδοὶ γάρ, εἴπερ τινὲς ἄλλοι, Ἴνδοι καὶ φιλορχήμονες ἀπὸ Διονύσου ἔτι καὶ τῶν ἅμα Διονύσῳ βακχευσάντων κατὰ τὴν Ἰνδῶν γῆν. [...]*

b) Trad. P. Savinel.

*[...] : car les Indiens comptent parmi les peuples les plus férus de chant, et aussi de danse, depuis le temps où Dionysos et ses Compagnons ont conduit des bacchanales sur la terre indienne. [...]*

**Arrien, VI, 9, 5.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρος δὲ ὡς ἐπὶ τοῦ τείχους στὰς κύκλω τε ἀπὸ τῶν πλησίον πύργων ἐβάλλετο, οὐ γὰρ πελάσαι γε ἐτόλμα τις αὐτῷ τῶν Ἰνδῶν, καὶ ὑπὸ τῶν ἐκ τῆς πόλεως, οὐδὲ πόρρω τούτων γε ἑσακοντιζόντων ἔτυχε γάρ τι καὶ προσκεχασμένον ταύτῃ πρὸς τὸ τεῖχος, δῆλος μὲν ἦν Ἀλέξανδρος ὦν τῶν τε ὄπλων τῇ λαμπρότητι καὶ τῷ ἀτόπῳ τῆς τόλμης, ἔγνω δὲ ὅτι αὐτοῦ μὲν μένων κινδυνεύσει μηδὲν ὅ τι καὶ λόγου ἄξιον ἀποδεικνύμενος, καταπηδῆσας δὲ εἴσω τοῦ τείχους τυχὸν μὲν αὐτῷ τούτῳ ἐκπλήξει τοὺς Ἰνδοὺς, εἰ δὲ μή, καὶ κινδυνεύειν δεοί, μεγάλα ἔργα καὶ τοῖς*

ἔπειτα πυθέσθαι ἄξια ἐργασάμενος οὐκ ἀσπουδεὶ ἀποθανεῖται — ταῦτα γνοὺς καταπηδᾷ ἀπὸ τοῦ τείχους ἐς τὴν ἄκραν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Et Alexandre, debout sur le rempart, se faisait tirer dessus à partir des tours proches et aussi par ceux qui étaient dans la ville, lesquels, d'ailleurs, ne décochaient pas leurs traits de loin, parce qu'il y avait une levée près du rempart à cet endroit : et il était bien reconnaissable par l'éclat de ses armes et de ce trait de folle audace. Il se rendait compte que, s'il restait à cet endroit, il courrait des risques sans pouvoir rien accomplir de mémorable, tandis que, s'il sautait à bas du rempart, les Indiens seraient peut-être frappés de terreur par son geste même ; sinon, et s'il lui fallait courir des risques, il ne mourrait pas sans avoir lutté, mais après avoir accompli des actes héroïques qui mériteraient d'être connus de la postérité. Etant arrivé à cette conclusion, il sauta à bas du rempart dans la citadelle. [...]

### Arrien, VI, 10, 2.

a) Texte original.

[...] Πευκέστας δὲ περιβὰς πεπρωκῶτι καὶ ὑπερσχῶν τὴν ἱερὰν τὴν ἐξ Ἰλίου ἀσπίδα πρὸ αὐτοῦ [εἶχε]  
[...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Pendant qu'il gisait là, Peucestas s'efforçait de le couvrir, et tenait au-dessus de lui le bouclier sacré de Troie ; [...]

### Arrien, VI, 24, 3.

a) Texte original.

[...] καὶ ταῦτα Ἀλεξάνδρῳ ἐξαγγελλόμενα ἔριν ἐμβαλεῖν πρὸς Κῦρον καὶ Σεμίραμιν. τούτων τε οὖν ἔνεκα καὶ ἅμα ὡς τῷ ναυτικῷ ἐγγύθεν ἐκπορίζεσθαι τὰ ἀναγκαῖα, λέγει Νέαρχος ταύτην τραπήνην Ἀλέξανδρον. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...]; ces faits rapportés à Alexandre l'auraient piqué d'émulation à l'égard de Cyrus et de Sémiramis ; ce serait donc, toujours d'après Néarque, à cause d'eux, et aussi pour rester près de sa flotte, et pouvoir lui fournir le nécessaire, qu'il aurait choisi cet itinéraire. [...]

#### **Arrien, VI, 28, 1.**

a) Texte original.

[...] ἤδη δὲ τινες καὶ τοιάδε ἀνέγραψαν, οὐ πιστὰ ἐμοὶ λέγοντες, ὡς συζεύξας δύο ἄρμαμάξας κατακείμενος ξὺν τοῖς ἐταίροις καταλούμενος τὴν διὰ Καρμανίας ἦγεν, ἡ στρατιὰ δὲ αὐτῶ ἐστεφανωμένη τε καὶ παίζουσα εἶπετο, προὔκειτο δὲ αὐτῇ σῖτά τε καὶ ὄσα ἄλλα ἐς τρυφὴν παρὰ τὰς ὁδοὺς συγκεκομισμένα πρὸς τῶν Καρμανίων, καὶ ταῦτα πρὸς μίμησιν τῆς Διονύσου βακχείας ἀπεικάσθη Ἀλεξάνδρῳ, [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] : ils disent qu'Alexandre, ayant fait rassembler deux voitures couvertes de grand luxe, y passait le temps couché, avec les Compagnons, au son de la flûte, conduisant ainsi son armée à travers la Carmanie ; les soldats suivaient couronne en tête, et en faisant des jeux ; ils trouvaient sur le bord de la route, déposés par les Carmaniens, des provisions et tout ce qui est nécessaire à la volupté : tout cela avait été imaginé par Alexandre en imitation de la bacchanale de Dionysos ; [...]

#### **Arrien, VI, 29, 4.**

a) Texte original.

[...] ἐλύπησε δὲ αὐτὸν ἡ παρανομία ἢ ἐς τὸν Κύρου τοῦ Καμβύσου τάφον, ὅτι διορωρυγμένον τε καὶ σεσυλημένον κατέλαβε τοῦ Κύρου τὸν τάφον, ὡς λέγει Ἀριστόβουλος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Il fut vivement contrarié par le crime perpétré contre le tombeau de Cyrus, fils de Cambyse, parce qu'il trouva ce tombeau violé et pillé, d'après ce que rapporte Aristobule ; [...]

#### **Arrien, VI, 29, 9.**

a) Texte original.

[...] ὅποτε ἔλοι Πέρσας, παριέναι ἐς τοῦ Κύρου τὸν τάφον' τὰ μὲν ἄλλα καταλαμβάνει ἐκπεφορημένα πλὴν τῆς πυέλου καὶ τῆς κλίνης: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Alexandre, qui avait à cœur, lorsqu'il aurait vaincu les perses, de rendre visite au tombeau de Cyrus, le trouva vidé de tout, sauf du sarcophage et du lit. [...]

### **Arrien, VI, 29, 10**

a) Texte original.

[...] καὶ λέγει Ἀριστόβουλος αὐτὸς ταχθῆναι πρὸς Ἀλεξάνδρου κοσμηῆσαι ἐξ ὑπαρχῆς τῷ Κύρῳ τὸν τάφον. καὶ τοῦ μὲν σώματος ὅσαπερ ἐπι σῶα ἦν καταθεῖναι ἐς τὴν πύελον καὶ τὸ πῶμα ἐπιθεῖναι, ὅσα δὲ λελώβητο αὐτῆς κατορθῶσαι: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Aristobule dit qu'Alexandre lui ordonna de remettre le tombeau de Cyrus intégralement en l'état, c'est-à-dire de replacer dans le sarcophage les parties du corps intactes, et de remettre le couvercle ; [...]

### **Arrien, VII, 6, 1.**

a) Texte original.

[...] ἦκον δὲ αὐτῶ καὶ οἱ σατράπαι οἱ ἐκ τῶν πόλεων τε τῶν νεοκτίστων καὶ τῆς ἄλλης γῆς τῆς δοριαλώτου παιῶδας ἡβάσκοντας ἤδη ἐς τρισμυρίους ἄγοντες τὴν αὐτὴν ἡλικίαν γεγονότας, οὓς Ἐπιγόνους ἐκάλει Ἀλέξανδρος, κεκοσμημένους Μακεδονικοῖς ὄπλοις καὶ τὰ πολέμια ἐς τὸν τρόπον τὸν Μακεδονικὸν ἡσκημένους. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; ils avaient amené des jeunes gens, au nombre d'environ trente mille, tous du même âge, et qu'Alexandre appelait ses Epigones ; ils portaient l'armement macédonien et suivaient l'entraînement militaire en usage chez les macédoniens. [...]

### **Arrien, VII, 8, 2.**



a) Texte original.

[...] ὅτι πολλάκις ἤδη ἐλύπει αὐτοὺς ἢ τε ἐσθῆς ἢ Περσικῆ ἐς τοῦτο φέρουσα καὶ τῶν Ἐπιγόνων τῶν βαρβάρων ἢ ἐς τὰ Μακεδονικὰ ἦθη κόσμησις καὶ ἀνάμιξις τῶν ἀλλοφύλων ἱππέων ἐς τὰς τῶν ἐταίρων τάξεις. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; par l'équipement macédonien dont il avait doté ses Epigones barbares, et l'introduction de cavaliers de race étrangères dans les escadrons des Compagnons. [...]

### **Arrien, VII, 9, 2.**

a) Texte original.

[...] καὶ πρῶτά γε ἀπὸ Φιλίππου τοῦ πατρός, ἧπερ καὶ εἰκός, τοῦ λόγου ἄρξομαι. Φίλιππος γὰρ παραλαβὼν ὑμᾶς πλανήτας καὶ ἀπόρους, ἐν διφθέραις τοὺς πολλοὺς νέμοντας ἀνὰ τὰ ὄρη πρόβατα ὀλίγα καὶ ὑπὲρ τούτων κακῶς μαχομένους Ἰλλυριοῖς καὶ Τριβαλλοῖς καὶ τοῖς ὁμόροις Θραξίν, χλαμύδας μὲν ὑμῖν ἀντὶ τῶν διφθερῶν φορεῖν ἔδωκεν, κατήγαγε δὲ ἐκ τῶν ὀρέων ἐς τὰ πεδία, ἀξιωμαχοὺς καταστήσας τοῖς προσχώροις τῶν βαρβάρων, ὡς μὴ χωρίων ἔτι ὀχυρότητι πιστεύοντας μᾶλλον ἢ τῇ οἰκείᾳ ἀρετῇ σώζεσθαι, πόλεων τε οἰκήτορας ἀπέφηνε καὶ νόμοις καὶ ἔθεσι χρηστοῖς ἐκόσμησεν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Je parlerai d'abord, comme c'est naturel, de Philippe, mon père. Philippe donc, vous ayant trouvés errants, indigents, la plupart vêtus de peaux de bêtes, et faisant paître sur les pentes des montagnes de maigres troupeaux pour lesquels vous livriez aux Illyriens, aux Triballes et aux Thraces frontaliers des combats malheureux. Philippe, vous dis-je, vous a donné des chlamydes à porter, à la place de vos peaux de bêtes, vous a fait descendre des montagnes dans les plaines, et vous a rendus capables de combattre avec succès contre les Barbares du voisinage, au point qu'aujourd'hui, pour votre sécurité, vous vous fiez moins à la position forte de vos bourgs qu'à votre propre courage ; il a fait de vous des habitants de cités, vous permettant de vivre dans l'ordre, grâce à de bonnes lois et à de bonnes coutumes.[...]

### **Arrien, VII, 10, 6.**

a) Texte original.

[...] καταστρεψάμενον δὲ Οὐξίους τε καὶ Ἀραχωτοὺς καὶ Δράγγας, κεκτημένον δὲ καὶ Παρθυαίους καὶ Χορασμίους καὶ Ὑρκανίους ἔστε ἐπὶ τὴν θάλασσαν τὴν Κασπίαν, ὑπερβάντα δὲ τὸν Καύκασον ὑπὲρ τὰς Κασπίας πύλας, καὶ περάσαντα Ὅξον τε ποταμὸν καὶ Τάναϊν, ἔτι δὲ τὸν Ἰνδὸν ποταμὸν, οὐδενὶ ἄλλω ὅτι μὴ Διονύσῳ περαθέντα, καὶ τὸν Ὑδάσπην καὶ τὸν Ἀκεσίην καὶ τὸν Ὑδραώτην, [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; qui a franchi le Caucase au-delà des Portes Caspiennes, qui a traversé les fleuves Oxus et Tanaïs, et en outre l'Indus, que personne n'avait traversé en dehors de Dionysos, et l'Hydaspe, et l'Acésinès, et l'Hydraotès, et qui aurait traversé l'Hyphase, si vous n'aviez reculé par peur ; [...]

### **Arrien, VII, 11, 3.**

a) Texte original.

[...] ὡς δὲ τὰ Περσῶν τε καὶ Μήδων αὐτοῖς ἐξηγγέλλετο, αἶ τε ἡγεμονίαι Πέρσαις διδόμεναι καὶ ἡ στρατιὰ ἢ βαρβαρική ἐς λόχους τε καταλεγομένη καὶ τὰ Μακεδονικὰ ὀνόματα ἄγημά τι Περσικὸν καλούμενον καὶ πεζεῖταιροι Πέρσαι [καὶ ἀσθέτεροι ἄλλοι] καὶ ἀργυρασπίδων τάξις Περσική καὶ ἡ τῶν ἐταίρων ἵππος καὶ ταύτης ἄλλο ἄγημα βασιλικόν, οὐκέτι καρτεροὶ σφῶν ἦσαν, [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Mais, quand on leur eut rapporté ce qui se passait avec les Perses et les Mèdes, les commandements donnés aux Perses, les forces barbares incorporées dans les compagnies, un corps d'élite perse recevant une dénomination macédonienne , la création de Compagnons d'infanterie perses, de Compagnons d'infanterie d'autres nationalités, d'un bataillon de « Boucliers d'argent » perse, de Compagnons de cavalerie perses, fournissant aussi une autre Garde royale, ils ne purent plus se contenir : [...]

### **Arrien, VII, 12, 2.**

a) Texte original.

[...] αὐτὸς δὲ ἐπιμελήσεσθαι ὡς ἐκτρέφοντο Μακεδονικῶς τὰ τε ἄλλα καὶ ἐς τὰ πολέμια κοσμούμενοι, γενομένους δὲ ἄνδρας ἄξειν αὐτὸς ἐς Μακεδονίαν καὶ παραδώσειν τοῖς πατράσιν. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; il leur dit qu'il s'occuperait personnellement de les faire élever à la macédonienne, en particulier en ce qui concernait l'instruction militaire, et que, lorsqu'ils seraient devenus des hommes, ils les conduiraient lui-même en Macédoine et les remettrait à leurs pères. [...]

**Arrien, VII, 14, 4.**

a) Texte original.

[...] καὶ κείρασθαι Ἀλέξανδρον ἐπὶ τῷ νεκρῷ τὴν κόμην τά τε ἄλλα οὐκ ἀπεικότα τίθεμαι καὶ κατὰ ζῆλον τὸν Ἀχιλλέως, πρὸς ὄντινα ἐκ παιδὸς φιλοτιμία αὐτῷ ἦν: [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Cependant, qu'Alexandre ait fait couper sa chevelure en l'honneur du mort, je ne le considère pas comme invraisemblable, pour plusieurs raisons, mais en particulier à cause de son désir d'imiter Achille, avec lequel il voulut rivaliser dès son enfance. [...]

**Arrien, VII, 14, 6-7.**

a) Texte original.

[...] καὶ τούτους ὧν τε ἐδέοντο ἐξ Ἀλεξάνδρου τυχεῖν καὶ ἀνάθημα δοῦναι αὐτοῖς Ἀλέξανδρον κομίζειν τῷ Ἀσκληπιῷ, ἐπειπόντα ὅτι: καίπερ οὐκ ἐπεικῶς κέχρηταί μοι ὁ Ἀσκληπιός, οὐ σώσας μοι τὸν ἐταῖρον ὄντινα ἴσον τῇ ἐμαυτοῦ κεφαλῇ ἦγον. ἐναγίζειν τε ὅτι αἰεὶ ὡς Ἡρωῖ ἐκέλευεν Ἥφαιστίῳνι, τοῦτο μὲν πρὸς τῶν πλείστων ἀναγέγραπται: οἱ δὲ λέγουσιν ὅτι καὶ εἰς Ἄμμωνος ἔπεμψεν ἐρησομένους τὸν θεὸν εἰ καὶ ὡς θεῷ θύειν συγχωρεῖ Ἥφαιστίῳνι, τὸν δὲ οὐ συγχωρῆσαι. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] ; Alexandre, après avoir fait droit à leurs requêtes, leur donna une offrande à déposer au sanctuaire d'Asclépios, avec cette remarque : « Pourtant, Asclépios en a bien mal usé avec moi, en refusant de sauver l'ami dont la tête m'était aussi chère que la mienne. » Qu'il ait ordonné d'offrir, pour la suite des temps, des sacrifices à Héphestion comme à un demi-dieu, cela est rapporté par la majorité des historiens ; d'autres ajoutent qu'il envoya au temple d'Ammon des gens qui devaient demander au dieu s'il convenait d'offrir des sacrifices à Héphestion comme à un dieu ; mais la réponse fut négative. [...]

**Arrien, VII, 19, 2.**

a) Texte original.

[...] ὅσους δὲ ἀνδριάντας ἢ ὅσα ἀγάλματα ἢ εἰ δὴ τι ἄλλο ἀνάθημα ἐκ τῆς Ἑλλάδος Ξέρξης ἀνεκόμισεν ἐς Βαβυλῶνα ἢ ἐς Πασαργάδας ἢ ἐς Σοῦσα ἢ ὅπῃ ἄλλῃ τῆς Ἀσίας, ταῦτα δοῦναι ἄγειν τοῖς πρέσβεσι· καὶ τὰς Ἀρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος εἰκόνας τὰς χαλκᾶς οὕτω λέγεται ἀπενεχθῆναι ὀπίσω ἐς Ἀθήνας καὶ τῆς Ἀρτέμιδος τῆς Κελκῆας τὸ ἔδος. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Il leur donna aussi à emporter les statues, les images des dieux et autres monuments votifs que Xerxès avait emportés de Grèce et qui se trouvaient à Babylone, à Pasargades, à Suse, ou en tout autre lieu d'Asie ; et c'est ainsi, à ce qu'on dit que les statues de Bronze d'Harmodios et d'Aristogiton furent ramenés à Athènes, ainsi que la statue d'Artémis Celcée. [...]

**Arrien, VII, 20, 1.**

a) Texte original.

[...] οὐκ οὐκ ἀπαξιοῦν καὶ αὐτὸν τρίτον ἂν νομισθῆναι πρὸς Ἀράβων θεόν, οὐ φαυλότερα ἔργα Διονύσου ἀποδειξάμενον, εἴπερ οὖν καὶ Ἀράβων κρατήσας ἐπιτρέψειεν αὐτοῖς, καθάπερ Ἴνδοις, πολιτεύειν κατὰ τὰ σφῶν νόμιμα. [...]

b) Trad. P. Savinel.

[...] Et Alexandre ne se jugeait certainement pas indigne d'être considéré par les Arabes comme leur troisième dieu, ayant accompli des exploits qui ne le cédaient en rien à ceux de Dionysos, si du moins, après avoir soumis les Arabes, il leur permettait, comme aux Indiens, de se gouverner selon leurs propres coutumes. [...]

**Arrien, VII, 23, 6.**

a) Texte original.

[...] ἦκον δὲ καὶ παρὰ Ἄμμωνος οἱ θεωροὶ οὕσιν εἰστάλκει ἐρησομένους ὅπως θέμις αὐτῷ τιμᾶν Ἥφαιστίωνα· οἱ δὲ ὡς ἤρωϊ ἔφησαν ὅτι θύειν θέμις ὁ Ἄμμων λέγει. ὁ δὲ ἔχαιρέ τε τῇ μαντεία καὶ τὸ ἀπὸ τοῦδε ὡς ἤρωα ἐγέραιρε. [...]

b) Trad. P. Savinel.

*[...] : ils dirent qu'Ammon avait répondu qu'il était conforme à la loi divine de lui offrir des sacrifices comme à un demi-dieu. Cette réponse de l'oracle fit grand plaisir à Alexandre qui, dès lors, honora Héphestion comme un demi-dieu. [...]*

## Diodore

### Diodore, XVII, 2, 2-3.

a) Texte original.

*[...] 2. νέος γὰρ ὦν παντελῶς καὶ διὰ τὴν ἡλικίαν ὑπὸ τινῶν καταφρονούμενος πρῶτον μὲν τὰ πλήθη οἰκείοις λόγοις παρεστήσατο πρὸς εὐνοίαν: ἔφη γὰρ ὄνομα μόνον διηλλάχθαι βασιλέως, τὰς δὲ πράξεις χειρισθήσεσθαι μηδὲν καταδεέστερον τῆς ἐπὶ τοῦ πατρὸς γενομένης οἰκονομίας: ἔπειτα ταῖς πρεσβείαις χρηματίσας φιλανθρώπως παρεκάλεσε τοὺς Ἕλληνας τηρεῖν τὴν πρὸς αὐτὸν πατροπαράδοτον εὐνοίαν. 3. τῶν δὲ στρατιωτῶν πυκνὰς ποιησάμενος ἐξοπλισίας μελέτας τε καὶ γυμνασίας πολεμικὰς εὐπειθῆ κατεσκεύασε τὴν δύναμιν. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] 2. Tout jeune encore, et méprisé par certains en raison de sa jeunesse, il se concilia d'abord la faveur du peuple par des déclarations appropriées. Il déclara en effet que seul le nom du roi avait changé et que les affaires ne seraient pas plus mal conduites, qu'elles ne l'avaient été quand son père les administrait. Ensuite, il donna avec affabilité audience aux ambassades, exhortant les Grecs à lui maintenir, comme un héritage, la loyauté dont ils avaient fait preuve envers son père. 3. Quand aux soldats, il leur faisait faire continuellement prises d'armes, manœuvres et exercices militaires, instaurant ainsi une prompte obéissance dans son armée. [...]*

### Diodore, XVII, 4, 1.

a) Texte original.

*[...] πρώτους δὲ Θετταλοὺς ὑπομνήσας τῆς ἀρχαίας ἀφ' Ἡρακλέους συγγενείας καὶ λόγοις φιλανθρώποις, ἔτι δὲ μεγάλαις ἐπαγγελίαις μετεωρίσας ἔπεισε τὴν πατροπαράδοτον ἡγεμονίαν τῆς Ἑλλάδος αὐτῷ συγχωρῆσαι κοινῶ τῆς Θετταλίας δόγματι. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Il commença par rappeler aux Thessaliens l'antique parenté qui les unissait depuis Héraclès. Leur ayant ainsi remué le cœur par des paroles aimables et par de grandes promesses, il est convainquit de lui accorder, par un décret de la confédération Thessalienne, le commandement qu'il avait reçu de son père en héritage. [...]*

**Diodore, XVII, 4, 9.**

a) Texte original.

*[...] τοῦ δ' Ἀλεξάνδρου παραγγείλαντος εἰς Κόρινθον ἀπαντᾶν τὰς τε πρεσβείας καὶ τοὺς συνέδρους, ἐπειδὴ συνῆλθον οἱ συνεδρεῦειν εἰωθότες, διαλεχθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ λόγοις ἐπιεικέσι χρησάμενος ἔπεισε τοὺς Ἕλληνας ψηφίσασθαι στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος εἶναι τὸν Ἀλέξανδρον καὶ συστρατεύειν ἐπὶ τοὺς Πέρσας ὑπὲρ ὧν εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξήμαρτον. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Quand les membres ordinaires de l'assemblée furent réunis, le roi s'adressa à eux en termes mesurés et convainquit les Grecs de décréter « qu'Alexandre serait général en chef de la Grèce, munis des pleins pouvoirs, et que l'on engagerait en commun la guerre contre les Perses, en raison des crimes dont ils s'étaient rendus coupables envers les Grecs. Après avoir obtenu cette charge, le roi s'en retourna en Macédoine avec son armée. [...]*

**Diodore, XVII, 8, 3.**

a) Texte original.

*[...] Θηβαίων δὲ τὴν ἐν τῇ Καδμείᾳ φρουρὰν ἐκβάλλειν φιλοτιμουμένων καὶ πολιορκούντων τὴν ἄκραν ἤκεν ὁ βασιλεὺς ἄφνω πρὸς τὴν πόλιν καὶ κατεστρατοπέδευσε πλησίον τῶν Θηβῶν μετὰ πάσης τῆς δυνάμεως. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Les Thébains, qui s'efforçaient de déloger la garnison macédonienne de la Cadmée, étaient en train d'assiéger la citadelle quand le roi arriva soudain devant la ville et établit son camp à proximité de Thèbes : toute son armée l'accompagnait. [...]*

**Diodore, XVII, 9, 6.**

a) Texte original.

*[...] ὅθεν Ἀλέξανδρος περιαλγῆς γενόμενος εἰς ὑπερβάλλουσαν ὀργὴν προῆλθεν καὶ πάση τιμωρίᾳ τοὺς Θηβαίους μετελθεῖν ἔκρινεν. οὗτος μὲν οὖν ἀποθηριωθεὶς τὴν ψυχὴν μηχανάς τε πολιορκητικὰς συνεστήσατο καὶ τᾶλλα πρὸς τὸν κίνδυνον παρεσκευάζετο, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Alexandre en fut profondément blessé. Au comble de la colère, il décida d'infliger aux Thébains les pires châtiments. C'est ainsi que, dans un accès de sauvagerie, il réunit des machines de siège et prépara tout le reste en vue de la guerre. [...]*

### **Diodore, XVII, 11, 1.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δὲ βασιλεὺς ἐν τρισὶ ταῖς πάσαις ἡμέραις ἐτοιμασάμενος τὰ πρὸς τὴν πολιορκίαν τὰς δυνάμεις διείλετο εἰς τρία μέρη καὶ τὸ μὲν τοῖς χαρακώμασι τοῖς πρὸ τῆς πόλεως κατεσκευασμένοις προσβάλλειν ἔταξε, τὸ δὲ τοῖς Θηβαίοις ἀντιπάττεσθαι, τὸ δὲ τρίτον ἐφεδρεύειν τῷ πονοῦντι μέρει τῆς δυνάμεως καὶ διαδέχεσθαι τὴν μάχην. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Trois jours au total suffirent au roi pour achever les préparatifs du siège. Il divisa alors son armée et la répartit en trois corps : le premier avait l'ordre d'attaquer les retranchements établis devant la ville, le second de se ranger en bataille face aux Thébains, tandis que le troisième demeurait en réserve pour relever la division qui viendrait à faiblir. [...]*

### **Diodore, XVII, 14, 1.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δὲ βασιλεὺς τοὺς μὲν τελευτήσαντας τῶν Μακεδόνων ἔθαψε, πλείους ὄντας τῶν πεντακοσίων, τοὺς δὲ συνέδρους τῶν Ἑλλήνων συναγαγὼν ἐπέτρεψε τῷ κοινῷ συνεδρίῳ πῶς χρηστέον τῇ πόλει τῶν Θηβαίων. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Puis il réunit les délégués des Grecs et confia au Conseil fédéral le soin de décider quel traitement on devait faire subir à Thèbes. [...]*

**Diodore, XVII, 14, 4.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δὲ βασιλεὺς ἀκολούθως τῇ τοῦ συνεδρίου γνώμῃ τὴν μὲν πόλιν κατασκάψας πολὺν ἐπέστησε φόβον τοῖς ἀφισταμένοις τῶν Ἑλλήνων, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Conformément à la décision du Conseil, le roi détruisit la ville de fond en comble, terrorisant ainsi les Grecs qui voulaient se révolter. [...]*

**Diodore, XVII, 16, 3.**

a) Texte original.

*[...] διδάξας οὖν αὐτοὺς περὶ τοῦ συμφέροντος καὶ παρορμήσας διὰ τῶν λόγων πρὸς τοὺς ἀγῶνας θυσίας μεγαλοπρεπεῖς τοῖς θεοῖς συνετέλεσεν ἐν Δίῳ τῆς Μακεδονίας καὶ σκηνικοὺς ἀγῶνας Διὶ καὶ Μούσαις, οὓς Ἀρχέλαος ὁ προβασιλεύσας πρῶτος κατέδειξε. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Après leur avoir indiqué où se trouvait leur avantage et les avoir excités à la guerre par ses discours, il célébra à Dion de Macédoine de magnifiques sacrifices en l'honneur des dieux, ainsi que les jeux scéniques en l'honneur de Zeus et des Muses qui avaient été instituées par Achélaos, l'un de ses prédécesseurs. [...]*

**Diodore, XVII, 17, 2.**

a) Texte original.

*[...] αὐτὸς δὲ μακρὰς ναυσὶν ἐξήκοντα καταπλεύσας πρὸς τὴν Τρωάδα χώραν πρῶτος τῶν Μακεδόνων ἀπὸ τῆς νεῶς ἠκόντισε μὲν τὸ δόρυ, πήξας δ' εἰς τὴν γῆν καὶ αὐτὸς ἀπὸ τῆς νεῶς ἀφαλλόμενος παρὰ τῶν θεῶν ἀπεφαίνετο τὴν Ἀσίαν δέχεσθαι δορίκτητον. [...]*



b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Lui-même accosta en Troade avec soixante vaisseaux de guerre. Du navire, il jeta sa lance et, l'ayant fichée dans le sol, il fut le premier Macédonien à sauter à terre, déclarant recevoir l'Asie des Dieux comme un bien conquis à la pointe de la lance. [...]*

**Diodore, XVII, 17, 3.**

a) Texte original.

*[...] καὶ τοὺς μὲν τάφους τῶν ἡρώων Ἀχιλλέως τε καὶ Αἴαντος καὶ τῶν ἄλλων ἐναγίσμασι καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς πρὸς εὐδοξίαν ἀνήκουσιν ἐτίμησεν, αὐτὸς δὲ τὸν ἐξετασμὸν τῆς ἀκολουθούσης δυνάμεως ἀκριβῶς ἐποίησατο. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Il honora également les tombes d'Achille, d'Ajax et des autres héros par des sacrifices funèbres et autres marques d'honneur en usage. [...]*

**Diodore, XVII, 19, 6.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρος δὲ τοὺς ἀρίστους τῶν ἰππέων κατὰ τὸ δεξιὸν κέρασ ἔχων μεθ' αὐτοῦ πρῶτος ἐφίππευσε τοῖς Πέρσiais καὶ συμπλακεῖς τοῖς πολεμίοις πολὺν ἐποίηῖτο φόνον. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] A l'aile droite, où il avait avec lui les cavaliers les plus braves, Alexandre fut le premier à charger les Perses et à engager le combat avec l'ennemi, dont il faisait un grand carnage ! [...]*

**Diodore, XVII, 22, 1.**

a) Texte original.

*[...] εἰς δὲ τὴν Μίλητον συμπεφευγόντων τῶν διασωθέντων ἐκ τῆς μάχης Περσῶν μετὰ Μέμνονος τοῦ στρατηγοῦ ὁ μὲν βασιλεὺς πλησίον τῆς πόλεως στρατοπεδεύσας καθ' ἡμέραν συνεχεῖς προσβολὰς τοῖς τείχεσιν ἐκ διαδοχῆς ἐποίηῖτο, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Comme les Perses rescapés de la bataille étaient tous allés se réfugier à Milet avec le général Memnon, le roi établit son camp à proximité de la ville et chaque jour, par vagues successives, il soumettait les remparts à des assauts continuels. [...]*

**Diodore, XVII, 22, 3.**

a) Texte original.

*[...] ἐπεὶ δὲ ὁ βασιλεὺς φιλοτιμότερον ταῖς τε μηχαναῖς ἐσάλευε τὰ τεῖχη καὶ τὴν πολιορκίαν ἐνεργεστάτην ἐποίητο κατὰ γῆν ἅμα καὶ κατὰ θάλατταν οἷ τε Μακεδόνες διὰ τῶν πιπτόντων τειχῶν εἰσεβιάζοντο, τηνικαῦτα κατισχυόμενοι πρὸς φυγὴν ἐτράποντο. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Mais le roi redoublait d'ardeur en ébranlant les remparts à l'aide de ses machines de guerre, et conduisait le siège avec une vigueur accrue sur terre comme sur mer, tandis que les Macédoniens faisaient irruption là où les brèches venaient à s'ouvrir dans le rempart. [...]*

**Diodore, XVII, 22, 5.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δ' Ἀλέξανδρος τοῖς μὲν Μιλησίοις φιλανθρώπως προσηνέχθη, τοὺς δ' ἄλλους ἅπαντας ἐξηνδραποδίσατο. τῆς δὲ ναυτικῆς δυνάμεως οὔσης ἀχρήστου καὶ δαπάνας μεγάλας ἐχούσης κατέλυσε τὸ ναυτικὸν πλὴν ὀλίγων νεῶν, αἷς ἐχρήθητο πρὸς τὴν παρακομιδὴν τῶν πολιορκητικῶν ὀργάνων, ἐν αἷς ἦσαν αἱ παρ' Ἀθηναίων νῆες συμμαχίδες εἴκοσιν. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] D'autre par, comme l'armée navale était sans emploi et que son entretien réclamait de grandes dépenses, il licencia la flotte, à l'exception de quelques navires, qu'il utilisait pour le transport du matériel de siège. Parmi ceux-ci se trouvant les vingt navires alliés envoyés par les athéniens. [...]*

**Diodore, XVII, 24, 3-4.**

a) Texte original.

[...] ὁ δὲ Ἀλέξανδρος πλησίον τῆς πόλεως στρατοπεδεύσας συνεστήσατο πολιορκίαν ἐνεργὸν καὶ καταπληκτικὴν. 4. τὸ μὲν γὰρ πρῶτον τοῖς τείχεσι προσβολὰς συνεχεῖς ἐκ διαδοχῆς ἐποιεῖτο καὶ διημέρευεν ἐν τοῖς κινδύνοις· μετὰ δὲ ταῦτα παντοδαπὰς μηχανὰς ἐπιστήσας καὶ τὰς πρὸ τῆς πόλεως τάφρους χωστρίσι χελώναις ἀναπληρώσας διὰ τῶν κριῶν ἐσάλευε τοὺς πύργους καὶ τὰ μεταξὺ μεσοπύργια. καταβαλὼν δὲ μέρος τι τοῦ τείχους τὸ λοιπὸν ἤδη διὰ τῆς ἐκ χειρὸς μάχης ἐβιάζετο διὰ τοῦ πτώματος εἰς τὴν πόλιν εἰσπεσεῖν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Ayant établi son camp à proximité de la ville, Alexandre engagea vigoureusement le siège avec des moyens impressionnants. 4. Il commença en effet par lancer contre les remparts des attaques ininterrompues, par vagues successives, et il passait ses journées à combattre ! Il mit ensuite en batterie des machines de toutes sortes et, après avoir comblé les fossés devant la ville à l'aide de tortues capables de protéger les sapeurs pendant leur travail, il ébranla les tours et les courtines à coup de bélier. Après avoir jeté bas une partie du rempart, il tentait désormais, dans les combats au corps à corps, de se frayer de force, par la brèche, un chemin jusque dans la ville. [...]

#### **Diodore, XVII, 26, 4.**

a) Texte original.

[...] ὁ δὲ βασιλεὺς κατανοήσας τὸ γινόμενον τοὺς μὲν προμάχους τῶν Μακεδόνων πρώτους ἔταξε, ἐφέδρους δ' ἔστησε τοὺς ἐπιλέκτους· ἐπὶ δὲ τούτοις τρίτους ἐπέταξεν ἑτέρους τοὺς ταῖς ἀνδραγαθίαις ὑπεράγοντας. αὐτὸς δὲ πρὸ πάντων τούτων ἡγούμενος ὑπέστη τοὺς πολεμίους, δόξαντας διὰ τὸ βᾶρος ἀκαταγωνίστους εἶναι. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Mais, remarquant ce qui se passait, le roi rangea en première ligne les Macédoniens qui combattaient toujours sur le front de la phalange, et disposa les soldats d'élite pour assurer leur relève. En plus de ceux-ci, il plaça en troisième ligne, comme réserve, d'autres soldats d'une bravoure supérieure. Lui-même marchait devant son monde, soutenant le choc de l'adversaire qui se figurait que sa formation massive le rendrait invincible. [...]

#### **Diodore, XVII, 28, 2.**

a) Texte original.

*[...] οἱ δὲ Μαρμαρεῖς ἀνδρεία διαφέροντες καὶ τῇ τῶν τόπων ἐρυμνότητι πιστεύοντες ὑπέμενον εὐρύστως τὴν πολιορκίαν. ἐπὶ μὲν οὖν ἡμέρας δύο συνεχεῖς ἐγίνοντο προσβολαὶ καὶ φανερὸς ἦν ὁ βασιλεὺς οὐκ ἀποστησόμενος ἕως ἂν ἔλη τὴν πέτραν. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Mais les Marmariens soutenaient fermement le siège, car ils étaient d'une bravoure peu commune et avaient confiance dans la forte position du lieu. Pendant deux jours, on lança des assauts ininterrompus, et il était clair que le roi ne se retirerait pas avant d'avoir pris le rocher. [...]*

### **Diodore, XVII, 33, 2.**

a) Texte original.

*[...] αὐτὸς δὲ προηγούμενος τοῦ δεξιοῦ μέρους ἀπήντα τοῖς πολεμίοις, ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ τοὺς κρατίστους τῶν ἰππέων: [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] A la tête de l'aile droite, il se porta en personne contre l'ennemi : la fleur de la cavalerie était avec lui. [...]*

### **Diodore, XVII, 40, 2-3.**

a) Texte original.

*[...] οἱ δὲ Τύριοι βουλομένου τοῦ βασιλέως τῷ Ἡρακλεῖ τῷ Τυρίῳ θῦσαι προπετέστερον διεκώλυσαν αὐτὸν τῆς εἰς τὴν πόλιν εἰσόδου.*

*τοῦ δ' Ἀλεξάνδρου χαλεπῶς ἐνέγκαντος καὶ διαπειλησαμένου πολεμήσειν τὴν πόλιν οἱ Τύριοι τεθαρρηκότως ὑπέμενον τὴν πολιορκίαν, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Mais les Tyriens, avec un peu trop de témérité, interdirent au roi l'accès de leur ville, alors qu'il voulait sacrifier à l'Héraclès tyrien. Alexandre prit mal la chose et menaça de déclarer la guerre à la cité. [...]*

### **Diodore, XVII, 43, 2.**

a) Texte original.

[...] ὁ δὲ βασιλεὺς ἄμα τῆ κατὰ τὸ χῶμα προσβολῆ παντὶ τῷ στόλῳ περιέπλει τὴν πόλιν καὶ τὰ τεῖχη περιεσκέπτετο καὶ φανερὸς ἦν πολιορκήσων τὴν πόλιν κατὰ γῆν ἄμα καὶ κατὰ θάλαπταν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Tout en attaquant du côté de la chaussée, le roi croisait autour de la ville avec toute sa flotte et inspectait avec soin les remparts : il était clair que son intention était d'attaquer la ville par terre et par mer. [...]

### **Diodore, XVII, 45, 2.**

a) Texte original.

[...] ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἐπιστήσας ἐπὶ τοὺς ἀρμόζοντας τόπους τοὺς πετροβόλους καταπέλτας καὶ λίθους μεγάλους ἀφίεις ἐσάλευε τὰ τεῖχη, τοῖς δ' ὄξυβελέσιν ἀπὸ τῶν πύργων τῶν ξυλίνων ἐκβάλλων βελῶν παντοδαπῶν πλήθος δεινῶς κατετίρωσκε τοὺς ἐφεστῶτας τοῖς τείχεσιν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Alexandre mit les pétroboles en batterie aux points stratégiques et lança des pierres de grande taille pour battre le rempart en brèche, tandis que, du haut des tours de bois, les catapultes tiraient une grêle de projectiles de toutes sortes qui infligeaient de terribles blessures aux soldats qui se tenaient sur le rempart. [...]

### **Diodore, XVII, 46, 1.**

a) Texte original.

[...] παρακαλέσας δὲ τοὺς Μακεδόνας ἑαυτοῦ μὴ λειφθῆναι κατ' ἀνδρείαν ἀπάσας τὰς ναῦς πολεμικῶς κατασκευάσας προσέβαλλε τοῖς τείχεσιν ἐκθύμως κατὰ γῆν ἄμα καὶ κατὰ θάλαπταν. κατανοήσας δὲ περὶ τὰ νεώρια τὸ τεῖχος ἀσθενέστερον ὑπάρχειν τούτῳ προσήγαγε τὰς τριήρεις ἐξευγμένας καὶ φερούσας τὰς ἀξιολογωτάτας μηχανάς. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas montrer moins de courage que lui-même, il transforma en navires de guerre tous les bâtiments de sa flotte et donna l'assaut aux remparts avec

*acharnement, sur terre comme sur mer. Ayant remarqué que le rempart était plus faible du côté des arsenaux, il fit approcher de ce côté-là les trières qui, amarrées deux à deux, transportaient les machines de guerre les plus considérables. [...]*

**Diodore, XVII, 46, 2.**

a) Texte original.

*[...] ένταῦθα δὲ ἐτόλμησεν ἐπιτελέσασθαι πράξιν οὐδ' αὐτοῖς τοῖς ὀρώσι πιστευομένην: ἐπιβάθραν γὰρ ἀπὸ τοῦ ξυλίνου πύργου τοῖς τῆς πόλεως τείχεσιν ἐπιβαλὼν διὰ ταύτης μόνος ἐπέβη τῷ τείχει, οὔτε τὸν ἀπὸ τῆς τύχης φθόνον εὐλαβηθεὶς οὔτε τὴν τῶν Τυρίων δεινότητα καταπλαγεὶς, ἀλλὰ τὴν καταγωνισαμένην τοὺς Πέρσας δύναμιν ἔχων θεωρὸν τῆς ἰδίας ἀνδραγαθίας τοῖς μὲν ἄλλοις Μακεδόσιν ἀκολουθεῖν προσέταξεν, αὐτὸς δὲ καθηγούμενος τῶν εἰς χεῖρας βιαζομένων τοὺς μὲν τῷ δόρατι, τοὺς δὲ τῇ μαχαίρᾳ τύπτων ἀπέκτεινεν, ἐνίους δ' αὐτῇ τῇ περιφερείᾳ τῆς ἀσπίδος ἀνατρέπων ἐπισχεῖν τοῦ πολλοῦ θράσους ἐποίησε τοὺς πολεμίους. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] C'est à cet endroit qu'il osa accomplir une action à laquelle les spectateurs eux-mêmes de pouvaient croire : depuis la tour de bois, il fit lancer une passerelle sur le rempart de la ville. Par cette passerelle, il monta seul sur le rempart, sans redouter l'envie de la Fortune ni s'effrayer de la furie guerrière des Tyriens. Ayant pour spectatrice de sa bravoure l'armée qui avait vaincue les Perses, il ordonna aux autres Macédoniens de le suivre et leur montra le chemin. Il tua les ennemis qui venaient à sa portée, frappant les uns de sa lance, les autres de son sabre, renversant même certains avec le rebord de son bouclier, si bien qu'il calma la grande témérité de l'adversaire. [...]*

**Diodore, XVII, 46, 6.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δὲ βασιλεὺς τοῦ μὲν Ἀπόλλωνος τὰς χρυσαῖς σειρὰς καὶ τὰ δεσμὰ περιελάμενος παρήγγειλεν ὀνομάζειν τὸν θεὸν τοῦτον Ἀπολλῶ φιλαλέξανδρον, τῷ δὲ Ἡρακλεῖ μεγαλοπρεπεῖς θυσίας συντελέσας καὶ τοὺς ἀνδραγαθήσαντας τιμήσας, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Après avoir fait enlever les chaînes d'or et les liens d'Apollon, le roi prescrivit de nommer ce dieu « Apollon ami d'Alexandre ». Puis il accomplit en l'honneur d'Héraclès de magnifiques sacrifices,*

*récompensa les soldats qui s'étaient distingués par leur bravoure et ensevelit magnifiquement les morts. [...]*

**Diodore, XVII, 54, 1-2.**

a) Texte original.

*[...] περί δὲ διαλύσεως καὶ πρότερον μὲν ἐξέπεμψε πρεσβευτὰς πρὸς Ἀλέξανδρον, ἐκχωρῶν αὐτῷ τῆς ἐντὸς Ἰαλίου ποταμοῦ χώρας, καὶ προσεπηγγέλλετο δώσειν ἀργυρίου τάλαντα δισμύρια. 2. ὡς δ' οὐ προσεῖχεν αὐτῷ, πάλιν ἐξέπεμψεν ἄλλους πρέσβεις, [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] 1. Darius avait déjà envoyé auparavant des ambassadeurs auprès d'Alexandre, pour aboutir à une solution pacifique : il lui cédait la région en deçà de l'Halys et promettait de lui donner vingt mille talents d'argent monnayé. 2. N'ayant pas obtenu l'accord d'Alexandre, il lui envoya une seconde ambassade : [...]*

**Diodore, XVII, 54, 5.**

a) Texte original.

*[...] ὁ δ' Ἀλέξανδρος ὑπολαβῶν εἶπεν, κάγω εἰ Παρμενίων ἦν ἔλαβον ἄν. καθόλου δὲ καὶ ἄλλοις μεγαλοψύχοις λόγοις χρησάμενος καὶ τοὺς μὲν λόγους τῶν Περσῶν ἀποδοκιμάσας, προτιμήσας δὲ τὴν εὐδοξίαν τῶν προτεινομένων δωρεῶν τοῖς μὲν πρέσβεσιν ἀπόκρισιν ἔδωκεν ὡς οὕθ' ὁ κόσμος δεῦν ἡλίω ὄντων τηρῆσαι δύναται ἂν τὴν ἰδίαν διακόσμησιν τε καὶ τάξιν οὕθ' ἡ οἰκουμένη δύο βασιλέων ἐχόντων τὴν ἡγεμονίαν ἀταράχως καὶ ἀστασιάστως διαμένειν ἂν δύναίτο. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Alexandre prit la parole et dit : « Et moi aussi j'accepterais, si j'étais Parménion ! ». Bref, il tint encore d'autres propos magnanimes et rejeta, comme indigne de lui, les propositions des Perses, car il faisait plus cas de la gloire que des dons qu'on lui offrait. [...]*

**Diodore, XVII, 56, 4.**

a) Texte original.

[...] μιᾶ γὰρ ἡμέρᾳ κριθέντα περὶ τῶν ὅλων παύσεσθαι τῶν πόνων καὶ πολυχρονίων κινδύνων. οὐ μὴν ἀλλὰ παρακαλέσας τοὺς ἡγεμόνας τοῖς οἰκείοις λόγοις καὶ πρὸς τοὺς ἐπιφερομένους κινδύνους εὐθαρσεῖς καταστήσας προῆγε τὴν δύναμιν συντεταγμένην ἐπὶ τοὺς βαρβάρους, τῆς τῶν πεζῶν φάλαγγος τὰς τῶν ἵππέων εἴλας προτάξας. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Alexandre adressa néanmoins à ses officiers les exhortations de circonstance et les affermit devant l'approche du danger. Puis il fit avancer contre les Barbares son armée en ordre de bataille. Devant la phalange, il avait rangé les escadrons de cavalerie. [...]

### **Diodore, XVII, 57, 1.**

a) Texte original.

[...] ἐπὶ μὲν οὖν τὸ δεξιὸν κέρας ἔταξε τὴν βασιλικὴν εἴλην, ἧς εἶχε τὴν ἡγεμονίαν Κλεῖτος ὁ μέλας ὀνομαζόμενος, ἔχομένους δὲ ταύτης τοὺς ἄλλους φίλους, ὧν ἡγεῖτο Φιλώτας ὁ Παρμενίωνος, ἐξῆς δὲ τὰς ἄλλας ἵππαρχίας ἐπὶ τεταγμένας ὑπὸ τὸν αὐτὸν ἡγεμόνα. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Alexandre rangea donc à l'aile droite l'escadron royal dont Clitos, surnommé « le Noir », avait le commandement. Puis venait le reste des Compagnons, que commandait Philotas, le fils de Parménion. Puis se succédaient les sept autres escadrons de cavalerie, rangés sous les ordres du même chef. [...]

### **Diodore, XVII, 57, 6.**

a) Texte original.

[...] ὅπως διὰ τὸν φόφον πτυρόμενα τὴν εἰς τοὔπισω ποιήσῃται φοράν, τοῖς δὲ βιαζομένοις δίδοναι διαστήματα, δι' ὧν ποιήσονται τὴν διέξοδον ἀκίνδυνον τοῖς Μακεδόσιν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Si certains continuaient sur leur lancée, on ouvrirait dans les rangs des couloirs qu'ils traverseraient de bout en bout, sans danger pour les Macédoniens. Le roi prit lui-même le commandement de l'aile droite et adopta un dispositif oblique : il avait décidé d'être personnellement l'artisan de la victoire au cours de la bataille. [...]



**Diodore, XVII, 59, 2.**

a) Texte original.

[...] 2. Καὶ πρῶτον τῶν ἰππέων συστησάμενων ἀγῶνα καὶ τῶν Μακεδόνων τῷ δεξιῷ κέρατι διαγωνιζομένων ὁ μὲν Δαρεῖος τοῦ λαιοῦ κέρατος ἡγούμενος συναγωνιστὰς εἶχε τοὺς συγγενεῖς ἰππεῖς, ἐπιλέκτους ταῖς ἀρεταῖς καὶ ταῖς εὐνοίαις, χιλίους ἐν μιᾷ περιειλημμένους εἶλη. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] 2. Les cavaliers furent les premiers à engager le combat. Si les Macédoniens combattaient à l'aile droite (de l'armée d'Alexandre), Darius qui commandait l'aile gauche (perse), avait pour Compagnons d'armes le corps de cavalerie des Parents du Roi, choisis pour leur valeur et leur loyauté : ils étaient dix mille, réunis en un seul escadron. [...]

**Diodore, XVII, 60, 1.**

a) Texte original.

[...] δευτέρου δὲ προτερήματος τοῖς Πέρσαις γενομένου ὁ μὲν Ἀλέξανδρος σπεύδων δι' ἑαυτοῦ τὴν ἦπταν διορθώσασθαι τῶν ἰδίων μετὰ τῆς βασιλικῆς εἶλης καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐπιφανεστάτων ἰππέων ἐπ' αὐτὸν ἤλαυε τὸν Δαρεῖον. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Les Perses avaient remporté là un second succès. Soucieux de réparer personnellement la défaite des siens, Alexandre s'élança contre Darius avec l'escadron royal et le reste de la cavalerie d'élite. [...]

**Diodore, XVII, 65, 2.**

a) Texte original.

[...] ἐπεμελήθη δὲ καὶ τῆς ἰδιωτικῆς τῶν στρατιωτῶν διατάξεως καὶ πολλὰ πρὸς τὴν εὐχρησίαν ἐπινοησάμενος ἐπὶ τὸ κρεῖττον διωρθώσατο. κατασκευάσας δὲ πᾶσαν τὴν στρατιὰν εὐνοία τε πρὸς τὸν ἡγούμενον διαφέρουσαν καὶ πρὸς τὰ παραγγελόμενα πειθαρχοῦσαν, ἔτι δὲ ταῖς ἀνδραγαθίαις ὑπερβάλλουσαν ἐπὶ τοὺς ὑπολειπομένους ἀγῶνας ὥρμησεν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Il voulait également s'occuper de l'organisation militaire, procéder à des promotions dans le commandement et rendre son armée plus solide par le nombre et la valeur des officiers. [...]*

**Diodore, XVII, 72, 4-5.**

a) Texte original.

*[...] 4. συνεπευφημούντων δὲ καὶ ἄλλων καὶ λεγόντων μόνῳ τὴν πράξιν ταύτην προσήκειν Ἀλεξάνδρῳ καὶ τοῦ βασιλέως συνεξαρθέντος τοῖς λόγοις πάντες ἀνεπήδησαν ἐκ τοῦ πότου καὶ τὸν ἐπινίκιον κῶμον ἄγειν Διονύσῳ παρήγγειλαν. 5. ταχὺ δὲ πλήθους λαμπάδων ἀθροισθέντος καὶ γυναικῶν μουσουργῶν εἰς τὸν πότον παρειλημμένων μετ' ὥδῆς καὶ αὐλῶν καὶ συρίγγων προῆγεν ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὸν κῶμον, καθηγουμένης τῆς πράξεως Θαΐδος τῆς ἐταίρας. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] 4. D'autres manifestaient eux aussi leur approbation par des applaudissements, disant que cette action ne convenait qu'au seul Alexandre, et, comme ces propos avaient communiqué au roi l'exaltation générale, tous bondirent hors de la salle du banquet et s'exhortèrent à former en l'honneur de Dionysos un cortège triomphal. 5. On rassembla rapidement une grande quantité de torches. Comme des musiciennes avaient été invitées au banquet, c'est au milieu des chants, au son des flûtes et des pipeaux, que le roi s'avança pour former le cortège : la courtisane Thaïs menait l'affaire. [...]*

**Diodore, XVII, 85, 2.**

a) Texte original.

*[...] λέγεται γὰρ τὸ παλαιὸν Ἡρακλέα ταύτην τὴν πέτραν ἐπιβαλόμενον πολιορκεῖν ἀποστῆναι διὰ τινὰς ἐπιγενομένους σεισμοὺς μεγάλους καὶ διοσημείας. ὁ δ' Ἀλέξανδρος πυθόμενος περὶ τούτων ἔτι μᾶλλον παρωξύνθη πολιορκῆσαι τὸ ὀχύρωμα καὶ διαμιλληθῆναι τῇ τοῦ θεοῦ δόξῃ. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] On dit en effet que jadis, Héraclès entreprit d'assiéger ce roc, mais qu'une sorte de grand tremblement de terre et des signes envoyés par Zeus lui firent abandonner ce projet. Les informations qu'Alexandre recueillit à ce sujet l'incitèrent encore davantage à entreprendre le siège de la place et à rivaliser avec la gloire du dieu. [...]*

**Diodore, XVII, 85, 7.**

a) Texte original.

[...] τὸ μὲν οὖν πρῶτον οἱ βάρβαροι διὰ τὰς τῶν τόπων ὑπεροχὰς προετέρουσαν καὶ πολλοὺς ἀνήρουσαν τῶν προπετιῶς βιαζομένων: τοῦ δὲ χώματος συντελεσθέντος καὶ τῶν ὀξυβελῶν καταπελτῶν καὶ τῶν ἄλλων ὀργάνων ἐπισταθέντων, πρὸς δὲ τούτοις τοῦ βασιλέως φανεροῦ καθεστῶτος ὡς οὐκ ἀποστήσεται τῆς πολιορκίας οἱ μὲν Ἴνδοι κατεπλάγησαν, ὁ δ' Ἀλέξανδρος ἐμφρόνως προῖδόμενος τὸ μέλλον ἐξέλιπεν τὴν ἐν τῇ παρόδῳ κατειλημμένην φυλακὴν, διδοὺς ἔξοδον τοῖς βουλομένοις ἐκ τῆς πέτρας ἀναχωρεῖν. οἱ δὲ βάρβαροι φοβηθέντες τὰς τε τῶν Μακεδόνων ἀρετὰς καὶ τὴν τοῦ βασιλέως φιλοτιμίαν νυκτὸς ἐξέλιπον τὴν πέτραν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Occupant les hauteurs, les Barbares avaient tout d'abord l'avantage et tuaient de nombreux Macédoniens qui se lançaient témérairement à l'attaque. Mais, quand la terrasse eut été achevée et que l'on eut mis en batterie les catapultes et autres machines de guerre, quand il fut clair que le roi ne lèverait pas le siège, alors les Indiens furent saisis de frayeur. [...]

**Diodore, XVII, 88, 1.**

a) Texte original.

[...] γενομένης δὲ μάχης τὸ μὲν πρῶτον τοῖς ἵππεῦσιν ἅπαντα σχεδὸν τὰ ἄρματα τῶν Ἰνδῶν διεφθάρη: [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] On livra bataille et, pour commencer, presque tous les chars indiens furent détruits par la cavalerie. [...]

**Diodore, XVII, 96, 2.**

a) Texte original.

[...] τούτους δὲ φασιν ἀπογόνους εἶναι τῶν μεθ' Ἡρακλέους ἐπὶ τὴν Ἄορνον πέτραν στρατευσάντων καὶ τῆς μὲν πολιορκίας ἀποτυχόντων, ἐν τούτῳ δὲ τῷ τόπῳ κατοικισθέντων ὑφ' Ἡρακλέους. τοῦ δ'

Ἀλεξάνδρου καταστρατοπεδεύσαντος πλησίον ἐπιφανεστάτης πόλεως προῆλθον οἱ δόξη πρωτεύοντες τῶν πολιτῶν. ἐντυχόντες δὲ τῷ βασιλεῖ καὶ τὴν συγγένειαν ἀνανεωσάμενοι πάντα ποιήσιν ἔφρασαν μετὰ προθυμίας ὡς ἂν συγγενεῖς ὄντες καὶ δῶρα προσεκόμισαν μεγαλοπρεπῆ. ὁ δὲ Ἀλέξανδρος ἀποδεξάμενος αὐτῶν τὴν εὖνοιαν καὶ τὰς πόλεις ἀποδείξας ἐλευθέρας προῆγεν ἐπὶ τὰ συνορίζοντα τῶν ἔθνων. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] On dit qu'ils descendent des gens qui attaquèrent avec Héraclès le rocher d'Aornis, Après l'échec de cette tentative de siège, Héraclès les installa à cet endroit. Comme Alexandre avait établi son camp à proximité de la ville la plus connue, les notables se présentèrent et eurent une entrevue avec le roi. Ils rappelèrent leurs liens de parenté et affirmèrent qu'en leur qualité de parents ils obéiraient avec empressement. Leur loyauté fut bien accueillie et Alexandre déclara libres leurs cités, avant de marcher contre les peuplades limitrophes. [...]

### **Diodore, XVII, 97, 3.**

a) Texte original.

[...] τοῦ δὲ ποταμοῦ κατισχύοντος πᾶσαν ἀνθρωπίνην ἐπίνοιάν τε καὶ δύναμιν μόγις ὁ Ἀλέξανδρος μετὰ τῶν νεῶν εἰς τὴν γῆν ἐξέπεσεν. σωθεὶς δὲ παραδόξως τοῖς θεοῖς ἔθυσεν ὡς μεγίστους ἐκπεφευγῶς κινδύνους καὶ πρὸς ποταμὸν ὁμοίως Ἀχιλλεῖ διαγωνισάμενος. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Sauvé contre toute attente, il sacrifia aux dieux, songeant qu'il avait échappé aux pires dangers et, comme Achille, lutté contre un fleuve. [...]

### **Diodore, XVII, 98, 5-99, 2.**

a) Texte original.

[...] τῶν δὲ Μακεδόνων περὶ τὴν τειχομαχίαν ἔτι διατριβόντων ἀρπάσας κλίμακα καὶ τοῖς τῆς ἄκρας τείχεσι προσερείσας καὶ τὴν πέλιτην ὑπὲρ τῆς κεφαλῆς ἔχων προσανέβαινε. τῆς δὲ κατὰ τὴν ἐνέργειαν ὀξύτητος φθανούσης τοὺς προμαχομένους τῶν βαρβάρων ταχέως ἐπέβη τῷ τείχει. [6] τῶν δ' Ἰνδῶν εἰς χεῖρας μὲν ἐλθεῖν οὐ τολμώνων, ἐκ διαστήματος δὲ ἀκοντιζόντων καὶ τοξευόντων ὁ μὲν βασιλεὺς ὑπὸ τοῦ πλήθους τῶν βελῶν κατεπονείτο, οἱ δὲ Μακεδόνες δύο κλίμακας προσθέντες διὰ τούτων προσανέβαινον ἀθρόοι καὶ

συντριβεισῶν ἀμφοτέρων ἐπὶ τὴν γῆν κατηνέχθησαν. 99. ὁ δὲ βασιλεὺς ἐρημωθεὶς πάσης βοηθείας ἐτόλμησεν ἐπιτελέσαι πρᾶξιν παράδοξον καὶ μνήμης ἀξίαν. τὸ γὰρ ἀπὸ τοῦ τεύχους ἀπελθεῖν ἄπρακτον πρὸς τοὺς ἰδίους ἀνάξιον κρίνας ὑπάρχειν τῆς ἰδίας εὐπραξίας καθήλατο μετὰ τῶν ὄπλων μόνος εἰς τὴν πόλιν. [2] συνδραμόντων δ' ἐπ' αὐτὸν τῶν Ἰνδῶν ὑπέστη τεθαρρηκότως τὴν τῶν βαρβάρων ἐπιφορὰν: προβαλλόμενος δ' ἐκ τῶν δεξιῶν δένδρον τι παρ' αὐτὸ τὸ τεῖχος ἐρριζωμένον, ἐκ δὲ τῶν εὐωνύμων αὐτὸ τὸ τεῖχος ἠμύνετο τοὺς Ἰνδοὺς, οὕτω τῷ θυμῷ παραστὰς ὡς ἂν τις βασιλεὺς τηλικούτων ἤδη ἀπειργασμένων ἀνδραγαθήσειε, τὴν ἐσχάτην τοῦ βίου καταστροφὴν εὐκλεεστάτην γενέσθαι φιλοτιμούμενος. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Tandis que les Macédoniens étaient occupés à combattre sur les remparts, il se saisit d'une échelle, l'appuya contre le mur de la citadelle, et, son léger bouclier au-dessus de la tête, il se lança à l'escalade ! Son action fut si rapide que, prenant de court les défenseurs barbares, il eut vite fait de prendre pied sur le rempart. 6. N'osant approcher, les Indiens se tenaient à distance et lançaient flèches et javelots qui accablaient le roi sous leur nombre. De leur côté, les Macédoniens avaient appliqué deux échelles contre la muraille et montaient à l'escalade en rangs serrés. Mais les deux échelles se rompirent et ils furent précipités à terre. XCIX. 1. Privé de tout secours, le roi osa accomplir une action extraordinaire qui mérite d'être rapportée. Jugeant qu'abandonner le rempart pour rejoindre les siens, sans avoir réussi, était indigne du succès personnel qu'il venait de remporter, il sauta seul dans la ville, tout armé qu'il était. 2. De partout, les Indiens se précipitèrent sur lui. Mais il soutint fermement l'assaut des barbares. Abrité du côté droit par un arbre qui avait pris racine près du rempart, du gauche par le rempart lui-même, il repoussait les Indiens, déployant un ferme courage et montrant la valeur que l'on pouvait attendre d'un roi qui avait déjà à son actif de si grands exploits et désirait donner à son existence un dénouement aussi glorieux que possible. [...]

**Diodore, XVII, 103, 1.**

a) Texte original.

[...] τῆς δ' ἐσχάτης τῶν Βραχμάνων πόλεως, ἦν ὀνομάζουσιν Ἀρματήλια, πεφρονηματισμένης ἐπ' ἀνδρεία καὶ δυσχωρίαις ἀπέστειλεν ὀλίγους τῶν ψιλῶν, προστάξας ἐξάπτεσθαι τῶν πολεμίων καὶ ἐὰν ἐπεξίωσιν ὑποφεύγειν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] En raison de la bravoure de ses habitants et de son site d'accès difficile, la dernière ville des Brahmanes, nommée Harmatélia, était pleine de confiance dans sa valeur. Alexandre dépêcha donc quelques voltigeurs avec l'ordre d'accrocher l'ennemi et d'exécuter un léger repli si celui-ci faisait une sortie. [...]*

**Diodore, XVII, 106, 1.**

a) Texte original.

*[...] μόγῃς δὲ περάσας τὴν ἔρημον ἤκεν εἰς χώραν οἰκουμένην καὶ πάντων τῶν χρησίμων εὐποροῦσαν. ἐν ταύτῃ δὲ προσαναλαβὼν τὴν δύναμιν ἐφ' ἑπτὰ μὲν ἡμέρας προήγει κεκοσμημένη τῇ δυνάμει πανηγυρικῶς καὶ Διονύσῳ κῶμον ἤγαγεν ἐορτάζων καὶ μέθη καὶ πότοις χρώμενος κατὰ τὴν ὁδοπορίαν. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

*[...] Après cette pénible traversée du désert, Alexandre parvint dans une région habitée où tout le nécessaire abondait. Il laissa l'armée souffler à cet endroit. Puis, sept jours durant, il avança avec ses troupes en grande tenue, conduisant un cortège bacchique en l'honneur de Dionysos : il faisait la fête et se livrait au cours de la marche à l'ivresse des beuveries. [...]*

**Diodore, XVII, 108, 1-3.**

a) Texte original.

*[...] Κατὰ τοῦτον τὸν καιρὸν ἦκον εἰς τὰ Σοῦσα τρισμῦριοι τῶν Περσῶν, νέοι μὲν παντελῶς ταῖς ἡλικίαις, ἐπιλεγμένοι δὲ ταῖς τῶν σωμάτων εὐπρεπέαις τε καὶ ῥώμαις. 2. Κατὰ δὲ τινὰς ἐντολὰς τοῦ βασιλέως ἠθροισμένοι, χρόνον ἰκανὸν ἐπιστάτας καὶ διδασκάλους ἐσχηκότες τῶν πολεμικῶν ἔργων, πάντες δὲ Μακεδονικαῖς πανοπλίαις πολυτελῶς κεκοσμημένοι, παρεμβολὴν μὲν ἐποιήσαντο πρὸ τῆς πόλεως, ἐπιδειξάμενοι δὲ τῷ βασιλεῖ τὴν ἐν τοῖς ὄπλοις ἄσκησιν καὶ μελέτην ἐτιμήθησαν διαφερόντως. 3. τῶν γὰρ Μακεδόνων πρὸς τὴν τοῦ Γάγγου ποταμοῦ διάβασιν ἀντιπόντων καὶ πολλάκις ἐν ταῖς ἐκκλησίαις καταβοώντων καὶ τὴν ἐξ Ἄμμωνος γένεσιν διασυρόντων τοῦτο τὸ σύστημα κατεσκεύασεν ἐκ μιᾶς μὲν ἡλικίας τῶν Περσῶν καὶ ὁμοίας συνεσητός, δυνάμενον δὲ ἀντίταγμα γενέσθαι τῇ Μακεδονικῇ φάλαγγι. καὶ τὰ μὲν περὶ Ἀλέξανδρον ἐν τούτοις ἦν. [...]*

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] Sur ces entrefaites arrivèrent à Suse trente mille Perses, très jeunes sans doute, mais la fine fleur tant par la prestance que par la force physique. 2. On les avait recrutés en vertu d'un ordre royal et ils avaient disposé, pendant tout le temps nécessaire, d'un personnel d'encadrement et d'instructeurs militaires. Tous étaient richement équipés de pied en cap à la macédonienne. Ils établirent leur camp devant la ville et, quand ils eurent fait la démonstration, en présence du roi, de leur entraînement aux exercices militaires, ils reçurent une récompense exceptionnelle : 3. comme les Macédoniens s'étaient prononcés contre le franchissement du Gange et poussaient souvent des cris hostiles dans les Assemblées, tournant en dérision sa conviction d'avoir Ammon pour père, Alexandre mit sur pied cette unité perse, constituée de façon homogène d'une seule classe d'âge et susceptible de servir de contrepoids à la phalange macédonienne. [...]

**Diodore, XVII, 108, 3.**

a) Texte original.

[...] τῶν γὰρ Μακεδόνων πρὸς τὴν τοῦ Γάγγου ποταμοῦ διάβασιν ἀντειπόντων καὶ πολλάκις ἐν ταῖς ἐκκλησίαις καταβούντων καὶ τὴν ἐξ Ἄμμωνος γένεσιν διασυρόντων τοῦτο τὸ σύστημα κατεσκεύασεν ἐκ μιᾶς μὲν ἡλικίας τῶν Περσῶν καὶ ὁμοίας συνεστηκός, δυνάμενον δὲ ἀντίταγμα γενέσθαι τῇ Μακεδονικῇ φάλαγγι. καὶ τὰ μὲν περὶ Ἀλέξανδρον ἐν τούτοις ἦν. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...]: comme les Macédoniens s'étaient prononcés contre le franchissement du Gange et poussaient souvent des cris hostiles dans les Assemblées, tournant en dérision sa conviction d'avoir Ammon pour père, Alexandre mit sur pied cette unité perse, constituée de façon homogène d'une seule classe d'âge et susceptibles de servir de contrepoids à la phalange macédonienne. [...]

**Diodore, XVII, 115, 6.**

a) Texte original.

[...] ἀκολούθως δὲ ταύτῃ τῇ μεγαλοπρεπείᾳ καὶ τῶν ἄλλων γενομένων κατὰ τὴν ἐκφορὰν τιμῶν τὸ τελευταῖον προσέταξεν ἅπασιν θύειν Ἡφαιστίῳ θεῷ παρέδρω: καὶ γὰρ κατὰ τύχην ἦκεν εἰς τῶν φίλων Φίλιππος, χρησμὸν φέρων παρ' Ἄμμωνος θύειν Ἡφαιστίῳ θεῷ. διόπερ γενόμενος περιχαρὴς ἐπὶ τῷ καὶ τὸν θεὸν κεκυρωκέναι τὴν αὐτοῦ γνώμην πρῶτος τὴν θυσίαν ἐπετέλεσεν καὶ τὸ πλῆθος λαμπρῶς ὑπεδέξατο, μύρια τὸν ἀριθμὸν θύσας ἱερεῖα παντοδαπά. [...]

b) Trad. P. Goukowsky.

[...] En accord avec cette magnificence et entre autres hommages rendus à l'occasion des funérailles, Alexandre ordonna pour finir à tous ses sujets de sacrifier à Héphaïstion en tant que « dieu parèdre ». Le hasard voulut en effet que Philippos, un des Amis, arrivât porteur d'un oracle d'Ammon prescrivant de sacrifier au « dieu Héphestion ». C'est pourquoi, tout joyeux que le dieu eût sanctionné son opinion personnelle, Alexandre fut le premier à offrir un sacrifice : après avoir sacrifié dix mille victimes variées, il régala splendidement le populaire. [...]

## Quinte-Curce

### Quinte-Curce, III, 10, 5.

a) Texte original.

[...] illos terrarum orbis liberatores emensosque olim Herculis et Liberi patris terminos non Persis modo, sed etiam omnibus gentibus iuposituros iugum. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] : « c'était eux, les libérateurs du monde ; un jour, ils dépasseraient les bornes d'Hercule et de Liber le Vénérable ; [...]

### Quinte-Curce, III, 10, 7.

a) Texte original.

[...] Victor ad haec Atheniensium Philippus pater invocabatur, domitaeque nuper Boeotiae et urbis in ea nobilissimae ad solum dirutae species repraesentabatur animis. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Il invoquait ensuite son père, Philippe, vainqueur d'Athènes, et il rappelait à leurs esprits l'image de la Béotie récemment domptée et de la ville illustre qu'ils y avaient rasée. [...]

### Quinte-Curce, III, 11, 1-2.

a) Texte original.



*[...] Iam ad teli iactum pervenerant, cum Persarum equites ferociter in laevum cornu hostium invecti sunt: quippe Dareus equestri proelio decernere optabat phalangem Macedonici exercitus robur esse coniectans. Iamque etiam dextrum Alexandri cornu circumibatur. Iamque etiam dextrum Alexandri cornu circumibatur. 2. Quod ubi Macedo conspexit, duabus alis equitum ad iugum montis iussis subsistere ceteros in medium belli discrimen strenue transfert. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ils étaient arrivés à portée de trait ; alors, la cavalerie perse chargea avec fougue l'aile gauche des ennemis : Darius souhaitait, pour avoir la décision, un combat de cavalerie, pressentant que la phalange faisait la force de l'armée macédonienne. Déjà même, l'aile droite d'Alexandre était enveloppée. Dès qu'il s'en rendit compte, le Macédonien donna ordre à deux corps de cavalerie de demeurer sur la crête montagneuse, et, vivement, il jette le reste en pleine mêlée. [...]*

### **Quinte-Curce, III, 12, 18.**

a) Texte original.

*[...] Equidem hac continentia animi si ad ultimum vitae perseverare potuisset, feliciorum fuisse crederem, quam visus est esse, cum Liberi Patris imitaretur triumphum usque ab Hellesponto ad Oceanum omnes gentes victoria emensus. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Vraiment, si Alexandre avait pu garder jusqu'au terme de sa vie cette maîtrise de soi, je l'estimerai plus heureux qu'il parut l'être quand il imita le triomphe de Liber le Vénérable, après une victoire qui l'avait mené à travers toutes les nations, de l'Hellespont jusqu'à l'Océan. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 2, 2-3.**

a) Texte original.

*[...] Ille dona ut ab amicis accipi iussit benigneque legatos adlocutus Herculi, quem praecipue Tyrri colerent, sacrificare velle se dixit: 3. Macedonum reges credere ab illo deo ipsos genus ducere, se vero, ut id faceret, etiam oraculo monitum. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Alexandre fit accueillir tout cela comme le don de l'amitié, il adressa aux députés des paroles bienveillantes et leur dit son désir de sacrifier à Hercule, principale divinité des tyriens : 3. « les rois de Macédoine croyaient descendre de ce dieu ; lui en particulier, un oracle même l'avait invité à offrir ce sacrifice. » [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 2, 17.**

a) Texte original.

*[...] At ille haudquaquam rudis pertractandi militares animos speciem sibi Herculis in somno oblatam esse pronuntiat dextram porrigentis: illo duce, illo aperiente in urbem intrare se visum. Inter haec caduceatores interfectos, gentium iura violata referebat: unam esse urbem, quae cursum victoris morari ausa esset. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Mais Alexandre, qui savait fort bien prendre les soldats, proclame qu'au cours de son sommeil, l'image d'Hercule lui est apparue, tendant la main droite : il avait cru entrer dans la ville, Hercule le guidant et le frayant la voie. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 2, 23.**

a) Texte original.

*[...] Igitur rex munientibus coria velaque iussit obtendi, ut extra teli iactum essent, duasque turres ex capite molis erexit, e quibus in subeuntes scaphas tela ingeri possent. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] ; et, à la pointe du môle, il fit dresser deux tours d'où l'on pût tirer contre les canots qui s'approcheraient. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 3, 11.**

a) Texte original.

*[...] Aegro animi Alexandro nec, perseveraret an abiret, satis certo classis Cypro advenit eodemque tempore Cleander cum Graecis militibus in Asiam nuper advectis. e et XC navigia in duo dividit cornua:*

*laevum Pnytagoras, rex Cypriorum, cum Cratero tuebatur, Alexandrum in dextro quinqueremis regia vehebat. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Il divisa les cent quatre-vingt-dix navires en deux ailes, la gauche était confiée à Pnytagoras, roi de Chypre, secondé par Cratère ; Alexandre était à l'aile droite, sur la quinquérème royale. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 4, 10-11.**

a) Texte original.

*[...] 10. Biduo deinde ad quietem dato militibus iussisque et classem et machinas pariter admovere, ut undique territis instaret, ipse in altissimam turrem ascendit ingenti animo, periculo maiore: quippe regio insigni et armis fulgentibus conspicuus unus praecipue telis petebatur. 11. Et digna prorsus spectaculo edidit: multos e muris propugnantes hasta transfixit, quosdam etiam comminus gladio clipeoque impulsos praecipitavit. Quippe turris, ex qua dimicabat, muris hostium propemodum cohaerebat. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ensuite, il accorda deux jours de repos à ses troupes, puis il fit approcher à la fois flotte et machines afin de menacer sur tous les points l'ennemi effrayé ; lui, il monta sur une tour très élevée : courage extraordinaire, danger plus grand encore ; 11. en effet, les insignes de la royauté et l'éclat de ses armes le faisaient reconnaître, et c'était lui, principalement, que l'on visait ; sa conduite valait, certes, c'être contemplée : de sa lance, il transperça beaucoup de ceux qui combattaient du haut des murs ; il en précipita même en bas quelques-uns, en les repoussant de près avec son épée et son bouclier : car peu s'en fallait que la tour du haut de laquelle il se battait ne fit qu'un avec les murs de l'ennemi. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 5, 7.**

a) Texte original.

*[...] Alexander iis, qui litteras attulerant, respondit, Dareum sibi aliena promittere et, quod totum amiserit, velle partiri. Doti sibi dari Lydiam, Ionas, Aeolidem, Hellesponti oram, victoriae suae praemia. Leges autem a victoribus dici, accipi a victis: in utro statu ambo essent, si solus ignoraret, quam primum Marte decerneret. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

[...] Voici ce qu'Alexandre répondit à ceux qui lui avaient apporté la lettre : « Darius lui promet le bien d'autrui, et rien ne lui reste de ce qu'il veut partager. Il lui donne en dot la Lydie, l'Ionie, l'Eolide et la côte de l'Hellespont : de par sa victoire elles étaient à Alexandre. Or c'est aux vainqueurs de dicter leurs lois, aux vaincus de s'y plier. Si Darius, seul, ignorait où ils en étaient tous les deux, qu'au plus tôt il remit à Mars la décision. [...]

#### **Quinte-Curce, IV, 6, 24.**

a) Texte original.

[...] Ducebat ipse rex antesignanos, et, dum incautius subit, saxo crus eius adfligitur. Innixus tamen telo nondum prioris vulneris obducta cicatrice inter primores dimicat, ira quoque accensus, [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] En tête, le roi entraînait la première ligne, et, pendant qu'il s'avance sans faire assez attention, une pierre le blesse à la jambe ; pourtant, appuyé sur une arme, et bien que sa blessure précédente ne soit pas encore cicatrisée, il lutte au premier rang ; la colère aussi l'enflamme car le siège lui avait valu deux blessures. [...]

#### **Quinte-Curce, IV, 6, 29.**

a) Texte original.

[...] Ira deinde vertit in rabiem iam tum peregrinos ritus nova subiciente fortuna. Per talos enim spirantis lora traiecta sunt, religatumque ad currum traxere circa urbem equi gloriantes rege, Achullen, a quo genus ipse deduceret, imitatum se esse poena in hostem capiendam. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Puis sa colère se tourna en rage, dès ce temps-là, sa fortune nouvelle adoptait des mœurs étrangères. On traversa avec des courroies les talons de Bétis qui respirait encore, on l'attacha à un char, et des chevaux le traînèrent autour de la ville ; le roi, en punissant ainsi un ennemi, se faisait gloire d'avoir imité Achille dont il descendait. [...]

#### **Quinte-Curce, IV, 8, 16.**

a) Texte original.

*[...] His conpositis Herculi Tyrio ex auro crateram cum XXX pateris dicavit inminensque Dareo ad Euphraten iter pronuntiari iussit. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ces mesures prises, Alexandre consacra à Hercule Tyrien un cratère d'or avec trente patères, et, prenant l'offensive contre Darius, il fit publier un ordre de marche vers l'Euphrate. [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 11, 14-15.**

a) Texte original.

*[...] 14. Ingrata oratio regi fuit: itaque ut finem dicendi fecit: 'Et ego,' inquit, 'pecuniam quam gloriam malle, si Parmenion essem: nunc Alexander de paupertate securus sum et me non mercatorem memini esse, sed regem.' 15. Nihil quidem habeo venale, sed fortunam meam utique non vendo. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] 14. Ces paroles déplurent au roi ; dès que Parménion eut fini de parler, « moi aussi, dit-il, j'aimerais mieux l'argent que la gloire, si j'étais Parménion. Je suis Alexandre : peu m'importe la pauvreté, j'ai conscience de ne pas être un marchand, mais un roi. 15. Je n'ai vraiment rien à vendre, et, en aucun cas, je ne vends ma destinée [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 13, 26.**

a) Texte original.

*[...] In dextro cornu locati sunt equites, quos agema appellabant: praeerat his Clitus, [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] L'aile droite fut assignée à la cavalerie qu'on appelait « agèma » ; son chef était Clitus ; [...]*

### **Quinte-Curce, IV, 13, 30-31.**

a) Texte original.

[...] 30. Sed ne circumiri posset a multitudine, ultimum agmen valida manu cinxerat. Cornua quoque subsidiis firmavit non recta fronte, sed a latere positus, ut, si hostis circumvenire aciem temptasset, parata pugnae forent. 31. Hic Agriani erant, quibus Attalus praeerat, adiunctis sagittariis Cretensibus. Ultimos ordines avertit a fronte, ut totam aciem orbe muniret. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] 30. Mais, pour qu'il fût impossible à la masse des ennemis de l'encercler, Alexandre avait couvert ses arrières par des troupes éprouvées. Il appuya aussi les ailes avec des renforts, qu'il ne disposa pas en alignement sur le front, mais de flanc, afin qu'ils fussent prêts au combat, si l'ennemi essayait de tourner la ligne macédonienne. 31. Il y avait là les Agriens, avec Attale à leur tête, et, en outre, les archers crétois. Il dispose les derniers rangs à rebours du front, afin de donner à sa ligne entière une formation en cercle. [...]

### **Quinte-Curce, IV, 13, 35.**

a) Texte original.

[...] Laevum cornu, sicut alias, Parmenioni tuendum datum, ipse in dextro stabat. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Comme d'autres fois, Parménion fut chargé de l'aile gauche. Quant à lui, il se tenait à l'aile droite. [...]

### **Quinte-Curce, IV, 15, 1.**

a) Texte original.

[...] Interim Alexander, ut et demonstratum a transfuga insidiarum locum circumiret et Dareo, qui cornu tuebatur, occurreret, agmen obliquum incedere iubet. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Cependant, alexandre adopte l'ordre de marche oblique, afin d'éviter par un détour les pièges signalés par le déserteur, et de marcher contre Darius, qui commandait une aile. [...]

### **Quinte-Curce, IV, 15, 8.**

a) Texte original.

[...] *'Proinde non est, quod virium quicquam subducat ex acie, sed, ut me, ut Philippo patre dignum est, contempto sarcinarum damno fortiter dimicet.'* [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] « *En conséquence, il n'y a pas de raison de retirer du front la moindre partie de nos forces ; mais que, digne comme il l'est de mon père Philippe et de moi, il tienne le dommage subi pour négligeable, et combatte avec cœur.* » [...]

### **Quinte-Curce, IV, 15, 14-15.**

a) Texte original.

[...] *Inter haec corrus, qui circa signa prima turbauerant aciem, in phalangem inuecti errant : Macedones confirmatis animis in medium agmen accipiunt. 15. Vallo similis acies erat: iunxerant hastas, et ab utroque latere temere incurrentium ilia suffodiebant.* [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] *Pendant ce temps, les chars, après avoir porté le désordre dans les premiers rangs, s'étaient dirigés contre la phalange : les Macédoniens, affermissant leur courage, les reçoivent au beau milieu de leurs formations. 15. Leur ligne ressemblait à une palissade : ils avaient mis piques contre piques, et transperçaient, de chaque côté, les flancs des chevaux qui galopaient au hasard.* [...]

### **Quinte-Curce, V, 2, 6.**

a) Texte original.

[...] *In disciplina quoque militari relictis a maioribus pleraque summa utilitate mutavit. Nam cum ante equites in suam quisque gentem discriberentur seorsus a ceteris, exempto nationum discrimine praefectis non utique suarum gentium, sed delectis attribuit.* [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] *Pour la discipline militaire aussi, il apporta de nombreux et fort utiles changements à la tradition : car, tandis qu'auparavant les cavaliers étaient répartis par nations sans rapports entre elles, il*

*supprima ces distinctions entre pays, et, sans tenir compte des nationalités, il donna le commandement à des préfets choisis par lui. [...]*

### **Quinte-Curce, V, 7, 5.**

a) Texte original.

*[...] Rex quoque avidior vini quam patientior: 'Quin igitur ulciscimur Graeciam et urbi faces subdimus?' Omnes incaluerant mero: itaque surgunt temulenti ad incendendam urbem, cui armati pepercerant. Primus rex ignem regiae iniecit, tum convivae et ministri pelicesque. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Le roi témoigna de plus de passion que de sang-froid : « Allons ! Vengeons la Grèce, et jetons des torches dans la ville ! » Le vin les avait tous échauffés : ils se lèvent donc et dans leur ivresse, vont incendier une ville que, sous les armes, ils avaient épargnée. Le roi mit le premier le feu à ce palais de rois ; après lui, ce furent les convives, les subordonnés et les courtisanes. [...]*

### **Quinte-Curce, VII, 6, 20.**

a) Texte original.

*[...] Statuerat autem parcere urbi conditae a Cyro : quippe non alium gentium illarum magis admiratus est quam hunc regem et Samiramin, quos et magnitudine animi et claritate rerum longe emicuisse credebat. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Il avait d'ailleurs pris la décision de faire grâce à une ville qu'avait fondé Cyrus : car nul autre roi de ces contrées ne lui inspirait plus d'admiration que Cyrus et Samiramis, qui, à son avis, dominaient largement par leur grande âme et par l'illustration de leurs actes. [...]*

### **Quinte-Curce, VI, 6, 21.**

a) Texte original.



*[...] Itaque quamquam Besso imminebat, tamen ad Satibarzanen opprimendum praeverti optimum ratus levem armaturam et equestres copias educit totaque nocte itinere strenue facto inprovisus hosti supervenit. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Aussi, quoiqu'il menaçât Bessus, jugeant que le mieux était de se consacrer d'abord à l'anéantissement de Satibarzanès, il prend avec lui l'infanterie légère et la cavalerie ; après une marche rapide, qui dura toute la nuit, il assaille l'ennemi par surprise. [...]*

### **Quinte-Curce, VII, 9, 15.**

a) Texte original.

*[...] Transierant iam Liberi Patris terminos, quorum monumenta lapides erant crebris intervallis dispositi arboresque procerae, [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] On était au-delà des bornes de Bacchus le Vénérable, bornes dont les marques étaient des pierres, réparties à intervalles rapprochés, et des arbres de haute taille aux troncs tissés de lierre. [...]*

### **Quinte-Curce, VII, 11, 14.**

a) Texte original.

*[...] Rex circumvectus petram, qua minime asper ac praeruptus aditus videbatur, secunda vigilia, quod bene verteret, ingredi iubet. Illi alimentis in biduum sumptis gladiis modo atque hastis armati subire coeperunt. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Le roi, après avoir fait le tour du mont, leur donne, avec tous ses vœux, l'ordre d'entreprendre l'escalade à la seconde veille, et par où l'accès paraissait le moins chaotique et le moins escarpé. Ils prirent des vivres pour deux jours, et commencèrent l'ascension, armés seulement d'épées et de lances. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 1, 23.**

a) Texte original.

*[...] Silentium tamen habuere seniores, donec Philippi res orsus obterere nobilem apud Chaeroneam victoriam sui operis fuisse iactavit ademptamque sibi malignitate et invidia patris tantae rei gloriam. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Les plus vieux restèrent silencieux, jusqu'à que, commençant à dénigrer les actes de Philippe, il se vantât que l'illustre victoire de Chéronée fût son œuvre, et qu'une si belle gloire lui eût été enlevée par la méchanceté et la jalousie de son père : [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 1, 33.**

a) Texte original.

*[...] Iamque Clitus etiam Parmenionem defendere audebat et Philippi de Atheniensibus victoriam Thesbarum praeferebat excidio non vino modo, sed etiam animi prava contentione proventus. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Et Clitus, dans son audace, en venait à défendre Parménion, et préférait la victoire de Philippe sur les Athéniens à l'anéantissement de Thèbes : en plus du vin, il céda à une mesquine agressivité. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 2, 6.**

a) Texte original.

*[...] Inter has preces tota nox extracta est. Scrutantemque, num ira deorum ad tantum nefas actus esset, subit anniversarium sacrificium Libero Patri non esse redditum stato tempore. Itaque inter vinum et epulas caede commissa iram dei fuisse manifestam. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ces prières se perpétuèrent pendant toute la nuit ; comme il se demandait si la colère des dieux ne l'avait pas poussé à un tel crime, il se rappela qu'on n'avait fait, à la date prévue, le sacrifice annuel à Bacchus : aussi, accompli parmi le vin et la bonne chère, le meurtre manifestait-il la colère de ce dieu. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 2, 22.**

a) Texte original.

*[...] At Alexander, quamquam angustias naturali situ munitas ac valida manu barbari tuebantur, tamen arietibus admotis munimenta, quae manu adiuncta erant, concussit fundisque et sagittis propugnantium plerosque deiecit. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Quoique les barbares défendissent le défilé, qui était naturellement fortifié et que renforçaient leurs troupes, Alexandre fit cependant approcher les béliers, ruina leurs fortifications dues au travail de l'homme et descendit, à coup de frondes et de flèches, la plupart des défenseurs ; [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 2, 26.**

a) Texte original.

*[...] Interim ad augendam formidinem et turres admovebantur et excussa tormentis tela micabant. Itaque verticem petrae omni alio praesidio damnato petiverunt. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Entre temps, pour accroître leur effroi, les tours progressaient et, lancés par l'artillerie, les projectiles étincelaient. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 4, 26.**

a) Texte original.

*[...] Achillem quoque, a quo genus ipse deduceret, cum captiva coisse: ne inferri nefas arbitrentur victi, matrimonii iure velle iungi. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] « Achille aussi, dont précisément il tirait son origine, avait eu commerce avec une captive ; l'on ne devait pas croire qu'il attentait à son honneur : il voulait s'unir à elle par un mariage légal ». [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 5, 1.**

a) Texte original.

*[...] Ceterum Indiam et inde Oceanum petiturus, ne quid a tergo, quod destinata inpedire posset, moveretur, ex omnibus provinciis XXX milia iuniorum legi iussit et ad se armata perduci obsides simul habiturus et milites. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] D'autre part, au moment d'atteindre l'Inde, puis l'Océan, pour éviter sur ses arrières tout soulèvement capable d'entraver ses projets Alexandre fit lever dans toutes les provinces trente mille jeunes gens, qui durent se présenter à lui en armes : ils lui serviraient à la fois d'otages et de soldats. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 5, 8.**

a) Texte original.

*[...] Agis quidem Argivus, pessimorum carminum post Choerilum conditor, et ex Sicilia Cleo, hic quidem non ingenii solum, sed etiam nationis vitio adulator, et cetera urbium suarum purgamenta, quae propinquis etiam maximorumque exercituum ducibus a rege inserebantur. Hi tum caelum illi aperiebant Herculemque et Patrem Liberum et cum Polluce Castorem novo numini cessuros esse iactabant. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Un Argien, nommé Agis, le plus pieux compositeur de poèmes après Choérilus, un sicilien, Cléon, flatteur lui par vice naturel mais aussi national, et d'autres rebuts de leurs cités, qui étaient préférés par le roi à ses proches mêmes et aux généraux des plus grandes armées, ces gens-là lui ouvraient le ciel et racontaient qu'Hercule, Liber le Vénérable et Castor avec Pollux le céderaient à la nouvelle divinité. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 7, 13.**

a) Texte original.

*[...] 'Persarum ergo, non Macedonum regem occidere voluimus et te transfugam belli iure persequimur. Tu Macedonas voluisti genua tibi ponere venerarique te ut deum, tu Philippum patrem aversaris et, si quis deorum ante Iovem haberetur, fastidires etiam Iovem.' [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Nous avons donc voulu tuer le roi des Perses, et non celui des Macédoniens. Tu es un déserteur, nous te poursuivons de par la loi de la guerre. C'est toi qui as voulu que les Macédoniens s'agenouillent devant toi et t'adorent comme un dieu ; c'est toi qui désavoues Philippe pour ton père ; et si quelque dieu avait rang avant Jupiter, tu mépriserais même Jupiter ! [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 10, 1.**

a) Texte original.

*[...] Igitur Alexandro finis Indiae ingresso gentium finitimarum reguli occurrerunt imperata facturi, illum tertium love genitum ad ipsos pervenisse memorantes: Patrem Liberum atque Herculem fama cognitos esse, ipsum coram adesse cernique. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Or donc, quand Alexandre eut traversé la frontière de l'Inde, les divers roitelets locaux vinrent à lui, pour faire acte de vassaux, lui rappelant qu'il était le troisième lui rappelant qu'il était le troisième rejeton de Jupiter arrivé jusqu'à eux : le Vénérable Liber et Hercule, ils ne les connaissaient que par réputation ; lui, il était là, en face d'eux, et ils le voyaient. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 10, 17.**

a) Texte original.

*[...] Quippe velut in media pace per herbas adgestamque frondem prostravere corpora. Et rex fortuitam laetitiam non aversatus large ad epulas omnibus praebitis per X dies Libero Patri operatum habuit exercitum. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Sans s'offusquer de cet accès d'allégresse, le roi leur fournit des vins en abondance et, pendant dix jours, laissa l'armée se consacrer au culte de Liber le Vénérable. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 10, 18.**

a) Texte original.

*[...] Quis neget eximiam quoque gloriam saepius fortunae quam virtutis esse beneficium? Quippe ne epulantes quidem et sopitos mero adgredi ausus est hostis haud secus bacchantium ululantiumque fremitu perterritus, quam si proeliantium clamor esset auditus. Eadem felicitas ab Oceano revertentes temulentos comissantesque inter ora hostium textit. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ils avaient beau banqueter et être engourdis par le vin, l'ennemi n'osa pas les attaquer : le bruit de leurs bacchantes et de leurs hurlements l'épouvanta exactement comme s'il avait entendu leur cri de guerre. Le même bonheur les protégea à leur retour des rives de l'Océan, quand ils se livrèrent à la boisson et à l'orgie, en face de l'ennemi. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 10, 31.**

a) Texte original.

*[...] Ad ea visenda rex nondum obducta vulneri cicatrice processit laudatisque militibus admoveri machinas iussit, e quibus ingens vis telorum in propugnatores effusa est. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] ; il félicita les soldats, donna ordre de faire approcher les machines, du haut desquelles on répandit une énorme quantité de traits sur les défenseurs. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 10, 32.**

a) Texte original.

*[...] Praecipue rudes talium operum terrebant mobiles turres, tantasque moles nulla ope, quae cerneretur, adiutas deorum numine agi credebant: pila quoque muralia et excussas tormentis praegraves hastas negabant convenire mortalibus. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] En outre, les « javelots muraux » et les traits pesants, qu'envoyait l'artillerie, ne leur paraissaient pas l'affaire des mortels. [...]*

### **Quinte-Curce, VIII, 11, 2.**

a) Texte original.

*[...] Multa ignobilia oppida deserta a suis venere in regis potestatem. Quorum incolae armati petram Aornum nomine occupaverunt. Hanc ab Hercule frustra obsessam esse terraeque motu coactum absistere fama. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] La légende voulait qu'Hercule en eût vainement fait le siège, auquel un tremblement de terre l'aurait obligé à renoncer. [...]*

**Quinte-Curce, VIII, 13, 17-21.**

a) Texte original.

*[...] Alexander inops consilii tandem ad fallendum hostem talem dolum intendit. Erat insula in flumine amplior ceteris, silvetris eadem et tegendis insidiis apta, fossa quoque praealta haud procul ripa, quam tenebat ipse, non pedites modo, sed etiam cum equis viros poterat abscondere: igitur ut a custodia huius opportunitatis oculos hostium averteret, Ptolomaeum omnibus turmis obequitare iussit procul insula et subinde Indos clamore terrere, quasi flumen transnaturus foret. Per conplures dies Ptolomaeus id fecit eoque consilio Porum quoque agmen suum ei parti, quam se petere simulabat, coegit advertere. Iam extra conspectum hostis insula erat. Alexander in diversa parte ripae statui suum tabernaculum iussit adsuetamque comitari ipsum cohortem ante id tabernaculum stare et omnem apparatus regiae magnificentiae hostium oculis de industria ostendi. Attalum etiam, aequalem sibi et haud disparem habitu oris et corporis, utique cum procul viseretur, veste regia exornat praebiturum speciem, ipsum regem illi ripae praesidere nec cogitare de transitu. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Ne sachant que faire, Alexandre organisa finalement cette ruse pour surprendre l'ennemi : il y avait dans le fleuve une île plus vaste que les autres, boisée et, par là, propre à dissimuler une embuscade ; en outre, un fossé très profond, non loin de la rive qu'il occupait, pouvait cacher de l'infanterie, et même des hommes avec leurs chevaux. Donc, pour détourner l'ennemi de surveiller du regard cette position favorable, il ordonna à Ptolémée de chevaucher, avec tous les escadrons, loin de l'île, et d'effrayer les Indiens en poussant des cris de temps à autre, comme s'il avait l'intention de passer le fleuve. Pendant plusieurs jours, Ptolémée agit de la sorte ; cette stratégie contraignit Porus à porter lui aussi son armée sur le point que l'autre feignait de menacer. Désormais, l'île était hors de la vue des ennemis ; Alexandre fit dresser sa tente à un endroit de la rive qui en était éloigné ; il ordonna à la cohorte, qui l'accompagnait d'ordinaire, de monter la garde devant la tente, et de déployer tout*

*exprès aux regards de l'ennemi l'appareil entier de la magnificence royale. En outre, comme Attale avait son âge et n'était pas sans lui ressembler de visage et de corps, surtout vu de loin, il lui passe le costume royal, afin qu'il donne l'illusion que le roi commandait en personne sur cette rive, et ne s'occuperait point de la traversée. [...]*

**Quinte-Curce, VIII, 13, 26.**

a) Texte original.

*[...] At rex periculo gloriam accersens et obscuritatem, quae ceteros terrebat, suam occasionem ratus dato signo, ut omnes silentio escenderent in rates, [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Mais le roi, appelant la gloire au prix du péril, et trouvant sa chance dans l'obscurité qui épouvantait les autres, signifia à tous de monter silencieusement sur les radeaux, et il fit détacher d'abord celui sur lequel il embarquait. [...]*

**Quinte-Curce, VIII, 14, 5.**

a) Texte original.

*[...] Contra Alexander expedito ac levi agmine strenue invectus est. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Par contraste, Alexandre avec une armée légère et mobile, chargea avec vigueur. [...]*

**Quinte-Curce, VIII, 14, 11-12.**

a) Texte original.

*[...] 11. Herculis simulacrum agmini peditum praeferebatur: id maximum erat bellantibus incitamentum, et deseruisse gestantis militare flagitium habebatur. 12. Capitis etiam sanxerant poenam iis, qui ex acie non rettulissent, metu, quem ex illo hoste quondam conceperant, etiam in religionem venerationemque converso. [...]*

b) Trad. H. Bardon.



[...] 11. En tête de la ligne des fantassins, on portait une statue d'Hercule: pour ceux qui se battaient, il n'y avait pas de stimulant plus fort ; avoir abandonné ses porteurs était infamant pour un soldat. 12. On prévoyait même la peine capitale pour ceux qui ne la ramenaient pas de la bataille : car la crainte, qu'autrefois leur avait inspirée ce dieu, alors leur ennemi, s'était muée en culte et en adoration. [...]

### **Quinte-Curce, VIII, 14, 15.**

a) Texte original.

[...] 'Cum ego,' inquit, 'Ptolomaeo Perdiccaque et Hephaestione comitatus in laevum hostium cornu impetum fecero, viderisque me in medio ardore certaminis, ipse dextrum move et turbatis signa infer. Tu, Antigene, et tu, Leonnate, et Tauron, iam invehemini in mediam aciem et urgebitis frontem.' [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Et, regardant Còènos, il lui dit : « Quand, accompagné de Ptolémée, de Perdicas et d'Héphestion, j'aurai foncé sur l'aile gauche de l'ennemi et que tu me verras en plein dans l'ardeur de la mêlée, ébranle leur aile droite et enfonce leurs rangs en désordre. » [...]

### **Quinte-Curce, VIII, 14, 24.**

a) Texte original.

[...] tam pavidum ad omnia animal, sed viros quoque ordinesque turbaverat. Iam fugae circumspiciebant locum paulo ante victores, cum Alexander Agrianos et Thracas leviter armatos, meliorem concursatione quam communis militem, emisit in beluas. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Les vainqueurs de naguère regardaient autour d'eux où ils pourraient fuir, quand Alexandre lâcha sur les bêtes l'infanterie légère agrienne et thrace, troupes meilleures pour l'escarmouche que pour le corps à corps. [...]

### **Quinte-Curce, IX, 2, 29.**

a) Texte original.

*[...] Ne infregeritis in manibus meis palmam, qua Herculem Liberumque Patrem, si invidia afuerit, aequabo. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] « Ne brisez pas dans mes mains une palme, qui m'égalera, si l'on ne m'envie, à Hercule et à Liber le Vénérable. » [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 2, 34.**

a) Texte original.

*[...] Mori praestat quam precario imperatorem esse. Ite reduces domos! ite deserto rege ovantes! Ego hic aut vobis desperatae victoriae aut honestae morti locum inveniam.' [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] La mort vaut mieux qu'un pouvoir précaire ; partez, rentrez chez vous ; partez, ayant délaissé votre roi, partez en triomphateurs ! Moi, ici, je trouverai le chemin ou d'une victoire dont vous désespérez, ou d'une mort honorable. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 4, 1-3.**

a) Texte original.

*[...] Perventum erat in regionem, in qua Hydaspes amnis Acesini committitur: hinc decurrit in fines Siborum. Hi de exercitu Herculis maiores suos esse memorant: aegros relictos esse cepisse sedem, quam ipsi obtinebant. Pelles ferarum pro veste, clavae tela erant, multaque etiam, cum Graeci mores exolevissent, stirpis ostendebant vestigia. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] On était parvenu dans la région où l'Hydaspe se mêle à l'Acésinès. De là, le courant descend dans le pays des Sibes. Ceux-ci se vantent de ce que leurs ancêtres appartenaient à l'armée d'Hercule : abandonnés comme malades, ils s'étaient installés là où eux-mêmes étaient fixés. Pour vêtements, ils avaient des peaux de bêtes et, pour armes d'attaque, des massues ; et bien que le caractère grec de leurs mœurs eût dégénéré, ils laissaient voir de nombreuses survivances de leur origine. [...]*

### Quinte-Curce, IX, 4, 21.

a) Texte original.

*[...] iam prospicere se Oceanum, iam perflare ad ipsos auram maris: ne inviderent sibi laudem, quam peteret. Herculis et Liberi Patris terminos transituros illos, regi suo parvo impendio immortalitatem famae daturos. Paterentur se ex India redire, non fugere. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] « A eux de ne pas lui envier la célébrité qu'il recherche : ils iront plus loin qu'Hercule et que Liber le Vénérable ; à peu de frais, ils donneront à leur roi l'immortalité de la gloire ; » [...]*

### C48. Quinte-Curce, IX, 4, 31-5, 7.

a) Texte original.

*[31] Ita que rex haerebat magis quam stabat in margine clipeo undique incidentia tela propulsans: [32] nam ipse eminus ex turribus petebatur, nec subire milites poterant, quia superne vi telorum obruebantur. Tandem magnitudinem telorum periculi pudor vicit: quippe cernebant cunctatione sua dedi hostibus regem. [33] Sed festinando morabantur auxilia. Nam dum pro se quisque certat evadere, oneravere scalas: quis non sufficientibus devoluti unicam spem regis fefellerunt. Stabat enim in conspectu tanti exercitus velut in solitudine destitutus. V. Iamque laevam, qua clipeum ad ictus circumferebat, lassaverat clamantibus amicis, ut ad ipsos desiliret, stabantque excepturi: cum ille rem ausus est incredibilem atque inauditam multoque magis ad famam temeritatis quam gloriae insignem. [2] Namque in urbem hostium plenam praecipiti saltu semet ipse inmisit. cum vix sperare posset dimicantem certe et non inultum esse moriturum: quippe, antequam adsurgeret, opprimi poterat et capi vivus Sed forte ita libaverat corpus, [...] 6. Pugnat pro rege primum celebrati nominas fama, 7. deinde desperatio, magnum ad honeste moriendum incitamentum. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] 31. Aussi le roi était-il sur le rebord, dans une position plutôt instable, repoussant de son bouclier les projectiles qui tombaient sur lui de tous côtés ; 32. car, de toutes les tours, les ennemis le visaient à distance. Et ses soldats ne pouvaient grimper jusqu'à lui, car, d'en haut, on les écrasait sous un tir violent. Enfin, le devoir l'emporta sur l'étendue du danger ; car ils se rendaient compte qu'en hésitant, ils livraient le roi aux ennemis. Mais leur hâte retarda les secours : 33. Chaque individu luttant pour parvenir en haut, ils chargèrent les échelles ; elles ne résistèrent pas, et ils roulèrent à terre, décevant l'unique espérance du roi. Il restait là, à la vue d'une si grande armée, comme abandonné dans un*

désert. V. Son bras gauche, qui tournait le bouclier dans la direction des coups, était déjà fatigué, ses amis lui criaient de sauter vers eux, et ils le guettaient, quand il osa un acte incroyable, inouï, et qui constituait beaucoup plus un prodige de témérité qu'une action d'éclat : 2. sautant dans le vide, il s'élança dans la ville pleine d'ennemis, sans pouvoir espérer beaucoup mieux que mourir en soldat et en se vengeant ; car, avant de se redresser, il pouvait succomber au nombre et être pris vivant. [...] 6. Luttaient en faveur du roi d'abord la gloire d'un nom illustre, 7. ensuite, l'absence d'espoir - puissant encouragement à une belle mort. [...]

### **Quinte-Curce, IX, 6, 18-19.**

#### a) Texte original.

[...] *Ceterum non eadem est cogitatio eorum, qui pro me mori optant, et mea, qui pridem hanc benivolentiam vestram virtute meruisse me iudico. Vos enim diuturnum fructum ex me, forsitan etiam perpetuum percipere cupiatis: 'ego me metior non aetatis spatio, sed gloriae. Licuit paternis opibus contento intra Macedoniae terminos per otium corporis expectare obscuram et ignobilem senectutem, quamquam ne pigri quidem sibi fata disponunt, sed unicum bonum diuturnam uitam existimantes saepe acerba mors occubat. Verum ego, qui non annos meos, sed uictorias numero, si munera fortunae bene conputo diu uixi. [...]*

#### b) Trad. H. Bardon.

[...] « Mais l'état d'esprit n'est pas le même chez ceux qui souhaitent mourir pour moi et chez moi, qui, justement, estime que mon seul courage m'a valu cet attachement de votre part. Vous, vous désirez que je vous procure des avantages durables, peut-être même éternels : moi, j'ai pour mesure de moi-même non l'étendue de ma vie, mais celle de ma gloire. » J'aurais pu, satisfait des biens de mon père, attendre dans l'inactivité, sans passer les frontières de la Macédoine, une vieillesse obscure et sans gloire, quoique l'indolence non plus ne dispose pas de son destin et qu'une mort prématurée surprenne souvent ceux qui estiment qu'une longue vie est le seul bien. Mais moi, qui dénombre mes victoires et non pas mes années, si je fais un compte exact des dons de la fortune, j'ai vécu longtemps. [...]

### **Quinte-Curce, IX, 6, 22.**

#### a) Texte original.

*[...] In his operibus extinguere mihi, si fors ita feret, pulchrum est: ea stirpe sum genitus, ut multam prius quam longam vitam debeam optare. ' [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Disparaître au milieu de ces entreprises, si le destin le veut, c'est pour moi un honneur. La lignée dont je descends, m'oblige à souhaiter une vie dense, plutôt que longue. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 6, 23.**

a) Texte original.

*[...] ' Obsecro vos, cogitate nos pervenisse in terras, quibus feminae ob virtutem celeberrimum nomen est. Quas urbes Samiramis condidit! quas gentis redegit in potestatem! quanta opera molita est! Nondum feminam aequavimus gloria, et iam nos laudis satietas cepit? ' [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] O villes que Sémiramis a fondées ! Peuples qu'elle a soumis à son pouvoir ! Que de grands travaux elle a exécutés ! Notre célébrité n'égale pas encore celle d'une femme, et déjà nous avons assez de la gloire. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 8, 5.**

a) Texte original.

*[...] At, qui in agris erant proximis flumini — frequentes autem vicos maxime in ripa habebant — ut videre totum amnem, qua prospici poterat, navigiis constratum et tot militum arma fulgentia, territi nova facie deorum exercitum et alium Liberum Patrem, celebre in illis gentibus nomen, adventare credebant. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Mais ceux qui étaient dans les champs tout près du fleuve n'eurent pas plus tôt vu le fleuve entièrement couvert par les navires – aussi loin que les regards portaient – ainsi que les armes éclatantes de tant de soldats, qu'affolés par la nouveauté du spectacle, ils crurent à l'arrivée d'une armée de dieux, et d'un second Liber le Vénérable, nom illustre en ces pays. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 8, 18.**

a) Texte original.

*[...] Quorum paucitate contempta rex D Agrianos moenia subire iussit et sensim recedentes elicere extra muros hostem, secuturum profecto, si fugere eos crederet. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Dans son mépris pour leur faible nombre, Alexandre fit approcher cinq cents Agriens des murailles, avec ordre de reculer insensiblement pour tirer hors des murs un ennemi, qui les suivraient sans faut s'il se figurait qu'ils fuyaient. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 10, 24.**

a) Texte original.

*[...] Igitur, ut supra dictum est, aemulatus Patris Liberi non gloriam solum, quam ex illis gentibus deportaverat, sed etiam pompam, sive illud triumphus fuit ab eo primum institutus sive bacchantium lusus, [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...] Alors, comme nous l'avons dit ci-dessus, dans son désir de rivaliser avec le Vénérable Liber non seulement pour la gloire qu'il avait rapporté de ces pays, mais aussi pour sa légende, Alexandre prit la décision d'imiter le « triomphe » du dieu, soit que celui-ci en ait été l'initiateur, soit que ce fût là divertissement de bacchants. [...]*

### **Quinte-Curce, IX, 10, 27.**

a) Texte original.

*[...] Hoc modo per dies VII bacchabundum agmen incessit, parata praeda, si quid victis saltem adversus comissantes animi fuisset: mille, hercule, viri modo et sobrii VII dierum crapula graves in suo triumpho capere potuerunt. [...]*

b) Trad. H. Bardon.

[...] Telle fut pendant sept jours, la marche de cette bacchanale militaire, proie immédiate, si les vaincus avaient eu un peu de cœur, au moins en face de fêtards. [...]

### **Quinte-Curce, IX, 10, 28.**

a) Texte original.

[...] Sed fortuna, quae rebus famam pretiumque constituit, hoc quoque militiae probrum vertit in gloriam. Et praesens aetas et posteritas deinde mirata est per gentes nondum satis domitas incessisse temulentos barbaris, quod temeritas erat, fiduciam esse credentibus. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Mais la fortune, qui fixe aux choses leur réputation et leur valeur, transforma aussi en prouesse cette turpitude de soldats ; et les générations d'alors et la postérité ensuite admirèrent cette marche d'hommes ivre à travers des nations encore mal soumises, pendant que les Barbares prenaient pour confiance ce qui était témérité. [...]

### **Quinte-Curce, X, 1, 30.**

a) Texte original.

[...] Forte enim sepulchrum Cyri Alexander iussit aperiri, in quo erat conditum eius corpus, cui dare volebat inferias. [...]

b) Trad. H. Bardon.

[...] Il se trouva qu'Alexandre fit ouvrir la tombe de Cyrus où était enseveli le cadavre, auquel il voulait offrir un sacrifice expiatoire. [...]

### **Quinte-Curce, X, 3, 10.**

a) Texte original.

[...] ' Hoc ego vero nunc primum profiteor, sed olim scio. Itaque et dilectum e vobis iuniorum habui et vos meorum militum corpori inmiscui. Idem habitus, eadem arma sunt vobis: obsequium vero et patientia imperii longe praestantior est quam ceteris. ' [...]

b) Trad. H. Bardon.

*[...] « En conséquence, j'ai fait parmi vous une levée de jeunes hommes, et je vous ai incorporés parmi mes soldats. Vous avez la même tenue, les mêmes armes. Mais votre obéissance et votre sens de la hiérarchie dépassent de beaucoup ceux des autres. » [...]*

### **Quinte-Curce, X, 3, 13.**

a) Texte original.

*[...] 'Proinde genitos esse vos mihi, non ascitos milites credite! Asiae et Europae unum atque idem regnum est, Macedonum vobis arma do, inveteravi peregrinam novitatem: et cives mei estis et milites. ' [...]*

b) Trad. H. Bardon.

*[...]Persuadez-vous donc que vous êtes mes soldats par la naissance, non pas l'enrôlement. Asie et Europe ne forment qu'un seul et même royaume. Je vous octroie les armes des Macédoniens ; j'ai donné un passé à votre nouveauté d'étrangers ; vous êtes mes concitoyens, mes soldats. Tout revêt une teinte identique. [...]*

## **Plutarque**

### **Plutarque, Alex., 2, 1.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλέξανδρος ὅτι τῷ γένει πρὸς πατρὸς μὲν ἦν Ἡρακλείδης ἀπὸ Καρανοῦ, πρὸς δὲ μητρὸς Αἰακίδης ἀπὸ Νεοπτολέμου, τῶν πάνυ πεπιστευμένων ἐστί. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Alexandre, du côté paternel, descendait d'Héraclès par Caranos, et, du côté maternel, d'Eaque par Néoptolème : c'est là un fait parfaitement admis. [...]*

### **Plutarque, Alex., 5, 8.**



a) Texte original.

[...] ὁ δὲ τὸ σχῆμα τοῦ παιδαγωγοῦ καὶ τὴν προσηγορίαν ὑποποιούμενος ἦν Λυσίμαχος, τῷ γένει Ἀκαρνάν, ἄλλο μὲν οὐδὲν ἔχων ἀστεῖον, ὅτι δ' ἑαυτὸν μὲν ὠνόμαζε Φοῖνικα, τὸν δὲ Ἀλέξανδρον Ἀχιλλέα, Πηλέα δὲ τὸν Φίλιππον, ἠγαπᾶτο καὶ δευτέραν εἶχε χώραν. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Il n'avait aucune distinction, mais, parce qu'il se donnait à lui-même le nom de Phoenix, à Alexandre celui d'Achille et à Philippe celui de Pélée, il était en faveur et occupait la seconde place. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 8, 2.**

a) Texte original.

[...] καὶ τὴν μὲν Ἰλιάδα τῆς πολεμικῆς ἀρετῆς ἐφόδιον καὶ νομίζων καὶ ὀνομάζων, ἔλαβε μὲν Ἀριστοτέλους διορθώσαντος ἦν ἐκ τοῦ νάρθηκος καλοῦσιν, εἶχε δὲ αἰεὶ μετὰ τοῦ ἐγχειριδίου κειμένην ὑπὸ τὸ προσκεφάλαιον, ὡς Ὀνησίκριτος ἰστόρηκε, τῶν δὲ ἄλλων βιβλίων οὐκ εὐπορῶν ἐν τοῖς ἄνω τόποις Ἄρπαλον ἐκέλευσε πέμψαι. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Il considérait l'Iliade comme un viatique pour la valeur guerrière, et il l'appelait ainsi ; il emporta la recension qu'Aristote avait faite de ce poème et qu'on appelle l'édition de « de la cassette ». Il l'avait toujours sous son oreiller avec son épée, au témoignage d'Onésicrite. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 13, 4.**

a) Texte original.

[...] ὅλως δὲ καὶ τὸ περὶ Κλεῖτον ἔργον ἐν οἴνῳ γενόμενον καὶ τὴν πρὸς Ἰνδοῦς τῶν Μακεδόνων ἀποδειλίαισιν, ὡσπερ ἀτελῆ τὴν στρατείαν καὶ τὴν δόξαν αὐτοῦ προεμένων, εἰς μῆνιν ἀνήγε Διονύσου καὶ νέμεσιν. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Au fond, l'attentat contre Cleitos, qu'il commit en état d'ivresse, et l'abandon des Macédoniens qui, aux Indes, en refusant de le suivre, laissèrent comme imparfaites son expédition et la gloire, il attribua tout cela au ressentiment et à la vengeance de Dionysos. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 14, 1.**

a) Texte original.

*[...] εἰς δὲ τὸν Ἴσθμὸν τῶν Ἑλλήνων συλλεγέντων καὶ ψηφισαμένων ἐπὶ Πέρσας μετ' Ἀλεξάνδρου στρατεύειν ἡγεμῶν ἀνηγορεύθη. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Les grecs rassemblés à l'Isthme décidèrent par un vote de se joindre à Alexandre pour faire campagne contre la Perse et le proclamèrent chef de l'expédition. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 15, 7.**

a) Texte original.

*[...] ἀναβάς δὲ εἰς Ἴλιον ἔθυσσε τῇ Ἀθηνᾷ καὶ τοῖς ἥρωσιν ἔσπεισε. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Il monta à Ilion, où il offrit un sacrifice à Athéna et des libations aux héros. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 15, 8.**

a) Texte original.

*[...] τὴν δὲ Ἀχιλλέως στήλην ἀλειψάμενος λίπα καὶ μετὰ τῶν ἐταίρων συναναδραμῶν γυμνός, ὡσπερ ἔθος ἐστίν, ἐστεφάνωσε, μακαρίσας αὐτόν ὅτι καὶ ζῶν φίλου πιστοῦ καὶ δὲ τελευτήσας μεγάλου κήρυκος ἔτυχεν. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Au tombeau d'Achille, après d'être frotté d'huile et avoir couru, selon l'usage, nu avec ses Compagnons, il déposa des couronnes, en disant : « Bienheureux es-tu, Achille, d'avoir eu de ton vivant un ami fidèle et, après ta mort, un grand héraut de ta gloire ! » [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 15, 9.**

a) Texte original.

*[...] ἐν δὲ τῷ περιῖεναι καὶ θεᾶσθαι τὰ κατὰ τὴν πόλιν ἐρομένου τινὸς αὐτόν εἰ βούλεται τὴν Ἀλεξάνδρου λύραν ἰδεῖν, ἐλάχιστα φροντίζειν ἐκείνης ἔφη, τὴν δὲ Ἀχιλλέως ζητεῖν, ἧ τὰ κλέα καὶ τὰς πράξεις ὕμνει τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν ἐκεῖνος. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Comme il se promenait à travers la ville et la visitait, on lui demanda s'il voulait voir la lyre d'Alexandre ; il répondit qu'il ne se souciait guère de celle-là, mais désirait voir celle d'Achille, avec laquelle ce héros chantait la gloire et les exploits des preux. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 20, 8.**

a) Texte original.

*[...] Ἀλεξάνδρῳ δὲ τὸν μὲν τόπον ἢ τύχη παρέσχεν, ἐστρατήγησε δὲ τῶν ἀπὸ τῆς τύχης ὑπαρχόντων πρὸς τὸ νικῆσαι βέλτιον, ὅς γε τοσοῦτω πλήθει τῶν βαρβάρων λειπόμενος ἐκείνοις μὲν οὐ παρέσχε κύκλωσιν, αὐτὸς δὲ τῷ δεξιῷ τὸ εὐώνυμον ὑπερβαλὼν καὶ γενόμενος κατὰ κέρας φυγὴν ἐποίησε τῶν καθ' αὐτὸν βαρβάρων, ἐν πρώτοις ἀγωνιζόμενος, ὥστε τρωθῆναι ξίφει τὸν μηρόν, ὡς μὲν Χάρης φησίν, ὑπὸ Δαρείου συμπεσεῖν γὰρ αὐτοῦς εἰς χεῖρας, [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Inférieur en nombre comme il l'était en face d'une multitude de barbares, il les empêcha de l'encercler, et lui-même, débordant avec son aile droite la gauche des ennemis et les attaquants de flanc, mit en fuite ceux qui se trouvaient en face de lui. En combattant au premier rang, il fut blessé d'un coup d'épée à la cuisse par Darios, à ce que prétend Charès, d'après qui ils en étaient venus aux mains. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 23, 2.**

a) Texte original.

*[...] δηλοῖ δὲ ὁ βίος, ὃν βιώσας βραχὺν παντάπασι, πλείστων καὶ μεγίστων πράξεων ἐνέπλησεν. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Sa vie en est la preuve : extrêmement courte, il la remplit pourtant d'une multitude de grandes actions. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 24, 5.**

a) Texte original.

*[...] Τύρον δὲ πολιορκῶν ἑπτὰ μῆνας χῶμασι καὶ μηχαναῖς καὶ τριήρεσι διακοσίαις ἐκ θαλάττης, ὄναρ εἶδε τὸν Ἡρακλέα δεξιούμενον αὐτὸν ἀπὸ τοῦ τείχους καὶ καλοῦντα. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Il assiégea Tyr pendant sept mois à l'aide de digues et de machines, et, du côté de la mer, avec deux cent trières ; durant le siège, il eut un songe, où il vit Héraclès qui lui tendait la main du haut des remparts et l'appelait. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 24, 11.**

a) Texte original

*[...] διὰ μέσου δὲ τῆς πολιορκίας ἐπὶ τοὺς Ἄραβας τοὺς προσοικοῦντας τῷ Ἀντιλιβάνῳ στρατεύσας ἐκινδύνευσε διὰ τὸν παιδαγωγὸν Λυσίμαχον· ἐξηκολούθησε γὰρ αὐτῷ λέγων τοῦ Φοίνικος οὐκ εἶναι χείρων οὐδὲ πρεσβύτερος, ἐπεὶ δὲ πλησιάσας τοῖς ὄρεινοῖς καὶ τοὺς ἵππους ἀπολιπῶν πεζὸς ἐβάδιζεν, οἱ μὲν ἄλλοι πολὺ προῆλθον, [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Vers le milieu du siège, il fit une expédition contre les Arabes qui habitent près de l'Anti-Liban, et c'est alors qu'il risqua sa vie à cause de son précepteur Lysimaque, qui avait voulu l'accompagner en disant qu'il n'était ni plus faible ni plus vieux que Phénix. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 25, 4-5.**

a) Texte original

[...] μετὰ δὲ ταῦτα πολιορκοῦντι Γάζαν αὐτῶ, τῆς Συρίας μεγίστην πόλιν, ἐμπίπτει βῶλος εἰς τὸν ὤμον ἀφειθεὶς ἄνωθεν ὑπὸ ὄρνιθος, ὃ δὲ ὄρνις ἐφ' ἓν τῶν μηχανημάτων καθίσας ἔλαθεν ἐνσχεθεὶς τοῖς νευρίοις κεκρυφάλοισ, οἷς πρὸς τὰς ἐπιστροφὰς τῶν σχοινίων ἐχρῶντο. καὶ τὸ σημεῖον ἀπέβη κατὰ τὴν Ἀριστάνδρου πρόρρησιν ἐτρώθη μὲν γὰρ Ἀλέξανδρος εἰς τὸν ὤμον, ἔλαβε δὲ τὴν πόλιν. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Il mit ensuite le siège devant Gaza, ville très importante de Syrie. Là, une motte de terre lâchée du haut des airs par un oiseau tomba sur l'épaule du roi. Cet oiseau vint se percher sur une des machines de guerre et s'empêtra par mégarde dans le réseau de fibres qui servait à enrouler les cordes. L'interprétation qu'Aristandros donna de ce signe fut vérifiée par l'événement, car Alexandre fut blessé à l'épaule, mais il prit la ville.

### **Plutarque, *Alex.*, 26, 2.**

a) Texte original

[...] πολλὰ δὲ πολλῶν λεγόντων αὐτὸς ἔφη τὴν Ἰλιάδα φρουρήσειν ἐνταῦθα καταθέμενος. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Alors lui-même déclara qu'il y mettrait et y garderait l'Iliade. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 26, 7.**

a) Texte original.

[...] εἰπὼν ὡς Ὅμηρος ἦν ἄρα τὰ τε ἄλλα θαυμαστὸς καὶ σοφώτατος ἀρχιτέκτων, ἐκέλευσε διαγράψαι τὸ σχῆμα τῆς πόλεως τῶ τόπῳ συναρμόπτοντας, [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Il dit alors qu'Homère, admirable à tous égards, était notamment un très habile architecte, et fit tracer le plan de la ville en harmonie avec la configuration du terrain. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 29, 7-9.**

a) Texte original.

[...] Δαρείου δὲ πέμψαντος ἐπιστολὴν πρὸς αὐτὸν καὶ φίλους δεομένους μύρια μὲν ὑπὲρ τῶν ἐαλωκότων λαβεῖν τάλαντα, τὴν δὲ ἐντὸς Εὐφράτου πᾶσαν ἔχοντα καὶ γήμαντα μίαν τῶν θυγατέρων φίλον εἶναι καὶ σύμμαχον, ἐκοινοῦτο τοῖς ἐταίροις καὶ Παρμενίωνος εἰπόντος 'ἐγὼ μὲν, εἰ Ἀλέξανδρος ἤμην, ἔλαβον ἂν ταῦτα,' 'κάγω, νῆ Δία,' εἶπεν ὁ Ἀλέξανδρος, 'εἰ Παρμενίων' πρὸς δὲ τὸν Δαρεῖον ἔγραψεν, ὡς οὐδενὸς ἀτυχήσει τῶν φιλανθρώπων ἐλθῶν πρὸς αὐτόν, εἰ δὲ μὴ, αὐτὸς ἐπ' ἐκεῖνον ἤδη πορεύεσθαι. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Darios envoya à Alexandre une lettre et des amis pour le prier d'accepter dix mille talents comme rançon des captifs, tout le pays en-deçà de l'Euphrate, un de ses filles comme épouse, et de devenir ainsi son ami et allié. Alexandre communiqua ces propositions à ses Hétaïres : « Si j'étais Alexandre, dit Parménion, j'accepterais ces offres. – Et moi aussi, par Zeus, reprit Alexandre, si j'étais Parménion. » Et il répondit à Darios que, s'il venait à lui, il serait traité avec tous les égards ; sinon, qu'il allait marcher lui-même sans tarder à sa rencontre.[...]

### **Plutarque, *Alex.*, 33, 1.**

a) Texte original.

[...] τὸ ξυστὸν εἰς τὴν ἀριστερὰν μεταβαλὼν τῇ δεξιᾷ παρεκάλει τοὺς θεοὺς, ὡς Καλλισθένης φησίν, ἐπευχόμενος, εἶπερ ὄντως Διόθεν ἐστὶ γεγονώς, ἀμῦναι καὶ συνεπιρρῶσαι τοὺς Ἕλληνας, [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Alors, faisant passer sa javeline dans la main gauche, avec la droite, il invoqua les dieux en priant, à ce que dit Callisthène, s'il était réellement issu de Zeus, de défendre et de soutenir les Grecs. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 38, 5-6.**

a) Texte original.

[...] 5. ἅμα δὲ τῷ λόγῳ τούτῳ κρότου καὶ θορύβου γενομένου καὶ παρακελεύσεως τῶν ἐταίρων καὶ φιλοτιμίας, ἐπισπασθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ ἀναπηδῆσας ἔχων στέφανον καὶ λαμπάδα προῆγεν. 6. οἱ δὲ ἐπόμενοι κώμῳ καὶ βοῇ περίσταντο τὰ βασιλεία, καὶ τῶν ἄλλων Μακεδόνων οἱ πυνθανόμενοι συνέτρεχον μετὰ λαμπάδων χαίροντες, [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] 5. Ces paroles soulevèrent aussitôt applaudissements et acclamations. Ses amis le pressant à l'envi, le roi, entraîné par eux, bondit de son siège, une couronne sur la tête et une torche à la main et ouvrit la marche. 6. Les autres le suivirent en dansant et en criant, et entourèrent le palais. Tous ceux des Macédoniens qui l'apprirent accoururent tout joyeux avec des torches. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 47, 6.**

a) Texte original.

*[...] διὸ καὶ τρισμυρίουσ παῖδας ἐπιλεξάμενος ἐκέλευσε γράμματά τε μανθάνειν Ἑλληνικὰ καὶ Μακεδονικοῖς ὄπλοις ἐντρέφεσθαι, πολλοὺς ἐπιστάτας καταστήσας. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] C'est pourquoi il choisit trente mille enfants, ordonnant qu'on leur enseignât le grec et qu'on leur donnât l'éducation militaire des Macédoniens ; [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 60, 3.**

a) Texte original.

*[...] νυκτὸς δὲ χειμερίου καὶ ἀσελήνου λαβόντα τῶν πεζῶν μέρος, ἵππειῖς δὲ τοὺς κρατίστους, καὶ προελθόντα πόρρω τῶν πολεμίων διαπερᾶσαι πρὸς νῆσον οὐ μεγάλην. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Puis, par une nuit orageuse et sans lune, il prit une partie de son infanterie et l'élite de ses cavaliers, et, s'avançant loin des ennemis, il alla passer dans une petite île. [...]*

**Plutarque, *Alex.*, 63, 3.**

a) Texte original.

*[...] τοὺς μὲν γὰρ ἀνθρώπους βέλεσιν ἀπὸ τῶν τειχῶν ἀπεσκέδασε, πρῶτος δὲ διὰ κλίμακος τεθείσης ἀναβὰς ἐπὶ τὸ τεῖχος, ὡς ἦ τε κλίμαξ συνεντρίβη καὶ τῶν βαρβάρων ὑφισταμένων παρὰ τὸ*

τεῖχος ἐλάμβανε πληγὰς κάτωθεν, ὀλιγοστὸς ὢν συστρέψας ἑαυτὸν εἷς μέσους ἀφῆκε τοὺς πολεμίους καὶ κατὰ τύχην ὀρθὸς ἔστη. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Sous une grêle de javelots il avait chassé les ennemis de leurs remparts, et il était monté le premier sur le mur au moyen d'une échelle. Mais celle-ci se rompit, et, d'en bas, les barbares qui résistaient le long de la muraille le criblaient de coups. Bien qu'il fût presque seul, il se ramassa sur lui-même et se jeta au milieu des ennemis ; par chance, il se retrouva debout. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 67, 1.**

a) Texte original.

[...] ἀναλαβὼν οὖν ἐνταῦθα τὴν δύναμιν ἐξώρμησε κώμῳ χρώμενος ἐφ' ἡμέρας ἑπτὰ διὰ τῆς Καρμανίας. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] Là, il put refaire son armée, puis il partit et parcourut la Carmanie pendant sept jours en cortège bachique. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 67, 5-6.**

a) Texte original.

[...] 5. πολλὴ δὲ μοῦσα συρίγγων καὶ αὐλῶν ᾠδῆς τε καὶ ψαλμοῦ καὶ βακχείας γυναικῶν κατεῖχε πάντα τόπον, 6. τῷ δὲ ἀτάκτῳ καὶ πεπλανημένῳ τῆς πορείας παρείπετο καὶ παιδιὰ βακχικῆς ὕβρεως, ὡς τοῦ θεοῦ παρόντος αὐτοῦ καὶ συμπαραπέμποντος τὸν κῶμον. [...]

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

[...] 5. Une grande musique de chalumeaux et de flûtes, des chants accompagnés par la lyre et des chœurs de bacchantes emplissaient tous les alentours. 6. Aux mouvements désordonnés et flottants de cette procession se mêlaient des jeux d'une licence bachique, comme si le dieu lui-même était présent et conduisait ce bruyant cortège. [...]

### **Plutarque, *Alex.*, 71, 1.**



a) Texte original.

*[...] τῶν δὲ παίδων τῶν τρισμυρίων, οὓς ἀσκουμένους καὶ μανθάνοντας ἀπέλιπε, τοῖς τε σώμασιν ἀνδρείων φανέντων καὶ τοῖς εἴδεσιν εὐπρεπῶν, ἔτι δὲ καὶ ταῖς μελέταις εὐχέρειαν καὶ κουφότητα θαυμαστὴν ἐπιδειξαμένων, αὐτὸς μὲν ἦσθη, τοῖς δὲ Μακεδόσι δυσθυμία παρέστη καὶ δέος, ὡς ἦπτον αὐτοῖς τοῦ βασιλέως προσέξοντος. [...]*

b) Trad. R. Flacelière, E. Chambry.

*[...] Les trente mille enfants qu'Alexandre avait laissés derrière lui pour les faire exercer et instruire étaient devenus des hommes vigoureux et de belle mine, et ils déployaient aussi dans leurs manœuvres une dextérité et une souplesse admirables. Alexandre en fut ravi, mais les Macédoniens éprouvèrent du dépit et de la crainte, à la pensée que le roi les tiendrait eux-mêmes en moindre considération. [...]*

## Justin

**Justin, XI, 1, 9-10.**

a) Texte original.

*[...] 9. Qua opinione mutatos omnium ferme ciuitatum animos esse ; praesidia Macedonum obsideri. 10. Macedonibus inmunitatem cunctarum rerum praeter militiae vacationem dedit; quo facto tantum sibi favorem omnium conciliavit, ut corpus hominis, non virtutem regis mutasse se dicerent. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 9. Il avait alors vingt ans, et, malgré son âge, donna de multiples assurances sur son compte en manifestant un tel sens de la mesure qu'il parut avoir en réserve des atouts encore plus nombreux que sauraient faire valoir les épreuves. 10. Il exempta les Macédoniens de toute obligation, mais ne les libéra pas de celle de servir dans l'armée ; en agissant de la sorte, il se gagna si bien l'affection de tout le monde que l'on disait que seule l'apparence physique du roi avait changé, non point ses vertus. [...]*

**Justin, XI, 2, 4-6.**

a) Texte original.

[...] 4. *Inter initia multas gentes rebellantes conpescuit, orientes nonnullas seditiones extinxit. 5. Quibus rebus erectus citato gradu in Graeciam contendit, ubi exemplo patris Corinthum evocatis civitatibus dux in locum eius substituitur. 6. Inchoatum deinde a patre Persicum bellum adgreditur. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

[...] 4. *Durant ce début de règne, il réprima la rébellion de nombreuses nations, étouffa quelques séditions naissantes. 5. Ragaillardi par ces mesures, il gagne précipitamment la Grèce, où, après avoir convoqué les cités à Corinthe, à l'instar de ce qu'avait fait son père, il se fait nommer général à sa place. 6. Puis, il se lance dans la guerre contre les Perses commencée par son père. [...]*

### **Justin, XI, 2, 9-10.**

a) Texte original.

[...] 9. *Qua opinione mutatos omnium ferme civitatum animos esse; praesidia Macedonum obsideri. 10. Quibus motibus occursurus tanta celeritate instructo paratoque exercitu Graeciam oppressit, ut, quem venire non senserant, videre se vix crederent. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

[...] 9. ; *cette fausse nouvelle (rumeur de la mort d'Alexandre) avait modifié presque partout l'état d'esprit qui prévalait dans les cités et les garnisons macédoniennes se trouvaient assiégées. 10. Pour faire face à ces mouvements, Alexandre, après avoir équipé et levé une armée, fonda sur la Grèce avec une telle rapidité que c'est tout juste si l'on parvenait à croire que l'on avait devant les yeux celui dont on n'avait pas même perçu l'approche. [...]*

### **Justin, XI, 3, 1-2.**

a) Texte original.

[...] 1. *In transitu hortatus Thessalos fuerat beneficiorumque Philippi patris maternaeque suae cum his ab Aeacidarum gente necessitudinis admonuerat. 2. Cupide haec Thessalis audientibus exemplo patris dux universae gentis creatus erat et vectigalia omnia redditusque suos ei tradiderant. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

[...] 1. *Au passage, il s'était employé à rappeler aux Thessaliens les bienfaits qu'ils avaient reçus de son père Philippe, ainsi que ses liens avec eux du côté maternels puisqu'il était issu de la famille des*

*Éacides. 2. Les Thessaliens burent ses paroles, en firent le chef de l'ensemble de leur nation, ainsi qu'ils l'avaient fait pour son père, et lui remirent tous les impôts et leurs revenus. [...]*

**Justin, XI, 4, 4-6.**

a) Texte original.

*[...] 4. nec iam pro civibus se, qui tam pauci remanserint, orare, sed pro innoxio patriae solo et pro urbe, quae non viros tantum, verum et deos genuerit. 5. Privata etiam regem superstitionem deprecatur geniti apud ipsos Herculis, unde originem gens Aeacidarum trahat, actaeque Thebis a patre eius Philippo pueritiae; 6. rogat urbi parcat, quae maiores eius partim apud se genitos deos adoret, partim educatos summae maiestatis reges viderit. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 4. Mais à présent, ce n'était pas tant pour ses concitoyens, dont les survivants étaient si rares, qu'il le suppliait, mais pour le sol innocent de sa patrie, pour sa ville qui n'avait pas seulement donné le jour à des héros, mais aussi à des dieux. 5. Il (le prisonnier Cléadas) supplie également le roi en évoquant le culte particulier qu'Alexandre vouait à Hercule, qui était né chez eux, et d'où la race des Éacides tirait ses origines ; il fait également jouer le respect du prince pour l'enfance que son père Philippe avait passée à Thèbes ; 6. il lui demande d'épargner une ville qui adore une partie de ses ancêtres, des dieux, nés en son sein, et qui a été aussi témoin de l'éducation d'une autre partie d'entre eux, qui furent de très grands rois. [...]*

**Justin, XI, 5, 10.**

a) Texte original.

*[...] 10. Cum delati in continentem essent, primus Alexander iaculum velut in hostilem terram iecit armatusque de navi tripudianti similis prosiluit atque ita hostias caedit, precatus, ne se regem illae terrae invitae accipiant. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 10. La flotte les ayant portés sur le continent, Alexandre commença par lancer un javelot, comme on le fait contre une terre ennemie, sauta tout armé de son navire, pareil à un danseur sacré, et, en cet appareil, immola des victimes, faisant des prières pour que ces terres ne le prennent pas pour roi contre leur gré. [...]*

**Justin, XI, 5, 12.**

a) Texte original.

*[...] 12. In Illo quoque ad tumulos eorum, qui Troiano bello ceciderant, parentavit. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 12. Il célébra également une cérémonie funèbre à Ilion, près des tombeaux de ceux qui étaient tombés lors de la guerre de Troie. [...]*

**Justin, XI, 6, 4-5.**

a) Texte original.

*[...] 4. Cum ad tam periculosum bellum exercitum legeret, non iuvenes robustos nec primum florem aetatis, sed veteranos, plerosque etiam emeritae militiae, qui cum patre patruisque militaverant, elegit, 5. ut non tam milites quam magistros militiae electos putares. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 4. Comme il levait son armée en vue de cette guerre si périlleuse, il ne voulut pas choisir de jeunes gens robustes, dans leur prime jeunesse, mais des vétérans, qui, pour la plupart, s'étaient déjà acquittés de leurs obligations militaires et qui avaient servi sous les ordres de son père ou de ses oncles, 5. si bien que l'on aurait pu croire qu'il avait sélectionné non pas tant des soldats que des instructeurs militaires. [...]*

**Justin, XI, 10, 10-11.**

a) Texte original.

*[...] 10. Tyriorum civitas cum coronam auream magni ponderis per legatos in titulum gratulationis Alexandro misisset, grate munere accepto Tyrum se ire velle ad vota Herculi reddenda dixit. 11. Cum legati rectius id eum Tyro Vetere et antiquiore templo facturum dicerent, deprecantes eius introitum, ita exarsit, ut urbi excidium minaretur; [...]*

b) Trad. B. Mineo.

[...] 10. Cependant, la cite de Tyr, par le moyen d'une ambassade, avait envoyé à Alexandre, pour le féliciter, une couronne en or d'un grand poids : le roi accepta ce présent avec plaisir et fit savoir qu'il désirait se rendre à Tyr pour s'acquitter d'un vœu fait à Hercule. 11. Comme les ambassadeurs, qui cherchaient à le détourner d'entrer dans leur ville, lui avaient déclaré qu'il accomplirait mieux cette démarche dans l'ancienne Tyr et dans le vieux temple, le roi entra dans une telle colère qu'il menaça la ville de destruction. [...]

### **Justin, XI, 12, 3-5.**

#### a) Texte original.

[...] 3. Interiecto tempore aliae epistulae Darii Alexandro redduntur, quibus filiae matrimonium et regni portio offertur. 4. Sed Alexander sua sibi dari rescripsit iussitque supplicem venire, regni arbitria victori permittere. 5. Tunc spe pacis amissa bellum Darius reparat et cum quadringentis milibus peditum, centum milibus equitum obviam vadit Alexandro. [...]

#### b) Trad. B. Mineo.

[...] 3. Du temps s'étant écoulé, une autre lettre de Darius est remise à Alexandre, dans laquelle il lui promet la main de sa fille et une partie de son royaume. 4. Alexandre lui répond qu'il lui offre là ce qui lui appartient et l'invite à venir se présenter à lui en suppliant et à s'en remettre au vainqueur pour décider du sort du royaume. 5. Désespérant dès lors de parvenir à une paix, Darius prépare une nouvelle guerre et marche contre Alexandre avec quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. [...]

### **Justin, XII, 4, 10-11.**

#### a) Texte original.

[...] 10. Itaque a parvula aetate laboribus periculisque indurati invictus exercitus fuere, neque aliter castra quam patriam neque pugnam aliud umquam quam victoriam duxere. 11. Haec suboles nomen habuit Epigoni. [...]

#### b) Trad. B. Mineo.

[...] 10. Aussi, endurcis comme ils le furent depuis leur plus jeune âge par les travaux et les périls, ils formèrent une armée invincible, et le camp fut pour eux leur patrie, et le combat toujours une victoire. Cette lignée reçut le nom d'Épigones. [...]

### **Justin, XII, 6, 1-2.**

a) Texte original.

*[...] His ita gestis sollemni die amicos in convivium convocat, 2. ubi orta inter ebrios rerum a Philippo gestarum mentione praeferre se patri ipse rerumque suarum magnitudinem extollere caelo tenus coepit adsentante maiore convivarum parte. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 1. Après ces réalisations, un jour de fête, il invite ses amis à un festin ; 2. là, comme au milieu de l'ivresse générale on en vient à évoquer les exploits de Philippe, Alexandre se met à se placer au-dessus de son père et à élever la grandeur de ses hauts faits jusqu'aux cieux, recueillant l'assentiment de la majeure partie des convives. [...]*

### **Justin, XII, 7, 6.**

a) Texte original.

*[...] 6. Cum ad Nysam urbem venisset, oppidanis non repugnantibus fiducia religionis Liberi patris, a quo condita urbs erat, parci iussit, laetus non militiam tantum, verum et vestigia se dei secutum. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 6. Une fois arrive à Nysa, comme les habitants ne lui avaient pas opposé de résistance, confiants dans le respect qu'inspirerait le dieu Liber, fondateur de leur ville, il ordonna de les épargner, heureux qu'il était d'avoir suivi, non seulement l'expédition du dieu, mais ses traces mêmes. [...]*

### **Justin, XII, 7, 7-8.**

a) Texte original.

*[...] 7. Tunc ad spectaculum sacri montis duxit exercitum, naturalibus bonis, vite hederaque, non aliter vestiti, quam si manu cultus colentiumque industria exornatus esset. 8. Sed exercitus eius, ubi ad montem accessit, repentino impetu mentis in sacros dei ululatus instinctus cum stupore regis sine noxa discurrit, ut intellegeret non tam oppidanis se parcendo qua n exercitui suo consuluisse. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

[...] 7. Il conduisit alors son armée contempler le mont Sacré, recouvert de productions naturelles, vigne et lierre, exactement comme s'il était orné par la culture et le soin des cultivateurs. 8. Mais à peine son armée fut-elle arrivée à la montagne qu'obéissant à une soudaine impulsion, les hommes se mirent à pousser les hurlements sacrés de Bacchus et à courir dans tous les sens sans causer de dommage, suscitant un tel étonnement de la part du roi que celui-ci comprit qu'en épargnant les habitants de la ville il n'avait pas tant veillé à l'intérêt de ceux-ci qu'à celui de sa propre armée. [...]

### **Justin, XII, 7, 12-13.**

#### a) Texte original.

[...] 12. Peragrata India cum ad saxum mirae asperitatis et altitudinis, in quod multi populi confugerant, pervenisset, cognoscit Herculem ab expugnatione eiusdem saxi terrae motu prohibitum. 13. Captus itaque cupidine Herculis acta superare cum summo labore ac periculo potitus saxo omnes eius loci gentes in deditionem accepit. [...]

#### b) Trad. B. Mineo.

[...] 12. Ayant parcouru l'Inde et étant parvenu devant une roche incroyablement escarpée et élevée sur laquelle de nombreuses populations avaient trouvé refuge, il apprit qu'un tremblement de terre avait empêché Hercule de prendre cette même roche. 13. Saisi alors du désir de surpasser les exploits d'Hercule, il s'empara de cette roche au prix de fatigues et de périls immenses, et reçut la soumission de toute les nations de cette région. [...]

### **Justin, XII, 8, 12-16.**

#### a) Texte original.

[...] 12. Ostendere alius canitiem, alius uulnera, alius aetate consumpta corpora, alius cicatricibus exhausta; 13. solos se esse qui duorum regum, Philippi Alexandrique, continuam militiam pertulerint. 14. Tandem orare, ut reliquias saltim suas paternis sepulcris reddat, quorum non studiis deficiatur quam annis, 15. ac, si non militibus, uel ipsi sibi parcat, ne fortunam suam nimis onerando fatiget. 16. Motus his tam iustis precibus uelut in finem uictoriae castra solito magnificentiora fieri iussit, quorum molitionibus et hostis terreretur et posteris admiratio sui relinqueretur. [...]

#### b) Trad. B. Mineo.

[...] 12. L'un montrait ses cheveux blancs, un autre ses blessures, un autre son corps consumé par l'âge ou rompu de cicatrices ; 13. ils étaient les seuls à avoir enduré les campagnes continues de deux rois, Philippe et Alexandre. 14. Ils le prient seulement de rendre du moins leurs restes aux tombeaux de leurs pères : ce n'est point faute de zèle de leur part, mais à cause de la faiblesse de leur âge ; 15. à défaut d'épargner ses soldats, qu'il s'épargne lui-même et se garde de fatiguer sa fortune en l'éprouvant excessivement. 16. Touché par de si justes prières, il ordonne de construire un camp plus magnifique que d'habitude, comme pour signaler la limite de son avancée victorieuse, afin d'inspirer la terreur aux ennemis par la puissance de ses fortifications et susciter l'admiration de la postérité. [...]

### **Justin, XII, 9, 1.**

a) Texte original.

[...] Inde Alexander ad amnem Acesinem pergit; per hunc in Oceanum devehitur. 2. Ibi Agensonas Sibosque, quos Hercules condidit, in deditionem accepit. [...]

b) Trad. B. Mineo.

[...] 1. Puis, Alexandre se dirige vers l'Acésine et se laisse porter par son cours jusqu'à l'Océan. 2. Là, il reçoit la soumission des Agensons et des Sibes dont les villes avaient été fondées par Hercule. [...]

### **Justin, XII, 9, 5-8.**

a) Texte original.

[...] 5. Quam desertam a defensoribus cum de muro, quem primus ceperat, animadvertisset, in urbis planitiem sine ullo satellite desiluit. 6. Itaque cum eum hostes solum conspexissent, clamore edito undique concurrunt, si possint in uno capite orbis bella finire et ultionem tot gentibus dare. 7. Nec minus Alexander constanter restitit et unus aduersus tot milia proeliatur. 8. Incredibile dictu est ut eum non multitudo hostium, non uis magna telorum, non tantus lacescentium clamor terruerit, solus tot milia ceciderit ac fugauerit. [...]

b) Trad. B. Mineo.

[...] 5. Remarquant, depuis le haut du rempart qu'il avait été le premier à prendre, que cette dernière se trouvait abandonnée de ses défenseurs, il sauta de plain-pied dans la ville sans se faire accompagner du moindre garde. 6. Aussi, le voyant seul, les ennemis poussent des cris et accourent de toutes parts sur lui, avec l'espoir de pouvoir mettre fin à une guerre universelle en atteignant un seul individu et en



*espérant venger ainsi un grand nombre de nations. 7. Cela n'empêche pas Alexandre d'opposer une ferme résistance et de combattre seul contre tant de milliers d'hommes. 8. Nous susciterions l'incrédulité si nous racontions comment la foule des ennemis, la grand quantité de traits lancés contre lui, l'immense clameur de ses assaillants ne parvinrent aucunement à l'effrayer, comment seul il tua et mit en fuite tant de milliers d'hommes. [...]*

**Justin, XII, 12, 4.**

a) Texte original.

*[...] 3. Hinc quoque ait custodiam corporis sui non Macedonibus tantum se, verum et illis crediturum. 4. Atque ita mille ex his iuvenes in numerum satellitum legit auxiliorumque portionem formatam in disciplinam Macedonum exercitui suo miscet. 5. Quam rem aegre Macedones tulerunt, iactantes hostes suos in officium suum a rege subiectos. 6. Tunc uniuersi flentes regem adeunt ; orant suppliciis suis potius saturaret se quam contumeliis. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 4. Il ajoute que désormais il leur confiera sa protection personnelle comme aux Macédoniens. Et c'est ainsi qu'il choisit parmi eux mille jeunes hommes pur lui servir de gardes du corps et qu'il incorpore à son armée une partie des contingents auxiliaires formés à la discipline macédonienne. 5. Les macédoniens supportèrent mal cela, et dénonçaient la façon dont il avait mis leurs ennemis à son service à leur place. 6. Tous vont alors trouver le roi en pleurs ; ils le supplient de se rassasier des supplices auxquels il pourra les livrer plutôt que de les outrager de la sorte. [...]*

**Justin, XII, 12, 11-12.**

a) Texte original.

*[...] 11. Dum haec aguntur, unus ex amicis eius Hephaestion decedit, dotibus primo formae pueritiaeque, mox obsequiis regi percarus. 12. Quem contra decus regium Alexander diu luxit tumulumque ei duodecim milium talentum fecit eumque post mortem coli ut deum iussit. [...]*

b) Trad. B. Mineo.

*[...] 11. Sur ces entrefaites, l'un de ses amis, Héphestion, vint à mourir : il était devenu très cher au roi dans un premier temps en raison de la beauté juvénile dont il avait été doté, puis pour les services qu'il*

avait rendu au roi. 12. Contre l'usage royal, Alexandre prit longtemps le deuil, lui fit élever un tombeau de douze mille talents, et donna ordre de le vénérer comme un dieu après sa mort. [...]

**Justin, XII, 15, 1-2.**

a) Texte original.

[...] Quarto die Alexander indubitata[m] mortem sentiens agnoscere se fatum domus maiorum suorum ait, nam plerosque Aeacidarum intra XXX annum defunctos. 2. Tumultuantes deinde milites insidiisque perire regem suspicantes ipse sedavit eosque omnes, cum prolatus in editissimum urbis locum esset, ad conspectum suum admisit osculanda[m]que dexteram suam flentibus porrexit. [...]

b) Trad. B. Mineo.

[...] 1. Le quatrième jour, voyant sa mort certaine, Alexandre déclara reconnaître le destin de la maison de ses ancêtres : de fait, expliquait-il, la plupart des Éacides étaient morts avant leur trentième année. 2. Puis, comme les soldats s'agitaient car ils devinaient que le roi périssait victime de quelque trahison, il les calma lui-même et s'étant fait porter sur l'endroit le plus élevé de la ville, il leur permit à tous de venir le regarder et leur offrit à baiser sa main qu'ils recouvraient de leurs pleurs. [...]

## Annexe 2 : Glossaire

**Agèma (ἄγημα).** Escadron de la Garde Royal de l'armée macédonienne, intégré par Philippe II à la cavalerie des hétaires (les Compagnons), dont il forme l'élite. C'est en tête de cet escadron, lequel se situe sur l'aile droite, que charge Alexandre à la bataille. Il désigne aussi l'élite chez les hypaspistes.

**Agôn (ἄγών).** Assemblée des hommes en armes, réunis en vue d'un but précis (militaire, politique). Chez Homère, il s'agit déjà du politique au sens le plus profond, celui de la cité. La parole y est distribuée équitablement, mais la valeur de chacun est proportionnelle à sa vertu et sa bravoure, lesquels s'expriment au combat comme à l'assemblée. C'est aussi là que se distribue le butin, chacun recevant une part en rapport avec ses qualités.

**Agrianes (Ἀγριῶνες).** Peuple de Thrace, employés par l'armée macédonienne en tant qu'infanterie légère, puissante et courageuse. Extrêmement mobiles, ils sont souvent utilisés de pair avec les hypaspistes.

**Andreia (ἀνδρεία).** Virilité en actes, courage guerrier. Il s'agit aussi de l'énergie déployée dans la mise en mouvement des qualités susdites. Attribut d'Athéna et du héros grec traditionnel.

**Apatè (ἄπατη).** Fourberie, sournoiserie, contraire à la mêtis d'Ulysse, laquelle est intelligence. Déesse, fille de Nyx dont l'attribut est la malhonnêteté.

**Arété (ἀρετή).** Vertu, mérite qui mène à l'excellence. Il s'agit d'une qualité du corps, de l'âme, ou des deux à la fois.

**Aristeia (ἀριστεία).** Supériorité en actes, par la vaillance et les exploits. Par extension, communauté des meilleurs.

**Barbare (βάρβαρος) :** Etranger, celui qui ne vit pas en cité, ne connaît pas le politique et n'a pas même la parole, s'exprimant ainsi par onomatopées.

**Catapulte (καταπέλτης).** Engin de siège lanceur de projectiles divers, dont le principe est de traverser (κατα) le rempart, les défenses ennemies (πέλτη). VOIR POLIORCETIQUE.

**Chiliarque (χιλίαρχος).** Commandant de mille hommes (χιλιάς : un millier). Inspiré par l'institution éponyme chez les Perses, Alexandre met en place ce type de commandement dans les mêmes années que sa campagne en Inde. Parmi les chiliarques, on compte Antiochos (des hypaspistes) ou encore Héphestion (de la Cavalerie des hétaires). Contrairement aux Perses, chez qui le chiliarque a des prérogatives de gouvernance, celles du second après le Grand Roi, chez les macédoniens, il ne semble revêtir qu'un aspect guerrier. Toutefois, elle dénote un changement quant à la conception du pouvoir par Alexandre, désormais maître de l'Asie.

**Diadoques (διάδοχος).** Successeurs Compagnons d'Alexandre. Ils recueillent le pouvoir après la mort du roi en 323. Parmi eux on compte notamment Antigone, Ptolémée, Séleucos et Antipatros, qui s'emparent chacun d'un morceau de l'Empire issu de la conquête.

**Epigones (ἐπιγονος).** Jeunes perses enrôlés en 324 dans l'armée d'Alexandre à son retour d'Inde. Au nombre de trente mille, ils sont formés aux armes, aux usages macédoniens et à la langue grecque. Désigne également les descendants des diadoques.

**Fortune (Fortuna).** Dans les sources latines à propos d'Alexandre, correspond à peu près au kûdos. Il s'agit d'un concept d'ordre surnaturel qui implique nécessairement une force divine, supérieure. VOIR TYCHE.

**Hégèmon autokratôr (ἡγεμών αὐτοκράτωρ).** Général en chef de la Grèce, élu par la Ligue de Corinthe. Philippe et Alexandre ont obtenu le titre et les pleins pouvoirs, ce qui leur permet d'user des ressources mises à leur disposition par la Ligue, dans leur campagne contre les Perses. Le titre s'accompagne d'une notion d'indépendance vis-à-vis du conseil de la Ligue, lequel n'est que consultatif.

**Héros (ἦρωσ).** Chez Homère, les héros sont les nobles et les chefs parmi les achéens. Plus généralement, ce sont les enfants d'un dieu et d'un mortel comme Héraclès et Dionysos qui ont pour père Zeus et pour mères respectivement Alcmène et Semélê. Le terme désigne aussi un homme ayant été élevé au rang de demi-dieu.

**Hétaires (ἑταῖρος).** Compagnons d'Alexandre, originellement membres de la noblesse macédonienne. Par la suite, le terme désigne plus généralement les Compagnons au sens d'amis, ceux qui sont dans l'entourage du roi et dans ses bonnes grâces.

**Hipparche (ἵππαρχος).** Commandants de cavalerie, à la tête d'une hipparchie, une unité de cavalerie lourde.

**Hiérophante (ιεροφάντης).** Celui qui révèle et explique les mystères dans le cadre d'une initiation. Cette fonction est essentielle, car elle permet la transmission des rites et leur correcte exécution.

**Hybris (ὑβρις).** Excès, démesure, orgueil par la pensée, les actions ou les deux à la fois. Domaine de Dionysos et de ses bacchants.

**Hypaspistes (ὑπασπισταί).** Infanterie légère macédonienne à haut potentiel tactique, composé de six escouades de cinq cent hommes chacune. Du fait d'une grande mobilité, ils servent efficacement la cavalerie des Compagnons comme garde rapprochée à pied d'Alexandre. Leur hégémôn est porteur du bouclier sacré de Troie, récupéré par Alexandre au temple d'Athéna à Ilion. Leur rôle est d'une importance capitale dans l'armée dans la mesure où ils font le lien entre les unités de cavalerie lourde et les Compagnons à pied. Ils ont aussi un rôle politique puisque leur avis est important en assemblée. Ils deviennent les Argyraspides lorsqu'Alexandre fait recouvrir leur bouclier d'Argent avant la campagne d'Inde.

**Kairos (καιρός).** Moment opportun, favorable, dans un chaos de probabilités, dont seul peut profiter celui qui sait le saisir.

**Kléos (κλέος).** Bonne renommée, gloire éternelle, qui se répand et est connue de tous pour les temps à venir.

**Kosmokratôr (κοσμοκράτωρ).** Maître de l'ordre mondial, imposé par lui, dans le sens de la promesse faite à Alexandre au Sanctuaire de Siwah et de la prophétie du nœud gordien.

**Kratos (κράτος).** Pouvoir, domination résultant de l'action de la force et la violence. L'autorité souveraine est le résultat d'un constat, celui qui désigne à qui l'exercice du pouvoir royal doit revenir. Ainsi, l'agôn, l'assemblée, n'est pas contradictoire vis-à-vis du kratos, mais participe de sa légitimité. Chez Homère, Agamemnon incarne le kratos, pour autant, il n'est pas le meilleur des achéens qui est Achille ; toutefois, son pouvoir est reconnu et respecté.

**Kûdos (κῦδος).** Qualifié de talisman par É. Benveniste, qui, se fondant sur l'utilisation du terme par Homère, le qualifie de profit que tirent les héros et guerriers de l'Iliade, de la bienveillante action d'un dieu particulier au moment propice. Il semble que deux acceptions du terme soient valides : la première est un kûdos qui se mérite, qui est explicitement demandé au dieu ; la deuxième est un kûdos obtenu par la nécessité que l'action soit, dans un dessein bien plus large que ne le peut concevoir un mortel. Ainsi, dans l'un ou l'autre cas, le kûdos ne peut être dissocié du mouvement dans lequel il agit et qui est fondamentalement sa raison d'être.

**Lithobole (λιθοβόλος).** Engin de siège lanceur de pierres. Spécialisé dans la démolition des remparts ennemis. VOIR POLIORCETIQUE.

**Logos (λόγος).** La raison. Mais aussi la parole qui recueille du sens, fondement de la pensée logique, du discours argumenté, de la cité grecque et ses institutions. Le logos est ce qui définit le Grec du barbare ; bien que ce dernier soit doté d'une intelligence, sa parole ne peut être qualifiée de logos car, dans le grand ordre des choses, les mots grecs n'ont nulle valeur d'échange. Aux origines de la pensée rationnelle, celle des sciences, qui s'étonnent du monde (thaumazein) et tentent de saisir, d'expliquer l'exactitude de ce qui est perceptible ; le logos est aussi une arme de guerre dans l'agôn. En effet, c'est par la parole et la persuasion que l'homme en armes fait valoir son avis en assemblée. Lorsqu'Alexandre, sur les rives de l'Hyphase, essuie le refus de ses soldats de le suivre, au-delà du fleuve, après avoir en vain tenté de les convaincre, il y a là magnifique exemple du pouvoir de la parole en assemblée. Enfin, le logos n'est en aucune manière le contraire du mûthos, l'un et l'autre participant d'une perception du monde aussi différente que complémentaire.

**Machine (machina).** Engin de guerre. VOIR POLIORCETIQUE.

**Mántis (μάντις).** Le devin, celui qui possède le don de divination. Chez Homère, les devins ont un rôle crucial, celui de faire le lien entre la volonté des dieux et celle des hommes, dans un dessein cosmique ; ainsi Calchas et Amphilochos, fils d'Amphiaraos, à ses côtés rendent des oracles dans le camp des achéens pendant la guerre de Troie. Dans les expéditions d'Alexandre, c'est Aristandros de Telmessos principalement qui est le devin. Son rôle est d'effectuer de manière conforme les sacrifices, d'interroger les entrailles et d'interpréter les



présages et les rêves. De plus, le devin est censé connaître les rites secrets et particuliers pour chaque divinité, comme on peut le voir lorsqu'Alexandre sacrifie à Phobos (Plutarque, 31, 9).

**Mêtis (μητις).** Ruse, intelligence reposant sur le calcul et la prudence. Caractéristique d'Ulysse et aux antipodes de l'apatè, la perfidie.

**Mûthos (μῦθος).** La parole qui dit la beauté du monde, ce qui est, en dépit du perceptible et de l'étant au sens d'Heidegger. L'ordonnancement de l'Être, en l'absence de tout observateur ou phénomène de nature probabiliste ; ce qui ne peut être pesé, mesuré ou comparé par les sens et la pensée rationnelle, mais compris comme un tout unique en mouvement perpétuel. Le mûthos est, pour Walter F. Otto, en quelque sorte, un moyen de percevoir ce que les sens ne peuvent montrer ; cela s'exprime chez l'individu par le besoin d'approcher, par le culte et la parole, ce que sa nature ne peut lui permettre d'atteindre. Dans le récit mythique, le mûthos est révélation de l'Être du pourquoi ; il subordonne le contenu à la nécessité que le récit soit. Dans celui des expéditions d'Alexandre, il est à la fois l'évocation des modèles héroïques et les actions, ainsi décrites, du roi macédonien en elles-mêmes. Enfin, il convient de ne pas placer mûthos et logos dans une contradiction dialectique, puisque l'un et l'autre sont complémentaires.

**Oxybèle (ὄξυβελής).** Engin de siège lanceur de traits. Spécialisé dans le tir de suppression.  
VOIR POLIORCETIQUE.

**Peltastes (πελτασται).** Troupes très légères, portant le péltè, petit bouclier d'osier et disposant de javelots, d'arcs ou de frondes. Pouvant opérer sur tout type de terrains, de nuit

comme de jour, ils sont souvent employés en symbiose avec les Agrianes. Iphicrate les utilise de manière officieuse pendant la guerre de Corinthe en 390. C'est surtout à Gaugamèles qu'Alexandre donne aux peltastes, leur heure de gloire, en faisant de leur caractère imprévisible pour la cavalerie ennemi, une arme mortelle. Ils font partie intégrante de l'armée macédonienne et participe totalement de la conception guerrière d'Alexandre.

**Pezhétaires (πεζέταιροι).** Les Compagnons à pied. VOIR PHALANGE.

**Phalange (φάλαγξ).** Formation d'infanterie lourde, symbole de la puissance militaire macédonienne. Egalement nommés Pezhétaires, les Compagnons à pied. Armés de la sarisse en bois de cornouiller, introduite par Philippe II de Macédoine, souple, résistante et d'une longueur de plus de six mètres ; elle agit en symbiose avec la cavalerie lourde des Hétaires, selon la tactique du marteau et de l'enclume, toujours enseignée dans les écoles de guerre. Les phalangites macédoniens sont des soldats professionnels, rigoureusement entraînés et aptes à suivre à la bataille des instructions complexes. De plus, leur équipement léger, hormis la sarisse, leur permet le repli tactique en marche arrière, comme à la bataille de Chéronée en 338, ce qui surprend fatalement les Thébains et les Athéniens. Enfin, la phalange macédonienne a la possibilité d'adopter une approche dite oblique, d'où son nom de phalange oblique (loxè phalangx).

**Phalange oblique (λοξή φάλαγξ).** Invention du Thébain Epaminondas. Employée par Philippe puis par Alexandre, elle consiste en une approche déséquilibrée de la phalange vis-à-vis de la ligne ennemie. L'atout majeur de cette formation est de surcharger, par la pression exercée par l'aile droite de la phalange, l'aile gauche ennemie ; ainsi, leur aile droite n'atteint aucun phalangite tout en ayant encaissé le choc à l'aile gauche. Au Granique et à Gaugamèles

notamment, Alexandre l'utilise selon le modèle de Philippe. Enfin, cette approche de la phalange est partie intégrante de la dialectique guerrière macédonienne depuis Philippe, suivant des critères d'innovation et d'efficacité.

**Philia (φιλία).** Forme d'amitié qui résulte de la reconnaissance d'un autre soi en l'autre. Chez Homère, elle est, par exemple, ce qui lie Achille et Patrocle, autant par la reconnaissance réciproque des vertus de chacun que dans l'accomplissement total de leur communauté de destin. Pour Alexandre, la relation qu'il noue avec ses Compagnons, également disciples d'Aristote, est aussi source de malheurs, comme lors du procès de Philotas ou de la mort d'Héphestion ; toutefois, elle permet à tous d'atteindre l'excellence de la condition de guerrier, à chaque bataille, dans chaque épreuve.

**Poliorcétique (πολιορκητικός).** Science du siège des villes ou de leur défense. Depuis Philippe, qui a fait évoluer de manière surprenante l'arsenal macédonien en ce qui concerne l'art du siège ; de redoutables machines sont utilisées pour faire office d'appui tactique pour les troupes d'assaut. Parmi ces machines, on compte notamment la catapulte (καταπέλτης), le lithobole (λιθοβόλος) ou encore l'oxybèle (ὄξυβελής). Les nombreux sièges sous le commandement d'Alexandre et de ses poliorcètes, qui officiaient déjà sous Philippe, révèlent systématiquement en quoi ce dernier est un modèle guerrier essentiel pour son fils ; c'est le cas à surtout à Tyr avec l'utilisation de la poliorcétique sur mer (Diodore, XVII, 46, 1 ; Arrien, II, 23, 1 ; Quinte-Curce, IV, 4, 10-11).

**Pothos (πόθος).** Désir passionné d'une chose éloignée, confinant parfois à l'hybris.

**Prodromos (πρόδρομος).** Celui qui court devant. Unité montée combattante de l'armée macédonienne faisant aussi office d'éclaireur. Ils sont armés d'une sarisse ou d'un xyston. VOIR SARISSE ; XYSTON.

**Proskynèse (προσκύνησις).** Rite traditionnel perse consistant en une prosternation totale face au Grand Roi, de manière à honorer en lui l'image du dieu Ahura Mazda, dont il est le seul représentant vivant. Il existe une variante qui consiste en un baiser sur la main droite précédé d'une inclination. Cet usage est cause de discorde au sein des Compagnons d'Alexandre, ce qui, de manière pragmatique, oblige celui-ci à ne pas le rendre obligatoire, principalement pour les macédoniens. Pour un grec, la proskynèse s'apparente à un hybris, dans la mesure où aucun homme ni héros, ne peut mériter de tels égards, qu'ils jugent ridicules ; c'est évidemment aussi l'avis des macédoniens.

**Sacrifice (θυσία).** Rituel fondateur, à la portée politique essentielle dans la cité grecque, comme lors des expéditions d'Alexandre. Il consiste à offrir aux dieux la meilleure partie de la bête sacrée, les os. Il s'agit toujours d'un animal domestique, c'est-à-dire faisant partie de la cité au sens étendu, préférablement mâle et sans défaut. Le but est de reconnaître que les empires des hommes sont mortels, ceux-ci ne consommant que les morceaux périssables. Chez le guerrier et le héros, ils sont particulièrement le moyen de s'attirer la bienveillance d'un dieu afin d'obtenir le kûdos. C'est également le cas chez Alexandre, pour qui il s'agit de remercier la divinité pour son aide ; cela qui relève, entre autre, d'une volonté de donner une dimension homérique, mythique à ses victoires et ses exploits.

**Sarisse (σάρισσα).** La sarisse est une longue lance et l'arme de la phalange macédonienne. Le bois de cornouiller dont elle est faite provient principalement du Nord de la Grèce et de

Thrace. Par commodité, il est possible de la séparer en deux parties, chacune possédant une pointe mortellement aiguisée.

**Satrape (σατράπης).** Gouverneur et représentant local du pouvoir du Grand Roi de Perse. Il dispose d'une autorité régaliennne sur sa satrapie, la province qui lui est confiée. Il est aussi chargé de défendre l'Empire perse, comme on peut le voir à la bataille du Granique en 334. Mazée et Aboulitès, respectivement satrapes de Babylone et de Suse conservent leur province sous Alexandre ; ce qui montre un changement majeur quant à la conception du politique par le souverain macédonien et la manière de concevoir son pouvoir.

**Stade (στάδιον).** Mesure de distance équivalente à six cent pieds grecs.

**Talent (τάλαντον).** Unité de poids, en métaux précieux correspondant à soixante mines, soit trois mille didrachmes. Le poids du talent n'est pas identique selon les standards en Attique, à Egine ou en Asie.

**Thambos (θάμβος).** Effroi sacré, stupeur, parfois admiration. Il ne s'agit pas du sacré au sens où nous l'entendons aujourd'hui, car ce terme ne se rapporte pas à une religion, mais se rapporte plutôt au sens du sacré, comme du maudit. Ce sentiment frappe les délégués de Nysa, à la vue d'un Alexandre poussiéreux et en tenue de guerre (Arrien, V, 1, 4).

**Tolma (τόλμα).** Résolution, détermination en actes. Désigne aussi l'audace et l'indifférence face au danger.

**Tychè (τύχη).** Bonne Fortune, ce que l'on obtient du sort, le bon comme le mauvais.

**Xyston (ξυστόν).** Javeline en bois, de taille inférieure à la sarisse, utilisée comme arme de mêlée par la cavalerie, lourde comme légère.

## Annexe 3 : Vue d'ensemble des principales sources de l'Histoire d'Alexandre.

Le tableau d'ensemble présenté ici regroupe les principales sources de l'Histoire d'Alexandre. Il vise particulièrement à mettre en évidence les événements et sujets qui seront abordés dans notre analyse ainsi que certains moments importants de son règne.

Contexte	Diodore	Arrien	Plutarque	Quinte-Curce	Justin	Dates
Enfance ; initiation à la guerre et la philosophie			<b>5 ; 7- 8</b> jalousie de la gloire de Philippe : <b>5, 4-5</b> ; attachement au modèle d'Achille : <b>5, 8</b> ; initiation à l'Iliade avec Aristote : <b>8, 2</b>	lacune	<b>XII, 16</b>	356 - 340
Premiers exploits ; bataille de Chéronée	<b>XVI, 86, 3-4</b>		<b>9</b>	lacune		338
Acclamation comme roi des Macédoniens	<b>XVII, 2</b>			lacune	<b>XI, 1</b>	336
Élimination des rivaux	<b>XVII, 2-3 ; 5</b>			lacune	<b>XI, 2 ; 5</b>	336
Hégémonie de la Ligue de Corinthe	<b>XVII, 4</b>	<b>I, 1</b>	<b>14</b>	lacune	<b>XI, 2</b>	336-335
Siège et destruction de Thèbes	<b>XVII, 4 ; 8-14</b>	<b>I, 7-9</b>	<b>11-13</b>	lacune	<b>XI, 3-4</b>	335
Célébrations de Diem	<b>XVII, 16</b>	<b>I, 11</b>	<b>14</b>	lacune	<b>XI, 5</b>	334

Imitation homérique du lancer de javelot de Protésilas	<b>XVII, 17</b>	<b>I, 11</b>		lacune	<b>XI, 5</b>	334
Visite d'Ilion ; sacrifices et hommages en l'honneur des héros de la Guerre de Troie	<b>XVII, 17-18</b> prise des armes datant de la Guerre de Troie : <b>XVII, 18, 1</b>	<b>I, 11-12</b> prise des armes datant de la Guerre de Troie : <b>I, 11, 7</b>	<b>15</b>	lacune	<b>XI, 5</b>	334
Bataille du Granique	<b>XVII, 19-21</b> avec discours Alexandre/ Parménion	<b>I, 13-16</b> avec discours Alexandre/ Parménion	<b>16</b> avec discours Alexandre/ Parménion	lacune	<b>XI, 6</b> sans discours Alexandre/ Parménion	334
Siège et capture de Sardes et d'Éphèse		<b>I, 17</b>		lacune		334
Siège et capture de Milet	<b>XVII, 22</b>	<b>I, 18-19</b>		lacune		334
Licenciement de la flotte à Milet	<b>XVII, 23</b>			lacune	<b>I, 20</b>	334
Siège et capture d'Halicarnasse	<b>XVII, 24-27</b>	<b>I, 20-23 ; II, 5</b>		lacune		333
Topographie d'Issos (et prise des portes de Cilicie)	<b>XVII, 32</b>		<b>20</b>	<b>III, 7</b>		333



Bataille d'Issos	<b>XVII, 33-37</b> Discours d'Alexandre absent mais évoqué : <b>33, 1</b>	<b>II, 7-9</b> Discours d'Alexandre aux soldats et officiers : <b>7, 3-9</b> Xénophon présenté comme modèle : <b>7, 8</b>	<b>20</b>	<b>III, 8-11</b> Discours d'Alexandre absent mais évoqué : <b>III, 10</b>	<b>XI, 9</b> Discours d'Alexandre absent mais évoqué	333
Lettre de Darius à Alexandre et échec de la paix	<b>XVII, 39</b>	<b>II, 14</b>		<b>IV, 1</b>	<b>XI, 12</b>	333-332
Refus de Tyr de permettre à Alexandre d'honorer Héraclès en son temple ; siège et destruction de Tyr	<b>XVII, 40-46</b>	<b>II, 15-24</b>	<b>24-25</b>	<b>IV, 2-4</b>	<b>XI, 10</b>	333 - 332
Expédition dans l'Anti-Liban		<b>IV, 3</b>				332
Seconde ambassade de Darius et second échec de la paix	<b>XVII, 54</b>	<b>II, 25</b> Désaccord entre Alexandre et Parménion : <b>II, 25, 2</b>	<b>29</b>	<b>IV, 5 ; 11</b> Désaccord entre Alexandre et Parménion : <b>IV, 11, 14-15</b>	<b>XI, 12</b>	332
Siège et capture de Gaza	<b>XVII, 48</b>	<b>II, 26-27</b>	<b>25</b>	<b>IV, 6</b> Torture de Bétis : <b>IV, 6, 29</b>		332
Reddition de l'Égypte à Alexandre	<b>XVII, 49</b>	<b>III, 1</b>		<b>IV, 7</b>	<b>XI, 1</b>	331
Voyage vers le sanctuaire d'Ammon	<b>XVII, 49</b>	<b>III, 3</b>	<b>27</b>	<b>IV, 7</b>		331

Rencontre de l'oracle d'Ammon	<b>XVII, 51</b>	<b>III, 4</b>	<b>27</b>	<b>IV, 7</b>	<b>XI, 11</b>	331
Débat Alexandre/ Parménion quant à la stratégie pour Gaugamèles		<b>III, 10</b>	<b>31</b>	<b>IV, 13</b>		331
Réveil en journée d'Alexandre à Gaugamèles	<b>XVII, 56</b>		<b>32</b>	<b>IV, 13</b>	<b>XI, 13</b>	331
Discours d'Alexandre		<b>III, 9</b>		<b>IV, 13</b>	<b>XI, 13</b>	331
Bataille de Gaugamèles	<b>XVII, 57-61</b>	<b>III, 11-15</b>	<b>33</b>	<b>IV, 13-16</b>	<b>XI, 14</b>	331
Réforme de l'armée à Babylone ; promotions et réorganisation	<b>XVII, 64-65</b>	<b>III, 16</b>		<b>V, 1-2</b>		331
Arrivée des renforts depuis la Macédoine	<b>XVII, 65</b>			<b>V, 1</b>		330 - 328
Succès de la ruse contre les Uxiens	<b>XVII, 68</b>	<b>III, 18</b>		<b>V, 3-4</b>		330
Capture de Persépolis	<b>XVII, 70-71</b>	<b>III, 18</b>	<b>37</b>	<b>V, 6</b>	<b>XI, 14</b>	330
Incendie du palais royal de Persépolis	<b>XVII, 72</b> Imitation de Dionysos : <b>XVII, 72, 4-5</b>	<b>III, 18</b> Regrets d'Alexandre : <b>VI, 30</b>	<b>38</b> Imitation de Dionysos : <b>38, 5-6</b>	<b>V, 7</b> Imitation de Dionysos : <b>V, 7, 5</b>		330
Découverte de la trahison de Bessos et mort de Darius	<b>XVII, 73</b>	<b>III, 21</b>	<b>43</b>	<b>V, 13</b>	<b>XI, 15</b>	330
Volonté de démobilisation des Macédoniens	<b>XVII, 74</b>		<b>47</b>	<b>VI, 3</b>	<b>XII, 3</b>	330

Recrutement des mercenaires grecs de Darius	<b>XVII, 76</b>	<b>III, 23-24</b>		<b>VI, 5</b>		330
Adoption des coutumes et habits perses par Alexandre	<b>XVII, 77</b>	<b>IV, 7</b>	<b>45</b>	<b>VI, 2 ; 6</b>	<b>XII, 3-4</b>	330
Formation des Épigones			<b>47</b>		<b>XII, 4</b>	330
Accusation, procès et exécution de Philotas et Parménion	<b>XVII, 79-80</b>	<b>III, 26</b>	<b>48-49</b>	<b>VI, 7-11 ; VII, 2</b>	<b>XII, 5</b>	330
Création du bataillon des indisciplinés	<b>XVII, 80</b>	<b>III, 27</b>		<b>VII, 2</b>	<b>XII, 5</b>	330 - 329
Opérations en Bactriane	<b>XVII, 81-82</b>	<b>III, 28</b>		<b>VII, 3</b>	<b>XII, 5</b>	330 - 327
Capture et mort de Bessos	<b>XVII, 83</b>	<b>III, 29-30</b>	<b>43</b>	<b>VII, 5 ; 10</b>	<b>XII, 5</b>	329
Attaque des Scythes sur les bords du Tanaïs	lacune	<b>IV, 4-5</b>		<b>VII, 7-9</b>		329
Meurtre de Cleitos par Alexandre lors d'un banquet	lacune	<b>IV, 8-9</b>	<b>50-52</b>	<b>VIII, 1-2</b>	<b>XII, 6</b>	328
Refus de la proskynèse par Callisthène	lacune	<b>IV, 10-12</b>	<b>54</b>	<b>VIII, 5</b>	<b>XII, 7</b>	327
Conjuration des <i>basilikoi paides</i> ; condamnation de Callisthène pour complot contre Alexandre	lacune	<b>IV, 13-14 ; 22</b>	<b>55</b>	<b>VIII, 6-8</b>	Version alternative de Justin : <b>XII, 7</b>	327

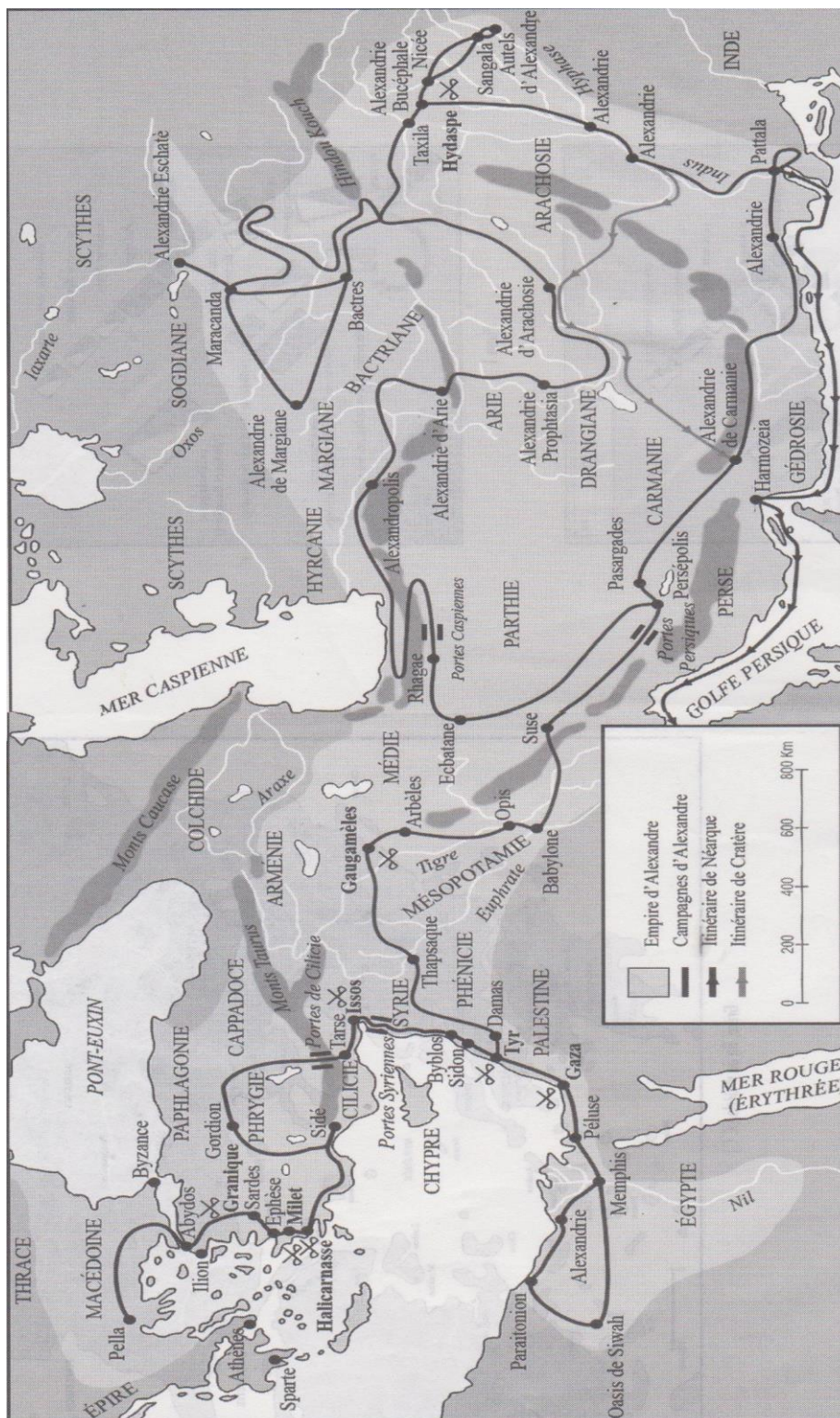
Escalade du roc de Sogdiane	lacune	<b>IV, 18-19</b>	<b>58</b>	<b>VII, 11</b>		328
Siège et capture d'une ville fortifiée dans la région de Nautaca	lacune	<b>IV, 21</b>	<b>58</b>	<b>VIII, 2</b>		327
Arrivée en Inde ; sièges et capture de villes	lacune	<b>IV, 23-27</b> Division de l'armée en trois : <b>IV, 23, 1</b>		<b>VIII, 10</b> Les Indiens voient Alexandre comme Héraclès ou Dionysos : <b>VIII, 10, 1</b> Division de l'armée en trois : <b>VIII, 10, 2</b>	<b>XII, 7</b> Création des Argyrapspides.	328 - 327
Arrivée à Nysa ; Alexandre épargne la ville		<b>V, 1-2</b> Célébrations bacchiques au Mont Méros : <b>V, 2, 6-7</b>	<b>58</b>	<b>VIII, 9 ; IX, 1</b> Célébrations bacchiques au Mont Méros : <b>VIII, 10, 17-18</b>	<b>XII, 7</b> Visite du Mont Méros	327
Capture de Massaga	<b>XVII, 84</b>	<b>IV, 26-27</b>		<b>VIII, 10</b>	<b>XII, 7</b>	327
Siège et capture du rocher d'Aornos	<b>XVII, 85</b> Rivalité d'Alexandre avec Héraclès : <b>XVII, 85, 2</b>	<b>IV, 28-30</b> Rivalité d'Alexandre avec Héraclès : <b>IV, 28, 1 ; 30, 4</b>		<b>VIII, 11</b> Rivalité d'Alexandre avec Héraclès : <b>VIII, 11, 2</b>	<b>XII, 7</b> Rivalité d'Alexandre avec Héraclès	327

Bataille de l'Hydaspe contre Poros	<b>XVII, 87-89</b>	<b>V, 8-19</b> Ruse d'Alexandre pour distraire Poros : <b>V, 9, 3 ; V, 10, 3</b>	<b>60</b>	<b>VIII, 13-14</b> Ruse d'Alexandre pour distraire Poros : <b>VIII, 13, 18-21</b>	<b>XII, 8</b>	326
Affaire de l'Hyphase ; construction des autels aux dieux et du camp	<b>XVII, 94-95</b> Discours d'Alexandre évoqué : <b>XVII, 94, 5</b>	<b>V, 25-29</b> Discours d'Alexandre : <b>V, 25-26</b>	<b>62</b>	<b>IX, 2-3</b> Discours d'Alexandre : <b>IX, 2, 12-34</b>	<b>XII, 8</b>	326
Descente du fleuve Acésinès	<b>XVII, 96</b>	<b>VI, 3-4</b>	<b>63</b>	<b>IX, 3</b>	<b>XII, 9</b>	326 - 325
Assaut et victoire contre les Malles	<b>XVII, 98</b>	<b>VI, 6-7</b>		<b>IX, 4</b>	<b>XII, 9</b>	326 - 325
Attaque de la citadelle dans la capitale des Malles ; bravoure et audace d'Alexandre	<b>XVII, 98-100</b>	<b>VI, 8-11</b>	<b>63</b>	<b>IX, 4-5</b>	<b>XII, 9</b>	326 - 325
Empoisonnement de Ptolémée pendant le siège d'Harmatélia	<b>XVII, 103</b>			<b>IX, 8</b>	<b>XII, 10</b>	325
Traversée de la Gédrosie par Alexandre et sa partie de l'armée	<b>XVII, 104-105</b>	<b>VI, 21-26</b> Retrouvailles des parties de l'armée : <b>VI, 27</b>	<b>66</b>	<b>IX, 10</b>	<b>XII, 10</b>	325
Bacchanale de Carmanie (Kômos épinikios)	<b>XVII, 106</b>	<b>VI, 28</b>	<b>67</b>	<b>IX, 10</b>		325
Punition des satrapes incompetents ou traîtres	<b>XVII, 106</b>	<b>VI, 27 ; 30 ; VII, 4</b>	<b>68</b>	<b>IX, 10 ; X, 1</b>	<b>XII, 10</b>	325

Retour de Néarque auprès d'Alexandre	<b>XVII, 106</b>	<b>VI, 28</b>	<b>68</b>	<b>X, 1</b>		325 - 324
Visite du tombeau de Cyrus		<b>VI, 29</b> Restauration du tombeau : <b>VI, 29, 10</b>	<b>69</b>	<b>X, 1</b> Sacrifice pour Cyrus dans son tombeau : <b>X, 1, 30</b>		324
Nouveau projet d'expéditions		<b>VII, 1</b>		<b>X, 1</b>		324
Noces de Suse	<b>XVII, 107</b>	<b>VII, 4</b>	<b>70</b>		<b>XII, 10</b>	324
Décret sur le retour des Grecs exilés	<b>XVII, 109</b>			<b>X, 2</b>		324
Alexandre rembourse les dettes des soldats	<b>XVII, 109</b>	<b>VII, 5</b>	<b>70</b>	<b>X, 2</b>	<b>XII, 11</b>	324
Rivalité entre les Macédoniens et les Épigones	<b>XVII, 108</b>	<b>VII, 6</b>	<b>71</b>			324
Sédition d'Opis	<b>XVII, 109</b> Licencierement de certaines troupes	<b>VII, 8-11</b> Licencierement de certaines troupes : <b>VII, 8</b>	<b>71</b>	<b>X, 2-4</b> Licencierement de certaines troupes : <b>X, 2</b>	<b>XII, 11-12</b> Licencierement de certaines troupes : <b>XII, 11</b>	324
Intégration des troupes Perses	<b>XVII, 110</b>	<b>VII, 11</b>		lacune	<b>XII, 12</b>	323
Départ de Cratère pour la Macédoine avec une partie des Macédoniens		<b>VII, 12</b>		lacune	<b>XII, 12</b>	323
Mort d'Héphaestion à Ecbatane de Médie	<b>XVII, 110 ; 114-115</b>	<b>VII, 14 ; 23</b>	<b>72</b>	lacune	<b>XII, 12</b>	323

Entrée d'Alexandre à Babylone malgré les présages des mages chaldéens	<b>XVII, 112</b>	<b>VII, 16-18</b>	<b>73</b>	lacune	<b>XII, 13</b>	323
Réorganisation de l'armée		<b>VII, 23</b>		lacune		323
Banquet chez Médios et maladie d'Alexandre	<b>XVII, 117</b>	<b>VII, 24</b>	<b>75</b>	lacune	<b>XII, 13</b>	323

# Annexe 4 : Cartes



Carte de l'empire d'Alexandre, *Alexandre le Grand, Histoire et dictionnaire*, 2004.

(Présentée avec l'aimable autorisation des éditions Robert Laffont et d'Olivier Battistini)





Plan de Tyr et de ses environs, G. de Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*, 1804



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Carte du royaume de la Grèce divisée en 10 départements (partie1) par P. Lameau, chef d'escadron au corps royal d'état-major. 1833.



Carte du royaume de la Grèce divisée en 10 départements (partie 2) par P. Lameau, chef d'escadron au corps royal d'état-major. 1833.

# Bibliographie

## Avertissement

Nous avons mentionné, dans cette bibliographie, en ce qui concerne les commentaires des auteurs modernes et contemporains, certains ouvrages ou articles que nous n'avons été en mesure de consulter directement. Certains s'avèrent importants, notamment en langue allemande, et de trouvent pas de traduction en anglais ou en français. Ces références pourront être identifiées par un astérisque.

De plus, nous nous sommes efforcés de réduire au maximum la bibliographie présentée en fonction des références citées proposant des pistes et indications intéressantes vis-à-vis de notre propos, comme nous l'avons précisé dans notre prologue. Toutefois certaines autres références présentes dans la bibliographie ne sont pas citées directement dans l'étude, mais participent tout de même de manière importante à la compréhension du principe de modèles chez Alexandre, de l'Histoire de la Grèce ou de la Macédoine plus généralement. En ce qui concerne notre choix de traductions, nous renvoyons également au prologue de cette étude.

Enfin, la gigantesque bibliographie consacrée à Alexandre Le Grand nous a obligé à procéder à des choix, dans le dessein de proposer comme avis et pistes le plus de diversité possible, tout en nous concentrant sur le sujet de cette étude. Il existe à ce propos des bibliographies plus exhaustives, qui englobent les nombreux aspects des campagnes d'Alexandre, notamment, pour les plus cités, N. J. Burich. *Alexander the Great: a bibliography*. Kent State University Press, 1970 et surtout J. Seibert, *Alexander der Grosse, Erlräge der Forschung*. Band 10. Darmstadt, 1972.

## 1. Sources anciennes

- ARISTOTE. *Œuvres complètes*, traduit par Pierre Pellegrin, Paris: Flammarion, 2014.
- ARRIAN. *Anabasis of Alexander*, translated by P.A. Brunt, Cambridge: Harvard University Press, 1976.
- . *Anabasis Alexandri*, éd. Roos & Wirth, Teubner, 1967.
- . *L'anabase d'Alexandre Le Grand*, traduit par P. Savinel, Paris: Minuit, suivi de « *Flavius Arrien entre deux mondes* » par P. Vidal-Naquet, 2008.
- . *L'Inde*, traduit par P. Savinel, Paris: Minuit, 2008.
- . *L'Inde*, texte établi et traduit par P. Chantraine, Paris: Les Belles Lettres, 1968.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*, livre XVII, texte établi et traduit par P. Goukowsky, Paris: Les Belles Lettres, 1976.
- . *Histoire universelle*, traduit par J. Terrasson, T5, Paris, 1744.
- . *Library of History*, book 17, translated by C. B. Welles, Cambridge, London: Harvard University Press, 1963.
- . *Bibliothèque historique, Livre XI*, traduit par Jean Haillet, Paris: Les Belles Lettres, 2002.
- . *Bibliothèque historique, Livre XII*, traduit par Michel Casevitz. Paris: Les Belles Lettres, 2002.
- . *The library of history, books XII, 41 – XIII*, traduit par C. H. Oldfather, The Loeb classical library, Cambridge: Harvard Univ. Press, 2007.
- . *Bibliothèque historique, Livre XIV*, traduit par Martine Bonnet et Eric R. Bennett, Paris: Les Belles Lettres, 2002.
- . *Bibliothèque historique : Livre XV*, traduit par Claude Vial, Paris: Les Belles lettres, 2002
- . *Bibliothèque historique : Livre XVI*, traduit par D. Gaillard-Goukowsky et P. Goukowsky, Paris: Les Belles Lettres, 2016.
- HÉRODOTE. *L'Enquête*, traduit par Philippe-Ernest Legrand, Paris: Les Belles Lettres, 2010.
- HESIODE. *La Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le bouclier*, texte traduit et établi par P. Mazon, Paris: Les Belles Lettres, 2014.
- HISTORIENS D'ALEXANDRE, traduit par J. Auberger, Paris, Les Belles Lettres, 2005.
- HOMÈRE. *L'Iliade*, traduit par P. Mazon, Paris: Les Belles Lettres, 1937-1943.
- . *L'Iliade et l'Odyssée*, trad. L. Bardollet, Paris: Robert Laffont, 1995.

- ISOCRATE. *Discours. Tome IV: Philippe - Panathénaïque - Lettres – Fragments*, traduit par E. Brémond and G. Mathieu, Paris: Les Belles Lettres, 2003.
- JUSTIN. *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*. Tome 2: Livres XI-XXIII, trad. par Bernard Mineo, Paris: Les Belles Lettres, 2018.
- . *Abrégé des Histoires philippiques de Trogue Pompée*, trad. É. Chambry, Paris: Garnier, 1936.
- . *Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, trad. J. C. Yardley, introduction et notes par R. Develin, Atlanta: Yardley, 1994.
- . *Histoire Universelle*, T1, Paris, Panckoucke, traduit par J. Pierrot, E. Boitard, 1833.
- QUINTE-CURCE. *Histoires*, texte établi et traduit par H. Bardon, Paris, Les Belles Lettres, 1976.
- . *Histoire d'Alexandre*, traduit par A. Flobert, Paris: Gallimard, 2007.
- . *The History of Alexander*, Yardley, J. C., Harmondsworth: Penguin Classics, 1984, introduction, notes et appendices par W. Heckel.
- PLATON. *Œuvres complètes*, traduit par Luc Brisson, Paris: Flammarion, 2011.
- PLUTARQUE. *De Alexandri Magni Fortuna aut Virtute, (II) ; Regum et Imperatorum Apophthegmata*, texte établi et traduit par F. C. Babbitt, Londres: Heinemann, Loeb Classical Library, *Moralia*, III & IV, 1961-1962.
- . *Vie d'Alexandre*, texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry, Paris: Les Belles Lettres, 1975.
- . *Vie d'Alexandre-le-Grand*, traduction par J. Amyot, Paris: Gallimard, Édition de la Pléiade, 1951.
- . *Life of Alexander*, translated by B. Perrin, Cambridge: Harvard University Press, 1967.
- . *Œuvres morales. Tome V, 1re partie: Traités 20-22 -La fortune ou la vertu d'Alexandre*, Paris: Les Belles Lettres, 1990.
- POLYEN. *Stratagèmes*. Trad. Dom. Gui-Alexis Lobineau, Bibliothèque historique et militaire, Vol. 3, Paris: Liskenne et Sauvart, 1840.
- POLYBE. *Histoires*. Tome XII, traduit par P. Pédech, Paris: Les Belles Lettres, 1961.
- THUCYDIDE. *La guerre du Péloponnèse*, traduit par D. Roussel, Paris: Gallimard, 2000.
- XÉNOPHON. *Anabase*, traduit par P. Masqueray, Paris: Les Belles Lettres, 2000.
- . *Constitution des Lacédémoniens ; Agésilas ; Hiéron*, traduit par M. Casevitz, Paris: Les Belles lettres, 2008.
- . *Cyropédie*, traduit par É. Delebecque, Paris: Les Belles Lettres, 2003.
- . *Helléniques*, traduit par Jean Hatzfeld, Paris: Les Belles Lettres, 2003.
- . *De l'art équestre*, traduit par É. Delebecque, Paris: Les Belles Lettres, 1995.

- . *L'Art de la chasse*, texte établi et traduit par É. Delebecque, Paris: Les Belles Lettres, 1970.
- . *Le commandant de la cavalerie*, traduit par É. Delebecque, Paris: Les Belles Lettres, 2003.
- . *Les Mémorables*, traduit par L.-A. Dorion, Paris: Les Belles Lettres, 2015.

## 2. Auteurs modernes et articles

- ADKINS, A. W. H. "Homeric Gods and the Values of Homeric Society." *The Journal of Hellenic Studies* 92 (November 1972): 1–19.
- . "Homeric Values and Homeric Society." *The Journal of Hellenic Studies* 91 (November 1971): 1–14.
- AMELING, W. "Alexander Und Achilleus. Eine Bestandsaufnahme." In *Zu Alexander d. Gr. Festschrift G. Wirth Zum 60. Geburtstag Am 9.12.86, 1-2*, 657–92. Amsterdam: A. M. Hakkert, 1988.\*
- ANDERSON, A. R. "Heracles and His Successors: A Study of a Heroic Ideal and the Recurrence of a Heroic Type." *Harvard Studies in Classical Philology* 39 (1928): 7–58.
- ANSON, E. M. "Alexander's Hypaspists and the Argyraspids." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 30, no. 1 (1981): 117–20.
- . "The Evolution of the Macedonian Army Assembly (330-315 B.C.)." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 2 (1991): 230–47.
- . "The Hypaspists: Macedonia's Professional Citizen-Soldiers." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 34, no. 2 (1985): 246–48.
- ANTELA-BERNARDEZ, B. "Alejandro Magno o la demostración de la divinidad." *Favientia*, 2007, 89–103.
- . "Like Gods among Men. The Use of Religion and Mythical Issues during Alexander's Campaign." In *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome: Ancient Warfare Series*, edited by Krzysztof Ulanowski. Boston: BRILL, 2016.
- ATKINSON, J. E. *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*. London Studies in Classical Philology, v. 4. Amsterdam: J.C. Gieben, 1980.
- . *A Commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 5 to 7.2*. Acta Classica 1. Amsterdam: A.M. Hakkert, 1994.
- . *Histories of Alexander the Great. Book 10*. Clarendon Ancient History Series. Oxford ; New York: Oxford University Press, 2009.
- . "Honour in the Ranks of Alexander the Great's Army." *Acta Classica* 053 (2010): 1–20.
- . "On judging alexander: a matter of honour." *Acta Classica* 50 (2007): 15–27.
- AUBRIOT, D. "Quelques Observations Sur La Religion d'Alexandre (Par Rapport à La Tradition Classique) à Partir de Plutarque (La Vie d'Alexandre) et d'Arrien (L'Anabase d'Alexandre)."

- In *Dossier : Alexandre Le Grand, Religion et Tradition*, 225–49. Métis. Paris: Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2017.
- AYMARD, A. "Philippe de Macédoine otage à Thèbes." *Revue des Études Anciennes* 56, no. 1 (1954): 15–36.
- . "Sur l'assemblée macédonienne." *Revue des Études Anciennes* 52, no. 1 (1950): 115–37.
- BADIAN, E. "Alexander in Iran." In Ilya Gershevitch (éd.). *The Cambridge History of Iran*, Cambridge: Cambridge Univ. Press, 1985, 420–501.
- . "Orientals in Alexander's Army." *The Journal of Hellenic Studies* 85 (November 1965): 160–61.
- . "The Administration of the Empire." *Greece and Rome* 12, no. 02 (October 1965): 166–82.
- . "The Deification of Alexander the Great." In Charles Farwell EDSON, Harry J. DELL, and HETAIREIA MAKEDONIKŌN SPOUDŌN (éds.). *Ancient Macedonian Studies in Honor of Charles F. Edson*, Hidryma Meletōn Chersonēsou tou Haimou, 27–71, 1981.
- BALSDON, J. P. V. D. "The 'Divinity' of Alexander." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 1, no. 3 (1950): 363–88.
- BARTOV, O. "Man and the Mass: Reality and the Heroic Image in War." *History and Memory* 1, no. 2 (1989): 99–122.
- BATTISTINI, O., POLI, J.-D., RONZEAUD, P. et VINCENSINI, J.-J. (dir.). *Dictionnaire des lieux et pays mythiques*. Bouquins. Paris: Robert Laffont, 2011.
- . *Alexandre le Grand*. Paris: Ellipses, 2018.
- . "Alexandre le Grand licencie sa flotte à Milet." In Christian Buchet, Philip De Souza, Pascal Arnaud, Michel Balard, Gérard Le Bouëdec, and N. A. M. Rodger (éd.). *The sea in history =: La mer dans l'histoire*, 2017, 461–70.
- . *La Guerre: Trois Tacticiens Grecs, Enée, Asclépiodote, Onasandre*. Paris: Nil, 1994.
- , et CHARVET, P. (dir.). *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*. Paris: Robert Laffont, 2004.
- BAYNHAM, E. "The Question of Macedonian Divine Honours for Philip II." *Mediterranean Archaeology* 7 (1994): 35–43.
- BENOIST-MECHIN, J. *Alexandre le Grand ou Le rêve dépassé: 356-323 av. J.-C.* Paris: Perrin, 2009.
- BENVENISTE, É., et LALLOT, J. *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 1: Économie, parenté, société*. Collection Le sens commun. Paris: Éd. de Minuit, 1987.
- . *Le vocabulaire des institutions indo-européennes. 2: Pouvoir, droit, religion*. Collection Le sens commun. Paris: Éd. de Minuit, 1981.
- BERVE, H. *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*. Nachdr. der Ausg. München, Beck, 1926. 2 vols. Hildesheim: Olms, 1999.\*
- BICKERMANN, E. "Alexandre Le Grand et Les Villes d'Asie." *Revue Des Études Grecques* 47, no. 222 (1934): 346–74.
- BLOEDOW, E. F. "Alexander's Speech on the Eve of the Siege of Tyre." *L'Antiquité Classique* 63, no. 1 (1994): 65–76.



- . “Why Did Philip and Alexander Launch a War against the Persian Empire ?” *L’Antiquité Classique* 72, no. 1 (2003): 261–74.
- BOAK, A. E. R. “The Theoretical Basis of the Deification of Rulers in Antiquity.” *The Classical Journal* 11, no. 5 (1916): 293–97.
- BOËLDIEU-TREVET, J. *Commander dans le monde grec au Ve siècle avant notre ère*. Presses Univ. Franche-Comté, 2007.
- BOMMELAER, J.-F. *Lysandre de Sparte. Histoire et Traditions*. Bibliothèques de l’Ecole Française d’Athènes et de Rome. Ecole française d’Athènes, 1981.
- BOREL, A. N. “L’évolution de la phalange macédonienne: le cas de la sarisse.” *Ancient Macedonia* 2, 1999, 839–50.
- BORZA, E. N. *Before Alexander: Constructing Early Macedonia*. Claremont, Calif.: Regina Books, 1999.
- . “Fire from Heaven: Alexander at Persepolis.” *Classical Philology* 67, no. 4 (1972): 233–45.
- , (ed.). *The Impact of Alexander the Great*. Hinsdale, Ill., Dryden Press, 1974.
- BOSWORTH, A. B. *A Historical Commentary on Arrian’s History of Alexander. I. Commentary on Books I-III*. Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1980.
- . *A Historical Commentary on Arrian’s History of Alexander. II. Commentary on Books IV-V*. Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1895.
- . “Alexander and Ammon.” In *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory: Studies Presented to Fritz Schachermeyr on the Occasion of His Eightieth Birthday*, edited by Konrad H Kinzl, 51–75. Berlin; New York: W. de Gruyter, 1977.
- . *Alexander and the East: The Tragedy of Triumph*. Oxford: Oxford University Press, 1998.
- . “Alexander and the Iranians.” *The Journal of Hellenic Studies* 100 (1980): 1–21.
- . “Alexander the Great and the Decline of Macedon.” *The Journal of Hellenic Studies* 106 (November 1986): 1–12.
- . *Alexander the Great in Fact and Fiction*. Edited by Elizabeth Baynham. Oxford ; New York: Oxford University Press, 2000.
- . *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, Cambridge: Cambridge University Press 1998.
- . *From Arrian to Alexander: Studies in Historical Interpretation*. Oxford : New York: Clarendon Press ; Oxford University Press, 1988.
- . “Philip II and Upper Macedonia.” *The Classical Quarterly* 21, no. 01 (May 1971): 93.
- BOUCHER, A. *L’Art de vaincre : aux deux pôles de l’Histoire*, Paris: Berger-Levrault, 1928
- . “La tactique grecque à l’origine de l’histoire militaire.” *Revue des Études Grecques* 25, no. 113 (1912): 300–317.
- . *L’Anabase de Xénophon, Commentaire Historique et Militaire*. Paris: Berger-Levrault, 1913.
- BRACCESI, L. “Alessandro all’oasi di Siwah.” In Marta Sordi (éd.) *Aspetti dell’opinione pubblica nel mondo antico*, 68–73. 5. CISA, 1978.\*

- BRIANT, P. "Alexandre à Sardes." In Jesper Carlsen (éd.). *Alexander the Great: reality and myth*, "L'Erma" di Bretschneider, 1993, 13–27.
- . *Alexandre le Grand*. Paris: Presses universitaires de France, 2006.
- . *Antigone le Borgne. Les débuts de sa carrière et les problèmes de l'assemblée macédonienne*, Université de Franche-Comté, 1973.
- . *De La Grèce à l'Orient: Alexandre Le Grand*. Paris: Gallimard, 1987.
- . *Histoire de l'Empire Perse: De Cyrus à Alexandre*. Paris: Fayard, 1996.
- . "La campagne d'Alexandre contre les Ouxiens (début 330)." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 269, no. 1 (1982): 161–74.
- BRUNT, P. A. "Alexander's Macedonian Cavalry." *The Journal of Hellenic Studies* 83 (November 1963): 27–46.
- . "Anaximenes and King Alexander I of Macedon." *The Journal of Hellenic Studies* 96 (November 1976): 151–53.
- . "The Aims of Alexander." *Greece and Rome* 12, no. 02 (October 1965): 205–15.
- BUFFIERE, F. *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*. Paris: Les Belles Lettres, 1973.
- BURKE, E. M. "Philip II and Alexander the Great." *Military Affairs* 47, no. 2 (1983): 67–70.
- BURLIGA, B. "Xenophon's Cyrus, Alexander Φιλόκορος. How Carefully Did Alexander the Great Study the Cyropaedia?" *Miscellanea Anthropologica et Sociologica* 15, no. 3 (2014): 134–146.
- BURN, A. R. "Notes on Alexander's Campaigns, 332–330." *The Journal of Hellenic Studies* 72 (November 1952): 81–91.
- . "The Generalship of Alexander." *Greece and Rome* 12, no. 02 (October 1965): 140–54.
- CABANES, P. "Société et Institutions dans les monarchies de Grèce septentrionale au IV<sup>e</sup> siècle." *Revue des Études Grecques* 93, no. 442 (1980): 324–51.
- CAILLOIS, R. *Le mythe et l'homme*, Paris : Gallimard, 1987.
- CARLIER, P. "Homeric and Macedonian Kingship." In Roger Brock and Stephen Hodkinson (éd.) *Alternatives to Athens: Varieties of Political Organization and Community in Ancient Greece*, 259–268. Oxford: Oxford Univ. Press, 2002.
- . *Le IV<sup>e</sup>ème siècle grec jusqu'à la mort d'Alexandre*. Seuil. Paris, 1995.
- CARNEY, E. "Macedonians and Mutiny: Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander." *Classical Philology* 91, no. 1 (January 1996): 19–44.
- . "The Death of Clitus." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 22, no. 2 (May 1, 2004): 149–60.
- CARTLEDGE, P. *Alexander the Great: The Hunt for a New Past*. London: Overlook Press, 2011.
- CAWKWELL, G. L. "The Deification of Alexander the Great: A Note." In *Ventures Into Greek History*, edited by Ian Worthington, 296–306. Oxford: Clarendon Press, 1994.
- CHEYNS, A. "Le θυμός et la conception de l'homme dans l'épopée homérique." *Revue belge de Philologie et d'Histoire* 61, no. 1 (1983): 20–86.

- CHRISTESEN, P., and C. MURRAY S. "Macedonian Religion." Edited by Joseph Roisman and Ian Worthington. *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell 2010, 428–45.
- CLAUSEWITZ, C. von. *De la guerre*. Translated by Gérard Chaliand. Paris: Perrin, 2006.
- COLLINS, A. "Callisthenes on Olympias and Alexander's Divine Birth." *Ancient History Bulletin*, no. 26 (2012): 1–14.
- CORVISIER, J.-N. *Philippe II de Macédoine*. Paris: Fayard, 2002.
- COURTIEU, G. "La visite d'Alexandre le Grand à Ilion / Troie." *GAIA. Revue interdisciplinaire sur la Grèce ancienne* 8, no. 1 (2004): 123–58.
- DELEBECQUE, É. "Xénophon, ancêtre de la cavalerie moderne." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 2 (1951): 39–45.
- DETIENNE, M. "Héraclès, héros pythagorien." *Revue de l'histoire des religions* 158, no. 1 (1960): 19–53.
- DEVINE, A. M. "Demythologizing the Battle of the Granicus." *Phoenix* 40, no. 3 (1986): 265–78.  
———. "Grand Tactics at Gaugamela." *Phoenix* 29, no. 4 (1975): 374–85.
- DOSSON, S.-N. *Étude sur Quinte Curce, sa vie et son œuvre*. Paris: Librairie Hachette et Cie, 1887.
- DREYER, B. "Heroes, Cults, and Divinity" In W. Heckel (éd.) *Alexander the Great: A New History*. HECKEL, 2009, 218–34.
- DROYSEN, J.-G. *Alexandre le Grand*. Bruxelles: Complexe, 1991.  
———. J.-G. *Histoire de l'hellénisme*. Traduit par Auguste Bouché-Leclercq. Vol. 1. 2 vols. Paris: Ernest Roux, 1883.
- DUE, B. "Alexander's Inspiration and Ideas." In Jesper Carlsen (éd.) *Alexander the Great: Reality and Myth*, "L'Erma" di Bretschneider, 1993, 53–60.
- DUGAS, C. "Observations sur la légende de Persée." *Revue des Études Grecques* 69, no. 324 (1956): 1–15.
- DUMERIL, A. *Essai sur le caractère et le rôle historique d'Alexandre le grand*. Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux, 1893.
- DUMEZIL, G. *Heur et malheur du guerrier: aspects mythiques de la fonction guerrière chez les Indo-Européens*. Paris: Flammarion, 1996.
- DURUY, V. *Histoire des Grecs*. Vol. 3. Paris: Hachette, 1889.
- DUSSAUD, R. "Melqart." *Syria. Archéologie, Art et histoire* 25, no. 3 (1946): 205–30.
- EDMUNDS, L. "The Religiosity of Alexander." *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 12, no. 3 (September 13, 1971): 363–91.
- ELIADE, M. *Aspects du mythe*. Collection folio Essais 100. Paris: Gallimard, 1997.  
———. *Le Mythe de l'éternel Retour: Archétypes et Répétition*. Collection Folio Essais 120. Paris: Gallimard, 1991.
- ELLIS, J. R. "Amyntas Perdikka, Philip II and Alexander the Great." *The Journal of Hellenic Studies* 91 (November 1971): 15–24.

- ELLIS, J. R. *Philip II and Macedonian Imperialism*, Princeton University Press, 2014.
- ERICKSON, K. “Sons of Heracles: Antony and Alexander in the Late Republic.” In Moore, K. R. (dir.), *Brill’s Companion to the Reception of Alexander the Great*. Leiden ; Boston: BRILL, 2018, 254–74.
- ERSKINE, Andrew. “The Πεζεταγοι of Philip II and Alexander III.” *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 38, no. 4 (1989): 385–94.
- EVERSON, T. *Warfare in Ancient Greece: Arms and Armour from the Heroes of Homer to Alexander the Great*. Stroud: Sutton Pub, 2004.
- FAURE, P. *Alexandre*. Paris: Fayard, 1985.
- . *La Vie quotidienne des armées d’Alexandre*. Paris: Hachette littérature, 1982.
- FERGUSON, R James. “Propaganda as ‘Knowledge’ Production: Alexander the Great, Piety, Portents and Persuasion.” *Culture Mandala* 12, no. 2 (2017): 46.
- FLOWER, M. “Alexander the Great and Panhellenism.” In A. B. Bosworth and Elizabeth Baynham (dir.). *Alexander the Great in Fact and Fiction*, 96–135. Oxford ; New York: Oxford University Press, 2000.
- FOUCART, P. “Le culte des héros chez les Grecs.” *Mémoires de l’Institut de France* 42, no. 1 (1922): 1–166.
- FOULON, E. “Hypaspistes, peltastes, chryspides, argyraspides, chalcaspides.” *Revue des Études Anciennes* 98, no. 1 (1996): 53–63.
- . “La garde à pied, corps d’élite de la phalange hellénistique.” *Bulletin de l’Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (1996): 17–31.
- FREDRICKSMEYER, E. *Alexander the Great in Fact and Fiction*. Edited by A. B. Bosworth and Elizabeth Baynham. Oxford ; New York: Oxford University Press, 2000.
- . “Three Notes on Alexander’s Deification.” *American Journal of Ancient History* 4, no. 1 (1979): 1–9.\*
- . “Alexander and Philip: Emulation and Resentment.” *The Classical Journal* 85, no. 4 (1990): 300–315.
- . “Divine Honors for Philip II.” *Transactions of the American Philological Association* 109 (1979): 39–61.
- . “On the Final Aims of Philip II.” In W. Lindsay Adams, Eugene N. Borza, Art Institute of Chicago and Ares Publishers (éd). *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian Heritage*, 1982, 85–98.
- . “Alexander, Zeus Ammon, and the Conquest of Asia.” *Transactions of the American Philological Association (1974-)* 121 (1991): 199–214.
- GAGE, J. “Hercule-Melqart, Alexandre et les Romains à Gadès.” *Revue des Études Anciennes* 42, no. 1 (1940): 425–38.
- GALLET DE SANTERRE, H. “Alexandre le Grand et Kymé d’Éolide.” *Bulletin de Correspondance Hellénique* 71, NO. 1 (1947): 302–6.
- GARLAN, Y., *La guerre dans l’antiquité*, Paris: Fernand-Nathan, 1972

- GILLEY, D. L., and WORTHINGTON I. "Alexander the Great, Macedonia and Asia." In Joseph Roisman and Ian Worthington (dir.). *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell, 2010, 186–207.
- GITTI, A. *Alessandro Magno all'Oasi di Siwah: il problema delle fonti*. Bari: Adriatica editrice, 1951.\*
- GOUKOWSKY, P. *Éssai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.)*. T1, Nancy II, 1981.
- . *Éssai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Alexandre et Dionysos*. T2, Nancy II, 1981.
- . "Makedonika." *Revue des Études Grecques* 100, no. 477 (1987): 240–55.
- GREEN, P. *Alexander of Macedon, 356-323 B.C: A Historical Biography*. Berkeley: University of California Press, 1991.
- GRIFFITH, G. T. "A Note on the Hipparchies of Alexander." *The Journal of Hellenic Studies* 83 (November 1963): 68–74.
- . "Alexander's Generalship at Gaugamela." *The Journal of Hellenic Studies* 67 (1947): 77–89.
- GROTE, G. *Histoire de la Grèce*. Translated by Alfred Sadous. Vol. 17-18–19. 3 vols. Paris: A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865.
- HAMILTON, J. R. *Plutarch Alexander : A Commentary*. 2. ed. Classic Commentaries on Latin and Greek Texts. Oxford: Bristol Classical Press, 1969.
- HAMMOND, N. G. L. *Alexander the Great, King, Commander, and Statesman*. Park Ridge, N.J.: Noyes Press, 1980.
- . *Sources for Alexander the Great: An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*. Cambridge Classical Studies. Cambridge [England]; New York: Cambridge University Press, 1993.
- . "The Battle of the Granicus River." *The Journal of Hellenic Studies* 100 (1980): 73–88.
- . "The King and the Land in the Macedonian Kingdom." *The Classical Quarterly* 38, no. 02 (December 1988): 382.
- . *The Genius of Alexander the Great*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1997.
- . "The Meaning of Arrian, Anabasis 7.9.5." *The Journal of Hellenic Studies* 119 (November 1999): 166–68.
- . "Alexander's Charge at the Battle of Issus in 333 B.C." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 41, no. 4 (1992): 395–406.
- . "The Various Guards of Philip II and Alexander III." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 4 (1991): 396–418.
- HANSON, V. D. *Carnage et culture: Les grandes batailles qui ont fait l'Occident*. Paris: Flammarion, 2010.
- . *Le modèle occidental de la guerre: la bataille d'infanterie dans la Grèce classique*. Paris: Tallandier, 2007.

- HATZIDAKIS, G. N. "L'hellénisme de la Macédoine." *Revue des Études Grecques* 41, no. 193 (1928): 390–415.
- HATZOPOULOS, M. V. "L'État macédonien antique : un nouveau visage." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 141, no. 1 (1997): 7–25.
- . "Philippe II fondateur de la Macédoine nouvelle." *Revue des Études Grecques* 125, no. 1 (2012): 37–53.
- HECKEL, W. *The Wars of Alexander the Great: 336 - 323 BC*. Essential Histories. Oxford: Osprey, 2002.
- HOGARTH, D. G. "The Deification of Alexander the Great." *The English Historical Review* 2, no. 6 (1887): 317–29.
- HOWE, T. and MÜLLER, S. "Mission Accomplished: Alexander at the Hyphasis." *The Ancient History Bulletin*, no. 26 (2012): 21–38.
- HUTCHINSON, G. *Xenophon and the Art of Command*. London: Greenhill Books; Mechanicsburg, Pa: Stackpole Books, 2000.
- IGLESIAS-ZOIDO, J. C. "The Pre-Battle Speeches of Alexander at Issus and Gaugamela." *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, no. 50 (2010): 215–41.
- JAEGER, W. *Paideia: la formation de l'homme grec, la Grèce archaïque, le génie*, 1988.
- . *Paideia-The-Ideals-Of-Greek-Culture, T.1-3*. Translated by Gilbert Highet. Oxford University Press. 3 vols. New York, 1943.
- JOUANNO, C. "De la Vie d'Alexandre (Plutarque) au Roman d'Alexandre (Anonyme) : réflexions sur la personne du héros." *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (2009): 98–119.
- JOURDAIN-ANNEQUIN, C. "De l'exploit héroïque à la biographie." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 578, no. 1 (1995): 93–114.
- . "Héraclès en Occident. Mythe et histoire." *Dialogues d'histoire ancienne* 8, no. 1 (1982): 227–82.
- KEYSER, P. "The Use of Artillery by Philip II and Alexander the Great." *Ancient World* 1, no. 25 (1994): 27–59.
- KING, C. J. "Macedonian Kingship and Other Political Institutions." Edited by Joseph Roisman and Ian Worthington. *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell, 2010, 373–91.
- KING, K. *Achilles: Paradigms of the War Hero from Homer to the Middle Ages* by K King. Oxford: Oxford University Press, 1987.
- LANE FOX, Robin. *Alexander the Great*. New York : Dial Press, 1974.
- . *The Search for Alexander*. Boston : Little, Brown, 1980.
- LEFEVRE, F. *Histoire du monde grec antique*. Paris: Librairie générale française, 2007.
- LONDON, J. E. *Soldats et fantômes: combattre pendant l'Antiquité*. Translated by Guillaume Villeneuve. Paris: Tallandier, 2009.
- LEVEQUE, Pierre. "Dionysos dans l'Inde." *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité* 576, no. 1 (1995): 125–38.

- LEVEQUE, P., et VIDAL-NAQUET. P. “Épaminondas Pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche.” *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* Bd. 9, no. H. 3 (July 1960): 294–308.
- LOCK, R. “The Macedonian Army Assembly in the Time of Alexander the Great.” *Classical Philology* 72, no. 2 (1977): 91–107.
- LOCK, R. A. “The Origins of the Argyraspids.” *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 26, no. 3 (1977): 373–78.
- MARKLE, M. M. “Macedonian Arms and Tactics under Alexander the Great.” *Studies in the History of Art* 10 (1982): 86–111.
- . “Use of the Sarissa by Philip and Alexander of Macedon.” *American Journal of Archaeology* 82, no. 4 (1978): 483–97.
- MASPERO, G. “Comment Alexandre devint dieu en Égypte.” *Annales de l'École pratique des hautes études* 29, no. 1 (1896): 5–30.
- MCGROARTY, K. “Did Alexander the Great Read Xenophon?” *Hermathena*, no. 181 (2006): 105–24.
- MEAUTIS, G. “Recherches sur l'époque d'Alexandre.” *Revue des Études Anciennes* 44, no. 3 (1942): 300–308.
- MILNS, R. D. *Alexander the Great*. New York: Pegasus, 1969.
- . “‘Asthippoï’ Again.” *The Classical Quarterly* 31, no. 02 (December 1981): 347.
- . “The Army of Alexander the Great,” 87–131. Genève: Fondation Hardt, 1975.
- . “Callisthenes on alexander” *Mediterranean Archaeology* 19/20 (2006): 233–37.
- MOREAU, A. “Initiation en Grèce antique.” *Dialogues d'histoire ancienne* 18, no. 1 (1992): 191–244.
- MOSSE, C. *Alexandre: la destinée d'un mythe*. Paris, France: Payot, 2012.
- MOSSMAN, J. M. “Tragedy and Epic in Plutarch's Alexander.” *The Journal of Hellenic Studies* 108 (November 1988): 83–93.
- MUCKENSTURM-POULLE, C. “L'agôn d'Alexandre et de Coenos au bord de l'Hyphase selon Arrien et Quinte-Curce.” *Dialogues d'histoire ancienne* 8, no. 1 (2013): 259–75.
- MÜLLER S., « In the Shadow of His Father : Alexander, Hermolaus, and the Legend of Philip », In *Philip II and Alexander, Lifes and Afterlives*, Oxford: Ogden D., and Carney E., 2010, p. 25-32.
- . “The reception of Alexander's Father Philip II of Macedon.” In Moore, K. R. (dir.), *Brill's Companion to the Reception of Alexander the Great*. Leiden ; Boston: BRILL, 2018, 72–95.
- NAGY, G. *Le meilleur des achéens: la fabrique du héros dans la poésie grecque archaïque*. Translated by Jeannie Carlier and Nicole Loraux. Paris: Seuil, 1994.
- O'BRIEN, J. M. *Alexander the Great: The Invisible Enemy: A Biography*. London ; New York: Routledge, 1994.
- OLBRYCHT, M. J. “Macedonia and Persia.” Edited by Joseph Roisman and Ian Worthington. *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell, 2010, 342–69.

- OTTO, W. F. *Dionysos: Myth and Cult*. Translated by Robert B. Palmer. Bloomington: Indiana Univ. Press, 1995.
- . *Essais sur le mythe*. Mauvezin, France: Trans-Europ-Repress, 1987.
- . *Les dieux de la Grèce: la figure du divin au miroir de l'esprit grec*. Paris: Payot, 2004.
- PEDECH, P. *Historiens Compagnons d'Alexandre Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*. Paris: Les Belles Lettres, 2011.
- PEREZ-GIUDICELLI, S. "Achille, un modèle de bravoure dans la pensée guerrière d'Alexandre" *Conflits* (17.12.2019): <https://www.revueconflits.com/achille-alexandre-stephane-perez-giudicelli/>
- PERLMAN, S. "Greek Diplomatic Tradition and the Corinthian League of Philip of Macedon." *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 34, no. 2 (1985): 153–74.
- . "The Coins of Philipp II and Alexander the Great and Their Pan-Hellenic Propaganda." *The Numismatic Chronicle and Journal of the Royal Numismatic Society* 5 (1965): 57–67.
- PERRIN, B. "Genesis and Growth of an Alexander-Myth." *Transactions of the American Philological Association (1869-1896)* 26 (1895): 56–68.
- PILLOT W. "Ilion, Athéna Ilias et les Détroits, d'Alexandre le Grand à Antiochos III. Identité régionale d'une communauté politique et de son sanctuaire, au carrefour d'influences européennes et asiatiques". *Dialogues d'histoire ancienne*. Supplément n°15. J.-C. Couvenhes (dir.), *Identité régionale, identités civiques autour des Détroits des Dardanelles et du Bosphore (Ve siècle av. J.-C. – IIe siècle apr. J.-C.)* (2016): pp. 133-170.
- PIMOUGUET-PEDARROS, I. "L'apparition des premiers engins balistiques dans le monde grec et hellénisé : un état de la question." *Revue des Études Anciennes* 102, no. 1 (2000): 5–26.
- PRENTICE, W. K. "Callisthenes, the Original Historian of Alexander." *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 54 (1923): 74–85.
- RADET, G. "La valeur historique de Quinte-Curce." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 68, no. 5 (1924): 356–65.
- . "Les Éphémérides de l'Expédition d'Alexandre." *Revue des Études Anciennes* 35, no. 1 (1933): 57–62.
- . "Note sur l'histoire d'Alexandre, II. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 2 (1925): 81–93.
- . "Notes sur l'histoire d'Alexandre; VI. Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon." *Revue des Études Anciennes* 28, no. 3 (1926): 213–40.
- . "Notes sur l'histoire d'Alexandre, I. Alexandre à Troie." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 1 (1925): 11–14.
- . "Notes sur l'Histoire d'Alexandre, IV. Les négociations entre Darius et Alexandre après la bataille d'Issus." *Revue des Études Anciennes* 27, no. 3 (1925): 183–208.
- . "Notes sur l'histoire d'Alexandre, V. Tyr, Delphes et l'Apollon de Gela." *Revue des Études Anciennes* 28, no. 2 (1926): 113–20.
- . "Notes sur l'histoire d'Alexandre. VII. La prise de Persépolis." *Revue des Études Anciennes* 29, no. 1 (1927): 5–34.



- . “Notes sur l’histoire d’Alexandre, VIII. Alexandre à Troie.” *Revue des Études Anciennes* 35, no. 3 (1933): 257–77.
- RINALDI, S. *Les Hétairoi, Compagnons Guerriers et Amis, Images et Réalités Politiques d’Homère à Alexandre Le Grand.*, Université Nanterre - Paris 10, 2009.
- RIPOLL, F. “La prise du rocher d’Aornos chez Quinte-Curce (VIII, 11): déformation historique, transposition épique, démonstration morale.” *Vita Latina* 180, no. 1 (2009): 11–23.
- . “Les intentions de Quinte Curce dans le récit du meurtre de Clitus (VIII, 1, 19-52).” *Bulletin de l’Association Guillaume Budé* 1, no. 1 (2009): 120–42.
- ROBINSON, C. A. “The Extraordinary Ideas of Alexander the Great.” *The American Historical Review* 62, no. 2 (1957): 326–44.
- . *The History of Alexander the Great*. Providence: Brown University Press, 1963.
- . “Alexander’s Plans.” *The American Journal of Philology* 61, no. 4 (1940): 402–12.
- ROBIOU, F. *L’état religieux de la Grèce et de l’Orient au siècle d’Alexandre*. Paris: C. Klincksieck, 1893.
- ROISMAN, J. “Royal Power, Law and Justice in Ancient Macedonia.” *Ancient History Bulletin* 26 (2012): 131–48.
- ROMILLY De, J. *Hector*. Paris: Editions de Fallois, 1997.
- RUFIN SOLAS, A. “Symmachia et hégémonie sur les peuples guerriers de Thrace, du royaume Odryse à la domination macédonienne.” *Dialogues d’histoire ancienne*. Supplément n°16, *La symmachia* comme pratique du droit international dans le monde grec. D’Homère à l’époque hellénistique (2016): 113–23.
- RUNG, E. “The Burning of Greek Temples by the Persians and Greek War-Propaganda.” In *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome: Ancient Warfare Series*, edited by Krzysztof Ulanowski, 166–79. Boston: BRILL, 2016.
- RYAN, J. R. *Surpassing All Other Kings: Mesopotamian Kingship Ideology in the Gilgamesh Tradition and the Alexander the Great Narratives*. King’s College, 2017.
- SAGE, M. M. *Warfare in Ancient Greece: A Sourcebook*. London ; New York: Routledge, 1996.
- SAINTE-CROIX De, G. *Examen Critique Des Anciens Historiens d’Alexandre-Le-Grand*. Paris: Delance et Lesueur, 1804.
- SANCISI-WEERDENBURG, H. “Alexander and Persepolis.” Edited by Jesper Carlsen. *Alexander the Great: Reality and Myth*, “L’Erma” di Bretschneider, 1993.
- SANDERS, L. J. “Dionysius I of Syracuse and the Origins of the Ruler Cult in the Greek World.” *Historia: Zeitschrift Für Alte Geschichte* 40, no. 3 (1991): 275–87.
- SAWADA, N. “Social Customs and Institutions: Aspects of Macedonian Elite Society.” Edited by Joseph Roisman and Ian Worthington. *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell, 2010, 392–408.
- SCHACHERMEYR, F. *Alexander der Grosse: das Problem seiner Persönlichkeit und seines Wirkens*. Sitzungsberichte / Österreichische Akademie der Wissenschaften Philosophisch-Historische Klasse 285. Wien: Verl. der Österreichischen Akad. der Wiss., 1973.\*

- . “Alexander Und Die Unterworfenen Nationen.” In *Alexandre Le Grand. Image et Réalité.*, 47–79. Genève: Fondation Hardt, 1975.
- SEIBERT, J. *Alexander der Große*. 4. Unveränd. Aufl. Erträge der Forschung 10. Darmstadt: Wissenschaftl. Buchgesellschaft, 1972.\*
- SEKUNDA, N. V. “The Macedonian Army.” Edited by Joseph Roisman and Ian Worthington. *A Companion to Ancient Macedonia*, London: Wiley-Blackwell, 2010, 446–71.
- . *The Army of Alexander the Great*, London, 1984.
- SMOES, E. *Le Courage Chez Les Grecs, d’Homère à Aristote*. Cahiers de Philosophie Ancienne, no 12. Bruxelles: Ousia, 1995.
- SQUILLACE, G. “Consensus Strategies under Philip and Alexander: The Revenge Theme.” In *Philip II and Alexander the Great: Father and Son, Lives and Afterlives*, edited by Elizabeth Carney and Daniel Ogden, 69–80. Oxford: Oxford University Press, 2010.
- . “Propaganda Macedone e Spedizione Asiatica”. *Gli Oikeioi Di Alessandro Magno Alle Truppe*, LEC 72, 2004, 217-34.
- . “Alexander after Alexander: Macedonian Propaganda and Historical Memory in Ptolemy and Aristobulus’ Writings.” In Moore, K. R. (dir.), *Brill’s Companion to the Reception of Alexander the Great*. Leiden ; Boston: BRILL, 2018, 118–39.
- STARK, F. *Alexander’s Path from Caria to Cilicia*. London: John Murray (éd.), 1958.
- TARN, W. W. *Alexander the Great, Vol. I: Narrative, Vol. II: Sources and Studies*. 2 vols. Cambridge: Cambridge University Press, 1979.
- . “Alexander’s Plans.” *Journal of Hellenic Studies* 59, no. 1 (1939): 124–135.
- . “Alexander’s Ὑπομνήματα and the ‘World-Kingdom.’” *The Journal of Hellenic Studies* 41, no. 1 (ed 1921): 1–17.
- . *Cambridge Ancient History*. Vol. VI. Cambridge: Cambridge University Press, 1927.
- TEIXIDOR, J. “L’interprétation phénicienne d’Héraclès et d’Apollon.” *Revue de l’histoire des religions* 200, no. 3 (1983): 243–55.
- TIERNEY, M. “Aristotle and Alexander the Great.” *Studies: An Irish Quarterly Review* 31, no. 122 (1942): 221–28.
- TRÉDÉ, M. *Kairos, L’À-propos et l’occasion. Le mot et la notion, d’Homère à la fin du IVE siècle avant J.-C.*, Paris: Les Belles Lettres, 2015 [1992].
- VALLOIS, R. “L’oracle Libyen et Alexandre.” *Revue des Études Grecques* 44, no. 205 (1931): 121–52.
- VERNANT, J.-P. *Entre Mythe et Politique*. La Librairie Du XXe Siècle. Paris: Seuil, 1996.
- VIAN, F. “La Fonction Guerrière Dans La Mythologie Grecque.” In *Problèmes de La Guerre En Grèce Ancienne*, by Jean Pierre Vernant, 53–68, Mouton & Co. Paris, 1968.
- VORHIS, J. G. *The Best of the Macedonians: Alexander as Achilles in Arrian, Curtius, and Plutarch*. University of California, 2017.
- WEIGALL, A. *Alexandre le Grand*. Trad. Léo Varlet. Paris: Ed. Payot & Rivages, 2005.
- WILCKEN, U. *Alexander the Great*. Trad. Robert Bouvier. Paris: Payot, 1933.

- WILL, É., MOSSÉ C. et GOUKOWSKY P., eds. *Le Monde Grec et l'Orient. 2: Le IVe Siècle et l'époque Hellénistique*. 4. éd. Peuples et Civilisations. Paris: Pr. Univ. de France, 1993.
- WILL, W. *Alexander der Große*. Geschichte Makedoniens, Bd. 2. Stuttgart: Kohlhammer, 1986.\*
- YAKOUBOVITCH, I. *Les Historiae Alexandri Magni de Quinte-Curce : le mythe d'Alexandre et la représentation du pouvoir à Rome (I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.)*. Université Paris Ouest - Nanterre La Défense, 2015.

# Index général

## A

Aboulitès, satrape de Susiane .....	52, 104, 393
Acésinès, fleuve.....	79, 129, 153, 176, 318, 358
Achille 6, 8, 9, 11, 12, 13, 15, 17, 24, 25, 37, 40, 42, 44, 46, 47, 48, 50, 56, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 74, 77, 84, 99, 100, 102, 109, 112, 115, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 138, 139, 140, 142, 144, 145, 146, 148, 151, 155, 156, 157, 161, 162, 163, 170, 176, 177, 178, 179, 181, 233, 245, 260, 265, 272, 273, 280, 319, 325, 336, 344, 351, 365, 366, 367, 387, 391	
Acuphis.....	57, 108
Agamemnon .....	8, 9, 122, 123, 127, 128, 139, 279, 387
Agésilas.....	67, 140, 189, 223, 233, 238
Ahura Mazda .....	121, 149, 175, 180, 266, 274, 392
Ajax.....	9, 44, 91, 100, 103, 122, 139, 181, 325
Alcibiade, stratège athénien .....	226, 266
Ammon.....	43, 48, 49, 50, 68, 70, 73, 131, 151, 153, 164, 173, 175, 176, 177, 257, 264, 295, 313, 319, 321, 339, 340, 397, 398
Anaxarque d'Abdère .....	74, 75, 79, 149, 170, 171, 175, 256, 257, 303
Anthée.....	49
Aornos, roc d' .....	60, 76, 77, 78, 80, 82, 99, 153, 154, 171, 174, 178, 206, 305, 313
Apollon .....	13, 142, 165, 330
Archélaos, roi macédonien.....	158, 195, 247
Ariobarzanès .....	52, 104, 105
Aristandros de Telmessos .....	102, 114, 116, 117, 138, 289, 369, 388
Aristodamidas .....	142
Aristote.....	7, 15, 16, 17, 22, 31, 42, 64, 66, 75, 84, 85, 91, 92, 99, 112, 122, 137, 156, 162, 365, 391
Artabaze, satrape de Sogdiane.....	72
Artaxerxés III .....	125, 220, 235
Athéna.....	17, 22, 23, 43, 130, 131, 133, 148, 159, 160, 227, 279, 366, 383, 386
Attale.....	120, 143, 158, 228, 229, 242, 267, 346, 356

## B

Babylone .....	51, 52, 63, 83, 104, 252, 267, 286, 320, 393, 398
Bactres.....	106
Bardylis.....	85
Bessos.....	55, 106, 107, 121, 125, 210, 250, 255, 269, 398, 399
Bétis.....	46, 47, 50, 98, 99, 344, 397
Brasidas, général spartiate .....	198, 221, 227, 228, 266
Briséis .....	122
Busiris .....	49, 295

## C

Cadmée, garnison de la .....	88, 92, 145, 322
Callisthène d'Olynthe ...	42, 47, 49, 50, 53, 64, 66, 68, 70, 74, 75, 79, 81, 85, 102, 114, 124, 131, 137, 149, 150, 151, 155, 159, 170, 171, 176, 180, 256, 257, 266, 370, 399, 400
Chabrias.....	221
Chéronée, bataille de .....	84, 188, 193, 196, 205, 208, 212, 215, 225, 245, 246, 350, 390, 395
Cimon, stratège athénien.....	229
Cléadas, prisonnier thébain.....	145, 147, 151, 245, 375
Cléïppidès, stratège athénien.....	234
Cleitos le noir .....	72, 73, 74, 75, 81, 85, 86, 99, 149, 167, 168, 169, 170, 212, 213, 255, 266, 268, 366, 399
Cléon, flatteur d'Alexandre .....	74, 75, 352
Cléon, stratège athénien .....	234
Cnémos, navarque lacédémonien .....	221
Coenos.....	9, 60, 81, 87, 174, 218, 268, 278, 286
Conon .....	228
Corinthe, ligue de .....	43, 44, 67, 117, 124, 146, 158, 242, 243, 246, 247, 266, 385, 395
Cratère .....	61, 104, 110, 204, 227, 290, 300, 304, 343
Cyaxare.....	237
Cyropolis.....	204, 255, 300
Cyrus II le Grand ...	18, 52, 104, 121, 123, 133, 135, 160, 232, 233, 237, 239, 247, 254, 255, 258, 259, 260, 299, 315, 316, 348, 363, 414

## D

Danube, fleuve .....	157, 173, 277
Darius I <sup>er</sup> , Grand Roi des Perses .....	52, 79
Darius III, Grand Roi des Perses 18, 21, 44, 46, 50, 52, 55, 59, 64, 79, 80, 85, 88, 95, 96, 99, 101, 103, 112, 113, 115, 117, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 147, 148, 152, 164, 166, 175, 177, 178, 188, 193, 196, 197, 201, 202, 209, 222, 234, 236, 250, 251, 252, 254, 255, 258, 259, 268, 269, 272, 274, 282, 285, 288, 292, 297, 331, 333, 341, 344, 345, 346, 377, 397, 398, 399, 420	
Démosthènes, général athénien .....	198, 218, 220, 222, 234
Denys I <sup>er</sup> de Syracuse.....	57, 198, 219, 221, 227, 229, 230, 235, 238, 265
Diomède.....	9, 17, 23, 86, 87, 88, 94, 96, 105, 107, 110, 181
Dion.....	158, 247, 324, 395
Dionysos .. 10, 24, 26, 40, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 68, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 96, 108, 111, 126, 127, 128, 129, 131, 139, 151, 152, 154, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 178, 179, 181, 182, 212, 264, 265, 271, 272, 301, 302, 303, 307, 308, 312, 313, 315, 318, 320, 334, 338, 366, 385, 386	
Dioscures.....	10, 72, 74, 75, 151, 168, 169, 170, 181, 212, 257, 302, 352
Dolon.....	86, 87, 94, 95, 106, 107

## E

Éaque .....	123, 128, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 150, 155
Égine, nymphe.....	142, 146
Épaminondas, général thébain.....	35, 185, 189, 193, 194, 195, 197, 202, 203, 217, 236
Eumène de Cardia .....	79, 84
Euphrate, fleuve .....	51, 120, 345, 370
Euripide .....	55, 62, 161, 247

## G

Gange, fleuve .....	60, 79, 173, 339
Gaugamèles, bataille de .50, 51, 52, 54, 56, 65, 98, 102, 104, 119, 124, 125, 129, 137, 152, 188, 197, 201, 204, 209, 213, 222, 236, 237, 249, 250, 252, 259, 267, 268, 269, 272, 390, 398	
Gaza.....	45, 46, 47, 50, 51, 65, 67, 70, 75, 98, 99, 117, 118, 127, 135, 138, 188, 200, 201, 273, 293, 369, 397
Glaucias .....	85, 86

Goropas, commandant lacédémonien .....	221
Granique, bataille du .....	20, 42, 46, 50, 67, 93, 114, 117, 163, 188, 192, 193, 194, 196, 231, 233, 249, 280, 390, 393, 396

## H

Halicarnasse .....	50, 57, 93, 94, 188, 189, 190, 191, 192, 199, 219, 230, 396
Halys, fleuve .....	94, 331
Hannibal, fils de Giscon .....	230
Harmatélia.....	208, 225, 338
Hector.....	10, 13, 45, 47, 86, 89, 92, 95, 97, 101, 104, 118, 134, 135, 138, 181, 273
Héphestion... 17, 18, 64, 65, 66, 84, 110, 155, 161, 162, 177, 178, 179, 180, 264, 265, 267, 280, 319, 321, 340, 357, 381, 384, 391	
Héra.....	130
Héraclides.....	16, 36, 48, 49, 73, 100, 101, 116, 142, 147, 150, 151, 185, 285
Hérippidas, capitaine lacédémonien .....	218
Hermolaüs.....	213, 257
Hicétas, général syracusain .....	220
Homère . 7, 12, 13, 16, 17, 18, 24, 25, 31, 40, 47, 50, 65, 68, 70, 71, 72, 78, 84, 85, 88, 89, 90, 92, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103, 106, 111, 112, 122, 125, 131, 138, 139, 149, 156, 161, 163, 165, 168, 181, 233, 251, 280, 369, 383, 385, 387, 388, 391, 414, 420	
Horace, poète latin.....	168
Hydaspe, fleuve .....	60, 79, 82, 110, 111, 128, 129, 153, 174, 175, 176, 208, 228, 308, 318, 358
Hydraotès, fleuve .....	79, 131, 318
Hyphase, fleuve .... 9, 11, 30, 37, 60, 61, 63, 75, 79, 80, 81, 82, 84, 127, 128, 135, 136, 139, 149, 169, 173, 174, 175, 227, 248, 256, 260, 263, 318, 388	

## I

Ilion .....	126, 146, 159, 160, 161, 162, 163, 272, 279, 366, 376, 386, 396
Iphiclos, père de Protésilas.....	44
Iphicrate, stratège athénien.....	185, 217, 219, 220, 221, 390
Isocrate.....	43, 53, 116, 120, 124, 156, 266

Issos, bataille d' ..... 18, 35, 46, 50, 67, 70, 71, 80, 96, 103, 104, 116, 117, 120, 124, 129, 147, 163, 166, 188, 196, 202, 232, 233, 249, 396, 397

## J

Jason de Phères, *tagos* thessalien ..... 189, 217

## L

Léda ..... 168

Leuctres, bataille de ..... 195

Libye ..... 48, 49, 57, 295

Lysandre, général spartiate ..... 6, 48, 185, 228, 235, 248, 270

Lysimaque de Pella ..... 84

Lysimaque, instructeur d'Alexandre ..... 68, 69, 70, 84, 368

## M

Malles, citadelle des ..... 11, 14, 15, 66, 81, 83, 131, 133, 135, 136, 140, 237, 272

Mantinée, bataille de ..... 189, 195

Mardonios, général perse ..... 225

Massaga ..... 60, 76

Mazée, satrape de Babylone ..... 51, 52, 102, 104, 222, 393

Memnon de Rhodes ..... 88, 93, 158, 252, 253, 326

Miéza, nymphée de ..... 17, 84

Milet ..... 191, 192, 230, 235, 253, 326, 396, 412

Mithridatès ..... 193, 195

Mont Méros ..... 40, 56, 57, 59, 60

Mont Olympe ..... 22, 57

Myndos, cité d'Asie Mineure ..... 93, 95, 104

## N

Nabuchodonosor II ..... 46

Nautaca ..... 206, 400



Néarque.....	43, 61, 83, 137, 315
Néoptolème .....	46, 142, 161, 279, 364
Néréides .....	42, 130
Nestor.....	8, 86, 122
Nypsius, général des mercenaires de Denys .....	221
Nysa.....	24, 40, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 78, 80, 81, 82, 107, 108, 109, 126, 151, 171, 174, 307, 313, 378, 393

## O

Olympias.....	54, 55, 68, 74, 84, 142, 168
Opis .....	63, 73, 139, 210, 239, 248, 256, 260, 262, 263
Ora.....	60, 76, 151, 205, 208, 225
Oxyartès .....	226

## P

Pagondas, général thébain.....	223
Pâris.....	92, 162
Parménion..	49, 52, 54, 71, 95, 106, 120, 121, 122, 123, 143, 149, 169, 192, 203, 231, 251, 255, 256, 268, 281, 286, 331, 332, 345, 346, 350, 370, 397, 398, 399
Pasargades .....	260, 320
Pasimachos, harmoste spartiate .....	229
Patrocle .....	13, 18, 45, 65, 66, 109, 161, 162, 177, 178, 265, 280, 391
Pattala .....	61
Péliion .....	85
Pélopidas, général thébain.....	35, 185, 202, 217
Perdiccas .....	79, 84, 87, 91, 92, 105, 142, 156, 218, 224, 250, 278, 286, 299, 357
Perdiccas I <sup>er</sup> , roi macédonien .....	142, 156
Persée.....	6, 49, 50, 51, 56, 70, 71, 78, 80, 176, 181, 295
Persépolis .....	35, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 61, 62, 64, 72, 80, 104, 105, 125, 126, 156, 169, 255, 259, 398
Pharnabaze.....	165, 218, 231
Pharos, île égyptienne.....	100, 101

Philippe II, roi des Macédoniens ....	6, 27, 30, 35, 36, 43, 44, 52, 59, 68, 69, 70, 71, 73, 81, 84, 85, 92, 106, 116, 119, 120, 122, 123, 125, 137, 142, 143, 144, 146, 148, 149, 151, 157, 158, 159, 169, 177, 182, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 219, 224, 225, 230, 232, 233, 236, 237, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 272, 273, 274, 276, 302, 304, 317, 340, 347, 350, 353, 365, 374, 375, 378, 380, 383, 385, 390, 391
Philotas.....	84, 88, 92, 242, 255, 332, 391, 399
Phocion, stratège athénien .....	235
Phormion, stratège athénien .....	223
Pindare .....	112, 117, 146, 161, 168
Podarcès, frère de Protésilas.....	45
Polydamas .....	89, 90, 92, 101
Poros, roi indien .....	60, 79, 110, 111, 128, 172, 206, 207, 227, 308, 309, 355
Poséidon.....	42, 130, 131, 142
Protésilas.....	42, 43, 44, 45, 46, 48, 56, 65, 77, 121, 159, 160, 161, 162, 279, 396
Ptolémée, fils de Lagos.....	43, 47, 76, 84, 87, 89, 93, 95, 114, 116, 137, 143, 274, 355, 357, 385

## S

Sangala .....	208, 225
Satibarzanès .....	106, 107, 349
Scamandre, fleuve.....	129, 130, 131, 176
Séleucos .....	84, 385
Sémiramis.....	239, 255, 258, 259, 315, 361
Siwah, oasis de .....	48, 49, 50, 51, 58, 70, 71, 73, 77, 78, 101, 121, 124, 129, 131, 152, 164, 167, 171, 174, 255, 387, 417
Sparte.....	6, 50, 64, 124, 244, 248
Suse .....	72, 104, 239, 248, 256, 260, 320, 339, 393
Syrie.....	51, 369

## T

Tanaïs, fleuve .....	55, 204, 236, 318, 399
Taxila .....	109

Téménos.....	142
Thaïs .....	52, 53, 54, 55, 334
Thèbes, cité de .....	40, 74, 89, 90, 91, 92, 112, 117, 144, 145, 146, 147, 150, 188, 189, 194, 196, 219, 244, 245, 246, 249, 303, 312, 322, 324, 350, 375, 395
Théramène, stratège athénien.....	226
Thrasylule, stratège athénien.....	222, 226
Tigre, fleuve.....	51
Timagénidès, thébain .....	225
Timoléon, général corinthien .....	220
Timothée, stratège athénien.....	228
Tissapherne, général de Xerxès.....	223
Troade .....	44, 45, 48, 51, 52, 65, 67, 72, 74, 75, 99, 121, 173, 178, 231, 232, 242, 325
Troie .....	12, 23, 42, 43, 44, 45, 47, 52, 67, 69, 70, 103, 112, 122, 125, 127, 128, 130, 133, 146, 159, 160, 161, 182, 279, 314, 376, 386, 388, 396
Tyndare .....	168
Tyr .....	14, 35, 46, 50, 67, 68, 69, 75, 96, 97, 98, 101, 113, 115, 116, 117, 121, 127, 129, 163, 164, 165, 166, 167, 188, 197, 199, 200, 234, 273, 288, 289, 290, 294, 295, 368, 377, 391, 397
Tyrannoctones.....	252, 267, 298, 320

## U

Ulysse .....	10, 12, 17, 23, 86, 87, 88, 94, 95, 96, 105, 107, 110, 122, 139, 181, 384, 389
--------------	--

## X

Xénophon ..	23, 24, 27, 30, 31, 33, 35, 65, 67, 69, 84, 90, 94, 99, 101, 104, 108, 133, 134, 135, 136, 140, 158, 185, 194, 203, 205, 209, 210, 219, 221, 223, 224, 225, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 236, 237, 238, 241, 247, 264, 270, 272, 273, 286
Xerxès.....	42, 52, 53, 101, 226, 252, 267, 298, 304, 320

## Z

Zeus .....	8, 10, 13, 22, 43, 49, 51, 57, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 102, 123, 124, 130, 131, 138, 142, 143, 145, 151, 153, 157, 158, 159, 160, 161, 164, 168, 173, 178, 247, 277, 278, 279, 295, 305, 324, 334, 370, 385
------------	--



# Table des matières

Remerciements .....	3
Sommaire .....	1
Avant-propos .....	2
Introduction générale.....	3
Prologue.....	6
<b>1. Les termes et leur définition .....</b>	<b>6</b>
<b>1.1 Qualités et aspects héroïques et guerriers. ....</b>	<b>7</b>
1.1.1 L'ἀρετή.....	7
1.1.2 L'ἀριστεία. ....	7
1.1.3 Le κλέος .....	10
1.1.4 Le κῦδος.....	13
1.1.5 L'ἀνδρεία.....	14
1.1.6 La παιδεία.....	16
1.1.7 La φιλία. ....	17
1.1.8 La τόλμα, la τύχη et le καιρός.....	18
1.1.9 La μῆτις. ....	22
1.1.10 Le θάμβος.....	24
<b>1.2 Définition des modèles héroïque et guerrier.....</b>	<b>25</b>
1.2.1 Définition du modèle héroïque. ....	25
1.2.2 Définition du modèle guerrier. ....	26
<b>2. Les Sources.....</b>	<b>28</b>
<b>2.1 Les sources principales .....</b>	<b>28</b>
2.1.1 Les sources secondaires.....	30

2.1.2	Les autres sources anciennes .....	31
2.2	Les commentaires des modernes .....	31
<b>3.</b>	<b>Méthode et problématique.....</b>	<b>33</b>
3.1	L'élaboration du <i>corpus</i> .....	33
3.2	Exploitation des textes originaux dans le <i>corpus</i> .....	34
3.3	Problèmes initiaux quant aux modèles d'Alexandre .....	34
3.4	Délimitation temporelle et géographique.....	36
3.5	Choix du style en terme de rédaction : le récit .....	36
	<b>Première partie.....</b>	<b>39</b>
	<b>Introduction .....</b>	<b>40</b>
	<b>Chapitre I - Les rapports entre Alexandre et ses modèles héroïques .....</b>	<b>42</b>
1.	De l'imitation de l'image héroïque .....	42
1.1	Le débarquement en Asie.....	42
1.2	De la torture de Bétis à l'oasis de Siwah.....	46
1.3	La bacchanale de Persépolis.....	52
1.4	Sur les traces de Dionysos en Inde et à Nysa.....	55
1.5	Vers la bacchanale de Carmanie.....	60
1.6	La mort d'Héphestion/Patrocle.....	64
2.	La rivalité comme source d'émulation chez Alexandre.....	67
2.1	L'expédition dans l'Anti-Liban.....	68
2.2	De l'oasis de Siwah au banquet de Maracanda et à la conjuration des Pages....	70
2.3	Le siège d'Aornos.....	76
2.4	Sur les rives de L'Hyphase et vers l'Océan.....	79
	<b>Chapitre II - Du mythe d'Homère à l'expédition en Asie .....</b>	<b>84</b>
1.	L'Iliade, une source d'inspiration guerrière.....	84

1.1	De l'attaque des Taulanties au siège de Thèbes. ....	85
1.2	Le siège Halicarnasse. ....	93
1.3	Des portes de Cilicie à Tyr puis Gaza. ....	94
1.4	De la route de l'Égypte à la bataille de Gaugamèles. ....	100
1.5	Le pays des Uxiens et la poursuite de Bessos. ....	104
1.6	De Nysa à la bataille de l'Hydaspe. ....	108
<b>2.</b>	<b>Le rôle du mythe et de la destinée. ....</b>	<b>112</b>
2.1	Les sièges de Tyr et de Gaza. ....	113
2.2	Du refus d'Alexandre à la charge finale de Gaugamèles. ....	119
2.3	De Nysa à l'Hydaspe puis l'Indus. ....	125
2.4	Le siège de la citadelle des Malles. ....	131
2.5	Des explications d'Alexandre à la sédition d'Opis. ....	136
2.6	Retour à Babylone. ....	140
<b>Chapitre III - Lignée et culte héroïque au service de l'image d'Alexandre....</b>		<b>142</b>
<b>1.</b>	<b>L'importance de l'héritage héroïque dans la royauté macédonienne. ....</b>	<b>142</b>
1.1	De la Thessalie à Thèbes et Mallos. ....	143
1.2	Les banquets d'Alexandre. ....	149
1.3	L'arrivée en Inde. ....	151
1.4	Alexandre et les Sibes. ....	153
1.5	Le testament d'Alexandre. ....	154
<b>2.</b>	<b>Du culte rendu aux héros à celui d'Alexandre. ....</b>	<b>156</b>
2.1	Du pays des Gètes à la Macédoine. ....	157
2.2	Sur les côtes de Troade et à Ilion. ....	159
2.3	Du siège de Tyr au culte d'Héraclès. ....	163
2.4	Des débuts du culte d'Alexandre aux banquets aux sacrifices de Nysa et d'Aornos. ....	167
2.5	La bataille de l'Hydaspe, les monuments de l'Hyphase la descente vers l'océan et l'Indus. ....	172
2.6	La mort et le culte d'Héphestion à Ecbatane et Babylone. ....	177

<b>Conclusion.....</b>	<b>181</b>
<b>Seconde partie.....</b>	<b>184</b>
<b>Introduction .....</b>	<b>185</b>
<b>Chapitre IV - L'héritage guerrier (tactique et stratégique).....</b>	<b>187</b>
<b>1. Conceptions tactiques et innovations guerrières.....</b>	<b>187</b>
1.1 Des opérations contre les Gètes et les Taulanties au siège de Thèbes. ....	187
1.2 Des sièges de Milet, d'Halicarnasse aux opérations en Lycie et en Phrygie. ..	189
1.3 Les batailles du Granique et d'Issos.....	192
1.4 Les sièges de Tyr et de Gaza. ....	197
1.5 La bataille de Gaugamèles. ....	201
1.6 En Bactriane, à Cyropolis, au Tanais, chez les Assacéniens à Massaga, à Aornos, en Sogdiane et à Nautaca.....	204
1.7 La bataille de l'Hydaspe, les sièges de Sangala et d'Harmatélia. ....	206
<b>2. De l'héritage de Philippe à celui d'Alexandre. ....</b>	<b>209</b>
2.1 Du recrutement des vétérans aux réformes de Susiane. ....	209
2.2 Le banquet de Maracanda, l'entraînement des Épigones et la conjuration d'Hermolaüs. ....	212
2.3 Les Épigones et le retour à Suse.....	214
2.4 Les Épigones et la sédition d'Opis. ....	215
<b>Chapitre V - Ruses de l'intelligence et stratégies ambitieuses .....</b>	<b>218</b>
<b>1. De la ruse et de l'audace chez Alexandre.....</b>	<b>218</b>
1.1 Du pays des Taulanties à l'attaque de Thèbes et d'Halicarnasse. ....	218
1.2 Attaques nocturnes en Cilicie, sur la route de Gaugamèles et l'évitement des chars à faux.....	220
1.3 Au pays des Uxiens, à Massaga, l'escalade du roc de Sogdiane. ....	224
1.4 La ruse de l'Hydaspe. ....	227
<b>2. Les modèles guerriers comme source d'inspiration tactique et stratégique. 230</b>	
2.1 Les assauts de Milet, d'Halicarnasse et de Lycie. ....	230
2.2 Le passage du Granique, l'importance de Xénophon, les mouvements de troupes à Issos. ....	231



2.3	Le siège terrestre et maritime de Tyr. ....	234
2.4	L'ordre oblique à la bataille Gaugamèles. ....	236
2.5	Tirs de suppression au Tanaïs. ....	236
2.6	Le sacrifice des Malles et la traversée de la Gédrosie.....	237
<b>Chapitre VI - L'image du guerrier dans l'exercice du politique.....</b>		<b>241</b>
<b>1.</b>	<b>De la royauté et des traditions macédoniennes à l'arrivée à Persépolis. ....</b>	<b>241</b>
1.1	De la succession d'Alexandre en Macédoine aux conseils amphictyoniques de Thessalie et de la Ligue de Corinthe. ....	241
1.2	Du sac de Thèbes et de l'élection au titre d'hégémôn de la Ligue, aux préparatifs de l'expédition en Macédoine. ....	245
1.3	Les discours d'Alexandre aux batailles d'Issos et de Gaugamèles.....	249
1.4	Les réformes de Susiane et la diplomatie envers Athènes. ....	250
<b>2.</b>	<b>L'image d'Alexandre comme héritage d'une nouvelle ère. ....</b>	<b>254</b>
2.1	La diplomatie d'Alexandre chez les Ariaspes, à Cyropolis et le banquet de Maracanda. ....	254
2.2	La conjuration d'Hermolaüs, les exploits de Cyrus et Sémiramis en Gédrosie.....	257
2.3	La restauration du tombeau de Cyrus à Pasargades. ....	259
2.4	Les réformes de Suse et la sédition d'Opis. ....	260
2.5	Du culte d'Héphestion aux prétentions divines d'Alexandre, sa diplomatie envers Athènes. ....	264
<b>Conclusion.....</b>		<b>268</b>
<b>Conclusion générale .....</b>		<b>272</b>
<b>Annexe 1 : Corpus .....</b>		<b>276</b>
	Arrien .....	276
	Diodore.....	321
	Quinte-Curce .....	340
	Plutarque.....	364
	Justin .....	373

<b>Annexe 2 : Glossaire.....</b>	<b>383</b>
<b>Annexe 3 : Vue d'ensemble des principales sources de l'Histoire d'Alexandre.....</b>	<b>395</b>
<b>Annexe 4 : Cartes .....</b>	<b>404</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>408</b>
1. Sources anciennes.....	409
2. Auteurs modernes et articles .....	411
<b>Index général.....</b>	<b>424</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>433</b>

